



MERCVRE DE FRANCE

TOME VINGT ET VNIÈME

Janvier-Mars 1897

Janvier-Mars. — Tome XXI

MERCVRE

DE

FRANCE

Fondé en 1672

(*Série Moderne*)



PARIS

SOCIÉTÉ DV MERCVRE DE FRANCE

XV, RVE DE L'ÉCHAVDÉ SAINT-GERMAIN, XV

—

M DCCC XCVII

Reprinted with the permission of
Mercure de France

Kraus Reprint Ltd.
Vaduz
1965

Printed in the United States of America



Dessin inédit de CH. DOUDELET



L'AMOUR

DANS LA POÉSIE

CONTEMPORAINE

—

Parler de l'amour est très délicat et fort ambitieux : le sujet est vaste, il prête aux conjectures, aux paradoxes, aux aperçus moraux, aux théories savantes...

Les philosophes ne seraient-ils pas les plus autorisés pour raisonner avec vérité et gravité sur cette passion irréductible ? Peut-être. Et pourtant Platon, Schopenhauer et bien d'autres nous captivent sans nous satisfaire tout à fait. Nous courons aux poètes et aux romanciers qui se sont emparés de la matière et l'exploitent en pays conquis. C'est qu'ils abandonnent presque toujours les vues générales pour analyser des cas particuliers, personnels bien souvent, et les faits nous vont mieux que les thèses ingénieuses ; c'est qu'ils brodent d'exquises fantaisies sur un fond banal, « cristallisant » sans retenue, et nous vivons leur rêve, cherchant à sentir plus qu'à comprendre. Un optimisme naïf nous séduit d'ordinaire : avec joie nous croyons la jeunesse inséparable de la beauté et celle-ci de l'amour, à qui nous prêtons libéralement tout un cortège de sentiments nobles. Il suffirait pourtant d'un peu de clairvoyance pour nous assurer, hélas ! que la plupart aiment petitement, moyennement... N'a pas qui veut l'étoffe d'une grande passion — chose rare comme

le génie — et combien manquent leur vie amoureuse par la faute des circonstances !

Les poètes nous montrent, non vraiment ce qu'est l'amour chez leurs contemporains, mais comment l'élite le comprend et voudrait le réailser. Ils agissent d'ailleurs par suggestion sur les esprits cultivés, leur présentant un idéal que beaucoup inconsciemment cherchent à atteindre.

Mais aujourd'hui les poètes sont légion et leur individualisme est excessif. Comment comprennent-ils et sentent-ils l'amour ? C'est difficile à dire ; cependant, quelques citations choisies dans les œuvres de trois d'entre eux pourront aider, dans une certaine mesure, à éclaircir ces questions.

Nombre de jeunes hommes, affinés par une culture littéraire très éclectique, plus disposés au rêve qu'à l'action, d'une moralité hésitante mais d'instincts généreux, déjà un peu las de la vie, aiment le *Jardin de l'Infante*. Albert Samain y a noté avec finesse et sincérité les résonnances de l'amour au plus intime de son âme, et cela moins en passionné, qui a besoin de crier sa douleur ou sa joie, qu'en dilettante qui se regarde vivre et que le spectacle émeut ou amuse par sa variété ou son imprévu.

Francis Vielé-Griffin exprime l'optimisme militant de toute une génération qui s'efforce vers le mieux, au moyen de la culture du moi, qui cherche l'amour, surtout parce qu'il fait vivre avec intensité et favorise le développement harmonieux de l'âme. C'est un philosophe poète. — Henri de Régnier est aussi un philosophe, sa théorie de l'amour semble se rattacher aux doctrines de Renan et de Strindberg. L'amour, pour l'homme, c'est le retour à la vie instinctive, un soulagement momentané au mal de penser subtilement. Et le poète met en relief l'infériorité irrémédiable de la femme, son inaptitude à toute besogne intellectuelle : il nous explique le malentendu qui créa l'antagonisme des sexes et qui assombrit encore la joie de vivre.

Il peut paraître étrange qu'on oublie Verlaine dans une pareille étude. Certes Verlaine est Dieu, et la question de convenance ne saurait arrêter, car il serait loisible de trouver dans son œuvre — la *Bonne Chanson* par exemple — des vers doucement jaseurs comme les sources claires :

Avant que tu ne t'en ailles,
Pâle étoile du matin —
Mille cailles
Chantent, chantent dans le thym —

Tourne devers le poète
Dont les yeux sont pleins d'amour —
L'alouette
Monte au ciel avec le jour —

Tourne ton regard que noie
L'aurore dans son azur...

Cette invocation à la dernière étoile, au milieu de la campagne qui s'éveille au jour, ne rappelle-t-elle pas la grâce virgilienne ?

Mais Verlaine reste isolé dans son art tout subjectif. Il se contente d'être lui, sans vanité, sans rhétorique, sans théories hautaines, tendre, ironique, selon l'heure. Tempérament excessif dont les instincts n'ont pu se soumettre aux exigences sociales, humble en esprit et le cœur en révolte, il est très fou sans doute ou peut-être très sage. Il nous livre son moi, mais ne nous apprend que peu de chose sur les tendances de son époque. Tout poète qui dévêt son âme pour le public avec une aisance impudique l'imite — sans lui ressembler. — Enfin c'est surtout dans la peinture de l'émotion sensuelle qu'il montre la puissance de son talent. Mais dans les fêtes d'amour, nous cherchons à oublier la part de l'instinct tyrannique qui nous paraît grossier : tels des spectateurs de féerie, charmés du jeu de scène, se gardent de visiter les coulisses.

L'ennui nous guette au sortir de l'enfance. Les hommes d'action et ceux dont le pain quotidien

n'est pas assuré possèdent seuls des spécifiques contre ce vilain mal : le travail qui use le temps; les chagrins ou les privations qui usent l'existence. Mais les rêveurs, les oisifs s'agitent en vain, ils ont l'impression de l'écoulement continuel et sournois de la vie — plus morne à mesure qu'on vieillit, de la vie qu'on regrette pourtant — et ils sont en quête d'émotions qui rompent l'uniformité du tous les jours. Les jeunes gens ayant des loisirs s'occupent surtout à l'amour. Pour peu qu'ils soient poètes, ils ne résistent guère à la tentation de s'étudier et de se raconter.

Sont-ils sincères, savent-ils le secret d'évoquer des images et des sensations ? Comme ils ne disent jamais tout à fait ce qu'ont dit leurs aînés, nous les écoutons avec une indulgence et une curiosité sympathiques.

Albert Samain nous révèle le moi complexe d'un contemporain de Maurice Barrès. Le *Jardin de l'Infante* est le jardin de son âme, orné de fleurs voluptueuses et tristes — aspirations, réminiscences, songeries flottantes — qu'il nous offre d'une grâce nonchalante.

Il aime les sensations rares et cherche dans l'amour des excitations de l'imagination et du cœur : il s'intéresse surtout à soi dans ses aventures sentimentales. S'il se penche anxieux sur l'âme féminine et s'afflige de n'y pouvoir lire couramment, c'est qu'il voudrait se définir lui-même, se limiter par la connaissance du non-moi. En dehors de l'amante, la femme lui devient indifférente : il laisse à ceux que les questions sociales attirent et retiennent, et qu'émeut la pitié du faible, le souci de la mère et de l'épouse. Pas de déclamation dans son œuvre, il renonce aux succès faciles : lieux communs sur la morale ou l'art ; lyrisme passionné à propos de jalousie ou de pessimisme; trop délicat pour être banal, trop dédaigneux pour faire sa cour à la foule. Il semble avoir d'ailleurs plus de subtilité que de tempérament : ses amours sont amours d'artiste, fleurs de serre chaude, d'une beauté ma-

ladive ou perverse, d'une culture compliquée.

Il le constate après Lamartine, Musset, Hugo, le temps éteint nos sentiments les plus ardents, d'autres les remplacent, et le cadre rustique d'une idylle tendre devient, passé l'amour, un jardin de mélancolie. Mais, pour le dire, il n'évoque pas un décor théâtral, point d'apostrophe éloquente, comme chez Lamartine :

O lac, rochers muets, grotte, forêt obscure...

point d'aperçus philosophiques comme dans Musset :

Tout mourait autour d'eux, l'oiseau sous le feuillage,
La fleur entre leurs mains, l'insecte sous leurs pieds,
La source desséchée où vacillait l'image
De leurs traits oubliés.

Et sur tous ces débris joignant leurs mains d'argile,
Etourdis des éclairs d'un instant de plaisir,
Ils croyaient échapper à cet Être immobile
Qui regarde mourir !

Il se contente, plus discret, de soupirer à mi-voix son impuissance et ses regrets, plus triste puisque son amie, incapable elle aussi de constance, est encore près de lui.

Le silence entre nous marche... Cœurs de mensonges,
Chacun, las du voyage et mûr pour d'autres songes,
Rêve égoïstement de retourner au port,

Mais les bois ont ce soir tant de mélancolie
Que notre cœur s'émeut à son tour et s'oublie
A parler du passé, sous le ciel qui s'endort,

Doucement, à mi-voix, comme d'un enfant mort.

Parfois il ressent la lassitude de la volupté, sentiment chrétien, a-t-on dit, mais plutôt largement humain : *medio de fonte leporeum surgit amari aliquid.*

Pour rendre cette nausée du cœur, il dit juste les paroles qui portent et peuvent exciter au commentaire personnel :

L'amour est lourd — mon âme est lasse...
Quelle est donc, chère, sur nous deux
Cette aile en silence qui passe ?

La présence de l'amie n'est souvent pour cette âme en peine, âme de moderne blasé, conscient de son mal incurable, qu'un prétexte à nourrir sa tristesse de caresses enveloppantes :

Mets sur mon front tes mains, fraîches comme une eau pure,
Mets sur mes yeux tes mains, douces comme des fleurs.
Et que mon âme, où vit le goût secret des pleurs,
Soit comme un lis fidèle et pâle à ta ceinture.

Cet appétit de pleurs, il ne voudrait pas l'échanger contre la joie brutale. La joie révèle une âme médiocre, sans nuances; la douleur est la marque d'une vie morale supérieure. On peut la porter fièrement : elle est une aspiration vers le bien ou la rançon de nos faiblesses. La volupté n'intéresse que par l'arrière-goût amer qui s'y mêle.

Pourquoi nos soirs d'amour n'ont-ils toute douceur
Que si l'âme trop pleine en lourds sanglots s'y brise ?
La tristesse nous hante avec sa robe grise
Et vit à nos côtés comme une grande sœur.

Tristesse qui noie l'âme de son amertume, lui inspire le goût de la mort comme d'une ivresse inconnue, complément nécessaire de l'extase amoureuse :

Sur les tapis
Assoupis
Une rose blessée et penchante agonise,
Et le désir
De mourir
Comme une extase en nous monte et se divinise.

Nos désirs réalisables nous semblent vains. Aspirer à l'inaccessible, c'est grotesque et parfois tragique, mais c'est humain. Qui n'a voulu par l'amitié ou l'amour échapper à la solitude du moi ? Qui n'a connu des heures d'illusions charmantes au début d'une liaison ? Alors on pare la personne élue de ce qu'il y a de meilleur en soi ou de ce qu'on voudrait y trouver. Mais bientôt on se lasse de son propre rêve, on ne fait plus crédit de qualités imaginaires, on s'aperçoit qu'on tâtonne dans l'inconnu, on s'avoue tristement son

impuissance à pénétrer les consciences, ces mondes fermés, on s'irrite parfois :

Et mon amour qui s'exacerbe
Devant ton silence superbe
Cherche en vain sans trouver la paix

Ce je ne sais quoi de ton âme,
De ton cœur, de tes sens, ô femme,
Qu'il ne possèdera jamais.

Et l'amant inassouvi en vient à dédaigner le geste de l'amour, il lui préfère la chaste contemplation de l'aimée ; qu'elle demeure grave et pure devant lui, elle possède une vertu d'apaisement, d'innocence, de charité ; elle porte les joies d'Eden, momentanément retrouvées, dans les plis de sa robe.

Tu marchais chaste dans la robe de ton âme
Que le désir suivait comme un fauve dompté ;
Je respirais parmi le soir, ô pureté,
Mon rêve enveloppé dans tes voiles de femme.
. . . .
Tu marchais. . . . .
Et je sentais mon cœur se dissoudre en bonté.

Mais le propre de l'homme c'est d'être ondoyant et divers : en un jour de lourd ennui, l'amant, naguère platonique, se laisse tenter par l'éternelle Salomé, la marchande de voluptés avilissantes, celle qui tue les illusions généreuses et les viriles vertus. Conscient de sa déchéance, en proie au remords, le poète atteint à l'éloquence lyrique. Il nous émeut par l'étude passionnée d'un état de l'âme, mais il a le bon goût d'écarter tout détail réaliste qui pourrait éveiller l'idée d'une personnelle aventure :

Des soirs fiévreux et forts comme une venaison,
Mon âme traîne en soi l'ennui d'un vieil Hérode,
Et, prostrée aux coussins où son mal la taraude,
Trouve à toute pensée un goût de trahison.

Pour fuir le désespoir qui souffle à l'horizon,
Elle appelle la sombre danseuse qui rôde,

Et Salomé vient dans la salle basse et chaude
Secouer le péché touffu de sa toison.

Elle danse !... Oh ! pendant qu'avec l'éclat des pierres
Au soleil, tes deux yeux brûlent dans leurs paupieres,
Mon âme, entends-tu pas bêler dans le verger ?

Tu le sais bien pourtant que l'enfer te l'amène
Et qu'elle va, ce soir, réclamer pour sa peine
L'agneau blanc de ton pauvre cœur pour l'égorger !

Les anciens aèdes pouvaient être de grands enfants naïfs, à l'imagination puissante sachant d'instinct le secret de chanter leur cœur ou la nature ; le poète moderne — lui — est un idéologue, il surmène son cerveau et il en vient aisément au dévergondage d'imagination, au rêve malsain, à l'art maladif.

Albert Samain cherche à vivre, en une sorte d'hallucination, les amours qui sont en deçà ou au delà de l'humanité.

L'amour bestial, la folie sensuelle :

J'étais tigre... et dans l'herbe où suaient les poisons
L'amour faisait vibrer nos croupes électriques.

Ou, par une opposition violente, les pures amours du monde invisible, l'union des âmes, dégagées de leur enveloppe de chair :

A l'ombre, au bord des eaux, sous des arbres légers,
Les mystiques amants rêvaient leur solitude.

Ou enfin l'amour absolu, le don de soi, la charité divine :

Puis j'étais mis à mort par l'ordre du tyran ;
De ma poitrine alors jaillisssait un torrent
Où venait s'étancher l'antique soif des âmes.

Il nous est doux de remonter le cours du temps : c'est une forme de l'exotisme, un moyen de nous soustraire aux contingences du moment ; nous essayons de nous oublier dans le commerce familier des disparus.

L'histoire nous fournit quelques noms et des données qui, insuffisantes pour reconstituer les

âmes, peuvent cependant fournir un aliment au rêve, et nous nous y attachons comme les naturalistes aux débris fossiles. Les grandes amoureuses retiennent nos pensées :

Les mortes d'autrefois, belles et désirées,
D'un triste et doux frisson troublent nos sens rêveurs.

Pourquoi l'Egypte des Ptolémées excite-t-elle surtout notre imagination en maraude? Nous voyons peut-être quelque analogie entre sa civilisation caduque et la nôtre, et des spectres, aux âmes inquiètes, voluptueuses ou mystiques, échappés d'Alexandrie, nous hantent. Albert Samainest de son époque en chantant Cléopâtre :

Lourde pèse la nuit au bord du Nil obscur.
Cléopâtre, à genoux, sous les astres qui brûlent,
Soudain pâle, écartant ses femmes qui reculent,
Déchire sa tunique en un grand geste impur.

Des vers de ce genre, fort beaux d'ailleurs, intéressent moins que la notation d'un sentiment intime ; il y faut faire la part de la convention, chaque siècle imposant sa manière de voir le passé.

De même, les types de femmes que nous fournit le poète, oubliant l'aveu de son impuissance à pénétrer les âmes, n'ont rien de bien original et semblent empruntés directement au romantisme.

C'est la jeune fille qui repousse l'amour par fierté :

Mon orgueil est ma vie et mon royal trésor,
Et jusque sur le marbre, où je m'étendrai froide,
Je veux garder, farouche, aux plis du linceul roide,
Une bouche scellée et qui dit non encor.

C'est la femme passionnée, le vampire que le moyen âge rêva et dont il fit une incarnation du démon :

Malheur à celui-là qui passe en ce moment !
Demi-nue et penchée hors de ma porte noire,
Je l'appelle comme un mourant demande à boire...
Il vient ! malheur à lui ! malheur à mon amant !

J'aime invinciblement, j'aime implacablement !

Albert Samain, dans sa poésie amoureuse, semble résumer l'évolution lyrique du XIX[e] siècle. Il continue la tradition romantique, décrivant son moi avec complaisance, sans toutefois chercher à exciter une curiosité banale.

Ses rythmes savants rappelent souvent le Parnasse. Comme Baudelaire, il aime à étudier les sentiments exceptionnels, à rendre des sensations maladives, et tombe ainsi dans une subtilité que répudie le talent robuste. C'est le contemporain de Viélé-Griffin et d'Henri de Régnier par la fluidité de sa langue et par son symbolisme. Par sa grâce mélancolique bien à lui, par la fraîcheur et l'imprévu de ses images, il fait preuve d'une originalité savoureuse.

Francis Vielé-Griffin s'émeut de la beauté par tout où il la découvre, que ce soit dans l'élégance « des fins saules gris » ou dans le « clapotis des vaguelettes » ; dans « le rythme d'une robe à mille plis » ou dans des yeux bleus « qui sont comme un ciel étoilé » ; dans les vieilles légendes ou les belles actions, dans tout ce qui est enfin l'expression puissante ou. harmonieuse de la vie. Et la beauté excite en lui une sympathie généreuse, un amour sacré ; il la sert en ses vers comme une divinité jalouse, et il chérit son art d'une passion joyeuse. La femme l'attire, mais l'émotion esthétique l'emporte en lui sur l'émotion sensuelle et jamais il ne s'oublie en ces confidences intimes qui font perdre à la poésie quelque chose de sa dignité. Il dit en parlant à la mer :

J'ai senti sourdre en moi ce rêve d'égoïsme
De garder, comme toi, le secret de mon cœur
Et de ne pas livrer la vision du prisme
A l'imbécillité de leur rire moqueur.

Mais il ne s'amuse pas à la musique des mots, au parfilage des épithètes propres à illustrer les essais de résurrections historiques, les descriptions de pays lointains, flattant nos goûts d'exotisme, tels des bibelots d'étagère. Il traduit les

impressions amoureuses de son âme d'artiste — joies ou mélancolies; — il rêve sur un refrain populaire — thème de variations subtiles; — une vision de beauté l'arrête, il en marque d'un trait les lignes et les couleurs. Avec la ferveur d'un initié, en une légende symbolique, il montre la vie — un rêve, une chevauchée à la poursuite de l'idéal — expliquée et ennoblie par l'amour. Il médite sur l'éternelle destruction et l'éternel renouvellement des êtres. Il n'exprime souvent que des sensations un peu fuyantes, aux contours indécis, comme ouatés de brume, inintelligibles aux Barbares. Mais de quel charme exquis pour les adeptes! A ceux-ci le poète semble fournir la trame de broderies délicates, le premier crayon de figures de rêve, des soies chatoyantes pour les nuancer : et chacun peut ouvrer suivant le caprice de sa fantaisie.

L'amour, il le comprend comme une expansion de l'âme, affirmant sa puissance de connaître et de sentir, s'élargissant pour embrasser la nature entière; aussi, dit-il sans hyperbole, s'adressant à son amie :

> Donnez-moi la brise en les feuilles rieuses,
> Et le vent qui court en poussière aux chemins,
> Et l'arome sain des flores pieuses,
> Tous les hiers et tous les demains;
>
> Donnez-moi le poème des fleuves graves,
> Le regard placide des lacs oubliés...

La jeunesse seule sait aimer : le vieillard n'a que des sensations émoussées, pour lui l'univers se rapetisse et se décolore; la jeunesse est la magicienne dont les enchantements donnent du prix aux choses les plus vulgaires : elle est toute sympathie et toute joie :

> Avec un froufrou de jupe — (une aile!)
> Avec un éclat des yeux — (ô rayons!)
> La vie est légère et la vie est belle
> Et mon âme chante en carillons.

Mais pourquoi avons-nous senti l'amour s'éveiller un matin de printemps? C'est nous qui

portons le printemps en notre âme : le monde n'est qu'un grand livre où nous apprenons à déchiffrer notre moi :

Des oiseaux sont venus te dire
Que je te guettais sous les lilas mauves,
Car tu rougis en un sourire
Et cachas tes yeux en tes boucles fauves
Et te pris à rire.

Des fleurs t'ont promis quelque chose,
Car tu leur parlais comme on admoneste,
Puis voici que tu devins rose
En les effeuillant d'un si joli geste
Qui en disait la cause.

La mer où s'en vont tes regards en nacelles
Te dit-elle aussi : « Ton heur te coudoie »,
Que te retournant, tu t'épeures et chancelles
A me voir, là, tout près, sous les lilas frêles
— La mer ou les fleurs, ou les hirondelles
Ou ton âme à toi, subtile en sa joie ?

Cependant l'exaltation amoureuse a ses rémissions, à l'ivresse de la vie succède un état de langueur d'une douceur aimable parce qu'il n'est pas encore l'impuissance, que la faculté d'aimer sommeille en attendant un prochain réveil, et on s'abandonne à la mélancolie présente qui n'exclut pas les joies futures ; on s'est aimé, on ne s'aime plus, pourquoi s'attrister ? Ira-t-on déclamer des banalités philosophiques, même en beaux vers ? Non, avec une sagesse pratique on goûtera l'heure grise, comme on a savouré l'heure rose.

Ces heures-là nous furent bonnes,
Comme des sœurs apitoyées ;
Heures douces et monotones,
Pâles et de brumes noyées
Avec leur pâle voile de nonnes.

Ne valaient-ils donc pas nos rires,
Ces sourires sans amertumes
Vers le lourd passé dont nous fûmes ?
Ah ! chère, il est des heures pires
Que ces heures au voile de brumes.

Elles passaient en souriant
— Comme des nonnes vont priant
De lueurs opalines baignées,
Les douces heures résignées.

Mais si le poète aime encore, maudira-t-il l'amie qui se détourne de lui lasse ou coquette ? S'emportera-t-il en invectives déclamatoires ? Dira t-il avec Musset :

Honte à toi qui la première
M'as appris la trahison.

Honte à toi, tu fus la mère
De mes premières douleurs.

Plus sage, sa philosophie souriante sait cacher la blessure, et, s'il rappelle le passé à sa « dame », c'est en une romance attendrie où le reproche voilé semble une caresse :

Ce furent des baisers de rêve,
O ma dame des roses blondes,
Comme fleuris en d'autres mondes;
Et sous la lune qui se lève,
J'ai cueilli des baisers de rêve.

Ce fut mon radieux poème,
O ma dame des roses blondes,
J'aurais noyé parmi les ondes
De vos tresses mon âme même;
Et vous n'aimez plus qu'on vous aime.

Parfois, c'est une émotion purement esthétique qui inspire le poète ; un peintre est impuissant à rendre le jeu des couleurs en une étude de plein air ; la poésie essaie de suppléer au pinceau et le modèle nous apparaît radieux sous le ciel :

O douce chose printanière,
O jeune femme, ô fleur superbe,
Epanouis ta nudité
Royale emmi tes sœurs de l'herbe.

Reste ainsi : l'ombre violette
Se joue aux roses plis des hanches;
Ouvre tes grands yeux puérils
Où rit l'orgueil de tes chairs blanches.

Ecoutons, le poète a entendu une ronde en-

fantine et il la commente à mi-voix, dégageant, des paroles naïves, le sens profond qu'y enferma l'âme populaire. Chaque évolution du moi est tout ensemble joie et douleur, semble-t-il dire : joie des sensations neuves, douleur du passé mort. La mort et la vie se confondent dans les âmes comme dans le monde physique :

Sur le Pont du Nord, un bal y est donné.
Pour qui se cambrera ta souplesse,
Pour qui s'empourprera ton front de ton ivresse,
. . . .
Pour qui, pour quel esclave est ton collier d'amour ?
. . . .

Non, non, ma fille, tu n'iras pas danser.
Ton rêve serait d'un autre que ceux-là;
Ton rêve serait de nobles cœurs et d'âmes;
Ta puberté que nul songe ne viola
Rougirait d'ouïr leurs épithalames.
. . . .

Monté à sa chambre et se met à pleurer.
Qui sait si quelque cœur •
Ne meurt ton agonie ?
. . . .

Mets ta robe blanche et ta ceinture dorée !
. . . .
Reine du bal, où est ton cavalier
Qui déliera ta ceinture dorée ?

Il viendra par le fleuve, en l'aurore nouvelle
Dont blanchit l'aube;
Il vient à moi, debout dans sa nacelle,
Et j'ai vêtu ma ceinture et ma robe;
. . . .

Elle fit trois pas et la voilà noyée.
. . . .
Avril est mort d'amour et nos âmes sont vieilles.

Souvent le poète à la pensée de l'amour unit ainsi celle de la mort. Lieu commun sans doute, mais lieu commun qui s'est imposé à l'humanité entière depuis qu'elle apprit à penser. Tous nous ressemblons à ces Epicuriens qui, dans la joie des festins, couchés à côté des courtisanes cou-

ronnées de violettes, aimaient à rappeler la fuite rapide du temps pour s'exciter à cueillir les plaisirs de l'heure brève.

Le moyen âge eut sa danse macabre burlesque et farouche, dont les personnages peints ou sculptés grimacent encore aux murailles des vieilles églises. Platon l'a dit : la mort est le divin musagète, et les philosophes modernes s'en sont bien des fois heureusement inspirés.

Vielé-Griffin y songe sans amertume; constater l'écoulement nécessaire des choses n'altère point sa belle sérénité, ne lui gâte pas la joie de vivre, et il peint l'Amour et la Mort en des tableaux d'une grâce sobre. J'aime infiniment celui-ci. Le cadre en est sévère : une cathédrale érige ses hautes tours, et leur ombre, comme un voile de veuve, rampe à ses pieds, s'étend jusqu'au voisin cimetière. Les tombes sont vertes des pousses d'avril : il y croît des fleurs ; au milieu d'elles, l'Amour, rose, est debout :

L'herbe dressée le frôle entre les deux genoux
Et la feuille abaissée va le baiser au cou ;
Son rire, tout bas, roule un chant sourd de ramier.

La Mort pâle apparaît devant la porte ouverte et se dirige vers l'Amour :

Le soleil devant elle recule et l'ombre longue
Qui tombe de la tour
Lui fait une allée sombre
Pour qu'elle marche à lui dans la jeune herbe égale.
Lui, n'a pas peur ; elle, n'a pas honte ;
Elle n'a pas honte de cette chair farouche,
Ni de son geste vain qui appelle et repousse,
Ni de la grande fleur charnelle de sa bouche,
Où saigne le désir humide de la Vie.

. . . .
Elle s'est avancée par le sentier qu'allonge
Jusqu'aux pieds de l'enfant l'ombre des vieilles tours.
. . . .
Mais lui, entré du pied dans l'ombre, sent monter
— Plus haut que le baiser frôleur de l'herbe verte,
Et jusque sur sa hanche — une âpre volupté
Comme une étreinte d'onde : la caresse de l'ombre.

Leurs bouches en un baiser se confondent,
Et la Mort s'est pâmée !.....

La jeune vie du printemps naît de ce double baiser.

C'est encore la Vie et l'Amour que célèbre Vielé-Griffin dans la *Chevauchée d'Yeldis*, qui respire comme un parfum des chevaleresques légendes du cycle breton.

Yeldis, aux yeux d'améthyste, gantée de violet, galope sur un palefroi, entraînant en une course éperdue cinq jeunes hommes qui loyalement l'aiment. Lequel sera digne de la posséder ? Philarque est trop prudent, trop savant, trop riche :

Il semblait être vieux parfois de cent années.

Il faut être simple pour goûter l'amour. Luc est trop vaniteux et trop mobile, jugeant la vie :

Tantôt un pauvre leurre,
Tantôt l'épouvantail que l'on défie.

En amour, on doit s'oublier et croire. Tous deux se lassent vite de la belle chevauchée, courant au son des grelots et des rires.

Claude, le rêveur, porte une viole à l'épaule ; il raille parfois, mais sa voix douce le dément :

Un gai mensonge
Voilait son âme d'effronterie.

C'est un enfant trop faible pour la lutte de la vie, il meurt de lassitude à la poursuite du bonheur.

Martial est éloquent, triste et dédaigneux :

De vieilles pensées grises comme la brume
Songeaient en lui ;
. . . .
Sa haine était sérieuse et sans retour.

Mais c'est un homme d'action qui sait braver les obstacles, et le bonheur souffre violence : beau paladin, Yeldis est à lui.

Le cinquième compagnon d'Yeldis, le poète, a

gardé la meilleure part. Il a compris l'âme et la beauté de la femme : qu'importe le reste? Longtemps il l'a suivie, l'a aimée comme la vie et la joie, il a vécu d'elle. Par elle il a souffert, il a joui, il possède le secret de son propre cœur et celui de la nature : c'est elle qui l'a fait un homme.

Cet aperçu d'une œuvre dont l'invidualisme très marqué n'exclut pas la pudeur d'âme donne l'impression d'un art serein, largement optimiste, par suite un peu païen : le pessimisme chrétien et désolé de Schopenhauer aurait-il fait son temps? Point de dédain pour la femme ; le poète la considère comme l'initiatrice par excellence et la grande metteuse en œuvre des vertus viriles, car l'amour, plus qu'aucun autre sentiment, excite les énergies de l'âme; c'est pourquoi il l'a chanté. Mais l'art demeure sa vraie passion ; il nous le dit :

> La poésie impérieuse est mon amante.

Le christianisme en condamnant la volupté, en tolérant l'amour — conséquence de la faute originelle — seulement comme un moyen honteux de perpétuer la race, éleva très haut les filles d'Eve. Il en fit les éternelles tentatrices, les pierres d'achoppement, les incarnations de l'esprit mauvais, parées de l'attrait pervers du péché. L'amour valut plus quand on l'acheta de la damnation. D'autre part, la continence, conseillée, exaltée comme l'état parfait, affranchit la femme de la tutelle immédiate de l'homme, l'ennoblit par le cloître, lui permit de développer son moi, sans renoncer aux affections viriles, réduites à des liens spirituels, d'un charme piquant. Le christianisme créa la sainte.

Aujourd'hui, on n'est plus mystique que par déréglement d'imagination; la femme n'est ni démon ni ange, « si on meurt encore pour elle, on la laisse debout sur la plate-forme d'un tramway ». D'ailleurs, à notre époque de science expérimentale, beaucoup considèrent comme vérité banale ce que l'on consentait à ignorer autrefois. La

femme a « les cheveux longs mais les idées courtes ». ses affections sont vives, peut-être, mais impulsives, rarement désintéressées.

C'est l'inconsciente qui triomphe par sa faiblesse, ignore le remords, pousse au crime, étouffe le génie. Tête vide et cœur léger, elle n'a qu'un rôle possible ici-bas : donner le divin spectacle de la beauté, être avec la fleur le grand luxe de la nature. C'est à peu près la théorie que l'on peut dégager du poème *L'Homme et la Sirène*, d'Henri de Régnier.

Cette conception de la femme et de l'amour est presque un retour au paganisme. Henri de Régnier est bien loin du XVIIe siècle, qui comprit les Précieuses et se polit à leur contact ; du XVIIIe qui accorda à quelques femmes les qualités de l'honnête homme ; de Rousseau qui créa Julie, dont la passion partagée suffit à orienter la vie morale et intellectuelle de Saint-Preux ; du Romantisme qui eut ses Elvire et ses Lélia, ses femmes fatales.

L'Homme et la Sirène est un poème symbolique ou philosophique. « Les philosophes, a-t-on dit, sont des poètes tristes, ils décolorent les fables antiques, ils font de la mythologie blanche »; les symbolistes savent être poètes tout en demeurant philosophes.

L'Homme, grave, dans les plis noirs de son manteau, l'Homme qui soutient, assis sur la grève, la tête lourde d'une femme endormie et nue, c'est le Penseur à qui s'offre dans sa grâce l'éternel féminin, comme un trésor qu'il ne cherchait pas. Il s'est arrêté, charmé d'abord, offrant ses genoux aimants au repos de la Sirène, mais bientôt il s'écrie, mélancolique, car cette créature qui vient de la mer lui est étrangère :

> Et je ne saurai rien de ton âme inconnue.

Il s'irrite de cette ignorance :

> ..... Mon âme triste se tourmente
> De l'âme qui se cache, hélas ! en cette chair.

Eternel tourment ! On est attiré par l'inconnu,

et l'inconnaissable nous afflige. L'énigme d'une âme nous tente par ce qu'elle a d'obscur, mais nous la pressentons insoluble et nous en souffrons. Si pourtant l'on pouvait retrouver en un autre ce qui s'agite confusément en soi..... même vision des choses, mêmes rêves insensés, mêmes dégoûts... on espère et l'on dit avec le poète :

Et quand je la regarde en face, je crois voir
Quelqu'un debout en elle et qui est ma Pensée
Au manteau noir.....

Allons, éveillons cette âme, qu'elle parle, peut-être l'entendrons-nous :

Je ne peux plus vivre quand tu dors,
O toi qui dors toujours de m'être une inconnue!

Et la Sirène se dresse, puérile et splendide ; elle marche vers la forêt :

Toute la terre embaume, impétueuse et saine,
Vers celle-là qui vient debout parmi les fleurs.

Ses yeux purs, ses yeux de soumission sont faits pour refléter la nature : point de pensée au fond ; point de fourbe non plus ; il n'y a rien à cacher en cette âme toute à la joie de vivre dans une chair jeune et vierge.

Oh ! mes yeux purs sont frais en moi comme des sources.
Des endroits de ma peau se veloutent de mousses,
Il me semble aujourd'hui que mes seins sont éclos;
Si je pleurais, de doux ramiers seraient l'écho;
Et des abeilles sont éparses dans mes rires,
Et parmi la douceur de l'air où je m'étire
Je me semble plus grande et je me sens plus belle
Et magnifique de la Vie universelle.

Le penseur comprendra-t-il cette sensualité naïve, saura-t-il la partager, laissera-t-il tomber son vêtement de deuil ? Hélas ! retrouve-t-on le chemin d'Eden quand on a cueilli le fruit de la science ? Il ne peut plus comprendre la nature ; par la réflexion, il a creusé un abîme entre elle et lui. Il n'en sait plus jouir : les saveurs de miel se tour-

nent pour lui en goût de cendre. Il en rougit ; il condamne la chair pour magnifier l'esprit, il a inventé la pudeur.

Il s'adresse à la forêt :

Sois obscure ! Tais-toi, profonde ! Chaste, sauve
Celui qui vint vers toi couvert du manteau noir,
Celui qui se révolte et qui ne veut plus voir
Ton immense baiser qui l'enivre et l'étouffe
Lui monter peu à peu en riant à la bouche.

Et il contemple avec dégoût cette créature de lumière en qui semble vivre l'inconscience de la forêt, du vent et de la source.

Je voulais.....
Eveiller dans ce corps d'où les dieux l'ont chassée
Une âme grave, égale à ma haute pensée.

Pourquoi est-elle si différente de lui ? Il la hait et s'apprête à la flageller pour la chasser bien loin. Mais la Sirène ne fuit point, elle est venue vers lui, soumise et ignorante : il est le maître de cette femme spontanée et rieuse qui tout à l'heure lui offrit des fleurs, qui à présent pleure courbée dans l'ombre de ses cheveux. Et l'Homme s'attendrit, il croit voir le remords où s'avoue la seule faiblesse.

Et je vois poindrè en toi comme une sœur sacrée.
Je te bénis, sanglot, qui l'as transfigurée.

Le penseur s'est trompé ; une âme n'est pas née de ces larmes ; la Sirène n'est point sa sœur, mais, sans respecter la nature, il la force de se vêtir, lui enseignant ainsi l'astuce et la trahison.

Vêtez-là, mettez-lui le voile et les sandales,
Le manteau qui s'agrafe et la robe tenace,
Nattez ses lourds cheveux en ordre, et que leur masse
Naïve orne son front de leur miel indulgent,
Que ses bagues soient d'or et son collier d'argent,
Car il faut que soit belle et grave la Pensée.
Donnez-lui maintenant la corbeille tressée,
Et placez-y la clef de la porte et le pain.

Ce luxe humiliant de bagues et de collier, mar-

que de servitude, se changera en joie mauvaise pour la femme et en instrument de vengeance : dans le monde entier des milliers de travailleurs s'épuiseront à forger les chaînes dorées dont elle se pare ; et, dans la maison sombre, près du foyer grave, trop souvent s'assiéront avec elle l'avarice et la dureté de cœur. Jamais elle ne se haussera jusqu'à la pensée de l'Homme, mais elle apprendra à le tourmenter dans son esprit comme elle l'a tenté dans sa chair :

Elle était la nature ; il a voulu la femme ;
Et sans avoir compris pourquoi elle était nue,
Il a fait le flambeau de ce qui fut la flamme.

Il maudira le jour où il l'aura connue...

Avec le manteau sombre elle a vêtu le deuil,
La ruse craque au pas prudent de ses sandales
Et ses cheveux nattés sont déjà de l'orgueil ;
Son voile est le mensonge et l'or vil de ses bagues
Est pareil aux serments, auxquels je vois sourire
La froide cruauté de sa face de marbre.

Comme dans le mythe antique, la Sirène entraîne l'Homme à la mort ; mort de la pensée, mort de toute volonté généreuse.

Expliquer un symbole, c'est, en le précisant, lui enlever quelque chose de sa signification ; signification qui doit être assez large pour satisfaire à des interprétations diverses, suivant la qualité des esprits qui s'y attachent. Sa portée philosophique n'a souvent qu'une valeur relative. Henri de Régnier a-t-il voulu condamner absolument l'amour moderne, le considérant comme un sentiment de convention, comme la résultante des subtilités amassées par les siècles autour d'un instinct très simple? Je le crois. Mais on peut voir dans *L'Homme et la Sirène* un symbole purement psychologique. Celui qui a rompu l'équilibre harmonieux du moi, faisant trop de part à la pensée, et qui n'a pas su comprendre les rapports qui l'unissent à l'inconscient, ne pourra goûter pleinement la vie : il ne respirera jamais ces fleurs de

joie que le simple cueille sans effort sur la route.

Dans cette hypothèse, la Sirène représente l'élément féminin de toute âme humaine, le sentiment, qu'il ne faut pas sacrifier à l'élément viril, à la pensée.

Mais il demeure vrai que les intellectuels rêvent volontiers d'amantes puériles qui les arrachent un moment à la civilisation excessive dont ils souffrent, et qui répondent à ce besoin impérieux de nouveauté que chacun porte en soi.

Après les guerres civiles du XVI[e] siècle, au milieu de la grossièreté trop réelle des mœurs, la maîtresse idéale, au pays du Tendre, raffinait les sentiments exquis ; aujourd'hui, on réclame la simple nature, une belle créature inconsciente : c'est dans l'ordre. Cette tendance de l'esprit moderne est à constater, et les ironistes eux-mêmes se font un jeu de l'exprimer plaisamment. Romain Coolus opte pour la Chinoise.

Merveilleusement béjaune
Devant le rebus vivant
Que sont la vie, la lumière,
Et l'univers et le vent
Et la douleur coutumière...

J'aimerais en enragé
Ce lointain petit objet...

Précaire, tendre, excessif
Et vaguement subversif,
Mais si peu femme fatale
Et dont l'âme orientale
Serait tiède et végétale...

Voilà, je pense, la femme
Qu'il faut à notre vieille âme
Lasse aussi, elle, et fanée
Et fortement surannée
Depuis des milliers d'années
Qu'elle brame et se déclame
Et se raconte et s'exclame !

Ce serait exquis, unique,
Pas pour un sou tyrannique,

Très doux à chanter en vers
Lyriques!
Et le grand œuvre viril
Serait sauvé du péril.

L'amour, bien ou mal compris, sera toujours l'inspiration la plus féconde du lyrisme individuel, car c'est le sentiment le plus variable en nature et en intensité : le temps, la distance, la race, en changent le rite. Il intéresse tous les hommes; son prestige est celui de la jeunesse. Dans l'enfance, on est attiré vers lui sans le connaître ; dans la vieillesse, on s'en souvient avec une mélancolique douceur, et la moralité d'un groupe social pourrait être déterminée par l'idée qu'on s'y fait de l'amour.

E. Vigié-Lecocq.



DANS LES TOMBEAUX

Egarons mon âme en ces cryptes funestes
Où la douleur par des crimes se définit,
Où chaque dalle au long du mur atteste
Des meurtres d'or à toute éternité
Broyés sous du granit.

Des pleurs y tombent sur les morts,
Des pleurs sur des corps morts
Et leurs remords y tombent ;
Des cœurs ensanglantés d'amour
Se sont aimés,
Se sont tués quoique s'aimant toujours
Et s'écoutent les nuits et s'écoutent les jours,
Se taire et se pleurer, ici, au fond des tombes.

L'air qui circule et que ces corridors repsirent
Par les pores et les fentes de leurs sépulcres
Est moite et lourd et vieux de souvenirs ;
Qui s'attarde, le soir, l'haleine suspendue
Entend des effluves voler
Et s'attirer et se frôler
Sous ces voûtes de marbre en sculptures tordues.

La vie au delà de-la mort, vivante,
La vie approfondie en épouvante
Perdure là, si fort
Qu'on croit sentir dans les murailles,
Avec de surhumains efforts,
Battre et s'exalter encore
Tous ces cœurs fous, tous ces cœurs morts
Qui ont vaincu leurs funérailles.

Les lettres d'or d'une épitaphe
Brillent comme des yeux
Et regardent en face d'elles
Un front lauré, lignant la stèle
D'un grand tombeau victorieux.

Une pierre que des fers noirs agrafent
Sur un caveau torpide et endormi,
Tragiquement, se soulève à demi.

Quelques torches brûlent comme un effroi,
— Crinières d'or — et se mirent en des parois ;
Trois mortuaires effigies
Que des anges de leurs géantes mains
Lèvent sous des plafonds d'airain,
Se raniment, doués d'orgueil et d'énergie.

L'ombre et les ténèbres semblent vêtues
D'un bref frisson qui les fait vivre
Et l'on dirait qu'une âme se délivre
Des plis qui vaguement, parfois,
Remuent sur des statues.

Reposent là, des maîtresses de rois
Dont le caprice et le délire
Ont fait se battre des empires ;
Des conquérants dont les glaives d'effroi
Se brisèrent entre des doigts de femme ;
Des poètes, clairs
De leur ivresse et de leur flamme,
Qui périrent en chantant l'air
Triste ou joyeux qu'aimait leur dame.
Voici les ravageurs et les ardents
Dont le baiser masquait les coups de dents,
Les doux héros de la joie ineffable
Dont la mémoire en fleur enguirlande les fables,
Les effarés et les battus du sort
Ivres de l'inconnu que leur offrait la mort ;
Plus loin, les fous dont le vertige aimait l'abîme

Et dépeçait l'amour en y taillant un crime;
Plus loin, les saints et les visionnaires
Qui conquéraient le ciel à travers les tonnerres.
Enfin, les princesses, les reines
Mortes, depuis quels temps et sur quels échafauds?
Quand le peuple portait des morts comme drapeaux
Devant ses pas rués vers la conquête humaine.

Egarons-nous, mon âme, en ces cryptes de deuil
Où sous chaque tombeau, où dans chaque cercueil,
On sent les morts si terriblement vivre.
Leur désespoir superbe et leur douleur enivrent,
Car au delà de l'agonie, ils ont planté
Si fortement et si tragiquement leur volonté,
Que leur poussière encore est pleine
Des ferments clairs de leur amour et de leur haine.

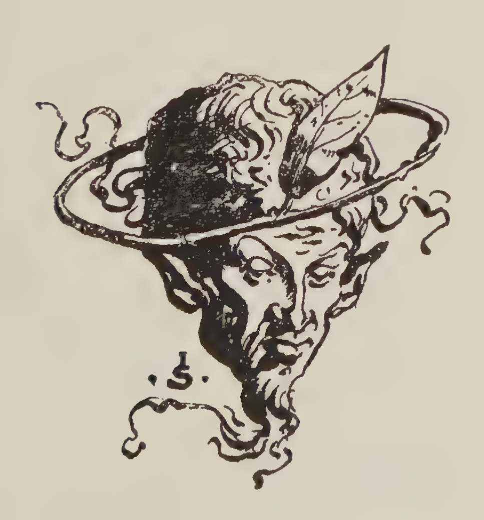
L'envie et le soupçon aux carrefours s'abouchent;
Des mots sont étouffés par des mains sur des bouches;
Des bras se nouent et se dénouent, ardents et las;
Dans l'ombre, on croirait voir luire un assassinat;
Mille désirs qui se lèvent et qui avortent
D'un large élan vaincu battent toujours les portes;
L'intermittent reflet de vieux flambeaux d'airain
Bouge, le long des murs, en gestes surhumains;
On sent, autour de soi, les passions bandées
Sur l'arc silencieux des plus sombres idées;
Tout est muet et tout est haletant,
La nuit, la fièvre encore augmente et l'on entend
Un bruit pesant sortir de terre
Et se rompre les plombs et se casser les bières.

Dis, cette vie aiguë et toute en profondeur,
Si ténébreuse et muette qu'elle fait peur,
Cette vie âcre, où les fièvres s'accroissent,
A force de volonté,
Jusqu'à donner l'éternité
Pour mesure à leur angoisse,
Mon cœur, sens-tu comme elle est effrénée,

En son affre dernière et sa lutte damnée ?
La sens-tu croître et se désespérer dans l'ombre
Et se darder quand même avec ses cris cassés,
Avec ses ongles d'or brisés,
Avec ces fous regards paralysés,
Là bas, du fond de l'ombre et des décombres ?

Soit par pitié, soit parce qu'elle
Concentre en son ardeur toute l'âme rebelle,
Incline-toi vers son mystère et sa terreur,
O toi, qui veux la vie à travers tout, mon cœur!
Pèse sa crainte et supporte ses rages
Et son entêtement en ces conflits d'orages
Toujours exaspérés jusqu'au suprême effort ;
Sens ses afflux d'ivresse et ses reflux de haine
Passer dans l'atmosphère et enfiévrer la mort ;
Songe à tous tes orgueils, songe à toutes tes peines,
Et plonge-toi, sauvage et outrancier,
Comme un rouge faisceau de lances,
En ce terrible et fourmillant brasier
De violence et de silence.

EMILE VERHAEREN.



SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE II

CHAPITRE V

LE PHÉNIX

Sommaire. — Teufelsdrœckh considère la Société comme *morte*; son âme (Religion) s'est retirée, son corps (Institutions existantes) agonise. L'Utilitarisme, qu'il n'est plus guère besoin de prêcher, est à cette heure en pleine activité destructrice.—Teufelsdrœckh estime que le mieux est de se soumettre à l'Inévitable : Certitude d'une plus belle Société vivante, surgissant, comme le Phénix, des ruines de la vieille Société morte. Mais un long intervalle de Temps, beaucoup de luttes et de souffrances nous séparent de cette résurrection de Phénix.

Si nous groupons ces quatre singuliers Chapitres, et si nous en rapprochons des allusions nombreuses, et même des aperçus directs semés dans ces écrits du Professeur, nous aboutissons à cette conclusion effrayante mais nullement imprévue, que Teufelsdrœckh est un de ceux-là qui considèrent la Société proprement dite comme à peu près morte; et qui estiment que seuls, en cette conjoncture, les sentiments sociaux et les habitudes invétérées nous préservent de la Dispersion, et de l'universelle guerre nationale, civile, domestique et personnelle ! Il dit en propres termes : « Depuis les » trois derniers siècles, surtout depuis les trois derniers » quarts de siècle, le Tissu de la Religion, ce Tissu ner- » veux et péricardiaque, comme nous l'avons nommé, » où se trouve l'essence vitale de la Société, a été meur-

(1) V. *Mercure de France*, Nos 71, 72, 74, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 84. — Une erreur typographique a défiguré le texte du dernier numéro : la première ligne de la page 484 doit se lire en tête de la page 485. Voici le passage rétabli : «... car ce pauvre Cordonnier, comme nous l'avons dit, était un Homme, et le Temple de l'Immensité, etc. »

» tri et perforé, avec ou sans nécessité ; de sorte qu'à
» présent il est tout en lambeaux ; et que la Société,
» languissante, diabétique, tombée en consomption,
» peut être regardée comme morte ; car cette agitation
» galvanique, spasmodique, n'est pas la vie, et d'ail-
» leurs ne peut guère durer, à quelque galvanisation
» que l'on recoure.

« Appelez-vous donc », s'écrie-t-il d'autre part, « ap-
» pelez-vous donc Société une chose où il n'y a plus
» d'Idée Sociale existante ; une chose que l'on se repré-
» sente non pas même comme un Logis commun,
» mais uniquement comme un Hôtel garni où il y a
» trop de monde ? Où chacun, isolé, indifférent à son
» voisin, tourné contre son voisin, agrippe ce qu'il
» peut, et crie : « A moi ! » et appelle cela l'Ordre, parce
» que, dans cette dispute de coupe-bourse et de coupe-
» gorge, l'on se sert non de couteaux, mais d'armes
» autrement sûres ? Où l'Amitié, la Communauté, est
» devenue une tradition perdue : où la Sainte-Cène Sa-
» cramentelle est une Mangeaille de Taverne, avec un
» Cuisinier pour Evangéliste ? Où le Prêtre n'a de lan-
» gue que pour lécher les plats ; où enfin, les Chefs,
» les Guides ne peuvent pas guider, mais entendent de
» toutes parts violemment proclamer : *Laissez faire* ;
» Débarrassez-nous de *votre* direction, phare sans lu-
» mière ; mangez vos gages et dormez !

« Aussi », continue-t-il, « un œil observateur décou-
» vre-t-il partout le plus triste spectacle : Le Pauvre,
» comme un Bétail de somme négligé, fourbu, péris-
» sant de Faim et de Surmenage ; le Riche, encore plus
» misérablement, de satiété, de superflu. Le Grand
» ne trouvant plus de respect chez le Petit : à peine de
» banales paroles de déférence sorties de la bouche
» seulement, pareilles à celles des garçons d'hôtel qui
» se promettent de les faire payer dans la note. Les
» Symboles jadis sacrés s'agitant en vaines Parades,
» dont les hommes chicanent jusqu'à la dépense ; un
» Monde qui se démantèle (1) : en un mot, l'ÉGLISE de-
» venue muette d'obésité et d'apoplexie ; l'ETAT réduit
» à n'être plus qu'un Office de Police mal payé ! »

Nous pourrions demander s'il se trouve beaucoup « d'yeux observateurs », appartenant à des hommes pratiques, en Angleterre ou ailleurs, qui aient découvert ces phénomènes ; ou si c'est seulement de la mystique cime d'une *Wahngasse* d'Allemagne que de telles

(1) dismantled ; le mot peut dire aussi : dévêtu, dépouillé. Ce sens serait même plus en rapport avec le livre.

merveilles sont visibles? Teufelsdrœckh soutient que le tableau d'une « Société morte ou expirante » frappe partout nos yeux, et que le premier venu peut le voir. « Quelle est, par exemple », dit-il, « quelle est, de nos » jours, la Vertu que tout le monde s'arroge, presque » la seule Vertu catholique subsistante? Depuis environ » un demi-siècle, elle a consisté en ce que l'on appelle » l'« Indépendance ». Il n'est pas jusqu'au valet de chiens » qui ne soit jaloux de repousser le soupçon de « Servi- » lité », de Respect envers les Supérieurs. Stupides ! si » vos Supérieurs étaient dignes de gouverner, et vous » dignes d'obéir, le respect qui leur serait dû constitue- » rait précisément votre seule liberté possible. L'Indé- » pendance,en tous genres, est rébellion ; si la rébellion » est injuste, pourquoi en faire parade, et partout la » prescrire ? » (1)

Sommes-nous donc en train de retourner, comme le voulait Rousseau, à l'état de Nature ? « L'Ame Sociale » étant partie », dit Teufelsdrœckh, « que peut-il s'ensui- » vre, sinon que le Corps Social soit décemment en- » terré, afin d'éviter la Putréfaction? Je vois, en nom- » bre, Libéraux, Economistes, Utilitaires conduire sa » bière, en chantant de retentissants pœans, vers le » bûcher funéraire, où, parmi les lamentations de quel- » ques-uns et les joyeuses saturnales de la plupart, le » vénérable Cadavre doit être brûlé. En d'autres termes, » ce semble une chose depuis quelque temps hors de » doute, que ces gens-là, Libéraux, Utilitaires, n'im- » porte le nom dont on les nomme, en arriveront à » leurs fins, désorganiseront et détruiront la plupart » des Institutions existantes de la Société.

« Ne voyons-nous pas un petit détachement de la » grande Armée Utilitaire se montrer jusque dans notre » Angleterre isolée? Un noyau vivant, qui gagnera et » croîtra, finit par apparaître là aussi ; et c'est dans des » conditions curieuses qu'il apparaît : c'est-à-dire comme » l'infime rebut, la queue du reste, et assez en arrière » des derniers rangs de l'armée, pour pouvoir se pren- » dre lui-même pour l'avant-garde. Nos Mécaniseurs (2) » européens sont une secte répandue à l'infini, très ac- » tive, douée d'un grand esprit coopératif : l'Utilita- » risme, durant ces cinquante dernières années, n'a-t-il » pas fleuri, à tel ou tel moment, dans les hautes sphè- » res du monde pensant, chez nous-mêmes, et dans

(1) *Voy.* n° 78, page 381.
(2) Mechanisers.

» chaque pays d'Europe ? Et si maintenant, dans tous » les pays, excepté peut-être en Angleterre, il a, chez » les hommes de pensée, cessé de fleurir ou même » d'exister, et s'il est tombé aux Journalistes et à la » multitude, — n'est-ce pas justement que, dès l'instant » qu'il n'est plus, par ainsi, prêché, c'est qu'il n'a plus » besoin d'être prêché, et qu'il est en pleine, universelle » activité, la doctrine partout connue, apprise par » cœur avec enthousiasme ? Aliment bien fait, en ces » temps, pour certain rude esprit et certains rudes sen- » timents d'usine, et qui s'adresse aussi bien à la force et » à la férocité d'usine qui leur correspondent, il n'a qu'à » être place dans ce milieu pour faire de nombreux » prosélytes. — Admirablement calculé pour détruire, » mais point pour rebâtir ! Il se répand comme une » sorte de rage canine, et finira par donner la rage à » tout le chenil qu'est ce monde : malheur alors aux » veneurs, qu'ils aient ou n'aient point de fouets ! Il » leur fallait donner de l'eau aux bêtes », ajoute-t-il, « l'eau de la Connaissance et de la Vie, tandis qu'il en » était temps encore. »

Donc, à en croire le Professeur Teufelsdrœckh, nous sommes à cette heure dans une situation des plus critiques ; assiégés par cette immense « Armée de Mécaniseurs » et d'Infidèles qui menacent de nous dépouiller de tout ! « Le Monde », dit-il, « se trouve, conformément » à la loi qui le régit, dans une période de dévastation » et de désordre, durant laquelle, soit par corrosion » silencieuse et indiscontinue, soit par rapide combus- » tion franche, suivant le cas, doivent s'anéantir assez » à propos, à charge de les remplacer comme on » pourra, les Formes passées de la Société. Pour le » moment, l'on se rend compte que lorsqu'une fois » l'homme s'est *dévêtu* de tous ses Intérêts Spirituels, » ces innombrables Vêtements rejetés doivent pour la » plupart être brûlés , mais qu'il faut coudre en une » vaste capote, pour la seule préservation du Corps, » ceux des Chiffons restés en meilleur état ! » — Tout ceci, pensons-nous, ne peut guère être, pour le lecteur sensible, qu'une fâcheuse nouvelle.

« Mais qui peut éviter cela », s'écrie Teufelsdrœckh ; « qui peut jeter des bâtons dans les roues de la Desti- » née, et dire au Génie-du-Temps : Recule ? — Il serait » plus sage de nous soumettre à l'Inévitable, à l'Inexo- » rable ; et de regarder même ceci comme le mieux. »

Il est de fait qu'il serait permis à l'Editeur attentif de ces feuillets, tirant ses déductions de ce qui est positi-

vement écrit, de présumer que Teufelsdrœckh personnellement s'est soumis d'assez bon cœur à cet « Inexorable » ; et qu'il attend maintenant l'issue avec l'Indifférence mi-diabolique, mi-angélique qui le caractérise, si ce n'est même avec Placidité. Ne l'avons-nous pas entendu se plaindre de ce que le Monde n'était qu'une « vaste Foire-aux-Guenilles », et de ce que « les guenilles et les débris des vieux Symboles » tombaient de toutes parts en avalanche, comme pour l'entraîner dans leur masse et l'étouffer ? Oui, à la façon dont il parle des « Ilotes qu'on laisse s'agglomérer », et de la charge inégale du *sic vos non vobis*, et de l'entrechoquement meurtrier qu'il prétend voir dans les choses existantes ; à la façon dont il parle de ces odieux « Masques vides », pleins de vers et d'araignées, mais qui le fixent encore de leurs yeux de verre, « en un spectral simulacre de vie », — nous nous sentons fondé à le considérer comme souhaitant même de voir jeter au diable bien des choses, pourvu toutefois qu'on y mette des formes ! En sûreté lui-même sur son « Pinacle de Weissnichtwo », il consentirait, avec une tragique solennité, à ce que le monstre UTILITARIA, maintenu, du reste, et modéré par un anneau au nez, un licou, des entraves, et les mouvements réglés par toutes sortes de harnais , s'en aille à son ouvrage ; — s'en aille fouler de son large sabot les vieux Palais et les vieux Temples en ruines, jusqu'à ce que tout soit à bas, et qu'on puisse bâtir quelque chose de nouveau et de meilleur ! Remarquables à ce point de vue sont les aperçus suivants.

« La Société », dit-il, « n'est point morte : ce Cadavre, » que l'on appelle Société morte, n'est que son enve- » loppe mortelle qu'elle a dépouillée, pour en prendre » une plus noble ; elle-même, à travers de perpétuelles » métamorphoses, en un développement toujours plus » beau, doit vivre jusqu'à ce que le Temps à son tour se » fonde dans l'Eternité. Partout où deux ou trois Hom- » mes Vivants sont rassemblés, il y a une Société, ou » il y aura une Société, avec son savant mécanisme et » ses prodigieuses constructions, qui recouvrent ce pe- » tit Globe, et qui montent jusqu'au ciel et descendent » jusqu'à la Géhenne : car toujours, sous l'une ou l'au- » tre forme, la Société contient deux authentiques » Révélations, d'un Dieu et d'un Diable : la Chaire et le » Gibet. »

Effectivement, il nous a déjà parlé de « la Religion qui, dans des coins que nul ne remarque, se tisse de

nouveaux Vêtements » ; — Teufelsdrœckh se donnant sans doute lui-même comme une des pédales du métier ? Ailleurs, il cite, sans le critiquer, cet étrange aphorisme de Saint-Simon, touchant lequel il y aurait, comme aussi touchant son auteur, tant à dire : « *L'âge d'or, qu'une aveugle tradition a placé jusqu'ici dans le passé, est devant nous ;* The golden age, which a blind tradition has hitherto placed in the Past, is Before us. » — Mais qu'on écoute encore ceci :

« Quand le Phénix avive son bûcher funéraire, ne » faut-il pas qu'il s'envole des étincelles ? Hélas, des » millions d'hommes, et parmi eux des hommes comme » un Napoléon, ont été lapés déjà par cette Flamme » aux vastes tourbillons, et consumés là comme des » phalènes. Mais il nous faut craindre aussi que des » barbes imprudentes ne s'y roussissent (1).

« Pour le reste, ne demandez pas en quel an de grâce » sera consommée cette crémation du Phénix. La loi de » Persévérance est parmi ce qu'il y a de plus profond » dans l'homme ; par nature il hait le changement ; » rarement consent-il à quitter sa vieille maison, que le » bruit de sa chute n'ait absolument frappé son oreille. » C'est ainsi que j'ai trouvé des exemples de Solennités » traînant en Cérémoniaux, de Symboles sacres en » vaines Parades, durant des trois cents ans et plus » après que toute vie et toute sainteté s'en étaient » retirées. Par conséquent, le temps que demande cette » Mort-Naissance (2) de Phénix dépend de contingences » inconnues. — Si, cependant, la Destinée offrait au » Genre humain d'accomplir, mettons au bout de deux » siècles de convulsion et de conflagration plus ou » moins ardentes, cette transformation flamboyante, et » de nous faire nous retrouver dans une Société vi» vante, non plus pour nous battre, mais pour travail» ler, — ne serait-il pas prudent au Genre humain de » conclure le marché ? »

Ainsi Teufelsdrœckh se félicite de voir la vieille Sociéte malade se consumer à dessein (avec de tout autre combustible, hélas, que du bois de senteur), convaincu qu'elle est un Phénix, et qu'une nouvelle, jeune, céleste Société se lèvera de ses cendres ! Quant à nous, nous bornant à notre rôle d'indicateur, nous nous abstiendrons de commentaires. Cependant, le lecteur sensé pourrait bien hocher la tête, et, avec

(1) C'est-à-dire (*voy.* ci-dessus) qu'il faut mettre des formes à ce au-to-da-fé : craindre d'y brûler aussi des choses essentielles.

(1) Death-Birth.

reproche, mais plus triste encore que colère, dire ou penser : De la part d'un *Doctor utriusque Juris*, d'un Professeur titulaire d'Université, d'un homme à qui jusqu'ici, pour ses services, la Société, pour mauvaise qu'elle soit, a donné non-seulement la nourriture et les vêtements (de sa profession), mais des livres, du tabac et du *gukguk* (1),-nous nous attendions à plus de gratitude envers sa bienfaitrice, et à moins de confiance aveugle dans l'avenir, confiance qui appartient plutôt à un Philosophe fataliste et enthousiaste, qu'à un homme sérieux et en place, payant taxe communale en pays chrétien.

CHAPITRE VI

VIEUX HABITS

Sommaire. — Politesse due par tous les hommes à tous les hommes: Le Corps de l'Homme est une Révélation dans la Chair. Teufelsdrœckh voit dans les Vieux Habits des « Ombres de la Vie » ; c'est à ce titre qu'il les respecte. Promenade dans Monmouth Street, et méditations là.

Comme nous l'avons déjà remarqué, Teufelsdrœckh, bien que sans-culotte, est assurément en pratique l'homme le plus poli du monde : le génie de la politesse pénètre, éclaire tout son cœur et toute sa vie ; une noble Courtoisie naturelle brille en lui, embellissant les boutades de son humour ; tirant, pareille au soleil, d'un simple nuage de pluie, une aurore aux doigts de rose, aux teintes d'arc-en-ciel, irradiant jusqu'à la fumée de Londres en vapeur d'or, comme sortie du creuset d'un alchimiste. Ecoutez de quelle sérieuse quoique fantastique manière il s'exprime là-dessus :

« Appartient-il au seul riche de faire et de recevoir » des politesses? Je ne vois pas que la bonne éducation, » qui diffère de la haute éducation, si elle en diffère en » quoi que ce soit, uniquement en ce qu'elle rappelle » gracieusement leurs droits aux autres, plutôt qu'elle » n'insiste gracieusement sur ses propres droits, dé- » pende spécialement de la richesse ou de la naissance : » je vois plutôt qu'elle est inhérente à la nature hu- » maine même, et que la politesse qui en est le signe » est due par tous les hommes à tous les hommes. En » vérité, si votre Maître d'école était à sa place, et bon » à quelque chose là, ceci, avec bien d'autres choses, » serait réformé. Tout homme, ajouterai-je même, » serait aussi dès lors le maitre d'école de son voisin ;

(1) Gukguk, sorte de biére. Voy. n° 72, page 351, et la note.

» si bien qu'il serait enfin tout aussi impossible de » trouver un Paysan à face de brute et malappris, » qu'un Paysan ne connaissant pas la Physiologie des » Plantes, ou ne sentant point que la motte de terre » qu'il brise a été créée dans les Cieux.

« Car que tu portes un spectre ou un marteau de » forgeron, n'es-tu pas VIVANT ; ton frère, là, n'est-il » pas VIVANT ? « Il n'y a qu'un temple dans le monde », » dit Novalis, « et ce temple, c'est le Corps de » l'Homme. Rien n'est plus sacré que cette noble » Forme. S'incliner devant les hommes, c'est saluer » une Révélation dans la Chair. Nous touchons le Ciel, » lorsque nous posons nos mains sur un Corps hu- » main. »

« Volontiers, dans cet ordre d'idées, irais-je plus » loin que la plupart ne le font ; et tandis que l'Anglais » Johnson ne s'inclinait que devant le Clergyman, de- » vant l'homme à chapeau ecclésiastique, moi je m'in- » clinerais devant tout Homme, quelque genre de cha- » peau qu'il eût, ou n'eût-il même aucune espèce de » chapeau. N'est-il donc pas un Temple ; la visible Ma- » nifestation, la Personnification de la Divinité ? Mais, » hélas, ce salut adressé indistinctement est inutile. Car » il y a dans l'homme un Diable, aussi bien qu'une » Divinité ; et trop souvent le salut n'est empoché que » par le *premier*. Oui, ce salut, c'est la Vanité qui l'em- » pocherait (la Vanité qui est, de nos jours, la forme la » plus distincte du Diable) ; c'est pourquoi nous devons » être avares de nos politesses.

« J'en suis d'autant plus heureux, d'autre part, de » rendre hommage à ces Enveloppes et Cosses exté- » rieures du Corps, qui ne contiennent plus de passion » diabolique, mais uniquement le pur emblème et l'ef- » figie de l'Homme : je veux dire aux Habits vides, » voire même aux Défroques. D'ailleurs, n'est-ce point » l'Habit que la plupart des hommes saluent, le bel » habit ample à brandebourgs, nullement « l'animal » fourchu aux jambes tortuées », qu'il contient et dont » il fait un Dignitaire ? Vit-on jamais Mylord salué de » ce titre en houppelande haillonneuse et ajustée par » des brochettes de bois ? Cependant, comme je le dis, » il y a dans un tel respect une nuance d'hypocrisie, » une duperie effective : que de fois en effet le Corps » s'approprie ce que nous n'adressons qu'à l'Habit ! » Quiconque tient à éviter le Mensonge, qui est l'es- » sence de tout Péché, jugera peut-être bon d'observer » une autre conduite. Ce respect qui ne peut se mani-

» fester sans obstacle et sans perversion lorsque l'Ha-
» bit est rempli, peut s'exprimer librement lorsqu'il
» est vide. De même que pour les Adorateurs Hin-
» dous, la Pagode n'est pas moins sacrée que le Dieu ;
» de même j'adore, vide, le Vètement de Drap, avec la
» même ferveur que lorsqu'il contenait l'Homme : que
» dis-je, avec plus de ferveur, car je ne crains plus
» maintenant de duperie, pour moi-même ou pour les
» autres.

« Est-ce que le Roi *Toomtabard*, autrement dit John
» Baliol (1), ne régna pas longtemps sur l'Ecosse, alors
» même que l'homme John Baliol eut complètement
» disparu, et que seule restait la « Toom Tabard » (Tu-
» nique vide)? Quelle silencieuse dignité dans une
» Défroque ! Avec quelle modestie elle porte ses titres!
» Point de regards hautains, point de geste méprisant :
» silencieuse et sereine, elle regarde le monde ; sans
» demander de respect, sans craindre de trouver qu'il
» lui en manque. Le Chapeau retient encore la physio-
» nomie de sa Tête : mais la vanité et la stupidité, avec
» les discours imbéciles qui en furent l'expression, ont
» disparu. La Manche s'étend mais pas pour frapper ;
» les Culottes, en une modeste simplicité, pendent à
» l'aise, tombent enfin maintenant en un flot plein de
» grâce (2) ; le Gilet ne cache pas de passion mauvaise,
» pas de désir déréglé ; la faim ou la soif maintenant
» n'y habite point. Ainsi tout est purgé de la gros-
» sièreté des sens, des cuisants soucis et des ignobles
» vices du monde ; tout chevauche là, sur le chevalet-à-
» habits ; comme chevaucherait, sur un Pégase, quel-
» que Messager céleste, quelque Apparition purifiée
» visitant notre pauvre Terre.

« Souvent, alors que je séjournais dans cette mons-
» trueuse tubérosité de la Vie Civilisée, la Capitale de
» l'Angleterre ; que je méditais, et questionnais la Des-
» tinée, sous cette mer-d'encre de brouillard, noire,
» épaisse, nombreuse comme le brouet spartiate ; et
» que mon âme était solitaire dans la presse écrasante
» de ces millions d'êtres ; — souvent, pour adorer, je
» suis entré dans leur Marché aux Vieux-Habits. J'allais,
» le cœur frappé d'une crainte religieuse, à travers cette
» Monmouth Street, peuplée de Défroques, comme à
» travers un Sanhédrin d'immarcescibles Ombres. Silen-
» cieuses elles sont, mais expressives dans leur silence :

(1) John Baliol, roi d'Ecosse, 1286-1296.
(2) On portait alors des culottes très collantes.

» les témoins et les instruments passés de la Douleur
» et de la Joie, des Passions, des Vertus, des Crimes,
» et de tout l'insondable tumulte du Bien et du Mal
» dans « la Prison que les hommes appellent la Vie ».
» Amis ! ne vous fiez pas au cœur de l'homme pour
» qui les Vieux-Habits ne sont pas vénérables. Prêtez
» aussi une attention respectueuse à cette espèce de
» barbu Grand-prêtre juif, qui, d'une voix rauque,
» comme quelque Ange du Jugement dernier, les con-
» voque des quatre coins du ciel (1) ! Sur sa tête, il a
» comme le Pape, trois Chapeaux, — une réelle triple
» tiare : les deux bras, sur lesquels viennent se replier
» les Défroques appelées, font comme deux ailes ; et
» toujours, dans son lent passage à travers l'espace,
» retentit sa profonde note fatidique, comme si dans
» une trompette il allait proclamant : « Ombres de la
» Vie, venez au Jugement ! » Ne vous en alarmez point,
» tremblantes Ombres : il vous purifiera dans son Pur-
» gatoire, avec le feu et l'eau ; et, un jour, recréées,
» vous réapparaitrez. Oh, que celui en qui la flamme de
» la Dévotion est près de s'éteindre, qui n'a jamais
» adoré, et qui ne sait quoi adorer, que celui-là passe
» et repasse, l'esprit austère, sur le pavé de Monmouth
» Street, et qu'il dise alors si son cœur et si ses yeux
» demeurent toujours secs. Si Field-Lane, avec ses lon-
» gues files flottantes de haillons jaunes, est comme
» une Oreille de Denys, où, en un brouhaha étouffé et
» discord, nous percevons l'Anathème que la Pauvreté et
» le Vice lancent à l'oisive Opulence, pour les avoir
» rejetés là, à l'abandon, sous l'écrasement du Besoin,
» des Ténèbres et du Diable, — Monmouth Street est
» une Colline de Mirza, où, en une vision bigarrée,
» toute la Parade de l'Existence passe fantastiquement
» devant nous ; avec ses lamentations et ses jubilations,
» ses amours fous et ses haines folles, ses extases et
» ses vindictes, farce et tragédie, brute et divinité, —
» le Bedlam de la Création ! »

A la plupart des lecteurs, comme à nous-même, tout ceci semblera outré. Nous aussi, nous nous sommes promenés dans Monmouth Street ; mais sans ressentir grande « Dévotion » : la cause en est probablement en partie que le fil de la contemplation y est si fatalement rompu par l'engeance des changeurs d'argent qui niche dans cette Eglise, et qui importune l'adorateur de ses

(1) Le fripier juif : Vieux habits ! vieux galons !

propositions simplement séculières. Teufelsdrœckh, lui, pouvait se trouver dans cet heureux état intermédiaire qui ne laisse au fripier espoir ni de vendre, ni d'acheter, et il lui était donc possible de s'oublier là sans être importuné. — Nous aurions donné quelque chose, pour voir la petite silhouette philosophique, avec son chapeau haute forme, ses larges basques flottantes, et son regard allumé d'une belle ferveur, « passer et repasser, l'esprit austère », dans cette absurde Rue, qui était pour lui une véritable avenue de Delphes, une surnaturelle voûte acoustique, où les « Ombres de la Vie » lui glissaient dans l'oreille d'étranges secrets. O philosophique Teufelsdrœckh, qui écoutes tandis que les autres criaillent, et dont le tympan subtil entend l'herbe croître !

N'est-il pas étrange, en même temps, que, dans ces Documents destinés à un ouvrage anglais, il n'y ait rien qui ressemble à un journal authentique de ce séjour à Londres, et, de ses méditations au milieu des friperies, que de fort obscures fantaisies emblématiques? Sa conversation, de même (il n'était pas homme à vous ennuyer de ses Voyages), ne nous a jamais fourni plus que de vagues allusions à cet égard.

Mais à tout prendre, il ne peut être sans intérêt pour nous de voir, par ce passage, comme de bonne heure la signification des Habits avait commencé de se faire sentir à l'esprit du maintenant si distingué Philosophe des Habits. Il nous plairait surtout de rêver que ce fut précisément dans Monmouth Street, au plus épais du « brouillard d'encre » de chez nous, que ce remarquable ouvrage fut conçu, se mit à poindre dans l'esprit de Teufelsdrœckh, — comme dans le Chaos le fit l'Œuf d'Eros, pour éclore un jour en un Univers !

CHAPITRE VII

FILAMENTS ORGANIQUES

Sommaire. — La Destruction et la Création agissent toujours simultanément; et en ce moment même les filaments organiques de l'Avenir sont sur le métier. Merveilleuse connexion de chaque homme avec tous les hommes ; et de chaque génération avec toutes les générations, antérieures et postérieures : le Genre Humain est un. Suite et progrès de toute œuvre humaine, soit de création, soit de destruction, d'âge en âge. — Les Titres, jusqu'à présent issus de la lutte, doivent faire place à une autre sorte de Titres. Les Rois, ainsi que leur titre, resteront. Nulle combinaison mécanique ne peut procurer la Liberté sociale. Culte des Héros, perpétuel

parmi les hommes ; la pierre angulaire des sociétés dans l'Avenir. Filaments organiques de la Religion Nouvelle : Journaux et Littérature. Que l'âme croyante prenne courage!

Pour nous, à qui il échoit de vivre pendant que le Phénix-Monde se consume, et se consume si lentement, que, suivant le calcul de Teufelsdrœckh, ce serait un beau marché s'il s'engageait à en avoir fini « dans deux siècles », pour nous il ne semble y avoir qu'une perspective de cendres. Le Professeur n'en juge pas cependant tout à fait ainsi. « Dans le sujet vivant », dit-il, « la transformation est d'ordinaire graduelle : ainsi, » lorsque le serpent dépouille sa vieille peau, la nou- » velle est déjà formée dessous. C'est peu connaître le » façon dont le Phénix-Monde se consume, que de s'ima- » giner qu'il doit d'abord se consumer totalement, et ne » laisser qu'un inerte tas de cendres, d'où le jeune Phénix » doit surgir miraculeusement, et s'envoler vers le ciel. » Tout autrement ! Dans ce tourbillon de Feu, la Créa- » tion et la Destruction s'effectuent simultanément ; tou- » jours, à mesure que se dispersent les cendres du » Vieux Phénix, mystérieusement se développent les » filaments organiques du Nouveau : et parmi le défer- » lement ondoyant de l'élément tourbillonnant reten- » tissent les harmonies d'un mélodieux Chant-de-Mort, » qui ne cessent que pour se perdre aux harmonies » d'un Chant-de-Naissance plus mélodieux encore. Oui, » regarde, avec tes yeux, à toi, et tu verras. » Regardons-y donc sérieusement : pour de pauvres gens qui ne peuvent pas espérer de vivre deux siècles, ces fameux filaments organiques, sur leur métier mystérieux, constitueront le plus beau côté du spectacle. Et d'abord, ceci, concernant l'Humanité en général :

« Tu as beau la nier », dit le Professeur, « tu *es* mon » Frère. Ta Haine même, ton Envie même, ces sots » Mensonges que tu débites sur moi, dans tes humeurs » atrabilaires : qu'est-ce que tout cela, sinon une Sym- » pathie renversée ? Si j'étais une Machine, te donne- » rais-tu la peine de débiter des mensonges sur mon » compte ? Non, certes ! Je pourrais aller moulant mon » grain tout à fait inaperçu, bien ou mal.

« Merveilleux vraiment sont les liens qui nous » unissent chacun à tous les autres ; que ce soit les » douces attaches de la Sympathie, ou la chaîne de fer » de la Nécessité, suivant ce qu'il nous plaît de choisir. » Bien souvent je me suis dit, à propos de tel de ces » personnages pleins de superbe et de lubies, qui pro- » voquent des réflexions drôles : « Mon petit ami, mon

» semblable, si tout d'un coup tu te trouvais couvert » d'une Cloche de verre, la plus grande qu'on pût ima- » giner, — quelle chose ce serait, non seulement pour » toi-même, mais pour le monde ! Tes lettres, plus ou » moins nombreuses, viennent, des quatre points car- » dinaux, frapper contre ton mur de verre, mais pour » tomber par terre sans être lues : et tu ne peux pas » davantage, de l'intérieur de ta cloche, expédier ques- » tion ou réponse ; tes Pensées ne tombent dans au- » cune oreille amie, dans aucun cœur ami ; tes Pro- » duits perdent leur clientèle : tu cesses d'être un cœur » pourvu de circulation veineuse et artérielle, et qui, » prenant et donnant, circule en tout Temps et Par- » tout : un trou s'est produit dans l'incommensura- » ble, universel tissu du Monde, un Trou qu'il faut » absolument repriser !

« Cette circulation veineuse et artérielle, Lettres, Mes- » sages verbaux, valeurs et autres expéditions, émanée » de lui et lui arrivant, est comme une circulation du » sang, visible à l'œil : mais cette circulation nerveuse » autrement subtile, par qui toutes les choses, jusqu'aux » plus petites qu'il fasse, influencent minutieusement » tous les hommes, par qui le regard même de sa face » bénit ou maudit quiconque en reçoit le rayon, et de » la sorte engendre toujours bénédiction nouvelle ou » malédiction nouvelle : tout ceci, l'on ne peut le voir, » mais seulement l'imaginer. Je dis qu'il n'est pas un » Peau-Rouge, chassant au bord du Lac Winnipeg, qui » puisse se quereller avec sa squaw, sans que le monde » entier en souffre ; le prix du castor n'en montera-t-il » point ? C'est un fait mathématique, que le jet d'un » caillou par ma main altère le centre de gravité de » l'Univers.

« Si une même génération d'hommes se trouve a ce » point cohérente, une génération n'est pas moins indis- » solublement liée à une autre génération. As-tu jamais » médité sur ce mot : Tradition ; réfléchi que nous » n'héritons pas de la Vie seulement, mais de toutes les » acquisitions et de toutes les manières d'être de la Vie ; » que nous travaillons, parlons, que nous pensons » même et sentons, suivant les lois de la plus lointaine » hérédité ? — Qui t'a imprimé, par exemple, ce mo- » deste Livre sur la Philosophie des Habits ? Ce n'est » pas les Herren Stillschweigen et Compagnie (1) ; c'est » Cadmus de Thèbes, c'est Faust de Mayence, et d'au- » tres, en foule innombrable, que tu ne connais point.

(1) MM. Silence et Cie. *Voy.* n° 71, page 150.

» Si le Mœso-gothique Ulphilas n'eût pas existé, Shakes-
» peare, ou un autre, n'eût pas été. Niais ! c'est Tubal-
» caïn qui a fait l'aiguille même de ton tailleur, et qui a
» cousu l'habit-de-gala que tu portes.

« Oui, si la Nature est une, un tout vivant et indivi-
» sible, l'Humanité est bien plus encore cela, elle,
» l'Image qui reflète et crée la Nature, et sans qui la
» Nature ne serait pas. Comme de palpables courants
» de vie dans cette merveilleuse Individualité qu'est le
» Genre Humain, parmi tant de courants impalpables,
» roulent ces vastes courants de ce que nous appelons
» l'Opinion ; courants canalisés dans les Institutions, les
» Politiques, les Eglises, et surtout dans les Livres. Il
» est beau de comprendre, de savoir que jamais une
» Pensée n'a pu encore mourir ; que ce que tu penses, tu
» le transmettras à tout l'Avenir, de même que tu l'as
» recueilli et créé de tout le Passé. C'est ainsi que
» le cœur héroïque, l'œil voyant des premiers temps,
» sent et voit encore par nous, les derniers venus ; que
» l'homme sérieux se trouve toujours environné et spi-
» rituellement embrassé par une multitude de témoins
» et de frères ; et qu'il y a, littéralement, une vivante
» *Communion des Saints*, vaste comme le Monde lui-
» même, et comme l'Histoire du Monde.

« On trouvera digne aussi de remarque, et utile à son
» progrès, la subdivision de cette Individualité en Gé-
» nérations. Les Générations sont les Journées du labo-
» rieux Genre humain : la Mort et la Naissance sont
» les cloches du soir et du matin, qui avertissent le
» Genre humain de dormir, et de se lever, reposé, pour
» un nouveau progrès. Ce que le Père a fait, le Fils
» peut le faire, et en jouir, mais il a aussi sa part d'ini-
» tiative. Par ainsi, toutes les choses deviennent, vont
» de l'avant ; Arts, Etablissements, Opinions, rien n'est ja-
» mais complété, tout va toujours se complétant. New-
» ton a appris à voir ce que Képler vit : mais il y a
» dans Newton aussi une force neuve émanée des
» cieux ; il doit atteindre aux cimes jusqu'ici les plus
» hautes de la vision. C'est encore ainsi que le Législa-
» teur Hébreu est suivi, lorsque les temps sont venus,
» d'un Apôtre des Gentils. Dans le travail de Destruc-
» tion, qui est aussi, de temps en temps, une œuvre né-
» cessaire, l'on trouve la même suite, la même persévé-
» rance : pour Luther, il faisait encore assez chaud de se
» tenir près de cette flamme de la Bulle papale ; Voltaire
» ne pouvait plus se chauffer aux faibles étincelles de
» ses cendres, réclamait un autre combustible. C'est

» toujours pour les mêmes raisons que je vois le Whig
» anglais (1) devenir, dans la seconde génération, le
» Radical Anglais ; lequel, c'est à espérer, deviendra en
» retour, dans la troisième, un Reconstructeur, un Con-
» servateur anglais. Que l'on prenne l'Humanité où l'on
» veut, on la trouve toujours en mouvement vivant, en
» progrès plus ou moins rapide : le Phénix prend son
» essor, se balance sur ses ailes éployées, et remplit la
» Terre de sa musique ; ou bien, tel à présent, il tombe,
» et, en un sphéral chant du cygne, il s'immole dans
» la flamme, afin de pouvoir s'élancer plus haut, et
» chanter plus clair. »

Que les amis de l'ordre social, dans une période si désastreuse, se pénètrent donc de ceci, et qu'ils en tirent ce qu'ils pourront de réconfort. Nous ajoutons un autre extrait, relatif aux titres :

« Qu'on remarque », dit Teufelsdrœckh, « qu'on re-
» marque, ce qui ne va pas sans surprise, comme tous
» les hauts Titres de Noblesse sont issus jusqu'ici du
» fait de la Lutte. Le *Herzog* (Duc, *Dux*) est Conduc-
» teur d'Armées ; le *Earl* (*Jarl*) (2) est Homme Fort ;
» le Maréchal, maréchal-ferrant de la cavalerie.
» Etant donné qu'un Millénaire, un règne de Paix et de
» Sagesse, a dès longtemps été prédit, et qu'il devient
» tous les jours plus certain, n'est-il pas permis de pré-
» sumer que ces titres de Bataille cesseront d'être en
» faveur, et qu'il en faudra trouver d'autres plus nou-
» veaux et plus nobles ?

« Le seul Titre en l'éternité duquel je croie, est celui
» de Roi. *Kœnig* (King), anciennement *Kœnning*, signi-
» fie Ken-ning (Cunning), ou, ce qui est la même chose,
» Can-ning. Il sera toujours juste que le Souverain des
» Hommes ait le titre de Roi (3). »

« Egalement vrai », dit-il ailleurs, « est ce que les
» Théologiens ont écrit : un Roi gouverne par droit di-
» vin. Il porte en lui une autorité émanée de Dieu, au-
» trement les hommes ne lui en attribueront jamais.

(1) On sait que le parti Whig est le parti libéral, par opposition au parti Tory, conservateur.

(2) Earl, Comte. Nous maintenons le mot anglais *Earl*, suivi du terme germanique *Iarl*. Nous ne pouvions en effet traduire par notre mot *Comte* (*Comites*, compagnon), qui n'est pas susceptible de l'interprétation (Homme Fort, Strong Man) que Carlyle donne du terme germanique.

(3) *Kan-ning*, Voyant, de *to ken* : voir (de loin) ; *Cunning*, habile, savant, sachant. *To can*, pouvoir. — Roi, Rex, Regere : nous traduisons donc le dernier mot de la phrase, *king*, par notre mot gallo-latin, dont le sens est identique à celui du mot anglo-saxon (Kanning, Cunning, Canning).

» Puis-je me choisir un Roi ? Oui, je peux me choisir
» pour roi un Freluquet(1), et jouer avec lui telle Farce
» ou telle Tragédie possible : mais celui qui doit être
» mon Gouverneur, celui dont la volonté doit dominer
» la mienne, celui-là fut choisi pour moi dans le Ciel.
» Et j'ajoute que la Liberté n'est même pas concevable
» hors de cette Obéissance à l'Elu-du-Ciel. »

L'Editeur doit avouer ici que, de toutes les étonnantes provinces du monde intellectuel de Teufelsdrœckh, il n'en est aucune ou il s'aventure avec autant d'étonnement, d'hésitation, et même de peine, que la province politique. Comment, avec notre tendresse nationale et pour le Ministère et pour l'Opposition, avec ce généreux conflit des Partis, où les esprits se réchauffent contre les esprits dans leur mutuelle lutte pour le Bien Public, lutte par qui d'ailleurs notre inappréciable Constitution garde sa chaleur et sa vie ; comment nous ferions-nous au séjour de cette spectrale Nécropole, disons plutôt de cette Cité à la fois de ce qui est mort et de ce qui est à naître, où le Présent ne semble plus guère qu'une impalpable pellicule placée entre le Passé et l'Avenir? Dans ces obscures étendues indéfinies, tout est si incommensurable; il y a tant de ruines, tant d'hallucination! les clartés mêmes, les rayons çà et là errants, ont un caractère surnaturel. Et puis, quelle indifférence, quelle tranquillité prophétique (l'inevitable étant pour lui virtuellement là, le laisse impassible, que cet inévitable soit éloigne de plusieurs siècles ou seulement de plusieurs jours); — comme on dirait qu'il vit plutôt dans une autre époque que dans la sienne propre ! Nous avons le pénible devoir de le dire ou de le répéter : à regarder dans cet homme, nous y découvrons un Radicalisme profond, silencieux, couvant, inextinguible, un Radicalisme à nous remplir d'une frissonnante admiration.

C'est ainsi, par exemple, qu'il paraît faire peu de cas même du Droit Electoral ; c'est dans ce sens du moins que nous interprétons ce qui suit : « Assurez-vous », dit-il, « par une expérience universelle, indubitable,
» justement comme vous le faites en ce moment ou le
» prétendez faire, si la LIBERTÉ, née du ciel et menant
» au ciel, et qui nous est à tous si vitalement indispen-

(1) Littéralement : a *Kin Popinjay*, un *Roi Papegant, Papagayo* (Perroquet). Titre qui était décerné, dans les compagnies d'arc, à l'heureux tireur dont le trait coupait la corde retenant au bout d'une perche le Perroquet de bois ou de carton.

» sable, ne pourrait pas d'aventure être mécaniquement « couvée et mise au jour dans votre fameuse Urne-du-» Scrutin ; ou, au pis aller, dans quelque autre Boîte, » Edifice, ou Mécanisme à vapeur imaginable. Ce serait » d'une grande commodité, et dépasserait tous les » hauts faits industriels jusqu'ici connus. » Teufelsdrœckh a-t-il une idée, même vague, de la Constitution Anglaise ? Il dit, sous une autre forme : « Mais au fond, » si le problème était, comme du reste il est tel par-» tout maintenant : De rebâtir votre vieille Maison de » fond en comble (car il faut bien, en attendant, que » vous y habitiez), quelle autre Machine que la Machine » Représentative ferait mieux votre affaire ? Seulement, « ne vous moquez pas de moi en me disant que je suis » libre, « quand vous n'avez fait que lier mes chaînes » en façon de guirlandes décoratives. » — D'autre part, qu'est-ce qu'un membre de la Société pour la Paix pourrait bien faire d'une assertion comme celle-ci : « Le bas peuple désire partout la Guerre. Cela n'est pas » si sot ; l'on peut ainsi employer ce bon peuple — » à se faire fusiller ! »

C'est donc avec plaisir que nous sortons de ces décevants labyrinthes du Radicalisme spéculatif, pour entrer dans des régions un peu plus claires. Là, jetant un regard autour de nous, pour, suivant la tâche que nous nous sommes fixée, découvrir des « filaments organiques », nous demanderons si ce qui suit, touchant le Culte-des-Héros, ne pourrait être du nombre ? Cela semble d'un engageant caractère ; mais si singulier, si mystique, qu'on ne sait, ou si peu, ce qu'il peut y avoir dessous. A nos lecteurs de s'en rapporter ici à eux-mêmes :

« C'est une vérité que, de nos jours, l'homme peut » presque tout faire, excepté obéir. Il est non moins vrai » que qui ne peut obéir ne peut être libre, encore moins » souffrir une règle ; celui qui n'est l'inférieur de rien, » ne peut être le supérieur de rien, l'égal de rien. Il ne » faut pas croire cependant que l'homme ait perdu sa » faculté de Respect ; que, de ce qu'elle dort en lui, elle » soit morte. Elle est dure pour l'homme, cette Indépen-» dance révoltée, lorsqu'elle est devenue inévitable ; ce » n'est que dans une câmaraderie affectueuse avec ses » égaux qu'il éprouve un sentiment de sécurité ; ce n'est » qu'en s'humiliant devant ce qui est plus grand que lui » qu'il se sent lui-même grandi.

« Ne peut-on supposer que le caractère de notre Epo-» que si troublée consiste précisément dans ceci : que

» l'homme a pour jamais rejeté la Crainte, qui est l'état
» rudimentaire ; mais sans s'être encore élevé jusqu'au
» Respect indestructible, qui est l'état supérieur et par-
» fait ?

« Cependant, observons avec joie que l'homme,
» tant la Nature a finement arrangé cela, à quoi que ce
» soit qu'il ait à obéir, ne peut pas faire autrement que
» d'obéir. Pas de révélation du Divin, fût-ce la plus in-
» fime, envers qui il ait jamais été irrespectueux ; moins
» que jamais, quand le Divin s'est révélé dans l'Homme
» son semblable. Une vraie, religieuse Loyauté (1)
» s'est ainsi pour jamais enracinée dans son cœur ; et
» l'on peut dire qu'à toutes les époques, même dans la
» nôtre, elle se manifeste comme un plus ou moins
» orthodoxe *Culte-des-Héros*. Dans ce fait, que le Culte-
» des-Héros existe, a existé, et existera toujours, uni-
» versellement, parmi les Hommes, il est permis de
» voir la pierre angulaire de roc vivant, sur laquelle
» toutes les Sociétés peuvent pour jamais reposer en
» sûreté. »

Nos lecteurs distinguent-ils quelque pierre angulaire de cette sorte, savent-ils seulement ce que veut dire Teufelsdrœckh ? Il s'écrie : « Aurait-on oublié Paris et
» Voltaire ? Comment ce vieillard desséché, tout Scepti-
» que, Railleur et frivole Poète de Cour qu'il fût, put
» cependant, parce qu'il passait tout de même pour le
» plus Sage, le Meilleur, traîner les hommes aux roues
» de son carrosse, si bien que les princes mendiaient
» un sourire de lui, et que les plus jolies femmes de
» France auraient voulu lui faire un tapis de leur che-
» velure ! Tout Paris était un vaste Temple du Culte-
» des-Héros, encore que la Divinité ressemblât par trop
» à un singe.

« Eh ! bien », continue-t-il, « si de telles choses se
» produisirent dans l'arbre desséché, que se produira-t-
» il dans l'arbre verdoyant ? Si, dans la saison la plus
» aride de l'Histoire humaine, sur le point le plus aride
» de l'Europe, alors que la vie parisienne n'était tout
» au plus qu'un scientifique *Hortus Siccus*, attifé de
» quelques fleurs italiennes, une telle vertu put se ma-
» nifester, que sera-ce lorsque la Vie de nouveau on-
» doiera, feuillue et fleurissante, et que le Héros-Dieu
» n'aura plus rien d'un singe, mais sera entièrement
» humain ? Qu'on le sache, il y a dans l'homme un
» Respect tout à fait indestructible pour tout ce qui tient

(1) Loyalty. Ce mot exprime le sentiment de subordination quand il est noble.

» du Ciel, ou même qui feint plausiblement d'en tenir.
» Montrez au lourdaud le plus épais, au fat le plus arro-
» gant, qu'une âme supérieure à lui est réellement là ;
» ses genoux eussent-ils pris la raideur du bronze, il se
» prosternera et adorera. »

Peut-être dans le passage suivant certains lecteurs découvriront-ils, sur leur métier mystérieux, des filaments organiques d'une espèce plus authentique.

« Il n'y a pas d'Eglise, dis-tu ? La voix des Prophètes
» s'est tue ? Voilà justement ce que je conteste : en
» tous cas, ne te fait-on pas encore une Prédication
» suffisante ? Un Frère Prêcheur s'établit dans chaque
» village ; il y dresse sa chaire, qu'il appelle Journal. De
» là, pour le salut de l'homme, il prêche les doctrines
» les plus hautes qu'il soit capable d'enseigner : et toi,
» n'écoutes-tu pas, ne crois-tu pas ? Regarde bien, par-
» tout tu vois se former un nouveau Clergé d'Ordres
» Mendiants (1), quelques-uns nu-pieds, d'autres à
» moitié nus, et qui enseignent et prêchent avec zèle,
» pour une aumône de quelques sous et pour l'amour
» de Dieu. Ils mettent en pièces les anciennes idoles :
» et, malgré qu'eux-mêmes soient trop souvent frappés
» de réprobation, comme le sont toujours les briseurs
» d'idoles, ils marquent l'emplacement de nouvelles
» Eglises, où les vrais Ordonnés-de-Dieu, qui doivent
» leur succéder, pourront trouver un auditoire, et offi-
» cier. Ne l'ai-je pas dit : Avant que la vieille peau ne
» soit tombée, la nouvelle s'est déjà formée dessous ? »

Peut-être en découvrira-t-on aussi dans le passage suivant, dont nous faisons, sans plus tarder, la conclusion de ce morceau entortillé :

« Mais la Religion, n'en est-il pas ? » réitère le Professeur. « Fou ! Il en est une, te dis-je. As-tu bien
» considéré tout ce qui se trouve dans cet incommen-
» surable Océan écumeux que nous appelons LITTERA-
» TURE ? Des fragments d'une ingénue Eglise-*Homilé-*
» *tique* (2) s'y trouvent épars, que le Temps assem-
» blera : j'y pourrais même montrer jusqu'à des ébauches
» de *Liturgie*. Et ne connais-tu point de prophète, même
» dans le costume, le milieu et le dialecte de cet âge ?
» Ne connais-tu personne à qui le Divin se soit révélé,
» à travers toutes les formes, basses ou nobles, de la
» vie ordinaire, et par qui il ait été de nouveau prophé-

(1) Ces « Ordres mendiants » se sont singulièrement enrichis depuis !

(2) Church-*Homiletic* ; église dont l'enseignement se fait par l'homélie.

» tiquement révélé ; personne dans la mélodie inspirée
» de qui, la Vie humaine, même en ces jours rassem-
» bleurs de haillons et brûleurs de haillons, recom-
» mence, ne fût-ce que vaguement, à être divine ? Ne
» connais-tu pas cet homme-là ? Je le connais, et je le
» nomme — Gœthe.

« Mais tu n'as pas encore de Temple ; tu ne joins ta
» voix à aucun Psaume d'adoration ; tu sens trop que
» là où il n'y a pas de Prêtre officiant, les hommes
» périssent ? Courage! Tu n'es pas seul, si tu as la Foi.
» Ne parlions-nous pas d'une Communion-des-Saints,
» invisible mais réelle, qui t'accompagne, et, frater-
» nelle, t'embrasse, si tu en es digne ? Leurs héroï-
» ques Souffrances montent ensemble mélodieusement
» vers le ciel, de toutes les terres, et de tous les temps,
» comme un sacré *Miserere* ; leurs héroïques Actions
» aussi, comme un immense, éternel Psaume de
» Triomphe. Et ne dis pas que tu n'as pas à présent un
» Symbole du Divin ; l'Immensité n'est-elle pas un
» Temple ; l'Histoire de l'Homme, l'Histoire des Hom-
» mes, n'est-elle pas un perpétuel Evangile? Ecoute,
» et, pour musique d'orgue, tu entendras toujours,
» comme autrefois, les Etoiles du Matin chanter en
» chœur. »

CHAPITRE VIII

SUPERNATURALISME NATUREL

Sommaire. — Profonde signification des Miracles. Petitesse de la Science humaine : Divine incompréhensibilité de la Nature. L'Habitude nous ferme les yeux aux miracles que chaque jour ramène ; ainsi font les Noms. L'Espace et le Temps ne sont que des apparences ; les formes de la Pensée humaine. Un indice de l'Immortalité. Comment l'Espace nous cache ce qu'il y a de merveilleux dans nos facultés les plus usuelles ; et le Temps, la marche divinement miraculeuse de l'histoire humaine.

C'est dans son stupéfiant Chapitre, intitulé *Supernaturalisme naturel*, que le Professeur devient pour la première fois un Voyant ; c'est là, qu'après le long effort dont nous avons été témoins, il vient enfin à bout de cette insaisissable Philosophie-des-Habits, et en prend victorieusement possession. Il a eu à lutter avec bien des Fantômes ; avec bien des « toiles d'araignée et des toiles manufacturées »(1), Manteaux impériaux, Symboles surannés, que sais-je encore : mais il a toujours coura-

(1) Allitération du texte : « Cloth-webs and Cob-webs»

geusement percé au travers. Pis que tout cela, les deux Fantômes si complètement mystérieux qui enveloppent le monde, et qui sont l'Espace et le Temps, n'avaient cessé de flotter autour de lui, l'angoissant et l'égarant : et voilà qu'avec ceux-là aussi il se mesure résolument, que ceux-là aussi il les dissipe victorieusement. En un mot, il a regardé fixement l'Existence, jusqu'à ce que, l'un après l'autre, ses habits et attifements terrestres se soient évanouis ; et maintenant, devant son regard extasié, se découvre l'intérieur du céleste Saint-des-Saints.

C'est donc à proprement parler ici que la Philosophie des Habits atteint au Transcendentalisme ; ce dernier élan, si nous pouvons le fournir, nous portera sains et saufs jusqu'à la terre promise, où la *Palingénésie*, en son sens total, peut être considérée comme commençant. « Courage donc ! » peut s'écrier notre Diogène, à plus juste titre que le premier Diogène autrefois. Ce stupéfiant Chapitre, nous avons trouvé, après une longue et pénible méditation, qu'il n'était pas inintelligible ; qu'il s'éclairait, au contraire, rayonnait même, et illuminait tout. Que donc le lecteur, concentrant sur ces pages tout ce dont il dispose de force d'élucidation intellectuelle, s'acquitte de son rôle, comme nous-même, en un travail de sélection et de groupement judicieux, nous nous appliquerons à nous acquitter du nôtre propre :

« Profonde fut, est toujours, la signification des Mira-
» cles », commence tranquillement le Professeur ; « beau-
« coup plus profonde peut-être que nous ne nous l'ima-
» ginons. En tous cas, la question des questions serait :
» Qu'est-ce spécialement qu'un Miracle ? Pour ce Roi
» Hollandais de Siam, un petit morceau de glace eût
» été un miracle ; quiconque eût apporté avec soi une
» machine pneumatique et une fiole d'éther vitriolique,
» eût pu faire un miracle. Et pour mon Cheval, qui
» malheureusement est encore plus dépourvu de science,
» est-ce que je n'opère pas un miracle, est-ce que je ne
» prononce pas un magique « *Sésame ouvre-toi !* »
» toutes les fois qu'il me plaît de payer deux pence, et
» de lui ouvrir ainsi un *Schlagbaum* infranchissable,
» c'est-à-dire un Tourniquet fermé ?

« Mais », dira-t-on, « un Miracle véritable n'est-il pas
» tout simplement une violation des Lois de la Nature? »
» A ceux-là je réponds par cette autre question : Que
» sont les Lois de la Nature ? Peut-être bien que pour
» moi la résurrection d'un mort ne serait pas une vio-

» lation de ces Lois, mais bien une confirmation ;
» serait quelque Loi beaucoup plus profonde, pénétrée
» alors pour la première fois, et, par la Force Spiri-
» tuelle, précisément comme toutes les autres l'ont été,
» amenée à mettre à notre service sa Force Matérielle.

« Ici encore certains peuvent demander, non sans
» étonnement : De quel droit un tel, capable de faire
» flotter le fer, s'en viendra-t-il déclarer qu'il peut par
» conséquent enseigner la Religion ? Pour nous, certes,
» hommes du Dix-neuvième Siècle, une telle déclara-
» tion serait bien inepte, qui pourtant, pour nos pères
» du Premier Siècle, était pleine de sens. .

« Mais », s'écrient des gens éclairés, « la Loi la plus
» profonde de la Nature ne consiste-t-elle point à ce que
» la Nature soit stable ? La Machine de l'Univers n'est-
» elle pas établie de façon a se mouvoir suivant des rè-
» gles inaltérables ? » C'est assez probable mes bons
» amis : moi tout le premier, je dois croire que le Dieu,
» que les anciens hommes inspirés assurent être « in-
» variable, sans ombre de vicissitude », ne change en
» effet jamais ; que la Nature, que l'Univers, qu'on ne
» saurait empêcher personne, à qui cela plait, d'appeler
» une Machine, se meut suivant les plus inaltérables,
» règles. Et maintenant, à vous aussi, je pose ma ques-
» tion : Que peuvent bien être ces règles inaltérables
» formant le Livre complet des Statuts de la Nature ?

« Elles se trouvent écrites dans nos Livres de Science,
» dites-vous ; dans les annales accumulées de l'Expé-
» rience Humaine ? — L'Homme avec son Expérience
» était-il donc présent à la Création, pour voir com-
» ment tout ceci se passa ? Les savants les plus profonds
» ont-ils encore plongé jusqu'aux fondations de l'Uni-
» vers, et jaugé toutes choses là ? Le Créateur les ad-
» mit-il dans Son conseil, qu'ils puissent lire Son plan
» de l'incompréhensible Tout ; et qu'ils puissent dire :
» Ceci s'y trouve marqué, et pas autre chose ? Hélas
» non, en aucune façon ! Ces savants n'ont pas été au-
» tre part que là où nous nous trouvons nous-mêmes ;
» ils ont vu de quelques largeurs de main plus avant
» que nous n'y voyons dans l'Abîme qui est infini, sans
» fond et sans rivage.

« Le Livre de Laplace sur les Etoiles, où il montre que
» certaines Planètes, avec leurs Satellites, tournent au-
» tour de notre digne Soleil, à une vitesse et suivant
» une trajectoire, que, par la plus grande des chances,
» lui et ses disciples ont réussi à découvrir, — ce livre
» m'est aussi précieux qu'à n'importe qui. Mais est-ce

» là ce que vous appelez « Mécanisme céleste » et « Sys-
» tème du Monde » ? Croyez-vous avoir donné un Sys-
» tème du Monde, parce que vous avez, laissant de
» côté Sirius et les Pléiades, et les Quinze mille Soleils
» par minute d'Herschel, reconnu, affublé d'un sobriquet,
» et porté sur la Feuille-de-Route zodiacale... une misé-
» rable poignée de Lunes et de Globes inertes ; ce qui
» nous permet à présent de bavarder sur leur place
» approximative, sans mieux connaître leur origine,
» leur but et leur nature, restes pour nous comme
» dans le Vide informe ?

« Des Systèmes de la Nature ! Pour l'homme le plus
» perspicace, aussi vaste que soit sa vision, la Nature
» reste absolument *infinie* en profondeur et en étendue;
» et toutes les Expériences dont elle est l'objet s'arrê-
» tent à la supputation de quelques siècles et à la me-
» sure de quelques milles carrés. La succession des pha-
» ses de la Nature, sur cette petite fraction qu'est notre
» Planète, nous est partiellement connue ; mais qui
» dira à quels parcours plus vastes ces phases se ratta-
» chent ; dans quel Cycle de causes autrement dévelop-
» pé notre petit Epicycle roule? Le Vairon, a bien pu
» se familiariser avec chaque recoin, chaque caillou,
» disposition et accident de sa petite Crique natale :
» mais le Vairon comprend-il le flux et le reflux de
» l'Océan et les courants périodiques, les Vents alisés,
» les Moussons, et les Eclipses de Lune ; toutes choses
» qui déterminent les conditions dans lesquelles sa
» petite Crique existe, et par qui ces conditions peuvent,
» avec le temps (et cela *sans* grand miracle), être tota-
» lement bouleversées et refaites ? L'Homme est ce
» petit poisson ; sa Crique natale est cette Planète
» Terre ; son Océan, l'incommensurable Tout ; ses Mous-
» sons et ses Courants périodiques, l'action mysté-
» rieuse de la Providence à travers les Siècles des Siè-
» cles.

« Nous parlons du Livre de la Nature : et c'est bien
» un Livre, en effet, un Livre — dont l'Inspirateur et
» l'Ecrivain est Dieu. Le lire ! En connais-tu, l'homme
» en connait-il seulement l'Alphabet ? N'essaye pas d'en
» déchiffrer les Mots, les Phrases, et les grandes Pages
» descriptives, faites de Systèmes solaires et de Milliers
» d'années. C'est un Livre écrit en célestes hiéroglyphes,
» en la véritable écriture sacrée ; un Livre dont les Pro-
» phètes mêmes s'estiment heureux de pouvoir çà et là
» lire une ligne. Quant à vos Instituts, à vos Académies
» des Sciences, ils luttent bravement ; et, parmi les

» myriades d'hiéroglyphes inextricablement entrelacés,
» ils attrapent çà et là par des combinaisons adroites,
» quelques lettres en écriture vulgaire, dont ils forment
» une ou deux Recettes économiques fort utiles dans
» la pratique. Bien peu soupçonnent que la Nature est
» autre chose qu'une sorte d'illimité Répertoire de ces
» sortes de Recettes, qu'un énorme Livre de Cuisine
» bourgeoise à peu près inépuisable, et qui doit, de
» cette manière, livrer un jour tous ses secrets.

« L'Habitude », continue le Professeur, « fait de nous
» tous des radoteurs. A bien y réfléchir, l'on voit que
» l'Habitude est le plus grand des Tisserands; qu'elle
» tisse un vêtement d'apparence pour tous les Esprits
» de l'Univers; c'est grâce a cela d'ailleurs qu'ils resi-
» dent, visibles, au milieu de nous, dans nos maisons
» et dans nos ateliers, comme d'obéissants serviteurs;
» mais il s'ensuit aussi que leur nature spirituelle se
» trouve, pour la plupart de nous, à jamais cachée. La
» philosophie déplore que l'Habitude nous ait, dès le
» début, bandé les yeux; que nous fassions toutes
» choses par Habitude, que nous croyions même par
» Habitude; que nos Axiomes mêmes, avec tous nos
» grands airs de penser librement, soient le plus sou-
» vent tout simplement de ces Croyances dont nous
» ne sachions pas qu'elles aient jamais été examinées.
» Et d'ailleurs, qu'est-ce que la Philosophie d'un bout à
» l'autre, qu'une lutte continuelle contre l'Habitude,
» qu'un effort toujours renouvelé, pour *dépasser* (1) la
» sphère de l'ignare Habitude, et devenir ainsi trans-
» cendantale ?

« Innombrables sont les illusions et les escamotages
» de l'Habitude : mais de tous ces tours de passe-passe,
» le plus habile peut-être, c'est sa prestesse à nous per-
» suader que le Miraculeux, par le fait seul de sa répé-
» tition, cesse d'être miraculeux. Il faut bien l'avouer
» du reste, cela nous est nécessaire pour vivre; car
» l'homme doit travailler aussi bien que s'émerveiller :
» et sous ce rapport, l'Habitude est une bonne mère,
» le guidant vers son vrai profit. Mais c'est une mère
» stupide dans sa tendresse, ou plutôt nous sommes à
» faux et stupidement ses enfants, lorsque, dans nos
» heures de repos et de réflexion, nous prolongeons
» cette duperie-là. Dois-je regarder le Prodigieux avec
» une stupide indifférence, parce que je l'ai vu deux
» fois, deux cents fois, deux millions de fois ? Il n'y a
» pas de raison, dans la Nature ou dans l'Art, qui m'y

(1) To *transcend*.

» force : à moins que je ne sois une simple Machine, » pour qui le don divin de la Pensée serait uniquement » ce qu'est le don terrestre de la Vapeur à la Machine-» a-vapeur ; une force à filer le coton, et à réaliser des » valeurs de toute espèce.

« L'on trouvera de même assez remarquable, ici » comme ailleurs, l'influence des Noms, lesquels ne » sont en somme qu'une variété de ces Vêtements qui » cachent le merveilleux et que tisse l'habitude. Ainsi, » nous appelons à présent Folie et Maladie des Nerfs » la Sorcellerie, toutes les œuvres de l'au-delà, toutes » les Démonologies. Rarement réfléchissons-nous qu'ici, » encore une fois, se dresse devant nous cette question : » Qu'est-ce que la Folie, que sont les Nerfs ? La Folie » reste toujours une ébullition mystérieuse, terrifiante » et entièrement *infernale,* surgie, de la Chaotique Pro-» fondeur inférieure, au milieu de cette Vision aux ri-» ches couleurs qu'est la Création, Vision qui flotte sur » cette Profondeur, et que nous nommons le Réel. L'ima-» ge du Diable de Luther était-elle moins une Réalité, » qu'elle se soit formée à l'intérieur ou hors de l'œil » corporel ? Il y a, dans l'Ame la plus sage, tout un » monde de Folie intérieure, un authentique Empire du » Démon ; et c'est de là que, par acte de création, est » sorti l'édifice de son monde de sagesse, qui mainte-» nant repose là-dessus, comme repose sur ses noires » fondations l'écorce fleurie et habitable de la Terre.

« Mais les plus profondes des Apparences illusoires, » les mieux faites pour cacher le Miracle, comme pour » bien d'autres choses, sont les deux grandes Appa-» rences fondamentales qui enveloppent le monde : » l'Espace et le Temps. Celles-là, comme filées et tissées » pour nous dès avant la Naissance même, en vue d'ha-» biller, pour séjourner ici-bas, notre céleste Moi, ce » qui ne va pas sans l'aveugler, — sont là, tenant tout, » comme l'universel Canevas, comme la chaîne et la » trame, où toute les Illusions secondaires, dans le Mi-» rage de l'Existence, se tissent et se peignent. En vain, » durant votre passage sur la Terre, vous efforcerez-» vous de les rejeter ; tout au plus pourrez-vous les dé-» chirer par moments, et regarder au travers.

« Fortunatus avait un Chapeau enchanté, qui, lorsqu'il » le mettait, et souhaitait d'être Quelque-part, aussitôt » l'y faisait être (1). De cette façon, Fortunatus avait

(1) *Voy.* n° 81, page 462. La légende du Chapeau de Fortunatus fait partie du folk-lore germanique.

» triomphé de l'Espace, annihilé l'Espace ; pour lui, aucun Lieu n'existait plus, mais tout était Ici. Ah ! si un » Chapelier venait à s'établir dans la Wahngasse de » Weissnichtwo (1), qui fabriquât des feutres de cette » sorte pour tout le genre humain, quel monde cela » nous ferait ! Et si, chose plus merveilleuse encore, de » l'autre côté de la rue, un second Chapelier s'établis- » sait aussi ; et, comme son collègue fabriquerait des » Chapeaux supprimant l'Espace, en fabriquait qui sup- » primassent le Temps ! Dussé-je y dépenser mes der- » niers groschen, je ferais une emplette chez les deux ; » mais surtout chez ce dernier. Enfoncer son feutre, et, » sur le simple souhait d'être Quelque *part*, *Y* être aus- » sitôt ! Puis enfoncer son autre feutre, et, sur le simple » souhait d'être à Quelque *instant*, être *Alors* aussitôt ! » Ceci serait certes le plus beau : s'élancer à volonté de » la Création-de-Feu du Monde jusqu'à sa Consomma- » tion-de-Feu ; ici, historiquement présent dans le Pre- » mier Siècle, converser face à face avec Paul et Sénè- » que ; là, prophétiquement présent dans le Trente-et- » unième Siècle, converser aussi face à face avec les » autres Pauls et les autres Sénèques, qui sont encore » cachés dans la profondeur de ces Temps avancés !

« Pensez-vous donc que cela serait impossible, ini- » maginable ? Le Passé est-il annihilé, ou seulement » passé ; le Futur n'existe-t-il pas, ou est-il seulement » futur ? Ces mystiques facultés qui sont les nôtres, la » Mémoire et l'Espoir, déjà répondent : déjà, par ces » mystiques avenues, toi, le fils aveugle de la Terre, » tu évoques à la fois le Passé et le Futur, et tu com- » munies avec eux, bien qu'obscurément encore, et par » signes muets. La toile tombe sur Hier, se lève sur » Demain ; mais Hier et Demain tous les deux à la fois » *sont*. Perce à travers l'élément du Temps, regarde » dans l'Eternel. Crois ce que tu trouves écrit dans » le Sanctuaire de l'Ame humaine, ce qu'en effet tous » les Penseurs, dans tous les Ages, ont lu religi- » eusement là : que le Temps et l'Espace ne sont pas » Dieu, mais des créations de Dieu ; et que, comme il » est en Dieu un universel Ici, il est en lui un éternel » Maintenant.

« Et ne vois-tu pas là-dedans quelque indice d'Immor- » talité ? — Oui ! la blanche Tombe de l'être aimé, qui » est mort dans nos bras, et qu'il a fallu laisser derrière » nous, là ; cette Tombe qui se profile là-bas, comme

(1) On sait que ces mots signifient la Rue des Illusions dans la ville de N'importe-Où.

» une pâle Borne milliaire reculant tristement, pour
» marquer combien de pénibles et amères étapes nous
» avons parcourues seul, — n'est qu'une pâle et spectrale
» Illusion ! Oui ! l'être cher que nous avons perdu est
» encore mystérieusement Ici, comme nous sommes Ici
» mystérieusement, avec Dieu ! (1) — Sache bien que
» les ombres seules du Temps ont péri, ou sont pé-
» rissables ; que l'Etre réel de tout ce qui fut, de tout ce
» qui est, de tout ce qui sera, *est* en ce moment même
» et pour toujours. Sur ceci, si malheureusement cela
» devait te paraître nouveau, tu peux méditer à loisir ;
» pendant vingt années, ou pendant vingt siècles : tu
» dois y croire, tu ne peux le comprendre.

« Que les formes de la Pensée, l'Espace et le Temps,
» qui nous revêtent une fois pour toutes à notre arrivée
» sur cette Terre, conditionnent et déterminent dans la
» Pratique tous nos raisonnements, tout ce que nous
» concevons, imaginons ou créons, ceci semble tout à
» fait a propos, juste et inévitable. Mais qu'en outre ces
» formes usurpent une telle autorité sur la pure Médita-
» tion spirituelle, et nous ferment les yeux au miracle
» qui partout est près de nous, ceci ne semble plus du
» tout tel. Admettez l'Espace et le Temps au rang qui
» leur est dû en tant que Formes de la Pensée ; et même,
» si vous voulez, au rang, qui ne leur est nullement dû
» de Réalités : et sentez alors en vous-même jusqu'à
» quel point leurs épais travestissements nous cèlent les
» plus brillants rayonnements de Dieu ! Ainsi, ne se-
» rait-il pas miraculeux de pouvoir saisir le Soleil en
» étendant la main ? Pourtant vous me voyez tous les
» jours étendre la main et saisir ainsi mainte chose, et
» la remuer de ci de là. Seriez-vous donc un si grand
» enfant, de croire que le Miracle consiste dans les
» milles de distance, ou dans les livres-poids de pesan-
» teur ; et de ne voir pas que le vrai et inexplicable
» Miracle révélateur de Dieu est dans cette possibilité
» que je puisse jamais étendre la main ; que j'aie une
» libre Force pour saisir avec elle quoi que ce soit ? In-
» nombrables sous ce rapport sont les autres trompe-
» ries et les autres hébétudes celeuses de Miracle (2),
» que nous subissons du fait de l'Espace.

« C'est pis encore en ce qui concerne le Temps. Le
» grand anti-magicien (3), l'universel celeur du Mi-

(1) *Voy*. n° 76, page 28.
(2) Wonder-hiding stupefactions.
(3) Your grand anti-magician.

» racle (1), c'est le Temps mensonger. Si seulement
» nous pouvions mettre une fois le Chapeau qui sup-
» prime le Temps, nous nous verrions dans un Monde
» de Miracles, où toutes les Thaumaturgies, fabuleuses
» ou authentiques, et tous les hauts faits de la Magie,
» seraient surpassés. Mais malheureusement nous ne
» possédons pas un pareil Chapeau; et l'homme, pauvre
» diable qu'il est, ne peut que rarement et dans une
» faible mesure se tirer d'affaire sans ce Chapeau-là.

« Ne serait-il pas merveilleux, par exemple, qu'Or-
» phée, ou bien Amphion, eût bâti les murailles de
» Thèbes avec le seul son de sa Lyre? Et pourtant, dites-
» moi : Qui donc a bâti ces murailles de Weissnichtwo;
» qui donc a fait surgir, comme à un appel, les pierres
» de taille ; qui donc, les ayant extraites de la *Stein-*
» *bruch* (2) (un énorme Trou de Troglodyte a présent,
» avec une affreuse mare verdie), les a fait s'aligner
» rythmiquement, et se façonner en colonnes dori-
» ques et ioniques, en regulières maisons de moellons
» et en belles rues? N'est-ce pas l'Orphée, plus grand
» que l'autre, qui, aux siècles passés, par la divine Mu-
» sique de la Sagesse, réussit à civiliser l'Homme? Notre
» sublime Orphée, à nous, parcourait la Judée, il y a
» dix-huit cents ans : sa mélodie-de-sphère, coulant en-
» libres accents naturels, captiva l'âme ravie des
» hommes ; et comme elle est véritablement une mélo-
» die-de-sphère, elle coule encore et résonne, bien qu'au
» milieu maintenant de multiples accompagnements, et
» de riches symphonies, à travers tous les cœurs ; et,
» en ses modulations, divinement les mène. Ce qui est
» merveilleux, en se produisant en deux heures, cesse-t-
» il de l'être, en se produisant en deux millions d'heu-
» res? Il n'est pas que Thèbes qui fut bâtie par la mu-
» sique d'un Orphée; jamais cité ne s'éleva sans la
» musique de quelque Orphée inspiré, jamais œuvre
» dont l'homme se glorifie ne fut accomplie (3).

« Chassons l'Illusion du Temps; que notre regard, si
» nous avons des yeux, parcoure l'enchaînement entier
» des causes, depuis la plus proche jusqu'à la plus loin-
» taine : Le coup qui a été transmis par toute une ga-
» laxie de globes élastiques, était-il moins un coup que
» si le dernier globe seul eût été frappé, et envoyé
» en l'air? Oh, que ne puis-je, à l'aide du Chapeau qui
» supprime le Temps, te transporter directement des

(1) Universal wonder-hider.
(2) Carrière.
(3) L'infini semble vraiment capté dans cet admirable syllogisme

» Commencements aux Fins ! Comme ta vue alors se » dessillerait, comme ton cœur se plongerait resplen- » dissant dans la mer de Lumière de la céleste mer- » veille ! Alors tu verrais que ce bel Univers, dans la » moindre de ses provinces, est, absolument, la Cité » étoilée de Dieu ; qu'à travers chaque étoile, à travers » chaque brin d'herbe, et surtout à travers chaque » Ame vivante, rayonne encore la gloire d'un Dieu » présent. Mais la Nature, qui est, dans le Temps, le » vêtement de Dieu, et qui Le révèle aux cœurs pro- » fonds, Le dérobe aux cœurs vains.

« Pourrait-il y avoir, d'autre part, quelque chose de » plus miraculeux qu'un Fantôme authentique, fla- » grant ? L'Anglais Johnson désira, toute sa vie, en voir » un : mais il eut beau aller à Cock Lane, descendre de » là à la crypte de l'église, frapper sur les cercueils, il n'y » réussit point (1). Etourdi de Docteur ! A-t-il jamais » regardé autour de lui, avec les yeux de son esprit » aussi bien qu'avec ceux du corps, dans cette pleine » marée de la Vie humaine qu'il aimait à ce point ; » a-t-il jamais seulement regardé en lui-même ? Le bon » Docteur était un Fantôme (2), aussi flagrant, aussi » authentique que son cœur le pouvait souhaiter : près » d'un million de Fantômes parcouraient les rues à ses » côtés. Je le répète, chassons l'illusion du Temps ; » resserrons soixante ans en soixante secondes (3) : le » Docteur, dès lors, était-il autre chose qu'un Fantôme, » sommes-nous autre chose ? Ne sommes-nous pas des » Esprits, qui ont pris un corps, une Apparence, pour » de nouveau s'évanouir dans air et l'Invisible ? Ceci » n'est pas une métaphore, c'est un pur *fait* scientifi- » que : nous surgissons du Néant, nous prenons forme, » nous sommes des Apparitions ; autour de nous, » comme autour du spectre le plus indubitable, est » l'Eternité ; et pour l'Eternité les minutes sont comme » les années et les éons. Ne percevons-nous point par

(1) L'histoire du Docteur Johnson et de l'Esprit de Cock-Lane est rapportée par Boswell. Dans Cock-lane, c'est-à-dire la rue-du-Coq, à Stockwell, village des environs de Londres, se trouvait une jeune fille malade, dont on attribuait les souffrances aux persécutions d'un Esprit frappeur. Cette croyance était si répandue, que Johnson se rendit en cet endroit, accompagné de plusieurs hommes doctes, dans le but d'élucider cette affaire. Mais l'Esprit ne voulut se montrer ni là, ni dans la crypte de l'église Saint-Jean, où il avait promis de manifester sa présence.

(2) Il faut prendre ici ce mot surtout dans l'acception d'Esprit.

(3) Il y a dans le texte : threescore years... three minutes. Mais nous avons tenu avant tout à reproduire l'allitération symétrique du *three... three*.

» moments des accents d'Amour et de Foi, comme éma-
» nés de harpes célestes, et pareils au Chant des Ames
» élues ? Et puis ne recommençons-nous pas à glapir et
» à piauler dans nos disputes et nos aigres récriminations
» de hiboux criards ; à glisser sinistres, et faibles, et épeu-
» rés ; ou bien à faire du vacarme (*poltern*), et à nous dé-
» mener dans notre folle Danse-des-Morts, — jusqu'à ce
» que la senteur de l'air matinal nous rappelle à notre
» Demeure silencieuse, et que la nuit pleine de songes
» s'éveille et devienne le Jour ? Où donc est mainte-
» nant Alexandre de Macédoine : les Légions d'acier
» qui hurlaient leurs forcenés cris de bataille à Issus et à
» Arbèles, le suivent-elles encore ; ou bien se sont-elles
» complètement évanouies, comme des spectres surpris
» par le jour ? Et Napoléon, avec ses Retraites de Mos-
» cou et ses Campagnes d'Austerlitz ! Tout cela fut-il
» autre chose qu'une véritable chasse fantastique, dis-
» parue maintenant, avec son tumulte hurlant qui fit
» la Nuit hideuse ? — Des Fantômes ! Il y en a près
» d'un milliard qui parcourent ouvertement la Terre,
» en plein midi ; votre montre n'a pas fait une fois tic-
» tac, qu'une cinquantaine en ont déjà disparu, ou déjà
» y ont surgi.

« O Cieux, il est mystérieux, il est confondant de
» penser que non seulement nous portons chacun en
» nous un futur Esprit, mais que nous sommes, en
» fait, des Esprits ! Ces Membres, d'où les tenons-
» nous ; et cette Force tempêtueuse ; ce sang vital avec
» ses passions ardentes ? Ils ne sont que poussière et
» ombre ; un système d'ombres rassemblé autour de
» notre Moi ; Chair où, pour quelques moments ou
» quelques années, la Divine Essence doit être révélée.
» Ce soldat sur son vigoureux cheval de guerre, le feu
» éclate dans ses yeux : la force réside dans son bras et
» dans son cœur : mais soldat et cheval de guerre sont
» une vision ; une Force révélée, rien de plus. Ils fou-
» lent la Terre avec aplomb, comme si elle était une
» substance ferme : insensé ! la Terre n'est qu'une
» pellicule ; elle se fend en deux, et soldat et cheval de
» guerre plongent plus bas que la sonde. La sonde ?
» L'Imagination elle-même ne peut les suivre. Il y a peu
» de temps, ils n'étaient pas ; un peu de temps encore,
» et ils ne sont plus, leurs cendres mêmes ne sont plus.

« Ainsi en a-t-il été dès l'origine, ainsi en sera-t-il
» jusqu'à la fin. Génération après génération, l'Huma-
» nité prend la Forme d'un Corps ; et, s'élançant de la
» Nuit cimmérienne, avec une mission du Ciel, elle

» Apparait. Chacun dépense ce qu'il a de Force et de » Feu ; l'un tournant la meule dans le moulin de l'In- » dustrie ; l'autre gravissant comme un chasseur les » vertigineux sommets alpestres de la Science, tandis » qu'un troisième, en guerre avec son semblable, va se » briser follement aux aspérités de la Lutte : — et puis » l'envoyé céleste est rappelé ; son Vêtement terrestre » tombe, et bientôt devient pour les Sens eux-mêmes » une ombre évanouie. Ainsi, comme une Artillerie » céleste pleine de foudroiements et de flammes, cette » mystérieuse Humanité tonne et flamboie, en vastes » et incessantes traînées de magnificence, à travers » l'Abîme inconnu. Ainsi, comme une Armée d'Esprits » au souffle de flamme, créés par Dieu, nous surgis- » sons du Vide ; nous nous hâtons orageusement sur la » Terre étonnée ; puis nous nous replongeons dans le » Vide. A notre passage, les montagnes de la Terre se » nivèlent et se comblent ses océans : est-ce que la Terre, » qui n'est qu'inertie et vision, peut résister aux Esprits » qui ont une réalité et sont vivants ? Pas de diamant, » si dur soit-il, qui ne garde une empreinte de nous ; » les derniers rangs de l'armée peuvent suivre les tra- » ces de la toute première avant-garde. Mais d'où venons- » nous ? — O Cieux, où allons-nous ? Les Sens ne ré- » pondent pas ; la Foi ne répond pas ; nous savons » seulement que c'est du mystère au mystère, et de Dieu » à Dieu.

« Nous *sommes de l'étoffe même*
» Dont les rêves sont faits, et notre petite Vie
» Est environnée de sommeil ! »

CHAPITRE IX

RÉCAPITULATION

Sommaire. — Récapitulation. L'Editeur félicite les quelques lecteurs qui ont suivi Teufelsdrœckh à travers ses spéculations. La véritable utilité de *Sartor Resartus* est de montrer le Miracle de la vie quotidienne et des choses ordinaires, et que toutes les Formes ne sont que des Habits, et temporaires. Bien des déductions à en tirer dans la pratique.

Ici donc se dresse cette question si importante : Beaucoup de Lecteurs sont-ils, à l'heure qu'il est, arrivés avec nous à la terre promise ; la Philosophie des Habits se découvre-t-elle enfin à eux ? Long et aventureux a été le voyage : depuis les extérieures, vulgaires, palpables Cosses laineuses de l'Homme ; en passant par ses merveilleux Vêtements-de-Chair, et ses merveilleux

Ajustements Sociaux ; jusqu'aux Vêtements de l'Ame même de son Ame, jusqu'au Temps et à l'Espace eux-mêmes ! Et maintenant, dépouillée de ces enveloppes, l'Essence spirituelle, éternelle, de l'Homme et de l'Humanité, commence-t-elle, en une certaine mesure, à se révéler ? Beaucoup de lecteurs peuvent-ils distinguer confusément, comme à travers un verre, en vastes contours flottants, quelques-uns des schémas primordiaux de l'Existence Humaine ; ce qui est variable séparé de ce qui est invariable ? Ces paroles de l'Esprit de la Terre dans *Faust* : —

« Ainsi sur le bruyant Métier du Temps je m'emploie,
Et tisse pour Dieu le Vêtement que tu Lui vois » ;

ou celles-ci, mille fois répétées, du grand Enchanteur Shakespeare : —

« Et comme l'édifice sans base de cette vision,
Les orgueilleuses Tours, les fastueux Palais,
Les Temples solennels, l'immense Globe même,
Et tout ce qu'il renferme, doivent se dissoudre ;
Et comme cette vaine parade évanouie,
Ils ne laisseront pas un fétu derrière eux » (1) ;

ces paroles commencent-elles à avoir un sens pour nous ? En un mot, nous trouvons-nous, enfin, sains et saufs, dans la région lointaine d'harmonieuse Création et de Palingénésie, où cette Renaissance de Phénix promise à la Société Humaine et à toutes les Choses Humaines, apparaît possible, est visiblement inévitable ?

L'Editeur ne peut raisonnablement supposer que beaucoup de lecteurs aient traversé sans accident ce Pont si insuffisant, ce Pont inouï, qu'il se voit désormais, grâce au ciel, à même, sinon de parachever, du moins de mener jusqu'à l'autre bord. Il doit se borner à espérer cela de tout son cœur. Il ne pouvait songer à construire une arche solide, se déployant sur l'Infranchissable avec une grand'route pavée ; tout au plus, avons-nous dit, lui était-il possible de disposer une série zigzaguante de radeaux flottant tumultueusement sur l'abîme. Hélas, il y eut trop souvent de quoi se rompre le cou, dans ces sauts de radeau à radeau ; l'obscurité, la nature de l'élément, tout fut contre nous !

Ne se peut-il, néanmoins, que çà et là un sur mille,

(1) On sait que ces vers, comme ceux cités à la fin du Chapitre précédent, appartiennent à *La Tempête*, Acte IV. Paroles de Prospéro, après la disparition des Esprits.

pourvu d'une force d'élucidation intellectuelle rare de nos jours, ait franchi le passage en dépit de tout ? Heureux, ces rares ! Petite bande d'Amis ! soyez les bienvenus, courage ! Par degrés, l'œil s'accoutume à son nouveau milieu ; la main peut s'y étendre pour travailler : c'est à cette grande œuvre, à cette œuvre vraiment supérieure de Palingénésie, que vous devez vous appliquer, chacun selon ses forces. D'autres travailleurs arriveront ; d'autres Ponts seront bâtis ; bien plus, notre pauvre Pont à nous, ce Pont de radeaux et de cordages, ne peut-il, dans vos allées et venues, être en maint endroit amélioré, jusqu'à devenir tout à fait solide, et praticable même aux boiteux ?

Cependant, sur l'innombrable multitude qui s'élança avec nous, joyeuse et pleine d'espoir, où donc se trouvent maintenant la foule de ceux que nous ne voyons plus à nos côtés ? La plupart ont rétrogradé, et de loin nous regardent, en un peu sympathique ébahissement, poursuivre notre carrière : d'autres, assez nombreux, persévérant avec plus de courage, ont perdu pied, ou sauté trop court ; et maintenant ils nagent plongés dans le flot chaotique, les uns vers ce bord-ci, les autres vers ce bord-là. A ceux-là aussi il faudrait tendre une main secourable ; jeter tout au moins quelque parole d'encouragement.

En d'autres termes, et pour parler sans métaphore, style dont malheureusement Teufelsdrœckh nous a quelque peu infecté, — l'Editeur peut-il se dissimuler que maint Lecteur se casse la tête à cette lecture, et se trouve plutôt affligé qu'instruit par le présent Ouvrage ? Oui, il y a longtemps que maint Lecteur se demande, avec quelque chose comme un grognement : Où tout cela mène-t-il ; à quoi sert tout ceci ?

Si c'est pour remplir ta bourse, ou pour te faciliter la digestion, ô Lecteur, cela ne mène à rien, cela ne sert à rien, bien au contraire, puisque cela te coûte quelque chose. Mais, si par cette peu encourageante Porte-de-Corne, Teufelsdrœckh, et, par lui, moi-même, nous t'avons conduit dans la véritable Patrie des Rêves ; si à travers l'Ecran que sont les Habits, comme à travers un magique *Pertuis*, tu peux regarder, ne fût-ce que par intervalles, dans la région du Merveilleux, si tu vois et sens que la vie quotidienne est environnée de Prodige et basée sur le Prodige, et que tes hardes et tes culottes mêmes sont des miracles, — tu en as dès lors pour au delà de ton argent ; et tu éprouves de la reconnaissance pour notre Professeur ; et peut-être même,

dans maint cercle littéraire, ouvriras-tu tes lèvres bienveillantes pour exprimer ouvertement ce sentiment.

Je dirai plus, ne commencerais-tu pas, toi aussi, à entrevoir que tous les Symboles sont à proprement parler des Habits ; que toutes les Formes au moyen desquelles l'Esprit se manifeste aux sens, sont, soit matériellement, soit pour l'Imagination, des Habits ; et qu'ainsi, non seulement le parchemin de la Grande Charte, où un Tailleur faillit se tailler un patron, mais la Pompe et l'Autorité de la Loi, la sainteté royale, et, au-dessous, toutes les choses encore dignes d'Election (Elites) (1) sont à proprement parler un Vêtement : et que les Trente-neuf Articles eux-mêmes sont articles d'habillement pour l'Idée Religieuse ? En ce cas, ne doit-on pas admettre également que cette Science des Habits est une haute Science, et peut, avec une étude beaucoup plus profonde de ta part, donner de plus riches fruits ; qu'elle prend rang de science à côté du Droit, et de l'Economie Politique, et de la Théorie de la Constitution Anglaise ; bien plus, que, de sa cime prophétique, elle domine toutes ces sciences, comme autant de tisseranderies et de filatures, où les Vêtements qu'*elle* a à façonner, à consacrer et à distribuer, trop souvent sont, par des artisans hagards et affamés qui n'y voient pas plus loin que le bout de leur nez, mécaniquement tissés et filés ?

Mais négligeant tout cela, plus encore tout ce qui concerne le Supernaturalisme Naturel, comme d'ailleurs tout ce qui se peut rapporter à la partie ultérieure ou transcendentale de la Science des Habits, ou qui a trait, même de loin, à l'ouvrage promis sur la *Palingenesie der menschlichen Gesellschaft* (Renaissance de la Société), — nous suggérons humblement qu'il n'est pas de province de la Philosophie des Habits, fût-ce la plus infime, qui soit sans valeur directe, et dont on ne puisse au contraire tirer d'innombrables déductions pratiques. Sans parler de ces fécondes considérations éthiques, politiques, symboliques, qui, dès le seuil même de la Science, se présentent en foule au Philosophe

(1) Worships (Worthships). Nous adoptons ici l'interprétation proposée par M. Izoulet pour un passage des *Héros* où se retrouvent ces termes. « ... the finding of your *Ableman* and getting him invested with the *Symbols of ability*, with dignity, worship (*worth*-ship), royalty, etc... » « ... découvrir votre *homme capable*, et l'investir des *Symboles de capacité*, de dignité, d'élection (*élite*) .. » Il est certain qu' «Election » est, au point de vue des idées de Carlyle, l'équivalent exact de worship (*worthship*). Progression de l'idée de Carlyle : Ability, Worthship, Worship.

des Habits ; sans parler même de ces « idées architecturales », qui, avons-nous vu (1), se cachent au fond de toutes les Modes, et qui un jour, en se révélant mieux, amèneront d'importantes révolutions, — examinons un moment, et à la plus faible des lumières de la Philosophie des Habits, ce que l'on pourrait appeler, parmi nos semblables, la Classe des Habilleurs (2). Ici encore, laissant dans l'ombre tout un côté où il y aurait tant à regarder, tout ce million de fileurs, tisseurs, foulons, teinturiers, laveurs, tordeurs, qui foulent et corroient dans leurs recoins obscurs, pour nous faire des Habits, et qui meurent pour que nous puissions vivre, — contentons-nous d'appeler l'attention du lecteur sur deux petites variétés du genre humain, qui, pareilles aux mites, peuvent être regardées comme des bêtes-à-Drap, comme des créatures qui vivent, agissent, ont leur existence dans le Drap : nous voulons parler des Dandys et des Tailleurs.

En ce qui concerne ces deux petites catégories, on peut affirmer sans crainte, que le sentiment public, non éclairé par la Philosophie, est en faute, et que les règles mêmes de l'humanité sont violées ; ce qui sans doute apparaîtra clairement aux lecteurs des deux Chapitres suivants.

Thomas Carlyle.

Traduit de l'anglais par Edmond Barthélemy.

(*A suivre.*)



(1) *Voy.* n° 74, page 226.
(2) The Habilatory Class.

ORPHÉE

CHARMANT LES ANIMAUX

(BALLADES)

—

I L'aube vint caresser un mont qui s'argenta.

Et ce fut, à l'entour, comme une mer sans houle, dévoilant les splendeurs d'un trésor immergé, quand l'aube pénétrante hâla de sa pâleur le gazon des clairières, dans la forêt dormante...

Sur le mont argenté, cette aube, Orphée chanta.

Et ce fut, à l'entour, sur la feuillée bruissante, la forêt éveillée, comme un concert de voix qui, des sentes, montaient rauques, et montaient claires des cimes et argentines des ruisseaux sous bois.

Vers la lyre d'Orphée la voix du lion monta.

II Ce fut lui, lentement, qui vint avec l'aurore — et parut ! Ce fut lui, grondant... Et le chanteur était debout, devant l'aurore et devant lui, et la lyre brillante aux doigts, bel et sans peur.

Et, rampant sur les pierres, le lion écoutait...

Les deux voix confondues de la lyre et de l'homme rythmaient l'Heure montante en le ciel éclatant ! — Le lion vint lécher les sandales de l'homme dont le chant qui montait semblait la voix du Temps.

III Ils vinrent tous, et tous furent charmés.

Le tigre s'étirait, long comme une herbe longue, et savourait les sons comme une herbe le

vent. L'orang-outang pensif, le front sur sa massue, laissait couler des morves et des baves d'argent.

Ils vinrent en grand nombre, et tous furent charmés.

L'ours dansait, comme un roc s'éboule, rythmant la pente à petits bonds. Sur un rocher, rose d'aurore, — comme une lyre au poing d'un homme, comme une lyre aux cordes noires un jeune zèbre se cabrait.

Ils vinrent en multitude, et tous furent charmés !

IV L'éléphant, tout oreilles, laissait de fraîches brises gonfler leurs larges voiles, il allait rêveusement, et si doux qu'un vaisseau sur un fleuve dormant... Le paon rouait, ou s'affinait, selon les sons.

Il en vint de superbes, il en vint de timides.

La gazelle, évanouie, semblait ne plus entendre : elle pleurait pourtant de ses beaux yeux d'heureuse, en imageant son rêve au gré de la musique, la belle et douce et tendre gazelle amoureuse...

V Il en vint des forêts, des proches, des lointaines. Il en vint des déserts, comme il en vint des plaines.

L'aurochs et le bélier, le buffle et la licorne usaient, comme enivrés, leurs cornes à leurs cornes. Un ouistiti doré, qui suçait une orange, imprimait à ses hanches un doux balancement.

Il en vint de l'Orient, il en vint de l'Occident. Il en vint de partout ! — même, il en vint du ciel...

Guirlandes de colombes, pâmées au cou des aigles, sur horizon d'abeilles incrusté de frelons ; tout l'alphabet des hirondelles, et « le rêve aux grands yeux » du hibou poursuivant un colibri artificiel.

Et l'humus et le sable avaient leurs ambassades !

VI Le crabe et l'araignée, d'un petit air sagace, à petits yeux vivaces, comparaient leurs vertus. Deux boas accouplés se faisaient dans l'espace, d'un rayon du soleil, un géant caducée.

Il en vint de trapus, il en vint d'élancés.

Oh, la girafe, quel air de grâce, et quel grand air... Elle écoutait des yeux, tout là-haut, sous ses cils, et le pingouin jurait, une patte levée, qu'il n'avait, de sa vie, vu de si haute grâce.

VII Une pluie rose de catherinettes moirait le vent...

La limace était belle en sa rouge fraîcheur et le lézard frileux scintillait en tremblant, la grenouille, auprès d'eux, réfléchissait le jour, et de ces trois lumières un roc se diamantait.

Il en vint dans l'air bleu, il en sortit des pierres...

Des mouches occupaient une colonne d'air, une guêpe y faisait retentir sa trompette, et c'était, tout autour, un brouhaha léger, comme d'un minuscule jugement dernier.

Il en vint de partout! — il en vint de la mer...

VIII La baleine est venue, la baleine elle-même! elle vint par la mer méditerranéenne, (un fleuve la charrie : c'est un banc de harengs que traîne vers Orphée l'armée des caïmans) — entendez son cœur battre à l'unisson des sons...

Il en ressuscita du fond de la Légende!

De l'œuf d'or du soleil, les ailes noires du Roc se tendirent lentement sur les profondeurs bleues; on vit, dans une poussière d'onde verte et de feu, se hausser du Tartare l'ombre de Léviathan.

IX Il en vint des enfers, il en vint des étoiles, il en vint de partout, d'inconnus, même à Dieu. —

Mais Orphée s'étant tu, soudain, le lion gron-

da... On avait aperçu, dans l'ombre bleue d'un val, un pâtre, son troupeau, son cheval et son chien qui, malgré le Chant pur qui parlait à l'instinct, semblaient n'en avoir pas ouï les sons divins.

Orphée jeta sa lyre ! — et la lyre pleurait...

Mais, à cet instant même, on vit la flore entière, plus lente à s'émouvoir aux accents du chanteur, s'ébranler de la plaine et gravir les sommets et couvrir — sous le ciel — leurs neiges éternelles !

Et les arbres, glacés, se pavoisaient de fleurs...

X Orphée chanta sans lyre les beautés de la flore. Et les fleurs enchantées, captives de son chant, se détachaient des branches en papillons vibrants — pour se cristalliser, étoiles, sur son front.

Orphée reprit sa lyre ! et les rochers pleurèrent, aux accents de sa voix, des fontaines de joie...

Divin prodige, enfin, lorsqu'on vit l'horizon qui flottait en cadence, déplaçant une brume, et découvrant ses monts, tantôt selon les sons, et selon les silences, tantôt les recouvrant.

XI Orphée chanta le jour, il chanta le soleil !... Et le ciel écoutait, arrêtant ses nuages. Et la foudre, charmée, pendit sous un orage.

XII Mais la nuit, sur Orphée, s'étant violemment faite ! arbres, bêtes, et nues, sur les rocs et dans l'air, oscillant et roulant, éprouvaient dans leur fuite que la Terre, enivrée, tournait, tournait plus vite !

PAUL FORT.



LA MEULE

—

A Francis Vielé-Griffin.

Depuis l'aube où, travailleuses,
S'unirent, en d'incessants couples d'abeilles,
Vos mains aux miennes,
S'est dressée,
Haute, la penchante ruche silencieuse :
Notre âme est, mûre, érigée.

Gerbes par gerbes que les doigts liants amoncellent
Des quatre points de la plaine de vie,
Elle porte, toute la moisson, vers le ciel,
En une tour ronde comme le monde
Et toute d'or comme le soleil.

Me voici étendu sur la couche de l'ombre
Qu'elle allonge, d'herbe déjà douce reverdie,
Vers le nord,
Et je laisse tourner autour d'elle l'infini...

Les vents ne ruineront point son immobile trésor,
Ni les oiseaux, à lui dérober quelque épi.
Etendu à son ombre, je peux enfin fixer l'azur,
Et je décourage le sort.

Midi :
Tout nous rassure.
Les bois quittés et leur nuit d'inquiétude
Ne sont plus qu'un nuage bas, au loin, pesant,
Encor, aux limites marines des champs.
Les champs sont aplanis des houles mûrissantes,
Refluées en la haute récolte pensante :
Tout nous rassure, tout nous repose des travaux vains et rudes.

Tout est vide, tout est plus clair.
Les routes blanches ouvrent des sillons stériles de lumière
A travers l'espace moissonné,
Et l'on n'y voit plus s'aveugler
A les suivre on ne sait où
La file des ombres vagabondes
Qui sans savoir comment s'arrêter
Quelque part, par le monde,
N'importe où!
Couchent tout de leur long dans la pleine lumière
Leur sieste résignée.

Midi.
Des rayons tombent du toit de blé
Sur nous, à travers l'ombre,
En chutes lourdes de leurs têtes scintillantes d'épis
Qui se brisent, et à nos côtés
Tassent une légère litière, —
Chutes sans doute présages des vives pluies d'étoiles
Qui la prochaine nuit pure de conscience mûrie
Glisseront du toit de blé
Sur nous, en éparpillement de gouttes claires
Comme la rosée d'une paix royale.

Mais plus immobile n'est l'heure.
Le vent du soir se lève
Qui disperse les rayons drus comme des pailles.
Les voix reprennent du labeur.
Les ombres des routes se lèvent
Secouant leur sommeil de lumière.
Un frissonnant désordre de sonnailles
Annonce l'approche des troupeaux
Qui paissent plus près de leur clos;
Le berger gourmande l'émoi des chiens,
Les brebis bêlent ;
Tout s'inquiète encor des travaux
Avant la nuit, rudes et vains,
Tandis, que vont, dolents, les grands bœufs blancs
Déjà, qui sur le retour des choses éternelles
Promènent la herse qui nivelle...

Serait-ce l'heure ?
— Une cloche grave tinte au loin, -
Où les étoiles encoı blêmes
S'assemblent sur notre bonheur
En diadème !...
Serait-ce l'heure ?

Serait-ce déjà leurs bruissantes descentes
Qui froissent le chaume au-dessus de nous?...

D'étranges choses tombent sur nous...

Debout, Sœur !
Un éclat de bois mort m'a blessé au front ;
Notre âme ne nous protège plus de sa moisson,
Vois : de confuses ombres la pillent,
Sauvages, avec des bras fous
D'hommes et de filles,
Et des bâtons
Qui l'auront, par bottelées, bientôt, démolie,
Comme si rien d'elle n'était à nous...
O Sœur aimée, viens !... fuyons, fuyons !...
La ruche d'or s'écroule dans la nuit.

N'aie point de cıainte, ne pleure ;
Tu vois : il n'est pas d'étoiles qui descendent
Couronner d'immobile bonheur;
Il faut sans doute qu'elles restent là-haut guider
Les reposés du jour vers le soir ruinés
Qui reprennent leur marche dans la nuit.

Ne pleure point : nous n'avons rien perdu
Qu'une paix oisive, présomptueuse.
Notre amour était trop stérile d'avoir cru
Assurer une richesse entière de vie,
De la prompte récolte mûrie.
Ne pleure point ; nous n'avons rien perdu :
L'âme neuve qu'on érige, tous, bientôt, la détiennent.
Espère; unis seulement bien fort aux miennes

Tes petites mains d'abeille travailleuse :
Il nous faut reconstruire notre âme chaque année.
Le trésor reste en nous des fleurs, des graines,
Inépuisé,
Et nous retrouverons pour des semailles heureuses,
Par delà les bois et la nuit,
Une aube nouvelle, des sillons, des plaines...

ROBERT DE SOUZA.



GUSTAVE GEFFROY

> L'esprit de révolte du vieux Blanqui salubre comme le sel de la mer imprégnera l'Histoire. Il n'a pas voulu le bonheur, il a refusé d'être payé de son vivant. Il est même plus grand que les martyrs et les saints des religions, qui n'acceptent de souffrir et de mourir qu'avec la certitude d'une vie future, d'une récompense de paradis. Lui, ne veut être ni consolé, ni récompensé. Il accepte hautainement le sort, sans l'espoir d'une rémunération. C'est le Héros nouveau, d'accord avec l'idéal du siècle, d'accord avec l'humanité.
>
> (G. G. *L'Enfermé.* P. 442)

Né à Puget-Théniers, le 1er février 1805, enfant ébloui par la puissante lumière méridionale qui ruisselle sur la ville captive de hautes montagnes, Auguste Blanqui mourut à Paris, le 1er janvier 1881, dans une petite chambre du boulevard d'Italie, au cinquième étage d'une maison faubourienne, après un an et demi de liberté, et fut accompagné dans la mort par la douleur de cent mille poitrines humaines. Depuis l'année 1832, date de sa première condamnation sérieuse, un an de prison pour délit d'audience, il avait été enfermé huit mois à Fontevrault en 1836, huit ans à Paris, au Mont-Saint-Michel et à Tours du 14 octobre 1839 au 26 avril 1847, plus de dix ans du 26 mai 1848 au 2 avril 1859 à Vincennes, Doullens, Belle-Isle-en-Mer, Corte, quatre ans 1861-1865 à Sainte-Pélagie, plus de huit ans du 17 Mars 1871 au 10 juin 1879 à Cahors, au fort du Taureau a Clairvaux. L'homme, saisi à l'âge de la pleine force par la justice semblable de la monarchie, de l'empire et des républiques, avait vieilli en prison, sans devenir fou, et sur les quarante-neuf dernières années de sa vie en avait passé trente dans les cachots torrides ou glacés, enveloppé de trop de silence au Mont-Saint-Michel, troublé, à Morlaix par le fracas des crosses soldatesques qui lui interdisaient le sommeil et la paix tranquille de la pensée. Même pendant les périodes libres, il semblait transporter sa prison avec lui, se

claustrait dans des chambres pareilles à des cellules, et s'en allait parmi les hommes isolé, verrouillé en soi-même pour avoir connu les pires amertumes, bu le vinaigre et le fiel de tous les reniements. Il croyait que la mort même ne l'affranchirait pas de sa geôle, que l'être indestructible demeure le captif de la vie, éternellement, dans l'infini de l'espace ; il avait conscience que ce qui a été sera et que l'on ne s'évade pas du destin et il disait : « Ce que j'écris en ce moment dans le Fort du Taureau, je l'ai écrit et je l'écrirai pendant l'éternité sur une table, avec une plume, sous des habits, dans des circonstances semblables. » (*L'Eternité par les astres.*)

Cet enfermé fut un homme libre et, par la parole et par les actes, un puissant annonciateur de délivrance. Maître des images et des sensations, il affirma sa volonté rebelle contre laquelle rien ne prévalait ni personne ; et chaque prison nouvelle « marque les courses de son esprit, ses étapes intellectuelles ». Il conçoit d'autres mondes, d'autres événements possibles : et aux heures violentes où l'humanité hésitait comme Œdipe au carrefour des trois chemins, ayant pesé dès longtemps les chances et les hasards, de sa main gantée de noir, il lui indiqua la route héroïque et sanglante où il faut frapper le vieux Laïos. Il était né avec une âme tendre et garda toute sa vie le culte d'un unique amour ; l'époque et les hommes l'obligèrent perpétuellement aux luttes farouches, aux batailles inutiles pour l'individu vaincu par les circonstances plus fortes, mais exemplaires et triomphales pour la race à qui elles enseignent la lutte et représentent les victoires futures devenant demain le réel. Mais il savait bien que le recours à l'épée a juste la valeur d'un geste, quand ceux pour qui l'on se fait tuer et embastiller se complaisent dans leur servitude ; et le conspirateur malgré lui voulait préparer la révolution de fait par la révolution dans les consciences, réveiller la plèbe souffrante de son inerte torpeur, écarter de ses lèvres le dangereux et léthargique népenthès des consolations chrétiennes, lui faire rejeter d'un coup d'épaule tous les maîtres et tous les dieux. Aussi, sans s'attarder aux scolastiques révolutionnaires, à la construction chimérique de cités que l'on se figure à grand peine, il proclamait simplement les deux principes du droit nouveau, du droit strictement humain, l'instinct de justice et le besoin de vivre, et, dès 1852, annoncait la désagrégation plus ou moins rapide des dogmes religieux, politiques et

moraux, quand il écrivait dans sa cellule de Belle-Isle : « L'anarchie *régulière* est l'avenir de l'humanité. »

Voilà l'homme, « résigné pour lui, révolté pour tous, » que M. Gustave Geffroy vient de faire revivre (1), hors des légendes hostiles, avec la patience impartiale d'un érudit, la tendresse contenue et passionnée des fidèles ressuscitant les morts par l'amour, l'art sobre et loyal d'un écrivain épris de vérité et capable de discerner à travers tous les voiles la secrète beauté des choses et des âmes. Il s'est enfermé, lui aussi, pendant dix ans, dans cette œuvre ; il s'est enclos dans la vie de Blanqui, en a recommencé les péripéties tragiques en feuilletant les archives de tout un siècle et en scrutant pierre par pierre les prisons de physionomie diverse qui toutes laissèrent à son modèle un amas de souvenirs, de sensations et d'idées ; et comme, après tout on ne sort pas de soi, il s'est exprimé lui-même dans le portrait qu'il a tracé. Sans doute il ne veut pas transparaître derrière l'effigie du Héros, mais il suffit qui l'ait faite telle pour qu'on surprenne ses propres traits, sa méthode d'art et sa doctrine de vie étroitement coordonnées.

Un robuste amour du vrai domine et inspire toute l'œuvre. Nul détail qui soit oiseux quand il s'agit d'expliquer cette merveille complexe, une vie humaine, déterminée par le passé obscur des ascendants, par les accidents multiples des heures, les paysages qui se suivent dans les yeux, les rencontres avec les livres, les heurts avec les autres hommes, les réactions particulières de chaque individu au contact du monde. Dès les premières pages de l'*Enfermé*, Gustave Geffroy pose l'hérédité toute latine, presque italienne de Blanqui, la double propension aux concepts très nets et aux combinaisons avisées qui préparent de loin les événements. Puis les jours d'enfance, l'escalade des montagnes voisines, la sorte de conquête d'un monde que constituent l'ascension d'un sommet et la vue plus large sur les plaines et sur la mer, l'ivresse légère des grandes marches à pied où l'on goûte mieux la saveur de l'air ; Paris, et la studieuse jeunesse de l'écolier déjà grave, les bruits du dehors parvenant amplifiés aux oreilles adolescentes : en deux pages, une série de faits tragiques énumérés rappelle les images indélébiles qui s'imposeront pour toujours à la mémoire. Ainsi Gustave Geffroy montre comment la nécessité des temps fait alors de tout révolutionnaire un conspirateur et empreint fortement le

(1) *L'Enfermé*, par GUSTAVE GEFFROY, avec le masque de Blanqui, eau-forte inédite de F. Bracquemond, Bibliothèque Charpentier.

caractère prédisposé de Blanqui : celui-ci ne s'évadera du carbonarisme que vers la fin de sa vie. Viennent les révolutions et les désastres et les cachots presque sans nombre ; et avec le scrupule d'un savant de laboratoire, le biographe analyse les sédiments divers que dépose lentement la vie sur le terrain primitif de l'âme. Le souci de la vérité ira jusqu'à ne pas craindre l'ironie amicale et familière, jusqu'à montrer Blanqui vieilli surgissant dans les réunions publiques comme « un très ancien chef de bureau de l'émeute, un avoué de la Révolution ».

Ainsi, trait par trait, l'homme sort de l'ombre, prend corps, s'élucide. Car il n'y a pas ici le pêle-mêle des documents mal choisis, des faits non groupés, mais la mise en valeur des circonstances significatives et privilégiées. A côté du savant très probe, intervient le sûr artiste qui résume en quelques phrases l'aspect d'une époque, l'impression sentimentale d'un paysage, chez qui l'émotion produite par le spectacle des choses est assez vive pour qu'il la puisse recréer et communiquer à autrui. Tels paysages, telles perspectives marines sont inoubliables, et aussi telles lignes qu'il faut citer pour ce que suggère impérieusement la précision du détail : « Le mur est façonné en infinies parcelles, en aspérités irrégulières, en cristaux durs ayant chacun sa forme, sa couleur, sa durée, sa vie... Certains sont gris de fer, gris d'argent, teintés de vieil or, parcourus de vives veinules presque imperceptibles et qui sont des sillons cuivrés ou de plomb en fusion. Mais le plus grand nombre est bleu et rose, du bleu fin et transparent du ciel et de l'eau, du rose doux et mouvant des tièdes crépuscules. Il y a des yeux aussi, qui ont dans leurs prunelles des gouttes de ce bleu de saphir apaisé et il y a des lèvres où se fane ce rose. » Description minutieuse de géologue ? non, mais sans que le mot soit exprimé, évocation hallucinatoire de la femme absente, malade, au seuil de la mort, dans le granit banal du cachot.

Ainsi tout le livre frissonne, palpite, tressaille d'une vie mystérieuse et dolente. Par cette sympathie profonde pour les êtres et pour le monde, Gustave Geffroy échappe à la monotonie un peu sèche, à l'aride égoïsme mental d'une génération élevée comme lui presque exclusivement à l'école de Taine et des positivistes. Certes il ne pense pas que la science ait fait faillite, comme on dit, il la respecte et lui fait dans la pensée et dans la vie une part royale ; mais il la sait

imparfaite, provisoire, incapable de mener à elle seule le troupeau pitoyable et magnifique des hommes; et sans liturgie, sans oraisons, désormais vaines, il professe à son tour la religion tout humaine des jours nouveaux. Il a compris qu'en surcroît des maux nécessaires et inéluctables, les dogmes barbares des Eglises, les codes imbéciles des magistrats, les morales sournoises des philosophes ont entassé, siècle par siècle, sur l'échine asservie des peuples un monstrueux fardeau de terreurs et de souffrances qui ne sont point éternelles. Qu'ils se redressent enfin ; qu'ils reconnaissent dans leurs dieux et dans leurs maîtres les formes odieuses et ridicules de leur ignorance, de leur sottise et de leur lâcheté ! Voici qu'ils prennent conscience peu à peu de leur détresse et de leur force, et qu'aux brèves fulgurations des émeutes ils saisissent l'absurdité du sort qui leur est fait et dont souffrent solidairement ceux-là mêmes à qui semble profiter leur écrasement. Quoi ! tant d'énergies stupidement perdues, tant de sang, tant de pleurs versés, tant de bouches clamant la faim, et que la recherche bestiale de la pâture immédiate ne laisse même pas le temps d'être pleinement des hommes ! Etre un homme, se savoir enfin le seul dieu, accepter ainsi la vie dans sa tristesse et dans sa joie présente, sans craindre d'enfer ni désirer de paradis et agir uniquement selon sa nature d'homme, avec l'orgueil de ne vouloir être consolé, récompensé ni puni que par soi-même, c'est l'enseignement hautain que donne, à propos d'Auguste Blanqui, Gustave Geffroy, sans l'avoir formulé explicitement nulle part, sauf dans les dernières ignes de l'*Enfermé ;* et il était bon que ces choses fussent dites, à l'heure même où un furieux ressac de l'ombre théologique nous assaille, par un de « ceux qui écrivent et par leur parole expriment les obscurs ».

PIERRE QUILLARD.



PETITE ENQUETE

SUR LES ACADÉMICIENS

—

L'Académie a toujours eu le privilège d'occuper, de passionner et d'amuser tour à tour l'opinion. A l'heure où, par suite d'un testament célèbre et de plusieurs élections disputées, elle fait plus que jamais parler d'elle, il nous a paru piquant de recueillir à son sujet quelques opinions, et d'établir une sorte d'échelle des sympathies et des admirations — ou, au contraire, des indifférences et des dédains — que professent à l'égard de ses membres, ainsi que de ceux du groupe rival fondé par M. de Goncourt, les jeunes écrivains.

A cet effet, nous formulions, dans notre dernier numéro, la question suivante :

« L'Académie des Goncourt, qui doit se composer, comme on le sait, de dix membres, dont huit ont été désignés par Edmond de Goncourt dans son testament, portera — si elle réussit à se constituer — à cinquante le nombre de nos immortels.

» Cela n'ira pas sans jeter un certain trouble dans nos habitudes, vieilles de plus de deux siècles et demi.

» Nous supposons donc que, pour ne rien changer à l'ordre établi, l'Académie française et l'Académie des Goncourt s'entendent pour ramener à quarante le chiffre des immortels, et nous demandons :

» *Quels sont les dix académiciens à éliminer* ? »

Comme il était à prévoir, une partie de nos correspondants répondent à côté, se bornant à émettre une opinion, sérieuse ou plaisante, sur l'Académie ou les académies en général. Mais parmi ceux qui s'en tiennent aux termes de la question, il y a lieu de faire cette amusante remarque : que beaucoup, se méprenant sur le sens que nous lui donnions, éliminent non pas les académiciens qu'ils jugent indignes d'être de l'Académie, mais, au contraire, ceux qu'ils jugent dignes de n'en être pas !

Nous divisons donc les réponses que nous avons reçues, et dont on trouvera ci-après les plus intéressantes, en quatre catégories : 1° Eliminations défavorables ; 2° éliminations favorables ; 3° opinions diverses ; 4° réponses fantaisistes.

I. — *ÉLIMINATIONS DÉFAVORABLES*

M. Paul Alexis. — Voici, selon moi, les dix noms à effacer afin que les cinquante « immortels » des deux académies combinées ne cessent pas d'être les « quarante » :

1° Marquis Costa de Beauregard; 2° de Freycinet (nommé pour cause de politique); 3° Gréard (trop normalien); 4° comte d'Haussonville (à cause de ses articles du *Figaro* sur les « *trottins* »); 5° Mgr Perraud (pas de déférence pour la religion); 6° Thureau-Dangin (historien que personne n'a lu); 7°, 8°, 9° et 10° les quatre que l'Académie va élire pour boucher les quatre vides existant (car il est à croire que l'Académie n'aura pas l'esprit de nommer enfin Zola).

M. Jean Chantavoine. — Dix, c'est bien peu ! Un choix, aussi restreint, devient fort embarrassant. Je serais déjà plus à l'aise si vous interrogiez vos lecteurs sur les dix qu'il conviendrait peut-être de laisser.

Enfin, considérons déjà M. Dumas comme remplacé par M. Theuriet, M. Léon Say par M. Albert Vandal (deux choix, dit-on, assurés), supposons les quatre places encore vacantes, tant quai de Conti qu'à Auteuil, comme occupées par — si vous voulez — : Zola, Mallarmé, Barrès et Léon Dierx, et commençons à sévir contre :

1° et 2° les ducs d'Audiffret-Pasquier et de Broglie, parce que, depuis la nuit du 4 août, il ne devrait plus y avoir de privilèges.

3° et 4° MM. le vicomte Henri de Bornier, bibliothécaire de l'Arsenal, et Jules Claretie, administrateur-général de la Comédie-Française, ces deux importantes fonctions étant très suffisantes déjà pour récompenser les vers de l'un et la prose de l'autre.

5° M. de Freycinet, à cause de l'Egypte! (Quand on parle de cet homme d'Etat en tant que membre de l'Académie Française, il faut bien faire intervenir les questions politiques, puisque, en littérature, il n'a jamais rien fait, ce qui n'est peut-être pas une raison pour ne pas *en être*, mais ce qui, à coup sûr, n'en est pas une pour *en être*.)

6° M. Gréard, qui est une démonstration attristante de la force aveugle des choses.

7° M. le comte Othenin d'Haussonville, qui serait une sœur de charité accomplie.

8° M. Alfred Mézières, qui paraît d'autant plus petit

qu'il n'a jamais parlé que des grands hommes, et aussi parce qu'on ne peut pas tout faire, même mal.

9° M. Perraud, évêque d'Autun, qui fait peut-être tres bien dans une chaire de cathédrale mais qui est un *homme de lettres* de discutable valeur.

10° M. Thureau-Dangin, parce que, pour être juste, il faudrait mettre avec lui sous la coupole tous les historiens de sa trempe, et qu'un Cirque Romain ne suffirait pas à les contenir.

Maintenant, quelques-uns de ces messieurs doivent à des considérations diverses de ne pas se trouver sur cette liste. Ce sont — entre autres ! —

M. Joseph Bertrand qui est, au moins, un savant.

M. Costa de Beauregard, parce que c'est un homme superbe et que, l'Académie étant femme, on lui doit passer quelques faiblesses. M. Herve, parce qu'on n'en doit tirer que dix. M. Ollivier, parce que son grand âge et sa santé délabrée font escompter que bientôt son siège sera tout naturellement vacant. M. Rousse, parce qu'il défendit jadis avec vaillance et éclat la veuve et l'orphelin. M. M. de Vogüé, à cause de l'*Alliance*! etc., etc...

En y réfléchissant, deux Rosny, c'est peut-être beaucoup. Ils pourraient *en être* chacun à son tour, — tels jadis Castor et Pollux se partageaient l'immortalité — ça n'en ferait qu'un et ça ferait tout de même plaisir à tous les deux. Mais comme ils ont beaucoup de talent, on peut les laisser tous les deux.

M. Léon Deschamps. — Duc d'Audiffret-Pasquier, duc d'Aumale, Gaston Boissier, duc de Broglie, marquis Costa de Beauregard, de Freycinet, comte d'Haussonville, Emile Ollivier, Thureau-Dangin, vicomte Melchior de Vogüé. — Voilà, seulement pourquoi pas les *dix* à conserver, plutôt ?

M. Edouard Dujardin. — Les dix académiciens à éliminer? Evidemment, les dix « Goncourt », si l'Académie est l'Académie.

M. Louis Dumur. — Boissier, Bornier, Freycinet, Gréard, Hervé, Legouvé, Mézières, Ollivier, Perraud, Thureau.

M. Henri Ghéon. — Outre quelques vrais écrivains récemment élus, l'Académie se répartit en deux groupes : d'une part ceux qui ne touchent point à l'art, d'autre part ceux qui le déshonorent en y touchant, marchands de vide, de toc et de larmoyant, arétin ou coupable. Entre les deux, point d'hésitation : des uns on ne sait pas pourquoi ils sont de l'Académie, mais des

autres on sait bien pourquoi ils n'en devraient pas être.

Je biffe donc les noms généralement respectés de MM. de Bornier, Cherbuliez, Claretie, Coppée, Halévy, Légouvé, Meilhac, Pailleron, Sardou, de Vogüé, préférant à l'inanité de Brichanteau ou de Marcelle l'œuvre absente du duc d'Audiffret-Pasquier. Les membres de l'Académie Goncourt, quoique d'inégal mérite, les remplaceront avantageusement.

M. René Ghil. — Voici mon avis d'éliminer, motivé à première vue par le *manque de qualité et de quantité, à la fois*, d'une œuvre littéraire sérieuse : MM. d'Audiffret-Pasquier, de Broglie, Costa de Beauregard, de Freycinet, Gréard, Edouard Hervé, Rousse, Alfred Sorel, Thureau-Dangin, pour l'Académie Francaise. — Octave Mirbeau, pour l'autre.

Mais, si l'on examine quels sont, des immortels, ceux dont le nom s'attache à un effort personnel, à un progrès, de pensée et de forme, à une marche intransigeante et raisonnée au Mieux : que de suppressions encore il faudrait !

M. Alfred Jarry. — André Theuriet, François Coppée, Edouard Pailleron, Sully-Prudhomme, Henri de Bornier, Victorien Sardou, Thureau-Dangin, Gaston Boissier, de Freycinet, Pierre Loti.

M. Louis Latourrette. — Mes haines, ou plutôt mes mépris ; et je ne borne à la dizaine fixée que les éliminables, en dehors des annulés : tels *tous* les ducs et universitaires.

A l'Académie francaise : Cherbuliez, Claretie, de Freycinet, Henry Houssaye, E. Legouvé, H. Meilhac, E. Pailleron, Sardou, Sully-Prudhomme. *A l'Académie Goncourt* : L. Hennique.

M. Marc Legrand. — Duc d'Audiffret-Pasquier, duc de Broglie, marquis Costa de Beauregard, de Freycinet, Edouard Hervé, Mgr Perraud, Rousse, Thureau-Dangin, Vandal, J.-K. Huysmans.

Papus. — Duc d'Audiffret-Pasquier, duc d'Aumale, duc de Broglie, Ferdinand Brunetière, marquis Costa de Beauregard, Emile Ollivier, Rousse, Thureau-Dangin.

M. Pierre Pernot. — Comme poète, je biffe sans jugement tout le cénacle élu par le plus dédaigneux des Apollophobes. Ce qui ne m'empêche pas d'admettre

Qu'on puisse voir, enfin, Abhorré de Salzac,
Sous le dôme immortel qui coiffe les Quarante,
Prendre place, à son tour, la palme verte au frac,
Dans un des fauteuils à douze cent francs de rente.

M. Octave Uzanne. — Dix, c'est bien peu, mais allons au plus pressé. Voici mes dix deleatur : Gaston Boissier, Henri de Bornier, Victor Cherbuliez, Costa de Beauregard, de Freycinet, Ludovic Halévy, Henri Meilhac, Emile Ollivier, Victorien Sardou, Edouard Pailleron.

M. Emile Verhaeren. — Duc d'Audiffret-Pasquier, duc d'Aumale, duc de Broglie, marquis Costa de Beauregard, de Freycinet, comte d'Haussonville, Mgr Perraud, Rousse, Alfred Sorel, Thureau-Dangin.

Quel dommage de n'en pouvoir barrer que dix ! Car il reste Bornier, Hervé, Ollivier, Mézières, etc.

II. — ÉLIMINATIONS FAVORABLES

M. Emmanuel Delbousquet. — Je retourne votre question — et, au lieu d'éliminer *dix* des « immortels » de l'Académie Française, (ce qui, vraiment, serait trop peu !) — pour qu'y puissent entrer, sans dépasser le chiffre voulu, les *huit* écrivains choisis par Goncourt — je me demande quels académiciens seraient dignes d'être groupés auprès de ceux qui justifient l'admiration du Maître perdu. Cela me paraît un choix plus sûr — si tant est qu'une académie soit possible sans être un extrême danger pour la dignité et la liberté de ses membres — en même temps qu'une digue opposée aux efforts d'évolutions nouvelles.

Donc, simplifiant la question, je nomme — à joindre aux huit membres de l'académie Goncourt : MM. José-Maria de Heredia, Anatole France, Paul Bourget.

Mais M. de Heredia en sa qualité de poète étant exclu, je le remplace volontiers par M. Paul Adam ou M. Maurice Barrès.

Quant aux... autres... !

M. René Dubreuil. — Les dix academiciens à éliminer des deux listes en question sont les suivants : Anatole France, Bourget, Heredia, Lemaître, Huysmans, Mirbeau, Rosny aîné et Rosny jeune, Meilhac, et Halévy. — Et quand ils auront été éliminés, ils pourront se reconstituer et former une troisième académie où tous les éléments iront à peu près représentes de normale façon.

M. Albert Mockel. — MM. Anatole France et J.-M. de Heredia, tout d'abord. Puis MM. Gaston Paris, Paul Bourget, le duc d'Aumale (il en faut bien un), Ferdinand Brunetière, Sully-Prudhomme, dans l'Académie française. MM. Octave Mirbeau et J.-K. Huysmans dans l'Académie des Goncourt. — Mais vous avez bien

compris, n'est-ce pas? Il s'agit des littérateurs qu'il faudrait, entre tous, y garder. Les autres, vraiment, ils sont trop, et je m'exténue à choisir.

Reste une dixième place; mais il reste aussi des fauteuils à pourvoir, et un nom s'impose ici : celui de M. Elémir Bourges, que l'Académie des Goncourt doit élire, si elle veut s'adjoindre un talent et un caractère, et si elle a le sens de la véritable noblesse.

M. Charles Morice. — Je ne sais, découragé dès le premier regard, lequel des deux partis à prendre serait le plus court : « Expulser » les indignes ou « éliminer » les *autres*. Et puis, votre question me semble exclusive de toutes « distinctions », et pourtant n'est-ce pas le cas d'en faire? Mais soit, je prends mon parti : je ne condamne pas, je décore; c'est-à-dire, je n' « expulse » pas, j' « élimine » (pour des motifs divers et qui parfois plongent dans un passé sans retour) Paul Bourget, duc de Broglie, Ferdinand Brunetière, Anatole France, J.-M. de Heredia, J.-K. Huysmans, Octave Mirbeau, Gaston Paris, Albert Sorel, Melchior de Vogüé. — En l'absence de ces messieurs, leurs ex-collègues et confrères seront, *à peu près*, en famille.

M. Yvanhoé Rambosson. — Anatole France, J.-M. de Heredia, J.-K Huysmans, Octave Mirbeau, Alphonse Daudet, Pierre Loti, Paul Margueritte, Gustave Geffroy, les Rosny.

Je propose d'éliminer les dix bons écrivains ci-dessus pour rendre plus homogène l'indigeste plum-pudding académique.

M. Gabriel Randon (Jehan Rictus). — En consultant votre liste, je trouve tous les académiciens admirablement choisis dans les deux académies. Toutefois, je dirai carrément que l'argent laissé par Goncourt me semble détourné de sa destination, puisqu'il va à des écrivains qui gagnent leur vie et n'ont plus à s'inquiéter d'assurer leur avenir. Personnellement, j'aimerais mieux être de l'Académie des Goncourt que de la vieille, car, ainsi que dirait le poète Saint-Pol-Roux, il y aurait au moins, avec celle-là, « le toit, la soupe, le bœuf et le tabac », et le rêve et le travail, ajouterai-je.

Enfin, biffez ce que vous voudrez, excepté MM. J.-M. de Heredia, J. Lemaître, François Coppée, Sully-Prudhomme, M. de Vogüé, qui sont de braves gens, *humains* et *bons*, auxquels je suis heureux de pouvoir offrir mes sentiments respectueux et sincères. Ça n'est pas beau d'être *rosse*, excepté envers les hypocrites et ceux qui font de la littérature en amateurs. Voilà.

M. Adolphe Retté. — Académie officielle : *à conserver* : Heredia parce qu'il a fait quelques beaux vers, Brunetière parce qu'il est probe et qu'il sait ce qu'il dit, Sorel, parce que c'est un bon historien. — Les autres, au barathre ! *Académie Goncourt* : Geffroy, Hennique, Rosny, et peut-être Mirbeau — mais celui-ci ne fait plus que des articles. Toutefois il faut bien spécifier que si ces écrivains ont une valeur, elle n'est nullement rehaussée par leur entrée dans le macaquisme académique — au contraire !

M. Léon Riotor. — Qui rayer de vos noms associés d'académiciens pour qu'il n'en restât que 40 au total complet ? Les dix plus écrivains, plus indépendants, plus artistes, plus « eux » des troupeaux réunis. — France, Mirbeau, Heredia, Lemaitre, Huysmans, Geffroy, Bourget, Loti, Hennique, Daudet lui-même. On ne s'explique guère quel besoin éprouvent de tels écrivains à s'embrigader pour un semblant de besogne pompeuse et niaise.

M. Laurent Savigny (Joseph Savary). — Et d'abord laissez-moi déplorer la réapparition de la question « *Académie des Goncourt* ». Ne pourrait-on éliminer les cinquante académiciens ? Cela diminuerait-il le talent de Mirbeau, Geffroy, Rosny, Bourget, France et de Heredia ? Merci de m'avoir révélé l'existence de M. Rousse, Académicien Français.

M. Gabriel Soulages. — Transformons cette élimination restreinte en un renvoi à peu près général, en respectant seulement les Rosny et Anatole France.

M. Jean de Tinan. — Il me paraît inutilement outrecuidant de risquer contre de respectables personnes — dont, d'ailleurs, je n'ai guère eu le temps d'approfondir toutes les intentions — un jugement comparatif que des raisons d'intérêt pourraient m'amener à palinodier fâcheusement quelque jour. Je trouverais d'autre part cruel, m'aidant d'un excellent petit volume illustré intitulé « *Nos Académiciens* », de prier de s'en aller ceux de ces messieurs qui ont le moins de chances de durer dix ans avec moi.

J' « élimine » donc MM. Bourget, Daudet, France, Halévy, Heredia, Lemaître, Loti, Pailleron, Rosny, Sardou.

Mais c'est pour les installer plus luxueusement sous la belle coupole que je dédie plusieurs fois par jour à ceux que j'admire ou à ceux qui me distraient.

M. Jean Viollis. — Que MM. d'Audiffret-Pasquier ou Thureau-Dangin soient « académiciens » (ma chère !)

ah, rien de plus normal et j'y souscris de mon humble paragraphe. M. Huysmans lui-même a tous les droits au bon fauteuil ; car c'est un homme de bureau ; il connaît la ponctualité ; il adore les catalogues ; il est décoré ; et, j'imagine, quel charme savoureux dans sa conversation avec M. Brunetière et M. de Vogüé !

Mais Heredia ! Mais Mirbeau ! Mais Rosny !

Je propose donc la radiation des dix noms suivants : Anatole France, J.-M. de Heredia, Pierre Loti, Sully-Prudhomme, Alphonse Daudet, Gustave Geffroy, Paul Margueritte, Octave Mirbeau, Rosny jeune, Rosny aîné.

Puis, à titre d'indication : Jean Moréas pourrait occuper le fauteuil vacant de Heredia ; le dit Moréas ne dirait pas non ; mais M. Raynaud pesterait.

III. — OPINIONS DIVERSES

M. Christian Beck. — L'Académie étant un salon d'*hommes de lettres*, je suis d'avis de supprimer les marins, les ducs, les évêques et les professeurs... Mais alors, il faudrait en supprimer bien plus de dix. Et puis, ce ne serait plus un salon. — Au fait, ne supprimons personne.

M. Remy de Gourmont. — Je les trouve très convenables ainsi, ces deux Académies. Ce serait vraiment dommage d'y rien changer.

M. Jean Grave. — Je vous avouerai que la question me laisse absolument froid. Académie officielle existante ou Académie qui tendra à le devenir lorsqu'elle se sera constituée, c'est, pour employer l'expression de notre oncle Sarcey : kif-kif bourrico.

Le goût, le talent ne se codifient pas, ils resteront toujours l'expression de tempéraments et d'aptitudes personnels. C'est déjà faire preuve de mauvais goût, d'avoir la prétention de former un cénacle qui devra les sanctionner.

M. André Lebey. —Pour pouvoir répondre, il faudrait connaître les œuvres de tous les académiciens de maintenant et je n'ai rien lu de M. Joseph Bertrand, de M. Alfred Mézières, de M. Rousse, etc., ni même de M. Cherbuliez. Que peut nous faire d'ailleurs l'Académie! C'est une maison qui, telle qu'elle est actuellement, ne nous intéresse guère et ce n'est jamais elle qui motivera nos sympathies ou nos admirations.

M. Pierre Louys. — Loin de vouloir décimer les académies existantes, je souhaite qu'on en forme une

troisième. Si parmi les écrivains âgés de plus de quarante ans on choisissait les noms suivants : Robert de Bonnières, Léon Dierx, Vte de Guerne, Stéphane Mallarmé, Louis Ménard, Catulle Mendès, Frédéric Mistral, Joséphin Peladan, Jules Verne, Emile Zola, on composerait une assemblée qui ne manquerait pas de piquant, et qui, par la somme et la qualité des talents, pourrait rivaliser avec le meilleur des deux autres cercles littéraires.

M. Maurice Magre. — Il me semble que bien plus de dix noms devraient être rayés, mais je ne saurais le faire, estimant que les académies ne sont pas des groupements libres et par leur mode de recrutement ne peuvent être que des centres de réaction et de routine néfastes au progrès littéraire.

M. Henri Mazel. — Pourquoi faire de la peine à dix écrivains qui, eussent-ils été ministres, n'en sont pas moins supérieurs aux neuf dixièmes des votants qui bifferont leurs noms ?

M. François de Nion. — L'Académie française étant considérée par la majorité de ses membres actuels comme un extrait de cercle mondain et intellectuel, il me semble que la meilleure solution à donner pour résoudre la question — assez imprévue — posée par le *Mercure de France* consisterait à biffer sur les listes de la Société qui siège quai Conti les quatorze noms suivants, qui sont des noms purement littéraires, et à les verser dans l'Académie qui habitera, je l'espère, un jour la maison du boulevard Montmorency :

Paul Bourget, F. Brunetière, Victor Cherbuliez, François Coppée, Anatole France, L. Halévy, J.-M. de Heredia, Jules Lemaître, Pierre Loti, H. Meilhac, E. Pailleron, Victorien Sardou et Sully-Prudhomme.

Quatorze et huit font vingt-deux, les membres de l'Académie française ainsi dégagée resteraient également au nombre de 22. On n'aurait de part et d'autre qu'à ne pas procéder à de nouvelles élections en attendant les « extinctions ».

Et nous aurions ainsi deux Académies de nombre égal, l'une côté *cour* et l'autre côté *jardin*, qui pourraient quelquefois se rencontrer sur le pont des Arts pour y donner à nos contemporains le spectacle salutaire de jeux athlétiques renouvelés des Grecs.

M. Maurice Pujo. — Je suis très embarrassé pour répondre à votre question. Sur les quarante-quatre « Immortels » dont vous voulez bien me faire connaître la liste, j'avoue, à ma honte, qu'il y en a exactement

vingt-deux dont je n'ai absolument rien lu. Et parmi ceux que je connais mieux, il m'a été tout à fait impossible d'en trouver dix que j'estime assez pour les juger dignes de ne faire partie d'aucune académie.

M. Archag Tchobanian. — L'Académie française aurait perdu son originalité en acceptant les écrivains originaux. Elle n'a jamais été le vrai temple du génie français. Pompeuse, presque emperruquée, elle me paraît toujours en style Louis XIV, aristocratique, ecclésiastique, mondain et archaïque.

Il vaudrait mieux conserver son cachet à cette vénérable institution. Je ne m'étonne pas que les Molière, les Balzac, les Flaubert, les Verlalne, soient restés dehors. Des esprits indépendants et forts ne peuvent pas se grouper. L'Académie est un salon. Elle gagnera à garder sa nuance anodine de vieux pastel.

M. Alfred Vallette. — Des gens désirent violemment être de l'Académie des Jeux Floraux, et d'autres de l'Académie Française : je suis sans courage pour biffer le nom de dix personnes dont l'idéal fut l'une de ces institutions inoffensives, inutiles et parfaites.

M. Francis Vielé-Griffin. — Vous parlez excellement *d'habitudes séculaires* ; ne sont-ce elles qui expliquent et justifient l'existence d'une Académie française ?

Donc, aux appels successifs de la mort, que MM. Daudet, Rosny, Hervieu, de Régnier et maints autres prennent rang à leur tour parmi les *Quarante* et assument l'habit vert, assez bien porté dans le passé et, ma foi, dans le présent, pour qu'on l'endosse avec une satisfaction légitime. A l'âge du doute (est-on sûr de ne jamais douter de son œuvre ?) il peut être doux de se caser, par droit d'élection, dans le fauteuil de Hugo et de Corneille, et seule l'Académie française rassure et satisfait. Que l'ambition tragique de M. Zola nous instruise : il a fait fi du *Grenier*, et c'est la *Coupole* qu'il lui faut. A lui, comme à vous, l'idée d'une institution rivale et moderne a paru intolérable ; qu'on laisse donc aux jeunes arabes, ses héritiers *légaux*, l'argent que M. de Goncourt n'a pas voulu léguer aux poètes français.

A qui hésiterait à s'asseoir auprès de M. Coppée, on ne saurait que conseiller un peu de courage : *toute maison a son cadavre.*

IV. — RÉPONSES FANTAISISTES

M. Léon Bloy. — Je vote pour l'élimination totale de l'un et l'autre paquet.

A peine excepterais-je M. Victor Cherbuliez qui sait le suisse et J.-K. Huysmans qui écrit assez proprement le hollandais.

Il y a aussi Paul Bourget... Mais depuis qu'on l'a fait duc de Broglie, il m'epouvante.

M. Victor Charbonnel. — Ce qui caractérise évidemment la littérature contemporaine, c'est un mode nouveau de collaboration par consanguinité. Si le génie peut y perdre, le talent et les écrivains eux-mêmes ne peuvent qu'y gagner. Il faut encourager cela.

Comme donc je suis pour l'Académie, — pour la bonne, celle des Goncourt, — et comme les frères Jules et Edmond demeurent surtout le type de la collaboration jumelle, je demanderais que sous le patronnage, devant le double buste des frères de Goncourt, une Académie fût constituée qui porterait ce nom : Académie des Frères.

Elle comprendrait vingt membres. Chacun comptant pour deux, nous retrouverions le chiffre fatidique de quarante.

Il y aurait, par exemple, les frères Lionnet (puisque nous faisons des immortels), les frères J.-H. Rosny, les deux Coquelin, les frères Zemganno, les frères Paul et Victor Margueritte, les frères duc d'Audiffret-Pasquier et marquis Costa de Beauregard , les frères Loti et « mon frère Yves », les sœurs Cardinal (en souvenir de Richelieu), les frères Davenport, les frères Siamois, — sans oublier les frères ennemis...

M. Henry.-D. Davray. — Le Mercure ne voulant rien changer « *à l'ordre établi* », c'est amusant, mais pourquoi à son tour n'instituerait-il pas une académie nouvelle dont le besoin se fait impérieusement et étrangement sentir ?

M. André Fontainas. — A qui ne saurait s'en passer, une académie confère, non à ses œuvres, l'immortalité. Le nom de M. de Crébillon le père survit comme d'un académicien ; le fils qui ne fut pas de l'illustre compagnie reste, simplement, Crébillon. A éliminer les noms de MM. Anatole France, Léon Hennique, J.-M. de Heredia, Hervé, qui fit l'*Œil crevé*, J.-K. Huysmans, Alfred Jarry, J.-H. Margueritte, Gaston Paris, Edmond et Jules Rosny.

M. Paul Fort. — Et d'abord, quels sont les dix collaborateurs à éliminer du *Mercure* ?

On pourrait songer à se nettoyer avant de nettoyer les autres.

J.-M. de Heredia. — Des deux compagnies fondées, l'une par le Cardinal de Richelieu, l'autre par M. de Goncourt, il ne m'est vraiment possible d'éliminer qu'un seul académicien :

J.-M. de Heredia.

M. A.-Ferdinand Herold. — Les dix plus âgés.

M. Virgile Josz. — Je pensais arriver au résultat en éliminant les doubles, ainsi qu'on fait dans certaines collections. Mais que faire des triples, des quadruples, des sextuples, il y en a... L'opération touchant au fantastique, j'ai simplement mis les noms dans mon chapeau.

Sont sortis : Paul Bourget, Thureau-Dangin, duc d'Audiffret-Pasquier, Victor Cherbuliez, Othenin d'Haussonville, Emile Ollivier, duc de Broglie, Rousse, de Freycinet, E. Hervé.

Maintenant, je ne vois pas trop ce qu'il y aurait de changé si on remplaçait M. Bourget par M. Daudet, M. Thureau par M. Geffroy, etc.

M. Stuart Merrill. — Il me semble beaucoup plus facile de répondre à la question inverse: *Quels sont les dix académiciens à retenir* ? Ceux-ci sont, puisque l'Académie est le dernier salon où l'on s'assied, et qu'il faut céder le fauteuil aux vieux : MM. d'Audiffret-Pasquier, Aumale, Boissier, Broglie, Claretie, Costa de Bauregard, Freycinet, d'Haussonville, Ollivier, et pour concilier les idées de ces survivants d'anciens et divers régimes, l'homme qui comprend tout (sauf Edgar Poe), le bon M. Coppée. L'anarchie de l'avenir pourrait être représentée par un onzième, M. d'Engin (Thureau).

M. Eugène Morel. — L'ordre alphabétique : Audiffret, Aumale Bertrand, Boissier, Bornier, Bourget, Broglie, Brunetière, Cherbuliez, Claretie... ou à l'envers : Vogüé, Thureau, Sully-Prudhomme, Sorel, etc.

M. Pierre Quillard. — Pour précipiter sans scrupule dans la trappe à académiciens dix hommes notables, encore faudrait-il se savoir impartial et averti sur chacun et sur tous. La vie est courte : je n'ai pu lire des poésies de M. Rousse que quelques pièces d'anthologie ; et je ne connais qu'à peine les vaudevilles de M. de Vogüé, et ne me figure M. Henri de Bornier et ses travaux sur l'Islam que par un vers admirable de Raoul Ponchon :

Ainsi parle Bornier, empereur des pochards.

J'ai donc estimé mieux séant de m'en remettre comme le juge Bridoye « au sort des dez ». Voici leur sentence : Ernest Legouvé, J.-M. de Heredia, Gaston Boissier, Alfred Mézières, J. Bertrand, Octave Mirbeau, Thureau-Dangin, J. Claretie, Rosny jeune, J. Lemaître.

Mme Rachilde. — Comme je ne dois pas entrer dans l'immortalité, il me paraît puéril d'en faire sortir les quelques vieux Messieurs dont je n'aime pas la conversation.

M. Jean Rameau. — Quels académiciens éliminer ?

Ceux qui ont le plus de talent, naturellement. Les autres ne gênent personne.

M. Hugues Rebell. — Au lieu de supprimer des académiciens, il faudrait en créer de nouveaux. Ayons le courage de le reconnaître : l'Académie française, avec son annexe récente, l'Académie des Goncourt, ne suffit plus aux besoins de la démocratie. Tout le monde réclame à grands cris « le droit aux honneurs », et ce n'est que justice. Je ne vois pas pourquoi chaque Français majeur, n'ayant pas au préalable subi de condamnation, ne saurait être académicien, du moins à certains jours. Le vœu le plus cher de M. Zola se trouverait ainsi exaucé. Il est vrai qu'ayant enfin réalisé son programme, on se demande à quoi le grand homme emploierait son énergie. La présentation au fauteuil est un exercice hygiénique, innocent et distingué, que ne peuvent remplacer le jeu, les amours séniles, ni même la bicyclette.

M. Henri de Régnier. — Il n'y a jamais qu'un académicien à supprimer, celui qu'on remplacerait volontiers et qui ne voterait pas pour vous.

M. Jules Renard. — Pourquoi chagriner nos maîtres ? Un peu de patience. S'il y a dix académiciens de trop, laissons « opérer » la mort. Il ne lui faudra pas longtemps pour réduire les Immortels au nombre légal. Et elle saura, mieux que nous, faire un choix tel que personne n'y trouve rien à redire.

M. Jean Thorel. — « Eliminer » dix académiciens sur cinquante, c'est donc en consacrer quarante. A l'Académie française, ils se mettent près de quarante pour en nommer un. Je ne me vois pas du tout en nommer quarante à moi seul. Car, si la science de l'arithmétique n'est pas une vaine chimère, ce serait me proclamer (40 : 1/40) seize cents fois plus fort que n'importe lequel des académiciens. Et je n'ai pas, — hélas ! — de ces vanités-là !

Cependant, et quoique je n'y réponde pas, votre question me plaît beaucoup. J'espère qu'elle mettra sur la voie d'une réforme que je préconise depuis longtemps. Les nominations à l'Académie m'intéressent toujours très vivement. Aussi je les trouve toujours trop rares. De même que vous, j'estime qu'il serait « troublant » d'augmenter le nombre des académiciens. Et comme, d'autre part, je ne souhaite la mort de personne, je voudrais que l'Académie se décidât à expulser elle-même tous les ans deux ou trois de ses membres. Je suis persuadé que ce petit jeu deviendrait vite très amusant. Et le bon public en aurait pour son argent, car n'oublions pas que l'Académie est un théâtre subventionné, — pardon : une institution subventionnée. Je suis même très surpris qu'il ne se soit jamais trouvé de député pour demander que l'Académie aille donner des « représentations » aux contribuables de province, comme il s'en trouve pour proposer d'envoyer nos chères petites danseuses de l'Opéra charmer les yeux des épiciers et des notaires de Brive-la-Gaillarde.

M. Paul Valéry. — L'Académie n'est pas mon fort.

M. George Vanor. — Il faut laisser tous les Académiciens aux deux Academies, mais il faut, de l'Institut, rayer *dix* fois l'affreux Larroumet.

RÉSULTAT

Outre les 55 réponses publiées ci-dessus, nous en avons reçu 162 autres, soit, en tout, 217 réponses, dont quelques-unes anonymes, mais que — soyons bon prince — nous faisons néanmoins compter dans le résultat.

Sur ces 217 réponses, 61 peuvent être rangées dans la première catégorie (*éliminations défavorables*) et 53 dans la seconde (*éliminations favorables*), soit 114 réponses valables. Les autres, n'étant que des opinions générales ou des facéties, ne prennent naturellement pas part au scrutin.

La première colonne donne le chiffre des voix défavorables, la seconde le chiffre des voix favorables. La troisième, constituée par la différence entre les deux premières, présente le résultat exact. C'est, en conséquence, dans l'ordre fourni par cette dernière colonne que nous rangeons les quarante-six académiciens.

MM.	Voix défav.	Voix favor.	Résult. gén.
De Freycinet	43	0	43
Thureau-Dangin	37	0	37
Marquis Costa de Beauregard	28	0	28
Duc d'Audiffret-Pasquier	20	0	20
Vicomte Henri de Bornier	17	0	17
Mgr Perraud	17	0	17
Duc de Broglie	18	3	15
Rousse	14	0	14
Gaston Boissier	13	0	13
Gréard	13	0	13
Comte d'Haussonville	12	0	12
Ernest Legouvé	11	0	11
Emile Ollivier	11	0	11
Edouard Hervé	10	0	10
Edouard Pailleron	12	3	9
Victor Cherbuliez	9	1	8
Jules Claretie	9	1	8
Victorien Sardou	12	5	7
André Theuriet	6	0	6
Henri Meilhac	9	4	5
Alfred Mézières	5	0	5
Albert Vandal	5	0	5
Duc d'Aumale	8	4	4
François Coppée	7	4	3
Henry Houssaye	3	0	3
Vicomte Melchior de Vogüé	6	4	2
Ludovic Halévy	6	5	1
Ernest Lavisse	1	0	1
Joseph Bertrand	0	0	0
Albert Sorel	6	8	2
Sully-Prudhomme	6	10	4
Léon Hennique	3	9	6
Gaston Paris	0	6	6
Ferdinand Brunetière	4	11	7
Paul Margueritte	0	9	9
Pierre Loti	3	13	10
Jules Lemaitre	0	13	13
Alphonse Daudet	0	15	15
J.-K. Huysmans	2	18	16
Gustave Geffroy	0	17	17
Paul Bourget	0	21	21
J.-H. Rosny (les frères)	0	24	24
Octave Mirbeau	2	27	25
Anatole France	0	38	38
J.-M. de Heredia	0	45	45

Les dix académiciens à éliminer sont donc : MM. de Freycinet, Thureau-Dangin, marquis Costa de Beauregard, duc d'Audiffret-Pasquier, vicomte Henri de Bornier, Mgr Perraud, duc de Broglie, Rousse, Gaston Boissier et Gréard.

Les dix académiciens, par contre, qui sont le plus sympathiques à la nouvelle génération sont : MM. J.-M. de Heredia, Anatole France, Octave Mirbeau, J.-H. Rosny, Paul Bourget, Gustave Geffroy, J.-K. Huysmans, Alphonse Daudet, Jules Lemaître et Pierre Loti.

Enfin, 9 voix se sont prononcées pour la suppression de l'Académie des Goncourt; 3 pour le maintien tel quel des deux Académies ; 6 pour une Académie composée uniquement d'hommes de lettres; 8 contre le principe même des Académies.



LES FACTICES

MŒURS CONTEMPORAINES

(*Suite*)

—

PREMIÈRE PARTIE

LES ENFANTS D'IRMINSUL

(Le Rêve de l'Action)

V

Sous le plafond bas de leur chambre d'amour, les amoureux, étendus tout de leur long dans les étoffes qu'ils déployaient fiévreusement, disputaient au sujet des nuances et de la qualité des soies.

— Moi, disait Paul de Fertzen, je choisirais ce damas de Lyon blanc-rosé où les fleurs de perce-neige et les pétales de lis, jetés en fer de lance, donnent l'illusion d'une aurore vue à travers la grille d'un jardin ducal. Je ne comprends que le blanc, le blanc teinté dans sa trame... Une vierge ayant de mauvaises pensées !

— Moi, répondait Jane Monvel, j'aime bien le blanc, mais je suis brune et je trouve que le blanc durcit les traits des brunes. Pourquoi pas du rose ? Tiens, ce velours bengale rebroché d'or vert. Un vrai manteau de reine ! Ou encore oser le jaune, cette armure de satin paille brodée de grappes de lilas ! Quelle étonnante jupe de princesse ! Ce serait riche, très éclatant, tout en demeurant fort distingué. On ajouterait une queue de velours violet uni afin de rendre la robe plus *moyennâgeuse*.

— *Riche ! Eclatant ! Distingué,* chantonna Paul ! Les traits des brunes *qui durcissent*... et, aussi : *moyennâgeuse* ! Tu viens d'étiqueter ton bagage de femme en partance pour la vie. Tu n'iras pas loin, toi !... Ce velours bengale rebroché d'or vert ? Es-tu la reine, la reine indifférente, couleur de rose gloire qui, des tigelles d'herbes aux ongles, les sème une à une sur son manteau en songeant qu'on peut faire tuer le même nombre d'hommes ! Oser le jaune soufre fleuri de lilas ? Es-tu la fille cruelle effeuillant des guirlandes d'âmes printanières ? Non ! Tu es leur pauvre copie, une jolie suivante aux ambitions bourgeoises. Tu étoufferas, là-dedans, comme un oiseau pressé par les trop lourdes reliures d'un livre. Puisque le blanc ne te va pas... alors du vert pâle, cette modeste mousseline de soie couleur d'eau. Ce ne sont point les étoffes qui sont faites pour les femmes. Ce sont les femmes qui sont destinées aux étoffes. Tu es perfidement simple et tu es légion comme les vaguelettes d'un fleuve uniforme. Prenons ces roseaux d'argent, ces libellules d'émeraude, tout ce bord d'étang que je vois là-bas, un velours de Gênes, je crois, et sous ce manteau, d'une richesse distinguée, arborant tes espérances, ruissellerait l'eau bavarde, monotone, cette mousseline si coulante dans les mains !...

Paul, vautré sur des pièces d'étoffe, faisait filer la mousseline de soie verte entre ses doigts nerveux, très habiles à manier les plus délicats tissus, et il drapait ses plis flous pour le seul plaisir d'en rêver tout haut.

— Oui. Du vert ! Ce ne serait pas mal. Tu t'y connais, décidément, mon cher poète, quoique tu deviennes insupportable ! (Elle se releva d'un bond.) Est-ce que c'est ta place, dis, au milieu de ces chiffons ! Voilà une heure que tu les caresses comme tu me caresserais moi-même !...

— Mieux ! objecta Paul.

Ils se regardèrent, boudeurs. Le jeune homme, plongé dans la factice fraîcheur de ces reflets verdâtres, le corps noyé, perdu, ne sortait que sa tête

et représentait bien le serpent à face de sphinx de cet Eden de modiste, au ciel bas, capitonné, s'écrasant sur eux de tout le poids de son luxe voluptueux, les forçant à ramper en des poses équivoques. Leur chambre d'amour se tendait de cachemire bleu-sombre souligné de larges bandes de fourrures grises, comme une nuit de printemps l'est quelquefois de nuées d'orage. Les meubles, encombrés de pièces d'étoffes roulées ou dépliées, n'apparaissaient plus qu'en écueils affleurant un torrent. Des bibelots surnageaient : statuettes polychromes aux petits gestes fous, vases de cuivre persan, objets de toilette ou ustensiles de fumeur, avec tout le désordre d'un bazar oriental entraîné par une inondation. On devinait que chaque Eve nouvelle avait apporté là un échantillon de sa fantaisie, et l'ensemble de ces diverses perversités féminines ne constituait pas précisément une œuvre très artistique. Le lit, phénoménal divan qui bavait l'écume de ses draps ourlés de dentelles presque au ras du tapis, se recouvrait d'une avalanche momentanée de velours et de peluches, grossissant toujours, accrochant déjà, vers le plafond, les croissants de la veilleuse turque, dont les cabochons luisaient sournoisement comme des regards criminels.

Jane Monvel, la dernière Eve de l'Eden, vivait depuis trois mois dans ce charmant capharnaüm, heureuse mais pas gaie. Elle ne croyait pas à la durée de son bonheur. Toute ravie et tout épeurée par les multiples éblouissements de sa somptueuse prison, elle s'y était blottie, fermant les yeux, perdant son rire espiègle, en pauvre écureuil étourdi qui finit par trouver que sa cage tourne trop vite. Son existence de créature-jouet, passée chez une *bienfaitrice*, lui avait appris qu'il ne faut point compter sur l'affection des maîtres capricieux, et, souvent, dans ce doux nid, ouaté, calfeutré, les jeunes gens se disputaient durement pour peu de choses. Paul-Eric de Fertzen cherchait à oublier certaines secrètes humiliations de son amour-propre en humiliant l'amour-propre de sa compagne.

Ne goûtant, du reste, le plaisir qu'à l'état de tourment, surtout pour les autres, il aimait les larmes comme un petit empereur romain. De son côté, Jane Monvel joignait toutes les ordinaires maladresses des femmes éprises aux plus pitoyables imitations de la *grande Française*. Elle roucoulait sans raison, débitait la tirade sentimentale d'un ton de pensionnaire punie et risquait des allusions touchantes à la mémoire de son père, le capitaine d'artillerie, mort, jadis, pour le drapeau. Comme il arrive parfois aux jeunes filles devenant femmes, elle avait laissé son ton de gamine pour prendre un accent pathétique et des allures de vierge martyre ; se doutant, d'instinct, qu'elle n'était pas destinée aux gloires de l'amour, elle boudait, souvent, devant lui, en mignonne exilée regrettant le pays de l'innocence. Au fond, Jane éprouvait de vagues terreurs. Le silence de Mme de Crossac lui pesait. Elle se sentait guettée, de loin, espionnée par une ennemie qui ne pouvait lui pardonner sa fugue. Son bonheur ne durerait pas dans ces conditions mystérieuses, et pour qu'elle fût heureuse normalement, il était necessaire de subir la vengeance de sa rivale. Elle expliquait cela, des journées entières, au jeune amant qui commençait à trouver que le châtiment en question se trompait de victime.

Lorsque l'idée d'un début théâtral s'empara de la craintive toquée, Paul y applaudit, s'écriant :

— Mais oui ! Tu me parais née pour doubler les Geneviève, toi !

Et ce nouveau jeu leur fournit les plus âpres sujets de discussions.

— Quand j'aurai un métier, que je pourrai vivre du fruit de mon travail, comme *avant*, disait Jane d'une voix fébrile, tu me respecteras. Tu songeras que, si je l'avais voulu, j'eusse été digne de porter ton nom. Et puis, je ne serai plus ton chien, ta chose, l'objet que tu viens prendre en passant. je vivrai enfin de ma vie à moi, et cette femme n'aura pas le droit de prétendre que je n'ai fait que changer de maître !...

Cela continuait, sur ce mode mineur, pendant de longues après-midi, et se terminait, généralement, par une crise de nerfs, assez semblable aux crises de nerfs de Mme de Crossac, quoique moins violente.

On dépliait donc des étoffes, dans le nid des amoureux, et on choisissait le costume du début, mais ce n'était qu'une suspension d'armes, les deux jeunes gens s'observaient, de l'hostilité plein les prunelles.

— Enfin ! il faudrait se décider, murmura Paul repris d'un accès de mauvaise humeur.

Jane était vêtue d'un léger peignoir de dentelles, sans corset, sans dessous, comme en chemise et très petite fille malgré ce deshabillé de femme prête au plaisir. Elle conservait de gauches mouvements d'écolière voulant vivre et ne sachant de la vie que ce qu'elle en a lu dans les romans, son ancien métier de lectrice pour grande dame amoureuse lui remontant toujours au cerveau.

— Vois-tu, Paul, soupira-t-elle tristement, j'ai, aujourd'hui, l'idée que tu ne me laisserais pas entrer au théâtre, si tu m'aimais...

— Allons, bon ! je te fais un rôle, je t'invente un costume, je te prépare un de ces triomphes dont on garde le souvenir, même sur les boulevards, et tu me reproches de ne pas t'aimer ? (Du ton d'un collégien qui se fâcherait avec un autre collégien, Paul ajouta :) Tu sais, Janette d'Arc, pas de blague, je déplore la plainte de la colombe blessée encore plus que le discours patriotique. Ne complique rien...

— Ce n'est pas de ma faute ! Il y a un moment j'étais très gaie, et je suis triste, tout d'un coup, horriblement triste sans savoir... Je voudrais mourir !

— Nous aurions là de jolis linceuls, si la mort venait... Quel genre de mort, hein ?

Paul la regardait, de bas en haut, demeuré roulé à ses pieds en serpent tentateur.

— Il me semble que je suis sur le sommet d'une montagne et que je vais tomber, Paul, me briser

en mille miettes. Au couvent, chaque fois qu'une religieuse devait me punir, j'avais de ces vertiges. Pourquoi?

— Parbleu !... les petites filles sont toujours coupables et méritent toujours le fouet !...

Jane joignit les mains, se pencha :

— Je t'en supplie, dis-moi que tu m'aimes ? dis-moi que je suis tout pour ton cœur et que si je mourais tu continuerais à porter ma bague?

— Très volontiers, car elle est jolie, ta bague !

Et Paul regarda complaisamment son annulaire où brillait une opale sertie dans une chevalière d'or mat.

Jane, la sentimentale, la lui avait donnée parce que c'était la seule fortune qui lui vînt de son père, et l'orpheline pensait que ce cadeau, sacrilège un peu, lui attacherait davantage le jeune inconstant.

— Si nous choisissions ce velours fleuri de glaieuls? proposa Paul, voulant opérer une diversion à tout prix. Une robe droite plissée, des manches en voile, brodé de gemmes?...

Jane s'appuyait, rêveuse, au monceau d'étoffe jeté sur le lit. Elle hocha la tête, indifférente.

— Ou, poursuivit Paul s'animant, cette moire d'argent à ramages de perles, pluie de verglas sur la glace ? Elle est pourtant moins extraordinaire que le damas de Lyon avec ces pudiques perce-neige et sa teinte rosée d'Alpe effleurée par le soleil levant. Qu'en penses-tu ? Oh ! ce damas épais comme un cuir de Cordoue et souple comme la peau d'un ventre de fille ! Rien n'est plus merveilleux !

Rampant pour atteindre le damas qui se drapait, en hauteur sur un fauteuil, comme vraiment une Alpe inaccessible et radieuse, Paul le tira du bas à pleine poigne, le fit choir, et l'étoffe, se cassant, s'effondrant, eut un bruit doux, un jurement de bête frêle qu'on étrangle, se tordit, sous les nerveuses mains du jeune homme, en chose vivante qui se plaindrait.

— Ah ! conviens, Jane, que cela est d'une splendeur inouie !

Paul, à genoux sur l'étoffe qu'il froissait, sans songer qu'on devait en faire une robe pour sa maîtresse, la contemplait, s'abîmant dans sa blancheur de roses blanches où se diluait un insaisissable reflet de chair. Il porta cette soierie à ses lèvres, la baisa et la mordit, avec de singuliers transports.

— Paul ! Qu'est-ce que tu fais ? cria Jane épouvantée.

— Laisse !... Tu ne comprends rien à la volupté, toi ! Cela, vois-tu, c'est de la beauté artificielle, mais c'est réellement, suprêmement beau. Toute beauté naturelle a une tare. Il n'y a pas de teint de femme, d'épiderme de gorge ou d'épaule qui puissent me donner une pareille sensation au toucher. C'est un bien petit absolu, c'en est un, cependant. Et cela crie, entends-tu, cela proteste et s'affole comme une créature douée d'âme. Vraiment, cette étoffe a peur de mes caresses. Elle se sait belle et ne veut pas qu'on la pollue. Est-ce étrange que, vous autres femmes, vous aimiez cela pour vous en parer, alors que nous, nous aimons peut-être cela sur vous, sans vous voir... De l'étoffe ?... Regarde ! deux caresses l'ont faite personne vivante et frémissante. Je l'ai si bien emplie de ma volonté que la reine est entrée dans cette jupe de reine !

En deux gestes savants, à la fois gestes de sculpteur et gestes d'amoureux, Paul avait creusé et arrondi la mollesse du damas, le serrant au milieu comme une taille et le déroulant de chaque côté comme une robe longue à plis bouffants...

— Paul, supplia Jane Monvel, finis donc !

— Chère illusion d'une illusion, murmura Paul ne l'écoutant plus et se berçant dans la soie, forme vague de l'impératrice qui est mieux que l'impératrice, apparence de femme mille fois meilleure que la femme, très pure courtisane dont les froids enlacements donnent le vertige à la courtisane, amante des amantes qui n'as pas de bouche pour dire leurs noms et qui les appelle de si loin, traî-

tresse qui fuis les doigts et les envenime, peau de panthère blanche qui aurait l'odeur de la neige si la neige pouvait embaumer, je t'adore...

— Relève-toi, Paul, ordonna Jane scandalisée, je te défends de te moquer ainsi de moi, devant moi ! Où as-tu l'esprit, mon Dieu ?

Elle pleurait, et, n'essayant pas de retenir ses larmes, elle les laissait couler de ses joues, toutes pourpres de révolte, sur l'étoffe immaculée dans laquelle lui se pâmait, oubliant complètement sa presence *humaine*.

— Non, c'est ignoble ! déclara-t-elle se cachant la face.

Pris au piège qu'il s'était tendu, Paul sombra jusqu'au spasme en pleine illusion, et la superbe soierie eut comme un râle sourd. Jane sanglotait éperduement.

— Eh bien ! fit le jeune homme revenant enfin du pays des mauvais songes les yeux cernés, les lèvres pâlies, nous choisirons la moire aux ramages de perles, puisque tu la préfères ! Moi, maintenant, ça m'est égal ! A propos : n'ai-je pas rendez-vous à quatre heures avec le directeur des *Folies-Nouvelles* pour le manuscrit ? Je crois que j'allais l'oublier.

Il se releva, s'étira et partit d'un éclat de rire nerveux.

Jane pleurait toujours.

Entre eux demeurait étendue la belle étoffe ravagée, froissée, ressemblant assez aux vêtements, désormais inutiles, d'une beauté morte.

— Non, dit Jane hoquetant, c'est cette soie que je veux !

Pour en prendre à son tour possession, elle marcha dessus, d'un mouvement de fureur jalouse.

— Tiens ! Tu n'es qu'une femme ! gronda le jeune homme en lui tournant le dos.

Le coupé s'étant arrêté devant leurs fenêtres, Paul alla s'habiller, et une heure après, ayant abandonné Jane à ses mélancolies, il s'introduisait dans le cabinet de travail de son frère.

Reutler pesait de la glace.

— Tu as besoin de moi ? dit l'aîné dont la voix basse prit une inflexion amère.

— Oui, justement. Pourquoi me reçois-tu sur ce ton ?

— Parce que voici une semaine que tu oublies de me serrer la main.

Paul fit une grimace.

— Je vais t'expliquer : Jane entre au théâtre. Elle a cette idée fixe. C'est idiot, mais j'en suis fort aise, car cela relâchera un peu nos étreintes. Cette petite brune est charmante, seulement, si banale... Tu comprends, une fois lancée, elle finira par s'amuser sans moi... Sacrebleu ! Ce qu'il fait froid, ici... Reutler, je gèle...

L'aîné frappa sur un timbre.

— Ne te sauve pas. On va faire une flambée. J'étais en train d'examiner les différentes puretés de la glace.

— Prodigieusement divertissant ! railla Paul.

— Moins coûteux que de lancer des femmes ! railla Reutler.

— Nous y voilà bien, j'ai besoin d'une somme très ronde, mon grand, soupira Paul s'accoudant au bureau de son aîné. Une somme que mes petits calculs de poète arrondissent tous les jours.

Jorgon entra. Un instant, il couva les deux frères de son morne regard affectueux, puis prépara la flambée.

— Enonce ton chiffre, dit Reutler très calme.

— Attends ! Il y a des détails... seulement, ta glace fond...

Reutler la lança dans un seau, s'essuya les mains, remit de l'ordre autour de lui et fit signe à Jorgon d'emporter les restes de l'opération. Paul poussa le canapé pompadour devant la cheminée.

— Je vais lui confier un rôle que j'ai écrit, naturellement. Ma pièce ne vaut pas mieux et je ne tiens pas à la signer, mais je tiens à ce qu'on la représente. Risquer un refus de la part du directeur des *Folies-Nouvelles* me donnerait des nerfs, et de plus je me verrais menacé d'un éternel amour ! Alors, je pense qu'il n'y a qu'à offrir la forte somme au

directeur en question. Remarque, mon grand, qu'il s'agit d'une féerie *sans ballet*. L'ablation du ballet, c'est une grosse économie — Jane est jalouse et ne me permet pas les danseuses... — Combien crois-tu que ça puisse coûter, une féerie sans ballet ?

— Raconte un peu ta féerie.

— Ça s'intitule : *Pygmalionne*, et ça se passe au moyen âge, car Jane ne voit pas d'époque plus poétique : elle a si mal étudié son histoire de France !... Une damoiselle très pure... oh ! pure à faire vomir le diable, s'éprend, malgré elle, du seul homme qu'elle ait jamais aperçu, et encore cet homme est-il la statue de saint Georges qui se trouve en la chapelle de son château. Comme il sied, il est costumé en chevalier : cuirasse et casque d'or. Elevée entre sa tante, la chanoinesse, et sa sœur de lait, une naïve paysanne, la damoiselle ne sait rien de la vie ni de l'amour. Un jour que la pauvrette met les bras au cou de la statue, elle sent battre un cœur sous la cuirasse d'or et elle voit luire des yeux irrévérents sous la visière du casque ; la statue s'anime, le diable est là... et on baisse le rideau.

— Moralité ?

— Oh ! il n'y en a pas quand on s'éprend *de l'impossible*, fit négligemment Paul, tisonnant le feu ; j'ai ajouté, pour Jane et pour les badauds, que la sœur de lait, une autre ingénue, connaissait certain chevalier fort épris, de tout point semblable au seigneur saint Georges, dont il endosse, à l'heure voulue, la cuirasse d'or. D'un poème pas plus mal qu'un autre, j'ai fait un livret d'opérette que tout le monde a fait. Cela me dégoûte de ma conscience, seulement ça me débarrasse d'une femme ! Et comme je sens que j'ai de plus en plus besoin d'être libre...

— Est-ce écrit, au moins ?

— Si c'était une œuvre, te demanderais-je de l'argent pour la voir jouer ?

— Que ferais-tu ?

— Je te la lirais... ensuite, nous la brûlerions !

Reutler tressaillit.

— Eric, dit-il tristement, tu m'en veux de mes franchises passées.

— Non! je souffre d'être si peu devant ma chimère. Nul juge ne doit être plus difficile que moi, pas même toi, Reutler.

— Tu es un bien singulier phénomène! Je ne conçois pas cette modestie intellectuelle au milieu de tous tes orgueils. Dans tes inconsciences, une conscience s'émeut, en toi, qui me fait peur. On dirait que tu n'oses pas avoir du génie!

— Je ne sais pas ce que je suis... mais je sais tellement ce que je voudrais être!

Le jeune homme laissa tomber son front sur le marbre de la cheminée et reprit, d'une voix lente:

— Tout est l'impossible! Tout!.. La sincérité du plaisir comme l'intégrité du travail. Ah! Reutler, je suis fatigué de vivre!...

— Et tu as dix-neuf ans! Que dirai-je donc, moi, l'aîné? ricana Reutler.

— Toi, s'écria Paul se redressant, l'œil assombri, je ne te plains pas. Tu es soutenu par une passion, j'ignore laquelle, mais c'est pour elle que tu respires. Noblement où lâchement, tu peux te donner tout entier à la folie. Toi, tu es heureux... ah! si je pouvais t'arracher seulement la moitié de ton bonheur!

Reutler se leva. Armé d'un crayon, sur un coin de journal, il posait des chiffres, sa main tremblait, et il regarda par terre, les paupières presque closes.

— Trente mille, dit-il les lèvres serrées, oui, trente mille, cela doit suffire; costumes, décors, et vénalité du directeur... n'ai pas l'habitude de ce genre d'opération, cependant... ne pense pas me tromper...

— Vingt-cinq me paraissaient plus que convenables, mon grand, répliqua Eric ramené à son idée de féerie. Peste! Messieurs les hommes de science s'y entendent! Et tu vas me flanquer encore une fois ta générosité à la tête durant que tu te divertis en alignant des petits morceaux de glace?

Paul regardait fixement son aîné de tous ses yeux bleus, si merveilleusement durs.

— Ah ! Reutler, Reutler, proféra-t-il, hachant ses syllabes comme s'il eût coupé ses mots du bout de ses dents éclatantes, te mordre la poitrine jusqu'à ce que ton secret gicle... avec ton sang !

Reutler s'appuya, défaillant, au dossier de son fauteuil.

— Tu es un enfant terrible, mon pauvre Eric. Je n'ai pas d'autre secret que le tourment de te savoir... un homme de plaisirs.

— Il serait si simple de m'empêcher de m'amuser.

— De quel droit ? Du droit d'aînesse ? Non, va ton chemin. Nous nous rencontrerons sans doute, quand il en sera temps. (Reutler s'efforça de ricaner.) Alors ta bouche sera pure, et je lui livrerai mon cœur, si tu as toujours envie de mordre à la sagesse... Tu as bien tort de dire des choses affreuses. Tu devrais te souvenir que le verbe projeté a quelquefois la puissance de créer de nouveaux êtres. Un jour, le démon sortira de ton souffle !

Eric secoua la tête.

— Oui, oui, tu parles comme un prêtre, et tu ne crois à rien.

— Je crois à l'efficacité de la douceur contre la violence, je crois à la divinité de la tendresse. Je crois surtout qu'il ne faut pas que tu deviennes mon ennemi ! (Il suffoquait.) Si cela t'amuse de nous ruiner, n'hésite pas ! Je travaillerai pour te réédifier une autre fortune. J'ai, dans mes tiroirs, quelques vieilles paperasses qui se peuvent muer en métal. Si trente mille francs sont un sourire de plus, au cours de ta vie, disons tout de suite soixante mille et qu'il y ait deux sourires. Mon Dieu, j'étouffe ! Avant de t'en aller, rends-moi le service d'éteindre ce feu ; je ne suis pas habitué à me chauffer, tu le sais, cela me trouble.

Paul dispersa les tisons, de l'extrémité de sa botte. Il se fit un peu de fumée.

— Toujours admirable, ce cher aîné ! Toujours

le dévouement, l'exemple, l'homme-grammaire. Travailler pour moi, c'est délicieux! Ce que j'ai la démangeaison de m'engager à la seule fin de voir ta mine!

— Tu es libre.

— Sacredieu, non, je ne suis pas libre! gronda Paul écrasant brutalement des braises sous son pied. Tu m'as, depuis longtemps, fait prisonnier de ta grandeur d'âme! Tiens! Ne discutons plus, ça se gâterait. Bonsoir.

VI

En descendant quatre à quatre l'escalier de leur hôtel, Paul-Eric de Fertzen semblait bouleversé. Il remonta dans son coupé tout pâle. Jorgon, tenant la portière, lui demanda, respectueusement, si Monsieur était souffrant.

Il haussa les épaules.

— Je n'ai rien, mon vieux terre-neuve, répondit-il s'affaissant sur les coussins de la voiture d'un air excédé. Je vais aux *Folies* et ça m'embête parce que je suis en retard. Dis qu'on presse...

Il ferma les yeux, tout en se gantant avec les gestes délicats de la mondaine, puis il murmura:

— Non! Ça ne peut pas durer! Ou je l'exècre... ou je l'admire. Ceci n'est plus une existence! Mon frère est très au-dessus de moi. Pourquoi s'amuse-t-il à ramper et pourquoi, en s'humiliant, paraît-il heureux comme s'il buvait un élixir?... Il s'agit, maintenant, de nous débarrasser gentiment de la petite femme et de nous cloîtrer à Rocheuse. Je verrai bien... Il doit lutter contre une haine féroce... Moi aussi, d'ailleurs. Mon aîné, c'est l'*ennemi*, je le *forcerai* comme un simple sanglier qu'il est. Je suis pour tous les genres de revanche, et je vaincrai à mon tour.

Emporté très légèrement par un excellent trotteur, Paul s'enivra deux minutes à cette pensée folle de vaincre *son frère*, puis, peu à peu, ses yeux se rouvrirent, il songea aux banalités de la vie.

— Comment se présenter chez un directeur de

théâtre? Vais m'exposer à un échec! Ça me deplairait parce que Reutler se moquerait de moi. N'aura pas lu le manuscrit, bien entendu, cependant a eu le loisir de s'informer et doit savoir que je suis un... *favori* de la comtesse de Crossac. J'ai mon portrait dans tous les salons nouveaux à côté du sien, et par les mêmes peintres. Puis, Marguerite Florane a bavardé dans tous les foyers de Paris : il n'ignore ni mes chevaux, ni mes maîtresses. C'est très confortable sous le rapport de l'entrée en matières. (Il bâilla.) Du diable si je ne lui fais pas l'effet d'avoir du génie avec tout cela. Du génie? Mon Dieu! (Il appuya sa main sur sa poitrine, à l'endroit où battait violemment son cœur, sous des billets de banque.) Je n'en aurai jamais... jamais... Et, entends-tu, Reutler, je crois que je m'en fous!...

Un frisson le secoua, pendant qu'il dressait devant lui, sur le store de soie bleue voilant la glace du coupé, un petit miroir à bizeaux.

— Enfin, soupira-t-il rectifiant le pli de sa chevelure, je vais peut-être me distraire chez cet industriel.

Quand on lui annonça Paul de Fertzen, le directeur des *Folies Nouvelles* eut un mouvement de curiosité. Il se leva et s'arrêta court dans sa première démonstration de politesse. C'était un homme trapu, noiraud, sur lequel semblait répandu quelque verni mou fleurant la graisse. Il se terrait en une pièce étroite, sombre, un tronçon de corridor illustré de cartes-album, très sale. Un divan rouge, constellé de taches, servait, pour le moment, de trône à un énorme chien danois de physionomie méchante. Sur un bureau s'étageaient des bocks et plusieurs canettes vides.

Paul ne fréquentait pas les bohèmes. Il fut intimidé par les canettes vides, hésita à s'asseoir.

— Monsieur, dit-il d'une voix sèche, car, pour dissimuler ses hésitations, Paul prenait toujours l'initiative de l'arrogance, je suis étonné que vous ne m'ayez pas répondu.

Le directeur se cala sur ses jambes courtes, se caressa la barbe.

— Eh bien, fit-il bonhomme, vous en avez, vous, un aplomb ! Heureusement que le ton me remet sur la piste. Le son de l'organe : vous savez, il n'y a que cela qui ne trompe pas. (Il ajouta, souriant :) Donnez-vous donc la peine de vous asseoir, cher Monsieur.

Il lui indiquait le divan rouge.

Paul fronça les sourcils, en serrant énergiquement la pomme du jonc qu'il tenait. Que voulait dire ce personnage méridional avec le *son de l'organe*, et pourquoi passait-il ainsi de la familiarité à la courtoisie, sans raison ? Un peu interloqué, le jeune homme demeura debout, le visage hautain.

— Votre manuscrit? ronchonna le directeur continuant à le toiser curieusement. Je me suis bien gardé de le lire, je suis sûr qu'il est plein de talent; mais ce n'est pas cette denrée qui nous manque, les manuscrits pleins de talent! Moi, je ne lis rien de peur de me laisser attendrir. J'en possède quatre-vingt-cinq dans mes cartons et signés de noms connus ! Oui, je suis sûr qu'il est très bien ; mon secrétaire va vous le rendre. Et puis, sans exagération, est-ce qu'on fait porter ça par son domestique, cher Monsieur?

— Je suis d'un monde, Monsieur, riposta Paul fiévreux, où les corvées désagréables se font faire par ces sortes de gens.

Décidé à en finir, le cadet des de Fertzen prit le chien danois par la peau du cou; de sa main souple, gantée comme une main de jeune femme, il l'enleva du divan et le reposa sur le sol, où l'énorme animal resta un instant à trembler, le mufle bas. Paul s'assit.

— Ah ! Bravo ! s'écria le directeur subitement enthousiasmé. Pour de la poigne, c'est de la bonne poigne. Ah ! non! ça, c'est épatant ! Hé ! Duclerc ! Duclerc ! Viens donc, mon vieux.

Le secrétaire entra .

— Monsieur ?...

— Il y a, mon cher, que Monsieur que tu vois

là, tu sais, le fameux portrait de La Gandara qui fit courir toutes nos petites femmes, il a empoigné César, César pesant son poids d'homme, et il l'a levé à bras tendu... Tiens ! comme ça...

Paul serrait de plus en plus la pomme de sa canne.

— Mais, pardon, Monsieur, je ne vois pas le rapport...

— Ah ! tant pis ! interrompit le directeur joyeux. Nous autres, nous boxons, nous nous escrimons toute la journée. Tenez, dans le *Bain de la Sultane*, c'est Duclerc qui double le grand esclave qui porte le lion vivant au deuxième acte. Un lion vivant, ça pèse, vous savez. Même lorsqu'il est apprivoisé. Il est très fort aussi, mon secrétaire, ce charmant garçon que je vous présente. Duclerc, montre tes muscles !

Docile, Duclerc retroussa ses manches, en riant, et fit saillir des muscles répugnants de grosseur.

— Mes compliments ! dit Paul désarmé.

Les deux hommes s'assirent en face de lui, tirèrent des cigarettes et lui en offrirent. Du *Bain de la Sultane* on se répandit sur les succès des théâtres voisins, on déclara, clignant de l'œil, que la littérature ne faisait jamais cent sous de recette à elle toute seule. Les réflexions de coulisses étaient entremêlées de mot de salle et de vigoureux coups de poing donnés sur le bureau où sautaient les canettes vides. Mis à l'aise par une raillerie de Paul qui ne reparlait plus de son manuscrit, ils en vinrent à démonter l'*homme canon*, membre à membre. Tout cela, c'était du truc. Avec de l'adresse, de l'exercice constant, on réussissait ce qu'on voulait. Mais la force, la véritable force... oh ! c'était toujours une belle chose. Miss Clary, l'Anglaise, ne soutenait-elle pas, du bout des dents, un gaillard bien plus gros qu'elle et sans filet ?

— Oui, Monsieur, sans filet ! On n'a pas l'idée qu'elle le lâchera. Si j'avais pu me l'offrir, pour un des tableaux de la *Sultane*. C'eût été un solide clou !

Paul se leva pour sauver son poème des mains velues du secrétaire.

— Ne me gardez pas rancune, gouailla le directeur. Nous ne recevons jamais personne, et j'ai fait une exception en votre faveur. Heureux de vous connaître, tout de même. Marguerite Florane m'avait tant parlé de vous ! Oui, vous êtes un gentil garçon, mais la poésie, ça nous ferait fermer boutique ; les foules sont des brutes, vous savez, nous travaillons pour les foules, nous autres.

Ecœuré par le mauvais tabac et l'odeur de chenil qu'exhalait le divan, Paul ne désirait plus que fuir ; cependant, il se ravisa parce que le secrétaire ajoutait :

— Une petite féerie, n'eût-elle que quatre rôles et pas de ballet, vous ne vous imaginez guère ce que ça coûte à monter, cher Monsieur.

— Si, je sais. Une trentaine de mille francs, jeta Paul reboutonnant son pardessus avec flegme.

Les deux hommes se regardèrent et eurent un haut-le-corps.

— Ecoutez-moi, à mon tour, fit Paul rompant un silence pénible. Je ne suis ni poète ni boxeur, je suis amoureux ! j'ai une petite fée, sinon une petite féerie, à caser chez vous. Le manuscrit n'est pas mon œuvre. Supposez que ce soit écrit par le domestique qui l'a portée. Je suis comme vous, l'ai pas lue, ou si peu. Très persuadé que c'est suffisant pour abrutir les foules. Seulement, bien monté, avec des costumes, des décors originaux, et je m'entends à jouer du paillon, je crois que ça marcherait. Au premier acte, le rêve de Berthilde, cela se passe dans un jardin de roses rempli de cygnes vivants. Facile à dresser les cygnes et à transporter. — Je regrette que ce ne soit pas plus lourd, pour Monsieur dont les muscles préfèrent les lions ! — Il faudrait des rosiers nature et des bêtes superbes de blancheur. On parfumerait les jets d'eau pour que le rêve déborde sur la salle. Quant au costume de la petite femme, je m'en charge, elle aura des bijoux à faire pâmer

les premières loges. Dois-je affirmer que je me charge de tout le reste, est-ce compris ?...

— Jolie, votre petite femme ? interrogea le directeur devenu grave.

— Une brune exquise, des yeux à fondre les chairs, répondit Paul souriant.

— Des cygnes vivants, reprit le directeur, il en faudrait au moins douze. On les attacherait sous l'eau avec des chaînettes un peu espacées, de sorte qu'ils auraient l'air d'être libres. Ils ne risqueraient pas de blagues, ces bêtes, et encore, un qui ficherait son camp au beau milieu de la lumière électrique, je vois d'ici l'écho de seconde que ça nous vaudrait : « Hier, à l'entrée de Mademoiselle... ?

— Jane Monvel !

— ... de Mademoiselle Jane Monvel dans son royaume fleuri, l'un des gracieux animaux qui l'entourent s'est échappé malgré les efforts de la sympathique artiste et est allé se poser sur l'avant-scène du prince de S. » Suivraient des détails, plus les rappels, une ovation au courageux volatile, ou à la sympathique artiste. (Il se gratta l'oreille.) Tenez, j'ai bien envie de faire quelque chose pour la poésie. Vos trente mille francs, vous les rattraperez rien qu'avec le cygne, si on s'emballe là-dessus !

— Et la musique ? objecta le secrétaire pour la forme. Et la presse ?...

— Je m'en charge également, riposta Paul qui se promettait, du fond de l'âme, d'étouffer toute espèce de canard aux allures de cygnes.

— C'est en vers, hein ? dit le directeur resaisissant le manuscrit.

— Mais non... c'est en prose un peu rythmée, voilà tout.

— Bon... ça me décide. Je vais piocher ça... Nous pourrions répéter la semaine prochaine. J'aimerais assez joindre quelque exercice de force au tableau gracieux du jardin de roses... Par exemple, une entrée de laboureurs se gourmant ! Est-ce que vous permettriez ?...

Je consulterai l'auteur, murmura Paul dont l'estomac se soulevait ; et il salua.

— Mes respects à Madame ! cria jovialement le directeur du haut de la rampe.

Paul, descendant l'escalier fumeux des artistes, songeait :

— Les exercices de force, les exercices d'adresse !... Byzance, aussi, a crevé de sport !

Quelques minutes plus tard, pénétrant chez sa maîtresse, il lui annonça la nouvelle :

— On répète la semaine prochaine. Es-tu contente ?

Jane, qui était couchée, bondit hors du lit, les bras ouverts.

— Oh ! que je t'aime ! Tu es mon sauveur... je pensais au suicide ! je vais enfin devenir quelqu'un...

— Et moi, donc ! fit Paul pouffant. Je suis déjà le monsieur qui a trouvé la douzaine de cygnes.

— Dis ! Raconte ! répétait Jane l'étouffant sous ses baisers. On accepte ta pièce ! je crois bien, elle est si belle ! Mais, parle, comment tout cela s'est-il passé ?

— Ma foi, déclara Paul, cette aventure est des plus simples : on accepte ma pièce (il allait dire : parce que mon frère m'a donné trente mille francs; il se mordit la langue, et, fermant doucement les yeux de Jane sous ses lèvres, il murmura :)... parce que j'ai pris un danois par la peau du cou !

Les répétitions furent menées rondement. Le directeur, entre deux séances de boxe ou de savate, arrivait en claquant les portes, le front suant, les mains rougies et les jarrets distendus. Il déployait une activité merveilleuse, surveillant à la fois les répliques des acteurs et les gaffes du metteur en scène. D'une voix fausse, il imitait à ravir toutes les intonations des femmes. Silencieux, dans leur loge noire, Jacques Reutler de Fertzen et Paul-Eric suivaient ses gestes d'ogre en goguette tout en échangeant des sourires de dégoût. Pour Jane seule, l'ogre se montrait plein de respect, avec un tact d'homme qui sait son monde. Il disait : « Made-

moiselle, vous devriez bien élever la voix », se tournant vers elle avec une demi-courbe des épaules très caractéristique, tandis qu'il criait à la petite Hubert, chargée du rôle de la sœur de lait : « Toi, faudrait gueuler moins fort. » Au milieu de ce théâtre coquet, pimpant comme un boudoir, où les hommes en habit avaient déjà l'aspect de chevaux de corbillard se promenant dans des fleurs, il représentait le buffle, le bon buffle adroit, levant les pattes pour ne rien abîmer. Reutler, traîné là par son cadet, y ressentait plus lancinante son intolérable névralgie, et Paul se tordait en les affres d'un mauvais rire.

Quant à Jane Monvel, elle exultait. Plus de pressentiments, plus de tirades patriotiques, elle nageait en pleine félicité sentimentale. Les ouvreuses, les machinistes commençaient à la saluer en disant, se poussant du coude : « La débutante... celle qui a le sac ! » Elle avait une façon étonnante de leur faire voir ses dessous de Valenciennes, en sautant du coupé de Paul sur le trottoir, et elle n'oubliait point les pièces blanches. Le jour qu'elle proféra, parlant des acteurs jouant avec elle : « *Ces sales cabots !* » Paul la jugea définitivement classée. Cabotine comme les autres, ni mieux ni plus mal, elle finirait comme les autres, demi-mondaine respectable, celle dont on peut vanter le premier métier en pensant au second. Ce serait la faute de Paul encore plus que la sienne, mais Paul se réjouissait de rompre si correctement... Les ruptures, ce n'était pas drôle, on ne pouvait pas les transformer toutes en nuits nuptiales ; et dès qu'il se sentait une pointe d'amertume, pour passer le temps, il l'aiguisait sur son frère.

— Oui, ta faute ! appuyait Reutler très sombre au fond de la loge noire.

— Allons donc ! Ma faute ! Elle est née pour le vice, grondait le cadet. Tous les sentimentaux, c'est vicieux naturellement. Elle m'a bien avoué que lorsque Mme de Crossac changeait de costume, dans leur théâtre intime, elle était saisie d'un frisson bizarre à la vue des pots de rouges et

finissait par lui baiser les bras, que la dame a d'ailleurs fort beaux. Sa mémoire d'oiselle reflète des choses terribles qui ne demandent qu'à prendre corps. Je suis sûr que quand elle entend les trois coups, elle s'imagine son père l'artilleur tirant le canon. Sois tranquille à son égard, elle se jouera toutes les comédies... sans les savoir et par conséquent sans succès.

Reutler, échoué dans un fauteuil, se tenait les tempes.

— Tu es incapable d'entendre, mon grand ? questionna le jeune homme.

— Oh ! je n'entends plus quand on crie, tous ces gens-là m'ont l'air fou. Encore plus fou que toi. Il y a des choses délicates et charmantes pourtant dans cette pièce que tu qualifies d'idiote, et ils noient tout dans le même torrent d'inflexions furieuses. Je ne suis qu'un piètre juge, seulement, cela me navre.

— Le convenu pittoresque ! Le mot souligné ! L'effet qu'on lâche en jet de fronde au nez du spectateur, c'est du bon théâtre, mon grand ! ricanait Paul. Tu ne veux pas revenir à la Comédie Française sous prétexte que les plus fameuses vedettes y font sonner les *r* comme des charretiers qui jurent ! — Entre parenthèse, ils ont à la Comédie une vraie vierge de vitrail comme celle que je rêvais pour ma *moyennâgeuse*. Il y a bien Mlle Lyriano, tu sais ?... celle dont le teint d'hostie donnerait à l'amour un ragoût sacrilège, la si étrange fille au profil de madone ; seulement, on la condamne au Racine, elle n'est pas pour poète libre ! Elle est dans les fers de la royauté sociale. — Mais ici, mon grand, tout se corse ! Les moindres répliques ont l'air de boucliers lancés sur Tarpéia. Ce sont des avalanches de bronze. Ici, le convenu, on le met au point, on l'aligne, on le tend, jusqu'à ce qu'il résonne comme un tambour. (Paul s'interrompit pour crier :) Bravo ! Jane ! Bravo ! (Il se retourna vers son frère.) As-tu entendu ? « Et des roses se meurent qu'on ne respire pas. » Elle dit cette pauvre phrase de prose comme elle réciterait

le songe d'Athalie ; j'ai envie de l'étrangler !... Bravo ! Bravo ! Jane, je suis très content !

Et, se penchant au rebord de la loge, Paul envoya des baisers à la jeune fille, laquelle, fière de son approbation ironique, reprit la phrase sur un ton de mélodrame à la Crossac.

— Enfin, quoi ? disait Reutler étourdi par la verve méchante de son cadet. Est-ce que cela t'amuse ou est-ce que cela t'ennuie ? Retire la pièce ! Tu en as tous les droits.

— Et mon émotion de première ? J'y compte ! C'est mon bénéfice d'auteur anonyme. Je le veux ! J'y tiens ! A dix-neuf ans, une émotion de première, ce n'est pas banal. Puis, je ne mérite pas davantage.

— Toujours tes orgueilleuses modesties ?

— Sincèrement, est-ce bon ?

— Ce n'est pas ce que tu feras plus tard, tu es encore jeune, Éric, et tu mettras du vin pur dans ton eau de roses !

— Non, Reutler, je ne ferai jamais rien de pur, ou de forme ou de fond, car je n'aimerai jamais rien purement, ni maintenant ni plus tard.

Et la voix dure de Paul s'éteignit dans une sorte de hoquet sanglotant, peut-être un rire.

Ce jour-là, les deux frères se retirèrent avant la fin de la répétition.

L'émotion de première que le jeune homme désirait, il l'eut, sinistre et atrocement perforeuse de moelles, beaucoup plus dramatique, certes, qu'il n'osait la rêver.

Le soir du début, Paul s'appuyait sur le bras de Reutler dans les coulisses. Ils étaient tous les deux du côté cour, et du côté jardin, Jane Monvel s'avançait, grave, recueillie, tenant un lis d'argent à la main, traînant derrière elle, avec une enfantine majesté, la longue queue de sa robe de damas blanc. Des manches, largement pendantes, lui faisaient autour des bras comme le repliement de deux chastes ailes, et son front baissé sous une ferronnière de perles fines, ses bandeaux à la vierge, le fard dont elle avait su miraculeusement

se servir, la rendaient vraiment séduisante d'un genre de séduction qui touchait, malgré sa factice ordonnance. En avançant, elle leva les yeux, aperçut son amant; baisant son lis, elle lui envoya de loin une caresse qui triomphait. Ses yeux scintillèrent de vrai bonheur. Comme elle était très émue, elle eut l'air, cinq secondes, d'une jeune mariée un peu folle, attendrie, mais espérant l'époux avec une ardeur presque sauvage et certaine, enfin, d'entrer de plain-pied dans son rêve nuptial... elle fit un faux pas, ne poussa aucun cri, étendit seulement d'instinct ses deux bras blancs qui ouvrirent ses larges manches et la firent tout à coup planante au-dessus de la terre, surhumaine, puis *elle disparut*, tandis que le lis d'argent roulait jusqu'au milieu de la scène vide.

Reutler eut un soubresaut. Il regarda Paul, stupéfait. Paul, d'un geste machinal, se frottait les yeux.

— Ah ça, qu'arrive-t-il ? murmura le jeune homme. Elle était là, elle n'y est plus ! Et dans l'ombre du portant, je crois la voir encore. Reutler, fais-moi donc le plaisir de me pincer. Est-ce que je suis ivre ? J'ai bu du champagne pour me monter... J'en aurai trop bu ! Reutler !

— Non, répliqua Reutler inquiet, tu n'es pas ivre et nous ne rêvons pas. Ce qui vient de se passer est anormal.

— J'y suis ! fit Paul se frappant le front. Un nouveau truc du directeur. Il aura changé l'entrée, la trouvant pas assez *exercice de force* ! On va la voir regrimper ou redescendre sur un trapèze. Il me paiera cela, le misérable !

Paul, nerveux, Reutler, toujours calme, avancèrent un peu, de leur côté, en effaçant le plus possible les épaules. Alors, ils aperçurent toute la grâce du jardin des roses s'étalant en corbeilles parfumées, sincèrement, délicieusement *vrai* dans sa prodigieuse richesse fleurie. Des buissons entiers de rosiers disposés avec un art magique lançaient dans l'atmosphère blonde des herses leurs mille corolles, donles nuances s'opalisaient

jusqu'à la transparence du rayon, des jets d'eau bruissaient sur les vasques de marbre, semblaient offrir des bouquets de pierreries odorantes, car on les avait mêlés à d'énormes vaporisateurs d'essences, et le chantonnement des violons de l'orchestre s'harmonisait à leur musique douce, en frôlis d'insectes butineurs. Les douze cygnes, ahuris, les yeux brusquement dessillés par la fulguration d'un jour incompréhensible pour leur pauvre entendement de bêtes royales, se balançaient sur l'eau des vasques avec des roulis effarés qui pouvaient donner la sensation d'une printanière allégresse. Battant le fond des bassins de zinc de leurs palmes enchaînées, ils faisaient ruisseler sur les moires de cette onde, sage comme une étoffe, un peu de la vie animale de la grande nature, et l'un d'eux, mi-dressé dans l'épanouissement d'une colossale gerbe de diamants liquides dont la fraîcheur commençait à pénétrer ses plumes, déploya la splendide envergure de ses ailes; tout effrayé par l'intensité de cette apothéose du faux, il poussa un cri discordant, son terrible cri de *réalisme*.

Un applaudissement frénétique lui répondit. La salle, d'abord muette, enchantée, explosait tout à coup sous la rupture du charme. Il n'en fallait pas plus pour l'emballer et gagner la partie. Elle avait humé l'odeur des roses; les femmes, surprises par la véhémence du parfum, trépignaient de joie, brisaient leurs éventails; les hommes, redevenus enfants, comptaient tout haut les cygnes et cherchaient vaguement du pain dans leur poche comme au Jardin d'Acclimatation.

Ce n'était ni compliqué, ni littéraire, mais cela embaumait la poésie, celle des formes et celle des couleurs, celle des fêtes sensuelles où l'on peut s'endormir dans la sécurité naïve de tout ses appétits. Il n'était pas besoin de paroles sur cet air-là. Ce qui allait venir les laisserait désormais très indifférents. On se reposait d'avance des phrases plates sur l'heureuse harmonie du décor, et le fond bleu des toiles peintes demeurerait vraiment le ciel,

même si les acteurs restaient aphones... Pourtant, il fallait que quelque chose vînt!

En attendant l'apparition prévue de la débutante, la scène était déserte. Corps sans âme, elle déroulait sa beauté physique sans plus de mystère et les cygnes donnaient, seuls, des répliques faciles, à longs coups d'ailes.

Les violons, habitués aux tracs multiples des nouvelles venues, recommencèrent le prélude, une mélopée tendre, durant laquelle Jane devait soupirer les premières phrases de son rôle. A la fin du morceau, un léger murmure s'éleva du fond de la salle. Dans la fluide irradiation des lumières et des essences vaporisées, on perçut le malaise de toute cette foule de bonnes volontés entassées devant ce paradis rose, béant comme un four.

Paul n'y tint plus. Aucun truc de féerie ne surgissait, ni des planches, ni des frises. Suivi de son frère, il fit le tour, derrière le théâtre, et trouva le directeur en conversation vive avec le chef machiniste.

— Alors, imbécile, ce n'est pas vous qui avez sifflé *au fond* ? disait le boxeur, les joues suantes. Je vous répète que j'ai entendu siffler !

— Moi, Monsieur, répondait l'homme abasourdi, j'ai pas sifflé. Pourquoi que je l'aurais fait puisqu'il n'y a pas de truc de fond avant le trois ! Je sais mon métier, peut-être ! Voyons, patron, c'est pas raisonnable de croire ça !

Reutler tressaillit ; ses lèvres se plissèrent, torturées de leur involontaire frisson. Il revit, comme dans un éclair, le regard fixe, subitement inexplicable, de Jane étendant ses bras. Lui, qui observait tout sans s'intéresser à rien, il eut la prescience d'une fatale aventure, et, laissant le directeur demander à Paul ce que devenait sa débutante, une petite pécore qui allait exaspérer un public si bien en forme, il s'élança du côté où il pensait voir encore la jeune fille.

Là, juste à l'endroit de sa dernière apparition, il y avait un espace sombre dans le plancher, une sorte de bouche noire ouverte en rond, ombrée

davantage par l'arête d'une haie d'églantiers artificiels, un trou de citerne d'où montait un vent glacial, puant.

Le directeur, voyant de loin Reutler se pencher sur le gouffre, ne fit qu'un saut et hurla, de tous ses poumons :

— Au rideau ! Baissez le rideau ! Une annonce, n'importe laquelle !

Il avait compris.

Reutler, très pâle, supplia d'une voix émue :

— Empêchez mon frère d'avancer, Monsieur !

De mauvaise humeur, tous les nerfs tendus vers cette salle bondée qui éclatait en transports de rage, Paul se jeta furieusement sur son frère.

— Elle a donc manqué son entrée, cette sotte?

Reutler l'arrêta d'un mouvement autoritaire.

— Je te défends de regarder. Elle... s'est trouvée mal... on l'a rapportée dans sa loge... dans sa loge... entends-tu !

Mais Paul regarda, pendant que le directeur, dont le visage cramoisi avait l'aspect d'une flamme, sifflait tout le personnel, ajoutant une note aiguë au concert offert par les spectateurs.

— Allons donc ! Elle n'est pas tombée dans ce trou, je présume. Ce serait trop bête !

Peu habitué aux dessous d'un théâtre, Paul ne pouvait pas s'imaginer qu'une chose extraordinaire ne fût pas naturelle sur la scène. Ce trou-là ne devait pas communiquer avec l'enfer. On allait vivement l'en tirer et la remettre d'aplomb. Une histoire de trac. Elle vibrerait moins les passages dramatiques, mais c'était le costume... pourvu que la robe fut intacte, mon Dieu !

— Jane, cria-t-il impérieusement, ce n'est rien, je suis là, on fera une annonce...

Autour de lui, les machinistes, les habilleuses se bousculaient, semblant sortir de terre ou tomber des cintres, les acteurs, les actrices dégringolaient des escaliers, à moitié nus dans des maillots sales, l'enchanteur, son grand bonnet orné de constellations brillantes posé de travers sur une face désolée de vieil homme, la fée portant une traîne de

cour sur un jupon d'orléans gris, les petites paysannes, toutes, encore, en costumes de ville, se pressaient, poussant des exclamations d'horreur ou fondant en sanglots — on eût dit une pension pleurant l'institutrice — et, dominant le tumulte, la haute taille de Reutler masquant le trou, d'où s'échappait, se mêlant aux senteurs exquises des roses vivantes, une odeur fétide, une abominable odeur de mort.

Les pompiers de service et le directeur se firent obéir tant bien que mal, la grande trappe des dessous glissa dans ses rainures huilées, découvrant un paysage blafard de poutres, de treuils, de boiseries enchevêtrées, ignobles, au milieu des buissons fulgurants des rosiers. Des échelons parurent, et l'on descendit.

Paul, épouvanté par cette soudaine irruption de la réalité dans son rêve, s'appuya frémissant sur le bras de son aîné.

— Oh! comme c'est profond! Où est-elle? C'est impossible! Je ne veux pas, moi, qu'elle soit là-dedans.

— Du courage, répondit doucement Reutler le serrant contre lui, elle n'est peut-être pas morte. Sois un homme, voyons!

— Ah! Monsieur le baron, glapit l'habilleuse de la jeune fille se tordant les mains, ce serait un miracle, faut pas l'espérer. Elle est tombée dans le grand dessous! Songez donc! C'est le truc par où on monte les arbres!

Paul eut un cri déchirant. Il se précipita derrière les pompiers qui élevaient des torches, cherchant à illuminer ces cavernes.

— Jane! Ma Jane! s'exclama-t-il descendant par bons désespérés, aux risques de se rompre les reins. Je veux ma Jane, il faut qu'on me la rende où je vous fais tous jeter en prison! Assassins! Vous êtes des assassins!

Cette fois, il la tenait, son émotion de première.

La descente fut effroyable. A chaque palier, les gémissements de Paul devenaient plus rauques, il se mordait les poings tandis que Reutler, le saisis-

sant par les épaules, l'empêchait de se lancer en bas pour aller plus vite. Le directeur, suant à grosses gouttes. se lamentait, jurant comme un forcené, et l'habilleuse, qui avait voulu les suivre pour chercher *Mademoiselle qu'elle aimait bien*, alternait avec des petits cris d'enfant malade. Très anxieux, les pompiers prêtaient l'oreille aux entrebâillements sombres des boiseries, d'où pendaient de colossales toiles d'araignées, rideaux funèbres qui ne se levaient pas. On n'entendait rien. On ne rencontrait rien. C'était sans doute encore plus bas, toujours plus bas! La spire des échelles semblait avaler goulûment les chercheurs. L'air était lourd. On n'y voyait presque pas, et en haut, quand on levait les yeux, on apercevait un rond de lune, d'une clarté d'eau, une espèce de soupirail plein de lueurs jaunes dans lequel s'agitait un petit homme falot, coiffé d'un bonnet pointu de magicien : l'enchanteur, demeuré curieusement penché sur cet immonde abîme.

On y arriva, cependant, aux grands dessous, une cave suintante, un véritable fond de citerne, et là resplendirent la robe de soie blanche, puis les ailes étoilées de gemmes, les manches gracieuses, étendues en croix, la longue chevelure dénouée, frisante et fluide, toute poudrée d'étincelles! Ce fut à peine si on put s'apercevoir qu'il y avait un corps dans cette robe somptueusement étalée sur cette fange, aplatie, incrustée comme un bijou qu'un marteau a enfoncé brutalement.

Les pompiers firent le cercle, tâchant d'écarter le jeune homme. Ils essayèrent de ramasser la petite femme, mais, vraiment, elle n'y était plus, la petite femme, il n'y avait plus rien d'elle que sa belle défroque d'actrice, son superbe manteau de jeune reine envolée définitivement pour le pays des songes mélancoliques. Cela craqua, sec et net, comme une effigie de carton. Il n'y avait ni sang, ni blessure hideuse. C'était propre, très correct, la figure d'ange était devenue toute brune, aussi brune que les cheveux, et les jolis bras blancs, sous le blanc des fards, avaient verdi, se changeant en un

jaspe strié de veinules bleues. Elle donnait l'impression d'une image, quelque créature-objet tenant à la fois de la momie et du bas-relief.

Reutler, dépassant les pompiers de tout son front, voyait très bien. Il détourna la tête.

Paul lui échappa, glissa à quatre pattes. En examinant la singulière image, il eut l'air de rire, puis perdit connaissance.

— Tant mieux ! tonna le directeur s'essuyant les joues du revers de sa main. Je préfère ce dénouement là, car, parole, il y a de quoi devenir fou pour un garçon qui aimerait ! Heureusement, Monsieur Paul n'est qu'un enfant ! Un enfant comme elle, la pauvre mignonne ! Ah ! nom de Dieu ! Dans mon théâtre, chez moi !...

Reutler emporta son frère pendant que, respectueusement, un pompier prenait cette petite poupée disloquée qui avait la coquette pudeur de ne pas perdre de son. Il n'avait jamais fait de si propre besogne. Elle embaumait les poudres et les fards. Elle sentait la rose, elle sentait le luxe ! Avoir tout et, brusquement, à un coup de sifflet du diable, n'être plus rien, devenir un chiffon. Le brave homme tremblait.

— Monsieur, déclara Reulter très durement au directeur, vous allez ordonner une enquête. Vous ferez fermer les portes de votre théâtre s'il le faut; mais nous saurons pourquoi une femme a été tuée ici ce soir ! Je désire savoir la vérité, vous m'entendez ? Les trappes ne s'ouvrent pas toutes seules ! Cet accident a l'apparence d'un crime, et je vous en fais responsable.

Le directeur les *Folies-Nouvelles* secoua sa hure avec découragement. Il devinait que celui-là n'était pas un enfant et qu'il se trouvait à sa merci.

— Oui, Monsieur le baron, oui, hoqueta-t-il.

L'habilleuse sanglota,

— Ça, c'est une vengeance ! Monsieur le baron peut m'en croire, j'en mets ma main au feu.

— Ecoutez ! reprit le directeur, vous commanderez à ma place et vous chambarderez tout, si vous y tenez. Je vous jure que c'est la bouteille à

l'encre pour moi. Je connais mon théâtre, je connais mes machinistes, tout ça fonctionne au doigt et à l'œil, je n'ai jamais eu d'accroc pareil dans le service d'une première. Pas besoin de vous dire qu'on aimait la gamine, ici, elle était généreuse et elle n'a volé l'amant d'aucune de ces demoiselles ! Non, ce n'est pas un accident venu de chez nous ! Je suis de votre avis, ça sent de l'assassinat, seulement, je me creuse le cerveau pour savoir qui aurait eu de l'intérêt à tuer cette mignonne, à la siffler de cette façon, car, ça, j'en suis certain, on a sifflé, je l'ai entendu, c'est même cela qui m'a fait descendre du pont où j'étais pour venir voir. Quand je devrais être guillotiné, j'affirme qu'on a sifflé, Monsieur.

Reutler se pencha sur l'épaule de son frère, se rendit compte qu'il ne tarderait pas à revenir à lui. Il suffirait d'un peu de brise respirable.

Il questionna, d'un ton moins dur :

— Est-ce qu'un soir de première des étrangers au service ne peuvent pas s'introduire chez vous ? Est-ce qu'un maladroit... ou pis... un malintentionné, (Reutler s'arrêta, regarda le directeur en face, mais sans le voir ; il entendait une voix lointaine, une voix dolente de jeune sentimentale répétant : « J'ai peur de Madame, j'ai peur de Madame ! ») ou, pis, un complaisant largement payé qui... (Il s'arrêta de nouveau.)

— Votre frère vous pèse ? Voulez-vous que je vous aide, murmura le directeur hypnotisé par ce regard noir de Reutler soudainement illuminé dans les ténèbres ; je ne vous propose pas de le porter à moi tout seul parce que je ne suis pas un géant. Mâtin ! quelle poigne vous avez, Monsieur le baron, ajouta-t-il, son admiration pour les *exercices de force* lui revenant en dépit la gravité de la situation.

— Un misérable payé, c'est cela, scanda Reutler sans s'occuper des réflexions du bonhomme, bien payé, ayant étudié les lieux et les usages depuis plusieurs jours ; un de ces êtres louches qui suivent les voitures des femmes pour ouvrir leur

portière et ignoré de tous se substitue, ne fût-ce qu'une minute, à un chef machiniste, occupé ailleurs, jette ce coup de sifflet mortel... en réponse à un autre coup de sifflet étourdi lancé dans certain salon. Vous avez entendu réellement ce coup de sifflet, Monsieur! répondez-moi, selon votre conscience!

— Je vous le jure! fit le directeur. Et il baissa le ton. Est-ce que votre frère n'a pas eu... dans la haute... (Il souffla péniblement.) Ce sont, du reste, des choses qui ne me regardent pas.

Effaré d'en avoir déjà trop dit, le bonhomme devint blême.

— Prête, la doublure? demanda Reutler d'un accent bref, subitement très calme.

— Sans doute, on ne s'embarque pas sans doublure, chez nous, mon cher Monsieur.

— Eh bien, pas d'enquête et pas de scandale, jouez la pièce avec la doublure en déclarant un accident. Au besoin, affirmez que Jane Monvel est vivante. Moi, je m'occuperai du reste.

Rattrapant le groupe qui transportait la petite morte dont la chevelure balayait les échelons en semant des perles fines, Reutler donna quelques ordres, de son ton sourd, presque tranquille. Le grand Monsieur dédaigneux des répétitions leur parlait, maintenant, à tous, d'un étrange accent de volonté qui indiquait que c'était peut-être lui *le véritable auteur*. En vingt secondes il déblaya le terrain, comme un général sur un champ de bataille, écartant les mourants et les morts. Le directeur évoluait passivement, les actrices s'essuyaient les yeux, les machinistes couraient à leur poste. Pendant qu'on expédiait du côté de la rue de Verneuil le coupé contenant le cadavre sous la garde du vieux Jorgon, la doublure anima la somptueuse toilette, où ne se révélait aucune trace de boue, tant l'habilleuse avait fait merveille en piquant, çà et là, des roses fraîches, la somptueuse toilette de la reine morte, qui, retrouvaut ses plis droits d'étoffe impériale, fit une entrée sensationnelle.

Surexcités par l'annonce, les spectateurs huèrent la débutante, mais ils réapplaudirent frénétiquement le décor.

Et durant que la vie des illusions charmeuses reprenait son cours, la petite âme de Jane Monvel, au bruit sinistre des huées, traversait les inextricables dessous de l'infini, roulait d'abîmes en abîmes, plus bas, toujours plus bas ! Ayant laissé sa jolie chrysalide chez les hommes, le pauvre papillon fou, éperdu, nu, fuyait, sans savoir, sans comprendre, en pleines ténèbres. Il descendait et descendrait encore plus bas, toujours plus bas, beaucoup plus bas, éternellement plus bas !...

VII

Par la grande baie vitrée de leur salle d'escrime, un jour douteux tombait sur les deux frères, leur faisant des visages maussades et les yeux ternes. Ce ciel de février était de couleur odieusement sale, d'aspect mouillé comme des compresses entourant une tête de pauvre, à l'hospice, et le cadet des de Fertzen avait ses nerfs.

Il errait, tenant son fleuret en demi-cercle, tout prêt à le détendre contre n'importe qui ou n'importe quoi.

Depuis cinq semaines, il allait régulièrement, le matin, au cimetière, son coupé rempli de gerbes odorantes, et le groom, sur ses instructions, données d'une voix peu attendrie, jonchait le petit monument de Jane, pendant que Monsieur Paul se promenait en cherchant l'émotion qui, de nouveau, semblait le fuir. Le reste du temps, il lisait, écrivait, s'enfermait avec des fioles d'éther, s'assoupissait dans une torpeur végétative que son tempérament de garçon nerveux ne pouvait déjà plus supporter, même au nom d'un deuil de cœur. On avait remué la préfecture et fait des enquêtes prudentes, interrogé des gens ahuris, renvoyé de malheureux machinistes, et la mort mystérieuse de la pauvrette, qui avait eu son heure de célébrité, son enterrement fastueux, se réduisait peu à peu aux proportions d'un simple accident. Quelques

larmes, beaucoup d'encre, des fleurs rares avaient coulé tout un mois... Et voilà qu'il se mettait à pleuvoir.

— Vie assommante ! conclut Paul tout hau t.

Il alla tirer le store, fit la nuit et alluma e plafond électrique. l

Reutler sursauta sous l'irruption de la lumière crue.

L'aîné des de Fertzen, assis sur le bord d'un grand lit de repos, étudiait un vieux manuscrit. Il parut plus blême dans l'atmosphère grise, incendiée d'éclairs.

— Qu'est-ce que ces lueurs ? fit-il interrompant sa lecture pour lever les sourcils. Qu'est-ce qui te prend ?

Pour toute réponse, Paul, le bras replié derrière son dos, semblant se garer d'un féroce adversaire, se fendit à fond devant une potiche, lui dépêcha un coup terrible et l'éparpilla aux quatre coins de la pièce. En un flot d'eau, les roses qu'elle contenait s'évanouirent à ses pieds. Paul examina curieusement le désastre, ramassa une tige, un petit bouton très lisse dépouillé de ses feuilles, se mit à le mâchonner.

— C'est bizarre, fit-il avec pitié, comme un bou ton de rose ça vous rappelle un radis.

— En effet, répliqua Reutler d'un ton tranquille ; et il héla Jorgon.

Jorgon entra, l'œil discret, aussi morne que ses maîtres. Il épongea le parquet, ramassa les miettes de porcelaine, puis, courbant les épaules, prêt à recevoir la bourrasque, demanda :

— Monsieur Paul sortira ?

Paul réfléchit un moment, tordant son fleuret d'un geste machinal.

— De ce temps-là, je ne pourrai jamais ! gronda-t-il entre ses dents. Non, je ne sortirai pas. Le groom ira seul. D'ailleurs... je tousse...

Et, comme preuve de son absolue, de son enfantine lâcheté morale, il se râcla le gosier, très consciencieusement.

Jorgon, fort grave, hocha le front.

— Oui, dit-il, la pluie n'est pas bonne, ce matin. Et les fleurs, Monsieur ?

— Les fleurs habituelles, Jorgon. Azalées, jacinthes, et surtout des roses, beaucoup de roses! J'y tiens. Que tout soit fait comme en ma présence.

— Entendu, Monsieur.

La porte se referma doucement, sournoisement, en couvercle de tombe, et Paul se glissa jusqu'au lit de repos où il s'affala près de son frère.

— Toi, tu ne dis rien ! Ce que tu m'agaces avec ton vieux traité ! Tu pourrais toujours grogner pour me distraire...

Reutler, silencieux, posa son manuscrit.

Paul bâilla.

Là-bas, sur un banc, les masques d'escrime leur faisaient face comme deux visages d'ombre, l'air brute.

— Enfin, voyons, s'écria Paul se remettant debout et fouettant l'espace de son fleuret, il faut être franc vis-à-vis de soi-même! Je ne l'aimais pas. Elle est morte d'une mort atroce, j'en conviens, mais je ne vais pas prendre le froc sous prétexte que je suis le héros de cette aventure. Raisonnons froidement : elle a l'idée d'entrer au théâtre, je la laisse entrer au théâtre ; elle me tourmente pour que je lui écrive une pièce, je la lui écris, et quelle pièce ! Une ineptie qui pouvait me compromettre et qu'on a eu toutes les peines du monde à retirer de l'affiche! Elle débute, fait un faux pas, en meurt. Tiens ! Je ne suis responsable de rien du tout. J'ai horreur des hypocrisies sociales. Cette petite a été plus heureuse en ces trois mois de passion qu'en toute une longue vie ordinaire ! Je te le répète, je ne l'ai jamais aimée et ne me dois nullement à sa mémoire. J'ai essayé de la venger, n'ai pas pu. Amen !

— Tu pourrais rappeler le coupé, objecta Reutler, s'accoudant, le front dans sa main, et tâchant d'éviter la lumière blanche.

— Peuh !... fit Paul pirouettant, indécis.

— A quoi bon des fleurs portées par ce domestique... si tu as horreur des hypocrisies sociales !

— Non ! Laisse... ce sont les dernières... il faut toujours agir en galant homme. On ne reprend pas ce qu'on a donné.

Reutler eut un petit rire sec.

— Il n'y a pas de quoi rire non plus ! dit Paul s'irritant. Tu as vu dans quel état j'étais le jour de cette épouvantable première... Fièvre, délire... Tu as eu très peur pour mon cerveau, n'est-ce pas ? Eh bien, je trouve que j'ai besoin de distractions. Si je reste enlisé dans ces souvenirs funèbres, je suis capable de me suicidei un matin de boue comme celui-ci, et tu seras très avancé, d'avoir voulu te ficher de moi. Je n'ai pas l'étoffe d'un sentimental. (Au hasard, il déchira une tenture.) Ah ! elle est gaie notre existence : courses au cimetière, lire, écrire... Un peu semblable, du reste, à celle d'avant la catastrophe. Le matin, promenade au Bois, autre genre de cimetière mondain ! Nous sommes en voiture où nous montons : petits cliquetis des brides, saluts échangés avec des rastaquouères qu'on ne peut se dispenser de rencontrer, quelques œillades d'actrices qui boivent du lait à la cascade. Le soir, après nos études ou un concert, excursions dans les sociétés hostiles... toujours seuls, car tu remarqueras que nous ne connaissons personne intimement. Puis on rentre, ou chez soi, ou chez *elles*, et on continue à s'assommer ! On est très correct, très bien vu, on apprend des tas de choses ignobles dans les filles ou dans les feuilles publiques, qu'on s'empresse d'oublier à son réveil, et dès que réveillé, on recommence : petits cliquetis de brides perpétuels des chevaux tournant dans un manége, saluts forcés... pour préparer la vie du soir identiquement hostile. Ah ! non, non ! J'en ai assez, moi, d'être des hommes sérieux, j'en ai assez !

— Dis donc, remarqua railleusement Reutler, je proteste en ce qui concerne les filles : parle au singulier ?

— Oui, c'est vrai, toi tu as la manie d'être chaste ! C'est une petite différence.

— Fichtre ! Enorme ! Ca m'empêche d'approfon-

dir le néant de certaines choses. Je ne m'ennuie jamais, je garde mes illusions.

— Compliments. Je me demande ce que ça pourrait bien devenir alors pour moi, si j'étais chaste! Je trouve ton invite puérile. Chiffonner des jupes, c'est encore drôle de temps en temps. (Et il soupira.) D'ailleurs, je crois à la chasteté... par politesse.

Reutler reprit d'un ton plus sourd :

— Tu sais pourquoi, maintenant, je me suis toujours mis à l'écart des hommes de notre âge. Nous ne sommes d'aucun cercle, pour ne pas nous expliquer sur nos... origines. Pour *cela* aussi, je t'ai supplié de ne pas risquer le scandale d'une enquête... juridique. Tu ne me le reproches pas, j'espère? Je n'ai pas peur de la vérité selon mes opinions, et je la crains seulement au nom des tiennes. Cependant, nous sommes libres... et nous pourrions changer d'existence, de... capitale. Il est d'autres très grandes villes, sous les cieux.

— Non! préfère Paris à... Berlin!

Reutler se dressa.

— Oh! je n'ai pas dit Berlin.

— Tu l'as pensé.

— Si je l'avais pensé, je l'aurais dit; j'ai eu le choix, étant l'aîné, je n'ai pas voulu choisir. Mon instinct me porte à respecter les droits du plus faible.

— Le plus faible, c'est toi, puisque tu trembles devant... mes droits.

— Détestable garçon que tu es! s'écria Reutler malgré lui.

Paul, satisfait de ce coup traître, se mit à siffloter.

— Reprenons-nous la leçon d'escrime? demanda-t-il moqueur.

— Non, je suis fatigué. Ce plafond flambant m'aveugle.

Cependant Reutler dit encore, au bout d'une minute de silence :

— L'étude que tu prépares sur Byzance, elle est bien. Pourquoi ne pas t'y appliquer davantage? Tu disais mordre à la littérature.

— Comment sais-tu qu'elle est bien, mon étude?

— Hier, passant chez toi pour chercher un bouquin, j'ai parcouru quelques pages et j'y ai pris grand plaisir. C'est un peu fougueux, mais plein de très jolies observations. On sent que tu sauras résumer. A ton âge, c'est un don précieux; il faudrait le cultiver, mon ami.

Paul s'amusait à tourner son fleuret en vrille dans un plastron.

— Voilà qui est trop fort! grommela-t-il. Je n'en suis qu'au monstre de ce travail, tout est à recopier et tu le lis... comme cela, en passant! Ne te gêne pas. Je n'aime guère ces intrusions jésuitiques dans mes pensées, Reutler!

— Paul! Tu t'oublies!... En ce moment, tu me cherches une querelle...

Il s'arrêta, oppressé, épouvanté, à la seule idée du mot qu'il allait dire.

Paul se tourna, la voix cinglante:

— ... De Français, mon cher. De bon Français ayant le dégoût de l'espionnage qui, *chez vous,* a l'air d'une chose naturelle, décidément!

Reutler, d'un bond, fut sur lui. Tout son grand corps svelte et puissant frémissait d'une colère interieure, d'autant plus redoutable qu'on devinait bien, à le voir trembler, qu'il n'en serait pas le maître, cette fois, car il arrivait au bout de toutes ses patiences.

— Tu vas rétracter cela, Paul, entends-tu! dit-il d'un accent étranglé. Il le faut, je le veux! Je te manquerais de respect à toi-même, si je ne l'exigeais pas.

Les yeux de Paul se baissèrent, mais il répondit:

— Il ne me plaît pas de recevoir, ce matin, d'autre leçon que ma leçon d'escrime, mon cher aîné! Je ne rétracterai rien du tout.

— Un espion, moi! râla Reutler. Non, cela dépasse les bornes! Tu rétracteras!

Paul mit ses mains en arrière sur une table et se cambra, continuant à siffloter.

— Des excuses! rugit Reutler tandis que son regard d'ombre s'illuminait, des excuses ou...

Il n'acheva pas ; un peu d'écume vint à ses lèvres. Il saisit le jeune homme par les deux épaules.

— Ah ! tu me fais mal ! cria le cadet se débattant. Oui, je sais : tu es un hercule ! C'est entendu, tu peux me briser, bien que je sois très fort aussi, moi ! Seulement, je ne rétracterai rien... rien... je me moque de tes brutalités. Quand j'étais petit, tu n'osais déjà pas me fouetter. Tu ne vas peut-être pas commencer aujourd'hui ! Ah ! Tu me fais mal ! je t'assure que tu me fais mal !

Reutler n'entendait plus. Il le traîna de la table au lit de repos, cherchant à le jeter sur les genoux. Il y eut un instant de lutte effroyable, ni l'un ni l'autre ne voulant céder. Paul se sentit plier. Il se cramponna aux coussins du divan qui se déchirèrent. La sueur inonda ses tempes, et il devint livide.

— Je ne céderai pas ! s'écria-t-il.

Puis, ses épaules craquant sous l'étreinte, il se crut perdu et se tourna vers son frère, face contre sa face, ses yeux chavirés dans les larmes.

— C'est absurde, imbécile ! Tu ne réussiras qu'à me faire des bleus !

Et pour dire cela, il y eut une intonation si désespérée, une si ardente supplication de tout son être bouleversé à l'idée d'une tare, que l'aîné le lâcha, étourdi, ne sachant plus s'il devait éclater de rire ou le tuer.

Paul se secoua, s'ébroua, se regarda les ongles.

— Puisque tu as tellement envie de m'assassiner, il vaudrait mieux nous battre, ce serait plus noble !... gronda-t-il, furieux.

Reutler demeurait debout, les bras tombés.

— Oh ! balbutia-t-il rêvant tout haut, le mouvement de violence !...

Il ramassa le fleuret de Paul.

— Comme tu voudras ! répondit-il enfin de son ordinaire ton sourd.

— Sans démoucheter les fleurets ? interrogea le jeune homme dédaigneusement.

— C'est juste ! dit Reutler redevenu absolument froid. Il faut au moins que nous nous battions à armes *non courtoises*, puisque nous nous condui-

sons comme des rustres. Je garde le fleuret pour moi, et voici pour toi une épée plus solide! Cela égalisera les chances!...

Il alla décrocher une épée superbe, étincelante, dont la pointe avait l'air de ne pas finir tant elle était aiguë, la lui offrit.

— Mais!... fit le cadet reculant.

— Allons! dépêchons! Je suis sans masque, sans plastron, en chemise de soie, et cependant je suis certain de rester le plus fort, même avec mon fleuret... A toi de me faire mentir, cher petit!

Et avant que le jeune homme ait eu le temps de protester, il attaqua et lui porta un violent coup de bouton à la poitrine.

— Premier bleu! dit-il ricanant de son air triste.

Paul sauta en arrière. Il serrait l'épée, tout frissonnant de rage, les yeux sombres, encore hésitant.

— Laisse-moi tranquille! Mais laisse-moi tranquille, c'est ridicule, à la fin, tu vas te faire égorger! cria-t-il affolé par la tentation *de forcer* l'ennemi.

— Second bleu! continua Reutler en étendant le bras impassiblement.

Alors Paul oublia toute l'horreur de leur situation, il se crut en état de légitime défense; et, à son tour, tendit le bras d'un prompt geste de révolte. Reutler eut à la mamelle gauche comme la sensation d'une morsure venimeuse.

Un cri rauque, un cri de pauvre bête qu'on martyrise retentit au fond de la salle, les fit se reculer, honteux.

Jorgon était entré, les mains levées. Il se précipita sur les deux frères.

— Monsieur Paul! Monsieur Paul! Au nom de votre maman!...

Et le vieil homme, ne pouvant trouver que cela, resta planté entre eux, ses grandes mains au dessus de sa tête comme quelqu'un qui se noie. Paul laissa choir son épée, il ferma les yeux, pris de vertige.

— Vous voyez bien que Monsieur Reutler a soif

de mourir de vous, bégaya Jorgon. Et j'ai vécu pour voir ça, moi !

Il se mit à pleurer.

Reutler souriait toujours de son sourire grimaçant. Une tache rose s'élargissait dans la soie de sa chemise. Une piqûre, à peine, mais Paul, toujours excessif, crut la blessure grave. Comme un fou, il se précipita au cou de son aîné en criant :

— Je l'ai tué ! je l'ai tué ! Jorgon, je suis un misérable !

— Par exemple ! fit Reutler s'efforçant de plaisanter, je me porte très bien ! Tu as seulement voulu voir le sang de l'ennemi, et cette vision n'a pas l'air de te causer un réel plaisir... Il n'y en a peut-être pas assez, hein ?

— Messieurs, balbutia Jorgon, je venais... pour vous annoncer... le déjeuner... Ces Messieurs sont... sont servis !

Il s'éloigna, les joues dans son mouchoir à carreaux, devinant qu'il était importun, maintenant qu'on se réconciliait.

Reutler, obligé de soigner Paul, saisi d'une abominable crise de nerfs, oublia sa blessure, insignifiante d'ailleurs. Il dut le dorloter, l'apaiser, lui lisser les cheveux, lui jurer qu'il était enchanté de l'accident.

— Au contraire, répétait-il, j'avais besoin, moi aussi, de ma petite leçon ! Le plus malheureux, c'est ce pauvre diable qui nous a surpris ; il faut aller déjeuner pour le rassurer...

— Mon frère chéri ! soupirait le cadet se pressant tout ému contre la robuste poitrine de son aîné.

— Chut ! fit celui-ci se dégageant, nous n'allons pas nous attendrir comme des petites filles, ce serait bête ! L'honneur est satisfait, donc nous sommes... de très grands garçons et... nous n'avons plus qu'à déjeuner de bon appétit ! C'est la conclusion logique.

— Tu m'en veux ?

— Non, j'ai faim !...

Dans la vaste salle à manger, toute fleurie de vieilles faïences, qui luisaient discrètement sous un océan de plantes vertes, où un gros feu flambait, hospitalier, joyeux, semant des pierreries le long des réchauds d'argent et des cristaux mousseline, où les vins prenaient des lueurs d'ambre, ce fut Paul-Eric le plus gourmand. Malgré l'impatience du blessé, il avait pansé la plaie qui était son œuvre, et, désormais en paix avec sa conscience, il dévorait des bouchées aux huîtres, buvait sans mesure, en lançant toutes ses coutumières railleries. Reutler, plus calme, lui donnait volontiers la réplique, le regardant un peu étonné et n'osant pas lui faire part de sa surprise. Est-ce que cette haine féroce de jeune Français allait se borner à cette tentative presque ridicule ? Etait-ce la trêve ou le dénouement ?

Jorgon les servant, le front penché, très humble, laissait souvent glisser quelques gouttes de vin sur la nappe, une fourchette par terre, et se confondait en excuses.

— A propos : nous avons le carnaval ces jours-ci ? demanda Paul tendant son verre.

— Je crois que oui ; n'est-ce pas, Jorgon ? murmura Reutler au hasard, car il ne savait jamais rien de la vie de la rue.

— Ces Messieurs ont raison ! Nous sommes en carnaval, affirma le vieux domestique.

— Si on s'amusait ? risqua Paul. Voyons ! (il compta sur ses doigts.) Lundi, mardi, mercredi, jeudi, pour un costume, ce sera court ? Reutler, mon grand, est-ce que tu permets le costume, à l'Opéra, histoire de chasser la mélancolie qui engendre toutes les mauvaises passions !

Et avec une féline tendresse il frôla sur la poitrine de son frère l'endroit de sa blessure.

— Carte blanche, mon cher enfant, répliqua Reutler tressaillant, pourvu que tu me laisses à la maison. J'en ai tellement la nausée de tes fameuses nuits d'Opéra, si vieux jeu et si fatigantes !

— Non ! tu me suivras, je le veux ! Avec toi, je vis double. Besoin du témoignage de ta gravité

pour m'expliquer mes sottises. J'ai un vague plan, ce sera drôle. Tu verras !... Jorgon, le coupé pour cinq heures. Je sors, aujourd'hui.

Le café humé vivement, Paul remonta chez lui afin d'y feuilleter une superbe collection d'estampes qui le charmaient depuis huit jours.

Reutler songeait, tailladant la nappe de la pointe d'un couteau. Il fuma, sans se lever, regardant Jorgon aller et venir.

Il profita du moment où le vieil homme approchait un flacon de sa tasse, lui prit doucement la main.

— Merci, mon ami, dit-il très bas, sans toi je m'enferrais.

— Ah ! vous l'avouez, Monsieur le baron, vous avez soif de mourir ?

— La situation me paraît insoutenable, mon vieux Jorgon, les jours de pluie!... Et tu ne peux pas deviner jusqu'où nous irons sur ce chemin-là. (Il se leva, hocha la tête en ricanant.) A cette heure je dormirais, comme la petite Jane, déjà oubliée ! C'est dur de ne jamais bien dormir, Jorgon. Depuis quelque temps mes insomnies me rendent fou...

— Et Monsieur Paul serait déshonoré, lui ! Vous n'y pensez pas ! fit Jorgon relevant sévèrement la tête.

— Tu as raison, il ne convient pas, en effet, que le cadet des de Fertzen soit déshonoré par la mort de son frère aîné, *le Prussien*. (Il éclata de rire.) Fichtre ! je tâcherai de me procurer un genre de trépas plus digne !

— Monsieur le baron, bégaya le vieil homme effrayé, vous êtes *son* fils, vous, tout comme *l'autre*, je vous servirai d'ombre ! Vous ne vous tuerez pas.

Reutler posa sa main puissante sur l'épaule déformée de Jorgon.

— Comme tu l'as aimée *pieusement* la belle dame de Rocheuse ! Comme tu l'as aimée *saintement* pour pouvoir demeurer ici notre souffre-douleur à nous, ses fils, les démons ! N'est-ce

pas, Jorgon, que ton dévouement, semblable à tous les dévouements, est d'essence divine?

Il s'en alla, lui tourna le dos brusquement, riant toujours d'un rire si nerveux et si âpre que le malheureux serviteur, ne songeant guère qu'on avait pu deviner son secret d'antan, finit par se dire :

— Mon Dieu... si c'était vrai, tout de même, que Monsieur le baron deviendrait fou?

Un matin, en passant par le grand salon, assez sombre, de leur hôtel, Reutler heurta deux dames que les domestiques venaient d'y introduire.

— Monsieur de Fertzen! demanda la plus âgée, d'une voix nette, une voix de femme persuadée de son importance.

— C'est moi, Madame, fit Reutler avec une politesse un peu anxieuse.

Il avait été chargé de chasser les derniers relents funèbres de l'entresol de la rue de Verneuil, et il redoutait des complications: des parents lointains venant réclamer des souvenirs ou exhaler une douleur tardive aux oreilles de Paul qui s'énerverait.

— Mais non, ce n'est pas vous! dit la dame, moqueuse. Vous êtes bien trop grand, et bien trop brun!

Elle n'était ni jeune ni très jolie, la dame, seulement mise avec un goût irréprochable. La seconde dissimulait un sourire espiègle sous sa voilette. L'air du trottin boulevardier qui se tord sans cesser de pincer la bouche.

— Je suis désolé de vous contredire, Madame, reprit Reutler. Je suis pourtant bien Monsieur de Fertzen. En quoi puis-je vous être utile?

Il fronçait les narines, son ton cérémonieux s'accentuait, devenant légèrement moqueur, aussi, à force d'exagération. Venir chercher son frère dans la maison familiale, quel aplomb! Jane, elle-même, n'y était jamais entrée. Il allait éconduire les deux donzelles et avec la douceur désirable, Reutler poussant le mépris de la femme jusqu'au respect.

Paul parut, la mine heureuse.

— Ah ! vous voilà, Madame Angèle, s'exclama-t-il, je vous attendais depuis l'aube ! Vite ! vite ! chez moi, dans mon cabinet de toilette ! Ne vous occupez pas de ce grand Monsieur. Il vous a fait peur, j'en suis sûr, mais il est très sociable quand on ne le tourmente pas. C'est mon frère : le hibou savant dont je vous ai parlé.

De plus en plus hautain, *le hibou* s'effaça, laissant passer les deux femmes, sans ajouter un mot.

Jamais Paul n'amenait ses maîtresses rue de Bellechasse. Outré, Reutler interrogea Jorgon.

Celui-ci répondit, en levant les bras, absolument comme le matin du duel :

— C'est... *des personnes* !...

Le soir, à dîner, Paul commanda deux couverts, et, mal peigné, en vêtement lâches, il réapparut, escorté de ses deux nouvelles amies. Comme inconvenance, cela dépassait toute imagination.

Pendant qu'on découpait les perdreaux, Paul daigna éclairer un peu le mystère.

— Mon cher frère, dit-il d'un ton doctoral, Madame Angèle est une fée dont tout Paris suit les caprices et évoque la baguette. Elle réussit, à son bon plaisir, la pluie et le beau temps, quelquefois des mariages ! Elle a l'esprit de Sophie Arnould et la diplomatie de Talleyrand ; j'ai eu toutes les peines du monde à obtenir sa merveilleuse intervention, des ambassadeurs font antichambre chez elle et elle pourrait, si elle n'était pas bien lunée, nous brouiller avec toutes les cours d'Europe !... Madame Angèle, aimez-vous les truffes ?

— Je les adore, répondit gaîment la dame dont l'aisance était étonnante, mais j'ai envie de vous faire gronder, Monsieur de Fertzen ! Ce me serait facile puisque je suis aussi fort que Talleyrand... et, sans doute, aussi perfide.

— De grâce, chère Madame, abandonnez le hibou à ses austères méditations, murmura Reutler qui curieusement la dévisagea, se sentant en présence de quelqu'un que son frère *respectait*... par le plus extraordinaire des hasards.

Le trottin, devant les cristaux et la générosité des vins, se taisait, comme une ingénue.

Madame Angèle papota gracieusement, lutinant Paul de ses flatteries, et, au cours de la conversation, elle jeta sur la nappe tous les personnages de l'armorial. Où avait-elle vu et entendu les anecdotes qu'elle ponctuait de ces titres célèbres? L'aventure d'alcove du prince de X et l'histoire intime du divorce de la duchesse de Z? Le potin de coulisse sur la fameuse actrice, tout, jusqu'aux blagues des journalistes au sujet du portrait de son frère, portrait qu'elle déclara splendide, sauf la couleur des cheveux, poussée trop au roux ardent du blond Titien des créatures modernes. Et elle prononça : *impures* !

Au dessert, Reutler fut complètement dérouté par la candeur de la jeune fille, qui, timide, demanda le nom d'un fruit chinois que Paul lui offrait.

— Mon bébé, je vous en enverrai demain une boîte à l'atelier, si vous aimez ça. Ce sont des *mangues*, expliqua le jeune homme, bienveillant.

— A l'atelier ? songeait Reutler. Des femmes peintres ?

Le dessert s'acheva rapidement. Paul, plein d'une singulière effervescence, expédia le café, ne toucha pas aux cigares, dicta ses derniers ordres :

— Jorgon, le coupé pour onze heures. Qu'on n'oublie pas les fourrures ! Toi, mon grand (et son ton bref prit une inflexion d'une irrésistible câlinerie), je t'attends chez moi vers dix heures. Tu n'as pas ta névralgie, ce soir ; donc, le manteau vénitien et le masque, à la seule fin de ne pas trop te compremettre en mon illustre compagnie. C'est entendu.

Reutler eut un geste d'effroi. Paul lui désigna les les deux femmes, souriantes.

— Pense que je pouvais exiger un costume... et je n'impose que l'habit !

Il sortit, suivi de ses dames d'honneur qui grignotaient des pralines.

Tout en se faisant habiller par Jorgon, Reutler, perplexe, réfléchissait :

— J'aurais dû protester... mais risquer une algarade devant des étrangères, c'était dangereux ! Je préfère l'Opéra. Quelle corvée !

— Du grabuge, Monsieur le baron, bougonna le vieux domestique formulant leur impression commune en sa langue concise. Paraît que c'est *la première* de chez *Valentine*, cette Madame Angèle, la cuisinière l'a reconnue !

— Comment ! ce sont des couturières, ces femmes-là ?

— Oui, Monsieur Reutler, dit Jorgon, s'oubliant à l'appeler « Monsieur Reutler », tellement il était troublé, et cette espèce ne se dérange pas pour rien !

— Ah ! j'y suis ! Paul a eu besoin d'elles pour des étoffes ! On aurait pu les faire dîner à l'office, toujours ! Et quelle nécessité de les garder ici toute une journée ! Enfin, ajouta Reutler philosophiquement, nous sommes en carnaval, un peu plus, un peu moins...

Vers dix heures, il descendit, d'une humeur d'ours, très beau, le velours noir du manteau vénitien faisant ressortir la mortelle pâleur de son visage et l'élégance hautaine de sa taille. En descendant, il brisa une branche de palmier qui lui effleura le cou ; ce fut plus fort que lui. Il avait la répulsion de toutes les caresses, ce soir de corvées mondaines. Assez insoucieux de ce qu'il allait voir, sa main trembla, cependant, en écartant les portières du cabinet de toilette. Là, les paupières battantes, il demeura cloué sur le seuil par une apparition vraiment monstrueuse.

Entre les deux couturières agenouillées, des épingles aux dents, rectifiant des plis, une autre femme, très grande, d'une sinistre jeunesse, était debout dans l'apothéose des réflecteurs électriques. Ce ne pouvait pas être son frère, Paul-Eric de Fertzen. Non car *elle était rousse.* La ligne, très pure, de son corps droit, à la façon des primitifs, se devinait sous une simarre à traîne de dentelles

d'or, aussi aériennes que des dentelles de fil, et constellée de pierreries de toutes les nuances. A ses epaules, décolletées en rond, largement mais chastement, s'attachait une dalmatique en soie, mi-partie pourpre et violette, bordée d'hermine. Une ceinture écharpe, à deux étages, serrait la taille et soutenait le buste avec la roide pression d'un corselet d'armure, retombait par devant en ruissellement de chaînes d'or, de cordelettes de satin où se mêlaient d'énormes cabochons d'améthyste, de rubis, et les triples croix grecques, formant des extrémités de chapelets. Les bras, nus, surchargés de cercles de métal et de bijoux, sortaient des manches amples, en brocart jaune, doublées d'une étoffe d'un rose, changeant jusqu'au vert pâle, imitant les irisations claires d'une valve de nacre, et sur ces irisations chatoyantes s'enlevait la blancheur mate de la peau, paraissant plus blanche d'un blanc d'ivoire vieilli. Sur la tête, aux cheveux cuivrés, bouclés court, un diadème étroit, surmonté de la croix grecque, dardait les feux aigu des brillants et dégouttait du sang des rubis. Icone à la fois royale et divine, profane et sacrée, toute la personne de cette femme semblait figée en l'or et les joyaux, comme celles qui ne savent pas ployer la taille, ont l'habitude souveraine de ne même pas se pencher sur les génuflexions des passants. Oui, c'était bien une icone byzantine ; et quand elle tourna, du côté de Reutler épouvanté son profil de camée dur, ses yeux bleus d'acier flambant dans l'ombre du koheul, sa bouche rouge aux luisances de corail, il eut l'impression atroce de voir *vivre* une statue.

— Je suis ravi, Mesdames, et il ne me reste plus qu'à vous remercier, dit *l'image impériale* en daignant tendre ses mains aux femmes prosternées, qui se relevèrent, sourirent discrètement, et s'esquivèrent, prévoyant que l'homme noir, toujours silencieux, allait peut-être faire une scène.

— Est-ce assez réussi ? cria Paul reprenant sa voix gouailleuse dès qu'elles eurent disparu. Je ne me reconnais pas moi-même. Elles m'ont coiffé,

fardé, habillé comme de simples valets de chambre. Ma petite fantaisie va me coûter cher, mais ce que je m'amuse ! Bien dommage que par décence on ne puisse pas employer des femmes à son service intime. Qu'en dis-tu, toi, le hibou ?

— Je dis, tonna Reutler se jetant sur lui d'un mouvement de colère brutale, je dis que c'est abominable et que *vous* ne sortirez pas ainsi avec moi ; cela, jamais !... jamais !...

Ne pouvant plus le reconnaître, il ne voulait plus le tutoyer. Il saisit son bras, ce bras d'ivoire, où ses doigts se blessèrent aux aspérités des pierres précieuses, puis, comme si le contact froid de l'icone l'eût médusé, il laissa reglisser ce bras, d'une lourdeur de marbre, dans le chatoiement voluptueux des soieries.

Paul partit d'un immense éclat de rire, il délirait, se tenait les côtes.

L'aîné qui prenait la chose au tragique, à présent ! Quel être insociable !

— Je comprends, je comprends, s'esclaffa-t-il, le vieil instinct de séminariste qui se réveille ! j'ai un *air d'église* qui froisse tes dernières convictions religieuses ? La mascarade monte sur l'autel et ça te vexe ! Parbleu ! (Il se campa devant lui, déployant d'un coup de pied savant la traîne de sa robe. Salue en ma personne de chair et d'os la pieuse Irène, princesse de Byzance, portant son impérial costume de cour d'après une estampe extrêmement curieuse qui pourrait être un portrait. Cette estampe est si nette qu'elle m'a permis de reproduire les moindres détails de la dalmatique et de donner l'équivalent des nuances d'étoffes. Sauf les bijoux, soustraits au trésor de maman, toute la parure : diadème, colliers, ceinture et chapelets, a été reconstituée d'après mes instructions. Tout est lourd, violent, et cependant d'une merveilleuse perversité de tons. Ces améthystes et ces rubis, répercutant les couleurs de la dalmatique absolument comme les etincelles d'un feu de joie repercuteraient les flammes de l'enfer, n'est-ce pas prodigieux ? Je pouvais me

munir d'une longue chevelure brune, plus en harmonie, mais j'ai préféré me montrer *nature*, me servir de mes cheveux qui sont fort présentables, teints en roux. Puis... regarde !... des brodequins cramoisis bordés d'hermine, avec boucle de diamants, des *vrais*, je n'ai pas une pierre fausse ! Quant aux dessous : jupes de Valenciennes blondes pour fondre les perspectives (il retroussa sa robe jusqu'aux cuisses exhibant des jambes d'un irréprochable modelé); et maillot de soie jaune, s'il te plaît!... A propos de maillot, la première de *Valentine* a eu un mot charmant : « Vous comprenez, Monsieur, cela donne *la ligne*... et ce nous est une garantie pour notre pudeur ! » La pudeur des premières de Valentine! J'ai failli pouffer! Et pas moyen de se permettre avec elles aucune plaisanterie de mauvais goût. Elles ont un tact, un sérieux, une telle dignité de manières ! Elles m'ont changé en pucelle !... J'ai la sensation d'être muée en or. Je suis sur champ d'or, je vois d'or... Ah ça, qu'est ce que tu as ? Quelle drôle de tête tu me fais ?...

Accablé, Reutler, s'était plonge dans un fauteuil, les yeux clos, les lèvres mordues, les poings crispés. Il se taisait, sentant tout le ridicule qu'il y aurait à injurier une princesse de Byzance... si convaincue de sa splendeur. On était en carnaval, il fallait rire, c'était le plus sage parti ; seulement, il n'y arrivait pas, et sa bouche se contractait fiévreusement. Lui, voyait féroce.

— Le calvaire, prononça-t-il lentement, rêvant à autre chose.

— Quoi ? Quel calvaire ? Est-ce que tu divagues ? Jésus-Christ n'a rien à démêler dans cette innocente parodie d'une impératrice... que je soupçonne de cyniques dévergondages, sous ses apparences pieuses. N'a pas l'air d'avoir froid aux prunelles, d'après l'estampe. Mon cher aîné, tu es un mystique sans le savoir. Faut te défaire de ces attitudes de crucifié. Tiens ! voici mon domino. (Et il alla prendre sur une chaise un flot de velours

gris.) Il est couleur *poussière des siècles*. Un effet sobre, ce contraste d'absolue neutralité sur la rutilance des soies et des pierres. Ensevelie depuis des centaines d'années, je surgis de ma tombe en soulevant autour de moi la poudre des squelettes. N'est-ce pas, c'est trouvé !

Paul se drapait dans le manteau avec les ruses d'une fille qui laisse juste entrevoir ce qu'il faut de chair pour faire *ciller* les amateurs.

— Tu m'avoueras que sous le domino on est chez soi. D'ailleurs... m'en dira-t-on jamais plus qu'on ne m'en a dit au sujet de mon portrait... *et j'étais en homme*. Tu n'as pas bronché, le jour où on a imprimé dans un salon de grand critique : « le sourire perversement équivoque du jeune Paul de F... » Excepté La Gandara, j'aurais bien aimé à gifler des gens, moi !

— Mon Dieu, murmura Reutler, quand, par hasard, une vérité se découvre et qu'on n'a pas provoqué le spectateur...

— Une vérité ! gronda Paul faisant cliqueter ses chapelets d'un geste furieux. Est-ce que nous allons encore nous battre, Reutler ?

— Rassurez-vous, chère Madame, fit Reutler se levant, subitement ironique rassurez-vous ! Mon bras ne dégaîne plus que pour vous protéger contre la hardiesse des voisins. Je vais jouer mon rôle... religieusement, en vrai gardien de l'icone byzantine. (Il ajouta scandant ses mots :) Aussi bien, si je te laisse partir seul, je suis capable d'aller verrouiller moi-même les portes de notre maison pour t'empêcher de rentrer ! Mets donc ton masque, et je te jure qu'on ne l'ôtera pas sans mon consentement.

Paul haussa les épaules.

Ils descendirent lentement l'escalier fleuri de leur hôtel, Irène s'embarrassant dans la traîne de sa jupe et Reutler obligé de lui tenir ses gants, son éventail.

La livrée, prévenue par les demi-confidences de Jorgon, se tenait postée aux embrasures et derrière les massifs.

— Si je ne connaissais point l'humeur de Monsieur le baron, chuchota le groom à l'oreille de François, je croirais qu'il est en partie fine. Mais pour une impératrice d'avant le déluge, *l'autre* a l'air d'une vraie garce.

— Avec une fortune sur le ventre, on est toujours *du sexe*, affirma brutalement un garçon d'écurie.

VIII

Dans le petit salon de la loge de Marguerite Florane, on devisait, avec des expressions fatiguées, sur la décadence des bals de l'Opéra. Vieux thème toujours repris au même endroit par les mêmes demi-mondains devant les mêmes demi-mondaines. Il y avait là un journaliste, un boursier, et deux Messieurs du Brésil. Marguerite était en *nuit*, prétexte banal pour leur exhiber une rivière célèbre, historique, et des comètes modernes, faisant fuser, en l'atmosphère étouffante de cette alcove rouge-bourreau, quelques centaines de mille francs d'eau pure, distillée à travers pas mal de fanges.

Marguerite était bête, d'une pâleur de perle, ouvrait grands des yeux où l'on voyait se joindre, par l'orient de leur blanc uni aux noirceurs veloutées des prunelles, la mansuétude des veaux qu'on égorge et la folle hystérie d'une femme presque toujours ivre. Elle était décolletée jusqu'à la taille, et un diamant, de la grosseur d'une noix, formait un lever de lune entre les monts neigeux de ses deux seins. Des voiles de crêpe, des voiles de veuve, s'enroulaient à ses cheveux noirs, dénoués, battant librement ses reins, comme une queue de cavale.

Avant minuit elle répétait les derniers mots de son entourage. Passé minuit elle jetait des cris d'argot plus que nature.

Les Brésiliens regardaient leurs bagues.

Le journaliste plaçait des phrases écrites la veille.

Le boursier racontait qu'il etait sûr d'avoir croisé

sa femme en *Perrette*, ce qui semblait lui faire plaisir parce que cela le posait en gros blasé, très littéraire.

— On soupera, heureusement, car on se rase, déclara-t-il pour terminer son anecdote conjugale.

— On se rase ! murmura Marguerite qui buvait un verre d'un affreux alcool où scintillaient les facettes de la glace pilée comme le mirage de tous ses diamants.

— Chez vous ? demanda le journaliste.

— Bien entendu. On mange trop mal partout, ces nuits grasses.

— Si on se sauvait tout de suite ? insinua le boursier.

— Oui ! affirma l'un des Brésiliens, très sérieux. L'Opérate, c'est bon pour les rastas, si on se fichait le camp ?

— J'attends le peintre Jules Desnoyers, répliqua cérémonieusement Marguerite avec une moue.

Presque aussitôt on frappa à la porte de la loge.

— Enfin, c'est lui ! cria le boursier. Quelle pose !

Marguerite se leva, faisant onduler sa queue de cavale ; elle acheva son alcool. Ce n'était pas le peintre. Une ouvreuse entra et vint chuchoter dans le cou de la jeune femme.

— Comprends rien du tout, ma bonne ! dit Marguerite ennuyée.

L'ouvreuse répéta, la voix plus haute, en ponctuant de son mieux :

— *La princesse byzantine demande si vous pouvez la recevoir dans votre nuit, parce qu'elle a le grand regret de ne pas oser vous admettre à son jour.*

Et elle souffla.

— Ca y est !... Une intrigue !... Nous restons ? fit le chœur enchanté.

— Non, répondit durement Marguerite. Vous allez sortir, au contraire. Je vois ce que c'est : une femme du monde qui profite de l'occasion pour me réclamer son amant. Si on se griffe, je ne

tiens pas à ce que vous nous fassiez remarquer !... Et j'ai idée que ça ne tardera guère ! *Son jour* ? Il n'y a que ces femelles pour vous parler de leur jour tout le temps. Est-ce que ça m'amuserait moi, leur jour ?

— On s'y rase encore plus qu'ici, et ce n'est pas peu dire ! objecta le journaliste, l'air convaincu.

— Certainement, appuya Marguerite ravie de l'approbation.. Messieurs, déblayez le terrain et pas d'histoire, je vous prie.

Puisqu'il s'agissait d'un secret d'état, hochant le front, faisant des grimaces, les hommes se retirèrent un à un, comme devant la dompteuse défilent les lions chloroformés remâchant leur bave.

Seule, Marguerite se pencha au miroir — force de l'habitude — se frotta les joues d'une houppe, et, entendant gratter, dit, l'accent rageur :

— Entrez, chère Madame.

Quand elle se retourna, le domino de velours gris était déjà près d'elle, et, d'un geste lent, plein de coquetteries savantes, il se dégagea de la *poussière des siècles*, lui apparut en sa merveilleuse résurrection d'éclairs.

— Madame... fit Marguerite ahurie par la splendeur inattendue de ce costume.

— Madame... fit la princesse d'un ton ému, délicieusement ému, très bas.

Et les deux jeunes femmes demeurèrent immobiles, se mesurant des yeux, sans trouver autre chose.

Pour la demi-mondaine, ce fut une véritable stupeur. Elle voyait donc une *personne ayant un jour* qui consentait au costume ? Il y avait donc, chez ces femmes-là, des créatures qui risquaient le scandale de l'originalité ? Elle, Marguerite Florane, une déclassée, ne pouvait pas se permettre une telle orgie de couleurs et de pierres, elle aurait offensé le goût *anglais*, sobre, de ses fidèles, presque tous des imbéciles ; mais, vraiment, cela faisait du bien aux nerfs de se rencontrer avec une folle

qui pensait que la robe d'or n'est pas uniquement destinée à la glorification des dieux.

La bouche rouge et bizarrement sensuelle de l'impératrice souriait de sa stupeur. Ombrée par la dentelle du masque, cette bouche luisait, s'entr'ouvrait sur des dents de jeune fauve guettant, et elle était terrible, car, à elle seule, dans l'or du costume, dans l'or des cheveux, dans l'atmosphère d'or de sa propre apothéose, elle vivait, disait un infernal désir. Ce n'était plus que le sang d'une blessure trouant la chair blanche jusqu'au cœur. Qu'importait la tendre magnétisation des yeux, bleus ou verts, qu'on n'apercevait pas puisque leurs paupières se baissaient, la rigide et sacerdotale tenue des beaux bras allongés en leurs manches, si amples qu'elles semblaient deux nouvelles jupes à deux nouveaux corps serpentins, qu'importaient, surtout, les grands chapelets d'améthystes aux croix étincelantes, si froides dans la chaude splendeur des soieries. Marguerite ne voyait plus que cette bouche, et, seule, cette bouche était *l'impératrice* !

— Pas banal. Mes compliments, dit la fille du bout des lèvres, furieuse, au fond, d'être dominée par un luxe dont elle n'avait jamais eu l'initiative.

— Oserai-je, Madame, fit la princesse byzantine d'une voix melodieuse, très hésitante, une voix de Russe ou de Roumaine, on ne savait trop, car elle se traînait en mourants soupirs, oserai-je vous apporter le tribut de mes admirations passionnées, comme un homme un peu... hardi vous apporterait des fleurs ?... J'ai, depuis longtemps, le désir fou de vous voir. J'ai toujours eu le désir de prendre les étoiles dans mes mains, c'est plus fort que moi. Je ne sais pas résister à mes caprices. Et je voudrais... oh ! comme je voudrais essayer de vous toucher... de vous attendrir, Madame, dussé-je me piquer cruellement les doigts aux pointes aiguës de vos rayons. Tolérez-vous ma présence, dites ?

— Prends garde, répliqua Marguerite, vite revenue à l'insolence et se rendant compte qu'il s'agissait de toute autre complication que celle d'un

amant volé. Ces désirs-là, ma chère, sont souvent des envies de femme enceinte !

Et elle toisa la grande apparition, si droite, si grecque, si fière de sa taille de jeune vierge.

— Ah ! riposta la Byzantine riant d'un rire étrange, combien je sais de jolies pécheresses qui rêvèrent d'obtenir de ceux qu'elles crurent leurs esclaves ce gage d'amour... ou de haine que vous pensez en la possession de mes entrailles ! Mais vous êtes, vous, trop belle et trop inhumaine pour avoir de pareilles faiblesses. Permettez-moi de m'asseoir à vos pieds, Marguerite ; je suis tellement lasse d'être une majesté encore plus belle et plus inhumaine que vous.

Marguerite tressaillit, un peu troublée, s'efforçant de rire.

— Tu es plus belle que moi? Ote donc ton masque. En tous les cas, tu dois déplaire aux hommes, ça, j'en réponds.

— Non, je suis toujours le plus beau. Je leur fais peur. Comprends-tu ?

— Oh ! je comprends fort bien, dit brutalement la fille saisie d'une angoisse singulière, je ne suis pas sourde ! Vous êtes taillée, d'ailleurs, pour ces emplois-là, ma pauvre princesse. Pas de hanche, pas de gorge, et, avec tous ces avantages, un aplomb de toréador ! Seulement, moi, je ne marche pas sans un sérieux béguin ou la forte somme. Et voici mes conditions : à mon corps défendant, j'exige que votre mari, si vous en avez un, vienne lui-même ratifier le contrat... Pas confiance dans les princesses qui courent les rues en temps de carnaval !.. Pour le béguin... il faudrait me faire la cour... devant tout le monde, à visage découvert, et aussi bien chez vous, à *votre jour*, que chez moi, dans ma nuit. Choisissez !

Le ton de Marguerite Florane s'était élevé, dur, implacable. Tenir enchaînée une de ces reines de la névrose, la torturer jusqu'aux pires actes de folie, était un songe qu'elle faisait vaguement à travers ses nombreuses ivresses. Marguerite avait des simplicités de brute. Elle pensait qu'on peut

se venger des hommes sur les femmes, et réciproquement. Celle-là, tout bien consideré, des détails de sa toilette aux grains de sa peau, n'était pas une actrice, car elle ne soulignait ses effets d'aucun geste ; ni la *collègue* : elle se serait trahie par une expression *technique*; encore moins la mondaine connue : elle aurait plus agi que parlé. Celle-là, c'était probablement une fantasque de la colonie étrangère. fabuleusement riche et capable de tout. On allait voir !

— Tu veux que je meure ? murmura la voix lointaine et sanglotante de la princesse agenouillée. Merci ! Je redoutais tes abandons. Maintenant, je puis agoniser joyeusement. Rien ne fera que tu m'aimes ! Oh ! l'impossible ! Jure-le, tiens, veux-tu, sur la tête d'un poète qui fut plus blond que moi...

— Des poètes ? J'en ai soupé, sont des lâches ! s'écria la fille frémissante et serrant les poing à un souvenir qu'elle gardait, en elle, un peu confus, — elle s'était tant grisée depuis l'aventure — comme une plaie se cicatrisant.

Elle restait debout, fronçait les sourcils, tordait machinalement son voile noir d'où paraissait sourdre une sueur de feu. Pourquoi diable lui parlait-on de poésie ? Les poètes ? Du propre, leur pathos ! Elle savait ce qu'il y avait dessous ! Des lâches ne se plaisant qu'à humilier les belles filles !

— Comment s'appelait-il ? interrogea-t-elle anxieuse.

Pour toute réponse, la Byzantine, en un glissement de reptile, lui ceintura la taille de ses puissants bras d'ivoire et l'amena, malgré sa résistance, à se ployer sur elle. Marguerite se sentait peu à peu la proie du jeune fauve et ne s'expliquait plus rien. Jamais elle ne se grisait avant minuit. Qu'avait-on jeté dans son verre, ce soir ? Quelque chose d'extraordinaire rôdait autour d'elle, dans l'ombre voluptueuse de ce petit salon rouge ; et là-bas, tous ces fantoches se démenant au son d'un orchestre enragé, tous ces êtres bariolés passant et repassant comme des verroteries multicolores, toutes ces créatures démentes n'avaient

plus l'air naturel, pas plus l'air naturel que le satan femelle qui la tenait.

— Je suis fort et je suis forte ! soupira doucement la princesse byzantine. J'ai la science et j'ai la ruse. Je peux ce que je veux, voilà pourquoi je ne te veux plus ! Je suis celle qui dompte, mais je dompte d'autres lions que ceux de ton troupeau, Marguerite ! Il est entendu que je meurs... cela me plaît... tu ne sauras pas le poète, pas plus que son poème. Et cependant, je désire un baiser, le premier, le dernier, avant d'aller mourir. Un baiser, oh ! à peine tes lèvres sur les miennes, le temps qu'une fiancée chaste met à dire : *non*. Marguerite ! Ma fleur toujours effeuillée et toujours refleurie, ma fleur dont la blancheur est celle des dents de mort !...

— Assez, hein ! gronda Marguerite énervée... Est-ce que vous n'avez pas fini, vous, de me faire voir double ? Vous me tournez le cœur avec vos histoires de mort. C'est trop bête ! Votre voix me fait mal ! Drôle d'amusement que de mêler des dents de morts à ça ! Moi, vous savez, je suis une très bonne fille, mais faut pas me parler de l'autre monde : j'ai horreur des araignées et j'aime pas qu'on renverse le sel. Chacun a ses manies ! Non ! Non ! C'est non, une fois pour toutes ! Ces petites blagues-là, c'est si ridicule ! Et pour ce que ça rapporte ! Voyons... vous êtes très belle... et très gentille, par-dessus le marché, je l'avoue. Je vous aimerais si j'avais le temps, puis... Après tout, offrez-vous l'étrenne de ce soir ! (Elle ricana, impatientée, vaincue.) On dit que faire l'aumône à un mendiant avant de coucher ça porte bonheur !

Elle se pencha davantage, les lèvres offertes, très troublée, comme subitement fondue en une tendresse louche qui pouvait bien n'être, chez elle, que de la bonne éducation.

A ce moment, il se fit un léger remue-ménage dans la loge voisine.

La princesse byzantine ôta son masque, d'un souple mouvement de joie, et, regardant Margue-

rite Florane, les yeux rivés à ses yeux, les lèvres à un millimètre de ses lèvres :

— Tu seras donc toujours aussi godiche, ma chère enfant, s'exclama Paul riant de son rire de gamin féroce. Quand on pense qu'à la même musique j'ai repincé le même serpent ! Tu as beau t'en defendre, va, tu aimes la petite sérénade sentimentale comme toutes les filles... d'Eve ! Ah ! tu veux embrasser l'impératrice ? Eh bien, moi, l'empereur, tu sais, j'y tiens pas !

Paul se dressa, éployant le superbe luxe de sa robe d'or et toute la luxure de son beau regard cruel.

Marguerite s'était saisi le front. Elle demeura un moment muette. Est-ce qu'elle touchait à la folie ? Des médecins lui avaient souvent affirmé qu'elle finirait dans un cabanon de la Salpêtrière. Mais non, c'était *lui*, Paul de Fertzen, celui-là qui l'avait eue tout entière ! Elle releva la tête, éperdument cria :

— Tu ne vas pas me quitter comme ça, Paul, c'est trop lâche, entends-tu ! Je te défends de sortir. On ne se moque pas de moi deux fois ! Puisque tu es revenu, c'est que tu m'aimes ! Je te tiens, je te garde ! Mon Paul ! Mon petit homme chéri. (Elle se coula vers lui, les bras ouverts.) Est-il possible ! Je n'ai rien deviné ! *En femme* et vraiment plus belle que moi !... Et Jane, et Jane Monvel ?...

Elle se recula, se mit à rire, mais le rire sombra dans le hoquet hystérique ; elle avait eu peur, ses nerfs ne supportaient pas la terreur, de quelque nature qu'elle pût être, et, avec un geste d'effroi, ses mains crispées à la gorge, étouffant et râlante, elle s'affaissa sur un divan, au fond du petit salon rouge.

— Ouf ! murmura Paul, très tranquille, remettant soigneusement son loup devant la glace. Si encore tu n'avais pas cédé tout de suite ! A présent, zut ! Ce serait trop possible. Je vais rappeler tes valets de chambre.

De l'autre côté de la loge, le boursier, qui, pour

plusieurs louis, avait obtenu enfin une vrille — la même vrille que les ouvreuses prétendent découvrir chaque nuit de bal dans un coin de leur boîte à ouvrage : « Oui Monsieur il faudra me la rendre, *elle me sert à faire du crochet* » — le boursier retira son œil du trou minuscule fait au mur de la vie publique, et il sacra, durant que son entourage haletait.

— Mes pauvres enfants ! Savez-vous qui, le domino poussière ? Non, ne cherchez pas. Vous ne trouveriez jamais ! C'est le baron de Fertzen, le petit baron, le béguin de Marguerite ! Elle est bien bonne ! Voilà notre souper fichu ! Elle va nous balayer tous, en son honneur, comme de simples miettes ! Non ! Elle est excellente ! Je m'y suis trompé aussi, parole !

— Vous vous trompez encore, dit d'un ton sec un manteau vénitien, très noir, dans l'ombre de la porte, le baron de Fertzen, c'est moi. Il vous plaira de rectifier, n'est-ce pas, cher Monsieur ? Reutler tendit sa carte.

— Diable ! grommela le jovial, vexé. J'ignorais que vous fussiez le... frère. Et vous savez, dans le doute, on se risque à faire les rustres. Nous sommes en carnaval, quoi ! Je me mets à votre disposition, naturellement. Ah ! réussi, le costume de votre... cadet. Le clou de la soirée ! Mes sincères félicitations, cher Monsieur.

Dès que Reutler eut tourné le dos, le chœur s'indigna.

— Vous n'allez pas provoquer ce grand spectre ! Ce serait idiot ! dit le journaliste avec autorité.

— Est-ce que vous plaisantez ? fit le boursier furibond. L'on ne pourrait plus s'amuser à l'Opéra, maintenant ? D'ailleurs, il m'a tendu sa carte, histoire de me prouver qu'il était réellement le frère. Il n'a pas eu d'idée de derrière la tête, sans cela... Le vrai baron de Fertzen... l'aurais jamais cru... il ressemble à l'homme des cavernes !

— Fertzen ? Un *rasta* ! déclara nettement le premier Brésilien.

— Voulais lui flanquer des gifles ! appuya le second.

— Très drôle, philosopha le journaliste; en France, à l'heure actuelle, ce sont toujours les *rastas* qui ont envie de se battre !...

Reutler, frissonnant de dégoût — il sortait si peu ! — rejoignit Paul, qui, abandonnant Marguerite, se dirigeait vers le buffet.

— Mon grand, commença le jeune homme dont le rire cliquetait, pareil au bruit métallique de ses longs chapelets de pierres précieuses, il faut que je te raconte ça, c'est inouï... Elle est tombée dans le panneau, elle...

— Inutile, gronda Reutler, je suis très informé. J'ai même constaté que tous les espions ne venaient pas de Berlin !

Et, à son tour, il lui narra son aventure.

Paul, prenant son bras, se tordit.

— Mais je m'amuse ! s'écria-t-il. Tout s'embrouille à ravir ! Tu me produis l'effet d'un lion lâché au milieu d'un écheveau de soies ! Voilà que tu veux te battre pour Marguerite Florane, toi, l'austère !

— Toqué ! répliqua Reutler dont les épaules se haussèrent dédaigneusement; je n'ai certes point à m'occuper de la pudeur de cette fille. Tu sais mieux que moi ce qu'il en faut penser.

— Alors ? questionna Paul railleur.

— Alors, je trouve le procédé ignoble !

— Ce que je m'en moque, du procédé. A leur place, me serais gêné, peut-être ! Voyons ! Tu n'enverras pas des témoins à ce pauvre homme sous le prétexe de ma pudeur à moi ? Ce serait trop grotesque. (Il pinça terriblement le bras de son aîné.) Tu oublies que je sais me servir d'une épée, mon cher.

Rappelé à la réalité de la situation par une assez violente douleur physique, Reutler sembla tomber des nues.

— Au fait, murmura-t-il, c'est juste ! Vous ne valez pas mieux l'*une* que l'autre !

Et la boutade, heureusement, dérida l'impératrice.

Du côté du buffet, Paul fut amoureux vingt minutes d'une dame, un portrait de Reynolds, qui lui déclara les choses les plus folles dans un anglais très pur. Le costume, le ton, tout était littéraire. Paul répondit en allemand, d'abord, pour dérouter l'excentrique, mais elle parlait cette langue aussi bien que lui, et on allait finir, probablement, par se comprendre en français, quand un mot de *professionnelle* éveilla l'attention de Reutler. Où avait-il entendu nommer ce détail de la robe de Paul ?

— Charmante. Si on soupait avec elle ? souffla le cadet à l'oreille de son aîné qui regardait le plafond.

— Non ! Merci ! riposta Reutler impatienté. Ce serait la deuxième fois et elle nous rééditerait les anecdotes sur le duc.

— Ce n'est pas Madame Angèle ? Tu rêves.

— Je ne rêve jamais devant une couturière, accentua Reutler d'une voix mordante.

Paul ne poussa pas plus loin son roman, et la dame s'envola, effarouchée.

Dans cette foule chaude, où chaque parfum, soit de jupe, soit de femme, se confondait en une seule et intolérable senteur de musc, Reutler prenait la migraine; Paul se grisait, déjà un peu ivre, car il avait mélangé du kummel à du champagne pour scandaliser le portrait de Reynolds, et, très heureux, il entraînait le grand seigneur noir. Il dardait ses yeux d'icone flambante sur les hommes, qui n'osaient pas les plaisanteries traditionnelles, le bras lourd de la haute princesse les paralysant d'étonnement. Et elle, sans aucun souci de sa dignité, les posait sur leurs poitrines, les retirant tout à coup avec des rires bizarres dont les rudes éclats blessaient comme des dagues. Il y eut une seconde de bousculade en face de la cheminée du foyer. Les lèvres d'un suiveur profitèrent de l'occasion et se glissèrent dans l'échancrure de la dalmatique, puis retentit un cri sourd, une plainte venue du fond du ventre de quelqu'un qu'on a frappé à lui couper le souffle. Un cercle se forma

autour du suiveur étalé sans connaissance, son faux nez aplati sous sa face très rouge.

— Un cas d'apoplexie ! expliquait-on. Non ! Non ! il en revient !

Les deux frères s'éloignaient.

— Ce qui m'étonne, c'est qu'il en revienne, murmura Paul. Reutler, tu es d'une brutalité révoltante ! Je me défendrai bien tout seul. Pour un pauvre diable qui se trompe... Ne dirait-on pas que l'honneur du nom est en péril. Signale-moi mes femmes de chambre, mais n'embête pas mes courtisans !

— Il ne se trompait point, dit Reutler la sueur aux tempes.

— Allons donc! fit Paul; dans les bouges, peut-être... ici, *on les expulse*!

— En es-tu sûr ! s'exclama Reutler fou de rage brusquement. Et quel bouge comparable à cet enfer ? Ai-je demandé à te suivre, moi ? N'espère pas que je tolère ce jeu de la part d'un voisin ! Ah ! ce musc ! ce musc, il me donne la nausée. C'est horrible! Tu n'es pas chimiste, tu n'analyse pas tes sensations ! (Il ricana.) C'est du musc allemand, je connais sa provenance rien qu'à le respirer ! Il m'écœure, entends-tu ?

— Calme-toi, mon grand ! dit Paul surpris de cet aveu au moins étrange de la part de celui qu'il regardait comme le *Prussien*. Un peu de patience, je cherche la comtesse...

Ils montèrent et descendirent, visitèrent la salle, et durent céder le pas à une entrée de clowns extrêmement bruyante.

— ... Oui, poursuivit Reutler songeant tout haut, je ne dis pas que ce ne soit pas très pittoresque, seulement cela sentira toujours la parfumerie du bazar à treize ! De toutes ces distinctions et de toutes ces richesses il s'exhale une vulgarité qui est le vrai, l'unique signe de l'opprobre. Enfin, puisque vous avez le culte de la luxure, ne pourriez-vous pas lui ériger des temples au lieu de lui prêter banalement vos salles de spectacles ?

— A qui s'adresse le sermon ? questionna Paul gaîment.

Ils se trouvaient, en ce moment-là, au seuil du bal et complètement isolés; parmi les couples des valseurs, les deux jeunes gens, couple altier aux deux tailles droites comme des hampes, dominant de leur orgueil les voluptueux qui s'inclinaient, les deux jeunes gens regardaient encore plus haut, cherchaient, celui-ci une vengeance, celui-là une pure vision d'apothéose.

— Je m'adresse à l'impératrice Irène ! murmura Reutler dont la voix prit une soudaine inflexion de pitié, s'éteignit en une langueur navrante qui n'était peut-être que l'expression de tous ses désespoirs de vivre. Ne pensez-vous pas, chère Majesté, qu'il est long ce temps que nous passons à voir couler la mer ? Oh ! cette éternelle danse du flot ! Ces humains et ces humaines sautant perpétuellement les uns en face des autres !... pour retomber perpétuellement les uns sur les autres. Que cherchez-vous ici, princesse, que vous n'ayez le loisir de puiser en vous-même ? Est-ce la beauté ? Je sais des yeux plus profonds que les océans, comme eux pleins de perfidies et de monstres. Une existence d'homme ne suffira pas, je gage, à en tarir les multiples et effroyables rayonnements. Oui... je sais des chairs blondes qui ont la splendeur du lis sous les pâleurs lunaires. Je sais la grâce infinie du félin qui bondit en la noblesse de vos pieds et de vos mains, ma reine ! Cherchez-vous la volupté ? Ah ! dieux ! Votre bouche est toute proche de ses dernières amertumes. Elle a l'air, ce soir, teinte du sang de celle qu'un de vos poètes préférés déclare l'enfant malade et douze fois impure. Votre bouche ! sa vue seule me plonge dans l'horreur, aussi dans l'admiration de sa naïveté. Je vous sais si corrompue, belle bouche en fleur, que je vous plains, miséricordieusement. Que faisons-nous ici, princesse? Byzance est morte! Nous attendons quoi? Qu'il neige encore des siècles? En vérité, en vérité, ne serait-il pas préférable de fuir? L'éternité n'est, après tout, que *notre heure* ! Si

vous le désiriez, pourtant ? Je vous emporterais, moi, loin, très loin, jusqu'à nous découvrir le sommet pur où nous bâtirons notre temple ! Un sommet vierge... en une atmosphère glaciale, mais si salutaire aux poitrines exténuées ! Il ne faut que deux choses pour nous le bâtir, ce temple des mystères divins : ta volonté, la mienne ! Dites, ma princesse à la bouche fardée de lie, le voulez-vous ? Le geste chaste vous est-il donc impossible et ne pouvez-vous déposer pour toujours ce masque de Nessus que vous vous êtes collé ridiculement sur le visage ? Irene, mon Irène, la seule pierre fausse de vos parures, est-ce donc votre cœur ?

Stupéfait, Paul s'était serré peu à peu contre son frère dans un spontané abandon de tout son corps frémissant et charmé. Il ferma les yeux, saisi de vertige, se roidit puis eut un moment de fureur.

— Ah ! fit-il, je commence à comprendre ! Parbleu ! Ce devait être cela ! Toi, le grand illuminé, tu devais y venir ! Pas toi sans moi, hein ?

Reutler se taisait, les paupières battantes. Reutler était un adorateur de la musique, ou profane, ou sacrée, elle le troublait toujours, et, malgré lui, il avait déroulé ses phrases en suivant le rythme de la valse lente que jouait l'orchestre. Il arrive toujours une minute suprême durant laquelle, par une exquise transposition de clavier, les sens d'un homme sage vont s'épanouir comme une vénéneuse floraison au centre même de son cerveau.

— Pas toi sans moi ? Que veux-tu dire ? balbutia-t-il pressant plus fort le bras d'Irène.

— Mon Dieu, s'écria Paul hors de lui, le voilà, ton secret, ton fameux secret. Tu veux... que nous nous fassions prêtres tous les deux ? Pour te garantir des options prévues ou des gloires égoïstes, il faut que j'entre aussi dans les ordres ? Ça t'amuserait, n'est-ce pas, l'ogre sentimental, de me dévorer vivant ? J'ai deviné, c'est bien cela ? Et tu n'as pas honte d'employer la langue du Cantique des Cantiques pour me parler de crucifier

ma jeunesse, d'achever de tuer mon pauvre cœur! Flattant mes vices, jusqu'à ma prétendue beauté impériale, tu espères m'endormir... et que je ne me réveille plus!... Mais, Reutler, tu es un monstre plus abominable que moi. Tu es mille fois plus redoutable... Tu ne sais pas, tu ne t'imagines pas ce que je pouvais penser en t'écoutant tout à l'heure me parler, toi, la sagesse, comme Salomon parlait à ses femmes... à travers Dieu! Et il choisit l'Opéra pour théâtre de ce discours! Le fourbe! Non! Entends-tu bien, non, je ne veux pas! Et je te défends de vouloir. Nous resterons deux hommes libres! (Paul crispa ses doigts gantés, le long desquels des bagues fabuleuses, bossuant la peau du gant, formaient des armes pénétrantes, et, de nouveau, il lui meurtrit le bras en lui jetant ce mot comme une mortelle injure:) Mystique! mystique! épouvantable mystique!

Reutler éclata d'un rire très franc, un rire sonore, un rire de jeunesse qui fuse quand même, bouillante et démoniaque, par toutes les plaies d'une chair qu'on vient de blesser douloureusement.

— Bravo! fit-il, tu as deviné, je te remercie! C'est, en effet, cette idée de prêtrise qui me torture de temps en temps... un peu comme mes migraines!

— Reutler, tu me méprises?

— Oui, cher enfant, jusqu'à rêver de te convertir, jusqu'à rêver de te placer sur un autel!... Eric, parlons d'autre chose! Ma névralgie me fait divaguer. Je crois bien que je me suis grisé à te voir boire tous les infects poisons. Cherchons Madame de Crossac, puisqu'elle a le mauvais goût de se commettre ici.

— Oh! fit Paul rageur et heureux d'épancher sa rage sur un ennemi plus tangible, si je la trouve... je suis capable de l'étrangler. Je ne la hais pas au sujet de Jane. Je la hais pour le mal qu'elle nous fait chaque jour de nous révéler l'un à l'autre. Elle est cause de tout!

— Peuh! railla Reutler. L'instrument de la pro-

vidence, mon très cher frère ! Moi, je lui donne ma bénédiction.

— Je te dis que je la tuerai...

— A moins que tu ne préfères la...

Et Reutler se mordit les lèvres, car jamais sa bouche triste ne prononçait ce genre de mots. Ils errèrent, silencieux, se heurtant aux couples qui se désenlaçaient. Une seconde, ils avaient plané beaucoup trop haut, ils retombaient dans la boue. Ils y aperçurent une fille élégante, déguisée en marquise, rattachant sa jarretière et montrant un bas sale.

Trois petites danseuses les suivaient en chuchotant.

— C'est Paul !

— Non, ce n'est pas lui !

— Et le grand type noir ?

— Pst ! Pst ! Paul !...

Comme le grand type noir se retournait, elles eurent peur et se turent.

— Enfin, souffla Paul étreignant le bras de son aîné, regarde, là-bas, deuxième galerie, un domino myosotis et un Monsieur chauve !

— Son epoux ? demanda Reutler étonné.

Paul se mit à rire, et il braqua ses jumelles :

— Non, nigaud, un amant diplomate qu'elle a choisi plus chauve que le comte... par esprit de corps ! Oh ! ce domino bleu, est-ce assez province en goguette ? Pourquoi pas tricolore, Madame ? Attends ! je vais te servir le frisson neuf, moi. Dans le doute, on peut toujours ne pas s'abstenir... En chasse ! je te rejoindrai dans notre loge ! Je te dis qu'il faut que je la tue!

Et laissant derrière elle un sillage d'or, l'impératrice sauta par-dessus une balustrade avec une prestresse qui ahurit les spectateurs.

— C'est bien lui ! crièrent les trois petites danseuses folles en se lançant à sa poursuite.

La chasse fut mouvementée. Paul dut gagner les galeries supérieures, essayant de désorienter les trois petites qui le filaient, joyeusement, comme une meute. Toutes trois, dressées sur leurs poin-

tes, barrant le passage ; à l'entrée des derniers escaliers, elles le cernèrent. Là, le buste fin, dans l'évasement de la jupe courte, semblables à trois bouquets posés à l'envers sur une table de marbre, un parfum de fleur qui se fane et de fillette qui a chaud montant de la dentelle brodée de leur papier, elles éclatèrent de rire.

— Nous te faisons prisonnière, Madame la reine ! cria la plus jeune, une jolie poupée dont la petite bouche était, à peine, comme un petit pli ouvert de son costume rose.

Elles avaient des robes roses identiques, mais celle-ci était la rose la plus pâle. Elle possédait un soupçon d'âme blanche.

— C'est pas chic, ça, de nous la faire à la femme du monde ! dit la seconde.

— Oh ! Paul, t'as pas honte... t'es décolleté... on voit ton signe ! dit la troisième.

Et toutes ensemble :

— Qui c'est le grand type noir ? Est-ce que c'est ton amoureux ?

Elles s'étaient prises par la taille et elles avaient l'aspect d'une séduisante pieuvre aux six tentacules de nacre, une pieuvre dont le ventre de tulle bouffant se gonflait aux allées et venues de la même respiration.

— Sacredieu ! fit Paul exaspéré.

Elles pouffèrent. Il se mit à rire aussi. Puis il eut une idée géniale.

— Ecoutez, petites pestes, redescendons. Nous sommes ici au paradis, mais vous m'y damneriez inutilement. J'ai mieux à faire. Vous allez rejoindre le grand type noir dans ma loge, et vous m'y attendrez en tâchant de le... distraire ! Tous mes bracelets pour vous si vous l'apprivoisez, foi d'impératrice. Vous ne serez peut-être pas trop de trois, je vous en préviens, mes mignonnes !

La plus jeune leva ses yeux : deux lueurs d'eau sur un bouton d'églantine.

— Et toi ? Où vas-tu ? A un rendez-vous avec une bonne femme de la haute ! Mauvais sujet ! Nous ne te suffisons pas ?

— Tu as tellement d'esprit, Juliette, qu'on ne peut rien te cacher. Oui, je vais à un rendez-vous. Il s'agit d'une ancienne. On doit toujours être poli vis-à-vis de ses grand'mères.

— Tu l'as déjà oubliée, l'autre, la... morte ?

Et Juliette eut un petit geste digne.

Les trois fleurs se balançaient toujours, souriaient d'un même sourire qui semblait faire partie de leur livrée. La plus jeune, Juliette; était grave et souriait, les deux autres avaient l'air grave et souriaient. Elles levaient leurs longues tiges déliées, d'un mouvement rythmique, leurs pieds, préhensiles comme des mains, se frottaient, talon contre talon ou pointe contre pointe, avec la rapidité d'aiguisement que mettent les mouches à se frotter les pattes. Sous les maillots de soie blanche, s'irisant d'un reflet de peau plus blanche encore, on eût dit que transparaissait un sang blanc, une sorte de sève particulière, crêmeuse, une essence végétale qui s'évaporait en deux gouttes de rosée sur leur figure.

Paul les entoura toutes les trois de son bras lourd, les courbant, heureuses, sous la royauté de ses bijoux. Il les embrassa, cueillant les bouches comme on égrène les grains d'une même grappe, et toutes elles eurent ensemble le même frisson de plaisir.

Cela commenca par la tête de la plus jeune qui se renversa, les yeux clos, traversa la poitrine de la seconde qui poussa un soupir, et finit aux petites jambes trépignantes de la troisième, lesquelles frétillèrent dans un entrechat léger.

La paix faite, on redescendit.

— Nous avons soif ! déclara la plus grande.

— Nous avons faim ! jeta la plus brune.

Et la troisième, la plus jeune, câline, se fit porter. On ne sut pas ce qu'elle pouvait bien avoir, car elle le dit tout bas.

— Juliette, taisez-vous, ordonna Paul, sérieux comme une grande dame qui va offrir des poupées à un enfant pauvre. Vous raconterez tout cela au type noir. Il est fort généreux... quand on sait s'y prendre, et vous lui direz, de ma part,

que je vous ai autorisée à faire sa conquête. Il est veuf.

— Flûte ! j'aime mieux toi, fit la petite qui bouda. Toi et puis ton costume ! Il est épatant, tu sais, ton costume. Mince de luxe ! Tous tes joujoux sont pas du toc. Mesdemoiselles, regardez ces colliers de perles, il en a autant que la Mauri. C'est à en pleurer. Et il vous traîne ça, lui, comme de simples boulettes de mie de pain !

— La dentelle d'or, dit respectueusement la seconde, vient de chez Valentine, pas?

La troisième caressa les manches de brocart changeant.

— Donne-nous tes deux manches, dis, pour nous faire deux peignoirs?

Celle que Paul portait à son cou s'écria, furieuse :

— Et moi, espèces de petites grues, qu'est-ce que j'aurai pendant qu'il vous habillera de ses deux manches?

— Toi, je te déshabillerai de mes deux bras ! repondit Paul tranquillement.

Il y eut une mêlée terrible. Les deux quémandeuses se jetèrent sur la troisième intéressée. Elles s'égratignèrent, se tirèrent les cheveux, mais en souriant et dans des poses plastiques. Elles n'étaient pas au théâtre, pourtant elles avaient toutes trois endossé le sourire et les gestes de grâce avec le costume, il le fallait bien. Sans cela, comment s'y reconnaître, si on prenait l'habitude de se négliger en jupe bouffante ! Elles dirent chacune des petites paroles obscènes affreuses, et si délicatement que Paul crut au pépiement d'un moineau en colère.

— Je crois, murmura-t-il très rêveur qu'il est plus difficile qu'on ne pense d'entrer dans les ordres!

Et il assujettit son masque.

Il fallut refaire la paix. Princièrement, Paul distribua les baisers. La plus sévère impartialité présida, du reste, à cette distribution, bien qu'il eût un caprice pour la plus petite, et toutes *quatre*,

les trois danseuses portant la traîne d'or de l'impératrice de Byzance, elles firent une irruption solennelle aux premières loges.

Paul leur ouvrit la porte, s'effaça.

En monôme, leurs petits bras sur leurs épaules, elles entrèrent, se balançant, dans la cage du lion, et Paul s'éloigna, avec un rire nerveux, une gaîté convulsive où il y avait l'ivresse, et, sans doute, le regret de les donner, toutes trois si jolies et si roses, à ce grand homme noir qui ne saurait pas s'en servir.

IX

— ... Tout à l'honneur de la France! conclut Stani s'inclinant avec une politesse exagérée.

Il la regardait s'enfouir, majestueuse, sous les ruches bleues frisées de son ample domino, et elle ne lui permettait que la vision de son bras, une chose superbe, où, pour le moment, se résumaient, aux yeux du personnage, les plus ardues questions sociales. Stani ne comprenait pas très bien pourquoi ils étaient là, en école buissonnière, comme deux bons camarades, et il trouvait que ce duel philosophique se prolongeait ridiculement. Chez elle, par un contraste vraiment déconcertant, elle montrait plus que son bras et avait un exquis laissez-aller de jeune lieutenant qui la rendait taquinante au possible; elle lui disait « Stani » tout court et ne s'occupait guère du décorum. On faisait *les enfants*, les *jouant à la dinette soldatesque*, on se lisait des impressions de voyage, et si, durant les audiences plus solennelles des vieux amis, généraux en retraite ou ministres futurs, on se rappelait, à propos, la grandeur du pays, on échangeait, cependant, de ces sourires fins qui éclairent tout à coup la situation mieux que ne saurait l'élucider le plus déterminé psychologue. Mais, ici, chez le diable, la madrée creature reprenait une attitude bourgeoise, *petite oie*, indiquant toute la plèbe de son origine.

Ce ne pouvait pas être de la vertu. Stani ne croyait pas que la vertu fût de ce monde. Il

y avait deux notions majeures : la correction et l'incorrection. C'est-à-dire : la diplomatie ou... la noce, mais il fallait choisir, et, selon lui, de la vive delibération d'un caractère ressortait sa principale beauté. L'hésitation n'a rien à voir avec la puissance. Il ne se risquerait pas à détailler ce genre d'idées devant une femme de la haute démocratie parisienne... pourtant le seul coup de force l'intéressait en tant que volonté d'émanation divine, et c'était surtout cette raison d'autocratie native qui lui donnait le mépris de la diplomatie et le respect absolu de la femelle d'amour.

Enfin, si cela l'amusait! Il voulait bien mêler, à doses égales, les courtoises condescendances de son gouvernement et ses ruses de mâle qui s'embête. Non, l'existence n'était pas plus drôle pour lui que pour les autres, et à part ses vices personnels, très soigneusement enveloppés de la mousseline de son esprit clair, il n'attachait pas plus d'importance à cela... qu'à tout autre distraction mondaine.

Slave jusqu'au bout de ses ongles, qu'il portait pointus, aussi chauve qu'un aigle, il avait la tenue rigide et la paupière molle, retombant sur un œil fixe, lumineux, un œil sans nuance, couleur de larme. Ses moustaches blondes s'étiraient en deux aiguilles roides, piquantes, qu'il caressait d'un geste méthodique, infiniment doux, un peu moqueur parfois, car il était jeune, trente ans à peine. Il arborait sa calvitie comme un objet précieux, une fantaisie d'ivoire, qu'on époussète chaque matin avec mansuétude, et ne cherchait nullement son excuse, tout ce qu'il portait, infirmités ou habits, étant digne de sa situation et de lui-même. Ses ordres étrangers, réduits à l'état de petits signes hiéroglyphiques, ne le gênaient pas outre mesure dans les boudoirs. Marguerite Florane disait de cette extrême politesse : « Il a toujours l'air d'en être *tatoué* ! » et c'était tellement là le mot si naïf et si pictural de son énigme

que Stani, peu enclin à l'enthousiasme, l'avait, ce mot, inscrit sur ses notes volantes.

A ce moment décisif où la brute s'éveillait en le diplomate sommeillant, Stani respirait par petits souffles courts, du bout des dents, ses lèvres étroites, très mobiles, palpitaient comme des ailes de bestioles vigoureusement serrées entre un pouce et un index. Il riait dans une sérénité toujours glaciale.

La comtesse eut un profond soupir. Elle ne voulait pas ôter son loup et persistait à ne rien découvrir. Son bras était nu : ce n'était pas tout à fait de sa faute, elle s'occupait peu de ses bras... ils allaient toujours tout seuls au but, bien avant elle !

— Vous me pressez de me rendre, mon cher ami, sans me juger mal, et je vous dois cette ineffable joie d'être respectée au milieu de ma défaite. Tout ce que vous me dites est marqué du sceau glorieux de votre noblesse. Oui, je vous aime ! je ne sais quel dieu anime ma statue et lui fait trouver des fièvres qu'elle a ignorées jusqu'à cette nuit... mais j'ai déjà beaucoup souffert et je crains de souffrir davantage ! j'ai contre moi certaines opinions. Le mariage, qui ne m'a pas procuré toutes les satisfactions de l'intelligence, m'a mise en défiance vis-à-vis de ceux qui m'adulent pour m'obtenir; je crains les lendemains de lune de miel, les exigences de la chair... Ayant trop donné au cerveau, j'ai comme des ignorances d'enfant malgré mon âge... Je ne dissimule pas du tout mes trente-six ans sonnés. Je veux être votre grande sœur ! Que va-t-il advenir si je me résous à être aussi votre amante? Je suis un peu comme ces vierges héroïques de l'histoire versant du plomb fondu, de l'huile bouillante sur les vainqueurs et les forçant à reculer aux heures du triomphe... J'ai déployé déjà tant de courage pour venir à ce rendez-vous insensé que je me sens capable d'aller jusqu'à la défense du désespoir, celle qui n'a plus de motifs... Excusez-moi, mon cher prince, je suis folle !

— Je vous admire! dit Stani, intérieurement douché par tout autre chose que de l'huile bouillante.

Il supputa : Si elle avoue trente-six ans, elle en a quarante-cinq. Faisons une moyenne et admettons quarante. D'ailleurs, cela m'est indifférent. En ces sortes de complications, celle du chiffre importe peu. Elle a un bras extraordinaire.

— Hélas ajouta-t-il très doucement se penchant vers elle, les lendemains n'existent pas pour moi qui demeure successivement, comme à l'auberge, dans tous les pauvres palais d'Europe!

— Oui vous devez partir bientôt... Là-bas, vous m'oublierez. Notre correspondance, je le prévois, sera si sèche et si... de deux hommes d'honneur!...

Stani la toisa. Il y avait erreur sur une des deux personnes en présence. Il sourit, flegmatique. Est-ce qu'elle fourvoyait son honneur dans ces bagatelles? Singulières, les Françaises, avec leur jeu des mille facettes de la galanterie restreinte... et haut montée en goût littéraire. Il rapprocha son fauteuil. L'orchestre jouait une bouffonnerie qui lui semblait le clairon nécessaire à cet assaut, mais il avait, par-dessus ses désirs, la volonté de la courtoisie, exagérant nos modes, comme tous les étrangers de distinction en rupture d'habitudes.

— Permettez-moi... je ne cherche pas une liaison, je cherche une victoire, je sais si bien que dans les meilleurs triomphes il y a un revers qui nous attend. Je vous veux sans lendemain, comprenez-vous? S'installer dans une place forte autrement que pour y passer tous les habitants, la même nuit, au fil de l'épée, m'a toujours paru le comble de la bêtise!

Geneviève bondit.

— Stani! s'écria-t-elle horrifiée. Est-ce là votre ligne de conduite? Vous, un garçon si délicat, si parfaitement blond cendré de la pointe de vos moustaches à vos manières! Vous qui n'avez jamais aimé sans songer naïvement, disiez-vous, à l'étoile qu'on regarde ensemble à la même mi-

nute !... Pourquoi ce langage de soudard? Je suis un soldat, moi aussi, mais sur le terrain des réconciliations !

— La paix armée, insinua le jeune homme qui recula son fauteuil.

Une gaffe, cette explosion des *vrais* sentiments. Au point de vue diplomatique, c'était vexant !

— Oh ! Geneviève, dit-il avec grâce et se versant du champagne, parce qu'il fallait bien se rattraper sur quelque chose, je n'ai pas exprimé une opinion personnelle ! Je n'ai jamais osé prendre une place forte tout seul. On fait faire ces exploits-là, généralement, par ceux qu'on a sous ses ordres. Vous, vous dirigeriez les hommes par l'amour platonique... c'est un don ! Moi, quand je suis à l'Opéra, je pense comme un Monsieur quelconque, j'ai envie de plaisanter, je ne crois plus à la direction morale des combats, ni à celle des peuples ! Et je m'oublie à songer que le *knout* est une bonne moitié de la puissance. Je me rétracte, le lendemain, quand je suis chez vous, chère amie, car vous me prouvez tellement le contraire par votre attitude... Ah! ce champagne est vraiment drôle ! Comtesse, vous n'en prenez pas ? Il a un petit goût vert... Je bois à vous, méchante !

— Non ! il est très mauvais, ce champagne, je lui préfère celui de mes caves. Merci ! Je serai franche, boire ici, cela me gêne... entre toutes ces loges où se nouent et se dénouent de si basses intrigues.

— Je bois en vous regardant et je déclare ce champagne exquis ! Tout à fait drôle. Il gratte légèrement le gosier, je l'adore... On adore ce qu'on peut! Je vais vous taquiner à la hussarde, Madame! Mais si vous me faites du chagrin, je suis capable de me noyer dans ce verre ! Auprès de vous, je ne suis qu'un petit garçon, et quand on me gronde, je vais dans les coins et je casse tout !... Méchante ! Méchante!

Geneviève regardait son crâne ivoirin, elle se mit à rire, lui tendit les doigts.

— Gage d'alliance! dit-il solennellement, sachant

par expériences quotidiennes toute la valeur d'un mot creux qu'on laisse tomber de haut.

Il baisa le poignet, remonta un peu vers le coude. Ça, une aventure? Jamais de la vie! Un flirt, oui bien! Alors, pourquoi pas une invitation chez elle et la tasse de thé banale? On s'entendait de moins en moins. Les Parisiennes, des monstres! Et les voisins, eux, les sacrés farceurs, qui s'amusaient derrière les cloisons!

— Oui, dit tristement la comtesse, vous m'avez promis de réaliser des choses surhumaines, et je serai humaine... à cette condition. Avant mon amour, il y a mon pays!

— Avant un amour, il y a généralement un autre amour! pensa le diplomate d'instinct très au courant de la situation réelle. Seulement, nouveau venu, il ne pouvait pas appuyer sur cette corde. Et puis, la courtoisie...

— Nous nous écrirons, les baisers s'effacent, les lettres restent! Je serai littérateur et vous prudent! Stani, laissez-moi encore cette nuit de pleine possession de moi-même, je n'envisage pas sans terreur notre lune de miel à distance, je suis mélancolique malgré mes sourires de gamine! Demain, dites! Je veux éprouver votre passion, si vous me respectez jusqu'à la *naïveté*!... je puis me donner jusqu'à la folie. Je suis celle qui arde vers le tout... ou rien!

Stani, buvant beaucoup, se disait qu'avec de l'audace on arrive, quelquefois, à prendre les places fortes tout seul, mais, encore, faut-il être bien sûr qu'elles ne se rendront pas, du soir au lendemain, de bonne volonté.

Tout soudainement, la nuit se fit. Ce n'étaient pas les lampes discrètes qui s'éteignaient ni la féerie des lustres. Un long corps souple venait de glisser de la loge d'à côté dans celle du prince. Un joyeux farceur introduisait la fantaisie dans leur triste aventure, projetait le bal masqué au milieu du salon officiel. Un brutal, celui-là, qui se trompait, recueillant les applaudissements délirants de tous les gens ivres des troisièmes galeries et du parterre. Le temple des luxures flambait. Il ne restait plus

que les fêtards solides, jeunes assez pour aimer le ridicule de se casser les reins en public. La prunelle morne du prince s'alluma.

Malgré sa robe encombrante, la lourdeur de ses parures, l'impératrice de Byzance, oubliant sa majesté, et, d'ailleurs, n'ayant pu forcer la porte que les ouvreuses refusaient d'ouvrir, même pour tout l'or de sa jupe, la princesse de Byzance se résignait à l'acrobatie : elle entrait par la fenêtre.

En trois rétablissements elle eut le pied sur une cariatide et se dressa sur le rebord velouté du balcon, où elle abattit les écrans de tout son poids.

Là, debout, triomphante, elle adressa des baisers aux spectateurs.

Madame de Crossac se leva.

Le prince Stani, pétrifié, demeura tranquillement assis...

Cette grande jeune femme rousse allait-elle continuer son voyage aérien ou pénétrer ? Original incident !

Paul riait toujours, de son rire normal. Il entra.

— A la bonne heure ! Cette belle personne est grise comme un ange ! pensa le Slave.

Madame de Crossac ne s'évanouit pas. Elle avait reconnu le rire de Paul, un rire inoubliable. Sous la robe de l'ange, elle voyait le *démon*, et, soit sincère bravoure, soit parce qu'un danger plus grave qu'un esclandre la menaçait, elle ne poussa pas le cri de la pudeur bourgeoise. Il y a des moments où n'importe qui devient une grande dame.

— Stani, dit-elle simplement à voix très basse, cette femme nous a espionné, c'est votre maîtresse.

Ce coup droit fut si habile que le diplomate se leva, suggestionné, un peu effrayé à son tour. Mentalement il passa une revue de ses dernières frasques, se souvint, au hasard, d'une écuyère... mais non, elle était brune...

— Allons donc, ma chère amie, je n'ai pas de maîtresse, vous le savez bien, et puis jamais de pareilles folles, ce serait grotesque, répondit-il remuant à peine les lèvres.

— Comtesse, fit Paul très aimable, vous m'excu-

sez! J'avais une irrésistible envie de vous demander des nouvelles de votre mari. Imaginez-vous que, de loin, j'ai pris Monsieur pour le comte! Présentez-nous donc!

Puisque le sinistre garçon ne se démasquait pas tout de suite, il y avait encore un espoir : il ferait peut-être durer le plaisir!

— Madame, riposta la comtesse dédaigneuse, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir, j'en suis sûre. Vous vous croyez toujours au... cabaret, sans doute! La personne qui vous connaît ici, est très probablement Monsieur, ce que je regrette. Inutile de vous le présenter. (Elle se tourna vers le prince.) En vérité, fulmina-t-elle, vous m'exposez à des choses horribles ! Cette fille est complètement ivre, mais elle est jalouse et elle va me crever les yeux. Prenez-la par les épaules et jetez-la dehors, si vous avez du cœur.

Paul attendit la semonce du personnage chauve pour lui administrer un de ces soufflets retentissants qui, dans tous les pays, suffisent à proclamer la suprématie d'un sexe. Il s'amusait énormément. Cela s'embrouillait de plus en plus, surtout dans sa tête. Il voyait le domino bleu myosotis d'un beau vert tendre, et les lampes discrètes tournaient autour de lui en tirant des langues rouges. Ensuite il avait très soif! Oh! une soif inexplicable, quoiqu'il vînt du buffet. La grande histoire, c'était de ne pas bafouiller. Un poète, ça n'est intéressant que si cela plastronne jusqu'à la pire des soulographies ou... des souffrances.

— Très chic, dit-il s'appuyant sur le fauteuil. Madame prononce *cabaret* pour *brasserie*. Ça la recule de cent ans. Mais c'est *dix-huitième*! Moi, la maîtresse à Monsieur? Il est trop vilain. Vraiment, comtesse, il ressemble à un matou scalpé, votre favori! Et si je dis *scalpé*, c'est parce que vous êtes là! Vous aimez les métaphores.

Hypnotisé, le prince ne bougeait plus.

— Serais-je gris moi-même? Elle est divine! Où ai-je pu la rencontrer? Ah! si on pouvait se débarrasser de *l'autre*! (Il chuchota :) Comtesse, n'ir-

ritons pas l'intruse, évitons tout scandale! Je suis désolé... désolé!

Paul s'approcha, familier, prêt à lui tirer les moustaches.

— Que ronronnes-tu, mon gros chat? Voyons! Tu ne veux pas reconnaître Pauline? Madame tient absolument à ce que nous nous entendions! Un bon mouvement, flanque-moi dehors! Un peu de diplomatie, c'est ton métier! Il est évident que je suis de trop. Faut me supprimer comme Jane. Je suis pour les promptes déterminations, mon chéri

— Et moi donc! songeait le diplomate subjugué par *le coup de force.*

Pas plus violent que d'habitude, Stani contemplait cette rousse à la bouche sensuelle et large, aux regards effrontés, durs, cyniques, à la jeunesse très spécialement ardente, plus ardente que les passions de Geneviève. Brrr!... Comme le champagne de l'Opéra : un peu canaille, mais quel piment! Non! il ne la reconnaissait pas du tout! Ce n'était ni la Sulbra, ni Florane, encore moins la très jolie Claudine, Louise était plus petite et Marion avait plus d'épaules. Ni Rose, ni Anaïs, et pour exhiber de pareilles pierreries, une fortune de prince, que certes il n'avait pas donnée, il aurait fallu que Sylvie eût quitté l'Autriche! La mettre dehors en tâchant de l'envoyer l'attendre à l'*Américain*! Diable! L'Amérique! Il avait eu, deux semaines, autrefois, une gymnaste célèbre, américaine, Léona. Un corps de garçon, pas de hanches, des muscles de fer! Un frisson le secoua. Si c'était celle-là, il é ait perdu. La diplomatie, la grandeur des nations, le petit joujou aux étoiles et aux crachats de brillants, tout sombrait dans une abominable crise du naturel, grimpant à l'assaut de l'intelligence. Oh! les aventures! les aventures qui cassent les reins!

Il écarta doucement les mains de la folle.

— Je voudrais avoir l'honneur, Madame, de vous reconduire jusqu'à votre voiture, dit-il, très froid.

Au fou rire inextinguible de Paul, Geneviève comprit que le scandale serait énorme, elle risqua sa dernière carte.

— Monsieur, déclara-t-elle sèchement, levant haut la tête en s'adressant à Stani, je n'ai peur, moi, ni des hommes, ni des femmes. Madame a des choses intéressantes à me révéler. Veuillez sortir, je vous prie, nous nous retrouverons toujours.

Elle le poussa vers la porte.

Baissant le front, sentant, vaguement, que cette fois il perdait deux belles parties, le diplomate salua.

— Va ! va ! cria Paul se tordant, nous nous retrouverons toujours !...

Stani gagna le buffet, perplexe. Cela se gâtait.

— Maintenant, oui, causons, fit Paul s'installant dans le fauteuil de l'absent, nous avons, en effet, des choses intéressantes à nous dire.

Debout, contre une cloison, les bras tombés, en statue, Madame de Crossac ne le regardait même pas et elle ne proféra aucune syllabe.

— Très crâne, ton attitude, ma chère, de la finesse et de l'orgueil ! Tous mes compliments, reprit Paul railleur. Drame sur drame ! Et, entre temps, une pauvre fille disparaît dans une trappe pour mieux affirmer que la diplomatie n'est, au fond, que l'art de supprimer les gens qui nous gênent ! Je n'ai pas les preuves ? Non, ce que je m'en fiche ! Tu sais très bien de quoi il retourne. (Paul se versa le reste du champagne d'un geste machinal. Il espérait une question, des nerfs. Elle se tut, méprisante. On aurait juré qu'elle n'entendait plus.) Ce que je te reproche, ce n'est pas ce crime, si tu l'as commis, car il me flatte : je veux bien qu'on assassine des gens pour moi, c'est très *byzance* !... Je te reproche de m'avoir brouillé avec mon frère, comprends-tu ? Mon frère, mon seul amour en cette sale société ou on ne peut pas avoir d'ami. (Le beau bras nu, sur le domino myosotis, eut un repliement de couleuvre.) Tu ne répondras pas ? Mais tu montreras

ton bras, je connais la ficelle! Ton bras, il est très beau, c'est ta gloire, une gloire nationale! Des généraux se sont couchés dessus! Je l'ai en horreur! Et puis, tu sais, je ne suis pas gris, je le tuerai ton nouveau matou, je te le tuerai! Il me dégoûte, ce polichinelle. Enfin, oui ou non, m'as-tu aimé? Voyons! est-ce qu'on embête un Monsieur de dix-neuf ans, quand on l'aime, pour des histoires de patriotisme? C'est honteux! Tu ne penses qu'aux conseils de révision, toi, aux chambres closes, remplies de garçons, où l'on pèse la chair fraîche! Espèce d'hypocrite. (Un éclair de lucidité lui revenant, Paul sursauta.) Tu me fais raconter des choses ignobles! J'ai l'âme pourrie, gâchée par toi, et ça crève!... Songe donc! J'avais seize ans quand tu t'es offert ma peau! Ton souvenir me reste à la gorge comme le souvenir de mon premier cigare! L'étoffe d'une crapule, soit! Mais ce que tu as brodé dessus! Oh! là, là! Vieille femme! vieille dame! vieil astre qui est devenu si pâle qu'il en donne encore de la clarté! Pardieu! oui, vieille dame, coureuse et virile comme les hommes très comme il faut dont tu as singé les caprices de bon ton! Je te hais, tu es l'outil de mort, le remède d'amour, le plaisir médiocre! Oh! si la première fois, nous autres, les collégiens vicieux, nous avions une jeune maîtresse ressemblant à notre jeune ami! Bah! Ce n'est pas possible. Serions-nous riches comme des fils d'empereur, nous sommes toujours violés avant d'avoir le temps de choisir. Le soir est là, pour vous, et il faut que nous y allions, de toute la fougue de nos aurores! Et quelles comédies, pardessus le marché! Quand vous êtes des grandes dames, il vous faut le respect! Nous pourrions, si vous y teniez sérieusement, respecter tout au plus... vos cheveux blancs! Et quels exercices, quels calculs! Ah! ton fameux bras, m'a-t-il assez plié, assoupli, courbé vers la terre! Il m'a plié gentiment en quatre comme un petit mouchoir de soie!... « Bébé, asseyez-vous sur le tabouret. Jouez avec mes gants, ne mettez pas vos doigts dans votre nez. Dites votre fable : *Les Deux Pigeons*, et

allez vous coucher dans le dodo de maman! » Tout se mélange, l'utile à l'agréable! Et quand bébé, très éreinté, s'endort, petite mère se dit : « Pas perdu ma journée : trois visites, une audience et un adultère! Demain, j'écrirai au ministre afin d'obtenir son entrée à Saint-Cyr!... » Tonnerre de Dieu!... Te vois-tu moins grande dame, forcée de courir, en douillette couleur puce, les entremetteuses ou les pensionnats? Et, un jour, livrée à la huee féroce d'une bande de petits voyous que tu aurais désespérément aguichés en pleine rue? J'ai vraiment pitié de toi, petite mère! Je t'en veux aussi de demeurer presque belle sous le masque! Tu es le symbole, la divinité de nos quinze ans! Tu sais tout, toi! Nous, nous ignorons! Tu sais tout? Tiens, c'est pas vrai! Tu es un mensonge comme tous les mensonges! Ah! si tu étais seulement un honnête homme, une courtisane brave, vieille dame! Mais pas même des complaisances dévouées! Il faut que tu nous ahurisse de tes sentiments virginaux! Nous ne savons plus du tout à quoi nous en tenir!... Est-ce ma mère? Est-ce une catin? Répondras-tu, à la fin, misérable? Oui! oui! vieille dame! Il faut qu'on te respecte! Tu es la France! Eh bien, je ne veux plus veiller en ton honneur, la France. Tu ne te paieras plus ma peau, *la France, ton café fout le camp*!

Paul se mit debout, se cramponnant à la table; il renversa les coupes. Ivre de colère, surtout parce qu'elle se taisait, il marcha sur elle, les poings tendus.

Madame de Crossac leva lentement le bras, son beau bras, et Paul recula malgré lui, perdant la tête.

— Un revolver? fit-il chancelant, n'ayant vu briller que des bagues. Tu vas me tuer comme tu as tué Jane Monvel! La dernière ressource de ta diplomatie, la guerre! Non! c'est épatant comme tu m'aimes! Tu vas faire pleurer tout le corps de ballet, ma chère! Encore un enterrement d'artiste. On me découvrira du génie, et Reutler entrera tout seul au couvent! Méfie-toi! Tu vas me rater, ça

va faire du bruit. Non, c'est très drôle, tu m'aimes jusqu'à ça ? J'aurais jamais cru ! Tire donc ! Je parie ton diplomate contre ton mari que tu me rates. Allons-y ! et tâche de ne pas me défigurer, de bien atteindre mon cœur si tu es capable de m'en dénicher un !

Le bras de Madame de Crossac retomba, frissonnant.

— Tu réfléchis ? Bien gentille ! D'ailleurs, faut laisser faire l'ouvrage au matou... s'il ose ! Mais pourra pas ! Demain, quand va se mesurer avec un petit Monsieur très correct, aura peur ! La chevalière d'Eon ! Si c'était pas l'hiver, je me battrais tout nu !

Rien ne bougeait sous le domino bleu, qui semblait vêtir une morte. On n'entendait ni souffle, ni sanglot, et toujours le bras blanc reflétait la douce lueur des lampes.

— Ton bras ? J'ai horreur de ton bras ! Si je te le coupais ? (Il éclata d'un rire affreux.) Il a l'air d'une petite femme jeune ! Il est tout séparé de toi, déjà, et très en beauté, ce soir ! Fais m'en cadeau, dis ? Non ! non ! il est abominable ! Il a l'air d'un serpent blanc... J'en ai peur ! Ote-le !...

Suffoquant, tout à fait fou, Paul se jeta aux pieds de Geneviève, se traîna, délirant :

— Maman ! Petite mère ! je suis un lâche ! je suis une brute, je suis gris. Maman, sauve-moi. Ton bras... il veut me tuer, il a tué... il m'a désigné Reutler pour que je le tue... donne-moi ton bras... je t'aime toujours ! Il me le faut, petite mère !

Paul saisit le poignet de Geneviève, le tordit, puis, comme elle allait enfin crier, il lui ferma la bouche... et la comtesse Geneviève de Crossac, patronne de Paris, sut ce qu'était un viol en temps de guerre.

Durant ces minutes d'excès, les trois souris roses grignotaient, bien sages.

L'une était assise par terre... comme un éventail tombé.

L'autre avait grimpé sur les genoux de Reutler, piquant sa poitrine d'un large camélia de tulle.

Et la troisième, juchée sur son épaule, lui caressait les cheveux.

Très intriguées par ce grand type noir qui ne les embrassait pas mais les berçait d'histoires extraordinaires, leur lisait des choses dans la paume des mains et, en buvant gracieusement dans leur trois verres, leur avait dit qui était l'amoureuse de Paul, elles l'examinaient tout en croquant les friandises dont il avait couvert le sofa. Ce type-là les ravissait, et elles en avaient très peur, au fond.

— Pourquoi que tu ressembles pas à Paul ?

— Pourquoi que tu as les yeux méchants ?

— Pourquoi que tu ne dis plus rien ?

Juliette ajouta encore, très déterminée :

— Je comprends bien, tu ne veux pas manger les gâteaux de ton frère, c'est d'un bon cœur ! Entre nous, ça tire pas à conséquence, tu sais ?...

Reutler se leva, riant d'un doux rire de tendresse paternelle. Comme un naturaliste qui se méfie de la petite bête venimeuse voltigeant de trop près, il les secoua une à une, sur le sofa, au hasard, dans les bonbons. Là, étonnées, elles s'aiguisèrent les pattes, le regardant épousseter, de son mouchoir, la poudre grasse maculant son habit.

— Mesdemoiselles, dit Juliette vexée, il est en pierre !

Et toutes reprirent le refrain.

— Enfin, c'est pas du jeu ! Paul a pourtant dit qu'il en fallait trois... déclara la plus effrontée. Si on allait chercher les ouvreuses !...

Brusquement, ce fut une irruption des plus jolis petits mots obcènes, un essaim de petits insectes malpropres parmi les ailes des charmants papillons.

On les défila tous, en rangs serrés.

Reutler posa sa main puissante sur le front de Juliette.

— Quand les enfants ne sont pas convenables, on les envoie dormir ! dit-il.

Appuyant ses deux pouces le long de ses tempes, il ajouta d'un ton un peu plus impérieux :

— Dormez, petite Juliette, dormez, jolie petite Juliette !

La petite Juliette oscilla une seconde, ses yeux se révulsèrent, clignèrent comme deux fleurettes qui se ferment à la disparition du soleil, et elle tomba en arrière. Les deux autres, effarées, se précipitèrent sur elle.

— Mais elle dort !

— Elle a l'air morte !

— Mais oui, elle dort ! je crois qu'il est vraiment l'heure du repos pour les gamines mal élevées ! conclut Reutler, très bonhomme.

Ce fut une panique épouvantable. Les deux petites bêtes encore éveillées se serrèrent l'une contre l'autre.

— Monsieur, dit la plus grande d'une pauvre voix tremblante, c'est pas naturel, ce sommeil-là ! C'est une machination ! Vous savez, j'ai pas confiance.

— Ne me touchez pas, sale sorcier, ou je vous jette ces pastilles à la figure ! cria la seconde éperdue.

Reutler les regardait fixement, fort calme, le sourire apitoyé. En deux bonds — deux fleurs de pommiers se détachant de la branche sous un vent du nord — elles franchirent le balcon de la loge et disparurent dans le flot.

— Bon voyage, les étoiles filantes ! murmura Reutler en allumant un cigare.

L'autre dormait, l'air heureux, une de ses menottes tenant encore un morceau d'orange glacée ; Reutler la contempla.

— Seize ans ! soupira-t-il. Pauvre mignonne ! Des vilaines cernures autour des yeux, et là, près du cœur, sans doute une petite fibre prête à se briser. Pas solide, l'objet d'art ! Pas bien artistique non plus ! Aux lumières, on ne s'aperçoit pas qu'elle est verte. Les genoux sont cagneux, les chevilles trop développées, pas de race ! Encore la poupée du bazar à treize ! Pouah !...

Il étendit son manteau sur elle pour qu'elle n'eût pas froid.

Paul entrait d'un pas lourd, la toilette ravagée, les yeux mi-clos. Il avait retrouvé sa loge, très par hasard, d'instinct.

— Ouf! Je n'ai pas envie de souper, mais j'ai joliment soif. (Il s'affala au milieu du sofa où la robe d'or mit une vague lumière dans la pénombre.) Il y a un Monsieur qui me suit depuis le buffet. Une moustache de matou, c'est assommant! Oui, je la lui ai violée, sa parente de province! Excellente farce! Le tuerai demain! Oh! très chic! Le plus grave, c'est que je ne retrouve plus le camée de ma dalmatique. M'a mordu, cette chatte enragée... là, au cou! Je suis le dernier des misérables, et ce que c'est drôle!... Où sont les petites souris ?... Est-ce qu'elles ont bu tout le champagne? (Découvrant un pied chaussé de satin sous le manteau de Reutler, il le tira.) Hein? encore un serpent?... moi, les serpents, ça m'excite...

Reutler n'eut que le temps de réveiller l'enfant, en lui soufflant sur les yeux, et de la lancer dehors, tout étourdie.

Paul ne comprenait plus rien à rien. Mais lorsque Reutler voulut refermer la porte, quelqu'un s'interposa.

— Pardon, cher Monsieur, dit un habit noir discrètement constellé d'une minuscule pléiade, je cherche un diadème byzantin... Permettez-moi! Ils se font si rares... de nos jours! Une couronne surmontée d'une croix grecque? Vous permettez?... je suis très certain de ce que j'avance.

Stani s'effilait les moustaches de son geste doux, un peu fat. Reutler eut la fièvre, et barra le passage.

— Plus bas! Monsieur, plus bas ou... sortons.

Stani regarda de côté, se dressa :

— Eh! la voilà bien, cette belle impératrice, continua-t-il, et le diadème de travers! Je vous en prie, cher Monsieur, laissez-moi donc passer. Je n'ai jamais pu voir chanceler une couronne sans

avoir envie de la soutenir. Quels cheveux ! de l'or en boucles ! Et quelles dents !

Stani se tenait raide comme un homme dont la pensée devient très floue. Son œil lumineux était d'une fixité effrayante. La gaffe s'accentuait de plus en plus. Il aurait, maintenant, descendu le grand escalier sur le crâne pour la suivre. Que ce fût Léona ou le diable, peu l'intéressait ! La grande Gauloise, un flirt, un méchant petit flirt, et puis évanouie, disparue, mais la grande Américaine, une aventure sérieuse, oh ! une aventure à se faire casser les reins. Tant pis !

— Elle est grise comme tous les anges ! bégaya le Slave transporté.

— Monsieur, gronda Reutler le repoussant, je suis ici chez moi. Est-ce que vous devenez fou ?

— Moi aussi, je suis chez moi, répondit tranquillement le prince ; la belle personne s'appelle Pauline, elle me l'a déclaré en me tutoyant ! Ne vous entêtez pas, cher Monsieur, ces rencontres-là sont si fréquentes !

— Vous mentez ! rugit Reutler, et il crut que tout s'incendiait autour de lui.

— Jamais dans la vie privée ! sourit le Slave cherchant ses cartes.

Où étaient-elles donc, ses cartes ? Etonnant comme dès qu'on a besoin de ses cartes, elles glissent au fond des poches. Ah ! une, sous le portefeuille.

— Voici, cher Monsieur ; à présent, vous permettez que j'aille...

Il fit deux pas vers la robe d'or. Paul, vautré sur le sofa, sommeillait, les jambes rompues et la tête extatique.

— N'y touchez pas où je vous tue, cria Reutler.

— Mais je veux très bien qu'on se tue, grogna le Slave, agacé de cette insistance ; cependant, pas devant Madame, nous serions ridicules. Elle est venue me chercher, je viens la chercher, je suis correct, cher Monsieur. Vous, vous oubliez de me donner votre carte, il me semble.

Paul entr'ouvrit péniblement les paupières.

— On ne peut donc plus dormir, ici? soupira-t-il se croyant dans son lit, et, de très mauvaise humeur, il se tourna sur l'autre bord.

Avant qu'aucune irréparable collision fût possible, Reutler souffleta le prince. Il le fit sincèrement, brutalement, tout heureux de concentrer en cet acte décisif ses multiples raisons d'être enragé.

Stani devint rouge, puis blême. Il se jeta sur lui d'un bond souple. Reutler lui maintint les poignets ; alors Stani jura dans sa langue maternelle une bonne partie des jurons qu'il savait. Selon sa race, le *matou* jurait furieusement.

Les deux hommes finirent par s'épouvanter de leur bestialité réciproque, et regardèrent la robe d'or. L'impératrice, toujours en extase, venait de placer ses pieds joints beaucoup plus haut que sa tête ; la ligne blanche de ses jambes éclairait les sombres cloisons rouges d'une lumière laiteuse.

— Paul-Eric de Fertzen, mon frère! dit Reutler désignant le dormeur, car, à présent, il s'était au moins assuré le premier danger.

Le Slave ferma les yeux. Ce fut la minute inoubliable de sa vie de plaisir.

— Oh ! Monsieur, bégaya-t-il, désolé, comme vous devez souffrir et comme je suis ravi de me battre avec vous ! Puisque vous êtes très fort — je viens de m'en apercevoir — prenez-le, emportez-le, dépêchez-vous si vous ne voulez pas que je le fouette comme il le mérite. Ça me peinerait beaucoup de brutaliser ce bel enfant, et je ne vous dissimulerai pas que j'en ai le plus vif désir.

Reutler devina qu'il avait affaire à un honnête noceur, que les erreurs de ce genre n'amusaient pas du tout. Sans rien répondre, ne songeant qu'au trésor dont on lui restituait la garde, il roula l'impératrice dans son manteau pour étouffer, au besoin, ses velleités de révolte, et il courut jusqu'aux balustrades du grand escalier.

Complètement dégrisé, Stani murmura, en les entendant de loin, salués par les applaudissements et les huées de la foule qui essayait de disputer son acrobate byzantine au grand hercule noir :

— Je le pensais !... une aventure à se casser les reins... mais se casser les reins pour l'Antinoüs, cela dépasse un peu les bornes de l'incorrection !

. . . .

Sous le dais de velours florentin, la princesse dormait, et elle dormait mal, car on ne l'avait pas voulu dépouiller de sa livrée d'infamie. Elle étouffait dans sa ceinture à double étage, et ce qui lui restait de ses parures lourdes lui meurtrissait les chairs. Les perles de la dalmatique, les chapelets d'améthyste, les anneaux, les croix grecques, s'enchevêtrant le long de son corps charmant, lui entraient peu à peu dans la peau, et les menues brindilles de la dentelle d'or imprimaient sur l'une de ses joues, s'appuyant, d'étranges caractères écrits à l'encre pourpre. Elle avait, au col, une petite morsure de vampire, son diadème glissait: sa tête très rejetée en arrière, seulement couronnée de ses cheveux soulevés, arrondis en deux croissants bizarres, paraissait morte, la bouche ouverte, dans un effort douloureux, sur ses dents serrées, très éblouissantes, aux gencives roses comme pleines de sang. Chastement, sa longue robe retombait, et l'on ne voyait plus ses jambes, mais ses pieds, déchaussés, rendus plus fins par la finesse du maillot blanc, s'étirant comme les pieds d'une statue sur un tombeau. Elle étouffait, et, d'un mouvement brusque, elle mit ses bras au-dessus de sa tête.

Reutler s'agenouilla devant le lit. Demain la belle princesse byzantine se réveillerait déshonorée. Vers trois heures de l'après-midi, elle se lèverait, riant encore des bonnes plaisanteries de la veille, elle sonnerait ses valets de chambre, prendrait son bain, sa douche, demanderait des plats aux épices, puis, tout à coup, ne voyant pas le grand frère, elle se frapperait le front, poussant un cri de désespoir... elle se traiterait de *lâche* !

Le grand frère, l'aîné nécessaire au témoignage de toutes les sottises et le funèbre côtoyeur de tous les caprices, Reutler espérait bien qu'elle ne le verrait pas revenir... Il avait déjà réglé les diffé-

rentes questions touchant la cérémonie mondaine, nouvelle corvée qu'on lui imposait. Non, il ne fallait plus revenir, il ne fallait plus vivre, c'était trop !

Paul murmura un mot vague, il dit : *Reutler*, très doucement. A travers son sommeil d'enfant gâte qui s'amuse encore d'une bonne farce, il appelait Reutler pour lui montrer Madame de Crossac, étendue, là-bas, les jupes saccagées. Cela lui paraissait drôle, il conviait son ami, son seul ami... Reutler laissa tomber sa face entre ses mains tremblantes.

— Seigneur, pensa-t-il presque à voix haute, je vous ai renié et vous m'avez cruellement puni ! C'est *cela* qui prouverait peut-être votre réelle existence ; mais si vous n'existez plus en moi, je vous *recrée*, je vous somme d'être, je vous appelle et ma volonté doit suffire à vous faire descendre. Quel athée en arrivant au paroxysme du désespoir ne revomit pas votre nom du fond de ses entrailles, ne s'arrache pas à lui-même l'aveu de votre force comme on s'arrache le cœur, dans la découverte de sa faiblesse ! Si vous m'avez mené jusqu'ici, Seigneur, n'est-ce pas pour vous montrer à moi, et me tendre votre droite ? Oui, Seigneur, j'en suis là, je vous redemande ! C'est honteux ! Oh ! je sais bien : vous n'avez point écouté celui qui vous criait : « Mon père, éloignez le calice ! » seulement votre fils était dieu, paraît-il, et moi je suis un homme. Je ne suis qu'un homme, je ne veux plus de la mission divine que vous avez eu la bonté de me confier. Il ne vous est pas permis, entendez-vous, d'attenter à mon honneur sans que je puisse me défendre parce que vous me placez devant l'inconnu. Vous posez devant mes yeux un X flamboyant qui ne se trouve point dans vos ordinaires problèmes. Vraiment, Seigneur, vous allez trop loin ! (Reutler releva le front, eut un sourire terrible.) Vous êtes toujours responsable du crime nouveau. Entre tous les hommes, si je ne suis pas votre fils unique, je suis cependant l'unique. Vous le savez bien que l'opprobre de mon âme est le plus grand de tous les opprobres. Que rien ne peut dépasser mon

ignominie... Prenez garde! J'ai failli vous tenir dans mes deux mains, j'ai failli vous... inventer pour consoler les autres, distribuer votre corps sacré aux pauvres qui ont faim d'illusion! Prenez garde que pour me consoler, moi, l'inconsolable, je n'aille vous épouvanter un jour de mes blasphèmes, et, vous revenant tout entier, je ne vous crucifie sous mes ongles ! Je vous répète que c'est trop ! Il vous faut descendre ici pour savoir ce qui s'y passe ! Venez, je le veux! Je ne suis pas fou et je n'ai pas, jusqu'à cette nuit, à me reprocher le moindre acte de démence, mais je sens que la fixité de la pensée peut me conduire où j'ai résolu, *sans vous*, de ne pas aller. La seule chose douce que vous nous ayez laissée, je crois, c'est d'être... *ennemis*, mais cette douceur est toute factice... vous daignez aussi nous la retirer ! Enfin, dites ? faut-il que je le tue? Est-ce cela que vous voulez? Demain, il sera trop tard, il sera seul, et alors... (Il éclata en sanglots convulsifs.) Ma vie ne sauvera pas la sienne, si je meurs demain rien ne protègera cette créature! (D'un air égaré, Reutler poursuivit doucement, presque peureux :) Vous n'êtes pas médecin, vous, puisque vous avez creé toutes les maladies, toutes les névroses, vous ne pouvez pas savoir ce qui rôde autour de ce cher être sans autre défense que l'esclave qu'il s'est fait. (Reutler serra les poings.) Parlez donc, venez, manifestez-vous, je vous jure que dix ans de tortures subies sans me plaindre sont peut-être une raison pour accomplir le miracle! Je ne sais plus ce que dis... *et je suis tellement sûr de dire la vérité!*... Si, si, vous êtes médecin. Songez donc! Vous avez envoyé un ange à un de vos serviteurs, un imbécile, pour lui révéler que le fiel de poisson était souverain contre l'inflammation des paupières. Vous en souvenez-vous? Je vaux peut-être, moi, l'homme doué d'intelligence, la peine d'un messager qui me dira comment je puis garer mes yeux de cette horrible vision : mon frère, mon enfant seul à la merci des brutes. Seigneur! ma volonté suffisait hier, mais, demain, s'échappant de ma poitrine trouée,

où ira-t-elle ! M'assurez-vous que mon souffle, que mon âme enveloppera toujours cet être ? Ma volonté ! Elle peut dresser en face de vous le plus monstrueux des hommes, l'ennemi le plus redoutable que vous puissiez avoir, un satan qui finira par s'honorer d'être Satan et se trouvera plus *dieu* que vous ! Avez-vous la prétention de vous jouer de moi jusqu'à me faire votre complice? Seigneur... je crie vers vous parce que mon orgueil est immense, il ne peut plus que s'adresser à Dieu ; Seigneur, puisque vous m'avez ébloui par la beauté d'une tentation surhumaine, faites-moi donc votre égal si vous voulez que j'y résiste !

Rampant sur les genoux, Reutler se rapprocha du lit somptueux où était étendue la princesse byzantine comme sur son tombeau. Elle venait de laisser glisser son bras gauche, et sa main étincelait près des lèvres du malheureux. Elle était fort belle, cette main de garçon, étroite, longue, fuselée aux extrémités, si femme, si molle dans ce sommeil alangui par toutes les fatigues d'une nuit de bal. Reutler la considéra épouvanté.

— Non, dit-il, ce n'est pas la main de mon frère ! Je ne reconnais pas cette main...

Il la prit, en détacha une bague, au hasard, celle de Jane Monvel, une opale sertie dans une chevalière d'or mat, et il la passa très vite à son annulaire, mais la bague s'arrêta, bien trop petite pour lui, dès la première phalange.

— Je ne t'ai jamais si bien aimée ! déclara Paul d'une voix chaude, s'adressant à Geneviève dont il essayait de calmer la crise de nerfs ; car, décidément, Reutler n'était pas venu la voir au milieu de son désordre de pauvre amoureuse violée.

— Mon Dieu ! fit Reutler tressaillant de tout son corps. Est-ce le signe ? Dois-je le tuer ? Dois-je l'épargner ? Faut-il que j'essaye de revenir ? Ah ! Bien-aimé ! Bien-aimé ! répéta-t-il en écho à la voix de son frère.

Paul ne se réveilla pas.

L'aîné se leva, gagna doucement le boudoir orné de grandes glaces qui servait de cabinet de

toilette au puéril jeune homme et où se tenaient, gardiens du palais de la Belle au bois dormant, les ironiques fantômes de sa vie d'enfance, le polichinelle mi-partie rose et jaune, le grand scaphandrier dont les mornes œillères de cristal veillaient macabrement dans le vide. Reutler détacha la petite hachette du flanc de ce triste bonhomme de fer.

— Moi aussi, dit-il, de son ordinaire voix sourde, je vais savoir comment on écrase une perle fine. Je frapperai à la tempe et d'un seul coup, pour éviter de le faire souffrir. Je refermerai toutes les portes. Je donnerai mes ordres... et l'on ne viendra voir que lorsque mon crime aura reçu... sa récompense! Puis, au galop, les chimères!... Nous nous retrouverons, si nos volontés sont les mêmes, si nos volontés sont réellement toutes nos forces vives! Allons, cela est simple... je veux.

Il rentra dans la chambre à coucher de Paul.

La princesse était assise sur son lit, elle essayait, n'en pouvant plus de fatigue, de dégrafer les griffes métalliques de sa ceinture.

— Quel supplice, dit-elle, bâillante d'un accent tout attendri par l'ivresse du champagne et celle du sommeil, aide-moi donc, mon grand, à me délivrer, j'étouffe!

Reutler demeura immobile et laissa tomber sa hache.

— Je te fiance mon âme, ô bien-aimé, répondit-il tout bas. Je tâcherai de ne pas revenir.

Il s'enfuit, ferma des portes à double tour, n'osant pas regarder en arrière, comme poursuivi par des fantômes ironiques, ce scaphandrier aux yeux vides, énormes, et ce polichinelle, si fade, mi-partie jaune et rose.

RACHILDE.

(*A suivre.*)

REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

Le Féminisme. — Rue de l'Arcade. — La Terreur scientifique. — La Repopulation. — Les Reliques de Jeanne d'Arc.

Le Féminisme. — Il parait que cela va devenir sérieux. M. Flach veut bien s'intéresser a cette question controversée. M. Flach est professeur de quelque chose au Collège de France. M. Flach est grave. M. Flach a remplacé feu Laboulaye et n'a pas écrit de contes bleus. Il n'a même jamais rien écrit du tout. Il parle.

Il parla donc et demanda deux choses, d'abord et pour commencer, deux petits joujous, l'un judiciaire et l'autre mécanique : la recherche de la paternité, pour calmer les matrices gravides, et le droit de vote, pour occuper les petites mains.

Les femmes sont toujours en retard de cent ans. Au moment où les hommes, devenant enfin un peu clairvoyants et un peu sceptiques, se mettent à dédaigner d'illusoires droits, à passer en souriant devant les murs salis par la prose démocratique, à, d'ailleurs, se juger incapables de différencier M. Dupont d'avec M. Durand, à vouloir, de pauvres citoyens dupés, redevenir presque des hommes et des âmes, alors les femmes, enfants ! veulent à leur tour faire tourner la manivelle. C'est bien le geste du bébé qui ayant admiré le petit scieur de long en fer-blanc tend de tendres menottes vers la jolie mécanique.

Mais cela pourrait être terrible. Elles sont réactionnaires et elles auraient la majorité. En certains états de l'Amérique du Nord où elles sont maîtresses, elles ont fait fermer les cabarets, les bars, les cafés, les cercles, les théâtres. Bibliques, elles ont ordonné la stricte observance dominicale, défendu les bals, les jeux — et les mauvaises mœurs. Une police immense surveille tout. Pour se faire délivrer un grog — même américain — il faut une ordonnance de médecin et les manipulations de l'apothicaire, qui seul peut vendre les alcooliques poisons. C'est le moyen-âge de la légende ; ce serait l'opéra-bouffe, si ce n'était l'enfer. Elles ont ainsi obtenu une société idéale où tout est sacrifié à la fa-

mille, à la femme, à l'enfant, — société toute théorique, car l'Anglo-saxon est hypocrite et nul, pas même sa femme ne peut l'empêcher de se saoûler à domicile, mais société légale et qui a épouvanté les voyageurs européens.

De loin, cela nous semble plutôt ridicule.

Cependant les agitatrices — et sub-agitatrices — françaises rêvent sans doute de liberté. Mais qui est plus libre que la femme française? que, par exemple, la Parisienne de condition moyenne ? Elles se promènent, elles se font voir, elles aiment. L'après-midi, des omnibus entiers passent, pleins, tout pleins de femmes... S'il s'agissait des conditions matérielles de la vie des ouvrières et des employées, il ne faudrait plus sourire. M. Flach (et tout le monde) porte des chemises qui sont payées aux lingères à raison de 18 sous pour 18 heures de travail. Qu'elles votent, et d'abord, l'étranglement des économistes abominables, des professeurs de misère et d'esclavage, au chant de la carmagnole de Thomas Hood, plus éloquente que celle de M. Jaurès : « ... Ce n'est pas du linge que vous usez, mais des yeux et des doigts, mais de la chair et du sang, de la jeunesse et de la beauté... » Il est vrai qu'elles ont la prostitution. Oui, et elles n'en souffrent pas trop. Les femmes sont si bien faites pour cela, si anciennement dressées aux gestes qui plaisent...

Quant à la recherche de la paternité, déjà pas très sûre dans le mariage, question de bonne foi, de confiance ou de respect mutuel, ce droit donné aux femmes n'ajouterait ni à leur bonheur ni à leur dignité. Quelques-unes, comme en Angleterre, s'en feraient une profession; les autres, muettes, iraient encore rue de l'Arcade, préférant le froid de l'acier à la glaciale ironie des avocats. Et puis enfin, que chaque sexe subisse les conséquences et les lois de son sexe; l'un des arbres dioïques porte les pistils et l'autre les étamines. Il serait plus moral d'enseigner aux filles le mécanisme de leur physiologie : alors celles qui le voudraient seules feraient des enfants. On pourrait aussi leur apprendre à être chastes. Simple insinuation, — trop simple sans doute, mais qui résout le problème, comme disent les mathématiciens, avec tant d'élégance !

Rue de l'Arcade. — C'est donc là qu'elles vont, celles qui préfèrent le chloroforme à la vertu. C'est très beau, l'intérieur d'un ventre de femme. Il y a des fleurs, des fruits, de la fougère, des petits ruisseaux ; c'est un jardin. On y met la bêche et la serpe. On sar-

cle, on émonde, on arrose ; on referme la porte. Le seul inconvénient, outre la mort, qui n'est pas très rare, c'est la cicatrice. La porte gondole. Devenu stérile, le clos est à tout jamais déshonoré. Pourtant, ces femelles bréhaignes et couturées sont très recherchées ; elles font d'excellentes maîtresses ; on les conseille comme gouvernantes aux bourgeois libidineux et comme femmes aux alcooliques ; ainsi un second problème, celui de l'hérédité, reçoit une solution radicale.

L'ovariotomie, c'est l'avortement avant ; l'avortement après est plutôt une question controversée. L'un mène à l'Académie de médecine ; l'autre à la cour d'assises : aux médecins de choisir le chemin le plus agréable et le but le plus fructueux. Malgré la réclame gratuite que procure un débat public, la grande majorité d'entre eux préfère se diriger vers la rue des Saints-Pères. Mais il y a les herboristes et les femmes à l'enseigne du chou-pomme. Les herboristes sont les dernières sorcières. Les singulières créatures ! Elles en savent long, et de quels yeux ardents, d'elles et de leur chat, elles surveillent l'infernale marmite où bout la mort-aux-anges ! De petites âmes volent comme des flammes autour de leurs cheveux gris, et une odeur d'armoise et de mandragore emplit la cave où suintent des larmes. A la porte de leur laboratoire, elles suspendent des guirlandes de mousse, des branches fleuries de tilleul et des feuilles de consoude. Cependant, le sang coule dans les mansardes...

La Terreur scientifique. — Qu'il soit loué, ce M. Brieux, et fêté et couronné de violettes pour avoir tenté une noble lutte avec le monstre. Son art est modéré, ses armes sont épointées : pourtant la bête a reculé, devant le souffle de la mort, comme le vieux médecin-charlatan que la peur humilie vers l'honnête rebouteux. Il s'agissait de l'hérédité, vieillerie que Lucas mit en contestables aphorismes et que l'univers entier connait depuis quelques siècles sous la formule mystique — et un peu trouble : conséquences du péché originel. Cela signifiait que tout homme hérite en naissant de toute la possibilité du mal. Si la science a l'intention de dire quelque chose de sensé, elle ne peut traduire autrement ce mot, hérédité, si terrible pour les ignorants. Tout homme est un malade, tout homme a en soi le principe de toutes les maladies transmissibles. Et s'il s'agit des tempéraments, des caractères, des inclinations, qui donc n'a dans ses ancêtres un représentant de toutes les formes que peut prendre la nature

humaine ? Qu'il s'agisse du mal ou du bien, l'hérédité, qui est un fait, est un fait banal et singulièrement dominé par un autre fait, non moins mysté ieux, l'idiosyncrasie. De la bataille, consciente ou non, que se livrent dans un être les influences lointaines et l'instinct vital individuel et présent, l'issue est tellement douteuse que les gens sages s'abstiennent même de songer à la prévoir. La science n'en est pas au point d'adopter le tableau charivaresque dont M. Zola voulut bien orner l'un de ses romans les moins incivils. L'homme dur et borné qui se plaît à interner dans un aphorisme implacable et spécieux les êtres faibles qui se confient à lui est une sorte de malfaiteur. Oh ! cette fausse science à généralisations brusques et dont on peut compter les couches (les fausses couches) comme dans une coupe géologique !

M. Brieux a reçu des lettres de joie, des lettres d'amour, écritures de gens auxquels il vient d'ouvrir la porte de cette prison abominable, l'hérédité des tares : il a donc fait une bonne œuvre sociale (sinon dramatique). Il faut affirmer comme lui, et d'un verbe plus sûr et plus absolu, la liberté humaine, avec toutes ses conséquences. L'homme qui se croit libre est tout de même plus fort, plus digne, plus homme, que celui qui se croit esclave.

La science, l'une de nos nourritures, a été soph ·tiquée, comme le pain, comme le vin : on ne peut plus admettre une seule de ses affirmations sans une préalable analyse.

La Repopulation. — On y travaille au moyen d'un congrès où de vieilles gens ruminent et remâchent d'antiques propos. Seul, M. Levasseur, homme d'esprit, sourit à la vue de tous ces vieux garçons, officiers de plusieurs académies, et seul M. Robin (de Cempuis) profère des idées véritables :

« — Quand la France sera habitée par 20 millions d'êtres sains, robustes et bons, elle sera autrement forte qu'à l'heure actuelle. Si vous êtes des savants dignes de ce nom, attachez-vous à la qualité, non à la quantité des humains ! »

Le vieux porcher serait-il, par hasard, l'un des rares hommes intelligents de ce temps ? Cela expliquerait fort bien les ennuis qui lui furent infligés naguère.

Cependant les petits Bertillons, songeant à l'étoile des braves, protestent et affirment que la population allemande double tous les cinquante ans. Donc, dans seulement cinq ou six siècles (le temps qui nous sé-

pare de Jeanne d'Arc), en face d'une toute petite Franee en friche, il y aura une Allemagne forte d'une centaine de milliards d'habitants. En partant des cinquante millions actuels, le calcul est facile, sûr et rapide. Par le procédé inverse, on prouve clair comme le jour qu'il y a une douzaine de siècles, vers les années de Charlemagne, il n'y avait en Allemagne aucun Allemand d'aucun genre, et que par conséquent Charlemagne n'a pu naître à Aix-la-Chapelle, et que par conséquent il n'a jamais existé. Le pauvre M. Rambaud, qui présidait, ayant vaguement perçu ces petites déductions, a levé la séance en signe de deuil.

Les Reliques de Jeanne d'Arc. — Jeanne, comme chacun sait, va être prochainement canonisée. Or, on ne possédait d'elle aucunes reliques, et un saint sans reliques est peu productif. On vient donc d'en trouver — d'urgence — dans un vieux bocal d'apothicaire. Le procès-verbal d'invention est admirable. Le bocal contenait trois os ; à savoir : 1° un os de petit quadrupède ; 2° un os de volatile ; 3° un os humain (fragment de côte). La Commission s'est déclarée pour l'os n° 3.

Pauvre Pucelle ! Quelle prostitution !

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Emmanuel Signoret : *Vers Dorés*, pet. in-8, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Fernand Gregh : *La Maison de l'Enfance*, Calmann Lévy. — André Lebey : *Chansons Grises*, gr. in-12, « Mercure de France », 3 50. — Martial Besson et Michel Abadie *Anthologie des Instituteurs-Poètes*, préface d'Edouard Petit, gr. in-18, Bibliothèque de l'Association, 3 fr. — Hector Bonnenfant : *Larmes et Sourires*.

Il a paru, ce mois-ci, vingt-cinq volumes de vers. Je les ai lus ou feuilletés, et j'ai mis à part : *L'Ame antique*, de M. Marc Legrand, les *Etudes lyriques*, de M. Maurice du Plessys, et l'*Intermède pastoral*, de M. Ferdinand Herold, pour les étudier ensemble prochainement.

On n'aborde point M. Emmanuel Signoret sans quelque émotion. Lui-même a soin d'avertir son lecteur de son importance. Il le fait dans une préface pompeuse et dithyrambique où il ne se ménage pas la louange. Il prend vis-à-vis de soi les devants de l'admiration et déclare ses vers « plutôt sublimes que beaux » ; et M. Signoret s'exalte à son propre panégyrique. Il s'extasie sur lui-même, en fort bon style, d'ailleurs ; mais que ne laisse-t-il à MM. Chide et

Soulages, de la *Revue Sentimentale*, ces boniments de ventriloques qui conviennent à leur nullité vaniteuse, mais qui siéent mal à son talent ? Un livre existe parce qu'il est. La parade des préfaces en impose à peine aux sots. Seul le spectacle intérieur intéresse. M. Signoret n'a qu'à se taire pour qu'on parle de lui ; et il est toujours dangereux de s'annoncer, comme il le fait, le Révélateur, le Poète absolu.

Certes, M. Signoret a écrit de nobles vers. Il y en a dans *Daphné* de tout parfumés de lumière, de tout ondulants de rythme. Le don est évident. Personne ne songe à le méconnaître. Les **Vers Dorés** contiennent des poèmes d'une vraie beauté. M. Signoret s'apparente au Lamartine des *Harmonies*. Le grand poète romantique est abondant, infini. Le jeune auteur des *Vers Dorés* est de souffle plus court. Sa force est brillante et brusque. C'est en cela qu'il possède ce « lyrisme cornélien » dont il parle dans sa préface. Lisez la *Bucolique*, les *Vers à Baudelaire*, le *Sonnet antique*, le *Fragment tragique*, et vous entendrez une voix ample et vibrante, harmonieuse. Un apport comme celui de M. Signoret enrichit la poésie d'une époque, mais M. Signoret n'est pas, comme il le croit, isolé dans la sienne. S'il s'y distingue par des qualités singulières, elles ne lui créent pas une suprématie. Il aura droit à un autel, mais pas à un temple. C'est un lévite qui joue au grand-prêtre, et s'il brûle un pur encens il se casse par trop l'encensoir sur le nez.

Le lyrisme de M. Signoret intimide à distance. Cela parait éloquent et parfumé, mais de près on constate une langue souvent incertaine. Le vers en son enflure trébuche parfois sur une expression chétive ou se ballonne de redondances.

§

M. Fernand Gregh, au contraire, est un écrivain précis et délicat. Son violon nerveux vibre juste parmi le brouhaha des trompettes d'été de M. Signoret. Son vers porte sa pensée avec aisance et mesure. Il est doué pour nuancer des sentiments fugitifs et subtils. Sa verve fine se condense en de courts poèmes d'une ordonnance savante. Il a le goût inné de la composition. L'émotion préexistante, tendre, mélancolique ou passionnée, se clarifie ou se renforce d'une méditation préalable où elle se façonne, il apprivoise ses pensées avant de leur donner des ailes et un chant ou de les encager dans le treillage du vers. Il n'improvise qu'à coup sûr. Aussi M. Gregh excelle-t-il à entrelacer des images qui se nouent, se dénouent et se ferment en couronnes. Son vers est aigu et flexible. Son livre m'a frappé par la rare perfection des pièces qui le composent. Une fois le motif trouvé, il le fugue jusqu'au bout avec sûreté, et de ces motifs il en a imaginé de

charmants et d'ingénieux. Ils sont aux pages de son volume où nous les retrouverons toujours, car il est difficile d'oublier après les avoir lues des pièces comme *Soirs*, le *Perron ruiné*, *Au crépuscule*, *Fruit d'Automne*, *Sur des oiseaux*, *De la Flûte au Cor*, et d'autres, bien d'autres que j'aimerais à citer si ce n'étaient pas là que des notes cursives... Toute la vie d'un esprit jeune murmure en ces pages précoces et savantes déjà. C'est la rêverie éternelle que tout poète exprime à sa façon. M. Gregh a la sienne. Il a subi des influences dont les plus sensibles seraient baudelairiennes et verlainiennes, mais qui se sont dissoutes en lui et forment l'alliage qu'il marque à son coin propre.

J'aime beaucoup cette **Maison de l'Enfance**. Elle est pleine de fraîches aquarelles, de meubles jolis, de tendres fleurs ; l'heure y sonne mélancolique ou joyeuse, des harpes cadencées vibrent doucement. Le matin entre par les vitres, et les fenêtres s'ouvrent sur un bel horizon.

J'aime beaucoup la *Maison de l'Enfance*. M. Coppée s'en est fait le portier. Il a tiré le cordon aux visiteurs. On y serait venu sans lui, car les bons vers valent par eux-mêmes, et M. Gregh en a écrit là de délicieux. Il sait évoquer des choses subtiles, lointaines et intérieures, et on peut compter sur lui. Il fera de beaux livres ; il en a déjà fait un charmant et le baiser de la Muse vaut mieux que « l'accolade du vieux Parnassien ».

§

Je préfère, certes, aux **Chansons grises** de M. André Lebey, son *Cahier rose et noir* et les *Automnales*. On y trouve de longs vers flexibles et doux dont l'harmonie manque ici. Ce ne sont guère que brèves chansons improvisées au jour le jour, portant la marque de la disposition quotidienne. Elles se suivent un peu trop au petit bonheur. Dans beaucoup le trait significatif reste inexprimé, l'impression demeure incomplète ; en d'autres elle se trouble et se prolonge. Il semble qu'un travail de mise au point eût été nécessaire pour amener à leur perfection ces esquisses qui ont toutes des mérites de rythme et d'invention, des chances de pensées, de la grâce et du sentiment. Heureusement que quelques-unes vibrent et chantent et pleurent doucement, à visage découvert, parmi leurs sœurs voilées.

§

Les cinquante-neuf poètes des deux sexes qui échantillonnent de leurs vers l'**Anthologie des Instituteurs-Poètes** n'ont pas tous du talent. Quelques-uns s'y distinguent pourtant, et M. Abadie les domine de sa prestance verveuse et de sa carrure verbale. Beaucoup ont un sentiment naïf et vrai de

la nature, et cet effort collectif est intéressant en son ensemble et donne quelque regret de ne pouvoir l'examiner en détail ; et j'ai à peine le temps de signaler le remarquable volume de l'un deux, M. Hector Bonnenfant, dont les **Larmes et Sourires** contiennent d'agréables vers.

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Léon Daudet : *Suzanne*, gr. in-18, Bibliothèque Charpentier, 3.50. — J.-H. Rosny : *Un Double Amour*, gr. in-18, Chailley, 3.50. — Jean Madeline : *La Conquête*, gr. in-18, Calmann Lévy, 3.50. — Ernest Tissot : *Comme une Rose*, in-16, Perrin et Cie, 3.50. — Henri Beauclair : *Tapis Vert*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Edouard Rod : *L'Innocente*, illustrations de L. Kowalsky, in-24 long, Ollendorff, 2 fr. — René Boylesve : *Les Bains de Bade*, frontispice de R. Fougeray du Coudray, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire. — Léon Duvauchel : *L'Hortillonne*, gr. in-18, Lemerre, 3.50. — Paul de Régla : *Les Secrets d'Yildiz*, gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50.

Suzanne, par Léon Daudet, est un livre de passion. Comme ils sont rares, ces livres, il ne faut pas les juger avec d'égoïstes partis pris. Des mille rameaux de l'arbre de la science du bien et du mal dont le jeune romancier se sert, d'ordinaire, en une touffue précipitation de planter son champ, celui-ci porte un fruit sauvage qui fait plaisir à voir, sinon à goûter. *Suzanne* n'est pas une œuvre composée pour la gloire ou pour l'étude, et elle est très intéressante. Toutes les folies, les désordres, les maladresses y semblent des résultats physiques. Ce n'est pas arrivé, *peut-être*, mais c'est vivant, tourmenté, chaud comme les palpitations mêmes des créatures qu'on écartèle pour leur découvrir enfin un motif d'exister. Suzanne est la fille-maîtresse naturelle de Harlon, le célèbre médecin. Ils se trouvent sans se chercher. Ils se prouvent, l'un à l'autre, par l'absurde. Personne ne peut rien comprendre à leur raison de se rencontrer, sinon qu'il *le fallait* pour que ce roman eût lieu. Les deux incestueux, abandonnant brusquement la vie normale, toujours si anormale, se lancent dans un voyage en Espagne qui est le beau duo de cet opéra bizarre de gestes érotiques. On entend, le long de cet amour aux sueurs criminelles, claquer les macabres castagnettes des os qui se meurtrissent jusqu'à la mort pour essayer de se souder indissolublement, et, parfois, cela sent l'orange et l'orage, comme sentirait bon la chair se diluant, toute vive, sous les caresses aiguës. Je pense qu'il est puéril de faire douter Harlon de sa mystérieuse paternité au seuil du bonheur défendu. Il n'aime que parce qu'il sait que son amour sera une réalisation de l'impossible, et les hommes prédestinés aux passions de ce genre n'ont aucune idée de reculer devant ce qu'éclaire leur étoile. Le roman se ter-

mine par des évocations aux crucifix, autres chevalets d'amour, qui le pâlissent, mais il en demeure, très vibrant, le voyage espagnol, un fort beau morceau.

Le **Double Amour** de Rosny est aussi un livre plein des piments charnels. Ces personnages compliqués qui attendent la mort d'une femme pour assurer leur bonheur de vivre sont bien effrayants. Un jeune homme aurait-il à la fois autant de cynisme et de raison que ce Gilbert doublement amoureux? Je n'ose le croire, mais, dans l'indécision même de ces différentes mauvaises conduites, il y a peut-être toute l'humaine sagesse. Le père qui empêche sa fille de se marier par simple jalousie *non étiquetée* n'est-il pas de la famille des *morticoles*?... Ah ! ils vont bien, les romanciers moraux !

De Jean Madeline, la **Conquête** repose. Philosophie de quelqu'un qui espère se conquérir dans la bataille sociale, et demeure Gros-Jean comme devant. N'était le style, en retard, (phrases trop prévues commençant par : *même*, *des fois*, *tout de suite*... etc.), ce livre présenterait un grand effort vers la vérité. Il est gris, terne, ennuyeux, compact, attachant, c'est un jour d'hiver très bas, chauffé en dessus, par la rousse vaporisation du soleil, un fauve soleil malintentionné. A chaque désir d'action correspond un coup de massue de ce soleil invisible qui fait tourner les meilleures aspirations en migraine. Un brin de socialisme, ou d'anarchie, donne encore un air plus vieux à cette œuvre, cependant solidement pensée mais si lointaine, de province, parce que, sans doute, l'auteur l'a voulue ainsi. Hélas ! l'anarchie, c'est plus loin que le romantisme ! Où sont les bombes d'antan ?

Voici, correct, élégant, gracieux, un habit noir dans un bal blanc, **Comme une rose**, d'Ernest Tissot, mœurs cosmopolites. Une jeune vierge mondaine correcte, élégante, gracieuse (costume de chez *Un tel*), se meurt d'avoir été trompée sans le savoir et de tromper elle-même en ignorant toutes les nécessités d'une trahison. Il y a beaucoup d'Anglais de la *Corniche* et des Italiens très *principini*. Le petit Renato Ranieri est d'un toc exaspérant, et il fait un peu l'effet de Roméo chantant au balcon de la *Triplice*. Puis, il y a des coffrets byzantins, des bagues en perles roses, des jeunes hystériques portant leur virginité sur la tête parce qu'elles sont nées durant un tremblement de terre, et des jeunes meres infiniment ducales qui disent : « Ma fraise » à leur enfant ! C'est exquis, on dirait du Bourget, mais cela ressemble surtout à *Comme une fleur*, le célèbre roman anglais pour dame.

Le jeu et les joueurs étaient démodés, Henri Beauclair les remets... *sur le velours*. Histoire de grecs et scandales financiers abondent dans le **Tapis vert**. Le roman est spirituel, rempli de leçons qui n'empêchent personne de jouer en amu-

sant tout le monde. La leçon finale est assez dramatique pour servir de morale, au moins à ceux qui meurent.

Quand M. Edouard Rod veut être simplement l'honnête homme d'auteur froid qu'il est, il reste intéressant. Je ne l'aime guère dans les grands cris de passion, qu'il pousse trop en *Genevois* docte et raisonneur. L'**Innocente** est un excellent dessin aux trois crayons (vieille dame, jeune homme timide, mère malheureuse), d'un peintre peu lumineux comme tons de chairs, mais fort consciencieux toujours vis-à-vis de l'académie.

Les Bains de Bade, après le petit livre en long de M. Rod, sont, en large, un troublant réactif. Quelques *demoiselles de félicité* vous font des invites, dès le seuil, et au cours de la folle histoire on rencontre presque autant de papes et de philosophes marchant de travers que dans la *Nichina*. Noceur et délicat d'expression, ce petit missel de polissonnerie me parait destiné à hanter les ruelles les plus distinguées... où Pogge aura bon dos !

L'Hortillonne, mœurs de filles mères abandonnées, et horizons des marais de la Somme. Je relève dans la prière d'insérer cette phrase énorme... aux yeux des gens simples : « La pensive figure de Faidherbe, qui ajoute aux qualités d'observations humaines l'attrait *accessoire* de l'actualité patriotique. » *Accessoire* est dur ! Une jolie scène quand l'*Hortillonne*, comme on présente le sabre, tend son enfant à la bénédiction de Faidherbe. Tout de même, Faidherbe est utile. A la fin, une bonne étude de femme légitime, « petite personne impérieuse, prononceuse de sentences en camisoles à pois. »

A parcourir les **Secrets d'Yildiz**, de l'infatigable Paul de Régla (ça fait le 45e *mystère de Constantinople*), je m'aperçois, non sans stupeur, que les Arméniens sont des ferments de discordes. Je ne m'étonne plus si on les entasse avec joie dans les puits turcs, où ils se dissolvent en ferments de pourriture. La situation de l'empire ottoman a l'air d'inspirer la verve de l'auteur à peu près comme le pugilat de deux voyous inspire des idées moralisatrices au garçon pâtissier planté devant. Ça lui est égal, parce qu'il a dans sa manne trois jolis pâtés qu'il est chargé de porter ailleurs ! Du même auteur, la *Turquie officielle* et *De la rage et de son traitement*. Il pourrait peut-être refondre les deux volumes. Il y a, vers la fin de l'histoire, une certaine Russie marchant la main dans la main avec une certaine France qui sont du plus drôlatique effet. Remplacer un sultan par un autre, selon le rêve conciliant de M. de Régla, n'est-ce pas changer de bourreau dans ce pays de délices ou les sages-femmes du palais jouent des rôles ? Comme dirait l'impérissable

Karagueuz d'Alfred Jarry, le très fameux *Ubu roi*: « Tout ça, mon vieux, c'est de la... *mort!* »

Penses-tu réussir? s'écrie Jean de Tinan sur la couverture d'un livre curieux dont l'édition demeure encore tout à fait intime. Nous le croyons comme lui, étant donné les belles espérances déjà réalisées par le jeune auteur du *Document sur l'impuissance d'aimer*. Critiques légères des mœurs littéraires, amourettes imprécises et subtiles qui se nouent et se dénouent en des sujets de romans sans appuyer sur aucun oreiller (et que, par conséquent, les épaules touchent). Esprit en fusion et se diffusant au grand profit de la galerie, souple éloquence qui n'est perdue que pour l'auteur, mots de salons et mots d'alcôves, tous les traits d'esprit dix-huitième et aussi ceux d'Apollon; enfin, transparaissant, immaculée, la face blanche un peu mystique, voir même mystifiante, de l'œuvre future déjà faite et toujours à faire. « Quand j'étais petite, j'écrivais mes pensées sur des feuilles de camélia blanc ! » disait un jour devant moi un vieux bas-bleu avec un jeu de cils chassieux très effroyable. Vous avez réussi mieux que cela, Jean de Tinan, les pages demeurent blanches et fleuries de fraîcheur sans le jeu de cils brûlés par les fards trop appuyant la vie, et voilà une œuvre charmante.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Jean Dolent : *Monstres*, gr. in-18, Lemerre, 3.50.

Les **Monstres** que portrait M. Jean Dolent, ce sont « les virtuoses de l'artifice, les gens doués pour la feinte, riches en belles ruses, donnant l'illusion de la force, de la puissance, de la noblesse, de la bonté. » L'ordonnance du livre déconcerte tout d'abord; il semble fait de notes éparses, de feuillets capricieusement brouillés par le vent ironique; puis, à mieux lire, on discerne une construction ingénieuse et charmante où la surprise de l'inattendu est ménagée avec une volonté patiente et sûre de soi. Epris de l'art et de la vie, le sculpteur Chantonelle — un peu Jean Dolent peut-être — observe deux modèles en qui se résument l'impuissance et le mensonge, en face précisément de l'art et de la vie : Fortuné Sichiard, qui de ses poèmes n'écrivit jamais que le titre, Honoré Pissotin, dont tous les actes sont entachés de littérature et qui ne saurait plus dire simplement : « Je voudrais boire un verre d'eau, un verre d'eau pure. » De ces monstres et d'autres qui leur sont fraternels, « il fait un Monstre et ce Monstre est debout », et il se reconnait en lui. L'affabulation est donc des plus élémentaires; mais la contexture du livre

est beaucoup plus compliquée : il semble que l'auteur en l'écrivant ait été toujours dans ce qu'il appelle « l'état mixte » : l'artiste tout à son idée n'entend et ne voit que ce qui s'y rapporte de près ou de loin, logiquement ou par hasard ; d'où les ellipses brusques dans la représentation du monde, le paroxysme de la parole : « Les figures rêvées effacent en relief les figures vivantes ; les mots n'ont plus le sens ordinaire : *C'est un misérable !* cela veut dire : les valeurs de son tableau ne sont pas justes. »

Mais Jean Dolent a calomnié Chantonelle et s'est ainsi diffamé soi-même : le bon sculpteur ne deviendra point semblable à ses modèles, le bon écrivain n'est pas incapable de sincérité et d'émotion pour s'exprimer avec quelque prudence, avec une sorte de galanterie à l'égard de sa pensée qu'il ne dévoile pas brutalement ; et il n'use de l'ironie que par crainte de montrer dans une nudité jugée impudique sa tendresse, sa pitié, sa ferveur pour le beau. J'aime qu'il ait observé avec une curiosité inquiète et sympathique les gestes divers des ouvriers, qu'il ait entendu — l'homme entend seulement les paroles qu'il était digne d'écouter — les propos des gens qui passent et les paroles révélatrices des petits enfants, et qu'il ait fait s'enliser dans les herbes les *veules*, les *puants*, les *gnomes béals et confits*, les *pleutres*, et les *ladres*, pour que saillît « en belle vue le *groupe des femmes au visage caché* : celle qui s'est donnée — celle qui s'est refusée — celle qui s'est donnée et reprise — celle qui n'a pas deviné — les disparues — les *possédées*. Ah ! chair asservie, pauvres femmes. » J'aime aussi qu'en une belle allégorie, *La Rouge*, il ait prononcé des paroles d'homme libre, point déclamatoires celles-là, et si frémissantes d'humanité, de douceur, de révolte, et de mélancolique espoir.

PIERRE QUILLARD.

THÉATRE

Emerich Madach : *La Tragédie de l'Homme*, traduite du hongrois par Ch. de Bigault de Casanove, gr. in-18, « Mercure de France », 3.50. — Sar Peladan : *Le Prince de Byzance*, drame romanesque en 5 actes, petit in-4°, Chamuel, 5 fr. — Arthur Toisoul : *Opôra*, pet. in 4°, Bruxelles, « Coq Rouge ». — Edouard Grenier : *Aphonide et Pyrgos*, tragédie en 3 actes et en vers, gr. in-16, Lemerre. — André Dumas : *La Galante Surprise*, un acte en vers, gr. in-18, Vanier, 1 fr. — A.-Ferdinand Herold : *Les Perses*, tragédie d'Eschyle, traduite et mise à la scène, gr. in-18, Charpentier et Fasquelle, 1 fr. — Pierre Quillard : *Philoktetes*, tragédie de Sophocle, traduite et mise à la scène, gr. in-18, Charpentier et Fasquelle, 1 fr.

Notre époque est-elle encore capable de goûter les drames philosophiques ? En voici un de la plus noble envergure, de la plus haute pensée. Il est vrai qu'il vient de l'étranger, et

il est non moins vrai qu'il sort de ce formidable romantisme, plus étonnant encore hors de nos frontières que chez nous : c'est l'explication du phénomène. Ce qui paraît plus difficilement explicable, c'est que cette géniale **Tragédie de l'Homme**, du grand poète hongrois Emerich Madach, soit restée enfouie jusqu'aujourd'hui, du moins pour nous Français, dans les limbes de la non-traduction. L'œuvre date de 1861. Si elle avait paru vingt ans auparavant, nul doute que l'enthousiaste curiosité des années quarante ne s'en fût emparée. La petite époque sceptique du second empire devait fatalement l'ignorer.

M. Ch. de Bigault de Casanove, le patient et érudit traducteur de cette œuvre altière, a été heureusement inspiré en réparant cet injuste oubli. La *Tragédie de l'Homme* est en Hongrie un monument national : il convenait que, trente ans après la mort de Madach, le peuple le plus spirituel de la terre entendît enfin prononcer ce titre et ce nom.

Poème dramatique d'une vue aussi vaste que *Faust*, auquel on l'a souvent comparé, mais dont il se distingue par tant de faces que cette analogie, plus apparente qu'essentielle, n'influe en rien sur son originalité, la *Tragédie de l'Homme* est l'histoire du destin d'Adam à travers les siècles et les révolutions sociales, depuis le primitif berceau de l'Eden, précédé lui-même de la scène initiale entre Dieu, principe de la vie, et Lucifer, principe de la négation, jusqu'au cycle inexorable, tombeau de la race, où l'on assiste au spectacle des derniers hommes sur le dernier lopin de terre habitable, pêchant les derniers phoques en regardant passer des icebergs sous l'équateur : destin digne à la fois de miséricorde, de terreur et d'orgueil, car il est constitué par la lutte éternelle du héros contre l'impossible, qui, l'espérance indéracinable au cœur, la défaite inévitable en bout de compte, va toujours, renaissant chaque fois de ses cendres, recouvrant de nouvelles forces à tomber dans son sang répandu, vers le but éperdu, le but insaisissable, le but qu'il ne connaît même pas... qui, peut-être, n'existe pas.

Pour être d'une inspiration si étrangère aux mesquines préoccupations de l'époque actuelle, pour être aussi d'une idée trop claire et trop générale à l'heure où ceux qui pensent encore sont surtout séduits par les troublants problèmes de la conscience contemporaine, le poème de Madach n'a pas vieilli. Tout au plus si quelques scènes, comme celles de la tyrannie, en Egypte, celle de l'épicurisme, à Rome, ou encore la façon de comprendre la Révolution française, sentent un peu le temps. Les dernières parties, par contre, — le tableau de Londres, le phalanstère (d'une satire peut-être un peu grosse), la scène des Esquimaux — semblent écrites

d'hier. — Belle œuvre qu'il faut lire, et que l'on mettra ensuite dans le bon coin de bibliothèque où sont le *Manfred*, la *Tentation de Saint Antoine*, et où seront bientôt aussi, on l'espère, le *Peer Gynt* et le *Brand* d'Ibsen.

Le **Prince de Byzance**, que publie aujourd'hui le Sar Peladan, a déjà fait quelque bruit, il y a cinq ou six ans, à la suite du double refus que lui opposèrent M. Porel, alors directeur de l'Odéon, et M. Claretie : ce dernier refus, officieux, sans doute, mais le Sar ne daigna pas aller jusqu'aux lecteurs appointés de la Comédie-Française. A la lecture, le drame romanesque en cinq actes du Sar Peladan perd énormément. Il faut toujours avoir devant les yeux la scène et se figurer le geste, la déclamation et le costume, pour jouir pleinement de sa magnificence d'inspiration et de langage. Non pas qu'on ne s'explique suffisamment les motifs qui ont fait écarter ce drame de la représentation. M. Porel les énumère avec beaucoup de justesse : « La situation de Cavalcanti, qui croit le prince Tonio un homme et qui l'aime « mystiquement »; celle de Tonio se disant androgyne... l'accusation de sodomie lancée par la marquise sur les deux héros... le néo-platonisme... les abstractions... et enfin la mise en scène qui coûterait fort cher... » Mais si ces raisons sont excellentes au point de vue du grand public, il faut dire par contre, pour le public qui aime le Sar et qui ne le comprend pas toujours, que jamais il n'a été plus clair, plus à la portée des esprits simplement sensibles au beau, et partant plus éloquent, plus pathétique et plus noble. Et à l'heure où tant de pièces sur lesquelles on comptait, dans tel ou tel théâtre subventionné, aboutissent à de lamentables fours, on ne peut que regretter de ne pas voir aux lumières une œuvre de grande allure, qui fournirait, sans doute, une douzaine de belles salles hautement enthousiastes.

Opôra, de M. Arthur Toisoul, est une jolie prose poétique et païenne dédiée à la joie de vivre; les naturistes revendiqueront cette œuvre à cause de l'idée, les romans à cause de la forme.

Signalons ensuite deux œuvrettes en vers, sans prétention, mais qui ne manquent pas de charme : **Aphonide et Pyrgos,** de M. Edouard Grenier, touchante légende grecque présentée avec une grâce que ne dépare point une légère pointe d'émotion, et la **Galante Surprise**, élégant à-propos en un acte, qui fut, l'hiver dernier, joué à la représentation de Florian, au Théâtre de la Gaîté.

Viennent aussi de paraître en librairie la traduction des **Perses**, par M. A.-Ferdinand Herold, et celle de **Philoktètès**, par M. Pierre Quillard, les deux pieces d'ouverture

des spectacles classiques de l'Odéon. Je n'ai pas à insister, à mon tour, sur le mérite de ces remarquables traductions.

LOUIS DUMUR.

PUBLICATIONS RÉCENTES

ALMANACHS : — *Almanach Hachette pour 1897, petite encyclopédie populaire de la Vie pratique*, Hachette, 1.50. — *Almanach du Pere Peinard pour 1897, An 105*, au « Père Peinard », 15, rue Lavieuville, 0.25 (0.35 franco). — *Paris-Almanach 1897*, texte par Charles Morice, illustrations dessinées et gravées en noir et en couleurs par Auguste Lepère, in-16, Ed. Sagot, 6 fr.

ART. — Octave Uzanne : *La Nouvelle Bibliopolis, Voyage d'un Novateur au Pays des Néo-Icono-Bibliomanes*, lithographies en couleurs et marges décoratives de H.-P. Dillon, frontispice à l'eau-forte d'après Félicien Rops, nombreuses illustrations dans le texte et hors texte, pet. in-8, H. Floury. — Georges Denoinville : *Sensations d'Art*, préface de Jean Dolent, lithographie d'Eugène Carrière, gr. in-18, Edmond Girard. — Charles Doudelet : *Douze Chansons de Maurice Maeterlinck illustrées*, album, P.-V. Stock, 12 fr.

CRITIQUE. — Catulle Mendès : *L'Art au Théâtre (1895)*, préface de G. Courteline, gr. in-18, Charpentier, 3.50.

HISTOIRE. — Arsène Alexandre : *Histoire populaire de la Peinture, Ecole Italienne*, illustrée de 250 gravures, gr. in-8, Henri Laurens, 10 fr.

POÉSIE. — Gustave Kahn : *Limbes de Lumière*, ornements en couleur de G. Lemmen, Bruxelles, Deman, 6 fr. — André Bonnin : *Des Larmes*, pet. in-16, Edmond Girard. — Andre Veidaux : *Véhémentement*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3 fr. — Charles Bernard : *La Belle Douleur*, gr. in-12, Bruxelles, « Coq Rouge ». — Jean Viollis : *La Guirlande des Jours*, avec une lithographie en couleurs d'Elie Clavel, pet. in-8, Toulouse, « L'Effort », 2.50

ROMAN. — Camille Lemonnier : *La Légende de Vie : l'Ile Vierge*, illustrations de Cortazzo, gr. in-18, Dentu, 3.50. — Edouard Michel : *L'Abbé Sylvestre*, Caen, A. Le Boyteux, 1.50. — Marcelle Vermont : *Pédaleuse*, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50. — Comte Paul d'Abbes : *Un de Nous*, gr. in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50.

SOCIOLOGIE. — Jules Bois : *L'Eve Nouvelle*, gr. in-18, Chailley, 3.50. — Charles Malato : *Les Joyeusetés de l'Exil*. gr. in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Jules Huret : *Enquête sur la Question Sociale en Europe*, préfaces de Jean Jaurès et Paul Deschanel, in-16, Perrin, 3.50.

THÉATRE. — Maurice Donnay : *Amants*, gr. in-18, Ollendorff, 3.50.

DIVERS. — Lucien Gueneau : *Respect à la Loi, A la porte les Jésuites* in-32, Librairie du Magnétisme, 0.45. — Pierre Quillard et Louis Margery : *La Question d'Orient et la Politique personnelle de M. Hanotaux*, broch. in-18, P.-V. Stock, 1 fr.

LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE. — Ruben Dario : *Los Raros*, études littéraires, gr. in-12, Buenos-Aires, typographia « La Vasconia ». — Arno Holz : *Socialaristocraten. Berlin : das Ende einer Zeit in Dramen*, Rudslstadt et Leipzig, Mænicke und Jahn. — Otto Julius Bierbaum : *Der Bunte Vogel von 1897*, ein Kalenderbuch, mit Zeichnungen von F. Vallotton und E. R. Weiss, gr. in-16, Berlin, Schusster und Loeffler.

JOURNAUX ET REVUES

La Vie Contemporaine (15 novembre). — *Revue Française d'Edimbourg* (janvier 1897). — *La Tradition Nationale* (octobre). — *Le Franc-Parler* (novembre). — *La Montagne* (décembre). — *Le Carillon* (4 octobre). — *L'Image* (décembre). — *Le Magazine International* (décembre). — *Revue d'Art Dramatique* (novembre). — *Lyon-Universitaire* (novembre). — *Moniteur des Arts Illustré.*

Les *Revues* que nous n'avons pu citer la dernière fois ne sont pas toutes contentes. Nous avions eu soin cependant d'indiquer qu'une révision *sommaire*, seule, nous était possible. Elles doivent se consoler en songeant que quelques-unes de celles dont nous avons parlé ne sont pas plus satisfaites pour cela.

Il faudrait pourtant bien comprendre que l'on ne peut donner à cette place que de la critique *étouffée*. J'offre plutôt des indications que des développements, tout en m'efforçant de concentrer en quelques mots les points nécessaires, et pour le reste je compte sur l'intelligence du lecteur. Qu'on ne nous fasse pas croire que c'est un tort ?

Le prétexte est bon du reste pour noter en conclusion de notre dernier article les principaux modes de critique en faveur parmi les revuettes les plus récentes. Ils se rattachent tous aux deux suivants : 1° *le mode injurieux chatnoiresque; 2° le mode pompeux imprécatoire.*

Pour le premier, le plus bel exemple de l'année est celui-ci, tiré d'une revue *catholique* belge :

« M. Emmanuel Van den Bussche (la bonne bûche !), de l'Agagadémie des Laids-Arts de Gand, nous a prié de compte-renduter « l'enduit » qu'il a déposé, sans honte, contre tous les murs du vestibule de l'Hôtel des Postes de Bruxelles ! Voyons, cher Maître, nous ne pouvons pourtant pas causer de ça dans *La* ***. Si vos élèves suivent vos... traces, ce doit être du propre ! Votre seule crainte, à ce qu'on assure, c'est de vous voir condamné, par vos caricaturés furieux, à avaler un jour vos propres sales « croûtes » ! Je comprends ça ! Mais au lieu de dérater à ce point le public, feriez-bien de vous *dérater* un peu, cher Maître, pour nous éviter la colique... »

Est-ce pas gentil ? Je ne connais pas le vestibule de l'Hôtel des Postes de Bruxelles, il est possible que la décoration en soit lamentable, mais à distance, cette critique, comme un bouquet de fleurs, la fait certainement apprécier.

Le second mode, moins simple, est plus intéressant, même plus amusant. Malgré ses origines romantiques, c'est presque une création de l'année.

Il s'épanouit en particulier dans une petite plaquette à la robe virginale, au titre rougissant de jeune fille, et qui s'annonçait, dans ses premiers numéros, naturelle, timide et tendre. Puis soudain elle a été prise d'un coup de sang, et la voici passée sybille. Ecoutez :

« La Revue *** sera la voix de la jeunesse prophétique, des enthousiasmes héroïques et de l'amour qui animent la vie nouvelle. »

C'est le cas de s'écrier avec M. Mallarmé :

Trompettes tout haut d'or pâmé sur les vélins.

Mais il y a mieux, et il faut savourer une *Proclamation* qui débute ainsi :

« Au moment d'entreprendre la réalisation héroïque de notre destin, nous tous, en qui la Vie se recueille, proclamons, dans la tempête de nos âmes, ses vengeances et sa colère ! Nous venons, simples et joyeux, du sein tragique des choses, portant toute l'humanité sous nos fronts blancs, et il n'y a rien en nous qui ne soit immortel ! La joie descend de notre lumière; tout le bonheur ancien, les passions et l'enthousiasme reconquièrent les hommes. Nous refaisons le monde avec nos lèvres et notre cœur. Elle est dans notre poitrine, Celle qui palpite sous les formes, Celle qui anime les choses et la beauté. Après les années de l'oubli, elle s'est levée dans notre jeunesse comme le soleil sur le zénith, et le temps est arrivé de son épopée !

» Tout ce qui fut l'impuissance, la vanité, s'anéantira dans notre aurore, et la race qui nous a vus naître périra de notre venue. Pendant qu'en d'autres pays des prophètes nous annonçaient, la France étonnait ses forêts, ses fleuves et ses étoiles des stérililés de son agonie... »

(Suit l'imprécation proprement dite contre les fauteurs de cette « agonie », qui se trouvent pour la plupart inscrits aux sommaires du *Mercure*.)

Tout ceci n'a aucune importance, c est drôle, et seulement significatif d'un *arrivisme* de malades. Je ne nomme point les auteurs, ne voulant ni leur faire du tort, ni être leur dupe. De bonnes gens haussent les épaules et disent : c'est de la jeunesse ! Et non, c'est de la maladie (1) et tout au moins de l'*innocence*. Quand Victor Hugo et Lamartine étaient jeunes (et je cite exprès deux gigantesques vanités), bien que confiants et alertes d'espoir, ils étaient honteux devant l'œuvre à venir de leur œuvre présente; et c'est après des années de production qu'ils publièrent, l'un, ses retentissantes préfaces, et l'autre ses « commentaires ».

Quel repos, quand on lit les lettres d'Allemagne du brave,

(1) Lire l'ouvrage de Th. Ribot : *Les maladies de la personnalité.*

vraiment compréhensif et honnête Jules Laforgue, de tomber sur l'enseignement de ces simples lignes :

« J'ai donc un nouveau petit volume de vers que je ne publierai pas plus que le premier, attendu que dans un mois il me paraîtra aussi ridicule que mon premier m'apparaît maintenant, avec quelle intensité ! Plus : j'ai terminé un roman, le sujet en est très beau. Mais un premier roman ne peut valoir grand'chose. Aussi j'en écris un second. J'ai une comédie en un acte plus noire que les *Corbeaux*, mais qui ne doit pas être fameuse en réalité. Aussi j'en écris une seconde. »

(Nota. — Prière à MM. X. Y. Z. de vouloir bien relire cette citation attentivement...)

— Les deux modes dont nous venons de donner de si magnifiques échantillons ont du moins le grand avantage de prouver la stérilité de la critique, tandis qu'un article comme celui de M. Henry Bérenger dans la **Vie Contemporaine** (15 novembre) a des apparences et voudrait être pris au sérieux.

M. Henry Bérenger est de ce petit nombre de littérateurs préoccupés des problèmes de la conscience et dont la moralisation est, je me hâte de le dire, fort estimable. Mais ils ont un défaut grave : ils ont le cœur mieux placé que l'esprit. Et vous savez ce qui en résulte : des gestes qui portent à faux et des élans dans le vague.

Ce n'est pas que l'article qui spécialement nous occupe, malgré des confusions enfantines et des malices un peu cousues de fil blanc, ne soit d'une loyale crânerie, ne renferme même des jugements excellents quoique excessifs, mais on va se rendre compte qu'au point de vue *pratique* il retombe dans les mêmes erreurs que ses passagères victimes et, au point de vue *théorique* dans le vague le plus insignifiant.

M. Bérenger étudie *Nos Critiques* sous la forme d'un dialogue contradictoire, et il commence son attaque ainsi :

« Vous êtes Public et je suis Auteur. Nous appartenons : vous, à la multitude qui lit, moi, au bataillon qui écrit. Entre nous s'étend le cordon serré des Intermédiaires, mi-auteurs, mi-public. Ces messieurs ont office de vous renseigner sur ma valeur et de me renseigner sur votre goût. Ils sont à la fois des juges et des commissionnaires. Il dépend d'eux que je tire à cinquante mille ou que vous ne me connaissiez pas. Suivant qu'ils seront sincères ou faiseurs, truqueurs ou impartiaux, originaux ou suiveurs, cultivés ou ignares, Georges Ohnet triomphera ou Edouard Schuré sera inconnu.

» Eh bien ! vous, Public, et moi, Auteur, nous sommes en ce moment d'accord, au moins sur ce point. Nous ne sommes pas contents de nos intermédiaires. Nous trouvons qu'ils sont trop et qu'ils ne sont pas assez... »

«... Ils sont trop parce que nous avons des sous-Brunetière

à la douzaine. Ils ne sont pas assez parce que nous n'avons pas un Sainte-Beuve. »

Cela vient de ce que « l'Université a débordé et que l'Universitarisme pullule. »

«... Ainsi se créa une classe spéciale de déclassés, mi-littérateurs, mi-professeurs, normaliens et sorbonnards défroqués, chaque année plus nombreux et plus encombrants, parmi lesquels le microbe de la critique trouva un bouillon de culture prodigieux. »

Là-dessus, ayant montré que les critiques de toutes tendances sortent de Normale ou de la Sorbonne et ont « la marque, le signe, l'esprit universitaire », M. Bérenger portraicture vivement à la file MM. Brunetière, Lemaître, Faguet, Larroumet, Deschamps, Doumic, Wyzewa, Maurras, Muhlfeld, Blum, etc., etc. Et tous ses portraits peuvent se résumer en ces quelques lignes :

« Nos modernes universitaires! en trouveriez-vous un seul qui ne sacrifiât pas une année d'études à un joli mot, un mois de recherches patientes à une conférence à effet, et même l'humble vérité à quelque superbe paradoxe? Jongleurs d'idées générales, pince sans-rire de l'intellectualisme, avaleurs de systèmes plus indigestes que des sabres, voilà le lot des plus originaux. »

« — Au moins, dit l'interlocuteur, il semble que vous deviez donner par constraste votre sympathie à ces jeunes gens du *Mercure de France*, de la *Revue Blanche*, de l'*Art et la Vie*, qui tiendront tant de place dans l'histoire de l'esprit français de 1890 à 1895?

» — Il semble, oui, mais cela n'est pas... Au fond, la plupart de ces jeunes « indépendants » n'étaient et ne sont que des universitaires « à rebours », des stagiaires furieux d'attendre, et qui, las de frapper aux portes, ont cassé les vitres pour entrer plus tôt dans les bonnes maisons...

» — Pourtant dans ces publications innombrables : *Mercure de France*, *Revue Blanche*, *L'Art et la Vie*, *Ermitage*, *Entretiens Politiques et Littéraires*, *Plume*, etc., etc., il y a eu un effort sincère et multiplié pour briser ce vieil esprit universitaire dont vous vous plaignez. Ces jeunes gens voulaient créer un art nouveau, une morale nouvelle, une esthétique nouvelle. Sans doute, parmi eux, il y a eu trop d'intrigants : mais, en somme, ils ont abouti, ont fait triompher cet Idéalisme dont leurs aînés cherchent aujourd'hui à accaparer le bénéfice aux yeux de la foule. Et surtout ils ont fait saillir quelques individualités, non seulement en art, mais aussi en critique...

» — Distinguons... il y a « jeunes » et « jeunes ». Il y a le groupe judéo-universitaire, représenté par la *Revue Blanche*. Ils ont introduit dans la littérature la critique d'entregent et de

camaraderie... Toute la sophistique latente de l'éducation sorbonnienne, toute la bilatéralité des cerveaux israélites, vous les retrouverez associés dans cette revue.

» — Mais Gustave Kahn ?

» — Ne vous avancez pas trop, il y a encore chez lui bien du sophiste... Trop de complaisances intéressées, trop d'habiletés intellectuelles, trop de cérébralité assimilatrice, presque jamais cette expansion de la vie intérieure, sentiment ou idée, qui jaillit si abondante chez un Pujo ou un Charbonnel. Mais au moins je vous accorde que celui-là pense et juge avec plus d'ampleur, plus d'effort vers la sincérité, avec plus de vérité et plus de conscience... Mais laissez-moi continuer ma revue des cénacles « jeunes ... »

Ici, Mesdames et Messieurs, saluez ! c'est notre tour :

« A côté des judéo-universitaires, vous avez les symbolistes du *Mercure*. Ceux-là sont des combatifs par système. Ils se sont donné pour mission de démolir les vieilles idoles, mais ils ne savent pas trop ce qu'ils veulent mettre à leur place. Ils sont si divers d'esprit et d'origines qu'on a peine à les unir autrement que par une intransigeance féroce à l'égard de tout ce qui n'est pas eux. Ils ont du bon sens et du talent, mais ils les gâtent à force de paradoxes... »

Maintenant, que les lecteurs veuillent bien ne pas perdre un mot de ce qui suit :

« — Et que faites-vous de Victor Charbonnel ? Il me semble que sa série d'études critiques au *Mercure* de cette année était bien remarquable.

» — Sans doute, mais elle détonnait un peu dans ce périodique. Elle eût été plus à sa place dans l'*Art et la Vie*, où M. Charbonnel avait déjà publié de si beaux essais sur d'Annunzio et sur Lamennais. Avec tous les rédacteurs de l'*Art et la Vie*, M. Victor Charbonnel partage ce sens de la vie intérieure, cette aspiration vers la Beauté et l'Energie, cette générosité de sentiment et d'idées qui font assurément de ce groupe d'écrivains LE PLUS INTÉRESSANT QUI SE SOIT PRODUIT DEPUIS LE ROMANTISME. PARMI EUX, IL SEMBLE LE CRITIQUE DÉSIGNÉ, COMME SAINTE-BEUVE LE FUT POUR SES PAIRS. Il sent fortement et il voit clair ; ses yeux enthousiastes s'affinent d'ironie ; jamais un mauvais sourire d'envie ou de dénigrement ne déforme ses lèvres fines ; etc... »

Certes, il m'est agréable de reconnaître la largeur d'esprit, la profonde *humanité* de M. l'abbé Charbonnel, non moins que la « générosité » de cœur et la courtoisie de nos confrères de l'*Art et la Vie*, qui, dans un récent numéro, rendaient justice au « talent des principaux collaborateurs du *Mercure* poursuivant leur tâche sincère sans faire appel aux moyens faciles de réclame » ; mais je ne crois pas que l'humilité chrétienne

de M. Charbonnel puisse accepter sans sourire son assimilation à Sainte-Beuve; et la bonne foi des autres rédacteurs trouvera sans doute la critique de M. Bérenger entachée de quelque « camaraderie ».

Car enfin voilà où aboutit toute la philippique de M. Bérenger: à projeter sur l'*Art et la Vie* le réflecteur amical le plus intense. Il reconnaît bien que MM. Firmin Roz, Maurice Pujo, etc., sont encore « enveloppés et cotonneux » et qu'ils n'ont pas tout à fait enlevé leur écorce universitaire, mais « somme toute, dit-il, là est la floraison de l'avenir. » Voilà qui est tout de même d'une touchante exagération (la floraison de l'avenir est-elle toujours celle qu'on pense ?), et M. Bérenger n'aurait pas pu nous donner une preuve plus palpable de l'inanité de la critique, de sa partialité sans doute obligatoire.

Quant à sa conclusion théorique, la voici :

« La critique se débarrassera du « système » et de la « manière ». Elle ne considérera plus les livres ni les écrivains par le dehors. Elle ira droit au cœur de l'œuvre et de l'homme, et quand elle aura découvert le point vital des créations esthétiques, alors seulement elle expliquera son progrès, ses éclipses ou ses éclats. Elle ira, comme la vie, *du dedans au dehors*, de l'âme aux choses, du feu à la lave, et c'est pour cela qu'elle sera *intuitive* (?). Et elle sera aussi *scientifique*, parce que, pour parvenir à ce point vital des œuvres et pour en suivre les rayonnements, il lui faudra une méthode et des procédés d'analyse et de synthèse vraiment *impersonnels.* »

Eh bien, cette conclusion, pour un esprit *scientifique*, est de la logomachie pure. On pourrait en reprendre tous les termes et démontrer qu'ils sont (malgré ce que prétend l'auteur) inconciliables, en contradiction forcée les uns avec les autres. Pour cette expression du *dedans au dehors* qui en particulier lui est chère, M. Bérenger aurait dû s'apercevoir qu'elle ne veut rien dire, que ces deux mots expriment un dédoublement *artificiel*, hors justement de la *vie*. C'est une délimitation fausse, ou plutôt une simple métaphore. On voit bien que M. Bérenger est affligé de la manie de ceux qui se forcent à « penser ».

En résumé, on pourrait s'entendre sur le rôle et les modes de la critique, en constatant que *la critique n'a de valeur qu'appliquée aux idées pures et aux formes pures, détachées de la personnalité des œuvres qui les représentent.* En effet, on ne s'aperçoit point qu'*au point de vue de la critique personnelle ce sont les œuvres elles-mêmes qui, par le seul fait de leurs existences contradictoires, forment la critique les unes des autres,* ET QUE CELA SUFFIT (Racine est la critique naturelle de Corneille, Lamartine de Hugo, Verlaine de Leconte de Lisle, etc.).

La critique, toutefois, est une nécessité de vulgarisation; elle garde une valeur chronologique de renseignements, mais passive. C'est aussi une simple pancarte qui dit : Prenez garde aux pick-pockets !

Finissons sur la seule idée à retenir du long article de M. Bérenger, et significative de sa part : « La tradition traîne assez de routine après elle sans qu'on ait besoin d'y ajouter. »

P. S. — Il a paru, trop tard pour que nous puissions nous en occuper, dans un des derniers numéros de la *Revue Encyclopédique*, un article de M. Ch. Maurras sur *Le rôle et les devoirs de la critique*. Puisque nous avons abordé ce sujet, nous en reparlerons la prochaine fois et nous efforcerons de « toucher » les points qui restent litigieux.

§

Nouveaux confrères :

— **Revue Française d'Edimbourg,** *paraissant tous les deux mois*, dirigée par Charles Sarolea (Armand Collin éditeur, Janvier 1897).

— 2° **La Tradition nationale**, *Bulletin mensuel de la Société d'Ethnographie Nationale et d'Art populaire*; secrétariat général, 24, rue Visconti (octobre).

— 3° **Le Franc-Parler**, *journal littéraire, artistique et théâtral paraissant tous les mois*, 17, rue du Delta, Paris. Directeur, Henri Corbel (novembre).

— 4° **La Montagne**, *Revue suisse d'art et de littérature*, Genève (décembre).

— 5° **Le Carillon**, *journal du dimanche, politique et littéraire*. Pierre Huot, directeur et rédacteur en chef, 16, rue Jacquemont (4 oct).

— 6° **L'Image**, *revue artistique et littéraire, ornée de figures sur bois, paraissant tous les mois*. Rédaction et direction artistique : rue des Petits-Champs, 4 (Floury, éditeur, 1, boulevard des Capucines).

§

Transformations et réapparitions :

— 1° **Le Magazine International**, *revue mensuelle de littérature et de vie moderne* (nouvelle série, décembre). Administration et rédaction : rue de Courcelles, 156.

— 2° **Revue d'Art dramatique**, *nouvelle série :* 257, boulevard Raspail. Direction : Lucien Besnard, Philippe Malpy, Georges Mégères; secrétaire : Ferdinand Buet (novembre). — A partir de 1897 la Revue sera bi-mensuelle.

— 3° **Lyon-Universitaire**, *revue mensuelle des étudiants de l'Université de Lyon* (novembre).

— 4° **Moniteur des Arts illustré**, 34, rue Hallé, Paris. Directeur : Maurice Méry. Hebdomadaire : le vendredi.

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES NÉERLANDAISES

W.-A. Paap : *Jeanne Collette*, **roman.**

Voici une des œuvres les plus complètes de notre jeune littérature. L'auteur dédaigne le neuf, l'art éphémère flottant au hasard de la surface, le caprice imitateur des esprits aux débiles allures ; il descend aux profondeurs naturelles, souvent limpides, souvent compliquées, de l'âme humaine. Il nous montre un Saccard hollandais tout puissant à Amsterdam, nous fait assister à la réalisation rapide de ses rêves de richesse, sa fille unique aimant un artiste pauvre. L'éternelle histoire, mais admirablement racontée. Roman d'une belle architecture. Composition solide, structure légère et forte. Phrases délicates et amplement drapées. Et, mérite rare, c'est notre premier roman véritablement « Amsterdamois ». La capitale de la Hollande y apparaît avec son va-et-vient quotidien, ses grachts noblement silencieux et ses quartiers populaires. A part quelques longueurs et des pages écrites dans un style trop officiel, c'est un beau livre. M. Paap fut un des fondateurs du *Nieuwe Gids*, mais il s'était voué dans les dernières années uniquement à ses occupations d'avocat ; il reprend sa place au premier rang parmi les écrivains de notre pays.

F. E.

LES THÉATRES

Philoctète. L'Apollonide. Le Danger. La Révolte. L'Evasion. Lorenzaccio. Ubu Roi. Memento.

Des tragédies de Sophocle, **Philoctète** est, pour nous, la moins intéressante. Le long débat à la fin duquel Philoctète, obéissant à l'ordre d'Héraklès, suit vers Troie Odysseus et Néoptolème, débat assez monotone, n'est plus fait pour nous passionner aujourd'hui. Peut-être les Hellènes frémissaient-ils quand ils voyaient Philoctète livrer à Néoptolème son arc et ses flèches ; peut-être étaient-ils pleins d'angoisse quand Néoptolème restituait à Philoctète l'arc et les flèches pris par ruse : à la possession en effet de cet arc et de ces flèches était liée la prise de Troie ; et, devant des Hellènes, jouer *Philoctète* était jouer l'acte qui préparait le dénouement d'une aventure illustre, et devenue la grande légende nationale ; quand Philoctète consentait à quitter Lemnos, on savait que ce départ signifiait la chute prochaine d'Ilios, la victoire des enfants de Danaos sur les fils de Laomédon ; pour les Athéniens même le retour de Philoctète vers les champs troyens annonçait l'imminent triomphe de Pallas-Athènè, la Déesse éponyme, l'éternelle protectrice de la cité.

Mais, pour nous, tout cet intérêt légendaire et national est mort. Certes, aujourd'hui, bien des tragédies antiques nous passionnent encore : à l'intérêt légendaire, y survit l'intérêt humain, et, quand Œdipe succombe dans sa lutte contre le destin, nous sommes profondément émus. Dans *Philoctète*, il y a peu de scènes où nous soyons humainement émus : il y a les scènes où Philoctète gémit sur la blessure de son pied, il y a surtout la scène où Néoptolème, pris de remords et de pitié, renonce à l'arc et aux flèches. Les tragiques grecs n'hésitaient pas à employer, pour émouvoir ou effrayer, des moyens matériels : la tradition rapporte que, dans la tragédie d'Eschyle, les hurlements des Euménides terrifiaient les spectateurs, et les yeux ensanglantés d'Œdipe ajoutent à l'effroi troublant que nous gardons du spectacle d'*Œdipe-Roi*. Sophocle, dans *Philoctète*, a employé la douleur physique pour augmenter le pathétique de l'action : et jamais peut-être l'effet produit par ce moyen dramatique ne fut aussi intense. Philoctète, malade et abandonné, harcelé par les élancements de l'inguérissable blessure, le Héros que la souffrance immédiate rend faible et sans ressources, et qui geint misérablement, devient un homme pitoyable, et l'émotion naît à la vue de cette irrémédiable douleur.

Et c'est quand il a vu cette faiblesse de l'homme que Néoptolème abandonne le rôle qu'il a joué, sur l'ordre d'Odysseus ; il renonce à la ruse et à la tromperie ; plein de pitié, il rend à Philoctète les armes qui, seules, permettent au Héros de vivre encore. Et il y a là un beau mouvement dramatique.

On ne saurait trop louer la traduction de M. Pierre Quillard. D'une littéralité scrupuleuse, et d'une belle et constante harmonie, elle est subtilement rhythmée, et je ne crois pas qu'il soit possible de mieux rendre en français un texte antique.

Philoctète, monté d'une manière hâtive, n'a été que médiocrement joué, sauf par Mme Segond-Weber. Dans le rôle de Neoptolème, elle a montré une remarquable intelligence de son personnage : elle a dit avec la plus grande pureté la prose excellente de M. Pierre Quillard, et, sans cesse, elle a trouvé de belles attitudes.

M. Jules Lemaître, dans une conférence trop applaudie, à notre gré, qu'il fit avant **L'Apollonide**, affirma qu'il préférait Euripide aux autres tragiques grecs, et cela surtout parce qu'Euripide fut un ironiste. Il est vrai qu'Euripide ne méprisa pas l'ironie, et des scènes d'*Alceste*, d'*Electre* ou des *Bacchantes* en font foi ; mais il ne pratiqua pas la parodie : et quand M. Jules Lemaître lut de prétendues traductions d'*Iôn* en argot contemporain, d'un ironiste il faisait un parodiste :

il trahissait les intentions de son auteur, et ses traductions anachroniques n'étaient pas plus fidèles que les traductions solennelles des universitaires de la vieille école.

Leconte de Lisle avait un génie trop hautain et trop pur pour voir en Euripide autre chose que le lyrisme passionné ; et, quand d'*Iôn* il fit *L'Apollonide*, il donna à son œuvre une grandeur et une majesté, et aussi un mouvement, que n'a pas la tragédie grecque, et il rendit toute sienne la pièce dont il emprunta le sujet et quelques scènes à Euripide. De même, Racine s'appropria, il y a deux siècles, *Andromaque, Iphigénie à Aulis* et *Hippolyte porte-couronne*, qui devint *Phèdre*.

Euripide nous semble bien inférieur aux autres tragiques de la Grèce : la composition de ses pièces est souvent lâche, et le développement en est parfois obscur ; mais, dans presque toutes, il y a, épars, d'admirables passages, et les données, presque toujours, en sont belles et ingénieuses. Il est difficile de concevoir qu'on adapte, sinon de très près, Eschyle ou Sophocle : le mieux est de se contenter de les traduire ; la représentation, au contraire, d'une tragédie d'Euripide, traduite littéralement, serait, nous semble-t-il, insupportable, et il est fort naturel que de grands poètes aient tenté de refaire certaines de ces tragédies, et que les adaptations soient plus belles que les originaux.

L'Apollonide est un beau drame ; l'ordonnance en est harmonieuse, les scènes en sont tour à tour émouvantes et gracieuses, et la vision d'Athènes triomphante clot le drame d'une manière grandiose. Les vers sonores et riches d'images abondent dans la pièce, surtout dans les parties lyriques, où Leconte de Lisle abandonne l'alexandrin à rimes plates pour des rythmes plus légers et plus libres.

Mme Segond-Weber a été excellente dans le rôle d'Iôn : élégante et gracieuse d'attitudes, et fière au dénouement, elle a très mélodieusement dit les vers de Leconte de Lisle. Mme Tessandier, en Kréousa, a eu des airs farouches, et, parmi les suivantes de la Reine, il faut louer Mlle Page, qui a dit avec charme les quelques vers de son rôle.

Le Danger n'est pas sans intérêt. M. Auguste Arnault a voulu, dans cette comédie, nous montrer des gens que la vie effare, qui s'aiment sans s'avouer qu'ils s'aiment, sans même, peut-être, se douter qu'ils s'aiment : ils pressentent le danger des aveux, le danger de la passion, le danger de vivre en dehors de leurs rêves. L'analyse de M. Arnault est subtile, et il y a, dans sa pièce, de jolis passages. Il a subi, nous semble-t-il, des influences diverses : celle de M. de Curel, celle aussi de M. Maeterlinck ; mais il a des qualités qui lui sont personnelles, et il a un désir curieux de raffiner des

sentiments, de suggérer sans cesse l'inexprimable par un mot ténu ou par un geste discret. *Le Danger*, en somme, n'est pas une pièce indifférente, et M. Arnault doit-être loué de sa tentative.

Le Danger a été ingénieusement mis en scène, et Mlle Thomsen y a joué avec goût le rôle d'Hélène.

La Révolte fut jouée au Vaudeville en 1870, quelques semaines avant la déclaration de guerre. Le drame de Villiers de l'Isle-Adam fut alors écouté avec indifférence; personne ne s'y intéressa, et il n'eut que trois ou quatre représentations: le public n'avait rien compris aux idées qui y sont développées: ces idées, il y a vingt-six ans, étaient si loin des esprits, qu'elles ne faisaient même pas scandale.

Aujourd'hui, il n'en va plus de même: Ibsen, et quelques autres, ont hautement revendiqué le droit, pour les êtres humains, de se révolter contre la tyrannie des préjugés sociaux et moraux, et d'être eux-mêmes. Le succès d'Ibsen a préparé celui de Villiers ; Elisabeth n'est plus incomprise, mais c'est peut-être à Nora et à Rébecca West qu'elle doit d'avoir triomphé.

Le sujet de *La Révolte* est puissamment tragique. Elisabeth, mariée à Félix, homme riche et pratique, a été, pendant quatre ans, l'épouse soumise et vertueuse ; elle n'a pas protesté contre la volonté du mari, qui l'a réduite à être sa teneuse de livres, et, en augmentant, par des placements avantageux, la fortune de ce mari, elle s'est manifestée femme d'ordre et de raison. Félix n'a que des éloges pour elle. Mais Elisabeth rêve une autre vie, elle rêve *la vie*; elle veut s'évader de la prison morale où elle est retenue, elle veut se libérer, être elle-même, enfin. Elle juge que les sommes dont, par son habileté, elle a augmenté la fortune de son mari, seront suffisantes pour lui servir de rançon ; elle se révolte, et déclare à Félix son intention de partir, et d'aller au loin vivre selon sa propre volonté. Elle ne sera plus la teneuse des livres commerciaux de Félix, elle sera Elisabeth. Le souvenir de sa fille, cette enfant qu'elle ne pourra pas élever librement, ne peut la retenir, et elle part. Mais voici qu'au bout de quelques heures elle revient: la révolte n'a été que passagère. Seule avec elle-même, Elisabeth a eu peur : elle a compris qu'elle s'était trop longtemps soumise au joug ; elle a pu supporter le poids de l'esclavage, elle ne peut supporter le fardeau de la liberté. Elle regagne la maison de servitude, et, tout en plaignant Félix, qui n'a pas compris pourquoi elle partait, qui ne devine pas pourquoi elle revient (« Pauvre homme ! » dit-elle), elle reprend la tâche coutumière et, de nouveau, se penche sur les livres de commerce.

Les deux personnages de Félix et d'Elisabeth sont hautement significatifs, et le sens du drame est profond. C'est en effet une maladie dont souffrent bien des hommes, que le manque d'énergie à se révolter tout à fait. On sent le désir de rompre avec l'oppression politique ou morale, on a des velléites d'indépendance, on fait des tentatives, mais en vain : la coutume qu'on a de la soumission enfante la crainte de la vie libre, qui est la vie inconnue, et, de soi-même, on revient se constituer prisonnier des habitudes et de l'ordre établi, tout en se méprisant, et plus morne qu'on n'était avant la vaine révolte. Aussi le drame de Villiers est-il, malgré son apparence peut-être un peu abstraite, singulièrement humain et vivant ; aussi émeut-il profondément ; et d'une composition simple et grave, d'un développement très logique, d'une langue admirable, *la Révolte* est le chef-d'œuvre dramatique de Villiers, — peut-être même son chef-d'œuvre.

On ne peut trop louer les deux artistes qui ont joué *La Révolte* à l'Odéon, Mme Segond-Weber et M. Gémier : Mme Segond-Weber a su être simple et lyrique, digne et ironique, tragique et résignée, et je ne crois pas qu'il soit possible de jouer Elisabeth mieux qu'elle ne l'a fait. M. Gémier a été un Félix excellent; il a compris le comique singulier du personnage, et a composé le rôle avec un tact parfait.

M. Brieux voudrait persuader qu'il a quelque hardiesse de pensée : le sujet de **L'Evasion**, au premier abord, semble puissant, et l'on se dit qu'il est beau de montrer un jeune homme et une jeune femme qui luttent victorieusement contre la fatalité des atavismes mauvais. Mais, hélas, on s'aperçoit bien vite que M. Brieux n'a traité son sujet que très superficiellement, qu'il l'a réduit à une intrigue banale d'amour et d'adultère, et qu'en somme *L'Evasion* n'est qu'un prétexte pour déclarer, trois actes durant, la faillite de la science, et proclamer que, seule, la religion peut consoler. Cela n'est guère hardi; l'on aura beau faire, il y a longtemps que la banqueroute de la religion a été prononcée, et si la science court quelque risque de subir un pareil sort, c'est que certains esprits ont voulu la traiter en religion. Que M. Brieux et quelques autres sous-Augiers qui ont lu un peu d'Ibsen, sans y rien comprendre, d'ailleurs, s'allient à M. Brunetière, ils ne ranimeront pas ce qui est mort.

L'Evasion, d'ailleurs, est une pièce où il y a de faciles habiletés, et où M. Prudhon joue avec talent le rôle du Docteur Bertry.

Lorenzaccio n'est pas le plus beau des drames d'Alfred de Musset; il s'y trouve pourtant des scènes curieuses, et, si

Lorenzo de Médicis n'est guère qu'un Hamlet très affaibli, le Cardinal Cibo et quelques autres personnages sont dessinés d'une manière intéressante. Puis, l'enchevêtrement des actions, la variété des multiples épisodes, le grand nombre des personnages, la diversité constante des lieux donnent à la piece un singulier mouvement et une amusante apparence de vie.

Malheureusement, M. Armand d'Artois, pour mettre à la scène le drame de Musset, a supprimé ce qui en est le meilleur. Il a voulu que chaque acte n'eût qu'un décor, et Lorenzaccio devient presque l'unique acteur du drame. Il a coupé la moitié à peu près du texte de Musset, et il a bouleversé, sans scrupule aucun, l'ordre des scènes conservées : ce qui, dans Musset, est au second acte ou au troisième, est, dans M. d'Artois, au quatrième ou au cinquième, et réciproquement. La pièce, ainsi réduite et transformée, n'a plus guère d'intérêt ; et si Mme Sarah Bernhardt ne jouait pas Lorenzaccio, avec maîtrise, le spectacle en serait difficilement supportable.

Avant que le rideau se levât sur le premier acte **d'Ubu Roi**, M. Alfred Jarry s'exprima ainsi :

« Mesdames, Messieurs,

» Il serait superflu — outre le quelque ridicule que l'auteur parle de sa propre pièce — que je vienne ici précéder de peu de mots la réalisation d'*Ubu Roi* après que de plus notoires en ont bien voulu parler : dont je remercie, et avec eux tous les autres, MM. Silvestre, Mendès, Scholl, Lorrain et Bauër ; si je ne croyais que leur bienveillance a vu le ventre d'Ubu gros de plus de satiriques symboles qu'on ne l'en a pu gonfler pour ce soir.

» Le swedenborgien Dr Misès a excellemment comparé les œuvres rudimentaires aux plus parfaites et les êtres embryonnaires aux plus complets, en ce qu'aux premiers manquent tous les accidents, protubérances et qualités, ce qui leur laisse la forme sphérique ou presque, comme est l'ovule et M. Ubu ; et aux seconds s'ajoutent tant de détails qui les font personnels, qu'ils ont pareillement forme de sphère, en vertu de cet axiome que le corps le plus poli est celui qui présente le plus grand nombre d'aspérités. C'est pourquoi vous serez libres de voir en M. Ubu les multiples allusions que vous voudrez, ou un simple fantoche, la déformation par un potache d'un de ses professeurs, qui représentait pour lui tout le grotesque qui fût au monde.

» C'est cet aspect que vous donnera aujourd'hui le Théâtre de l'Œuvre. Il a plu à quelques acteurs de se faire pour deux soirées impersonnels et de jouer enfermés dans un masque, afin d'être bien exactement l'homme intérieur et l'âme des

grandes marionnettes que vous allez voir. La pièce ayant été montée hâtivement, et surtout avec un peu de bonne volonté, Ubu n'a pas eu le temps d'avoir son masque véritable, d'ailleurs très incommode à porter, et ses comparses seront comme lui décorés plutôt d'approximations. Il était très important que nous eussions, pour être tout à fait marionnettes (*Ubu Roi* est une pièce qui n'a jamais été écrite pour marionnettes, mais pour des acteurs jouant en marionnettes, ce qui n'est pas la même chose), une musique de foire, et l'orchestration était distribuée à des cuivres, gongs et cordes de trompettes marines, que le temps a manqué pour réunir. N'en voulons pas trop au Théâtre de l'Œuvre : nous tenions surtout à incarner Ubu dans la souplesse du talent de M. Gémier, et c'est aujourd'hui et demain les deux seuls soirs où M. Ginisty — et l'interprétation de Villiers de l'Isle-Adam — aient la liberté de nous le prêter. Nous allons passer avec trois actes qui sont sus et deux qui sont sus aussi, grâce à quelques coupures. J'ai fait toutes les coupures qui ont été agréables aux acteurs, même de plusieurs passages indispensables au sens et à l'équilibre de la pièce, et j'ai maintenu pour eux des scènes que j'aurais volontiers coupées. Car, si marionnettes que nous voulions être, nous n'avons pas suspendu chaque personnage à un fil, ce qui eût été sinon absurde, du moins bien compliqué pour nous; et par suite nous n'étions pas certains de l'ensemble de nos foules, alors qu'à Guignol un faisceau de guindes et de fils commande toute une armée. Attendons-nous à voir des personnages notables, comme M. Ubu et le Tsar, forcés de caracoler en tête à tête sur des chevaux de carton, que nous avons passé la nuit à peindre, afin de remplir la scène. Les trois premiers actes du moins et les dernières scènes seront joués intégralement, tels qu'ils ont été écrits.

» Nous aurons du moins un décor parfaitement exact : car, de même qu'il est un procédé facile pour situer une pièce dans l'éternité, à savoir de faire par exemple tirer en l'an mil et tant des coups de revolver, vous verrez des portes s'ouvrir sur des plaines de neige sous un ciel bleu, des cheminées garnies de pendules se fendre afin de servir de portes, et des palmiers verdir au pied des lits, afin que les broutent de petits éléphants perchés sur les étagères.

» Quant à notre orchestre, qui manque, on n'en regrettera que l'intensité et le timbre, divers pianos et timbales exécutant les thèmes d'Ubu derrière la coulisse.

» Pour l'action, qui va commencer, elle se passe en Pologne, c'est-à-dire nulle part. »

Cette brève et spirituelle conférence est, nous semble-t-il, la plus fine critique qu'on puisse faire d'*Ubu Roi*. Je veux ajouter cependant que cette extraordinaire fantaisie, dont

quelques-uns affectent de se scandaliser, est l'œuvre la plus vraiment irrespectueuse qu'on ait, depuis longtemps, écrite; il n'y a guère de préjugé, si vivace qu'il soit encore, qui n'y soit raillé: et M. Jarry aura eu le rare honneur de créer un type, celui d'Ubu. N'avons-nous pas déjà, quelques jours à peine après la représentation, lu un article où M. Rochefort, voulant exprimer tout le mépris qu'il a pour le ministère actuel, comparait M. Méline et ses collègues au Père Ubu ? Et, en somme, Ubu n'est-il pas, professeur ou politicien, l'homme de gouvernement ?

Au juste éloge que M. Jarry, dans sa conférence, fit de M. Gémier, nous joindrons celui de Mmes France et Irma Perrot; et nous remercierons M. Lugné-Poe d'avoir osé la représentation d'*Ubu Roi.*

Memento. — Les Escholiers (18 novembre) : *Omphale*, comédie en trois actes, de M. Henri de Saussine; — Odéon (1er novembre) : *Philoctète*, de Sophocle, traduction de M. Pierre Quillard, musique de M. Arthur Coquard; — Bouffes-Parisiens (30 novembre) : *Monsieur Lohengrin*, opérette en trois actes, de M. Fabrice Carré, musique de M. Edmond Audran; — Odéon (1er décembre) : *Les Yeux clos*, pièce en un acte, en vers, de M. Michel Carré, d'après la légende japonaise de M. Félix Régamey; *Le Danger*, comédie en trois actes, en prose, de M. Auguste Arnault; *La Révolte*, drame en un acte, en prose, de Villiers de l'Isle-Adam (reprise); — Odéon (3 décembre) : *L'Apollonide*, drame en trois parties, en vers, de Leconte de Lisle; — Renaissance (3 décembre) : *Lorenzaccio*, drame en cinq actes, d'Alfred de Musset, mis à la scène par M. Armand d'Artois; — Menus-Plaisirs (5 décembre) : *Rampounette*, opérette en trois actes, de MM. A. Lénéca et Richard, musique de MM. Baille et Sélim; — Comédie-Française (7 décembre) : *L'Evasion*, pièce en trois actes, en prose, de M. Brieux; — Œuvre (10 décembre) : *Ubu Roi*, comédie guignolesque en cinq actes, de M. Alfred Jarry, musique de M. Claude Terrasse.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

M. Lamoureux s'est contenté cette fois encore de faire exécuter devant ses abonnés les excellentes partitions que son orchestre sait à fond. On ne se plaindra point d'entendre trop souvent les symphonies de Beethoven — « les neuf sœurs » disait Wagner — ni de revoir sur le programme des concerts du Cirque d'Eté les plus beaux fragments empruntés aux drames wagnériens, l'ouverture de *La Flûte enchantée* ou celle

d'*Iphigénie*. *La Forêt enchantée* et *La Cloche* de M. d'Indy restent sans doute des œuvres intéressantes. Et, pour tout dire, l'orchestre Lamoureux atteint parfois à la perfection. Mais, enfin, malgré tant de belles œuvres et de bonnes auditions, on est en droit de réclamer une plus grande variété des programmes et de risquer timidement qu'il serait digne de M. Lamoureux de favoriser quelques nouveaux compositeurs. Au lieu de cela, on ne s'en tient même plus à l'exécution de scènes des opéras de Wagner qui ne sont pas encore au répertoire de l'Académie Nationale ; on donne des fragments de la *Walkyrie*, « la scène II supprimée à l'audition » dit le programme. Les snobs sont dans la joie ; ils ont un nouveau sujet de conversation ! Mais j'imagine que d'avoir en main un bon orchestre et de pouvoir compter sur un public nombreux, cela crée d'autres obligations que de complaire à ceux-ci. On n'oubliera pas les généreux efforts de M. Charles Lamoureux, par quoi Wagner a triomphé de la foule stupide. Mais dix ans sont passés, et on paraît s'éterniser au même point. M. d'Indy écrit de très belles pages, évidemment, mais combien de musiciens attendent qu'on les interprète aussi, combien songent que leur tour est venu d'arriver enfin au public ! L'épidémie de musique russe ne sévit plus... jusqu'à ce que le Tsar revienne ! C'est déjà bien. Ce serait mieux de mettre au programme des œuvres nouvelles de musiciens autres que : M. Dubois qui a le Conservatoire, M. C.-M. Widor qui a son orgue, M. C. Saint-Saëns qui a plus de gloire que de génie, et M. Vidal qui est confortablement installé au monument Garnier.

On pourrait présenter, pour ce début de saison du moins, des observations analogues à M. Colonne. Lui aussi, il a un titre indiscutable à la reconnaissance des artistes : il s'est consacré avec ardeur à la gloire de Berlioz, et l'Association Artistique n'y a pas perdu. On comprend bien qu'il n'ait pas laissé passer sans une manifestation le cinquantenaire de la *Damnation de Faust*, et quel plus fervent hommage imaginer que les deux belles auditions données au Châtelet. Si M. Cazeneuve chante de la gorge et nazille les notes élevées, M. Auguez est un Méphistophélès mieux que suffisant et Mlle Marcella Pregi la meilleure Marguerite qu'on ait entendue depuis longtemps. Elle interprète les trois épisodes si divers de ce rôle avec une intelligence précieuse : simple dans la chanson gothique, passionnée dans le duo (tout à fait « italien ») qui suit, et dramatique sans exagération dans l' « air » de la quatrième partie, — elle a une voix pénétrante, chaude, étendue et souple.

J'aurais mauvaise grâce à ne pas reconnaître que M. Colonne

a fermement soutenu un musicien vraiment jeune : M. Gustave Charpentier sera dans quelques années la pierre angulaire des concerts de l'Association. Le choix de M. Colonne n'a rien de surprenant. Sa fidele admiration pour l'œuvre de Berlioz dèvait l'engager à faire le meilleur accueil aux compositions de M. Charpentier. Elles ne sont pas discutables : on écoute et on se passionne pour ou contre, de même que pour la *Symphonie fantastique*. Je cite cette œuvre parce que jamais ailleurs Berlioz n'a combiné autant d'éléments étrangers à la musique pour augmenter un effet. Prenons le style extrême du maître dans ce cas : l'art de M. Charpentier, c'est l'exaspération de cet extrême, — aussi bien dans « les Chevaux de bois » que dans « la Veillée rouge ». Je ne crois pas utile d'insister sur la *Sérénade à Watteau* que M. Charpentier a écrite sur la « réelle musique » de Verlaine :

Votre âme est un paysage choisi
Que vont charmant masques et bergamasques
Jouant du luth et dansant et quasi
Tristes sous leurs déguisements fantasques.

C'est ne pas sentir le charme de ces vers, qui contiennent toute la musique possible des mots, que d'avoir voulu les orner de musique. Les habitués du Châtelet étaient d'un avis différent, puisqu'ils ont fait un véritable succès à la cantate de M. Charpentier. Peut-être avaient-ils raison. Je ne me dédis pourtant pas.

On a donné au Châtelet le 3e acte du *Crépuscule des Dieux*. Audition très honorable (dès que les filles du Rhin se sont tues, car jamais, jamais Mlles X. Y. Z. n'ont chanté ni ne chanteront, je l'espère, aussi mal) : Mlle Kutscherra a déclamé avec beaucoup de force et de science la scène finale ; M. Cazeneuve s'est montré meilleur que dans la *Damnation*, et M. Vieulle a fort bien tenu la partie de Hagen.

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

ART

Vincent Van Gogh. — Paul Gauguin. — Memento. — Publications.

L'homme se vit longtemps isolé par l'art. On ne tendait qu'à l'exacte connaissance des formes et des contours, modifiés à peine par l'occulte assaut intérieur de pensées ou de sensations. Tout se passait entre l'apparence brute des êtres et des objets, auxquels donnait un sens plus précis le tressaillement intime d'un drame passionnel ou le sceau profond de quelque maîtresse idée. Parfois, ce fut plus rare, une lumière ou l'envahissement de ténèbres effleurait un visage, mettait en

valeur un joyau, accusait un trait ou affirmait une expression du regard. Cela n'allait pas au delà, où même le paysage palpitait de lueurs discrètes et d'ombres avec parcimonie distribuées. Ces années toutes dernières seulement, des peintres comprirent ce qui, après Turner, se manifestait chez les impressionnistes de sens universel de la nature, et ils s'extasièrent au spectacle sans cesse renaissant du conflit obstiné entre l'air et les objets qui y baignent. Van Gogh fut des premiers et des plus résolus parmi ces observateurs désintéressés et stupéfaits. La Galerie Vollard nous montre un certain nombre de ses toiles où l'effervescence des lumières triomphe, fêtes inouïes pour les yeux. Ce sont des paysages, où le vent éperduement évolue et s'échappe, millier d'oiseaux, de feuillages bruissants à grands fracas; les arbres sont un essor d'incendies; l'eau se déforme et s'enlace et s'allonge; un champ de coquelicots sous un ciel fougueux frémit à la poussée intrépide d'une haleine qui s'effondre. L'atmosphère agit, circule et lutte; elle assaille l'intégrité des contours jadis immobiles, elle les pénètre, les corrompt et les triture jusqu'à leur enlever parfois leur ressemblance originelle et l'aspect sous lequel on avait accoutumé de les voir définis. Les portraits sont de visages vaincus par l'acharnement, qui les ronge, des lumières et de l'air même, et, résignés, ils tirent leur expression de leur propre défaite.

Outre les portraits, des paysages tels que le *Pont du Chemin de fer* sur le fleuve calme et le ciel d'une claire matinée ; une chambrette simple et lumineuse, des fleurs, et quelques dessins très nets.

Le rôle de Van Gogh, à côté de Cézanne, si considérable dans le mouvement le plus récent de la peinture française, n'est peut-être pas assez complètement affirmé dans le livre très documenté de M. André Mellerio : *Le Mouvement Idéaliste en Peinture* (Floury édit.). Cependant son influence apparaît aussi importante que celle de Paul Gauguin, et moins contradictoire, car il s'en tint à interpréter dans la splendeur colorée la plus intensément riche ce qui vit sans cesse autour de nous, et il fut celui qui chanta le plus exalté des poèmes de la lumière éclatante.

Gauguin fut plus inquiet, plus dur par volonté, et se rendit, de soi-même, plus primitif, parfois plus maladroit. Son art est de recherche, mieux, de tâtonnement, et les juxtapositions heurtées de son coloris, comme on les voit encore à l'Exposition de l'Art Mystique (10, faubourg Poissonnière), sont déplaisantes et souvent inexpressives. Sans doute, son influence sur les mystiques fut grande, et Emile Bernard de qui intéresse le tableau des femmes au bord du Nil, peut se réclamer de lui, et aussi MM. Filiger et Denis ; mais

M. Mellerio aurait pu faire ressortir que les efforts intéressants de l'école, tant de M Van Rysselberghe ou de M. Toulouse-Lautrec que de M. Bonnard ou de M. Ranson y échappent presque totalement.

Le livre de M. André Mellerio n'en constitue pas moins une étude réfléchie, consciencieuse et exacte presque toujours des caractéristiques des peintres les plus jeunes.

Memento. — Chez Durand-Ruel, une salle entière est consacrée à des Manet : outre le *Bar*, le *Patinage*, *Nana*, des paysages, une copie curieuse d'après Titien, etc., un coin lumineux de Venise au soleil chanteur, et la délicieuse femme en noir sur un paysage de feuilles et d'herbes.

— Aquarelles et études de M. Gritsenko.

— Galerie Georges Petit, exposition internationale de Peinture et de Sculpture, MM. Cottet, Alexander, Harrisson, Chudant, etc...

— Chez le Barc de Boutteville, quelques architectes, sous l'égide « immarcescible » de M. Frantz Jourdain, exposent leurs impressions, parait-il, de *révoltés*.

Publications. — *Le Mouvement idéaliste en Peinture*, par M. A. Mellerio, cité plus haut ; — *Sensations d'Art*, de M. Georges Denoinville, graves et sincères — etc... etc...

André Fontainas.

ECHOS

Le bout de l'an de Paul Verlaine. — Le Monument de Paul Verlaine. — M. l'abbé Victor Charbonnel à Genève. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Notre catalogue N° 12. — M. Adolphe Retté.

Le bout de l'an de Paul Verlaine. — La lettre ci-dessous sera expédiée dans les premiers jours de Janvier :

« La famille et les amis de Paul Verlaine vous prient d'assister à la messe anniversaire qui sera célébrée pour le repos de son âme, le 15 Janvier 1897, en l'église Sainte Clotilde, *à 10 heures précises*, par M. l'abbé A. Mugnier, premier vicaire.

» A l'issue de la cérémonie, une couronne sera portée sur la tombe du poète, au cimetière des Batignolles. »

Les personnes à qui ne parviendrait pas cette lettre sont priées de se considérer comme invitées.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Le Comité du monument Verlaine se propose d'ouvrir la souscription publique quelques jours après la cérémonie du bout de l'an.

§

M. l'abbé Victor Charbonnel, le promoteur de l'idée

du Congrès des religions, vient de remporter à Genève un succès considérable. Dans une conférence donnée à l'*Aula* de l'Université, et où tout Genève se pressait, il a déchaîné un véritable enthousiasme en faveur de ses idées. Deux jours après, nouveau succès, moins retentissant peut-être, mais d'ordre plus délicat, à l'Athénée, où notre collaborateur, dans une brillante causerie littéraire, s'est montré le critique distingué et spirituel qu'on sait.

§

Vient de paraître au *Mercure de France* : L'ALMANACH DES POÈTES POUR 1897, orné de 66 dessins par Armand Rassenfosse, tirés en couleurs; poèmes de Gustave Kahn, Stuart Merrill, Francis Jammes, Francis Vielé-Griffin, Albert Mockel, Henri de Régnier, Robert de Souza, A.-Ferdinand Herold, André Fontainas, Camille Mauclair, Emile Verhaeren, André Gide. — LE ROYAUME AUTHENTIQUE DU GRAND SAINT NICOLAS, *décrit pour les petits et les grands enfants*, par Eugène Demolder; couverture à l'aquarelle, frontispice et 30 croquis de Félicien Rops, 5 dessins hors texte d'Etienne Morannes. — LA LÉGENDE D'YPERDAMME, couverture coloriée et 9 dessins hors texte d'Etienne Morannes, frontispice, dessin hors texte et 3 vignettes de Félicien Rops. — L'AGAMEMNON D'ESCHYLE, traduit par Paul Claudel. — L'ASSASSINAT DU PÈRE SALVATORE PAR LES SOLDATS TURCS, témoignage d'Aghassi, un des quatre chefs de l'insurrection de Zeïtoun, traduction d'Archag Tchobanian, préface de Pierre Quillard.

(Pour les tirages, formats et prix, consulter la page 4 de nos feuilles d'annonces).

§

Notre Catalogue de décembre, n° 12, est en distribution. Envoi franco sur demande.

§

M. Adolphe Retté nous écrit : « Puisque vous signalez l'aménité de nos relations littéraires avec la Russie, faites-moi donc le grand plaisir d'ajouter que la vente de *La Plume* y est interdite à cause de mes articles, et que mes ouvrages ne passent pas la frontière ». M. Retté abandonne à M. Louis de Saint-Jacques la critique littéraire de *La Plume*, pour publier, à la même revue, mensuellement, une série de dialogues : *XIII Idylles diaboliques*.

MERCVRE.

Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imprimerie du Mercure de France, Lucien Marpon, 17, rue Friant.



NOTES DE VOYAGE

TUNIS ET SAHARA

—

A Fédor Rosenberg.

I

A l'automne d'il y a trois ans, notre arrivée à Tunis fut merveilleuse. C'était encore, bien que déjà très abîmée par les grands boulevards qui la traversent, une ville classique et belle, uniforme harmonieusement, dont les maisons blanchies semblaient s'illuminer au soir intimement comme des lampes d'albâtre.

Dès qu'on quittait le port français, on ne voyait plus un seul arbre; on cherchait l'ombre dans les souks, ces grands marchés couverts, voûtés, ou couverts d'étoffes ou de planches; il n'y pénétrait plus qu'une lumière réfléchie, les emplissant d'une atmosphère spéciale; ces souks paraissaient, souterraine, une seconde ville dans la ville, et vastes à peu près comme un tiers de Tunis. — Du haut de la terrasse où P. L. allait peindre, on ne voyait jusqu'à la mer qu'un escalier rompu de blanches terrasses coupées de cours, comme des fosses où s'étirait l'ennui des femmes. Au soir, tout le blanc était mauve, et le ciel était couleur de rose thé; au matin, le blanc

devenait rose sur un ciel légèrement violet. — Mais après les pluies de l'hiver les murs végètent; des mousses vertes les couvrent et le bord des terrasses semble celui d'une corbeille de fleurs. J'ai regretté la blanche, sérieuse, classique Tunis de l'automne, qui me faisait penser, le soir, errant dans ses rues régulières, à Hélène du second Faust, ou à Psyché, « la lampe d'agathe à la main », errant dans une allée de sépultures.

On plante des arbres dans les rues larges et sur les places. Tunis en sera plus charmante, mais rien ne la pouvait autant défigurer. Il y a deux ans, la rue Marr, la place des Moutons étaient encore telles qu'on ne s'y savait où transporté, et que l'Orient le plus extrême, l'Afrique la plus centrale n'eussent pas eu, je crois, goût *d'étrange* plus stupéfiant. Une forme de vie différente et que tout réalise au dehors, très pleine, antique, classique, établie; pas de compromis encore entre la civilisation de l'Orient et la nôtre, qui paraît laide surtout quand elle veut réparer. — Des plaques de tôle ou des feuilles de zinc remplacent peu à peu les claies de roseau, toitures des souks, et des réverbères répartissent par sursauts la lumière, sur les murs où naguère l'égale clarté des nuits s'épandait, — sur cette grande place des Moutons, sans trottoirs, silencieuse, merveilleuse, où il y a deux ans, dans la tiédeur des nuits de pleine lune, des chameaux et des Arabes blancs venaient dormir.

Une porte de mosquée s'ouvrait; des Arabes, groupés autour d'un fanal, sortaient, s'arrêtaient dans la rue et chantaient un chant religieux monotone.

On a fait des trottoirs dans les souks. Dans l'une des plus belles allées, la base des colonnettes qui en soutiennent la voûte est enfouie. Des colonnettes torses, vertes et rouges, au chapiteau massif et ouvragé. La voûte est blanc de chaux, mais à peine éclairée. Même par les plus splendides journées, ces souks sont toujours demi-sombres. — L'entrée des souks est merveilleuse; je ne parle

point du portique de la mosquée, mais de cette autre entrée, étroite, retirée, abritée par un jujubier qui se penche et fait un préambule d'ombre à la petite allée ténébreuse qui tourne court et qu'aussitôt l'on perd de vue. Mais le jujubier, couvert de feuilles à l'automne, n'en a pas encore à ce printemps. Là, c'est le souk des selliers qui commence; l'allée tourne, puis indéfiniment continue.

Au souk des parfums, Sadouk-Anoun est toujours assis en savetier dans sa boutique, petite comme une niche, au plancher à hauteur d'appui, encombrée de fioles; mais les parfums qu'il vend sont aujourd'hui falsifiés. J'ai donné à P. V., en rentrant à Paris, les deux derniers flacons authentiques, que j'ai vu Sadouk-Anoun remplir encore, avec une pipette, d'essence de pommes et, goutte à goutte, d'ambre précieux. Il ne les entoure plus aujourd'hui, demi-pleins d'une marchandise plus commune, si minutieusement de cire vierge et de fil blanc, et ne me les fait plus payer si cher.

Avec P. L., il y a deux ans, sa minutie nous avait amusés; elle semblait donner leur prix aux choses. A chaque enveloppe surajoutée, le parfum devenait plus rare. Enfin nous l'arrêtâmes, car nous n'y eussions pas suffi.

— J'ai vainement aussi cherché ce café sombre, où ne venaient que les grands nègres du Soudan. Certains avaient l'orteil coupé en signe de leur servitude. Ils portaient, la plupart, piquée sous leur turban, une petite touffe de fleurs blanches, de jasmins odorants qui les grise; elle revient contre la joue comme une boucle de cheveux romantique et donne à leur visage l'expression d'une langueur voluptueuse. Ils aiment le parfum des fleurs tellement que parfois, ne les respirant ainsi pas assez fortement à leur gré, ils en entrent des pétales froissés dans leurs narines. — Dans ce café, l'un d'eux chantait, un autre contait des histoires; des colombes apprivoisées voletaient et se posaient sur leurs épaules.

Tunis, 6 mars 96.

De petits enfants voient cela, rient, se répètent les obscènes mimiques de Caracous. — Difficile gymnastique de l'esprit : qu'il se réforme jusqu'à retrouver cela naturel... Le public d'enfants, rien que d'enfants, la plupart tout petits, qu'en pense-t-il ?

Les Français ne vont pas là ; ils ne savent pas y aller ; ce sont de petites boutiques sans aspect ; on s'y faufile par une porte basse. Les Français vont régulièrement à des paradeurs, à côté, qui font grand train et n'attirent que des touristes ; les Arabes savent à quoi s'en tenir et que c'est vraiment peu de chose, ce cheval de carton, qui danse, ce chameau de bois et d'étoffe, qui danse aussi, très drôlement certes, mais d'une manière toute foraine. Il y a là, auprès, une boutique de Caracous traditionnelle, classique — simple, simple — on ne peut plus simple, d'une convention scénique admirable, où Caracous se cache au milieu de la scène, entre deux gendarmes qui le cherchent, simplement parce qu'il baisse sa tête et ne peut plus les voir ; — et les enfants acceptent, comprennent et rient.

— C'est aux Caracous et à nos vieux guignols qu'il faut venir réapprendre le théâtre.

Caracous. Petite salle longue, boutique échoppe dans la journée, qui le soir se défonce ; une petite scène au rideau de transparente toile s'établit au fond pour les ombres. Perpendiculaires à la scène, deux bancs le long des murs. Là sont les places de marque et les places de faveur. Le milieu de la salle s'emplit d'enfants tout jeunes qui s'assoient à terre et se bousculent. On mange quantité de graines de melon séchées dans du sel, et qui sont friandise si provocante que ma poche chaque soir s'en vide, qu'au matin pour deux sous j'ai remplie. Il est vrai que j'en donne aux enfants. — L'amusant, ici, ce sont ces niches dans le mur, sortes de très incommodes couchettes, comme des nids d'hiron-

delles de mers, où l'on ne grimpe qu'à la force des mains et d'où l'on ne descend pas, — d'où l'on tombe, — qui ne se louent que pour tout le soir à des jeunes afficionados. — Ici je suis revenu bien des soirs; c'était presque toujours le même public, aux mêmes places, écoutant les mêmes pièces, et riant aux mêmes endroits — comme moi.

L'acteur qui fait parler ces ombres est excellent.

Caracous. Autre boutique; des Soudanais. Où sont les Soudanais, les Arabes ne vont pas volontiers. Donc ici l'on ne voit que des nègres. — Mais ce soir j'y retrouve aussi F. R. La pièce n'est pas commencée. (Les entr'actes sont toujours beaucoup plus longs que la pièce — celle-ci ne dure pas un quart d'heure.) — Un nègre secoue des crotales, un autre tape sur un tambour oblong, et le troisième, énorme, se dodeline devant R.; presque assis à nos pieds, il chante, improvisant une complainte monotone, où il dit, autant que je peux le comprendre, qu'il est très pauvre, que R. est très riche et que les nègres ont toujours besoin d'argent. — Et comme il a l'air un peu féroce et que les Arabes prétendent que ni au chameau, ni au nègre, ni au désert l'on ne peut se fier longtemps, nous ne tardons pas à devenir très charitables.

Caracous. Autre boutique. Ici la pièce n'est que le prétexte des rendez-vous. Toujours les mêmes habitués, de soir en soir, sous l'œil bienveillant du patron. Un enfant étrangement beau joue de la cornemuse; on se rassemble autour de lui, à cause de lui; les autres sont ses galants. L'un joue de ce bizarre tambour en forme de vase, dont le fond serait en peau d'âne. Lui, le joueur de cornemuse, fait la fortune du café, semble sourire à tous et ne favoriser aucun. Certains lui récitent des vers, les chantent; il y répond, s'approche, mais tout se borne, je crois, souvent, à quelques flatteries devant tous; cette boutique n'est pas un

bouge, — c'est plutôt une cour d'amour. — Parfois un se lève et danse — parfois deux; la danse devient alors une sorte de mimique assez libre.

La pièce, elle, est presque toujours obscène. Je voudrais savoir l'histoire du Caracous. Il doit être vieux. On m'a dit qu'il venait de Constantinople et que partout ailleurs qu'à Constantinople et Tunis la police aurait interdit sa montrée sur les scènes; — il ne se voit qu'en temps de Rhamadan. On jeûne durant quarante jours, du lever du soleil jusqu'au soir; jeûne absolu; ni nourriture, ni boisson, ni tabac, ni parfums, ni femmes. Tous les sens châtiés le jour, la nuit prennent une revanche, et l'on s'amuse tant qu'on peut. Il est, certes, aussi des Arabes très religieux, dont la nuit de Rhamadan, après un repas très frugal, se passe en méditations et en prières; comme il en est d'autres qui continuent de s'amuser même le jour. — Mais cela n'est fréquent que dans les grandes villes qu'ont dépravées les Français; ils sont à l'ordinaire et presque tous très scrupuleusement pratiquants.

Ce dernier soir j'ai voulu revoir, avant de fuir, tout ce que Tunis m'avait montré de plus rare et de plus étrange. Je me souviendrai d'avoir suivi longtemps cette musique militaire qui regagnait son quartier, très sonore, juste, belle et victorieuse, tandis que par places, sur la marine et les boulevards français, des feux de bengale faisaient du feuillage des faux poivriers un fabuleux filigrane rose.

A peine quelques Arabes se détournaient à ce passage; la grêle musique de leurs cafés continuait.

Beaucoup se rappellent, je pense, le jour où pour la première fois cette musique, en triomphale, entra dans leur ville vaincue. Je m'inquiétais de savoir si leur pensée n'avait toujours pour les Français que de la haine.

Par les boulevards sombres je regagne l'Halfahouine. Pas grande foule, rien de particulier. Vers la fin du soir, j'ai retrouvé R. dans la même boutique de Caracous où je l'avais mené le premier

jour. Il comprend aussi l'intérêt qu'il y a à revenir régulièrement aux mêmes lieux pour apprendre non beaucoup de figures, mais les apprendre bien et ne pas seulement voir passer. — Les Arabes s'accoutument à vous; on leur paraît moins étranger, et leur habitude, d'abord troublée, se reforme.

II

El Kantara.

Nous y arrivâmes au soir, soir splendide. Athmann était arrivé là le matin, avait un peu dormi dans le milieu du jour, mais était à la gare depuis une heure à nous attendre. Et cette heure lui semblait longue. Et pourtant, m'a-t-il dit, je pensais : maintenant, plus qu'une heure; avant, c'était toute une année. Trois burnous; une gandourah de soie blanche doublée de soie bleue et liserée d'incarnat; sa veste de drap bleu, l'énorme turban de corde brune serrant l'étoffe blanche qui retombe, frôle la joue et flotte sous le menton. Cette coiffure le métamorphose; il ne portait encore, l'an passé, à seize ans, que la simple chéchia des enfants; à dix-sept ans il a voulu le compliqué turban des hommes.

Athmann a dépensé tant qu'il a pu pour son « costume »; il s'est fait beau pour le revoir. Sans son accueil, à peine l'aurais-je reconnu.

Le soir arrivait lentement; nous avions traversé la gorge, et le fabuleux orient nous est tranquillement apparu dans sa pacifique dorure. Nous sommes descendus sous les palmiers, laissant Athmann attendre sur la route la voiture qui devait nous rejoindre. Je reconnaissais tous les bruits, de l'eau courante et des oiseaux. Tout était comme avant, tranquille, et notre arrivée ne changeait rien. En voiture, nous avons longé l'oasis, assez loin. Au retour, le soleil se couchait; nous nous sommes arrêtés devant la porte d'un café maure, l'heure du Rhamadan passée. Dans la cour, près de nous, des chameaux en rut se battaient. Un gardien criait après eux. Les troupeaux de chèvres rentraient;

leurs pieds précipités faisaient encore, comme l'an passé, le bruit d'une averse stérile.

De toutes les maisons de terre grise, une ténue vapeur est montée, une fumée bleue qui bientôt enveloppa, éloigna toute l'oasis. Le ciel, à l'occident, était d'un bleu très pur, si profond qu'il en semblait encore saturé de lumière. Le silence devenait admirable. On n'y pouvait imaginer aucun chant.

J'ai senti que j'aimais ce pays plus qu'aucun autre peut-être; mieux que partout ailleurs on y peut contempler.

Biskra.

Hier nous étions dans les jardins ; nous suivions les allées qui d'abord nous menèrent à N'Msid, puis à Bab el Derb. Nous arrivâmes au vieux fort et rentrâmes par Sidi Barkat. — La promenade était longue et M. en fut fatigué. — Athmann était avec nous et M. R., et Larbi nous accompagnait. — Nous avons pris le café à l'entrée de N'Msid, devant le lit de l'Oued, Laliah, les monts de l'Aurès.

Je n'aime point tant ce paysage que, de l'autre côté, l'étendue vague du désert. — Larbi jouait aux dominos avec nous, très tricheur et charmant.

J'attends Jammes avec une délicieuse impatience. La terre parle ici une langue différente, mais que je comprends maintenant.

Ma chambre, l'an dernier, au rez-de-chaussée de l'hôtel ; — ma fenêtre ouverte, on n'était séparé du dehors que par la hauteur de l'appui ; — d'un saut l'on pouvait le franchir. Sadeck, le grand frère d'Athmann, et quelques autres du vieux Biskra, en temps de Rhamadan, venaient se reposer chez moi avant de regagner leur village. J'avais des dattes, des gâteaux, des sirops et des confitures. C'était la nuit ; Sadeck jouait de la flûte et l'on savait rester longtemps silencieux. La nuit je ne fermais que les volets. Tous les bruits du dehors entraient. Chaque matin ils me réveillaient avant l'aube, et j'allais au bord du désert pour voir

le lever du soleil. — A ce moment passait le troupeau de Lascif, composé des chèvres des pauvres ; ceux-ci, n'ayant pas de jardin, lui confiaient chaque matin leurs chèvres ; Lascif les menait paître au désert. De porte en porte, avant l'aube, il allait frappant ; la porte s'ouvrait et laissait sortir vers lui quelques chèvres. En quittant le village il en avait plus de soixante. Il s'en allait avec elles très loin, vers la fontaine chaude, où sont les orobanches et les euphorbiacées.

Il y avait aussi un grand bouc sur lequel il montait parfois, me dit-il, quand la route était fatigante, ou bien pour se désennuyer, car il ne savait pas jouer de la flûte. — Un matin qu'il était parti sans passer devant ma fenêtre, je m'en fus au désert le rejoindre. — J'aime infiniment le désert. — La première année, je le craignais un peu à cause de son vent et de son sable, puis, dans l'absence de tout but, on ne savait plus s'arrêter et je me fatiguais très vite. Je préférais les chemins ombreux sous les palmes, les jardins de Ouardi, les villages.

Mais l'an passé je fis d'énormes promenades. Je n'avais d'autre but que de ne plus voir l'oasis. Je marchais ; je marchais jusqu'à me sentir enfin immensément seul dans la plaine. Alors je commençais de regarder. — Les sables avaient des veloutements dans l'ombre au versant de leurs monticules où des traces d'insectes restaient ; des coloquintes se fanaient ; des cicindèles couraient ; il y avait des bruissements merveilleux dans chaque souffle, et, à cause du grand silence, le bruit le plus fin s'entendait. Parfois un aigle s'essorait du côté de la grande dune. Cette monotone étendue me paraissait de jour en jour d'une variété plus spécieuse.

Je connaissais les gardeurs de troupeaux nomades ; j'allais les retrouver ; je causais avec eux ; certains jouaient délicieusement de la flûte. Parfois je m'asseyais longtemps près d'eux sans rien faire : j'emportais toujours un livre, mais ne l'ouvrais presque jamais. Je ne rentrais souvent que le

soir. Mais Athmann à qui je racontai ces courses me dit qu'elles n'étaient pas prudentes, et que des Arabes rôdeurs gardent les environs des oasis et dépouillent les étrangers qu'ils savent ne pouvoir se défendre ; c'eût été leur métier de m'attaquer. De ce jour il voulut m'accompagner ; mais comme il n'aimait pas marcher, mes courses devinrent moins longues, puis cessèrent.

Athmann lit comme Bouvard et écrit comme Pécuchet. Il s'instruit de toutes ses forces et copie n'importe quoi. Il préfère la *Joie de Maguelonne* de Herold, à ma *Tentative amoureuse* ; il trouve ma *Tentative* mal écrite. « Vous employez trop souvent le mot : herbe », me disait-il. Je lui donne les *Mille et une Nuits*. Un soir, il emporte le livre à Bourdj Boulakras, où il couche, pour le lire avec son ami Bachaga. Le lendemain il n'arrive qu'à dix heures, encore lourd de sommeil ; lui et son ami ont lu l'histoire d'Aladdin jusqu'à deux heures du matin, raconte-t-il ; et il ajoute : « Ah ! nous avons passé une bien bonne soirée nocturne ! »

Nocturne, pour lui, c'est quand on veille. Au bout de l'oasis, sur les ruines désertes du vieux fort près duquel nous passons, par cette nuit de pleine lune, des Arabes vêtus de blanc, étendus à terre, causent à voix basse et l'un murmure de la flûte. « Ils vont passer la nuit nocturne, me dit Athmann, à se raconter des histoires. » — L'été, l'on n'oserait ainsi s'étendre ; les scorpions et les vipères cornues, cachés durant le jour dans le sable, sortent et rôdent quand vient la nuit. — Plus loin nous quittons la voiture ; il n'y a plus de palmiers ; la nuit semble agrandir le désert plein jusqu'au bord de clartés bleues. Même Francis Jammes se taisait. Et tout à coup Athmann, pris de lyrisme, quitte son burnous, assujettit sa gandourah et fait la roue au clair de lune.

Athmann a trouvé je ne sais quelles « Vies des hommes illustres » et, à présent, à propos de chameaux, cite Buffon ou Cuvier ; ne parle plus de

l'amitié sans nommer Henri IV et Sully ; de courage sans Bayard et de la Grande Ourse sans Galilée...

Il écrit à Degas en lui envoyant une canne en tige de palme : il lui dit : Ce qui me plaît, c'est que vous n'aimez pas les juifs et que vous lisez la *Libre Parole*, et que vous trouvez, comme moi, que Poussin est un grand peintre français.

Jammes s'amuse à lui faire lire ces vers, qu'il improvise en attendant la voiture qui doit nous mener à Droh :

A mon ami Athmann.

Mon cher ami Athmann,
les arbres qui ont des amandes,
les figuiers et les cassis,
sont pour être assis
dessous quand la fatigue est grande.

On reste sans bouger du tout
en fermant les yeux.
On est heureux paresseux.
Le jardin, on entend dessous
l'eau claire qui chante
comme une femme arabe.

On est si bien être paresseux
en fermant les yeux
comme si on dort,
on est si bien, Athmann,
dans la paresse grande
qu'on croit qu'on est mort.

Biskra, 1er avril 1896.

Depuis que Jammes est là, Athmann passe le jour et la nuit à faire des vers. Ce qui lui importe surtout, c'est que la rime soit très riche. Il va volontiers jusqu'au calembour. Parfois il trouve de jolies choses :

« Sous les palmiers il n'y a pas de concerts..., etc.

ou encore :

.... Celui qui connaît
L'amour a bien bu l'eau amère
Et le temps ne l'intéresse plus.

mais j'ai peur souvent qu'il ne les trouve par hasard. D'ailleurs il n'a que dix-sept ans.

Il lit toujours assidûment les *Mille et une Nuits*, sait par cœur l'histoire d'Aladdin et signe à présent ses lettres :

Athmann ou la Lampe Merveilleuse.

Jammes, merveilleux, me donne sa canne. Elle est en bois de fer et vient des « Iles »; elle amuse les enfants d'ici parce qu'une tête de levrier la termine; elle est polie comme le jade et pourtant si grossière qu'on la dirait faite au couteau. Je n'ai jamais rien vu de si bizarre. Le long du bois, des vers écrits en lettres majuscules, dont ceux-ci, délicieux :

« Un écureuil avait une
rose à la bouche, un âne
le traita de fou. »

Et ceux-ci qu'il mettait en tête de ses lettres :

« Une abeille sommeille
aux bruyères de mon cœur. »

Touggourt, 7 avril.

On décore aujourd'hui un puisatier arabe.

Avant les compagnies de forages et de puits artésiens, les Arabes avaient des puisatiers. Il faut parfois chercher l'eau jaillissante jusqu'à 70 et même 80 mètres sous le sol. Des hommes y descendent. On les a dressés jeunes à ce pénible métier, mais beaucoup y meurent. Il faut traverser trois couches de terre et deux couches d'eau — la première stagnante, la seconde simplement ascendante, pour arriver à cette dernière couche enfin — jaillissante. L'eau sort alors parfois admirablement claire, abondante, mais presque toujours chargée de soude et de magnésie. L'effort de ces puisatiers

plongeurs, pour travailler sous l'eau, est inimaginable; celui-ci était des plus vaillants disait-on; il s'agit de créer un puits, un couloir, au milieu de l'eau, où l'eau ne puisse pénétrer, dans lequel travailler, creuser encore, et cela par deux fois, à travers ces deux couches liquides, établir un conduit pour l'eau claire qui doit s'élancer à travers l'eau stagnante sans se souiller de son mélange.

Le jour même, dans un de ces puits quadrangulaires et formés de troncs de palmiers, nous avions vu descendre un homme, suspendu à une corde, à soixante mètres de profondeur, pour réparer une avarie.

Donc on a décoré le puisatier arabe; au soir, il est devenu fou.

La couche d'eau stagnante, à Touggourt, est presque affleurante. Ce ne sont plus les belles eaux courantes de Chetma ou les canaux mobiles de Biskra; ce sont des fossés croupissants, puants, pleins de sales herbes; une rivière aussi traverse pourtant l'oasis, sagement divisée pour les palmes. Au fond, parmi les herbes, glissent des serpents d'eau.

L'oasis est cernée par les sables; hier une tempête effrayante les soulevait. L'horizon semblait se replier vers nous ainsi qu'une couverture qu'on ramène; on ne pouvait y voir, à peine pouvait-on respirer.

Il y a non loin de la ville un misérable cimetière que le sable lentement envahit; à peine encore y distingue-t-on quelques tombes. Dans le désert, l'idée de la mort vous poursuit; et, chose admirable, elle n'y est pas triste. A Biskra, derrière le vieux fort, au centre même de l'oasis, les pluies ont raviné l'ancien cimetière, et comme les morts sont ensevelis directement dans la terre, les ossements défaits y sont à certains endroits aussi abondants que des pierres.

La tempête de sable a duré jusqu'au soir; au coucher du soleil nous sommes montés au minaret. Le ciel était couleur de cendres, les palmiers ternes et la ville ardoisée. Un immense vent ve-

nait de l'est comme un souffle de malédiction divine qu'eussent annoncé des prophètes. Et dans cette désolation, nous vîmes une caravane *s'éloigner*.

Les Oulad dansent ici mieux qu'à Biskra, et sont plus belles ; ce n'est même qu'ici que je les ai vues bien danser. — Nous sommes revenus ici, non lassés de cette danse grave et traînante, presque toute des bras et des poignets, très décente, étourdis, presque exténués par cette musique obstinée, rapide, fuyante, entêtante, qui porte à l'extase, et qui ne se tait pas quand on la quitte et qui m'obsède encore certains soirs, à la façon même du désert.

Cette nuit, j'aurais voulu la passer sur la place, où des caravanes campaient. Des feux de broussailles veillaient; autour, des Arabes causaient à voix basse; d'autres chantaient ; ils ont chanté toute la nuit.

Athmann me raconte l'histoire de la femme d'Urie. Selon la tradition arabe, c'est en poursuivant une colombe d'or de salle en salle dans son palais, que David, qu'il appelle Daoud, parvint enfin à cette terrasse supérieure d'où l'on pouvait voir se baigner Bethsabé.

Athmann raconte : ... Le juif lui dit que Moïse avait raison et que Dieu amènerait à lui d'abord les juifs, et puis les Arabes, et peut-être même les chrétiens. Le chrétien lui dit que le Christ avait raison et que Dieu prendrait à lui les chrétiens, mais les Arabes aussi et même les juifs. L'Arabe lui dit que Mohammed avait raison et que Dieu prendrait dans son paradis les Arabes, mais qu'il fermerait la porte aux juifs et aux chrétiens qui ne seraient pas convertis. — Et quand il les eut entendus tous les trois, il se dépêcha de se faire musulman.

Les chrétiens ont le droit d'ancienneté sur eux. Ils disent, ou tout au moins se plaisent à me dire qu'un chrétien, s'il prononce avant de mourir la

formule du Credo de l'Islam : Dieu est Dieu, Mohammed est son prophète, — entre avant un Arabe au paradis.

Les roumis, disent-ils encore, nous sont supérieurs en bien des choses, mais ils ont toujours peur de la mort.

Touggourt, 9 avril.

Arabes campés sur la place ; feux qui s'allument ; fumées presque invisibles dans le soir.

Nous étions au haut de la mosquée quand le muezzin est monté chanter l'appel à la prière.

Le soleil se couchait comme pour toujours sur l'interminable plaine exténuée. Le sable, longtemps plus pâle, est devenu plus sombre que le ciel. Nous avions souffert tout le jour du soleil et la fraîcheur du soir nous était délectable. Des enfants jouaient sur la place, et des chiens aboyaient sur les terrasses des maisons. La voix du muezzin emplissait au-dessus de nous la petite coupole qui surmontait le minaret ; elle semblait, prolongée sur une note unique, un retentissement de bourdon ; puis elle s'arrêtait, si subite qu'elle laissait un vide dans l'air. Les caravanes se mettaient en marche lentement et notre âme s'emplissait d'exaltation et de douleur à ne connaître pas le but de leur interminable errance.

A cause de l'extraordinaire sécheresse, tout le bétail est mort cette année, et la viande est devenue si rare qu'on est réduit à manger du chameau. En sortant de la ville, on voit sous un petit toit de palmes sèches une de ces énormes bêtes dépecées, de chair violette et qui se couvre de mouches dès qu'on arrête de les chasser. — Les mouches dans ces pays sont nombreuses comme la postérité d'Abraham. Elles pondent leurs œufs sur des charognes abandonnées, moutons, chevaux ou chameaux qu'on laisse pourrir au soleil ; leurs larves s'y nourrissent en liberté, puis, tranformées, par essaims, par hordes, gagnent les vllles. On les avale, on les respire ; on est chatouillé, excédé,

obscurci; les murs en vibrent, les étalages des bouchers et des épiciers en crépitent. A Touggourt les marchands ont de petits plumeaux de palmes et tâchent de les renvoyer au voisin. A Kairouan il y en a tant que le mieux est de n'y rien faire. Les marchands ne les chassent plus que lorsqu'un chaland demande à voir la marchandise. Notre voiture en arrivant était enveloppée d'un nuage. A l'hôtel les assiettes et les verres en étaient préservés par des couvercles de métal qu'on n'enlevait, qu'on ne soulevait que pour manger ou boire.

M'reyer, 11 Avril.

Chotts prestigieux liserés de mirages; du hau d'une colline sablonneuse, après l'immense étendue du désert on pense : tiens ! la mer ! Une vaste mer bleue avec des esquifs et des îles, une mer qu'on devine profonde, et notre âme en est rafraîchie. On approche, on touche le bord, et ce bleu brusquement disparaît qui n'était qu'un reflet du ciel sur une blanche croûte salée, brûlante aux pieds, douloureuse aux regards, splendide d'éblouissements, qui cède sous les pas, fragile, car ce n'est rien qu'une mince surface à la mer de mouvante boue où s'engloutissent des caravanes.

A ce dîner d'officiers, le major à côté de moi m'intéresse en me parlant du Sud. Pendant longtemps, il avait vécu à Ouargla : il venait même d'El-Goleah et se souvenait de la marche des soldats dans le sable. Souvent dans ces sables mouvants, brûlants et vibrants de soleil, une sorte de vertige particulier les prenait à sentir sans cesse sous les pieds nus le sol mollir; même arrêtés, debout, le chancellement continue et le sol semble encore vous fuir. Parfois alors on rencontrait, au milieu des horribles sables, un étroit filon de calcaire, je ne sais quoi d'aggloméré, de dur, juste assez large pour que chaque soldat tour à tour y pose un instant ses deux pieds, et se reprenne un peu enfin sur cette petite résistance.

Dans ce sable souvent des cristaux de gypse, débris de « fers de lances », luisent, à la façon du mica; sur la route de Droh nous avons trouvé des pierres qui, brisées, se montraient à l'intérieur transparentes comme du vide.

Sur la route d'El-Oued nous avons cueilli de ces étranges fleurs minérales qu'on nomme roses du souf et qui sont, grises comme lui, un peu de sable conglutiné.

Biskra.

Les sons du tambour nègre nous attirent. Musique nègre! Que de fois je l'entendis l'an passé! Que de fois je me suis levé de mon travail pour l'entendre. Pas de tons, du rythme; aucun instrument mélodique, rien que des instruments de heurt, tambours longs, tam-tams et crotales...

« *Florentes ferulas et grandia lilia quassens* » crotales qui font entre leurs mains presque le bruit d'une averse. A trois ils exécutent de véritables morceaux de rythme; rythme impair, bizarrement haché de syncopes, qui affole et provoque tous les bondissements de la chair. Ce sont eux les musiciens des cérémonies funèbres, joyeuses, religieuses; je les ai vus dans les cimetières soutenir l'ivresse des pleureuses; dans une mosquée de Kairouan exaspérer la furie mystique des aïssaouas. Je les ai vus scander la danse des bâtons, et des danses sacrées dans la petite mosquée de Sidi-Maleck. Et j'étais toujours seul Français à les voir. Je ne sais où vont les touristes; je n'en rencontrai jamais un près d'une chose intéressante, ni même, et fort heureusement, que bien rarement dans les anciens villages de l'oasis. Pourtant les hôtels sont pleins de voyageurs; mais ils tombent sous les lacs de guides charlatans, et paient très cher les cérémonies falsifiées qu'on leur joue.

Il n'y avait pas un Français non plus, l'an dernier, à cette extraordinaire fête nocturne où j'assistai presque par hasard, appelé par le seul bruit du tam-tam et par les ululements des femmes. La fête était dans le village nègre; un cortège dansant de

femmes et de musiciens montait la grande rue, précédant des porteurs de torches et un groupe d'enfants qui riaient et menaient par les cornes un grand bouc tout noir, couvert de bijoux et d'étoffes. Il avait des bracelets aux cornes; un énorme anneau d'argent dans les narines; il avait des colliers au cou; il était revêtu d'une loque de soie cramoisie. Dans la foule qui suivait j'ai reconnu le grand Ashour; il m'expliqua que ce bouc allait être égorgé dans la nuit pour porter bonheur au village; avant, on le promenait dans les rues, afin que les mauvais esprits qui se tiennent au pas des portes, entrent en lui et disparaissent.

Musique nègre ! que de fois, loin de l'Afrique, j'ai cru t'entendre, et subitement se recréait autour de toi tout le Sud ; à Rome encore, Via Gregoriana, lorsque les lourds camions, descendant au petit matin, me réveillaient. Aux rebonds sourds sur les pavés, encore sommeillant je pouvais un instant me méprendre, et puis me désoler longuement.

Nous l'entendîmes ce matin, la musique nègre, mais ce n'était point pour une fête ordinaire. Ils jouaient dans la cour intérieure d'une maison particulière, et des hommes sur le seuil voulurent d'abord nous repousser ; mais quelques Arabes me reconnurent et protégèrent notre entrée. Je fus étonné dès l'abord de la grande quantité de femmes juives là rassemblées ; très belles et richement vêtues. La cour était pleine ; à peine un espace restait-il au milieu pour la danse. On étouffait de poussière et de chaleur. Un grand rayon tombait de la baie supérieure par où, comme d'un balcon, des grappes d'enfants se penchaient. L'escalier montant à la terrasse était aussi couvert de monde ; tous attentifs comme nous le devînmes : ce que l'on regardait était terrible. Au centre de la cour, un grand bassin de cuivre plein d'eau ; trois femmes se sont levées, trois Arabes ; elles ont dépouillé leurs vêtements de dessus, pour la danse, ont défait leurs cheveux devant le bassin, puis, s'inclinant, les ont répandus sur l'eau. La mu-

sique déjà très forte s'est gonflée ; laissant leurs cheveux trempés tomber sur elles, elles ont dansé quelque temps ; c'était une danse sauvage, forcenée, de tout le corps et dont, à qui ne l'a point vue, rien ne saurait donner l'idée. Une vieille négresse y présidait, qui tenait un bâton d'une main, et sautant autour du bassin, en frappait par moments les bords. On nous apprit ensuite, ce que nous commencions de comprendre, que toutes les femmes qui dansaient ce jour-là (et parfois, tant elles sont nombreuses, ces deux jours) étaient tant juives qu'Arabes, des malades démoniaques. Et chacune à son tour payait pour avoir son droit à la danse, et cette vieille négresse au bâton était une sorcière renommée qui connaissait les exorcismes et savait faire déménager les démons du corps des femmes dans l'eau renouvelée. Impure alors elle était jetée dans la rue. Celle qui nous redit tout cela était la belle juive Goumarr'ha, qui n'en parlait pas volontiers par reste de croyance et demi-honte d'avouer qu'elle aussi, l'an dernier, le corps horriblement travaillé d'hystérie, elle avait pris part à la ronde, « espérant trouver un soulagement à ses maux ». Mais après elle avait été bien plus malade, et son mari, apprenant qu'elle avait dansé à cette fête de sorcières, l'avait battue trois jours durant pour l'en guérir.

... La danse s'animait, les femmes hagardes, éperdues, cherchant l'inconscience de la chair, ou mieux la perte du sentiment, parvenaient à la crise où, leur corps échappant à toute autorité de leur esprit, l'exorcisme peut opérer. Après cette instante fatigue, suantes, mourantes, dans l'accablement qui suit la crise, elles allaient trouver un repos délivré. A présent elles sont agenouillées devant le bassin ; leurs mains crispées à ses bords, et leurs corps battant de droite à gauche, d'avant en arrière, vélocement tel qu'un furieux balancier ; leurs cheveux fouettent l'eau, puis éclaboussent les épaules ; à chaque coup de reins elles poussent un cri grave comme celui des bûcherons qui sapent, puis brusquement s'écroulent en ar-

rière comme si elles tombaient du haut-mal, l'écume aux lèvres et les mains tordues. Le mauvais esprit les a quittées. La sorcière alors les prend, les étend, les essuie, les frotte, les étire, et, comme on fait pour l'hystérie, les saisissant par les poignets et les redressant à demi, leur presse du pied ou du genou le bas-ventre.

Il en est passé ce jour-là, nous a-t-on dit, plus de soixante. Les premières se tordaient encore que d'autres s'élançaient déjà. Une était petite et bossue, vêtue d'une gandourah verte et jaune, inoubliable. Ses cheveux noirs de feu la couvraient tout entière.

... Des juives aussi ont dansé. Elles ont bondi désordonnément comme des totons en délire; elles n'ont fait qu'un bond pour retomber aussitôt, éperdues. D'autres étaient plus résistantes; mais leur folie nous gagnait; nous nous sommes enfuis n'y pouvant plus tenir.

Biskra.

Qui a inventé la musique? demande Athmann ; je lui réponds : « Des musiciens ». Il n'est pas satisfait; il insiste. Je réponds gravement que c'est Dieu. « Non, dit-il aussitôt : c'est le diable. » Et il m'explique que pour les Arabes tous les instruments sont des instruments de l'enfer, excepté la viole à deux cordes, dont je n'ai pu retenir le nom, au manche très long et dont la caisse d'harmonie est faite d'une tortue vidée. De celles-là, jouent avec un petit archet, et s'accompagnent, les chanteurs des places, les poètes, les prophètes et les conteurs, et parfois si suavement que, dit Athmann, une porte du ciel semble s'ouvrir.

Ces chanteurs, ces poètes m'inquiètent. Que chantent-ils ? Et les gardeurs de chèvres en s'interrompant de leur flûte ? et Sadeck avec sa guzla ? Et Athmann lui-même, seul, ou avec Ahmed, chacun sur leur cheval à Touggourt ? Parfois ce sont des sortes de dialogues, j'écoute, mais ne peux distinguer un seul mot. Athmann, que je questionne,

répond : « Mais non, ce ne sont pas des paroles; c'est de la poésie, simplement. » A force d'insister, je parviens ces derniers jours à lui faire transcrire et traduire quelques-uns de ces chants. Ce sont eux, non écrits, que chantent les chanteurs des places, assis à terre, ou sur le seuil d'un café, et qu'un groupe d'Arabes silencieux qui les entoure écoute, ou qu'ils se chantent à eux-mêmes dans la solitude des marches. Je ne sais s'ils plairont à qui ne connaît pas le pays; à peine si j'ose dire que je les trouve très beaux et que je crois la tradition orale de cette poésie arabe ancienne ou moderne digne d'occuper un peu le folklore. Peut-être l'an prochain tenterai-je de donner un petit recueil de ces chants. En voici deux; je les donne ici tels qu'Athmann me les a donnés, n'en corrigeant que l'orthographe :

I

Deux ans j'ai cessé de faire l'amour et j'ai dit être religieux.
J'ai fait mon voyage dans le Nord; j'ai trouvé, dans la fête, Baya.
Elle a mis le peigne et les boucles d'oreille.
Et le poignard, avec la glace...
Ses cheveux tombèrent de tous côtés,
Pesés avec de l'or, bien arrangés.
Personne ne peut l'acheter.
Rien qu'elle ou moi...
— Les filles ont demandé quelques pièces
Et moi, faible (je suis pauvre),
Demain je vendrai quelques moutons
Pour les belles avec leurs bagues soignées.

II

Aujourd'hui en passant elle s'est détournée;
Avec une ceinture d'or, les franges sur les cuisses pendantes
— Ce qui me fait souffrir c'est sa propre robe blanche —
Je passerai toute la nuit en courant.
Et c'est moi qui fais aboyer ses chiens (1).

(1) « L'amour est très difficile chez nous, dit Athmann commentant

Si Rhamadan (2) était un homme,
Moi-même je lui casserais les genoux.
Mais Rhamadan est venu de Dieu ;
Moi et toi nous acceptons ses souffrances.

André Gide.



la poésie, parce que les femmes sont gardées par les chiens et par toute la famille. »

(2) Le Rhamadan est le jeûne de quarante jours, jeûne d'amour aussi bien que de nourriture et de boisson.

LE TOMBEAU

D'ÉPHRAÏM MIKHAËL

—

Quand les lentes forêts s'évadaient de leur givre,
Quand le jeune soleil libérait les étangs,
Tu plaignais la nature obstinée à revivre,
Reprise, chaque année, au leurre du printemps.

Tu n'es plus le captif du mois et de l'année :
La mort, élargissant d'un coup ton horizon,
Soustrait au mouvement sans but ta destinée,
Et tu connais enfin l'immuable saison.

Mais nous, amis de ta jeunesse et de ta gloire,
Fidèles qui gardons depuis tantôt sept ans
Au cœur ton souvenir, tes vers dans la mémoire,
C'est à nous maintenant de craindre le printemps.

Nous ne voyons jamais qu'avec des yeux moroses
Ses prés pleins de parfums, ses fleurs et ses clartés,
Car nous ne pouvons pas oublier que les roses
Refleurissaient ainsi quand tu nous as quittés.

MARCEL COLLIÈRE.



Poète qui reposes las du clair Soleil
Non moins que de l'Orgueil décevant qui nous mène
Et des Douleurs dont est faite la Joie humaine,
J'ai souvent désiré dormir de ton sommeil !

Car au delà des Temps et par delà l'éveil
Des générations futures — phénomène
Merveilleux — ta Pensée étendit son domaine,
Magique parc épris d'un calme sans pareil,

Où bien des fois, quittant les jardins limitrophes,
Je vais cueillir les parfums rares de tes Strophes :
Pour enchanter mes peines en te relisant :

Et jaloux de ta juste gloire, je t'envie,
Toi qui mourus au seuil entr'ouvert du Présent
Sans avoir aperçu les horreurs de la Vie !

RODOLPHE DARZENS.



L'hiérodoule au cœur d'éternel diamant
Dans la suprême nuit contemple éperdument
L'hiver du ciel blanchi par le givre des astres
E. M.

Celui qui chante est un enfant, et sa chanson,
Rose clémente, éclose douce en la mémoire,
Grandit, grave d'amour, vers l'aurore illusoire
D'où les prêtresses d'or sourient dans un frisson.

Et toi, n'écoute plus les fifres de l'automne,
Les sanglots de la nuit ou les dolents midis
S'éteindre vers l'hiver en les chênes raidis,
Parmi l'oubli des fleurs, dont la terre s'étonne.

O saisons ! c'est de vivre et d'aimer le seul prix ;
La voix hardie entr'ouvre un jardin de délices
Où tu viennes parmi les parfums, et remplisses
Tout ton rêve de joie et de printemps fleuris.

Laisse la vie, ami, qui s'agite méchante
Et qu'emportent les vents vers d'obcurs lendemains :
Un exil tendre offre à ton songe des chemins
D'extase ! et l'hiver même, écoute ! la voix chante.

Regarde, et quand tes yeux se pâmeront d'amour,
Tu verras s'avancer la belle hiérodoule
Dont la marche aux sentiers que sa sandale foule
Parsème tout le ciel des corolles du jour.

ANDRÉ FONTAINAS.



C'est le printemps. Chantons. Le ciel est clair.
Des oiseaux bleus nichent parmi les branches,
Des violettes ont parfumé les airs,
Où çà et là planent des formes blanches :
Là-bas sourit l'écume de la mer.

En des prairies que des sources arrosent
Errent, gemmés d'opale et de rubis,
Des rois tristes un peu, malgré les roses,
Et, dans la brise que le printemps tiédit,
Vole le chant de leurs lèvres décloses.

O chansons pures et tendres, dont le vent
Emporte la mélancolique gloire :
Chansons de rois pâles, chansons d'enfants,
Chansons où meurt l'espérance illusoire
Des étés longs, calmes et triomphants.

Vers la lumière, déjà presque effacée,
Montent, douces et dolentes, les chansons.
Le printemps passe. Les lèvres sont lassées.
L'été fuit. C'est l'automne et ses frissons.
Entends l'hiver et sa marche glacée.

A.-FERDINAND HEROLD.



Les longs voiles de l'ombre, aux dalles de granit,
s'épaississent pour tous ; les yeux, fanaux de vie,
brûlent comme lampes fixes, un instant, à travers
les landes denses et brèves de l'oubli,
crêpes flottant aux soirs parmi l'heure infinie.

Puis la lueur se meurt devant le porche ouvert
des labyrinthes sourds où ne glisse nulle sandale,
où nulle main glacée ne vient guider la main
du visiteur timide, catéchumène pâle
de l'étonnement sourd et du gel sibyllin.

Mais la voix du poète, quand sa face est entrée
toute dans l'inconnu, et la lente spirale
des escaliers de nuit s'en revient et réveille
les papillons des violons et des cymbales
et sa voix de statue éclate et s'émerveille,

et l'heure des vivants s'arrête et prête l'oreille.

GUSTAVE KAHN.



Ainsi que priaient les apôtres,
Unis en l'esprit, à genoux,
Nous voici les uns près des autres,
N'es-tu pas au milieu de nous ?

Oh ! silence, une voix s'élève
Du fond de l'ombre de nos chants,
Elle s'ouvre en nous comme un rêve,
Comme une flamme dans l'encens.

Elle est semblable à la lumière
Qui trône au blanc faîte des monts,
Où se mêlent à nos prières
Toutes les roses des vallons.

Et nous sommes unis en elle
Dont les ondes et les accords
Enveloppent nos voix mortelles
Dans son immortalité d'or.

CHARLES VAN LERBERGHE.



Frère, qui t'a dit mort ? Certes la porte est close
Qui donne sur la nuit où se turent tes pas,
Et ceux qui près du feu devisent de la rose
S'étonnent que ta voix ne leur réponde pas.

Mais d'autres sont entrés par la porte de l'aube,
Et nous dirent ton nom consacré par tes chants ;
Et nous sûmes alors, malgré l'Hôte qui rôde,
Que tu n'étais pas mort au carrefour des champs.

Tu nous guettes, ô Frère, aux carreaux de l'auberge,
Et le Passeur t'attend encore sur les berges.
Si l'on faisait silence, on entendrait couler

Tes larmes sur le seuil qu'éclaire un peu la flamme,
Et voici que le vent nocturne va troubler
Ton ombre dans les fleurs où revivra ton âme.

STUART MERRILL.



Tu t'en allas un soir de mai : la ville en fête
Haletait de printemps, de jeunesse et d'amour,
Et tu nous as quittés pour la nuit sans retour,
Ame mélancolique et toujours inquiète.

En vain les mornes dieux, formidables et doux,
Ont détaché ta main de nos mains fraternelles :
Le sel âcre des pleurs brûle encor nos prunelles,
Quand ta voix, triomphant des heures, chante en nous,

Et suscite parmi les roses des vesprées,
Sous des voiles tissus de soleils et de cieux,
Une vierge dolente au regard anxieux
Qui nous appelle et fuit vers les ombres sacrées :

Forme grave dressée au seuil mauvais du sort,
Image de fierté qui pleurait et s'est tue,
Ma bouche te cherchait d'une lèvre éperdue ;
Mais j'ai heurté du front les portes de la mort

Hélas ! et tu survis dans nos seules mémoires
Et, sans que rien m'entende au tombeau souterrain,
Je fixe tristement sur le vantail d'airain
Avec l'amer laurier les palmes illusoires.

PIERRE QUILLARD.

★

Sa jeunesse ne fut qu'un printemps passager
Qui présagea les fruits d'une féconde automne,
Mais avant que le grain fût grappe pour la tonne,
Il vit verdir le cep sans pouvoir vendanger.

Laissons Avril sourire et Décembre neiger.
La Mort inattendue et toujours monotone
Interrompt la chanson que sur sa flûte entonne
L'enfant qui l'anima d'un refrain messager.

Le doux chant isolé qu'emporte un vent farouche
Se disperse, renait, passe de bouche en bouche,
S'enfle de voix en voix et se reprend en chœur ;

Une invisible lèvre au pipeau taciturne
S'unit encor, de l'ombre, au jeu vaste et vainqueur ;
Et l'amphore où l'on boit a la forme de l'urne.

HENRI DE RÉGNIER.

★

La Maigre aux yeux d'ivoire, offensés par Lazare
A l'évocation du Bleu Conquistador,
Voulut, aspic d'acier, sa faucille d'avare
Au col prématuré de ta science d'or.

Depuis, malgré les dures planches où la Moire
Avec son spectre d'os, un soir, t'a reculé,
La faim religieuse de notre mémoire,
Enfant, sourit aux grains de ton magique blé.

Ne te plains pas, ô jeune exemple de splendeur,
Ami qui ne connus le mensonge de vivre
Et dont la gloire est belle de dive candeur.

Plains-nous plutôt, front d'or, d'un or jamais changeant,
Plains tes frères pâlis par la chimère à suivre
Et qui s'endormiront avec un front d'argent !

SAINT-POL-ROUX.

★

J'étais l'aventurier morose et dédaigneux
Qui méprise la guerre à cause de la gloire.
E. M.

Certe, et tu es entré dans la cité des tombes,
Grave et triste comme un vainqueur qui fuit la gloire ;
Au bruit lourd de la herse noire qui retombe
Tu as baisé au cou la mort expiatoire ;

Et nous restions muets, appuyés sur nos lances,
A regarder la nuit se faire sur nos rêves
Avec aux lèvres le blasphème que l'on lance
Quand la muraille haute est un défi au glaive ;

Et maintenant, ami, devant la grande porte
Dont tu franchis le seuil sans détourner la tête,
Nous rêvons le baiser qui panse et réconforte
Et la trève de Dieu où tu dors, ô Poète !

FRANCIS-VIELÉ GRIFFIN.



L'ART THÉATRAL A PARIS

D'UN THÉATRE « MUNICIPAL »

—

Paris possède des édiles merveilleux : ils veulent faire *quelque chose*. Ces élus citadins ont de multiples spécialités, la politique leur est chère, les finances non moins : la littérature, prônée par l'aimable Quentin-Bauchart, la musique, soutenue par Deville, règnent désormais sur eux, sans que rien, ni tourments poétiques, ni discussions d'école, en viennent encombrer l'éclectique domaine. Pourquoi les cirques chers aux Romains ne le deviendraient-ils pas aux Séquaniens, au moins pécuniairement ?

Il est incontestable que Paris ne possède, théâtralement, pas de chez lui : son prix de composition lyrique et dramatique n'a pas de lieu d'audition ! — Ce projet d'une scène « municipale » a troublé le sommeil de plus d'un, il y a longtemps déjà. Le péché anti-artistique remplacera dès lors tout autre dans le laborieux examen de conscience de ces messieurs. La visite impériale russe, sans que la Ville pût offrir à ses visiteurs une représentation de gala, dans un théâtre bien à elle, a rempli d'amertume leur âme éprise d'idéal, aiguillonné leurs volontés défaillantes, vaincu leurs dernières résistances : c'en est fait, le théâtre *parisien* est à l'étude.

Le désir ne manque pas, l'argent se trouvera dans un budget des plus élastiques : le culte du « beau municipal » mérite bien quelques sacrifices. Les rues, les avenues, les monuments, si noblement adornés lors de cette visite révélatrice, ont fait triompher jusqu'aux toitures des maisons le génie de nos Bouvards communaux, pour la meilleure instruction esthétique de nos Pécuchets des faubourgs.

La Ville a deux musées d'*Art*. Ne peut-elle avoir un théâtre idem ? Si ce n'est d'Art pur, qu'il soit mitigé, ou mixte, ramené à la portée de tous, comme *le petit lait de l'Art* ? Or, la Ville possède trois édifices ayant coûté une douzaine de millions, d'un loyer parfois difficile, qui lui pèsent sur les bras : les deux théâtres de la place du Châtelet et celui du square des Arts-et-Métiers. Ces immeubles, évalués 11.130.064 francs en 1878 par

M. Viollet-le-Duc (1) considérés, au point de la plus-value relative des terrains, représentent actuellement — si nous admettons leur amortissement foncier à 75 années (2) — $\frac{18}{75}$ de plus qu'à cette époque, soit

11.130.064 fr. + 2.671.215 fr. 36. . .	13.801.279 fr. 36
auxquels nous ajouterons les frais capitalisés d'édilité, de voirie et divers durant ces 18 années : au minimum.	30.000 fr.
Soit un total de. .	13.831.279 fr. 36
dont l'intérêt locatif brut, admissible à 5 0/0, donnerait.	691.563 fr. 96
Or la Ville ne louant ces immeubles que (3).	446.630 fr.
On relève sur l'estimation d'intérêt une perte annuelle de.	244.933 fr. 96
à laquelle il y a lieu d'additionner le remboursement par la Ville des frais de vidange et d'entretien : pour le Châtelet. . . . . 14.100 fr. ; la Gaîté. . . . . 7.000 ; l'Opéra-Comique actuel. 6.900	28.000 fr. (4)
d'où le total de la perte annuelle est de (5).	272.933 fr. 96

Ce qui revient à dire que la Ville subventionne ses

(1) Rapport de M. Viollet-le-Duc à la 5e commission, annexé au procès-verbal de la séance du 23 novembre 1878.

(2) Le système du Crédit Foncier est de 0.21 cent. additionnels à l'intérêt, $\frac{18}{75}$ donnent 3 0/0 progressif. Il n'était ici question que du *fonds* qui croît, tandis que l'immeuble décroît.

(3)

Le CHATELET (bail fin. le 15 août 1897) réduit de 173.000 fr. à 150.000 depuis le 15 octobre 1887 ; avec les boutiques. . .	257.000 fr.	446.630 fr.
La GAITÉ (bail fin. le 15 janvier 1901) de 101.000 fr. réduit à	85.000	
L'OPÉRA-COMIQUE (bail fin. le 1er juillet 1897) 80.000 fr. ; avec les boutiques.	104.630	

A défalquer frais de recouvrements, environ 1 0/0, pour mémoire.

(4) Il convient d'observer que les occupants sont chargés du menu entretien, et que les réparations des locaux dépendant du Châtelet (hôtels et boutiques) sont payées sur le crédit affecté aux maisons communales.

La Ville doit supporter une quote-part des frais de vidange à raison des appartements qu'elle loue à titre verbal, comme habitations bourgeoises, sur le quai de la Mégisserie.

(5) De plus, la Ville payait jadis la moitié de l'éclairage, près de 90.000 fr. par année.

théâtres de 272.933 fr. 96, sans que personne ait l'air de s'en douter.

Ceci posé, l'idée d'une scène où Paris serait chez lui devait exister à l'état latent. Elle se réveilla plus intense dans l'esprit d'un rapporteur du budget — je ne me rappelle plus lequel — qui s'effraya de ces résultats. On pensa à expulser la famille Floury qui ne payait guère les 173.000 fr. de son bail. La Ville aurait repris le Châtelet pour l'exploiter à son compte. Cependant la féerie n'étant pas un genre suffisamment « municipal », il aurait fallu changer de répertoire, de nom peut-être, sans nul doute de clientèle. La famille Floury continua d'occuper, on réduisit le loyer de 23.000 fr., et le projet rentra dans les cartons. Le sieur Delepoulle, dit Debruyère, manœuvra habilement et sut détourner l'orage de son fief de la Gaîté.

L'ancien Theâtre des Nations, ou de Paris, est actuellement occupé par l'Opéra-Comique. Quand celui-ci retournera place Boïeldieu, un jour ou l'autre, retrouvera-t-on un tenancier aussi solvable que le Ministère de l'Instruction Publique? Cette ancienne appellation, Théâtre de Paris, n'oblige-t-elle pas? Perte pour perte, ne vaudrait-il pas mieux que la Ville elle-même dirigeât à son gré et pût employer ce débet pour le mieux de ses intentions?

Oui, en principe. Que rêver de mieux? La scène de ce théâtre, le « nôtre » inculquerait, à la merdaille de Ménilmontant ou de Montparnasse le pathétique du répertoire. Voyez tout cela en pensée.

On y jouerait? *n'importe quoi*, — nous n'attendions pas moins.

Des pièces plus spécialement adaptées à l'esprit parisien, où floriraient les états d'âme, les psychologies ardues, les adultères sympathiquement minutés? Mais alors le Vaudeville, avec Réjane, le Gymnase, etc.

Les pseudo chefs-d'œuvre de l'écriture moderne, tels que s'efforça d'en abriter le Français, Claretie *regnante*? Qu'en penserait Belleville-Villette?

Ou bien, sacrifiant au goût bien connu de trahisons, de larmes et de sang de ces faubourgs électoraux, la troupe communale doublerait-elle simplement l'Ambigu avec le classique mélo de nos pères? Il y aurait de la marge pour les représentations de gala de la prochaine visite russe.

Ou bien encore des mixtures extraites de l'histoire lutécienne, des grandes journées citadines, où se mêleraient civiquement les noms d'Etienne Marcel, de Ni-

colas Flamel ou du baron Rambuteau, avec un défilé de *Quatre-Septembre*, de *Trois-Glorieuses*, de *Prise de la Bastille* et de *Saint-Barthélemy* ?

Nous aurions alors le Théâtre Historique de la Capitale.

M. Ginisty semble avoir compris de quelle utilité peut se révéler l'Odéon. Son programme est si touffu qu'il semble devoir y trébucher. Mais, en somme, c'est un effort. L'Etat y consacre cent mille francs. Paris peut-il espérer arriver, même à demi, aux jarrets de ce programme, en doublant les fonds ? Aurait-il d'ailleurs toute sa saveur, ce menu quasi-complet d'un second « national » servi au banquet d'un « municipal » ?

S'agirait-il de commerce, d'encaisser de fructueuses recettes ? M. Quentin-Bauchart ne serait plus le littérateur qu'il se targue. S'agirait-il d'art dramatique, d'épurer le goût public, gare au budget ! M. Grébauval, oubliant les lettres qu'il cultiva jadis, gémirait sur l'octroi méconnu.

Convoquerait-on ces pompeuses chambrées où les princes de la critique viennent soupeser d'une main légère le génie dramatique de demain, de quel principe littéraire se prévaudrait-on, du naturaliste, ou de l'idéaliste, patronnerait-on les Jeunes ou les Vieux ?

Quels seraient les *services*, de presse, ou d'électeurs ?

...Mais que de chefs-d'œuvres prônes se sont effondrés dès le lever du rideau, avant que leur coryphée ait paru ! Il en sera peut-être de même pour ce projet trop longuement mûri. On en parlera dure que dure, il n'est pas encore réalisé.

Le « nouveau » effraie, quoi qu'on prétende. Notre illusion de liberté s'apeure de la moindre tentative, les habitudes demeurent les maîtresses. A l'origine, certains conseillers insistèrent sur le côté lyrique que devait, avant tout, comporter le projet. La première section du service des Beaux-Arts de la Ville, placée sous les ordres immédiats du Préfet, ne comprenait-elle pas un « Opéra populaire » et un « Encouragement aux compositeurs de musique » ? Ils auraient voulu qu'on déversât des flots d'harmonie sur un public trop prompt à l'aigreur, Plutarque ayant dit que rien n'est plus propre que la musique à porter l'homme aux grandes actions. Chénier, dans son rapport à la Convention, a plaint « le législateur inhabile qui, prenant les hommes pour des abstractions, ne sait pas qu'ils ont des sens, que ces sens forment les passions, que la base des institutions humaines est dans les mœurs publiques et

privées, et que les beaux-arts sont essentiellement moraux ».

Il devait en résulter le Conservatoire que nous connaissons.

Notre Conseil parisien n'aspirait pas aux lauriers de la célèbre Assemblée, les apophtegmes de Plutarque émouvaient peu nos octogésimaux discoureurs. De leurs aspirations d'un quart de siècle, et plus, surgirait-il enfin, le théâtre « municipal », le seul, le vrai, l'incomparable ?

§ 1 — La Ville et le Théâtre.

On voit donc qu'il s'agissait d'une ville nettement définie, Paris, mais d'un théâtre qui l'était beaucoup moins, quand le sauveur M. A. Deville (du quartier Notre-Dame-des-Champs) se révéla. Les édiles rêvaient d'une scène où le peuple se retremperait, selon son bon plaisir, aux béatitudes musicales autant qu'aux tirades héroïques. Les façons de contenter le public parisien, les soirs d'hivers, sont nombreuses. Le café-concert attire les sans-gêne qui peuvent y étaler leurs aises, y fumer leur cigare et y deguster leur bock sous le couvert d'un art (?) facile ; le palais doré de la grande Académie nationale est propice aux exhibitions de diamants sur des épaules nues, de cravates pur chic et d'habits du bon faiseur ; les sérieux concerts garnissent leurs banquettes de wagnériens chers à Colonne,... etc.

Il pensa que cela ne suffisait pas au bonheur théâtral des faubourgs, qu'il était nécessaire, coûte que coûte, de ramener au culte de l'harmonie savante les flots d'une multitude trop prompte à se disperser aux quatre vents des émeutes. Et il parla surtout d'un Châtelet lyrique. Ces avocats ont toutes les audaces, même les pires.

Le protagoniste de je ne sais plus quel vaudeville s'écrie : « Si je n'étais épicier je voudrais être poète ! » Tels cet honorable boutiquier les élus séquaniens ont de tout temps senti l'idéal se mêler à leurs passions combattives. Conseiller, fort bien, mais la cassonade édilitaire est souvent vulgaire. Ils voulurent de tous temps, eux aussi, gravir les sommets, y replanter l'arbre aux pommes d'or, et convier à les cueillir la masse sacro-sainte des électeurs.

Non que leur assemblée fût inapte à cette tâche. Violents ou patients, discoureurs ou penseurs, calculateurs,

gens intelligents, dévoués à leurs mandats, officiants d'un culte démocratique, ne possèdent-ils pas des avocats comme Bompard, Blondel, Puech, Escudier, Caron, Max Vincent, Clairin? des hommes de lettres tels Eugène Fournière, Paul Viguier? des journalistes semblables à Lucipia, à André Lefèvre, Arsène Lopin et Paul Strauss? des médecins et des vétérinaires pareils à Emile Dubois, Paul Brousse, Fourest, voire des typographes (Breuillé et Archain constellés de *déléatur!*) des marchands : Gibert, Muzet, Blachette, Hervieu, bazar Ruel jeune? des professeurs (André Berthelot, Piperaud), des employés (Faillet, Girou, Brard, Ranson, Ch. Gras), des ouvriers (Weber, Chausse, les deux Moreau, Daniel, Blondeau, Vorbe, Patenne) et jusqu'à des architectes : Sauton, Lampué, Champoudry! Cependant s'y rencontre-t-il un seul artisan de théâtre, pouvez-vous y dénombrer les musiciens? Quels sont ces dilettantes de réunions politiques? y aurait-il mauvaise grâce à leur appliquer le *ne sutor* d'Apelle aux conseillers trop avisés de la place publique? Non, et oui.

Non, parce qu'il n'est pas admissible que des mandataires — fussent-ils des intellectuels, ce qui est le cas pour la plupart d'entre eux — s'édifient, sous couleur d'art, de nouvelles plateformes électorales avec les ressources d'un budget plus que gêné. Non, parce qu'il ne faut pas que, même à l'abri d'une Commission, cette prétendue omniscience à laquelle sont trop enclins les esprits modernes fasse d'autres victimes dans un milieu essentiellement porté à la vanité démocratique, parce qu'il est de toute évidence que les conseillers éclairés, fût-ce MM. A. Deville ou Quentin-Bauchart, ou Levraud, se laissent inconsciemment dominer par des considérations extérieures. Se trouve-t-il parmi eux un seul Debruyère, voire un Antoine, un demi-Ginisty, pour qu'à leurs laborieux entassements de finances politiques, ils puissent mélanger l'administration scénique? Même avec Pierre Baudin directeur, Léopold Bellan syndic-machiniste et M. de Selves contrôleur en chef, garantissent-ils les recettes?

Oui, il y aurait mauvaise grâce, si vous admettez le droit civique de développer l'amour de l'Idée et la science du goût, d'améliorer les classes populaires en leur offrant des spectacles susceptibles de faire naître en elles l'instinct du beau. Cette façon de perfection morale n'a rien que de souhaitable, mais les moyens demeurent toujours à discuter. Et c'est pourquoi on doute encore de la nécessité d'un troisième théâtre de

pur opéra, venant ajouter aux drames lyriques du Palais Garnier ou du Hall Carvalho, pour le plus grand dam du budget citadin.

Dans sa proposition (déposée le 11 mars 1895) M. Deville, dont les aperçus généraux sur l'Art nous laissent fort indifférents, considère que toutes les villes importantes de France ont des théâtres municipaux, auxquels elles accordent des subventions, moyennant un droit de contrôle sur les artistes, la composition des spectacles et le prix des places : — Lyon accorde 300.000 fr., Marseille 240.000, Nantes 100.000, Bordeaux 110.000 fr. plus 10.000 pour des matinées littéraires à prix réduits, Toulouse 100.000, Lille 80.000, Rouen 120.000, Rennes 100.000, etc., sacrifices auxquels il convient d'ajouter l'éclairage des salles et leur abandon gratuit aux directeurs choisis par les municipalités. — Il nous a semblé en principe, ajoute le conseiller de Notre-Dame-des-Champs, que Paris devait faire quelque chose, qu'il lui appartient de se mettre, tant au point de vue artistique qu'au point de vue social, au niveau et même à la tête des grandes villes de province (1), de donner autant, sinon proportionnellement à son budget : pour égaler Toulon, Paris devrait voter 3 millions. Nous avons de la marge,... mais nous nous reprocherions d'insister sur cette question pécuniaire, évidemment secondaire pour Paris. —

En somme, le vrai mobile semble démasqué : les lauriers des cités provinciales empêchent le Conseil de dormir. En outre, c'est toujours la lutte entre la municipalité et l'Etat. Concevez-vous, Paris contient des théâtres subventionnés par l'Etat, aucun ne l'est par la Ville elle-même !

Nous avons montré que cela n'est pas tout à fait exact. Mais cette subvention *d'abandon* n'atteindrait pas le but. Il la faut effective, en espèces, M. Viollet-le-Duc (2) l'estimait à 345.000 fr. en basant son calcul sur le théâtre de la Gaîté. Cette salle, en effet, contenant 1.854 places, (sur lesquelles 933 sont tarifees de 0 fr. 50 à 3 fr. et 921 de 3 fr. 50 à 7 fr.), pourrait, en raison d'un aménagement plus grand de prix faibles, produire une recette totale d'environ 6.000 fr. (à 3 fr. 25 la place moyenne).

(1) Outre qu'il lui convient de ne pas abandonner exclusivement à l'Etat un patronage artistique dont les produits sont des plus contestables pour ce qu'ils coûtent. Cf l'Opéra pour 900.000 fr., l'Opéra-Comique pour 360.000, les Français pour 300.000, l'Odéon pour 100.000, plus les salles, l'entretien, l'inspection, l'éclairage, etc.

(2) Dans son rapport du 10 juillet 1879.

Un abaissement de prix plus considérable donnerait sans doute un résultat plus satisfaisant encore. Si la taxation moyenne à 3 fr. 25 conclut à 6.000 fr. de recette, n'y a-t-il pas lieu de craindre l'inoccupation, au moins accidentelle, d'un certain nombre de places, ce qui augmenterait le prix moyen ou réduirait la recette prévue? Ne vaut-il pas mieux, par un abaissement plus grand de cette taxation, n'escompter que 5.000? Le produit de 300 soirées s'élèverait donc à 1.500.000 fr. qui, déduction faite des droits divers, permettraient de faire marcher le théâtre avec une subvention de 345.000 fr. à obtenir, soit de la Ville, soit de l'Etat.

Car, en laissant à ces propositions leur veritable caractère, celui d'un appel à l'attention du Conseil municipal, d'une demande d'études qu'examinent les 2e et 4e Commissions, on ne s'est trouvé jusqu'ici qu'en présence de combinaisons dont les promoteurs considèrent comme nécessaire l'action directe de l'Etat, ou tout au moins son concours effectif. Le plus récemment, au Parlement, la mise aux voix d'un crédit de 200.000 fr. pour la création d'un théâtre lyrique, que l'administration des Beaux-Arts n'a abordée que théoriquement, avec la pensée d'un accord possible avec la Ville, rappelle l'accord Bardoux-Turquet en 1878. MM. Georges Villain et Hattat ont formulé ce vœu devant le Conseil municipal le 4 juillet 1896, insistant surtout pour la concession par l'Etat d'une partie du répertoire des théâtres nationaux. C'est un des plus importants renvoyés à la 4e commission. Il sera intéressant d'en reparler.

A rapprocher d'une combinaison assez compliquée de M. Gandray, alliance entre l'Etat et la Ville, association pour les risques entre des commanditaires, l'Assistance publique, les compositeurs et les artistes. Divers journaux ont annoncé que ce Monsieur allait, de sa propre initiative, organiser un théâtre lyrique sur ces bases.

Dans certains milieux artistiques et administratifs, on opine que l'Etat pourrait faire tout seul le 3e théâtre lyrique, c'est-à-dire le théâtre destiné aux jeunes compositeurs et aux jeunes artistes : l'*Odéon de la musique*. Dans cette opinion, on ne serait pas éloigné de penser que l'idéal consisterait dans la réunion des trois scènes musicales sous la même direction, de manière à éviter les froissements. D'où, parallèlement, les offres de MM. Floury fils, et mieux encore de M. Debruyère, seraient à considérer en ce qui concerne la gestion *de*

front des trois scènes purement *municipales*. — Remarquez que dans tout ceci, il n'est pas un seul instant question de l'évolution du théâtre, des écrivains nouveaux ou de leurs productions. Vous seriez surpris de pénétrer cette qualification, les *jeunes* compositeurs.

« Deux méthodes se présentent, a dit M. Alphonse Humbert dans un article de quotidien, l'exploitation par voie de concession personnelle, avec subvention du Conseil municipal; l'exploitation en régie par les soins d'un administrateur municipal et pour le compte de la Ville ; elle est la plus usitée, ce n'est pas à dire qu'elle soit la meilleure... »

L'opinion de M. Deville est semblable L étude des précédents municipaux lui a donné la conviction absolue que si la ville de Paris veut faire quelque chose, il faut qu'elle le fasse elle-même et complètement, avec toutes les garanties et toute la responsabilité. « La crainte d'échouer fait faire les choses a demi... » D'aucuns ont ri d'avance, sans s'inquiéter que le nom de Paris soit engagé ou non, d'un Conseil municipal directeur de théâtre, faisant collectivement œuvre de commerce au moins autant que d'art, peu apte à entendre des opéras nouveaux, engager des artistes, diriger des répétitions...

Ces arguments n'en sont pas à vrai dire.

La Ville possède une inspection des Beaux-Arts, un service administratif parfaitement organisé. On y trouve M. Ralph Brown, M. Pompéï et d'autres. Il faut remarquer que le projet de mise à l'étude ne s'en inquiète même pas; il désigne pour partie délibérante sept membres des 2e et 4e Commissions du Conseil, MM. Despatys, Deville, Grébauval, Lamouroux, Blondel, Hattat, Levraud, qui auraient dû, aux termes de la délibération proposée, présenter un rapport avant la fin de l'année courante (1896) pour que des décisions budgétaires puissent être prises s'il y a lieu (1). Il existe déjà une commission comprenant d'illustres artistes : elle n'est même pas citée. Qui donne le prix de cantate musicale ? c'est M. Saint-Saens. Cela suffit à l'indépendance artistique du Conseil. Le même Saint-Saens inspirera le 3e théâtre lyrique et tout sera pour le mieux, la jeune musique n'aura qu'à emboîter le pas.

Ces messieurs possèdent donc la science infuse, l'art dramatique pourra se mêler aux vœux divers de réunions publiques par leurs soins diligents? Accordons-leur

(1) A suivre tous ces rapports on arrive à parler comme eux.

au moins cette faculté d'assimilation quasi-spontanée des intelligences modernes. Et que cela suffise pour l'instant.

§ 2 — Lyrique.

L'aimable avocat du théâtre lyrique populaire prétend se transformer en moralisateur. En étudiant l'influence des mœurs modernes sur l'art musical, il constate avec regret que les théâtres subventionnés jouent seulement de la musique pour plaire à leurs habitués. — Que faudra-t-il donc pour plaire au public « municipal », même en lui offrant l'entrée gratuite? Les Eglises aussi sont gratuites, puisque l'Etat paie pour tous. Est-ce dire que chacun en prend pour son argent, de la morale? M. Parisot, directeur de l'*Utile Office*, dont nous verrons dans un instant l'etrange fantaisie, cite Voltaire : « Le théâtre instruit mieux que ne le ferait un gros livre » et ajoute « mission instructive et moralisatrice à remplir ». Soit. Avec les grands mots on obtient souvent plus de suffrages qu'avec les grandes idées.

L'une des meilleures raisons de l'allure lyrique à donner au futur théâtre est précisément celle qui semble le plus oubliée. M. Bardoux, ministre en 1878, n'a-t-il pas dit, assez justement : *Entre le Conservatoire qui est une école, et l'Opéra qui est un musée, une seule étape est insuffisante : il en faut au moins deux, aussi bien pour nos jeunes chanteurs que pour nos compositeurs, et c'est vers le théâtre lyrique qu'il faut diriger les uns et les autres..*

Hélas, on conçoit facilement de quel effroi devaient être pénétrés de sages administrateurs à l'énoncé de cette proposition! L'énuméré historique des précédents est d'une éloquence rare. On peut le relater :

MM. Adolphe Adam et Mirecour organisent le premier théâtre lyrique en 1847. — Recettes 116.292 fr. 50 c., durant six semaines en 1847, et 86.445 fr. 50 c., pour trois mois en 1848. — Engloutissement d'un capital de 600.000 fr., faillite. — Art : *Gastibelza*, 3 actes d'Aimé Maillart.

M. Edmond Seveste ouvre le 27 novembre 1851 un autre théâtre lyrique, qui subsistera sous diverses directions jusqu'en 1870. — Recettes 135.000 fr. en trois mois. — Liquidation débet. — Art : *La Perle du Brésil*, de Félicien David.

M. Jules Seveste prend la suite le 1er mars 1852. — Recettes 330.000 fr. pour la *saison* de 1852, 250.000 fr.

pour celle de 1853. — Liquidation amiable. — Art : *La Poupée de Nuremberg*, d'Adolphe Adam, *Si j'étais roi, le Roi des Halles, le Bijou perdu*, du même, *Bonsoir voisin!* de Ferdinand Poise, *les Amours du Diable*, de Grisart.

Le futur directeur de l'Opéra, puis de la Comédie-Française, M. Emile Perrin, adopte l'abandonné en 1854. — Recettes 460.000 fr. en 1854, 650.000 fr. en 1855 (Exposition universelle). — Première gestion en balance de crédit. — Art (?) : *Elisabeth*, 3 actes oubliés et mauvais de Donizetti, *la Province*, 3 actes de Clapisson, panache de reprises.

M. Pellegrin, successeur, bat précipitamment en retraite après *Maître Wolfram*, de Reyer.

M. Carvalho commence une gestion de quatre ans le 20 février 1856. — Pertes sur pertes. Le capital plusieurs fois absorbé, renouvelé, ne connut jamais la douceur du dividende. Au temps le plus prospère, le passif ne fut jamais inférieur à 170.000 fr. — Recettes 680.000 fr. en 1856, 831.000 fr. en 1857, 850.000 fr. en 1858 et 680,000 fr. en 1859. — Art : *Jaguarita l'Indienne*, 3 actes d'Halévy, *la Fanchonnette*, 3 actes de Clapisson, *les Dragons de Villars*, de Maillart, *la Reine Topaze*, de Victor Massé, le *Médecin malgré lui*, de Charles Gounod, et enfin *Faust*, du même.

M. Charles Réty accepta cette onéreuse entreprise le 1er avril 1860. — Recettes de 580.000 fr. la première année, de 470.000 la seconde, de 480.000 la troisième, avec une dépense moyenne de 600.000 fr. — Art : *Les Petits violons du roi*, 3 actes de Deffès, *Philémon et Baucis*, de Charles Gounod, *Gil Blas*, 5 actes de Semet, *la Statue*, d'Ernest Reyer, *la Chatte merveilleuse*, de Semet.

M. Carvalho, récidivant, transportait le théâtre lyrique dans l'immeuble de la place du Châtelet le 4 octobre 1862. — Recettes de 862.000 fr. en 1863, de 960.000 en 1864, de 903.000 en 1865, de 1 million en 1866, de 1.400.000 en 1867, grâce à l'Exposition universelle, puis, soudain, de 390.000 fr. seulement en 1868. — Après un succès croissant, chute brutale, inexplicable, entraînant dans une faillite inattendue les lauriers financiers de la veille. — Art : *Les Pêcheurs de perles*, de Georges Bizet, *les Troyens*, d'Hector Berlioz, *Mireille* et *Roméo et Juliette*, de Charles Gounod, *le Roi Candaule*, de Diaz, *Sardanapale*, de Victorin Joncières, et des reprises.

Voici M. Pasdeloup, le 1er septembre 1868. — Recettes

dérisoires, 400.000 fr. avec la *Jolie fille de Perth*, de Bizet, et *le Dernier jour de Pompéï*, de Joncières. Quasi-banqueroute, le 1er février 1870. Les artistes en société finissent l'année avec 175.000 fr. de recettes, de quoi payer l'éclairage et le souffleur.

La subvention paraît indispensable.

M. Martinet devient directeur avec 100.000 fr. du gouvernement, qui sombre presque aussitôt dans les désastres militaires, et la subvention aussi.

L'énuméré mentionne en dernier lieu la reconstitution par M. Vizentini du théâtre lyrique à la Gaîté, du 20 novembre 1875 au 29 décembre 1877. Celui-ci perdit la partie en deux ans, écrasé déjà par les dettes qu'il avait recueillies de M. Offenbach. Pressé par la nécessité, il fut réduit à *vendre d'avance*, pour une somme dérisoire, les recettes de *Paul et Virginie !*

« Sous cette direction, en 1877, la subvention fut élevée à 200.000 fr. M. Vizentini a, de plus, touché 80.000 fr. en vertu du partage des bénénéfices, imposé à M. Halanzier par son nouveau cahier des charges. En fait, il a reçu de l'Etat 477.000 fr. Les recettes réalisées par le Théâtre-Lyrique, de mai 1876 à décembre 1877, ayant atteint 1,534.000 fr., c'est un actif de 2.011.000 fr. que l'entreprise a absorbé, somme à laquelle, pour chiffrer la dépense, il faut ajouter le passif déclaré par l'entrepreneur, soit 650.000 fr. Au total, le Théâtre-Lyrique, dans ces vingt mois, a dévoré au moins 2.661.000 fr... » (M. Herold, p. 11.)

Art de cette gestion : *Dimitri*, de Victorin Joncières, *le Timbre d'argent*, de Saint-Saëns, *Paul et Virginie*, de Victor Massé, *le Bravo*, de Salvayre, *le Capitaine Fracasse*, de Pessard.

Lamentable bilan de vingt-cinq années : douze faillites ou liquidations en perte, pas une exploitation même à demi satisfaisante !

Cependant, il faut que ce théâtre réponde à un réel besoin des amoureux d'art, sinon des amis du mieux parisien. A peine M. Vizentini a-t-il mis la clé sous la porte que tout le monde s'agite, réclame, pétitionne, cherche ou demande une scène nouvelle, ou le maintien de l'ancienne, sinon la continuation d'une aide lyrique.

M. J. de Bouteiller, dans son rapport du 7 mai 1881, devait se faire le chaleureux défenseur du théâtre défunt, le rehausser par d'habiles comparaisons. N'a-t-il pas vécu quinze ans sans subvention ? S'il a succombé ensuite malgré des subsides annuels de 100.000, puis de

300.000 fr., c'est que sous la direction de M. Carvalho, il a voulu rivaliser avec l'Opéra, à coups de dépenses extraordinaires, c'est que sous M. Vizentini, il s'est trouvé lié à une gestion commencée dans des conditions désastreuses. Il est vrai que de 1847 à 1877 cette scène a coûté 1.380.000 fr. à l'Etat, mais, durant le même temps, celle de l'Opéra-Comique n'a-t-elle pas coûté 6.560.000 fr. ? L'une a présenté 166 opéras et 363 actes, avec huit années d'interruption. L'autre, sans interruption, n'a donné que 163 opéras et 320 actes seulement. La première a réalisé 1.592,244 fr. de recettes de mai 1876 à décembre 1877, tandis que la seconde ne rapportait que 1.435.550 fr. « A quels résultats n'eût pas atteint cette entreprise si elle eût joui d'un loyer gratuit, si elle eût été subventionnée dans des proportions plus élevées et d'une façon plus continue, ou si elle s'était bornée, dans les conditions qui lui étaient faites, au rôle plus modeste d'Opéra populaire ! »

M. Charles Lamoureux, dans un mémoire sur la reconstitution du Théâtre-Lyrique, devait s'écrier : « Sur une centaine de lauréats couronnés depuis 1803 par l'Institut de France, il n'en est pas quarante peut-être qui aient réussi à faire jouer un acte d'opéra sur un théâtre parisien. » Et l'un des plus distingués de ces lauréats, M. André Wormser, écrivait à M. de Bouteiller : « Nous avons des peintres et des sculpteurs, parce qu'il y a le Salon annuel ; nous avons des compositeurs d'opérettes, parce qu'il y a des théâtres d'opérette ; seuls, nous autres, auteurs dramatiques, nous n'avons pas de moyen d'arriver au public. »

La création d'un « Prix de symphonie de la Ville de Paris » fournit toutefois à quelques compositeurs, MM. Dubois, Godard, Duvernoy, Mlle Augusta Holmès, M. Samuel Rousseau — bientôt à M. Lucien Lambert — l'occasion de se révéler. L'intervention de l'Assemblée municipale dans ce domaine n'aura donc pas été infructueuse. — Elle semblait prépondérante à l'époque. Les divers intéressés paraissaient admettre déjà que toute idée de fondation et d'exploitation du théâtre souhaité dût être abandonnée sans l'aide des pouvoirs publics. Le ministre de l'Instruction Publique d'alors, M. Bardoux, élabora un projet basé sur un accord entre l'Etat et la Ville. Le ministre devait demander au Parlement une subvention en faveur d'un *troisième Théâtre-Lyrique*, la Ville aurait fourni gratuitement la salle de l'immeuble de la place du Châtelet. Cette bonne volonté n'eut pas de suites.

Le 26 juin 1879, M. Herold, sénateur, préfet de la Seine, constate avec amertume que jamais le théâtre-école n'a existé à Paris et que le Théâtre-Lyrique n'a point réalisé le programme d'un Opéra populaire. Ce même mémoire répétait ces détails, d'une précision désolante : — Que M. Harmant avait loué par bail du 20 août 1862 le théâtre de la Gaîté, moyennant un loyer annuel de 110.000 fr. pour une durée de dix-huit ans qui expirait le 16 août 1880.

Que, suivant arrêté du 24 août 1865, la *Société parisienne des trois théâtres* s'était substituée à M. Harmant.

Mais que « après la guerre de 1870-71, cette société avait sous-loué à M. Boulet, qui un an après, passait la main à M. Offenbach; que celui-ci se désistait à son tour en faveur de M. Vizentini en 1875, lequel en 1878 laissait le théâtre à M. Wenschenck ».

Que toutes ces entreprises successives s'étaient liquidées par un passif, quel qu'ait été le genre de spectacle adopté.

Qu'aujourd'hui le théâtre était fermé.

Qu'une nouvelle sous-location venait néanmoins d'être consentie par le liquidateur de la Société parisienne à MM. Martinet et Husson, lesquels se proposaient de tenter l'exploitation en s'inspirant de la délibération du Conseil Municipal du 7 décembre 1878 et des vues exprimées par la commission des théâtres (1), etc.

Déjà l'objection se dressait : Si l'Opéra populaire réussissait, si sa troupe exécutait avec un ensemble satisfaisant les œuvres musicales aimées du public (des troupes de province obtiennent ce résultat) ne pourrait-il se faire qu'une bonne partie de ce public désertât le Grand Opéra pour le Théâtre-Lyrique? Devant cette concurrence, que ferait l'Etat?

« Il faut bien le reconnaître, disait M. Viollet-le-Duc le 10 juillet 1879, la liberté des théâtres, mais avec des privilèges considérables accordés à deux scènes lyriques par l'Etat au moyen de subventions, a eu pour

(1) Qu'on ne s'étonne pas des sommes considérables que semble absorber le théâtre musical à Paris. Le seul exemple de l'Opéra est concluant : Intérêt du capital employé . . 2.5000.00 fr. } 3.400.000
Subvention annuelle. . . . . 900.000 »

La salle de l'Opéra contenant environ 2.200 places, pendant 220 jours environ, y compris les représentations supplémentaires, ces 2.200 places produisent un total de 484.000 places. Chacune coûte donc à l'Etat un peu plus de 7 francs, ou plutôt l'Etat donne plus de 7 fr. à chaque spectateur. Il perd ce prix, plus le taux de location, pour chaque place inoccupée. Le taux de location, d'environ 25 0/0 pour les places chères, peut s'élever jusqu'à 75 0/0 pour les moindres.

résultat naturel de limiter a ces deux théâtres l'exécution des œuvres d'art supérieures, si bien que les délicats, les favorisés de la fortune, se sont réservé ainsi l'audition des grandes œuvres, en laissant seulement à la masse du public la liberté d'entendre les moins bonnes ou toutes les insanités qui remplissent les théâtres d'opérettes, les cafés-concerts, ou encore de ne rien entendre du tout. »

Cependant l'opinion insistait. Dans une lettre rendue publique, la Société des Auteurs et Compositeurs énumérait les œuvres exécutées par l'ancien Théâtre-Lyrique et qui n'auraient probablement pas vu le jour sans lui : *Faust, le Médecin malgré lui, Roméo et Juliette, Mireille, Philémon et Baucis*, de Gounod ; *la Perle du Brésil*, de Félicien David ; *Gastibelza, les Pêcheurs de Catane, les Dragons de Villars*, d'Aimé Maillart ; *Jaguarita*, d'Halévy ; *le Bijou perdu, Si j'étais roi, le Roi des Halles*, d'Adolphe Adam ; *la Reine Topaze*, de Victor Massé ; *les Troyens*, de Berlioz ; *les Amours du Diable, la Chatte merveilleuse*, de Grisar ; *la Fanchonnette, la Promise*, de Clapisson ; *Gil Blas*, de Semet ; *les Pêcheurs de perles*, de Georges Bizet ; *Maître Wolfram, la Statue*, d'Ernest Reyer ; *Dimitri*, de Joncières ; *le Bravo*, de Salvayre, et *le Capitaine Fracasse*, de Pessard !... — « Nouveau venu dans la carrière, il a plus fait à lui seul pour le progrès de l'art que ses deux aînés, l'Opéra et l'Opéra-Comique réunis... on peut dire qu'il est devenu une sorte d'institution nationale... »

Les entrepreneurs se manifestèrent.

Dès 1880 le Conseil Municipal était saisi d'une pétition de M. le Roy, organisateur de représentations lyriques populaires au théâtre du Château-d'Eau. Le 3 août 1880, M. J. de Bouteiller, au nom de la 5e commission, proposa de lui accorder 5,000 fr. de subvention. On passa outre. La première tentative effective de l'époque fut celle de M. de Lagrené qui, ayant pris la direction du théâtre du Château-d'Eau, le baptisa par anticipation Théâtre Lyrique Populaire, puis, hardiment, Opéra Populaire. Il fit connaître ses intentions aux conseillers, les invita à venir en juger, obtint le soutien des finances municipales, cependant, il ne recueillit que de la défiance. Elle se traduisit énergiquement le 21 mars 1884, à peine trois mois après :

Le Conseil : — Considérant que l'expérience de l'Opéra populaire n'a pas réussi ; que les finances de la Ville ne doivent pas être plus longtemps engagées dans cette entreprise ;

Délibère : — La subvention accordée a M. de Lagrené est supprimée à partir du 1er avril prochain.

Mais M. de Lagrené comptait des amis. Il fut soutenu si vivement et si longtemps qu'il en devait coûter 1.200.000 fr. à la Ville.

Les choses allèrent cahin-caha depuis. Où en sont-elles ?

L'ancien directeur du théâtre royal d'Anvers, M. Coulon, vient de retirer la demande qu'il avait faite de concession gratuite du Châtelet pour l'établissement d'un théâtre lyrique à ses risques et périls. M. Georges Rosenlecker, ex-impressario du théâtre libre musical de Rouen, a offert de reprendre cette tentative à Paris, sous garantie d'une subvention de 12.500 fr. par spectacle, — il ne faudrait pas bien entendu créer à côté de théâtre lyrique permanent. M. Chapé, plus récemment, a sollicité dans un but analogue la concession gratuite d'un des immeubles de la place du Châtelet (1). Il propose une sorte d'association avec la Ville et a d'avance rédigé son futur cahier des charges. M. Louis Morlet offre un loyer annuel de 100.000 fr., dont six mois payés d'avance, et justifiera d'une commandite de 600.000 francs, si on lui accorde le bail du théâtre du Châtelet. Son entreprise aurait le nom de *Théâtre lyrique municipal*, et jouerait alternativement l'opéra et l'opéra-comique pendant les douze mois de l'année. Le prix des places, réduit, serait de 3 à 5 francs. Sur tout cela plane une proposition de MM. Georges Villain et Hattat invitant l'Administration à engager des pourparlers avec l'Etat, pour savoir dans quelles mesures ce dernier pourrait subventionner l'œuvre naissante, et lui faciliter l'usage du vieux répertoire, *sans lequel un troisième théâtre lyrique ne pourrait vivre* (!).

C'est une œuvre instructive, moralisatrice, que le Conseil veut infliger à son bon peuple de Paris, nul ne l'ignore. Ces choses-là ne se discutent pas, elles s'imposent. 300.000 fr. de subvention sont vite trouvés, — cela suffira, paraît-il, à payer les cuivres, en surplus des recettes qu'on escompte. — Ainsi donc que de citations grecques, ou latines, ou carthaginoises, pour nous prouver que l'Art élève les âmes, adoucit les mœurs, assouplit les consciences électorales, et que rien n'est si

(1) Une observation : des 3 théâtres appartenant à la Ville de Paris, l'Opéra-Comique actuel est le moins vaste et sa scène ne se prêterait guère aux représentations d'œuvres magistrales du répertoire de l'Opéra. Si la Ville entend subventionner une scène lyrique populaire la Gaîté ou le Châtelet doivent seuls être considérés.

doux à l'oreille que la musique de M. Massenet. Il est également prouvé par ces messieurs du Conseil Municipal que les ouvriers du boulevard Charonne vont au café-concert parce qu'il leur est impossible d'aller à l'Opéra.

On imagine alors que créer une concurrence à bas prix aux deux établissements « nationaux » sera du meilleur effet. On s'ingénie à procurer à l'ouvrier la satisfaction du lyrisme — mais on fouille dans ses poches, c'est-à-dire dans le budget qu'il alimente de ses deniers. Et c'est ici la pierre d'achoppement administrative. Baste! Le théâtre lyrique « municipal » est une friandise qu'on ne saurait refuser à Paris. Il l'aura, avec les déchets musicaux des deux autres scènes, celles qui sont » nationales ». S'il n'est pas content, s'il retourne aux cafés-concerts où la pipe encense la chanson, le Conseil Municipal aura la satisfaction *d'avoir fait son devoir... Plaudite, cives!*

§ 3 — Mixte.

L'équité commerciale est de ne faire payer à chacun que ce qu'il consomme. Tout mode contraire, fût-ce dans le domaine intellectuel ou moral, constitue un arbitraire, source de conflits.

Les violons joueront-ils pour qui les paiera? L'Etat, sollicité en faveur de tous, subventionne des théâtres à genre multiple — dans toutes les cités où existent des scènes subventionnées, ce principe est sauvegardé.

Ici ce serait Paris, la population de Paris, qui paierait. Les édiles sont tenus à l'emploi des deniers selon la volonté des majorités qui les envoient. Sont-elles plus lyriques que dramatiques? Si les Sulpiciens de M. Deville préfèrent l'Opéra, les trôleurs de M. Baudin affectionnent l'Ambigu. La question de justice distributive se complique des injonctions électorales.

D'après les uns, la majorité de l'agglomération adore la musique. Ils excipent du succès des cafés-concerts. Est-ce vraiment pour la musique? Un seul établissement de ce genre avait réussi à faire salle comble avec des hommes de lettres, des curieux et des snobs *un jour par semaine*, en réveillant le souvenir des chansonnettes grivoises ou chauvines de nos pères. A côté, la chanteuse de genre ou le baryton sont déclarés ennuyeux. De là à courir à l'Opéra-Comique municipal il y a peut-être loin : le Conseil y admettra-t-il les chopes et les pipes?

D'après d'autres, le théâtre projeté ne devrait avoir aucun exclusivisme, sous peine d'être une œuvre mort-née. La Ville n'a-t-elle pas besoin que son théâtre ait une allure un tantinet officielle? Des commémorations y seront données, on y représentera les lauréats de l'Administration. Le prix pour drame ou comédie, sollicité par M. Quentin-Bauchart, en serait donc exclu? Le peuple parisien n'accepterait pas qu'on aille de gaîté de cœur, sans aucune satisfaction pour lui, jeter un énorme morceau de son budget dans le gouffre d'un établissement improductif. Les œuvres dédaignées des grands noms de la musique ou de la littérature le laissent froid. Et les *déchets* des scènes « nationales » ne seraient pas autre chose! Il faut que ce théâtre n'ait rien de spécial, hors son caractère bien défini de « municipal ». (C'est sans doute un peu grotesque à préciser ainsi.) Autrement, disent-ils, ce sera de la mauvaise besogne, inutile...

M. Alphonse Humbert, dans l'article que nous avons déjà cité, affirme qu'un genre mixte serait d'un grand théâtre de province. Il n'y a donc que la musique qui soit digne de la CAPITALE? Cette prétention fait sourire. En 1878, quand des pourparlers furent engagés entre l'Etat et la Ville dans le dessein de créer un théâtre lyrique populaire, le sous-secrétaire des Beaux-Arts, M. Edmond Turquet, terminait ainsi son exposé : « La création d'un Opéra populaire devrait être complétée par celle d'un théâtre de drame. » Ne serait-ce pas l'avis de M. Henry Roujon?

M. Viollet-le-Duc, dans son rapport du 10 juillet 1879, exposait succinctement que le drame français ne remonte guère au delà de 1830, malgré les tentatives de la fin du dernier siècle. Il n'a pas les traditions de la tragédie ni de la comédie, son répertoire est pauvre. A part un très petit nombre d'œuvres magistrales, les meilleurs drames remis à la scène paraissent vieillis de forme et d'idée. Il aurait donc fallu recourir aux écoles nouvelles « mais ne peut-il se faire — et cela doit arriver — qu'il se rencontre de jeunes auteurs, largement pénétrés des grands devoirs qui doivent dominer notre société, allant chercher, soit dans les exemples de l'histoire, soit dans les sentiments modernes, les sujets susceptibles de faire impression sur le public et à relever le sens moral de la nation? »

A ce moment le directeur du théâtre des Nations offrait de satisfaire le désir général en améliorant la situation des petites places, dont il aurait sensiblement

abaissé le prix, pour arriver à la création d'une grande scène dramatique populaire. Il eût concédé, chaque jeudi, la moitié de son théâtre, gratuitement, aux écoles de la Ville, en des matinées composées d'une conférence et d'une représentation choisie. Mais le Conseil souhaitait un théâtre dont les dispositions répondissent complètement à son programme, c'est-à-dire qui louât des places convenables à 2.500 ou 3.000 spectateurs. Or, la salle des Nations ne peut en contenir que 1.800.

Un écart peu sensible dans les prix minima constituait une des conditions essentielles de ce programme. Les subventions ont surtout pour but de le permettre aux directeurs. L'Opéra-Comique, par exemple, reçoit environ 1.500 spectateurs. Il suffirait donc, en moyenne, que les places fussent augmentées de 0 fr 666 pour remplacer sa subvention quotidienne de 1.000? Au Théâtre-Français, pour 300.000 fr. annuels, 0 fr. 564 par tête combleraient l'écart.

Il paraissait à craindre que les salles dont on disposait ne pussent donner complète satisfaction. Paris fournit à peine 500.000 spectateurs au théâtre, sur près de trois millions d'habitants. L'immense majorité s'abstient parce qu'une dépense de 30 à 40 fr., pour une famille est trop élevée, parce que ceux qui n'ont qu'un ou 2 francs à consacrer à ce plaisir préfèrent s'en priver plutôt que d'être péniblement assis. Ah ! si on pouvait offrir au public une salle de 3.000 à 4.000 fauteuils dont le coût ne dépasserait pas 2 fr., avec des pièces neuves, des artistes passables, le problème serait promptement élucidé !

Deux ans après M. Viollet-le-Duc, le 7 mai 1881, MM. Aristide Rey, J. de Bouteiller, et plusieurs de leurs collègues proposèrent de nouveau, la création d'un théâtre municipal populaire, à prix réduits, dans la salle du Châtelet. De nos jours M. Raoul Gunsbourg, directeur du théâtre de Monte-Carlo, ayant offert une formule assez conforme aux satisfactions électorales, un des vice-présidents du Conseil, M. Landrin a demandé derechef l'ouverture au Châtelet d'un répertoire de drame populaire.

Plus près de nous encore, voici le fantaisiste projet d'exploitation d'un théâtre municipal à *genre mixte*, par M. Gabriel Parisot, directeur de l'*Utile Office* (?). Ce théâtre, ouvert toute l'année, jouerait le grand Opéra, avec ballet, la Traduction (?), l'Opéra-Comique, la Tragédie, le Drame, la Comédie et le Vaudeville. Chaque

jour, spécialement consacré à l'un des différents genres, permettrait l'accès des divers ouvrages aux laborieux des classes populaires, sauf le dimanche, *où le programme se composerait invariablement d'un Opéra accompagné d'un Drame, d'une Comédie, d'un Ballet ou d'un Vaudeville.* Deux matinées gratuites par mois, le jeudi, 1° pour les vieillards des maisons de retraites et les convalescents des hôpitaux; 2° pour les enfants des écoles et des pensionnats libres; 3° pour les aveugles.

Les systèmes de M. Parisot sont des plus compliqués. On y relève :

— Ces cours auraient lieu dans les dépendances du Théâtre. — Le grand foyer serait transformé en musée, exposition permanente du Théâtre et de la Musique. — Ses artistes et les employés seraient admis à la participation aux bénéfices. — La subvention serait mise en actions de 25 fr. (placement de 1er ordre). — Un genre d'abonnement en deux séries. La première donnant droit à 30 fr. de places numérotées, à l'insertion d'une annonce permanente dans le journal-programme, à l'inscription parmi les fournisseurs de l'*Œuvre du Livre et de la Presse,* à une part proportionnelle dans la distribution supplémentaire de places de Théâtres, Concerts, Expositions, Bals, etc; la deuxième jouissant d'une partie seulement des avantages de la première série. Chaque abonné recevrait un tableau de vitrine mentionnant sa qualité, Ces abonnés ne pourraient appartenir qu'au petit et au moyen commerce, s'engageant à ne délivrer au public les places dont ils seraient titulaires, que comme primes ou en remboursements d'achats. —

Et, après avoir nomenclaturé le prix du vestiaire et du journal-programme, il nous apprend que le service de la salle serait fait par trente ouvreuses sous la surveillance de quinze huissiers en habit noir ornés de chaînettes, et développe le « rayonnement de bienfaisance, artistique et social du Théâtre Municipal, sur les autres spectacles et les classes laborieuses». Il ajoute encore que ce théâtre, conformément à l'usage établi, acquitterait le droit des pauvres, mais qu'il n'en verserait pas le montant à l'Assistance publique, réservant les fonds capitalisés à la pratique de l'*Assurance contre la chute des pièces*. Etc., etc.

Ces flots d'une imagination bien intentionnée prouvent combien on arrive à s'égarer dans une question si aléatoire, si lamentable hier, si douteuse demain. Une seule constatation demeure, la quasi-nécessité que la

Ville ait son théâtre à elle, lyrique ou mixte, pourvu qu'il soit « municipal ».

§ 4 — Pour le Peuple.

La Ville aime le Peuple. Elle veut le moraliser par l'art dramatique, sinon par la musique, mais elle ne l'a guère consulté. Est-il vrai qu'il déteste la musique banale et facile, quoiqu'il la comprenne mieux, semblable à la petite bourgeoisie ? qu'il ne s'extasie aux harmonies saisissantes, aux cadences absolues, qu'il ne répète qu'à son corps défendant chaque mesure des mélodies qui ont pour point de départ le balancement d'un rythme ? M. Levraud l'affirmait dans la discussion de 1883 : « La population aime la musique et elle en a un tel besoin qu'à l'heure actuelle elle afflue dans les cafés-concerts, où on lui fait entendre, au point de vue de la musique comme au point de vue des paroles, des œuvres médiocres et frelatées » (1). Et M. Deville a ajouté que le café-concert était la honte artistique de notre époque.

Certes, personne ne proteste, mais laissez-nous tranquilles avec toute votre morale ! Il est un grand principe qui devrait vous dominer : si l'art est le transmetteur et le propagateur de la Beauté, s'il élève l'intellectualité d'une foule, il faut qu'il vive, qu'il subsite, qu'il se renouvelle avec les âges. Le vieux tronc de l'esprit s'adorne à chaque époque de nouvelles branches. Si vous ne vous en tenez qu'à la seule moralité, vous n'aurez que la médiocrité. Où sont vos auteurs, dans tout cela, dans cette discussion inutile sur un patrimoine littéraire dont s'écroulent les bâtisses ?

Les poètes reflètent les races (ceux qui demeurent), leur lyrisme reste imprégné des rêveries sociales qui les ont environnés. Leur œuvre devient un prisme. Intéresser toute une foule ? M. Maurice Pottecher ne l'a-t-il pas espéré à Bussang, capter une assemblée « d'autant plus complète qu'elle réunirait sur les gradins le premier des philosophes de la nation et le dernier des portefaix de la halle ». Non sans étonner maint camarade clairvoyant de l'instabilité populaire, du peu de solidité du lien intellectuel. Ici même, M. Louis

(1) Deux cent soixante-quatorze établissements chantants, d'où partent chaque année de dix à quinze mille chansons nouvelles (d'après M. Dauzat, du *Figaro*). Auteurs, artistes, musiciens, éditeurs, agences de recrutement, toute une administration et toute une institution !

Dumur a douté de « la possibilité d'intéresser à la fois et également, au moyen d'une œuvre de l'esprit, une assemblée composée de la sorte ». Où trouvera-t-on la pièce lyrique ou dramatique, capable de réunir des suffrages aussi divers? La trouverait-on ?

Il ne peut exister d'œuvre assez vaste pour contenir l'esprit général. Le Théâtre Libre a tenté, hardiment, l'emancipation d'un public qui porta désormais ses exigences ailleurs; il ne révéla pas seulement des téméraires ou des indisciplinés, il donna une indication nouvelle sur le mieux dramatique. Le sens populaire s'y découvrit souventes fois, dans ces œuvres, car il s'y trouvait un peu des revendications de tous. Des cris de la chair et des aspirations idéales y ont vibré, avec de vraies larmes et de vraies douleurs.

Les masses détestent les états d'âme, les fines psychologies qui nécessitent une instruction préalable. Elles veulent comprendre facilement, et vite. La critique des mœurs ne leur sourit que si elle se complète de faits. La littérature dramatique, si goûtée des dilettantes philosophiques, ne saurait donc s'adapter au théâtre que rêvent d'édifier les Conseillers parisiens. Ne faudra-t-il pas saisir ces foules, ces populations en de multiples circonstances de leur existence sociale, et aussi dans leurs rapports avec la représentation édilitaire ?

N'y faudra-t-il pas, sur cette scène :

— Des figurations officielles, municipales, de gala, de concours ? — D'autres qui s'inquiéteront plus de l'art dramatique que des hauts visiteurs ou des circonstances distributives des concours administratifs ? — D'autres enfin qui n'auront pour but que de distraire la grande masse électorale, qui en voudra, sinon pour son argent, du moins pour ses bulletins de vote?

La marchandise intellectuelle à débiter a cette clientèle aussi diverse que peu payante devra nécessairement être variée. A la première série figureraient le répertoire classique, les chefs-d'œuvre, la sauce académique et les poètes officiels de la République. Les célèbres ou à demi, parents ou voisins de l'Institut, les lauréats de l'amitié y auront l'écoulement d'à-propos aussi versifiés que municipaux. On y couronnera nombre de bustes, d'incalculables anniversaires y seront glorifiés. Le percement de chaque rue, l'émission triomphale d'un emprunt 2 1/2 y donneront lieu à la récitation d'une ode de circonstance. Cette « maison de Molière » communale deviendra la « maison de

Marcel ». L'émotion dramatique, le réveil d'un art affaissé, la moralisation désirée n'auront, il est certain, guère d'émulation dans ces journées pompeuses.

Les représentations de la deuxième série ? Je doute : auteurs célèbres ou nouveaux, poètes « arrivés » ou grimpant encore péniblement l'escalier de la réputation, pièces vraiment littéraires ou forgées selon le mode habituel des spectacles à recettes, historiques ? psychologiques ? ou a grand spectacle ? féeries, défilés, bataillons, barricades, coups de canon, voilà comment on meurt pour vingt-cinq francs ! Messieurs de la quatrième commission, mille grâces !

Troisième série, les cirques de Belleville-Villette ? Très facile, et pourtant énormément fatigant. Car ce public électoral, facile à enthousiasmer, peu scrupuleux sur la fraîcheur des décors, le style des pièces, la qualité des acteurs, se lasse avec une rapidité sans exemple. Il lui faut du nouveau, toujours du nouveau, fût-il ressuscité d'Anicet Bourgeois ou de Dumas père. Toutes les pièces du Boulevard du Crime, du petit Lazari, de l'Ambigu ne feraient qu'une bouchée, et gare à la colère de l'électeur influent du Gros-Caillou qui se verrait refuser son strapontin et ses quinze fauteuils, pour sa famille et ses amis.

Ah ! bons conseillers, à qui voulez-vous faire accroire que vos mirifiques projets aient seulement l'agrément de la méthode ? Est-ce uniquement aux collèges électoraux que vous dominez de votre verbe désordonné ? N'oubliez pas que vous détenez dans vos mains le pain et la santé morale de milliers de familles. Ce mélange de politique et d'administration dans le domaine artistique produit les plus déplorables effets. En *achats*, ce sont les navets imposés par les personnalités influentes, en *bourses*, les aspirants apparentés ou considérés, en *concours*, les candidats de la même farine. La « cantate » municipale, avec sa commission de musiciens et de librettistes mâtinés de chefs de bureaux en est une triste preuve.

Lui-même, le dernier rapporteur du théâtre lyrique, déplore « que l'Etat, mécène administratif, qui ouvre des écoles, institue des concours, organise des expositions, distribue des commandes, fournit des subventions, en soit arrivé à imposer des formules, à patronner des écoles, à favoriser des coteries... » Il faut uniquement, pour un théâtre populaire, vivre avec le peuple et le comprendre. Plus les pièces qu'on lui offrira dépeindront ce qu'il connaît de la vie, plus son émoi sera

réel. Le mépris de l'art pour l'art, la synthèse sociale, l'ardeur des vrais sentiments, sans recherche et sans fard, lui parleront mieux que tous nos rituels scéniques. Des idées, le plaisir des yeux, le secoûment de l'égoïsme l'élèveront au-dessus de sa bassesse quotidienne. Alors peu importe que ces pièces soient baptisées opéra, drame, comédie ou féerie.

Du théâtre neuf, des genres inconnus, une rhétorique impeccable, à quoi bon. Le sentiment populaire s'accommode parfaitement des naïvetés topiques qui font sa joie. Il applaudit encore à la voix du sang, jouons cartes sur table, c'est la croix de ma mère, laissez passer la justice de Dieu, et ne rit guère de la multiplication horaire des viols et des incestes.

Des projets compréhensifs de ce mode se sont offerts au Conseil, car le lyrisme n'y est pas unanime. M. Landrin raisonnait juste le 9 juin 1896 en parlant d'un théâtre populaire « d'un art plus élevé, plus conforme aux besoins du public, mais conservant son caractère indispensable d'amusement, de délassement, sans tomber dans une pruderie ridicule et par cela dans le genre ennuyeux ».

La proposition de M. Debruyère est un modèle pratique pour tous les goûts. Elle consiste dans l'unique direction des trois théâtres municipaux. Au Châtelet, il donnerait des pièces à grand spectacle et des drames historiques. A la Gaîté des opérettes et des opéras-comiques de genre léger. Au Lyrique enfin, les œuvres de jeunes maîtres de l'époque, ainsi que les chefs-d'œuvre d'un ancien répertoire, trop délaissé aujourd'hui et dont une partie est peu connue. Il offre un loyer de 125.000 fr. pour le Châtelet, avec la charge du Concert Colonne, ou de 175.000 fr. sans M. Colonne, pour la Gaîté 80.000 fr. (le loyer actuel), et demande une subvention de 250.000 fr. (avec exemption de loyer, d'assurances et d'impôts) pour le Théâtre-Lyrique « seul moyen, dit-il, qui permettra à ce dernier de vivre d'une façon normale et durable. »

M. Raoul Gunsbourg, ferme sur les rangs, sollicite la construction par la Ville, n'importe où, d'un vaste amphithéâtre de deux mille places où il donnerait quotidiennement et *gratuitement*, à ses frais, des drames héroïques et patriotiques. Compensation ? Oh ! presque rien, la salle du Châtelet, avec une subvention à débattre, pour le Théâtre-Lyrique. Ce théâtre de grand drame national et populaire, gratuit, serait alimenté : pécuniairement, uniquement par le généreux directeur;

artistiquement, par les chefs-d'œuvre classiques de Corneille, Racine, etc., par les drames de cape et d'épée genre Dumas, et par des ouvrages inédits que des auteurs contemporains consentiraient à donner à la foule, *n'ambitionnant d'autre rémunération que l'honneur de lui prodiguer leur génie.* M. Gunsbourg est un audacieux qui connaît son monde.

D'autres projets encore, d'autres discussions, d'autres délais. Pourtant il y a du bon, dans tout cela. Que la Ville ne s'en inspire-t-elle pas, lors même qu'elle préférerait exploiter par ses mains? Scène du Peuple, pour le peuple, serait un beau sous-titre au Théâtre Municipal. Que de glanes et de bouquets futurs si, clairvoyante, notre Assemblée communale nous léguait une œuvre durable. Ce n'est heureusement pas le désir qui lui manque.

Postface. — Des gens de lettres et des musiciens, des amis que cette question intéresse, plusieurs Conseillers, ayant eu connaissance de cet essai avant son impression, nous ont demandé de vouloir bien conclure d'une façon aussi précise que possible. Personnellement, c'eût été nul. La mode étant aux petites enquêtes, nous en avons fait une à ce sujet. En voici une condensation de principes succincte:

— Paris n'est pas seulement Paris, c'est-à-dire, la France sublimée, c'est encore la lice où viennent s'essayer tous les talents. — Le rôle de Paris est donc la révélation, sinon la consécration des talents.

— L'encouragement et l'*amélioration* (?) du théâtre vaut bien l'encouragement des courses de chevaux ou de bicyclettes, pour lesquelles la Ville a voté des sommes.

1° *Le Théâtre de Paris doit donc être « municipal », sans imitation d'aucun autre, et n'avoir rien d'une entreprise privée;*

2° *Il devra émettre des noms nouveaux, auteurs, compositeurs et acteurs, à la presque exclusion des gens arrivés à la réputation;*

3° *Il sera pour l'Art et pour le Peuple;*

4° *Paris est assez riche pour y dépenser sans compter.*

Certains correspondants apportent des idées de détails sur la composition des commissions, l'administration financière, la modicité de prix à atteindre, l'éducation esthétique à inculquer aux enfants des classes laborieuses, les cérémonies officielles à abriter, etc. Ce n'est ni

le lieu ni le temps de les énoncer par le menu. On verra par la suite, quand ces messieurs se mettent à la besogne. Mais il ne fait de doute pour personne que Paris ne puisse et ne doive dépenser pour une telle œuvre autant que l'Etat pour son meilleur théâtre.

LÉON RIOTOR.



SARTOR RESARTUS

VIE ET OPINIONS DE HERR TEUFELSDRŒCKH

(*Suite* [1])

—

LIVRE III

CHAPITRE X

LA CORPORATION DES DANDYS

Sommaire. Définition du Dandy. La Secte des Dandys est une nouvelle forme de la primitive superstition du Culte de soi-même. A quoi elle se distingue. Leurs Livres Sacrés (Novelles fashionables) illisibles. Articles de Foi du Dandysme. — Confrérie des Gueux ; voués à une perpétuelle Pauvreté ; adorateurs de la terre ; se distinguent par une nourriture et un costume particuliers. Tableau d'un intérieur de Gueux ; et d'un intérieur de Dandys. Teufelsdrœckh craint que ces deux sectes ne se répandent au point de se partager toute l'Angleterre, et de se heurter alors effroyablement.

D'abord, en ce qui concerne les Dandys, examinons, avec quelque exactitude scientifique, ce qu'un Dandy spécialement est. Un Dandy est un homme qui porte des Habits, un Homme dont l'état, l'office, l'existence, consiste à porter des Habits. Toutes les facultés de son âme, de son esprit, de sa bourse et de sa personne sont héroïquement consacrees à cet unique but : porter comme il sied les Habits : de sorte que, comme d'autres s'habillent pour vivre, il vit pour s'habiller. La souveraine importance des Habits, pour la démonstration de laquelle un Professeur allemand, pourvu d'une érudition et d'une pénétration sans égales, écrit tout un énorme ouvrage, s'est fait sentir, sans effort, comme un instinct de génie, dans l'intellect du Dandy ; il est un inspiré du Drap, un poète du Drap. Ce que Teufelsdœckh appellerait une « Divine Idée du Drap » est né avec lui ; et ceci, comme toute Idée de cet ordre, doit se manifester, sous peine de lui déchirer le cœur d'inexprimables angoisses.

(1) V. *Mercure de France*, Nos 71, 72, 74, 76, 77, 78, 79, 81, 82, 84, 85.

Mais, enthousiaste généreux et créateur, il met intrépidement son Idée en action ; il se montre au genre humain en une guise particulière ; il va, témoin et vivant Martyr de l'éternelle gloire des Habits. Nous l'appelions Poète : son corps n'est-il pas en effet le vélin (rembourré) où il écrit, avec les fines nuances d'Huddersfield (1), un Sonnet au sourcil de sa maîtresse ? Que dis-je, une Epopée, un *Clotha Virumque cano*(2), pour l'univers entier, en vers macaroniques (3), que tout le monde peut lire. Bien plus, si vous accordez, ce qui semble admissible, que le Dandy ait en lui un principe pensant, et quelques notions de Temps et d'Espace, n'y a-t-il pas dans cette consécration de toute une vie au Drap, dans ce volontaire sacrifice de l'Immortel au Périssable, quelque chose (quoique en sens inverse) de cette fusion, de cette identification de l'Eternité avec le Temps, qui constitue, avons-nous vu, le caractère prophétique ?

Et maintenant, pour tout ce perpétuel Martyre, pour toute cette Poésie, pour toute cette Prophétie même, qu'est-ce que demande en retour le Dandy ? Uniquement, pouvons-nous dire, que vous reconnaissiez son existence ; que vous admettiez qu'il est un objet vivant ; ou même, à défaut de cela, qu'il est un objet visuel, une chose qui peut réfléchir les rayons de la lumière. Il ne sollicite pas votre argent ni votre or (au delà de ce que la Loi ladre lui a déjà assuré) ; simplement un regard de vos yeux. Comprenez bien sa mystique signification, sans quoi elle sera complètement perdue et dénaturée pour vous ; regardez-le seulement, et le voilà heureux. Ne pouvons-nous à bon droit crier au scandale en présence d'un monde ingrat qui refuse même cette pauvre faveur, qui gaspille ses facultés optiques sur des Crocodiles empaillés et sur des Frères-Siamois ; et qui, pour cette prodigieuse merveille-des-merveilles domesque, un Dandy vivant, n'a qu'un regard de hâtive indifférence, et un mépris à peine déguisé ! Nul Zoologiste ne le classe parmi les Mammifères, nul Anatomiste ne le dissèque avec soin : avons-nous jamais vu dans

(1) Hudderfield (York) : Châles, velours, draps légers, tissus mélangés.
(2) Clotha, de Clothes, Habits.
(3) Vers macaroniques. Carlyle s'est déjà servi (liv. I chap. IX, *Adamitisme*) du mot *macaroni* en parlant des Dandys. Il y avait effectivement encore à son époque un « Macaroni Club », fondé, vers la fin du siècle dernier, par des Dandys de distinction. Ce mot « macaroni » désignait le langage affecté des Dandys, mêlé d'expressions exotiques, surtout françaises.

nos Museums quelque préparation de Dandy ; quelque spécimen de Dandy conservé dans l'esprit-de-vin ? Lord Herringbone (1) a beau porter un costume puce, avec une chemise et des bottines puce, cela ne frappe pas ; le public sans discernement, occupé de besoins plus grossiers, passe à côté indifférent et s en va ailleurs.

Par le fait, l'on peut dire que la Curiosité, comme la Chevalerie, a fait son temps. Mais peut-être n'en est-il ainsi, que parce qu'elle est assoupie : car voici surgir la Philosophie-des-Habits, pour ressusciter, assez étrangement, à la fois les temps de croyance et les temps d'examen ! Que les saines vues de cette Science viennent à prévaloir, et la nature essentielle du Dandy, avec la mystique signification qui est en lui, ne restera pas toujours ignorée par la faute d'une risible et lamentable méprise. Le long extrait suivant du Professeur Teufelsdrœckh pourrait bien présenter l'affaire, sinon sous son vrai jour, du moins d'une manière qui facilite cette élucidation, Il est à regretter, du reste, qu'ici, comme si souvent ailleurs, une quasi-myopie de hibou, ou bien une espèce de tendance inutilement ironique, maligne, vienne quelque peu troubler la pénétrante perpicacité philosophique du Professeur ; à nos lecteurs d'en juger :

« Dans ces temps distraits », écrit-il, « où le Principe » Religieux, chassé de la plupart des Eglises, ou bien » réside inaperçu dans le cœur des hommes de bonne » volonté, épiant là quelque Révélation nouvelle, l'ap- » pelant de ses vœux et y travaillant silencieusement ; » ou bien erre sans abri par le monde, comme une » âme sans corps cherchant son organisation terrestre,— » en combien d'étranges moules, en combien de Supers- » titions et de Fanatismes, ce Principe, tâtonnant et » égaré, ne se coule-t-il point ! Le plus noble des » Enthousiasmes de la nature humaine est pour le » moment sans Exposant (2) ; mais il persévère indes- » tructible, infatigable, et travaille aveuglément dans » la grande profondeur chaotique : et c'est ainsi que, » Secte après Secte, Eglise après Eglise, il va sans cesse » se corporifiant, pour se dissoudre encore en de nou- » velles métamorphoses.

(1) Lord Herringbone, c'est-à-dire Lord Arête-de-Hareng. Carlyle semble comparer les Dandys de son temps, pincés dans leur costume puce, à des squelettes de harengs.

(2) On sait qu'en algèbre l'exposant est le petit chiffre placé à droite et un peu au-dessus d'un nombre, et qui en exprime la puissance.

« Ceci est surtout visible en Angleterre, laquelle » étant, en même temps que la plus riche, la plus » ignorante des nations européennes, offre précisément » l'élément (c'est-à-dire le milieu de Chaleur et de » Ténèbres) où naissent le mieux ces monstruosités et » ces anomalies. Parmi les récentes Sectes qui se sont » formées dans ce pays, une des plus remarquables, une » de celles aussi qui relèvent le plus immédiatement de » notre sujet, est la Secte des *Dandys*. Le moment est » venu de donner, sur cette Secte, les renseignements » que nous avons été à même de recueillir à son » égard.

« Certains Journalistes Anglais, il est vrai, gens » n'ayant généralement pas le sens du Principe Reli- » gieux, ou incapables de juger de ses manifestations, » parlent, dans leurs brèves et énigmatiques notices (1), » comme si les Dandys étaient plutôt une Secte Séculiè- » re, et non une Secte Religieuse ; mais pour l'observa- » tion psychologique, son caractère de dévotion, et » même de sacrifice, est suffisamment évident. Si elle » appartient au Culte des-Fétiches, ou au Culte-des- » Héros, ou au Polythéisme, ou à n'importe quel autre » culte, cela peut, dans l'état actuel de nos renseigne- » ments, rester en question (*schweben*). Une certaine » nuance de Manichéisme, d'un Manichéisme qui, du » reste, n'affecte pas la forme gnostique, peut être » discernée dans cette Secte ; et aussi (car l'Erreur » humaine tourne dans un cycle, et réapparaît par in- » tervalles) une ressemblance assez grande avec la Su- » perstition des Moines du Mont-Athos, qui, en s'abstenant » de toute nourriture, et à force de regarder de toute » leur attention leur nombril, en venaient à y discerner » la vraie Apocalypse de la Nature, et le Ciel dévoilé. » Autant que je sache, cette Secte des Dandys semble » n'être qu'une modification, appropriée à notre temps, » de la Superstition primitive appelee *Culte de soi-même* ; » Superstition que Zoroastre, Confucius, Mahomet, et » d'autres, s'efforcèrent plutôt de régler et de modérer, » que d'extirper, et qui ne s'est trouvée complètement » rejetée que dans les formes plus pures de la Religion. » C'est pourquoi, si l'on veut appeler cela un Ahrima- » nisme ressuscité, ou une nouvelle forme du Culte-du- » Démon, je n'ai, autant que j'en puis juger pour le » moment, pas d'objection à faire.

« Du reste, ces gens qu'anime un zèle de nouvelle

(1) Par exemple ce que l'on appellerait aujourd'hui les « Echos mondains ».

» Secte, montrent du courage et de la persévérance, et » ce qu'il y a de force dans la nature humaine, aussi » assujettie qu'elle soit. Ils affectent une grande pureté » et le séparatisme, se distinguent par un costume » particulier (sur lequel on a donné quelques renseigne- » ments dans la première partie de cet ouvrage), et, » autant que possible, par un parler particulier (appa- » remment quelque *Lingua-franca* baragouinée, quelque » jargon Franco-Anglais); et s'efforcent, enfin, de garder » une vraie tenue nazaréenne, et de se préserver des » souillures du monde.

« Ils ont leurs Temples, dont le principal se trouve, » comme le Temple de Jérusalem, dans leur métropole, » et est nommé *Almack's* (1), mot d'une incertaine » étymologie. Ils adorent principalement de nuit, et ont » leurs Grands-Prêtres et leurs Grandes-Prêtresses, qui, » du reste, ne sont pas nommés à vie. Leurs rites, » auxquels certains attribuent un caractère ménadique, » ou quelque chose peut-être des rites éleusiniens ou » cabiriques, sont tenus rigoureusement secrets. La » Secte a naturellement ses Livres Sacrés; ils les ap- » pellent *Novelles Fashionables* : toutefois le Canon » n'en est pas définitif; quelques livres sont canoniques, » d'autres non.

« Je me procurai, non sans y mettre le prix, quelques » exemplaires de ces Livres Sacrés, et, dans l'espoir » d'un exact éclaircissement, et avec le zèle propre à » qui scrute la question des Habits, je me mis à les in- » terpréter et à les étudier; mais bien inutilement; cette » vigoureuse faculté de lecture, que l'on ne me refusera » point, ici pour la première fois échoua, fut mise à » quia. En vain appelai-je toute mon énergie (*mich* » *weidlich anstrengte*), fis-je tout mon possible; après » un court moment, invariablement, mes oreilles étaient » prises, je ne dirai pas de bourdonnements, mais d'une » espèce d'indiscontinu, insoutenable grincement de » guimbarde (2) et de sifflement strident; à quoi succé- » dait bientôt la plus affreuse sorte de sommeil magné-

(1) *Almack*, nom du « Temple des Dandys »; c'est le local de leur club. Ce local fut construit en 1765 par un Ecossais, Mackall, et nommé d'après lui, par anagramme, Almack. Les membres appartenaient presque tous à la plus haute noblesse, et c'était une grande marque de distinction que d'être admis dans leur cercle. Depuis, l'expression Almack est usitée pour les bals de la haute société. Ce Club porte maintenant le nom de *Willis's rooms* (M. Fischer).

(2) On sait qu'une guimbarde est un petit instrument sonore, en acier, dont on joue en le tenant entre les dents et les lèvres, et dont la vibration horripile ainsi moins l'ouïe que la tête même tout entière.

» tique. Et si je m'efforçais de secouer ce sommeil, si je
» refusais absolument de me rendre, c'était alors une
» sensation jusqu'alors inéprouvée, comme un *delirium*
» *tremens*, puis une syncope totale : si bien qu'enfin, par
» ordre du Médecin, redoutant la ruine de toutes mes
» facultés intellectuelles et physiques, un détraquement
» général de ma constitution, je dus à contre-cœur mais
» résolument m'abstenir. Me trouvais-je en face de quel-
» que miracle; dans le genre de ces globes de feu, et
» de ces prodiges célestes et infernaux, qui, dans les
» Mystères juifs, ont de même maintes fois frappé
» d'épouvante le Profane ? Quoi qu'il en soit, un tel
» insuccès de ma part, après des efforts si consciencieux,
» doit faire excuser l'imperfection de cette esquisse;
» esquisse bien incomplète, mais pourtant la plus com-
» plète que je pusse donner d'une Secte trop singulière
» pour passer inaperçue.

« Tenant à ma vie et à mon bon sens comme je le
» fais, nulle puissance au monde ne pourra me contrain-
» dre, en tant qu'homme privé, à ouvrir une autre
» *Novelle fashionable*. Mais par bonheur, dans ce di-
» lemme, il me tombe un secours des nues, un secours
» qui est pour moi sinon la victoire, du moins la déli-
» vrance. J'avise un jour un de ces ballots de livres, que
» la *Stillschweigen'sche Buchhandlung* (1) a coutume de se
» faire envoyer d'Angleterre. Il y avait, suivant l'usage,
» pour l'emballage intérieur, diverses feuilles de macu-
» lature (*Maculatur-blætter*) : ces feuilles, le Philosophe-
» des-Habits, avec un certain respect mahométan
» même pour le papier de rebut, où un savoir curieux
» peut parfois se rencontrer (2), ne dédaigne point d'y
» jeter les yeux ; les Lecteurs peuvent juger de son
» étonnement, lorsque, sur une de ces méchantes
» feuilles de rebut, ayant appartenu probablement à
» quelque exemplaire mal venu d'un de ces Périodiques
» anglais que l'on nomme là-bas *Magazines*, apparaît
» quelque chose comme une Dissertation sur ce sujet
» même des *Novelles Fashionables !* L'auteur de cette
» Dissertation se place, il est vrai, à un point de vue
» séculier; dirigeant, non sans âpreté, son écrit contre

(1) La *Librairie-du-Silence*.

(2) « Respect mahométan ». Peut-être Carlyle a-t-il ici confondu quelques souvenirs? On sait, en effet, qu'en Chine, dans certaines villes, les chiffonniers recueillent pieusement les papiers couverts d'écriture, et vont criant : Respectez le papier sur lequel des caractères sont tracés ! Carlyle sûrement, tout en nous paraissant faire ici confusion quant à sa provenance, n'ignorait pas ce détail. *Voy.* son passage sur les Lettrés chinois, dans les *Héros*.

» un certain individu nommé *Pelham*, lequel paraît
» être le Mystagogue, le grand Enseigneur, le Prédica-
» teur de la Secte ; de sorte que, chose du reste qu'on
» ne pouvait demander de feuilles si fugitives et frag-
» mentaires, le véritable Secret, la physionomie et la
» physiologie religieuses de la Corporation des Dandys
» ne s'y dévoilent aucunement. Cependant, des clartés
» jaillissent par intervalles, dont j'ai tâché de profiter.
» Je trouve même, dans un passage choisi parmi les
» Prédications, ou Théogonies mythiques, ou quelcon-
» ques autres (car le style semble fort peu approprié)
» de ce Mystagogue, je trouve quelque chose qui paraît
» être une Profession de foi, un Credo de l'Homme,
» selon les Principes de cette Secte. Cette Profession de
» foi, ce Credo, je vais donc, étant donné que ce docu-
» ment provient d'une source si authentique, le dispo-
» ser ici en Sept articles distincts, le communiquer, sous
» une forme très abrégée, au Public allemand. J'en
» finirai là-dessus avec cette affaire. On remarquera aussi
» que, pour éviter toute chance d'erreur, je cite, autant
» qu'il se peut, littéralement d'après l'Original :

« *ARTICLES DE FOI*

« 1. Les fracs ne doivent en rien rappeler la forme
» d'un triangle ; en même temps, les plis doivent être
» soigneusement évités par derrière.

« 2. Le collet est un point très-important : il doit
» être bas par derrière, et légèrement enroulé.

« 3. Aucune licence de la mode ne peut autoriser un
» homme de bon ton à adopter le luxe postérieur des
» Hottentots.

« 4. Le salut est dans un habit à queue d'aronde.

« 5. Le bon goût d'un gentleman nulle part ne
» s'affirme plus délicatement que dans ses bagues.

« 6. Il est permis au genre humain, sous certaines
» restrictions, de porter des gilets blancs.

« 7. Les pantalons doivent être excessivement col-
» lants aux hanches. »

« Toutes Propositions que je me contente, pour l'ins-
» tant, de repousser modestement mais péremptoire-
» ment et sans appel.

« Formant un contraste étrange avec cette Corporation
» des Dandys, il existe une autre Secte anglaise, origi-
» naire, à ce que je crois savoir, d'Irlande, où son siège
» principal se trouve encore ; mais connue aussi dans l'Ile
» principale, et qui du reste se répand rapidement par-

» tout. Cette Secte n'ayant pas jusqu'ici promulgué de
» Livres Canoniques, elle reste pour moi couverte de la
» même obscurité que celle des Dandys, laquelle a pu-
» blié des Livres que les facultés humaines sont impuis-
» santes à lire sans assistance. Les membres de cette
» Secte paraissent désignés par une grande variété de
» noms, suivant les lieux divers où ils sont établis : en
» Angleterre ils sont généralement appelés la *Drudge*
» *Sect* (1) ; ou encore, d'une manière assez peu philoso-
» phique, les *White Negroes* (2) ; et, en signe de mépris
» surtout par les membres des autres Communions, la
» *Ragged-Beggar Sect* (3). En Ecosse, d'autre part, je les
» trouve appelés *Hallanshakers*, c'est-à-dire la *Stook of*
» *Duds Sect* (4) ; tout membre actif reçoit le nom de
» *Stook of Duds* (5), par allusion, sans doute, à leur
» Costume professionnel. En Irlande enfin, ou, comme
» nous l'avons dit, se trouve leur grande Communauté
» mère, ils sont connus sous toute une embarrassante
» kyrielle de désignations, telles que *Bogtrotters*,
» *Redshanks, Ribbonmen, Cottiers, Peep-of-Day Boys, Ba-*
» *bes of the Wood, Rockites, Poor-Slaves* (6) : ce dernier
» nom, du reste, semble être le nom primitif et généri-
» que ; les autres n'en sont probablement que des déri-
» vés, de légères variantes, ou, tout au plus, des pous-
» ses, développées, de la souche-mère, et dont il serait
» oiseux d'étudier ici les minutieuses subdivisions et
» les semblants de différence. Qu'il nous suffise de sa-
» voir, ce qui nous paraît indubitable, que la Secte
» originale est celle des *Esclaves*, dont les doctrines, les

(1) La Secte des *Peinards*.
(2) Les *Nègres-Blancs*.
(3) La Secte des *Déguenillés*.
(4) La Secte des *Tas-de-Loques*. « Hallanshakers » est un mot écossais qui signifie gueux.
(5) *Tas-de-Loques*.
(6) Les noms irlandais cités à la fin de cette énumération sont, pour la plupart, d'origine politique. Par exemple, les *Ribbonmen* sont les membres d'une société catholique fondée en 1808 pour l'amélioration du régime des fermages ; ils avaient pour insigne un ruban (ribbon) à la boutonnière. De même, *Peep-of-Day Boys* (Garçons du Point-du-Jour) fut l'un des noms donnés aux insurgés irlandais de 1784, parce qu'avant le point du jour (Peep of day) ils pénétraient dans les maisons de leurs adversaires pour y chercher des armes ou tout autre butin. *Rockites* était le nom des insurgés irlandais commandés par un certain capitaine Rock, qui se mit à leur tête en 1822. Le reste des noms mentionnés par Carlyle pour cette classe très misérable de la population irlandaise s'expliquent d'eux-mêmes. *Bogtrotters*, Coureurs-de-Marais, était le terme spécifique pour les vagabonds irlandais : *Redshanks*, Jambes-Rouges, était un nom tiré de leur façon de s'habiller : *Cottiers*, un nom tiré de leur demeure, la hutte (*cot*) ; *Babes of the Wood*, Enfants des Bois, une désignation tirée de leur séjour habituel, les bois.

» pratiques et les caractéristiques fondamentales imprè-
» gnent et animent la Corporation tout entière, quelque
» nombreuses qu'en soient les dénominations ou les
» différences extérieures.

« Les exactes doctrines speculatives de cette Confré-
» rie : quel aspect l'Univers, et l'Homme, et la Vie de
» l'Homme ont pour l'esprit d'un Gueux d'Irlande
» avec quels sentiments et quelles opinions il regarde
» devant lui dans l'Avenir, autour de lui dans le Pré-
» sent, derrière lui dans le Passé, ceci serait extrême-
» ment difficile à spécifier. Il semble y avoir quelque
» chose de monastique dans leur Constitution : nous les
» voyons liés par les deux Vœux monastiques, de Pau-
» vreté et d'Obéissance ; Vœux qu'ils observent, dit-on,
» surtout le premier, avec une grande exactitude ; bien
» plus, à ce que j'ai compris, ils y sont engagés, et, que
» ce soit par quelque ordination nazaréenne (1) ou non,
» irrévocablement destinés, *avant* même de naître. Que
» le troisième Vœu monastique, celui de Chasteté,
» soit rigidement imposé chez eux, je n'ai pas lieu de
» présumer cela.

« En outre, ils semblent imiter la Secte des Dandys
» dans leur grand principe de porter un Costume par-
» ticulier. Mais on chercherait en vain, dans le présent
» ouvrage, une description du Costume d'un Gueux d'Ir-
» lande, pour cette raison qu'il ne nous a point paru
» possible de le décrire au moyen de l'instrument im-
» parfait de la Langue. Leur accoutrement consiste en
» d'innombrables basques, pans et pièces irrégulières,
» de toutes étoffes et de toutes couleurs ; enchevêtre-
» ment de labyrinthe dans quoi leurs corps s'insèrent
» grâce à quelque procédé inconnu. Il est maintenu en
» un tout par de multiples combinaisons de boutons,
» bouts de fil et brochettes ; à quoi s'ajoute fréquemment,
» autour des reins, une ceinture de cuir, de chanvre ou
» même de paille tressée. Ils semblent, du reste, avoir
» une prédilection pour la paille tressée, et souvent ils
» la portent en guise de savates. Ils affectent une cer-
» taine liberté dans la façon de se coiffer : chapeaux à
» bords échancrés, sans calotte, ou seulement avec une
» calotte détachée, à charnière, ou bien à soupape ;
» dans le premier cas, ils retournent quelquefois le

(1) On sait que ceux des Juifs qui recevaient l'ordination nazaréenne, dans l'ancienne loi, s'engageaient, soit pour un temps, soit pour la vie, à observer la chasteté, l'abstinence des liqueurs fermentées, et à conserver leur chevelure : tels furent Samson, Samuel et saint Jean-Baptiste.

» chapeau, et le portent les bords en l'air, comme une
» toque d'Université, dans quelle intention, je l'ignore.
« Le nom d'Esclaves semble indiquer une origine
» Slave, Polonaise, ou Russe : mais, d'un autre côté,
» l'intime essence, l'esprit de leur Superstition accuse
» plutôt un caractère Teutonique ou Druidique. On
» pourrait les prendre, en effet, pour des adorateurs de
» Hertha, la Terre : car ils fouillent avec zèle et tra-
» vaillent continuellement dans son sein ; ou bien, re-
» tirés dans des Oratoires particuliers, ils étudient et
» manipulent les substances qu'ils ont extraites de ses
» entrailles ; levant rarement les yeux vers les Célestes
» Luminaires, et alors avec une indifférence relative.
» Comme les Druides, d'autre part, ils vivent dans des
» demeures sombres ; souvent même cassant les vitres
» de leurs fenêtres, là où ils en trouvent, et les bour-
» rant de pièces d'étoffe, ou d'autres substances opa-
» ques, jusqu'à ce que l'obscurité convenable soit
» rétablie. Enfin, comme tous les observateurs du Culte-
» de-la-Nature, ils sont sujets aux explosions d'un en-
» thousiasme qui va jusqu'à la férocité ; et brûlent les
» gens, non dans des idoles d'osier, mais dans des ca-
» banes de gazon (1).
« Quant à la nourriture, ils ont aussi leurs obser-
» vances. Tous les Gueux sont Rhizophages (Mangeurs-
» de-racines) ; quelques-uns sont Ichthyophages et
» usent de Harengs salés : ils s'abstiennent de toute
» autre nourriture animale ; ils exceptent toutefois les
» animaux morts de mort naturelle, ce qui indique
» peut-être un reste de sentiment brahminique étran-
» gement perverti. Leur moyen universel de subsis-
» tance est la racine appelée Pomme-de-Terre, cuite
» simplement au feu, et en général sans condiment ou
» assaisonnement d'aucune sorte, hormis un condiment
» inconnu appelé *Point*, dont j'ai cherché vainement la
» recette, le plat appelé *Pommes-de-terre-au* « *Point* »
» n'étant mentionné, du moins avec une absolue certi-
» tude de description, dans aucun Livre de Cuisine eu-
» ropéen (2). Comme boisson, il emploient le Lait, qui

(1) Allusion (ce passage en contient d'autres) aux scènes de sauvagerie alors causées en Irlande par la famine.

(2) L'expression employée ici par Cartyle est : *Potatoes-and-Point*. — *To dine on patatoes and point* signifie vivre de pommes de terre sans sel. Au temps où le sel coûtait fort cher, les parents, dans les familles pauvres, avaient coutume, à table, de conseiller à leurs enfants d'étendre (avec la main) (*point*) la pomme de terre vers la salière, et de la manger ensuite. Ainsi la force de l'imagination devait suppléer le sel absent.

» est la plus douce des liqueurs, et, équilibrant ainsi leur » palais de façon assez ironique, l'*Usquebac*(1), qui en est » la plus forte. J'ai goûté de cette dernière liqueur, comme » aussi du *Blue-Ruin* (2) anglais, et du *Whisky* écossais, » fluides analogues consommés par la Secte dans ces » contrées : elle contient évidemment de l'alcool absolu, » mais déguisé sous d'âcres essences aromatiques, et » elle est, en somme, la substance la plus corrosive » que je sache, — un vrai feu liquide. Dans toutes » leurs cérémonies religieuses, l'Usquebac est, dit-on, » chose requise, et largement consommée.

« Un Voyageur Irlandais, qui paraît plus ou moins » véridique, et qui se fait connaître sous le pseudonyme » pour moi sans signification de *feu John Bernard*, » donne l'esquisse suivante d'un intérieur dont les » commensaux semblent, bien qu'on ne les donne pas » expressément comme tels, appartenir à cette Confes- » sion. De la sorte, mes lecteurs allemands pourront » contempler un Gueux d'Irlande, pour ainsi dire com- » me avec leurs propres yeux ; le voir même à table. » Justement, dans ces tant précieux papiers de rebut » dont j'ai parlé plus haut, j'ai trouvé, faisant le pen- » dant, une espèce de tableau d'un intérieur de Dandy, » tableau peint par ce même Mystagogue, ou Théo- » goniste des Dandys, et qu'on regardera aussi à titre » de contraste et de contrepartie.

« Commençons donc par le Gueux, qui semble avoir » été également une manière d'aubergiste. Je cite » l'original :

Intérieur de Gueux

« L'ameublement de ce Caravansérail consistait en » une grande Marmite en fer, deux Tables de chêne, » deux Bancs, deux Chaises, et un Pot d'Usquebac. Il » y avait une soupente, qu'on atteignait par une échelle, » et où les habitants dormaient ; et l'espace au-dessous » était divisé par une barrière en deux pièces, l'une » pour leur vache et leur cochon, l'autre pour eux- » mêmes et leurs hôtes. En entrant dans la maison,

(1) Carlyle dit *Potheen* : le *Potheen* est une boisson irlandaise qui se rapproche fort de l'*Usquebac*, autre boisson irlandaise (*uisk'beatha*, vigueur-de-la vie) qui n'est autre que le whisky corsé d'essence de safran et d'autres essences arromatiques violentes. Ce mot de *Potheen* nous paraît au surplus désigner, en langage populaire irlandais, le whisky passé en fraude, ou distillé clandestinement (*illicit stills*).

(2) *Blue-Ruin* (déchet-bleu) : nom anglais du brandevin (petit-bleu ?).

» nous aperçûmes la famille, de onze personnes, en
» train de diner : le père assis au haut bout, la mère au
» bas, les enfants de chaque côté d'une large table de
» chêne, qui était excavée, en son milieu, comme une
» auge, pour recevoir le contenu de leur Marmite de
» Pommes de terre. De petits trous étaient pratiqués à
» égale distance pour contenir le sel ; et une jatte de
» lait était posée sur la table : viande, bière, pain,
» couteaux et vaisselle étaient autant de luxes dont on
» se passait. » Quant au Gueux, notre voyageur trouva,
» comme il dit, un gaillard à large carrure, à la tignasse
» noire, le corps robuste, et la bouche fendue jusqu'aux
» oreilles. Sa femme, sous le hâle du soleil montrait
» cependant de beaux traits ; et ses enfants, nus et
» potelés, avaient un appétit de voraces. Pas d'obser-
» vation ou d'allusion concernant leurs doctrines ou
» leurs pratiques philosophiques ou religieuses.

« Passons maintenant à l'intérieur du Dandy, intérieur
» qui n'est, du reste, que le propre domicile de ce Mysta-
» gogue, de cet Ecrivain inspiré que nous citons si
» souvent :

Intérieur de Dandy

« Un Cabinet de toilette splendidement meublé ;
» rideaux violâtres, fauteuils et ottomanes de même
» nuance. Deux Miroirs où l'on se voit en pied sont
» placés de chaque côté d'une table, qui supporte les
» somptuosités de la Toilette. Plusieurs flacons de par-
» fums, rangés d'une façon particulière, se trouvent
» sur une table plus petite de nacre : vis-à-vis sont placés
» tous les récipients destinés aux Ablutions, richement
» travaillés dans l'argent mat. Une Garde-robe de Boule
» est à gauche ; ses vantaux entrebaillés découvrent
» un profusion d'Habits ; des bottines d'une mesure
» singulièrement menue occupent à elles seules les
» tablettes inférieures. En face de la Garde-robe une
» porte entr'ouverte laisse entrevoir vaguement une
» salle-de-bain. Porte à deux battants au fond. — Entre
» « l'Auteur », notre Théogoniste en personne, « obsé-
» quieusement précédé d'un Laquais français, en veste
» de soie blanche et tablier de batiste ».

« Telles sont les deux Sectes qui, à cette heure,
» divisent la portion la plus effervescente du Peuple
» Anglais, et agitent ce pays toujours troublé. Pour
» l'œil du Politique clairvoyant, leurs relations mutuel-
» les, grosses d'éléments de discorde et d'hostilité, sont

» loin d'être rassurantes. Ces deux principes du Culte-de-soi-même, ou Culte-du-Démon, du côté des Dandys, » et du Culte-de-la-Terre, ou de quoi que ce soit que « puisse être cet esclavage, du côté des Gueux ou » Corvéables, n'ont encore, il est vrai, que des manifestations isolées et sans aucune importance ; néanmoins, » par leurs racines et leurs souterraines ramifications, » ils s'étendent à travers la structure entière de la » Société, et, agissant dans les secrètes profondeurs de » l'Existence nationale anglaise, cherchent à y semer » la division et à la séparer en deux masses contradictoires et ne communiquant point.

« Les Gueux ou Corvéables, semblerait-il, gagnent » sans cesse en nombre, et même en force individuelle. » Il est, au contraire, inhérent aux Dandys de n'être point » une Secte faisant des prosélytes ; mais cette Secte se » vante de ses grandes ressources héréditaires, et est » forte par son union ; tandis que les Gueux se disséminent, n'ont pas encore de point de ralliement, ou tout » au plus coopèrent, çà et là, par voie d'affiliations » secrètes. Vraiment, s'il s'élevait une *Communion des* » *Gueux*, comme il y a déjà une Communion des Saints, » quels étranges effets ne s'ensuivrait-il pas ! Le Dandysme affecte jusqu'ici de regarder de haut la Gueuserie : mais peut-être que l'heure n'est pas si éloignée, » où l'expérience prouvera qui l'on doit dans la pratique » regarder avec dédain, et qui avec respect.

« Quant à moi, il me paraît probable que ces deux » Sectes finiront par se partager toute l'Angleterre, » chacune se recrutant dans les rangs intermédiaires, » jusqu'à ce que plus aucun rang, de l'un et de l'autre côtés, » ne reste à enrôler. Les Dandys Manichéens, avec » l'ost des Chrétiens dandysants (1), formeront un » corps ; et les Gueux, absorbant autour d'eux tout ce » qui est Gueux, soit chrétien, soit païen, emportant également dans leur masse toutes sortes d'Utilitaires, de » Radicaux, de Révolutionnaires (2), et ainsi de suite, en » formeront une autre. Je pourrais comparer le Dandysme » et le Paupérisme à deux insondables gouffres bouillonnants qui se seraient ouverts sur deux points opposés » de la terre ferme : ils ne semblent encore que des fontaines aux bouillons tumultueux, que l'art de l'homme

(1) Dandyising Christians.

(2) Carlyle dit *Potwallopers*. « Potwallopers » (ceux-dont-la-marmite-bout) était, suivant M. Fischer, le nom qu'on avait donné à ceux qui se considéraient comme élus avant les actes de Réforme, parce que, six mois durant, ils avaient eu leur marmite, à eux, sur le feu, c'est-à-dire qu'ils avaient agi d'une façon indépendante, à leur guise (?)

» pourrait canaliser ; mais observez-les, leur diamètre » tous les jours s'élargit : ce sont des puits dont le « bouillonnement monte de l'infinie Profondeur, sur qui » votre terre ferme n'est qu'une mince écorce ! Et quoti- » diennement le terrain intermédiaire s'éboule, quoti- » diennement l'empire des deux Buchan-Bullers (1) » s'étend ; si bien qu'il n'y a plus maintenant, entre » eux, que la largeur d'un pied, une simple pellicule de » terre ; elle est noyée à son tour : et alors — c'est le » véritable Enfer-des-Eaux, et le Déluge de Noé est » surpassé !

« Ou mieux, je pourrais comparer ces deux Sectes à » deux Machines électriques immenses et vraiment sans » modèle (tournées par la « Mécanique Sociale »), avec » des batteries de qualité opposée ; celle des Gueux » étant la Négative, et celle des Dandys, la Positive : » l'une attirant à soi et absorbant heure par heure toute » l'Electricité positive de la nation (à savoir, son » Argent) ; l'autre également occupée à s'approprier la » négative (à savoir, la Faim), aussi puissante que » l'autre. Jusqu'ici vous n'avez vu que des étincelles et » des pétillements partiels et passagers : mais attendez » un peu, jusqu'à ce que toute la nation soit saturée » d'électricité, que toute votre Electricité vitale, non » plus neutre comme à l'état sain, soit distribuée en deux » portions isolées, l'une positive, l'autre négative (à » savoir, l'Argent et la Faim), et embouteillée dans » deux Batteries grandes comme le monde ! Le frôle- » ment du doigt d'un enfant les met en contact, et... » Et alors ? La Terre, sous ce coup de tonnerre de juge- » ment dernier, s'en va tout simplement en fumée » impalpable ; le Soleil perd une de ses Planètes dans » l'Espace, et il n'y a plus dès lors d'éclipse de lune. — » Mieux encore, je pourrais comparer.....»

Oh, assez, assez de comparaisons et de similitudes ; il est à vrai dire difficile de décider si c'est Teufelsdrœckh ou nous-même qu'il faut le plus blâmer de cet excès.

Nous lui avons souvent reproché son habitude d'alambiquer et de sur-raffiner (2) ; depuis longtemps nous nous sommes familiarisé avec sa tendance au Mysticisme et à la Religiosité qui lui fait flairer dans toute chose un parfum de Religion : mais jamais peut-être pareille cataracte ne brouilla et ne faussa, comme dans ce chapitre du *Dandy*, sa vision d'ailleurs si aiguë !

(1) Les Buchan-Bullers mentionnés par Carlyle sont des tourbillons fameux, dans les parages d'Aberdeen.

(2) Over-refining.

Mais n'y aurait-il pas quelque sarcasme sous tout cela : le Professeur, le Voyant ne serait-il pas tout à fait le myope qu'il affecte d'être ? S'il s'agissait d'un mortel ordinaire, nous pourrions répondre résolument par l'affirmative ; mais avec un Teufelsdrœckh, il subsiste toujours quelque ombre de doute. En attendant, il vaudrait mieux que tout cela enveloppât en effet un sarcasme. Car il ne manquerait pas de gens pour répondre : Votre Professeur nous prend-il pour des niais ? Son ironie a dépassé le but ; nous voyons à travers elle, et peut-être à travers lui.

CHAPITRE XI

TAILLEURS

Sommaire. — Injustice faite aux Tailleurs, aux Tailleurs proprement dits, et aux Tailleurs par métaphore. Il faudra dûment reconnaître un jour leurs droits et les grands services qu'ils rendent.

Voici donc, en somme, notre premier Corollaire pratique de la Philosophie-des-Habits, celui qui a trait aux Dandys, suffisamment déduit : et nous arrivons à présent au second Corollaire, concernant les Tailleurs. Sur ce dernier notre opinion par bonheur s'accorde avec celle de Teufelsdrœckh lui-même, telle qu'elle est exprimée dans la page finale de son ouvrage ; volontiers cédons-nous donc la place à cette page. Qu'il dise lui-même, à sa façon à lui, ses dernières paroles :

« Plus d'un siècle », écrit-il, « doit s'écouler encore, » et le sanglant combat de la Liberté doit être com- » battu, quiconque est le plus noble tombant à l'avant- » garde ; les trônes doivent être renversés sur les au- » tels comme Pélion sur Ossa, et le Moloch de l'Ini- » quité avoir ses victimes, et le Saint-Michel de la » Justice ses martyrs, avant que les Tailleurs puissent » être admis à leurs véritables prérogatives d'homme, » et que soit fermée cette dernière plaie de la souffrante » Humanité (1).

« Si quoi que ce soit dans l'histoire de l'aveuglement » humain nous pouvait surprendre, c'est ici vraiment » qu'il nous faudrait nous arrêter et nous ébahir. Une » idée s'est répandue, et s'est implantée en une erreur

(1) Le grand mouvement chartiste n'était pas loin de commencer, à l'heure où Carlyle écrivait ces lignes. Révolutionnaires, Irlandais affamés (Cf. Chapitre précédent), fermiers ruinés, etc., s'agitaient déjà de toutes parts. Les Tailleurs anglais, réduits eux aussi à la misère, participaient à cette agitation, étaient, pour le pouvoir et les classes conservatrices, des manières de bêtes noires.

» aux vastes racines, que les Tailleurs sont, sous le
» rapport de la Physiologie, une espèce distincte, qu'ils
» sont non des Hommes, mais des fractions d'Homme.
» Traiter quelqu'un de *Schneider* (Coupeur, Tailleur)
» n'équivaut-il point, dans notre état social disloqué,
» aberré, délirant, à provoquer chez lui une terrible,
» implacable inimitié? L'épithète *Schneider-mæssig* (Tail-
» leur que vous êtes) marque un degré de pusillanimité
» qu'aucune autre épithète ne pourrait exprimer à ce
» point : nous introduisons dans nos Livres de Médecine
» une *Mélancolie-de-Tailleur* plus injurieuse qu'aucune
» Lèpre ; et nous faisons, sur les Tailleurs, je ne sais
» quelle fable, d'après laquelle cela leur vient à force de
» vivre de drap volé (1). Ai-je besoin de parler de Hans
» Sachs (lui-même un Cordonnier, c'est-à-dire, en fait
» de cuir, une manière de Tailleur), avec son *Schneider
» mit dem Panier* (2)? De Shakespeare, dans sa *Méchante
» mise à la raison*, et ailleurs (3)? L'histoire ne rap-
» porte-t-elle pas que la Reine Elisabeth, recevant une
» députation de dix-huit Tailleurs, les accueillit par un :
» « Bonjour, vous deux, Messieurs ! » (4). Est-ce que la
» même virago ne se vantait pas d'avoir un Régiment
» de Cavalerie dont ni cheval ni homme ne pouvait
» être touché, c'est-à-dire son régiment de « Tailors-on-
» Mares »? (5). Ainsi partout la fausseté est admise, et
» partout l'on table sur elle, comme sur un fait indis-
» cutable.

« Pourtant, est-ce une question à adresser à n'im-
» porte quel Physiologiste, si ce fait est discutable ou

(1) Jeu de mots intraduisible dans le texte sur « *Cabbage* », vocable qui signifie également chou (nourriture du *lièvre*) et la « gratte », l'étoffe gardée, sur le métrage convenu, par le tailleur, la marchande de modes. De sorte que ce mot suggère à la fois la timidité du lièvre, et le dol continuel (« *by living on Cabbage* ») dont, au dire public, aurait été tout faussé le caractère des Tailleurs en question (« *Tailor's-melancholy* »)

(2) *Le Tailleur et le Panier.* Titre sans doute de quelque œuvre *peu connue* de Sachs.

(3) *La Méchante mise à la raison*, Acte IV, scène III : scène entre Petrucchio et le Garçon tailleur. Petrucchio couvre d'injures ledit Garçon tailleur.

(4) « Good morning, gentlemen both. » Un dicton populaire anglais, dont il y a des équivalents divers en d'autres pays, est qu'*il faut 9 tailleurs pour faire un homme.* Par conséquent 18 tailleurs font 2 hommes.

(5) « Tailleurs pendus » et, plus littéralement, « Tailleurs-a-la-Potence ». Il y a un jeu de mots intraduisible sur « Mare », vieux mot anglais qui signifie à la fois « jument » (d'où « cavalerie ») et « potence » ; la potence est appelée, en vieil anglais, « the two-legged mare », la « jument-à-deux-pieds ». Pour rendre littéralement la phrase de Carlyle, il faudrait donc écrire : « Son régiment de Tailleurs-à-jument, à cheval-à-deux pieds. »

» non ? Ne semble-t-il pas au moins présumable que,
» sous ses Habits, le Tailleur a des os et des viscères,
» et d'autres muscles que le muscle sartorien (1) ?
» Quelle fonction propre à l'homme refuse-t-on au
» Tailleur la possibilité de remplir ? Ne peut-il faire ar-
» rêter ses débiteurs ? N'est-il pas dans la plupart des
» pays un animal payant taxe ?

« Aucun lecteur de ce livre ne peut donc se méprendre
» sur ma véritable conviction. Oui, si le fruit de ces
» longues veilles et de ces recherches presque surnatu-
» relles n'est point destiné à périr entièrement, le
» monde se sera rapproché d'une Vérité supérieure ; et
» la doctrine que Swift, avec l'aiguë prescience du
» génie, a obscurément prévue, sera mise en pleine lu-
» mière, savoir : que le Tailleur n'est pas seulement un
» Homme, mais quelque chose comme un Créateur,
» comme une Divinité. On a dit de Franklin qu'il avait
» « ravi la Foudre au Ciel et le Sceptre aux Tyrans » :
» mais lequel est le plus grand, je vous prie, de celui
» qui prend ou de celui qui donne ? Car, laissant de
» côté les cas particuliers, et voyant comment un
» Homme est par le Tailleur créé à nouveau, anobli et
» revêtu non seulement de Drap, mais de Dignité et
» d'une Autorité mystique, — ne doit-on pas convenir
» que l'admirable fabrique sociale même, avec tous ses
» manteaux royaux et ses étoles pontificales, grâce à
» qui, de nus et dispersés que nous étions, nous
» sommes organisés en sociétés, en nations, en toute
» une Humanité coopérante, est, comme on l'a sou-
» vent irréfragablement démontré ici, la création du
» Tailleur seul ? — Et qu'est-ce également que les Poètes
» et les Moralistes, sinon une espèce de Tailleurs méta-
» phoriques ? Touchant cette illustre Corporation, son
» plus éminent membre actuel (2) nous demandait triom-
» phalement un jour : Qui d'autre que les Poètes a fait,
» le premier, des Dieux pour les hommes ; les a fait des-
» cendre jusqu'à nous, et nous a élevés jusqu'à eux (3) ?

« Et c'est cet homme, tristement assis sur son dur
» établi, que le monde traite avec mépris, comme une
» moitié d'homme ! Relève la tête, toi que l'on honnit,
» relève la tête avec l'œil radieux de l'espérance et le
» pressentiment d'un noble temps meilleur. Trop long-
» temps tu es resté assis là, les jambes croisées, t'usant

(1) ... than the sartorious.
(2) Gœthe, évidemment (1831).
(3) C'est des poètes, des artistes, qu'il s'agit au fond, dans tout ce Chapitre.

» les chevilles à t'y faire venir des calus; comme quel-
» que Anachorète sacré, ou quelque Fakir catholique,
» faisant pénitence, attirant les plus précieuses bénédic-
» tions du Ciel sur un monde qui te bafoue. Espère!
» Déjà des coins d'azur paraissent à travers nos nuages;
» l'épaisse obscurité de l'Ignorance s'ouvre en deux, et
» il va être jour. L'Humanité paiera avec intérêt sa lon-
» gue dette : l'Anachorète que l'on bafouait sera adoré;
» la Fraction deviendra non seulement un Entier, mais
» un Carré ou un Cube. Et le monde reconnaîtra avec
» étonnement que le Tailleur est son Hiérophante et son
» Hiérarque, et même son Dieu.

« Me trouvant un jour dans la Mosquée de Sainte-
» Sophie, et regardant ces Vingt-quatre Tailleurs cou-
» dre et broder le riche voile que le Sultan envoie an-
» nuellement pour la Kaaba de La Mecque, je pensai
» en moi-même : Que d'autres choses profanes(1) votre
» Art enveloppeur (2) a sanctifiées, outre cette Pierre-
» Noire des Arabes!

« Ce fut encore plus émouvant un jour que, tournant
» le coin d'une ruelle à Édimbourg, je tombai sur une
» Affiche, disant qu'un tel et un tel était « Fournisseur
» des Culottes de sa Majesté »; et où il y avait peinte
» l'image d'une Paire de Culottes de peau, avec, entre
» les genoux, ces mémorables mots : SIC ITUR AD ASTRA.
» N'était-ce point là comme le douloureux langage de
» prisonnier d'un Tailleur soupirant en effet dans les
» fers, mais de ce soupir appelant la délivrance, et, pro-
» phétiquement, un jour plus heureux? Un jour de jus-
» tice, où la valeur des Culottes serait révélée à l'homme,
» et où les Ciseaux deviendraient pour jamais véné-
» rables.

« Et peut-être, qu'il me soit permis de le dire à pré-
» sent, peut-être cet appel n'est-il pas demeuré tout à
» fait vain. Ce fut dans ce moment solennel, alors que
» l'âme, pour ainsi dire déchirée et s'épanchant, est ou-
» verte aux influences inspiratrices, que je conçus pour
» la première fois cet ouvrage sur les Habits : le plus
» important ouvrage que je puisse jamais espérer d'ac-
» complir; qui déjà, après de longs retardements, a oc-
» cupé, et occupera encore, une si grande portion de
» ma Vie, et dont la Partie Première et élémentaire peut
» trouver ici sa conclusion. »

(1) Unholies.
(2) ... your covering Art...

CHAPITRE XII

ADIEU

Sommaire. — Etrange manière de s'exprimer de Teufelsdrœckh; mais son caractère résolu, sincère. Son but paraît être de faire des prosélytes, de grouper ceux qui, dans ces sombres temps, restent éveillés et de bonne foi. Lettre du Conseiller Aulique Heuschrecke annonçant que Teufelsdrœckh a disparu de Weissnichtwo. L'Editeur se doute qu'il reparaîtra. Amical Adieu.

Ainsi, de l'énorme, amorphe plum-pudding, plus semblable à un Haggis écossais, que Herr Teufelsdrœckh avait pétri pour ses semblables, nous sommes-nous efforcé d'extraire les fruits les plus choisis, et de les servir séparément sur un plat de notre façon. Laborieuse, peut-être même ingrate entreprise, où, pourtant, à l'occasion, quelque espoir nous a encouragé, et dont nous pouvons maintenant nous laver les mains non tout à fait sans satisfaction. Si par ainsi, quoique d'une façon grossière, quelque morceau de nourriture spirituelle venait augmenter la maigre pitance de nos chers compatriotes, quelle plus noble récompense l'Editeur pourrait-il désirer ? S'il en va autrement, pourquoi murmurerait-il ? N'était-ce pas là une Tâche que, de toutes façons, la Destinée lui avait réservée, et dont, maintenant qu'elle est accomplie, il voit sa journée allégée d'autant, abrégée d'autant ?

Il semble impossible de prendre congé du Professeur Teufelsdrœckh sans un sentiment complexe d'étonnement, de gratitude et de désapprobation. Qui ne regrettera que ces talents, qui eussent pu s'utiliser dans les plus hautes sphères de la Philosophie, ou dans l'Art lui-même, aient été tellement employés à fouiller dans le grenier aux vieilleries, et trop souvent même à curer les ruisseaux, dont on ne retire pas que des anneaux perdus et des colliers de diamants ? On ne peut manquer de le regretter; mais ce serait perdre son temps que d'en blâmer Teufelsdrœckh. La Critique Anglaise essaierait en vain de le guérir de ses humeurs bizarres : assez pour elle, si elle peut, par sa vigilance, en prévenir la propagation parmi nous. Quel résultat, si cette manière d'écrire, pour ne pas dire de penser, si cette écriture bigarrée, enchevêtrée, hyper-métaphorique, devenait générale chez nos hommes de lettres ! Ce qui pourrait fort bien arriver. Ainsi, l'Editeur lui-même, travaillant sur l'Allemand de Teufelsdrœckh, n'a-

t-il point perdu beaucoup de sa propre pureté anglaise ? Précisément comme le tourbillon le plus petit est absorbé dans le tourbillon le plus large, et pris dans son mouvement giratoire, de même l'intelligence moindre a, dans cet exemple, été contrainte de devenir portion de l'intelligence supérieure, et, comme elle, de voir toutes choses au figuré : habitude qu'il faudra du temps et un effort assidu pour extirper radicalement.

Cependant, pour rebutant que se montre notre Professeur, est-il quelque lecteur qui puisse le quitter son ennemi déclaré ? Confessons-le, il y a dans cet homme abrupt, tourmenté, tourmentant, quelque chose qui presque nous attache. Son attitude, nous en avons l'espoir, la conviction, est celle d'un homme qui a dit au Cant : Va-t-en ; et au Dilettantisme : Ici tu ne peux être ; et à la Vérité : Tiens-moi lieu de tout : d'un homme qui a virilement défié en face le « Prince-du-Temps », c'est-à-dire le Mal ; qui peut-être même fut, comme Hannibal, mystérieusement voué dès sa naissance à cette guerre, que nous le trouvons maintenant résolu à soutenir, avec n'importe quelle arme, en tous temps, en tous lieux. Pour une telle cause, tout soldat, fût-il un Faucheur polonais (1), doit être le bienvenu.

Mais cette question ne s'en dresse pas moins toujours devant nous : Comment se fait-il qu'un homme d'une perception aiguë à l'occasion, non dépourvu d'un sens affiné des convenances, qui avait de réelles Pensées à communiquer, ait pu se résoudre à les émettre sous une forme confinant de si près à l'absurde ? A plus fin que l'Editeur de ces feuillets de donner une réponse satisfaisante à cette question. Nous avons eu parfois idée que ceci pouvait bien être affaire de Nécessité aussi bien que de parti-pris. Ne semble-t-il pas plausible que, dans une existence comme celle de notre Professeur, où tant de généreux dons de la Nature avaient en pratique échoué et mal tourné, le don littéraire ne devait non plus jamais venir à bien ; que s'efforçant avec sa véhémence caractéristique de peindre tel et tel Tableau, et toujours sans succès, Teufelsdrœckh finit par écraser son éponge, pleine de toutes couleurs, contre la toile, pour voir s'il pourrait peindre ainsi l'écume ? (2) Sous tout son calme, peut-être y

(1) A Polack Scythe-man, un Faucheur polacre. On sait que parmi les insurgés polonais se trouvait un corps de volontaires armés de faux, et qui portaient le titre désespéré de « Faucheurs-de-la-Mort ».

(2) Allusion à un peintre de l'Antiquité, qui, de dépit de ne pou-

avait-il, de ce chef, bien du désespoir en lui (1).

Nous hasardons, avec moins de certitude encore, une seconde hypothèse : C'est que Teufelsdrœckh n'est point sans quelque touche de l'universel sentiment, un désir de faire des prosélytes. Que de fois ne nous sommes-nous pas déjà arrêté, nous demandant si le fond de cette tant énigmatique nature était réellement le Stoïcisme et le Désespoir, ou plutôt l'Amour et l'Espoir, mais flétris jusqu'à prendre la forme des deux premiers ! Remarquables, au surplus, sont ces paroles de lui : « Comment l'Amitié serait possible? Dans un mu-» tuel dévouement au Bien et au Vrai : impossible au-» trement ; excepté en tant que Neutralité armée, ou » perfide Syndicat de gens d'affaires. Un homme, les » Cieux en soient à jamais loués, se suffit à lui-même ; » mais dix hommes, unis d'amitié, seraient capables » d'être et de faire ce que, séparément, dix mille ne » pourraient être ni faire. Infinie est l'aide que l'homme » peut apporter à l'homme. » Puis, lié à ceci, lisez encore ce qui suit : « C'est la Nuit du Monde, et il y en a » encore pour longtemps jusqu'à ce qu'il soit jour : » nous errons à la lueur douteuse de ruines fumantes, » et le Soleil et les Etoiles du Ciel sont comme éclipsés » pour un temps ; et deux incommensurables Fantômes, » l'HYPOCRISIE et l'ATHEISME, avec cette Peste, la SEN-» SUALITÉ, parcourent orgueilleusement la Terre, et s'en » disent les maîtres : ils sont à l'aise, les Dormeurs » pour qui l'Existence est un léger Songe. »

Mais qu'advient-il de ceux qui veillent, pensifs et tressaillants, trouvant que l'Existence est une Réalité ? Que ne se réunissent-ils ; puisque même un Spectre authentique n'est pas visible pour Deux ? — Dans ce cas, cet énorme ouvrage sur les Habits serait comme qui dirait un énorme Pot de poix, que notre Teufelsdrœckh

voir rendre l'écume sortant de la bouche d'un cheval, lança son éponge contre le panneau, et fut servi par le hasard mieux que s'il se fût appliqué à rendre de sa main ce détail.

(1) Poignant et noble aveu à retenir. Entre tant d'autres tristesses, cette souffrance-là ne manqua pas à Carlyle. Bien loin de se calmer, elle ne fit que s'aggraver dans le cours de sa carrière, pour atteindre vers la fin, — comme pour Beethoven à l'époque de la Neuvième symphonie, — une intensité vraiment tragique. « Je me rappelle encore », dit-il, en parlant des affres que lui valut « son triste livre sur Frédéric », le sentiment de terreur, sombre, froid, vague et pourtant bien réel, qui me traversa comme une flèche une nuit où j'étais assis par terre, le dos au chambranle de la cheminée, en robe de chambre, empaqueté dans des couvertures, ma chandelle dans ma cheminée et fumant. C'était mon remède les jours d'insomnie. Ce fut le premier véritable assaut de peur, m'obligeant pour ainsi dire à voir un fait évident. Et je me rappelle que j'en fus triste tout le jour suivant. »

aurait allumé sur sa solitaire tour d'observation, afin que son flamboiement perçât la profondeur de la Nuit, et que maint esprit errant sans consolation fût guidé jusque là sur le cœur d'un Frère ! — Oui, comme nous l'avons dit, qui sait quels Espoirs fous cet homme, sous toute sa maligne Indifference, peut bien nourrir ?

Un fait cependant est à noter ici, qui s'accorde mal avec pareille conjecture, et qui, si Teufelsdrœckh était fait comme les autres hommes, pourrait la renverser à peu près complètement. Je veux dire que Teufelsdrœckh a abandonné son Phare, au moment même où il brillait de son plus bel éclat ; que pas un pèlerin ne pourrait maintenant demander à notre Philosophe : Veilleur, où en est la Nuit ? Le Professeur Teufelsdrœckh, qu'on l'apprenne, n'est plus ostensiblement présent à Weissnichtwo ; mais il s'est de nouveau, suivant toute apparence, évanoui dans l'espace ! Il y a quelque temps, le Conseiller Aulique Heuschrecke daigna nous faire la faveur d'une autre Epître copieuse. Cette lettre, où il est fort question de la « Société pour la répression de la Population », où les Documents Biographiques, dont notre Conseiller ne paraît pas avoir encore soupçonné le sens hiéroglyphique, sont de nouveau l'objet de nombreuses louanges, nous fait part enfin, pour la première fois, dans le paragraphe suivant, du plus étrange événement.

« *Ew. Wohlgebohren*(1) aura appris, par les Journaux, » avec quelle passionnée et jusqu'ici infructueuse inquiétude Weissnichtwo prend la disparition de son » Sage. Puisse le cri de toute l'Allemagne le persuader » de revenir ; puissions-nous seulement élucider pour » notre propre compte par quel mystère il s'en est allé ! » Mais, hélas, la vieille Lieschen éprouve ou affecte la » plus profonde surdité, la plus profonde ignorance : » dans la Wahngasse tout repose, rangé, silencieux, » scellé ; le Conseil Privé lui-même ne peut jusqu'ici » obtenir de réponse.

« Tandis que les troublantes nouvelles des Trois- » Journées de Paris volaient de bouche en bouche et » assourdissaient toutes les oreilles à Weissnichtwo, » Herr Teufelsdrœckh, avait-on remarqué, n'avait, à la » connaissance de personne, pas plus à l'*Oie verte* » qu'ailleurs, prononcé d'une semaine une seule syllabe, » excepté ces trois : *Es geht an* (Ça commence). Peu » après, comme *Ew. Wohlgebohren* le sait, la tranquil- » lité publique, ici comme à Berlin, fut menacée par

(1) Votre Excellence.

» une Emeute des Tailleurs. Et il ne manqua pas de
» Malintentionnés, ou peut-être de simples Alarmistes
» affolés, pour affirmer que, dans cette occurence, le
» dernier Chapitre du livre sur les Habits n'était pas
» sans-reproche (1). Rien ne peut rendre la sérénité de
» notre Philosophe durant cette crise terrible : il se peut
» même que, grâce ainsi à un seul homme, quelque
» chose de ce calme ait passé dans le *Rath* (le Conseil)
» lui-même, et contribué ainsi à la délivrance du pays.
» Les Tailleurs sont maintenant entièrement pacifiés. —

« Je ne peux attribuer notre perte à aucun de ces deux
» incidents ; pourtant un vague soupçon à cet égard
» nous vient encore du fait de Paris et de ses agitations
» politiques. Par exemple, lorsque la *Société des Saints-*
» *Simoniens* transmit ici ses Propositions, et que toute
» la *Gans* (l'*Oie verte*) fut un vaste caquet de rires, de
» cris d'alarme ou de stupéfaction, notre Sage resta
» muet; et à la fin du troisième soir il dit simple-
» ment : « Encore des gens qui ont découvert, non sans
» ébahissement, que l'Homme est encore l'Homme ; et
» déjà vous les voyez faire de cette grande Vérité si
» longtemps oubliée une fausse application. » Depuis
» lors, ainsi que l'enquête du Directeur des Postes l'a
» constaté, il y a eu au moins une fois échange de Lettres
» entre MM. Bazard-Enfantin et notre Professeur lui-
» même; on ne peut faire en ce moment que des conjec-
» tures quant à leur teneur. La cinquième nuit d'après,
» on le vit pour la dernière fois !

« Cet homme inappréciable, si redoutable à la plupart
» des Sectes hostiles qui bouleversent notre époque,
» a-t-il été clandestinement enlevé par des émissaires
» de ces Sectes; ou bien s'est-il rendu volontairement à
» leur quartier-général pour discuter avec elles et les
» attaquer de front ? Nous avons des raisons, tout au
» moins négatives, de croire le Disparu encore vivant ;
» notre cœur veuf soupire aussi pour qu'il donne avant
» longtemps personnellement signe de vie. Sinon, en
» effet, l'Autorité devra, quelque jour, ouvrir ses Archi-
» ves, où, pense-t-on, beaucoup d'écrits, peut-être la
» *Palingénésie* elle-même, sont déposés. »

Ici s'arrête le Conseiller aulique, qui, selon son habitude, s'évanouit trop comme un feu follet, laissant l'obscurité encore plus noire.

Ainsi donc l'histoire publique de Teufelsdrœckh ne serait pas finie; elle ne se réduirait point à un carac-

(1) Le Chapitre précédent sur les *Tailleurs*.

tère uniforme, peu romanesque (1) : qui sait même si la plus belle partie de cette histoire ne ferait pas que de commencer? Nous nous trouvons dans une région de conjectures, où toute substance s'est fondue en ombre, et où l'on ne peut distinguer rien de rien. Puisse le Temps, qui résout ou supprime tous les problèmes, répandre une heureuse lumière sur celui-ci aussi! Notre intime supposition, qui maintenant a presque pris la valeur d'une certitude, est que, installé à l'abri dans quelque tranquille obscurité, mais pas pour rester toujours immobile, Teufelsdrœckh est actuellement à Londres!

Ici, d'ailleurs, l'Éditeur de ces feuillets peut avec la joie d'ambroisie d'un homme surmené qui se laisse enfin aller au sommeil, poser sa plume. Il sait bien, si un témoignage humain vaut quelque chose, que d'innombrables lecteurs sont heureux eux aussi que cela finisse; que d'innombrables lecteurs n'ont vu en lui, durant ces derniers mois (2), qu'un fâcheux perturbateur de leurs habitudes intellectuelles et digestives, et qu'ils ne se gênent pas de le dire, non sans une certaine irritation et même des invectives à haute voix. Pour ceci, comme pour tout le reste, ne doit-il pas remercier les Puissances célestes? A chacun de vous et à vous tous, ô Lecteurs irrités, il fait, bras et cœur ouverts, un signe de cordial adieu. Et toi aussi, miraculeuse Entité, qui te nommes OLIVER YORKE, et qui, avec tes vivacités et tes génialités, avec ton exubérance et ta fantaisie tout irlandaises, et ton odeur de punch éventé, fais de si étrange besogne, adieu; aussi longtemps que possible, garde-toi *bien!* N'avons-nous pas, dans la carrière de l'Éternité, voyagé ensemble durant quelques mois du voyage de notre Vie; n'avons-nous pas, bien que nous querellant, ensemble existé?

THOMAS CARLYLE.

Traduit de l'anglais par EDMOND BARTHÉLEMY.

(*Fin.*)

(1) Allusion à la vie jusqu'ici uniforme de Teufelsdrœckh à Weissnichtwo.

(2) On sait que *Sartor*, refusé par les libraires, parut d'abord au *Fraser's Magazine* (1833-4). Ces lignes, comme, tout au début du livre, celles du Chap. II, semblent ajoutées après coup, spécialement à l'intention de l'« Editor » du *Fraser's*.

OBSERVATIONS

SUR LE NATURISME

Je ne veux pas ici préciser quelque point de la théorie naturiste, ni indiquer une qualité spéciale de son application. Je vais seulement, en me basant sur ce que je crois être la tendance d'une génération, essayer de déterminer en quel sens, en quelle proportion, cette théorie peut influer sur l'ensemble de cette jeune génération littéraire.

Le moment est d'autant plus opportun que l'œuvre de M. Saint-Georges de Bouhélier vient de s'enrichir d'un récent et décisif volume : *L'Hiver en Meditation* ; que M. Maurice Le Blond a très exactement et et très éloquemment expliqué quelques opinions de doctrine dans son *Essai sur le Naturisme* ; que M. Eugène Monfort nous présente enfin aveç *Sylvie* une illustration fort séduisante de la théorie naturiste.

Tenant avant toute chose, à paraître exact et loyal, j'écarterai d'abord toute allusion aux récentes querelles qui se sont élevées, à propos du Naturisme, autour de certaines personnalités et de certains noms. Personne, il faut le répéter, n'a jamais eu d'aucun côté le désir ni même l'intention d'une rupture entre la génération qui nous précéda et la nôtre ; il y a seulement différenciation ; une nouvelle phase de l'éternelle évolution commence ; mais la Jeunesse a le droit incontestable d'indiquer ses préférences, en les justifiant, et de manifester aussi ses doutes, en s'efforçant d'en indiquer une cause sincère et rationnelle.

Ceci dit, je voudrais examiner sans passion la théorie que nous apportent les naturistes ; je voudrais, s'il m'est possible, prendre en face d'elle l'attitude sympatique, mais encore méthodique et spéculative que je souhaite à tous les jeunes hommes, que cette question doit intéresser au plus haut point, comme un des éléments de leur vitalité même ; une rigoureuse communauté de tendances les unit vers un même but ; ils doivent examiner avec le plus grave intérêt la solution que leur proposent certains d'entre eux.

§

Car l'analyse documentaire qui fut la marque du roman naturaliste ne nous suffit plus, depuis longtemps déjà; et la préciosité verbale de la génération symboliste, d'une part, son ennui morose devant la vie, de l'autre, ne peuvent exciter chez nous, en réaction, qu'un légitime élan vers l'ivre allégresse de vivre et vers la simplicité dans l'expression de notre vie.

Or, au morbide affaissement de nos aînés, qui s'éparpilla dans les mysticismes, M. de Bouhélier et M. Le Blond opposent un panthéisme abondant et fleuri, qui présente le grave tort d'ètre une métaphysique fort vague. «Renaissance païenne», «Panthéisme gigantesque et radieux », sont des termes bien lâches et dont on abusa souvent. Je soupçonne ceux qui les employèrent de les avoir choisis justement à cause de leur inconsistance quasi-fluide. Je me vois donc forcé d'attendre que les naturistes se soient expliqués sur ce point.

Au point de vue plus exclusif de la forme littéraire et d'une conception esthétique déterminée et déterminante, nous trouverons chez eux des développements singulièrement plus précis. C'est en cette matière surtout qu'ils sont intéressants, et apportent vraiment une idée nouvelle (renouvelée est plus exact) (1).

« L'art, dit M. Saint-Georges de Bouhélier, l'art n'étudie pas les hommes, telle ou telle âme, ses aventures. *Mais il regarde les attitudes* — toute attitude est héroïque. — *Il reconstruit les archétypes*... Tout homme apparaît comme un mythe... il s'agit de l'interpréter. Ce qu'il incarne — quoiqu'il l'ignore — voilà vraiment ce qui importe.

» ...L'héroïsme est beau et tragique des pêcheurs, des poètes, des pâtres, et de cet auguste et farouche faneur, qui aiguise en silence, contre un roc tremblant, sa faux dure, ardente, taciturne !

» ..,Les hommes palpitent, tremblent... *Ils ont la splendeur de ce qu'ils expriment.*

» ...Les pires épisodes fades et ordinaires témoignent d'une divine destinée... Ainsi quotidiennes, les actions ont une ardente magnificence... *Toute attitude est héroïque*... Il n'est personne qui ne m'ait vu cueillir des roses. Or, nulle action n'est plus sublime. Pétrir la pâte des

(1) M. Maurras remarque en effet avec beaucoup d'à-propos que Diderot avait, il y a cent ans, indiqué très nettement la théorie naturiste actuelle. Outre cette coïncidence, je noterai plus loin quelques influences plus contemporaines.

cruches de grès, puiser les seaux, tailler les branches! — il n'y a rien de plus pompeux. »

Ce que M. Le Blond commente : « A l'observation, le poète naturiste préfère l'émotion. *Sacrifiant la documentation exacte*, il estime davantage les sites éternels. Il est moins pittoresque, mais plus sublime, et néglige les individus pour les archétypes. »

— Tout homme ainsi vaut par son geste ; il réalise, inconsciemment, l'éclatant symbole d'une destinée. Qu'importent ses petites pensées individuelles, la conscience plus ou moins obscure, toujours douloureuse, qu'il essaie de prendre de lui-même et de son destin ? Il est une force, il est une fonction de la nature. Il intéresse non par son individuelle personnalité, mais par l'allégorie vivante, agissante, de la force qu'il personnifie.

Nulle théorie, on le voit, n'est en apparence plus éloignée de l'analyse documentaire de M. Zola par exemple. Or, en réalité, ce n'est qu'un aspect de la même chose. Je vais essayer de le démontrer (1). Ainsi se justifiera la sympathie, d'ailleurs légitime, des naturistes pour M. Zola. Ainsi s'expliquera cette phrase de M. Le Blond : «On ne tente point d'innover, on se contente de rénover.» — «Paganisme, Chrétienté, Génie national, Esprit scientifique... voilà les quatre grandes traditions» dont le naturiste sera la synthèse; pour expliquer ses idées en ce qui concerne le roman, je crois pouvoir adjoindre à cette énumération l'influence, plus précise et plus immédiate, de M. Zola et de M. Barrès.

Si en effet M. de Bouhélier voulait *strictement* s'en tenir à sa théorie, il rendrait par le fait même impossibles tout roman et tout théâtre ; et « cette théorie du pathétique » fondée pour « servir d'introduction à une tragédie ou à un roman » supprimerait exactement ce qu'elle voudrait introduire. Elle m'apparaît, cette théorie, bien plutôt comme une lumineuse méthode d'interpréter la vie quotidienne, de s'intéresser avec une égale allégresse aux successives représentations de l'heure et du jour, — que comme un moyen de fixer dans leur détail la multiplicité des réalités vivantes

(1) On peut dire d'une manière générale que la différence réside seulement en une question de méthode : M. Zola déduit du général au particulier, de l'idée à l'individu ; le naturiste induit du particulier au général. M. Zola concrétise en Etienne Lantier la fonction, l'attitude sociale et l'agitation de l'ouvrier moderne ; M. de Bouhélier aurait abstrait du personnage ces mêmes qualités représentatives.

transsubstantiées dans l'œuvre d'art. Où donc M. de Bouhélier trouverait-il les éléments d'un roman ? Tout au plus pourra-t-il trouver des thèmes à méditations ; or, un roman ne fut et ne sera jamais, que je sache, une suite de méditations présentées en chapitres et groupées selon un certain plan d'unité dans leur ensemble.

Je prends un exemple. M. Saint-Georges de Bouhélier écrit d'une petite maison au bord de la mer :

« Comme une barque est taillée, se sculpte, est bâtie peinte d'après les vagues, les lois d'eurythmie et de pesanteur, de même la maison maritime reçoit l'aspect que déterminent, ordonnent les eaux. — Or, qui l'habite y ressemble.

» Cet homme, et si fruste en vérité et si sublime, *il ne me plaît pas de l'entendre* ; *il m'entretiendrait de ceci, de cela, le beau temps, la pluie, la fête villageoise, telle idylle, tel deuil, mille futilités.* Pourtant, il n'ignore point l'éternelle harmonie du monde. Il demeure merveilleux, à l'égal de la mer. Je le sais plus sage et plus clairvoyant sur l'harmonieuse douceur des choses que le plus exquis des mystiques. Il parle aux fleurs, à sa barque et aux flots. A vivre au milieu des larges étendues, il a pris conscience de son harmonie. Parce qu'il a construit sa maison d'après les polarisations de la nature, parce qu'il pêche sous la lune, parce qu'il prédit l'orage, ce marin connaît Dieu non moins que Descartes, Galilée.

» Ah ! le pacifique, le sublime mystère ! En vérité, rien ne surpasse la merveille de cette destinée. Voilà un homme stable à jamais. Sa chaumière se dresse ardente de goudron et de sel. Il y demeure consubstantiel. Il semble qu'il l'ait pétrie et peinte de la poudre antique de sa race. Les quatre horizons s'y reflètent, parallèles, — géométriquement. »

J'ai tenu à citer le morceau tout entier, parce qu'il est typique. Voilà tout le roman d'un homme : il a construit sa chaumière selon les lois de la nature et de son milieu ; il pêche, il prédit l'orage. Quant aux menus événements de sa vie quotidienne, quant à ce qu'il pense, quant à ce qu'il sent : « il ne me plaît pas de l'entendre ».

— « Ce que pense un bouvier, un roi, ne vaut pas que l'on s'y attarde. » Un homme, un geste, apparaissent au naturiste en réflexion, en méditation ; mais en action, point (1).

(1) M. Le Blond fonde les plus grandes espérances sur l'application de sa théorie à la peinture. Or je ne crois pas que M. Le Blond

Or, et bien que je doive peiner peut-être encore M. de Bouhélier et M. Le Blond, je suis obligé de constater que cette manière de sentir et d'exprimer ne leur est pas originale. M. Barrès n'eut pas d'autre méthode, quand il écrivit ses petits traités d'idéologie passionnée. Et M. de Bouhélier aurait, je crois, bien fait de conserver cette étiquette : « Idéo-Réalisme » à laquelle il sembla s'arrêter un moment, et qui me paraît convenir à sa théorie bien mieux que le terme moins précis de Naturisme.

Il est plaisant de remarquer que l'influence de M. Barrès sur la jeunesse (qui le lit, il faut le dire, avec une légitime ferveur) s'exerce justement en tout autre sens que celui désiré par M. Barrès lui-même. L'auteur de la Trilogie Egotiste est en effet avant toute chose, à ses propres yeux comme à ceux du public, l'instaurateur — original ? — du culte du Moi. Et le dogme fondamental du naturiste est précisément de ne se point cultiver, de « briser l'étroite contrainte égotiste », d'obéir, aveugle, passif, à la nature qu'il exprime ; le poète, l'artiste, n'étant, comme toute individualité, qu'une fonction. Voilà bien loin les savantes complications et les subtiles recherches de Philippe sur la tour Constance ! — Ce qui séduit, aujourd'hui, en M. Barrès, c'est la merveilleuse lumière de son style, son chatoiement élégant et pourtant naturel, la fluidité parfaite des phrases ; et c'est encore ce mode d'exprimer la vie par des ideologies, des méditations et des allégories.

Allégories ! voilà le grand mot lâché ! Tout naturiste en veut à mort à M. de Régnier de s'être exprimé en allégories ! Pourtant M. Saint-Georges de Bouhélier ne craint pas d'écrire : « Les hommes apparaissent, malgré leur destin, comme d'impétueuses allégories. » Du laboureur, du vagabond ou du potier que vous voyez, il faut créer un Type, un Archétype, — l'allégorie de sa fonction et de sa race. »

Mais il faut se garder de faire ici une assimilation qui serait une injustice : « Dans les théories qu'il rêve, nous dit M. Le Blond, — M. de Bouhélier ne placera

tombe dans l'erreur des Maurice Denis, qui prétendent représenter des idées par des lignes. Le peintre naturiste devra donc par force reproduire des objets ou des personnages individuels : mais la noblesse de leur geste, la disposition du décor ambiant, la simplicité des lignes unie à la souple abondance de la couleur, — commenteront ce geste, idéaliseront ce personnage, allégoriseront son rythme et sa fonction. — Il ne doit pas en être autrement pour le roman ou pour le drame ; on voit en quoi la doctrine naturiste, *dans son expression actuelle*, est incomplète.

point des personnages légendaires ou allégoriques. Aux palais artificiels, aux contrées métaphysiques aux hypothétiques paysages, il préférera les chaumières, les marchés, les usines et les ateliers. Ce sont de magnifiques emblèmes de la vie paisible, tumultueuse, ou de labeurs : Temple de la Nature où la vie s'accomplit ». — Voilà qui est nettement expliqué : le naturiste, loin de créer quelques héros artificiels (« nous ne sympathisons pas avec ces personnages cérébraux »), saura trouver dans les simples individus qui l'entourent (« les hommes lui apparaissent comme d'impétueuses allégories ») les éléments, la réalité agissante des emblématiques destinées dont il auréole leurs fronts. Rien de plus éloigné de la conception naturiste que le « *Roman de la Rose* ».

Mais ici encore la question se pose : comment exprimer cette vie dont chaque manifestation est ainsi parée de cet « héroïsme immanent? »

M. Le Blond declare : « Les Poètes sont avant tout des sensitifs. » Et M. de Bouhélier : « Le sûr, l'admirable, c'est la sensibilité. Peu importent les modes d'expression! » M. Le Blond renchérit encore : « Le poète authentique ne peut pas être un civilisé, mais un barbare qui extériorise sa pure et intégrale sensibilité. » Faisant la part de tout le paradoxe dans ces affirmations, nous trouvons que l'artiste, sensitif, ne doit point par des éducations littéraires avoir faussé l'originalité de son tempérament. Mais pour « extérioriser sa sensibilité », il doit par force en soumettre la spontanéité à une forme. Or, étant donné le mode de sensibilité du naturiste (allegoriser les hommes par leurs fonctions), je vois trois formes essentielles à son expression : juxtaposer autour d'un personnage des méditations diverses (« *L'Hiver en Méditation* ») ; ou des « adjurations passionnées (« *Sylvie* ») ; ou bien enfin représenter dans le détail de leur vie agissante des héros dont l'attitude même et l'action allégorisent la destinée.

Or, dans le premier cas, ce n'est plus du roman ; le second procédé est celui de M. Barrès ; et le troisième celui du grand Cladel, celui encore qu'employa M. Zola pour ses plus belles œuvres.

Ah ! M. Barrès ! Ah ! M. Zola érigeant des Types ! Et ce cher Léon Bloy qui écrivait, caractérisant l'œuvre de ce dernier : « L'observation brutale et tout extérieure des phénomènes de la vie physique, au mépris de toute synthèse, de même que de tout discernement analytique... » Et toute une génération qui a tenu pour acquis

ces grossières erreurs! Or, ne déplaise à M. Bloy, M. Zola a bien vraiment créé des Types. Rappelez-vous « *l'Abbé Mouret* » et « *Germinal* »; aucun personnage de ces deux romans n'agit comme individu, mais chacun s'y comporte, avec la vraisemblance que nécessite l'application d'un symbole à la réalité vivante, comme représentatif d'une classe d'individus ou d'une idée. Et je ne vois guère dans la littérature de tous les pays et de tous les temps une œuvre forte qui n'ait point cherché dans son héros l'allégorisation d'une réalité multiple ou d'un principe. A ce titre, le Cantique des Cantiques, l'Ecclésiaste, Prométhée, Don Quichotte, Hamlet, Lorenzo, Jacques Simple, Solness, sont immortels parce qu'immortellement typiques. Et Fortimbras! il est aussi exact, aussi obscur que le Destin!

Ce que les naturistes repoussent donc, en réalité, et nous tous avec eux, c'est le roman d'analyse individuelle, c'est le cas étrange, exceptionnel, pathologique, *exposé pour sa rareté même* avec un luxe minutieux de détails, — c'est Huysmans en prose et c'est Baudelaire en poésie. Et le roman demeure pour nous l'expression synthétique de la vie ambiante groupée dans les personnages de ses Héros.

Le Naturalisme(1) cherchait son but par l'agencement ingénieux des détails et de l'action : le Naturisme cherche le sien par l'appréciation abstraite des événements, l'explication — souvent intuitive — des faits considérés en leur cause, leur effet et leur efficace destination. Or, l'un et l'autre procédés sont trop exclusifs. M. Barrès l'avait compris, et, dans la plus abstraite de ses idéologies, il a fait précéder chaque chapitre d'un paragraphe où il expose sèchement les faits qui serviront de thème et de point de départ au développement allégorique qui les commente. Ce dernier procédé lui-même est condamnable, parce qu'il est artificiel.

M. Le Blond a beau jeu à montrer le danger du roman conçu comme exprimant des émois individuels et

(1) J'ai cité tout à l'heure M. Zola par exception. Bien des gens, et, je le crains, les naturistes comme les autres, commettent la confusion d'assimiler le Naturalisme et M. Zola. Or, rien de plus inexact. Sauf en quelques médiocres œuvres comme *Pot-Bouille* ou l'*Assommoir*, M. Zola n'a nullement appliqué la théorie de l'Art-miroir ainsi que le prétend M. Le Blond ; en adoptant l'étiquette et la doctrine naturalistes, il s'est dupé lui-même ; mais dans ses œuvres vraiment originales, on peut même dire : dans la conception générale de son œuvre, M. Zola s'évade de sa théorie. Le véritable naturalisme, ce n'est pas *Germinal*, ni l'*Argent*, ni le *Docteur Pascal*, mais c'est *Un cœur simple* dans le meilleur et M. Dubut de Laforest dans le pire.

des sentiments particuliers; cette conception que, à cause d'une phrase malencontreuse, M. Le Blond reproche spécialement à M. Barrès, mais qui me semble bien plutôt être l'erreur naturaliste, est évidemment très dangereuse ; j'ai essayé d'autre part de montrer comment la théorie naturiste, si noble pour concevoir la vie, offrait des ressources restreintes pour l'exprimer.

Et la vérité m'apparaît obtenue, non par la juxtaposition des deux méthodes, mais par leur pénétration. Ne pas oublier la réalité vivante des faits pour rechercher leur sens suprême, les exprimer (leur agencement et leur choix dépendent de la sagacité de l'artiste), et les commenter si la simple exposition ne suffit pas à nettement dégager leur sens allégorique. A L'INDIVIDU NE SACRIFIONS PAS LA FONCTION, MAIS NE SACRIFIONS PAS LA FONCTION A L'INDIVIDU. Il faut, en d'autres termes, qu'un roman ou qu'un drame soit une action, et que cette action atteigne son maximum d'intérêt par sa puissance synthétique et largement représentative.

Une des grandes erreurs littéraires du siècle fut, je crois, celle de Flaubert posant en dogme l'impassibilité de l'artiste, la non-pénétration de l'auteur et de son œuvre. Le malaise dure encore. Il faut remarquer, d'autre part, que Flaubert lui-même dut en bien des cas s'affranchir de ce que son principe avait de rigoureux ; je n'en veux d'autre exemple que celui-ci, choisi entre cent parce qu'il se présente à ma mémoire : la fameuse scène, dans *Madame Bovary,* des comices agricoles, où cette situation d'une vieille servante à qui les autorités remettent une médaille est ainsi exprimée : « Ainsi se tenait devant ces bourgeois épanouis ce demi-siècle de servitude ». Cette phrase est plus qu'un aveu : Flaubert l'eût dû considérer comme une défaillance ; car par elle il s'échappait du fait strict et précis, pour le caractériser en tant que représentatif d'une destinée et d'une idée abstraite.

Si nous récapitulons, nous trouvons donc comme éléments définitifs de la conception pathétique et romanesque : le droit pour l'artiste, le devoir de faire participer à son œuvre son émotion synthétisée en des types ou des héros, *au moyen des réalités vivantes.*

Ces réalités seront forcément en soi « d'aspect provisoire », ces détails forcément « exacts et pittoresques ». Mais, par leur disposition, leur choix, et s'il est nécessaire par les commentaires, l'auteur saura leur restituer le caractère d'immuable et d'auguste vérité représentative. Car, je le répète, je mets au défi M. Le Blond

ou M. de Bouhélier d'écrire un *roman* ou une *tragédie* sans représenter avec leur allure quotidienne la « notation spéciale de leurs passions », la psychologie de de leurs sentiments », les héros (synthèses de leur hérédité traditionnelle, de leur fonction, de leur milieu). Le détail individuel n'exclut pas la représentation fonctionnelle ni la valeur allégorique des héros. *Paul et Virginie* est composé avec tous les détails et minuties de la réalité : cela empêche-t-il l'émoi de M. de Bouhélier ? Il écrit pourtant : « Les amants, que Bernardin tendrement conduisit parmi l'inflexible étendue des plaines, je ne pense pas que leur sort ferait davantage palpiter quiconque en saurait la véracité. Car leurs turbulences ne nous prosternent point ; il est possible qu'ils aient d'extraordinaires pensees ; le lieu où ils s'assoient, leur plâtreuse maison rose d'un toit de tuiles, le champêtre et antique jardin, la barrière qui le garde, le talus où brûle la haie enflammée, le pur ciel verdâtre. ébloui et lucide, au-dessus des prés, la brise folle, les flots et l'étable ardente empourprée de pailles, de foins qui scintillent. à la vérité cela nous ennuie ». Oui ? La destinée des héros ne participe donc pas à leurs émotions intimes, aux paysages qui les contiennent ? S'il en est ainsi, le naturisme n'est plus « la doctrine des rapports » ; et la *Vie Héroïque* détruit la *Résurrection des Dieux !* — Et comment M. de Bouhélier peut-il concevoir que Bernardin s'y fût pris pour faire de *Paul et Virginie* un *roman* émouvant, sans ces minuties et sans ces détails ? On le voit, M. de Bouhélier est dans l'alternative : ou de renoncer à la stricte rigueur de sa théorie, — ou bien de rayer le roman.

Je citerai en dernier lieu l'exemple de ce passionnant et synthétique roman, *Adolphe*. « Il n'y a, dit un critique, dans le roman de Benjamin Constant, que deux personnages ; mais tous deux, *bien que vraisemblablement copiés, sont représentés par leur côté général et typique* ; tous deux, bien que très peu idéalisés selon toute apparence, ont été si habilement dégagés des circonstances locales et individuelles qu'ils résument en eux plusieurs milliers de personnages pareils ». Voilà déjà toute la profession naturiste. Or, ouvrez *Adolphe* : en vérité, les héros ne sont pas « dégagés des circonstances locales et individuelles » ; ce sont ces circonstances locales, qui, « exposées par leur côté général et typique », deviennent merveilleusement représentatives et synthétiques ; *mais l'auteur n'en a pas fait abstraction.* Ah ! que les héros de ce roman ne représentent-ils des

types d'idée, une face éternellement vraie de l'existence ou de l'esprit humain, au lieu de fixer une attitude sentimentale ! Nous verrions en *Adolphe* — avec plus d'action et moins de récit — l'exemple du roman tel que va le créer la combinaison des théories naturaliste et naturiste, complétées l'une par l'autre !

§

J'ai dit ainsi en quoi la doctrine naturiste m'apparaissait incomplète, mais comment aussi elle présentait de très sérieux avantages, en quel sens elle libérait la jeunesse, et lui indiquait la voie de son avenir. Je compléterai cet exposé en citant encore ces phrases de M. de Bouhélier : « Il faut exister publiquement. Aucune de nos pensées ne doit rester secrète ; présentons-les comme une guirlande aux races vieillies, aux villes dépérissantes. Je crois que l'art prochain sera suave, pompeux, *populaire.* »

Il me reste maintenant à déclarer, pour être entièrement franc, que ce qui pourrait surtout nuire à la doctrine naturiste, c'est précisément d'être une doctrine. M. Maurras a beau nous faire admirer l'avantage de « nous former en groupes et en écoles », « de l'étude et du travail en commun », nous nous méfierons toujours de ce qu'une solution, si excellente soit-elle, peut présenter de trop précis et de trop limitatif. La personnalité de tempérament de chaque auteur se plie mal aux exigences d'une règle étroitement posée. Autant la détermination d'une tendance générale nous paraît, pour notre génération, légitime, même nécessaire, — autant une théorie rigoureuse nous semble offrir d'inconvénients et de dangers.

J'ai dit ailleurs (1) quelles étaient, à mon avis, les caractéristiques de notre génération, — cette génération que M. Le Blond appelle si heureusement la Jeunesse d'azur. Je les rappelle brièvement : au point de vue esthétique, réaction contre l'art pour l'art ; au point de vue moral, exclusion de toute théorie de renoncement et d'affaissement ; au point de vue social, effort vers une civilisation où le maximum de liberté serait acquis aux énergies individuelles harmonisées dans le double intérêt des individus et de l'espèce. Le tout, procédant de cette méthode : la recherche des Lois naturelles faussées et leur intégrale restitution à l'humanité. J'indiquais enfin ce goût de la jeune Jeunesse pour la science, qui est la synthese suprême de la vie.

(1) Voyez l'*Effort*, numéro de décembre 1896.

Le terme de Naturisme paraît éminemment convenir pour désigner cette triple tendance. Comme on a pu s'en convaincre, je ne veux pas en détourner le sens, mais je demande seulement qu'on l'élargisse, de manière à permettre à un plus grand nombre d'individus d'en accepter l'étiquette.

On ne saurait trop le répéter : ce qu'il faut, à cette heure, c'est l'union de toute une jeunesse vers un même but, marchant d'une même tendance, afin que les efforts des si beaux talents qui s'annoncent ne restent pas stériles par les rivalités ou l'isolement. Nous voulons ardemment, d'une volonté passionnée et réfléchie tout ensemble, nous offrir à la Vie intégrale et normale. Notre intérêt est d'avancer en nous tenant les mains, chacun chantant sa strophe de l'Hymne commun. En loyauté, en harmonie ! Et ce sera d'un bel exemple.

JEAN VIOLLIS.



LES FACTICES

MŒURS CONTEMPORAINES

(*Suite*[1])

—

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉLÉMENTAL

(L'Action du Rêve)

I

Dans la petite chambre ronde tombaient, comme au fond d'un puits, de tremblantes lueurs d'étoiles dont les perpétuels vacillements semblaient s'irradier le long d'une eau limpide ; pourtant, la pureté de l'atmosphère, l'absence de tout bruit terrestre, permettaient de se croire à d'extraordinaires altitudes. Quelquefois, un cri d'oiseau nocturne montait avec l'odeur fraîche de feuilles mollement remuées par des cimes, et on sentait expirer, très en dessous de soi, l'haleine paisible d'un vaste monde inférieur qui dormait.

Au centre de la pièce, debout près d'une colonne supportant la voûte vitrée, Reutler tournait les pages d'un livre que lui tendait un pupitre ancien de forme lourde.

Couché sur un divan bas, Paul-Eric fumait, pensif. Il était habillé d'un costume flottant, clair, de flanelle blanche, prenant, autour de son corps étendu, la souplesse d'un vêtement féminin, tandis que la sévère blouse noire de l'aîné donnait à sa rigide silhouette une dignité sacerdotale.

(1) V. *Mercure de France*, nos 84, 85.

Le fumeur, face au ciel, recevant la pluie exquise des rayons stellaires, étalait ses soyeux cheveux blonds comme un nimbe.

Le liseur courbait la tête en une studieuse résignation.

A mi-hauteur de leur loge transparente, sorte d'observatoire, régnait une bibliothèque circulaire les enserrant d'un anneau sombre. Un télescope, au-dessus d'eux, érigeait son bras fantômal, et, à gauche du lourd pupitre, on apercevait une langue de flamme, toute vermeille, qui, discrètement, léchait un creuset.

Les deux frères ne jouaient point aux nécromants. Ils venaient passer là quelques heures de silence, oublier l'époque, surtout leurs préoccupations, et ils aimaient ce sobre décor, cette cellule astrale ne leur parlant que d'éternité.

– Ah ! La vie ! La vie !... Comprends-tu ? murmura Paul-Eric.

— Oui, répliqua Reutler, et il eut, derrière le pupitre, un geste grave. Je comprends toujours quand tu te donnes la peine de penser avant de parler.

— Je n'ai pas dit grand chose.

— Tu as dit l'essentiel.

— Traduis-moi.

Reutler se pencha hors du livre, plongeant son regard, fouilleur de ténèbres, dans les yeux phosphorescents du jeune homme.

— Tu as pensé que la vie, seulement la vie, débarrassée de ses joies et de ses douleurs, un état de simple volupté végétative, pouvait peut-être te fournir la somme de sensations nécessaires à la découverte de cette suprême jouissance intellectuelle que nous nommons *l'art*.

— J'ai pensé cela... confusément, comme l'on rêve, mais avec toute l'intensité du rêve qui nous décuple en de profondes et merveilleuses sensations. Tu es bien étonnant, Reutler ! Voici une heure que nous nous taisons. Je ne te croyais pas capable de suivre mon monologue intérieur.

— La clarté de ton visage me suffit pour lire en toi mieux qu'en mon livre.

— Allons donc ! Tu lis aussi le livre ? (Et Paul eut un accent un peu venu du nez, comme la voix de tête des enfants ou des femmes qui se plaignent.) Toujours ta prétention de déchiffrer, la nuit, ces vieux bouquins, encombrés de notes minuscules.

— Puisque j'y vois... qu'importe la nuit !

— Les preuves ? dit Paul se levant sur un coude, l'air de railler, cependant convaincu d'avance.

Reutler se courba, de nouveau, entre deux feuillets, puis, d'un ton sourd quoique très distinct, de son ton professoral, pesant chaque syllabe, il lut au hasard :

« *Le sorcier, s'étant ondoyé les mains, prit son bâton, récita la formule et heurta le rocher de trois coups. Lors, sortit enfin l'Elémental de sa gangue de pierre, qui fut une petite créature toute roide, réfrigérante ainsi que membre d'homme mort.* »

— Prodigieux, murmura Paul interrompant Reutler, tu en remontrerais aux très vilains hiboux.

Il y eut une pose.

Le cadet des de Fertzen était bien changé, depuis un an, c'est-à-dire depuis que les deux frères avaient quitté Paris. Physiquement, l'adolescent aux fossettes et aux grâces de princesse byzantine disparaissait peu à peu pour laisser croître un être singulièrement idéal, s'émaciant, remplaçant l'homme comme un portrait peut remplacer le modèle. Plus mince, plus pâle, plus fatigué, plus blasé encore, seulement ses yeux brillants disaient l'infatigue de son cerveau où galopaient, comme en un désert, les chimères furieuses dont le furieux galop ne s'entend pas. Il ne se déguisait plus en femme et avait quelquefois l'air d'une femme déguisée. Il exagérait les modes anglaises, se coupant les cheveux ras, pour dénuder surtout sa nuque, gardait, en la stuart blonde, les deux ondulations naturelles de ses cheveux, un diadème surnaturel où l'on pouvait deviner les naissantes protubérances du démoniaque, se trans-

formant en *celui-ci* après avoir tellement été *celle-là*. Et tous les deux, les êtres charmeurs, se mêlaient de plus en plus indissolublement dans un terrible hermaphrodisme. Il causait moins. Courbé sous l'idée fixe, il regardait le vide, des heures entières, prenait l'air grave de ceux qui luttent contre la bête rampante de leur *moi*, sans, cependant, se mépriser, tant ils sont sûrs de ne jamais céder qu'à eux-mêmes, par orgueil cérébral encore mieux que pour leur lâcheté physique. La taille se ployait, et des tics nerveux s'ajoutaient lentement aux habitudes de la pensée comme des ombres profilent un être à l'extérieur de sa propre lumière. Il saisissait, quelquefois, son pied dans sa main, en enfant qui s'amuse. De temps à autre, il retroussait, de l'index, les ailes palpitantes de ses narines ou s'absorbait en la contemplation de ses paumes, puis, essayait des cravates neuves, variait la forme de leur disposition ou de leur nuance, avait la passion des chaussettes de soie noire à baguette verte brodée, vert mort, vert tendre, vert bleu, des chemises russes de surah fin, très compliquées de plis flous, les assortissait à ses vêtements comme des dessous équivoques. Irréprochable, par exemple, dans le choix de ses habits toujours sombres, d'une coupe droite, il affectait, hors de la chambre, devant des arbres, parcourant la déserte forêt de Rocheuse, des allures guindées, un peu raides d'un apprêt de trop bon ton.

Venu à la nature après une existence d'artificiel, là nature le faisait paraître plus artificiel, exagérant ses défauts au plein soleil de la réalité. Et plus dangereux vis à vis d'elle, il lui volait sa science du silence. Il apprenait à se taire, à voiler le précipice de son âme de tous les voiles de la mélancolie.

Reutler le suivait, sur ce sentier montant on ne savait plus bien jusqu'à quel sommet, Reutler portant une croix toujours plus meurtrière. Il n'osait déjà plus le questionner; après avoir désiré éperdument le voir s'assagir, on sentait qu'il commençait à regretter les temps carnavalesques où le rire tenait lieu de morale. Etudiant sans

cesse son sujet, comme l'horticulteur étudie le développement d'une monstrueuse fleur double, il l'entourait de tous les soins et de tous les dévouements, ne voulant pas tenter l'expérience décisive d'une explication, car il redoutait ses réponses comme on redoute la chute d'un somnanbulique. Il se disait qu'un terme brutal, une allusïon impertinente, même un regard, un seul regard de dédain, précipiterait Paul, peut-être romprait net un accord beaucoup trop parfait en y jetant la dissonance de la découverte. Il déplorait, vainement, l'éducation licencieuse qu'il avait désiré lui donner en contraste de ses principes d'austérité, regrettait surtout la femme, l'éternelle plaisanterie, sinon l'éternel féminin, cette jolie coutume de Paul-Eric de les tourner toutes en girouettes ridicules selon le vent froid de ses caprices. La femme ? Est-ce qu'il ne l'apportait pas dans ses moelles, ce bel éphèbe qu'on avait tant aimé, qui conservait comme le parfum, la griserie des caresses ? N'avait-il pas l'épiderme frotté de sa luxure, la bouche encore vernie de ses baisers ? Reutler n'osait ni le gronder, ni le regarder, tout en se répétant qu'une précision de fait devenait nécessaire, dût-elle finir par les perdre. C'était, entre eux, comme la surface unie d'un fleuve, noir, transparent, dont le fond pouvait aussi bien se former de vase ou de sable pur, un fleuve dont les deux rives situées à mille lieues l'une de l'autre ne se trouvaient rapprochées que par leur calme, une subite tranquillité de l'eau qu'un seul petit caillou, tombant, riderait de l'un à l'autre bord, pour toujours. Esclaves de leur propres pensées, ils avaient fui la seule chose qui les maintînt hors de ce cercle vicieux, le cercle encore plus vicieux des corvées mondaines. Leur existence de grands seigneurs libres se changeait en cellule d'anachorète, et ils demeuraient loin des idoles, en présence du seul dieu jaloux de tous les encens. A peine Reutler avait-il esquissé le plan de leur vie d'études que, déjà, Paul, renchérissant sur sa gravité, supprimait les récréations

des mâles et, par conséquent, toute hygiène du cerveau. Un soir, en revenant d'une visite au chef-lieu, visite ayant duré quelques jours, Paul déclarait de son ton chanteur, s'affilant sur les nerfs des voisins comme une lame de rasoir :

— Mon cher, grues parisiennes ou oies de basse-cour provinciale... ça ne m'amuse plus. Ça ne m'a d'ailleurs jamais amusé de me flanquer d'inutiles indigestions... Préfère le cheval, décidément. Achète-moi une jument arabe qui ait la crinière en chevelure !...

Et il se mit à faire du cheval, prétextant que sa fatigue serait moindre. Abasourdi, Reutler n'avait rien répondu, saisi de l'âpre joie du règne. Les promenades au Bois recommencèrent, mais plus matinales, plus mystérieuses, dans le profond temple des forêts sauvages où les routes, les vieilles routes allaient en pentes veloutées de mousses. L'aîné ne tolérant plus la paresse, on devait sauter en selle dès l'aube, et il baignait son cadet dans les saines émanations des verdures, le tenait de force sous la pluie odorante des rosées vierges, comme il aurait ondoyé un nouveau-né. Ah! les pentes se trouvaient si douces, autour de Rocheuse, à la fois si douces et si rapides, si veloutées de leurs hypocrisies sensuelles ! Escrime, natation, courses en forêts ou en plaines, ils ne négligèrent aucun sport et par-dessus tout, c'était la gymnastique intellectuelle, les aveux échangés à travers le symbolisme des actes et des choses, l'exercice fou du trapèze cérébral, tellement à la hauteur d'une sublime institution religieuse, que leur mutuel orgueil, dans le désespoir d'être trop beaux, montait, farouche, prêt à éclater comme un astre en fusion.

Un jour, Paul, ayant devancé son frère sur un chemin fleuri, l'appela pour lui montrer puérilement des violettes. Reutler n'entendit pas. Paul éleva la voix et dit :

— Hadrien ?

Reutler ne respirait plus, ne dormait plus. Qu'un objet se brisât à Rocheuse, qu'un coup de

cognée retentît parmi les arbres les entourant, il tressaillait, croyant à la fin de leur monde. Il ne pensait pas que cet état de leurs âmes devînt normal, car il connaissait *le démon* et il guettait sa prochaine colère, qui serait une œuvre de mort selon la logique de ses évolutions passées. Mourir ? Pourquoi lui, le plus conscient, ne l'avait-il pas pu lors de ce duel misérable ? Pourquoi l'avait-on ménagé, supposant qu'il était le gardien tout désigné de leur honneur, et pourquoi, aujourd'hui, ce même honneur le retenait-il, silencieux, devant le précipice ?

Durant une de ces longues courses à pied qu'on faisait dans un pays hostile où ils ne connaissaient personne, répondaient du haut de la tête aux rares saluts des paysans, ils s'étaient arrêtés sur le bord d'un autre précipice, moins effrayant car moins fictif. Le sentier, fermé par un étranglement de roches, surplombait la cascade d'une rivière se volatilisant en vapeurs. Las, ils s'assirent et Reutler eut une angoisse, soudainement tenté par une tentation diabolique, une de ces tentations que rien ne fait plus fortes que la possibilité d'y succomber sans autre témoin que sa conscience. Au-dessus d'eux, un ciel implacablement clair leur brûlait le crâne et à leurs pieds, l'eau chantante, cristalline, hurlait avec des attirances de sirène... mais, une fleur d'edelweiss mettait un sourire un peu rose dans l'ombre du gouffre, et cela fut, cette fleur, comme le subtil épanouissement de leurs appétits de fauves. Paul se glissa jusqu'aux arêtes du rocher, s'agenouilla, se pencha, puis se releva, maussade, toisa Reutler :

— Tu es plus grand que moi ! dit-il énervé.

— Sans doute ! fit Reutler qui demeura immobile.

A voir s'étirer ce corps frêle et gracieux de l'homme-enfant lancé à la conquête d'une fleur, lui, Paul de Fertzen qui possédait les serres de Rocheuse, de magnifiques collections d'orchidées et de roses, Reutler ne put d'abord s'empêcher de

sourire. Tout souriant, il songea qu'un geste suffirait à précipiter cette créature trop divinisée, dont il portait le culte comme une lourde croix. Un geste, un simple geste, une légère poussée vers les abîmes. Le corps disparaîtrait, laissant un souvenir pervers, si charmant ! Une issue normale en tous les cas. Il s'attendait bien à ce que le jeune homme lui demandât cette fleur, parce que cela c'était très : *hérqïne de roman.* Reutler ne bougea pas. Paul allait trépigner, on s'expliquerait et ensuite...

— Pourquoi pas s'y ruer tous les deux. pensait l'aîné conservant son rire tranquille.

Mais Paul ne demanda plus rien. Il se mit à étudier le paysage.

— Très triste, cette vallée boisée ! Un pays morne comme un cimetière. Une seconde d'ennui vaut un siècle, sur ce rond-point où il ne manque, vraiment, que des sergents de ville pour vous indiquer les concessions perpétuelles ! déclara-t-il.

— Très beau, répliqua laconiquement Reutler.

Et les deux jeunes gens se regardaient, ne voyant rien ni du ciel ni de l'eau, rien du décor, pour eux si factice, car il représentait l'éternité en face de leur heure.

— Tu aimes la nature, toi ? railla Paul les yeux mi-clos.

— Je ne contrains personne à l'aimer ! dit Reutler la bouche mordue.

— Il y a des choses qui m'y fascinent, je ne dis pas, encore faut-il qu'elles soient sincèrement inaccessibles.

— Comme les fleurs d'edelweiss ? murmura Reutler sans s'apercevoir qu'il se rapprochait du gouffre.

— Oh ! pour une boutonnière très... rurale, je ne vais pas me casser la figure.

— Tu préfères m'envoyer casser la mienne, hein, cher petit ?

Paul saisit le bras de son aîné.

— Reutler, dit-il froidement je te défends d'aller la chercher !

Reutler eut un mouvement de folie.

— J'y vais ! cria-t-il, et d'un bond il fut sur l'extrême bord du rocher.

Cela pourrait être simple, maintenant; il simulerait le vertige en étendant le bras, roulerait, s'ensevelirait, et le malheureux, frappé de cette mort horrible qu'il aurait causée, serait guéri, ébloui à jamais, comprendrait toute l'immensité de l'amour, sortirait *un homme* de l'épreuve... Mais comme Reutler se retournait pour le voir une dernière fois, il aperçut, dans le visage désespéré de son enfant, un masque de *vieux*, une figure anguleuse crispée, en un rictus infernal et pénible, le rictus de ceux qui vont se survivre et décomposer une passion presque noble en une multiplicité de petits gestes séniles; la face douloureuse de la faiblesse dans le désespoir et les mains nerveuses, les belles fines mains, eurent des torsions sinistres vers lui, le déjà disparu.

Reutler atteignit la plante, la cueillit et remonta de son abîme à la lumière, essayant de rire.

— Une fois n'est pas coutume ! Je te passe une fleur... pour qu'un jour tu me passes une femme ! gronda-t-il en tendant l'edelweiss au jeune homme.

Paul reprit son aplomb, sa froideur correcte, tout en glissant la tige sous le revers de son veston.

— De quelle femme veux-tu parler, mon cher? Tu es lourd d'énigme, aujourd'hui, questionna-t-il, en apparence très indifférent.

— Je m'exaspère de nous voir si sérieux ; Paul, tiens,prends mon bras, car tu es malade... tu as la fièvre depuis cinq minutes, pourquoile dissimuler ? Moi, je crois que j'ai trouvé une idée excellente. Je pense à me marier... mon petit! don ne un conseil, un vrai conseil de frère ?...

Ils descendirent tous les deux, le pas lent, la tête penchée, n'osant même pas se regarder sur l'épaule. Le chemin, en spirale, contournait la colline et on avait l'exquise sensation de s'enfoncer dans une mer verte.

— Jolie solution, fit Paul d'un ton rauque. Est-ce que tu plaisantes?

— Je suis peu habile à ce genre de plaisanterie, c'est très drôle, en effet, mais j'y pense... quand j'ai le temps! Une baronne de Fertzen à Rocheuse, ou ailleurs, ce serait du trouble... des scènes! On s'ennuie à la campagne, je l'avoue,

— Ah! tu veux te marier! Tu as tellement le désir de te savoir... Pardon, mon cher, mais tu oublies qu'elle m'aimerait!

— C'est la seule chose que je n'oublie pas, ricana Reutler émerveillé de ce cynisme; l'aventure est des plus prévues! Une distraction pour toi et pour moi une certaine tranquillité d'âme. Ensuite, si par impossible la future baronne te résistait...

— Tu la tuerais! conclut ironiquement le cadet. Je te prie, mon grand, de me parler d'autre chose. Tu es inconvenant!

Ils n'échangèrent plus une parole. Reutler savait que, seul, l'exercice d'une passion mauvaise pouvait tirer le monstre de son inertie, et, à tout prendre, ne valait-il pas mieux celle-là?

Un soir, au cours d'une discussion scientifique, la conversation tomba sur les blessures, les opérations chirurgicales. Paul dit :

— Tu as l'annulaire coupé! de quel doigt porteras-tu l'alliance ?

Reutler s'interrompit, frissonnant. Dans son duel avec le slave, il s'était fait mutiler cruellement, cherchant une mort que le prince Stani, un fort galant homme, ne voulait pas du tout lui donner, et un chirurgien, pour éviter de dangereuses complications, avait retranché le doigt, en même temps supprimé la bague de Jane, cette opale sertie dans une chevalière d'or mat que personne ne devait plus souiller de sang. Rentler blêmit.

— Tu as raison! dit-il, se rappelant l'affreuse minute où l'acier fouillait sa pauvre chair meurtrie, toujours si prompte à se tendre à la souffrance. Je ne peux pas me marier... Je t'ai défendu. Je dois te défendre encore.

— Tu m'as déshonoré! cria le cadet se dressant. Tu m'as enlevé le droit d'être un homme, tu m'as volé à moi-même. Je ne reviendrai jamais à Paris!

Je ne serai jamais français! Oh! je ne veux plus vivre que pour me venger de ta main, j'ai horreur d'elle!

Reutler, n'en pouvant plus, sortit du salon. Il savait si bien de quelles haines se forme l'amour.

Reutler cherchait l'issue et sérieusement il avait eu l'idée d'un mariage, non pour perpétuer sa race, maudite entre toutes, mais pour distraire le tigre, lui jeter, en pâture, un cœur qui serait un peu le sien. Découragé, il pensa que ce supplice ne les séparerait guère, et qu'entre eux, si rapprochés, ils écraseraient bien inutilement une nouvelle victime.

D'attendre une solution fournie par le hasard on pouvait devenir fous. C'était toujours un espoir.

Jusqu'au moment où l'ainé se persuada que c'était sa faute, la faute du platonisme dont il avait souvent affirmé la vertu surhumaine. Le tigre gagnait du terrain!... Et arrivaient des trêves charmantes, des visions de tendresse infinie, permise, tellement douce qu'on ne soupçonnait pas leur danger, qu'on oubliait tout pour s'identifier à l'unique bonheur de vivre.

... Ils se retrouvaient, cette tranquille nuit d'étoiles, après de longues lectures faites loin l'un de l'autre. Ils s'étaient espéré tout le jour, et au soir, venant se rejoindre dans leur cellule astrale, comme en la plus aimée chapelle de leur église, ils se taisaient, ou ne disaient que la moitié des phrases, s'écoutaient penser, n'osaient pas un geste et devinaient bien qu'ils ne pouvaient plus rien s'apprendre. Des silences coupaient leurs réflexions, comme avec des lames glaciales d'où dégouttait du sang, tout le sang de leur cœur.

— A quoi attribuer ces phénomènes de télépathie si fréquents chez nous ? questionna Paul.

— Nous sommes frères ! dit l'aîné vivement.

— Reutler, je me tourmente d'une chose... l'idée de ce mariage. Est-ce sérieux ?

Reutler se mit à rire, dans son ombre.

— D'ailleurs tu dois avoir des maîtresses, de ces passions brutales qui ne laissent pas de sou-

venir ! Je ne puis admettre la chasteté absolue. Réponds donc, continua Paul... s'animant. Un prêtre raté c'est tellement le cousin du diable! Reutler, je suis curieux, quelquefois, de tes aventures de séminaire ?... Quel genre de filles as-tu fréquenté ?

— Oh !.. Une maîtresse, *une femme* ! murmura l'aîné, c'est-à-dire mon inférieure... Toute communion cérébrale exige l'égalité entre les deux communiants. Je n'ai jamais eu de maîtresse, Paul, digne de ce nom.

— Tu me trompes !.. Ah ! nos constantes communions d'idée... elles sont jolies. Tu sais tout ce que j'ai fait depuis ma naissance, moi j'ignore toute ta vie d'adolescent.

— Est-ce que jamais l'expérience de l'un peut servir de morale à l'autre ? Eric... mon petit Eric, abandonnons ce sujet.

— Ne me regarde pas de ton regard fixe, Reutler. Je te dois tout, oui, c'est entendu ! Tout, jusqu'à la naissance. Et je te devrai la gloire, car tu me disputeras l'orgueil de mes créations, tu me fais poète et tu n'es pas poète... tu n'es qu'un jongleur ! Je souffre ce soir, comme je n'ai jamais souffert ! Tu as tort, grand tort de me dissimuler des choses...

— Te dissimuler quoi ! Voyons, mon Eric, du calme.

Paul sortait de sa léthargie. Une etrange surexcitation le rendait fou à crier son délire. Il brassait l'atmosphère de petits gestes saccadés et, du ton volontaire d'un être malade, il s'exclama :

— Non ! Il me plaît d'insister. Je me trouve de taille à ouïr l'histoire d'un homme. J'ai vingt ans.

— Je suis heureux, donc.. .pas d'histoire, Eric ! soupira Reutler. Du reste je n'ai aucun compte de cœur à te rendre.

— Si je t'en demandais, une fois pour toutes.

— Je passerais outre, mon cher enfant.

— Merci.

Paul bondit hors du divan et fit trois tours dans

la chambre, foulant furieusement le tapis, poussant les meubles.

Le tigre était lâché.

Reutler se croisa les bras sans manifester la moindre colère.

— Tu es fourbe ! Tu es très fourbe ! scanda le jeune homme se plantant devant lui, les yeux remplis de phosphore.

Reutler se détourna, fit rouler le télescope vers une autre ouverture du dôme.

— Veux-tu voir Vénus ? proposa-t-il d'un ton ironique. Paris n'est pas si loin !

— Tu m'ennuies avec tes allusions grossières !

Ainsi mis en fureur sans raison, il avait tout l'aspect d'un aliéné. Son teint délicat se plombait, une ride formidable se creusait entre ses yeux hagards, sa charmante physionomie prenait la férocité convenue de ces dieux infernaux de la Grèce qui gardent, au milieu du courroux, une beauté à la fois sinistre et régulière.

— Ah ! c'est moi qui suis grossier ! dit l'aîné, s'efforçant de plaisanter malgré son angoisse. Il faut pour distraire Monsieur que je lui décrive les chairs palpées, jadis, et que j'évoque les parfums des chevelures ? Voyez-vous cela ! (Reutler s'interrompit afin de dévisser un écrou du télescope ; puis il ajouta, plus serieux :) Une envie de faire la noce n'a pas besoin de s'exhaler en insultes ! Veux-tu que nous rentrions à Paris, mon cher enfant ? Le hibou peut changer de ruine... il est préparé aux pires destructions. On ne l'étonne plus.

Reutler leva lentement son front triste, orné réellement, à la façon des hiboux, de deux orbes allongés de fourrure brune, et il eut le courage de sourire.

— Mais tu ne comprends donc rien, balbutia Paul se tordant les mains, je suis jaloux ! Entends-tu ? Jaloux !... C'est inexplicable et pourtant cela est.

— Eric ! Va chercher une lampe, supplia Reutler. Je crois que les esprits des ténèbres sont de

mauvais conseillers pour les trop jeunes gens. Fais la lumière, toi qui n'y vois pas la nuit !

— Qu'est-ce que j'ai dit, murmura le cadet comme tombant du haut de son rêve ? Corrige-moi, je l'ai mérité ! Veux-tu que je me jette par la fenêtre ? Ah ! donne-moi des coups de poing, ça me fera plaisir, je t'assure !

— Non ! Je veux la lampe, simplement.

— Je ne suis pas digne de toi, sanglota Paul d'une voix de femme navrée.

— Obéis ! Tu dois m'obéir ! Va chercher la lampe ! De la lumière ! De la lumière, lâche créature, sinon... je t'étrangle !

D'un saut, le jeune homme fut près du creuset, alluma une petite lampe de vieux bronze et revint, tout intimidé, dompté pour quelques minutes, malgré son orgueil.

Reutler se tenait debout, les deux mains jointes, voilant son visage. On voyait luire, à l'endroit où manquait l'un de ses doigts, le splendide rayon de son œil fouilleur de ténèbres. *Il ne doutait plus* et il y avait un tel suprême effort dans son geste de prière, tant de désespérées malédictions, que Paul, à le contempler, demeura saisi d'une frayeur superstitieuse.

— Oh ! mon Reutler ! Avoue-le donc ! Tu me hais ! Nous ne sommes pas des frères, nous ne sommes que des ennemis...

— Oui, répliqua Reutler, je te hais, tu le sais bien... nous devions nous haïr !

— Et voilà le résultat de notre vie si étroite, si miraculeusement intime !...

Le jeune homme, atterré, laissa choir la lampe qui se brisa.

Un singulier phénomène se produisit durant que la très modeste lueur agonisait sur le tapis de leur chambre. Au-dessus des deux frères, la coupole s'illumina d'un fulgurant reflet d'aurore, et les clartés d'étoiles parurent, là-haut, comme une pluie d'argent dans un champ de roses.

Cela se passait depuis quelque temps, mais

trop préoccupés d'eux mêmes, ils n'avaient pas encore levé la tête.

Oubliant leur querelle, stupéfaits, les deux jeunes gens se précipitèrent vers le télescope.

— Une comète ? questionna Paul.

— Non ! peut-être une averse d'étoiles filantes, répondit Reutler.

Tout demeurait tranquille à travers les airs colorés d'un carmin pâle. On n'apercevait ni météore ni nuage suspect, et toujours clignaient, railleurs, les petits yeux doux des planètes.

Il leur était difficile d'examiner la campagne, l'observatoire se trouvant organisé de façon à ce que toutes communications fussent rompues avec la terre, et ils pouvaient s'émerveiller de l'apothéose, sans se douter qu'elle jaillît d'une catastrophe.

Quelqu'un les tira de leur extase : Jorgon.

— Je me suis permis de déranger ces Messieurs, dit-il, montant du plancher comme un grand spectre, parce qu'on est venu quérir la pompe à arroser les pelouses, et n'ayant pas l'autorisation de la prêter, je voulais l'avis de ces Messieurs !

Jorgon était formaliste.

— Comment, la pompe ? fit Paul, sautant des étagères de la bibliothèque sur lesquelles il était en train de grimper.

— Qui veut l'emprunter ? demanda Reutler d'une voix sourde.

— Des *personnes* du village, Monsieur le baron. Voici une petite heure qu'ils regardent brûler leur église, ces gens ! ça leur a pris par une meule qui était contre et paraît que ça gagne leurs maisons.

— Un incendie ! cria Paul.

Jorgon, flegmatique, pliant sa haute taille, ramassait les morceaux de la lampe brisée.

— Que fais-tu là ? dit Reutler impatienté. Redescends tout de suite et donne-leur tout ce qu'ils voudront. Cela presse, le feu !...

— Oui, Monsieur le baron... cela presse... Entre nous, ce sont des chiens, ces gens du village ! On ne voit jamais la couleur de leur parole que lorsqu'ils ont besoin d'un service.

Jorgon réunit les coins de son tablier de toile, comme l'aurait pu faire une bonne femme, tout en se dirigeant du côté de la trappe qui s'ouvrait dans le plancher. Peu à peu sa stature diminua, sa tête vint au ras du tapis. Là il dit, placidement :

— Ces Messieurs n'ont pas besoin d'une autre lumière ?

Paul désigna la coupole resplendissante.

— Tu penses que ça ne suffit pas, espèce de vieux fou !

— Oh ! ça, *malheureusement*, ça ne durera guère ! jeta Jorgon s'abîmant.

— J'étouffe, ici, moi, fit Paul se tournant vers son aîné. Nous pourrions suivre la pompe, ce serait drôle. Les distractions sont tellement rares !

— J'allais te le proposer, répondit Reutler.

Paul se pencha sur la trappe ouverte et cria de son accent impérieux :

— Jorgon, fais seller nos deux chevaux. Qu'on se dépêche.

Puis il se rapprocha de Reutler et murmura :

— J'éprouverai une joie diabolique à me lancer dans une fournaise, si je savais y oublier l'horrible parole que tu m'as crachée au visage. Moi, je ne te hais pas...

— L'horrible parole !... balbutia Reutler. Ah ! il me semble que nous entrons dans un cauchemar, mon pauvre Eric.

— Ou que nous allons en sortir ! fit Paul, frémissant d'une rage contenue.

Et à leur tour ils redescendirent sur la terre.

II

— Mon Dieu, s'exclamait Reutler, c'est de la démence ! Sortir presque déshabillé ! Monter à cheval en costume de flanelle blanche, sans chapeau, sans manteau, avec des souliers de chambre, pas même de cravate au col, et en exhibant une chemise de soie que le vent te plaque à la peau... Eric ! Je te dis qu'il faut faire demi-tour. D'abord parce que

c'est ridicule, ensuite parce que tu vas t'offrir une fluxion de poitrine... Éric!

— Nous arriverons trop tard! riposta le cadet, dont les jambes nerveuses serraient les flancs de sa jument.

Elle fit un écart énorme, s'encapuchonna, et, toute renâclante, leva la tête à la hauteur de la gorge de son cavalier qui, brutalement, lui scia la bouche.

— Paul, fais attention! supplia Reutler très inquiet, ta bête a peur... et, tiens, mon cheval aussi!.. S'emballer, en pleine nuit, dans les bois de Rocheuse, ce ne serait pas prudent. Qu'est-ce qu'il y a donc?

Les deux chevaux dansaient sur place, refusant d'avancer. On était à mi-chemin du village, la route s'enfonçait en spirale claire dans les ombres du bois, et elle paraissait tomber, comme un torrent, au fond d'un gouffre. Vers la droite, un roncier se hérissait de fleurs pâles et d'épines, mais on ne voyait personne le long des fossés.

— Il y a que cette jument devient vicieuse! gronda Paul furieux. Reutler, tu me changeras cette sale bête arabe pour un anglais. J'en ai assez de ces caprices de femme saoule. Elle est dressée par toi, c'est tout dire!

Reutler, le front bas, examinait le roncier.

— Chut! Avant d'injurier les animaux, il faut tâcher de les comprendre, mon petit. Ta bête a peur d'une chose qui n'est pas... naturelle.

Paul se rangea du côté de son aîné, ayant toutes les peines du monde à empêcher la jument de se dérober. Comme il n'avait ni cravache ni éperon, et qu'il tremblait de colère, elle se moquait de lui, soufflait de tous ses naseaux, très heureuse de le sentir en sa puissance de chimère folle.

— Nous arriverons trop tard! cria Paul. Ah! pour une fois qu'on se serait amusé! Je n'ai pas de chance, non!

Il se courba sur l'oreille de sa monture, la mordit, si cruellement qu'elle essaya, hennissante, de l'envoyer rouler n'importe où.

— Leur église brûle! Une belle histoire, murmurait Reutler étudiant l'ombre; ce leur sera une excellente occasion de la rebâtir et de quêter... C'est gentil, les actes courageux, quand on est moralement très lâche... Eric, il y a certainement quelqu'un dans le roncier... Au contraire, la chose est très naturelle... quelqu'un qui guette ou qui a encore plus peur de nous que nos chevaux n'ont peur de lui... Ah! Eric, qu'est-ce que tu fais?... Misérable fou! Tu l'as mordue, hein?

— Je veux passer, rugit Paul! Toi, laisse-moi tranquille, puisque tu me détestes... Est-ce que je n'ai plus le droit d'aller me jeter dans le feu, maintenant, si ça m'amuse!

Reutler descendit et caressa l'encolure de la jument, la calma, la prit par la figure pour la faire obliquer. Elle passa, tout assouplie, n'osant plus souffler. Elle aimait ce maître qui était un homme.

— Oh! se lamenta Paul, moi on ne me prend pas par la douceur... moi, on m'aurait cravaché, fouetté, traîné sur le sol!... Moi, on ne daigne pas y mettre tant de gracieuses façons... pourtant, moi, je suis le cadet des de Fertzen, un poète, j'ai du génie et je suis très beau!

— En effet, avoua Reutler d'un ton qui implorait, toi tu es beaucoup plus dangereux...

Il repartirent, presque heureux de cette louche réconciliation.

Maintenant ils galopaient côte à côte, Reutler sombre et Paul légèrement fantômal, comme la folle chimère à crinière de soie qui le portait. Paul riait d'un rire muet, se croyait sur le chemin du sabbat et, par instant, crispait avec fièvre ses pieds délicats dans les étriers pour y retenir ses mules, ses mules de boudoir, des chaussures orientales d'un exquis mauvais goût, brodées d'or et de fleurs de perles.

La route serpentait aux flancs d'une colline inextricablement boisée, et on ne voyait rien de l'incendie, sauf d'étranges réverbérations nuançant les feuillages d'une clarté sulfureuse, par-dessous. Les oiseaux, réveillés, battaient les branches de leurs

ailes et pépiaient, peu certains du plaisir que leur causait ce jour artificiel. Des lièvres traversaient les fourrés, déboulant droit, en flèches lourdes. Les voix aiguës des villageoises, qu'on percevait comme de térébrants sons de flûte, doublaient l'horreur silencieuse qui agitait tous les hôtes de la forêt. Cette nuit-là, il semblait que la nature entière haletât de terreur. Les arbres, dont les rondes frondaisons avaient, vues de haut, des vallonnements pareils à des contours de seins, ondulaient, poussant des soupirs, et, d'écho en écho, la terre trépidait d'un bruit furieux comme un galop d'armée. A chaque tournant du chemin, on pouvait, dans une coulée du roc, lit d'anciens ruisseaux où ne croissaient plus que des fougères, atteindre, du regard, le sommet de la montagne. A ce sommet rayonnait une vieille maison aux murailles épaisses, assise sur de colossales pierres jurassiques, érigeant un svelte donjon neuf, coiffée d'un casque de verre tout étincelant. On eût dit que le château de Rocheuse brûlait ou s'éclairait pour un bal.

— Entends-tu? fit Paul, les narines palpitantes, croyant humer une odeur de chairs grillées.

On entendait, se rapprochant, les clameurs gutturales des femmes, et, des deux côtés de la route, commençaient à s'échelonner les paysans munis d'ustensiles singuliers. Quelques-uns portaient leur baquet, leur auge à porcs, sur leurs épaules, et l'on ne découvrait plus que leurs jambes, vagues pattes grouillant confusément sous une carapace monstrueuse.

— Tout est anormal, ce soir, songea Reutler.

— Et quand même, cela sent la fête! repliqua Eric. As-tu vu ces bonshommes? On les croirait masqués! Sont-ils assez falots!

— Tu es édifiant! répondit l'aîné, mis en gaîté malgré lui.

— Sainte Vierge! hurlait une paysanne, courant avec une très petite cruche à la main. Ils n'ont déjà point d'eau dans l'endroit!

Une autre ajouta :

— Et la pompe de Villersexel durera près d'une heure à nous venir !

Un nouveau groupe se rangea devant les chevaux.

— Ce sont les Messieurs de Fertzen !... C'est l'église qui brûle !... affirmait-on.

Une bande de gamins déguenillés, dont les sabots faisaient un sec tapage, — un roulement de noix sur des planches, — sortit d'un sentier, s'attelant à un tonneau qui répandait son contenu par une fissure. Ils couraient de plus en plus vite, en laissant derrière eux un ruisseau d'eau glougloutante.

Paul partit d'un franc éclat de rire. Cela sonna, dans les airs embrasés, comme une fanfare d'archange exterminateur.

Reutler s'arrêta net et tendit les bras.

— Tu ne vas pas te tuer, dis ? cria-t-il, vaincu par l'effroi de sa propre conscience.

Reutler savait bien qu'en amour, défendu ou permis, le seul absolu qu'on puisse réaliser c'est la mort.

— Non, mon grand, répondit Paul gouailleur. Je crois que je vais à la noce, voilà tout !.. Tiens ! Ramasse-moi ma mule... elle est tombée là-bas, près de cette touffe d'herbe. Je ne veux même pas qu'il m'en coûte la plus petite parcelle de mon bazar oriental. Je serai très digne, très héroïque, très *ton frère...*

Passivement, Reutler descendit de cheval et alla chercher la mule. Elle brillait comme un bijou, un bijou faux, un atroce objet de luxe perverti. Paul l'attendait.

— Rechausse-moi, fit-il impérieux. Bien ! Ne me serre pas le pied ainsi... la plante des pieds de l'idole, c'est sacré, tu sais, surtout quand l'idole est chatouilleuse. Reutler, ajouta-t-il, si au lieu d'un personnage religieusement fort, tu ne représentais qu'un imbécile dans la comédie de notre existence ? Creuse un peu cette idée, mon grand, toi qui aimes l'analyse !

Et il fila. Reutler, anéanti, le regardait fuir.

— Oh ! pensa-t-il, je n'analyse déjà plus rien, puisque je ne suis pas maître de mes gestes ! Quelle canaille ! Il appelle cela de l'esprit... Pourquoi pas de l'innocence ? Nous sommes perdus !

Mais Reutler n'hésita pas à le suivre, au galop, irrésistiblement.

La principale rue du village, la route départementale, était noire de monde, gens inquiets ou curieux venus de tous les coins du pays. L'église incendiée se dressait sur l'un des premiers contreforts de la colline et dominait une masse de maisons pauvres, en chapeaux de pailles, dont les bords retombaient jusqu'au sol avec des allures piteuses. Elle les dominait de tout l'éblouissement de son étole de flammes, et elle n'avait jamais été plus belle. Son clocher, à pointe obtuse, selon la mode franc-comtoise, s'ornait d'une giroyante aigrette d'étincelles, tandis que la sacristie, en arrière, obscurcie d'une fumée sombre, prolongeait cette fumée dans les arbres du bois, vaste nuage qui semblait infini comme la nuit elle-même.

Les deux frères sautèrent à terre au milieu d'une cour d'auberge complètement déserte, et durent attacher leurs chevaux le long d'une porte qui béait, laissant s'échapper des moutons qu'on avait parqués là pour le marché du lendemain. Ils s'orientèrent, un moment étourdis, aperçurent leur pompe, des échelles de gymnastes et des arrosoirs que Jorgon, consciencieux, avait entassés dans la carriole de leur jardinier.

— Savent pas s'en servir ! grommela Reutler répondant au regard interrogateur de son cadet.

— Parbleu ! Nous, nous saurons... aide-moi ! Oh ! ces brutes !

Et traînant toute la ferraille, ils repartirent du côté de l'église.

Monsieur Joviot, le maire, un aubergiste, gros homme apoplectique ayant eu la naïve puérilité de ceindre son écharpe, s'épongeait le front devant le désastre et le curé, un être maigre, tout charbonneux sur le fond vermeil des flammes, qui l'invectivait d'une voix sifflante.

— Non ! Je ne vous céderai pas… nous sommes entre les mains de Dieu ! Je lutterai tout seul, s'il le faut. Une église ancienne, remplie de sculptures, ah ! vous ne voudriez pas, Monsieur Joviot?

Le maire jura. Sa blouse bleue, de toile rèche, enflée par un coup de vent, le fit plus phénoménal.

— Vous entendez, vous, Monsieur le curé, au respect que je vous dois, nous ne sommes plus à la messe ici, je vous dis que l'église est fichue et que, si ça gagne les granges, faut courir d'abord aux granges. La part du feu, je connais que ça, faut la laisser brûler… votre satanée tonnerre de Dieu d'église !

— Père Mathieu ! cria le curé, se retournant pour pousser un nouveau tonneau, l'eau nous arrive. Hardi ! les enfants. Voici des sceaux, des arrosoirs ! Vous, la mère Augustine passez-moi un drap humide, je vais aller chercher un saint, je leur prêcherai d'exemple, et ils sauront ce que c'est que le devoir !

Avant qu'on pût l'en empêcher, le curé, avec une bravoure vraiment admirable, se précipita dans l'église par le porche qui crachait de la braise, tirait une langue rouge comme une gueule d'hydre. On ne vit bientôt plus que l'extrémité de son linceul, déjà sec, s'étalant en drapeau au fond du cratère.

— Bon Dieu de… Le maire n'acheva pas son ordinaire kyrielle, car quelqu'un lui posa la main sur l'épaule.

Les paysans, les paysannes, aveuglés par la suie tourbillonnante, s'épuisaient à former des chaînes sans cesse rompues, que d'autres ordres dirigeaient vers d'autres points. Un grand gaillard, le forgeron, plus habitué aux rutilances du feu, protégeait dérisoirement la verrière de la rosace, en vedette sur une toiture, tenant un paquet de chiffons au bout d'une perche qu'il trempait dans les tonnes pleines, lorsqu'elles passaient à sa portée… Enfin, le prêtre ressortit. Il n'avait plus son drap, sa soutane grésillait mais il tenait ferme, dans ses paumes victorieuses, une abominable

statue représentant saint Joseph, et la face papelarde du bonhomme de plâtre dardait au ciel des yeux ronds. Ce fut une grande joie. Les gamins du catéchisme crièrent : « Vive Monsieur le curé ! » et les hommes, noblement stimulés, se ruèrent sur l'éblouissante chimère dont l'étole d'or grandissait de minutes en minutes.

Durant cet assaut d'enthousiasme, très en arrière de l'église, du plomb fondu, coulant de la sacristie, inondait le toit d'une maison, située en contre-bas de la place

Reutler et Paul se regardèrent.

— Je crois... commença le cadet.

— Absolument ! répondit l'aîné. Et ils se sourirent, s'étant compris.

— Monsieur Joviot, dit Reutler frappant sur l'épaule du maire, nous sommes venus vous offrir nos services, mon frère et moi. Nous suivrions volontiers votre avis : faire la part du feu. Il est plus que temps, vous savez !

Le malheureux leva les bras. C'était bien une autre affaire, maintenant, voici que les *étrangers* s'en mêlaient. Ces barons du vingt-cinq cent mille diables, qúe personne ne connaissait ni ne voulait connaître et qui ne faisaient jamais travailler un ouvrier du pays !

— Messieurs, serviteur ! gémit le pauvre homme. On se doit assistance, n'est-ce pas, dans des cas pareils... on est tous des frères ! Que le tonnerre de Dieu extermine le curé ! C'est-à-dire... n'est-ce pas Messieurs, vous êtes de mon avis, Monsieur le curé est bien imprudent. Tout de même, sans reproche, on ne vous voit jamais, c'est gentil d'être descendus de chez vous pour le pauvre monde. Oui, nous sommes dans une fameuse marmelade. Sacré bon sang de Dieu ! Messieurs, je vous remercie, quoi !

Ayant terminé ce discours il montra ses gros poings impuissants à la silhouette du curé qui fumait, comme une cheminée dans le vent, sous les douches administrées par des ouailles complaisantes.

Tout à coup, une voix suraiguë de fille cria au secours, de la lucarne d'un grenier. Le plomb fondu dévorait le toit situé en contre-bas de l'église. Une douzaine de garçons affolés se précipitèrent et, profitant de ce mouvement tournant, Reutler dit, très haut, de son ton bref qui commandait :

— Il faut abandonner l'église, mes amis, et couper ce qui dépasse de la toiture du côté de la sacristie. On n'a presque plus d'eau. Ménagez ce qui vous reste pour vos maisons, en attendant la pompe de Villersexel.

Il disposa les moyens de défense, plaça la pompe de leur jardin dans la direction de la grange et indiqua les échelles.

Le gaillard à la perche cessa d'éponger la verrière. Il sauta sur une échelle. Lui se faisait fort, par la corniche de l'église, encore intacte, d'atteindre la sacristie.

— Il est très bien, ce drôle ! murmura Paul, considérant le forgeron entre ses cils baissés. (Il ajouta, de son accent dédaigneux, en tirant l'échelle à lui :) Dites donc, le grand diable, après moi, hein, et s'il en reste !

Reutler n'eut pas le loisir de risquer une observation. D'un geste prompt et gracieux, le cadet lança l'échelle de corde à l'angle de l'église. Cela passa par-dessus la foule comme la queue d'un cerf-volant, s'abattit où il fallait, sur la corniche, et ce fut assez solide pour supporter une légion. Ebahi, le forgeron examinait ce jeune blondin, en vêtements blancs, qui grimpait. Ce gamin-là tenait une hache plus pesante que toute sa jolie personne de demoiselle, et ses pieds étaient pourtant fleuris de roses d'or, ni plus ni moins que ceux de Notre-Dame de Lourdes.

— Je monterais bien, songeait l'ouvrier, flairant les cordes comme un ours en cage flaire la liberté, mais, j'ose pas... mâtin ! On dirait des cheveux ! Ça doit être inventé exprès pour lui.

Paul atteignit la corniche. Il s'assit, se remémorant les canapés de Rocheuse, il prit son pied dans sa main, ôta sa mule et visa le forgeron :

— Apporte ! cria-t-il.

Le forgeron monta, vexé, enragé, prêt à le rosser quand il serait là-haut et dompté par sa crânerie. S'il ressemblait à une demoiselle, on ne pouvait pas exiger de lui qu'il en eût la bonne éducation. D'ailleurs, les domestiques du château prétendaient tous que celui-là possédait le vrai caractère français.

La foule reçut la commotion électrique d'une nouvelle foi, lorsqu'elle vit apparaître sur l'église ce bel ange de lumière. Tous les jeunes gens prirent des haches et des marteaux. Dieu lui-même désirait qu'on démolît quelque chose, cette nuit-là !

En bas, Reutler, pâle comme un mort, devenait féroce. Il sauva la fille appelant au secours, faillit la battre parce qu'elle continuait à pousser des hurlements aigus. Et il bouscula le curé pour lui expliquer le maniement de la pompe.

— Il faudrait bâillonner tout le monde ! tonna-t-il. On crie beaucoup trop.

— Nous ne faisons pas la guerre ici, Monsieur le baron, répliqua le curé doucereux.

— Ce que c'est que les *nobles*, se disait le maire jubilant, ça ne peut pas gouverner par la raison, ça veut régner par la force.

Et en sa qualité de représentant de la raison pure, il faisait plus de bruit que de besogne, selon son habitude.

Rampant le premier devant le forgeron, Paul désignait les coins qu'il fallait abattre, frappait les ardoises, éparpillait les éclats de bois et les étincelles. Ni la fumée ni les flammes ne le préoccupaient... *on le regardait d'en bas*... Il s'amusait de tout son cœur, il démolissait, effondrait même ce qui n'était pas nécessaire pour la part du feu. Un instant, il donna un coup de coude terrible au forgeron, de plus en plus sous le charme.

— Je te demande pardon, dit-il se retournant, très câlin, ça ne compte pas !

— Oh ! Monsieur Paul-Eric, balbutia le brave homme, vous n'avez pas froid aux yeux, décidé-

ment ! Vous êtes né pour être capitaine de pompiers...

— Non, pas moi, mon frère. Il achèterait le matériel, fais-le nommer. Tu dois avoir de l'influence dans le pays. Ce qu'il te bénirait, Reutler... Excellente farce !... je voudrais voir sa tête...

— De l'influence ?... Monsieur, prenez garde, ça flambe là-dessous... Oui, je crois que oui ! Si ça lui disait... j'aimerais mieux vous... *rapport à la France !*

— Tu es un imbécile, mon ami !

— Monsieur Paul ! On est des camarades d'une heure ? Eh bien, je prends la liberté de vous dire qu'il faut *opter* ! Ni chair ni poisson, vrai de vrai comme l'église brûle, c'est pas vivre. Faut vous mettre des nôtres !

— Aïe ! fit Paul, un crochet de couvreur qui m'entre dans la poitrine ! Voilà ma chemise massacrée, un modèle si délicieux ! Dis donc, je suis déjà des vôtres... je suis sale, j'ai l'air d'un ramoneur. Prends ma place ; je ne joue plus, soutiens-moi que je passe !...

Une seconde, le reptile blanc frôla ce grand garçon honnête et tendre, un jeune père de famille qui pensait au petit enfant dans ses langes de flanelle en tenant respectueusement la taille de cette merveille intellectuelle. Une seconde, au milieu d'une atmosphère brûlante, des étincelles voltigeant, d'une odeur sulfureuse et démoniaque, ce *ni chair ni poisson*, selon l'expression naïve de l'ouvrier, se colla sur sa peau en sueurs, et l'homme eut un frisson, se sentit à la fois charmé et révolté, comme (il l'expliqua plus tard) par le contact d'une *belle morte*. Ce fut, du moins, ce terme généreux qu'il employa pour définir, vis à vis des autres, sa passagère impression de malaise.

En bas, Reutler échangeait modestement des seaux pleins contre des cruches vides. Après une période d'héroïsmes fous, il revenait, d'instinct, à cette église condamnée, y attendait le Messie, de temps en temps levait le front tout en renouant la chaîne et tâchant de noyer les décombres.

Là-haut, il aperçut un grand diable noir qui semblait disputer un ange à la gloire du feu. Il se saisit de la première échelle flottante, escalada l'église.

— Eric?

— Reutler?

Le toit de la sacristie s'effondra, les voilant de poussière et de fumée. Il restèrent tous les deux debout, pendant que se sauvait le forgeron, plus humain, car ce n'était guère la peine de venir respirer des flammes puisqu'on avait terminé sa mission.

Tous les deux, sur la corniche, devant l'abîme des braises, ils se regardèrent effrayés d'autre chose.

— Ah ! les joyeux garçons, s'écria le maire. On croirait qu'ils sont au bord d'une fontaine ! Qui est-ce qui racontait donc que c'étaient des lâches? Ils ont sauvé le village, Monsieur le curé !

— Pour vous ! ronchonna le curé suffoquant, mais pour moi ils ont tout simplement démoli mon église ! Ce sont des *prussiens* ! Des vandales !

— ... Veux-tu que nous nous y jetions ensemble? demanda Reutler l'écume aux lèvres. Je ne peux pas mourir seul, tu sais pourquoi. Qui te protégerait contre toi-même, vile créature que tu es ! Dis, le veux-tu ? C'est l'heure...

— Non ! non ! bégaya Paul horrifié, je ne veux pas mourir encore ! j'ai peur... d'avoir peur... parce que je suis abruti de fatigue. Je crierai, on me sauvera. Et ce sera ignoble. Estropié et défiguré sûrement ! Brûlé vif ! Merci ! Pas intéressant, le lendemain... Reutler ! Tu es jaloux ! Si tu ne le sais pas, moi, je te l'apprends ! Ah ! ce que vous êtes tous des imbéciles !... je te dis que tu es jaloux... voilà... nous sommes quitte !

Pour échapper au *maître*, qu'il devinait prêt à n'importe quel crime, il s'affala, souple couleuvre livide, le long de la corniche ; il se fit mince, rampa de nouveau, pris de vertige, alla lui enlacer les genoux, et sa belle tête se fit extatique.

— Oui, je le mérite ! j'ai ton secret ! Ça ne se

pardonne pas, ces histoires-là. Mais quand on est réellement fort, il ne faut pas abuser de sa force, ça devient de la faiblesse. Moi, je n'abuserai pas... de ton secret, je te le jure! Tu resteras l'impossible, puisque ça t'amuse. Et le jour où tu ne pourras plus me regarder en face, nous mourrons tous les deux, chez nous... pas chez les autres... chez nous, avec des poisons, des jolies morts qui ne dérangent rien, afin que le dernier vivant puisse encore adorer le premier parti. Fais-moi grâce, dis, mon grand ! j'ai bien le droit d'avoir du goût ! Oh ! pas comme des pompiers de village, Reutler, mais comme des dieux... comme des dieux !

Et la voix chantante du jeune névrosé expira dans une syncope.

Reutler le ramassa. Il ne trouvait plus ni corps ni âme sous ces loques pâles, à peine du poids d'une fillette. Il gagna les murailles fumantes de la sacristie en le portant, non comme un dieu mais comme un paquet de chiffons, et il lui fit descendre le large escalier de pierres croulantes, la tête en bas, sans trop se soucier de ses cheveux blonds qui traînaient. Certes, il devenait très inutile de tuer cela, c'était mort depuis longtemps. Ce corps-là, ce n'était plus personne, aucune volonté ne l'habitait plus, sinon le désir d'atteindre à l'idéal du cynisme...

Au fond de la ruelle blanchie par les clartés, un petit âne, attelé entre les énormes brancards d'une charrette chargée de tout le mobilier d'une maison, demeurait écrasé sous le fardeau, s'étranglait à tirer sur son collier de misère. On l'avait oublié. Le dos tourné aux flammes, ne voyant pas plus loin que l'ombre démesurée de ses oreilles, il lui venait quelquefois l'idée absurde de braire, ce qui augmentait le tapage universel et l'étranglait bien davantage.

Reutler déposa Paul, ranimé, sur un monceau de ruines pour aller détacher le petit âne.

— Comme je voudrais être bon ! sanglota le cadet, courant se jeter dans les bras de Reutler.

— Mon frère ! mon frère chéri ! soupira l'aîné,

vaincu par cette réaction nerveuse qui lui sembla de l'émotion.

Et il s'oublia jusqu'à lui donner des conseils, de son ton sourd de philosophe qui admet tout, même la naïveté des caresses.

— Pour être bon, apprends d'abord à être indifférent. Les enthousiastes perdent le monde parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. Oui, mon bien-aimé, je suis jaloux de notre honneur, et je pense avoir la force... de rester un imbécile, en attendant la mort des dieux !...

Furtivement, ils reprirent leurs chevaux dans la cour de l'auberge. Au milieu du tumulte des gens qui voulaient boire, déjà très ivres de leur triomphe, ils s'éclipsèrent, s'évanouirent, chimères ardentes, qu'on ne peut, tant leur vol est capricieux, ni remercier, ni maudire.

III

— Je suis convaincu, murmurait Reutler dont la fière tête, si haut, dans le ciel, semblait s'auréoler de toutes les étoiles de cette étrange nuit, que l'on peut ce que l'on veut. La boue n'existe que pour ceux qui tiennent absolument à se salir. La boue n'est pas à l'état ambiant, nous la faisons. Il y a la terre et l'eau ; pour les avilir l'une et l'autre, il faut que nous marchions... (Il éleva un peu la voix.) Non ! Je n'entends pas l'amour comme un vice, mais bien comme une religion, la *Religion*. Et songe, mon fils, qu'il est presque nécessaire d'être damné pour entrer dans mon temple ! Ah ! jamais personne n'a compris Satan. Ses disciples lui sont toujours trop inférieurs... Il est une tristesse faite de toutes les rancœurs et de tous les souvenirs du péché. Je porte en moi ce démon, il devient ma légende. Pour définir mon esprit du mal, je voudrais peindre un homme triste que les larmes des autres ne peuvent consoler, car il est douloureux, lui, de toutes les larmes qu'il ne pleure pas... Dieu ou diable ? Quelles inutiles paroles, quand on réfléchit qu'on porte tout en soi comme en un tabernacle dont seul on a la clé.

Certes, je ne suis pas infaillible, mais j'ai si belle volonté de l'être que je le suis déjà. J'ai fait de la nature le décor de ma volonté et je suis hors d'elle, au-dessus, désormais, comme celui qui la peut changer selon ses visions, la rendre l'artifice. Elle peut me tendre des pièges, je ne la crains plus, elle est tellement pareille et a tellement les memes buts sous ses multiples aspects d'ensorceleuse !... Le pied de mon frère s'il se change en le pied d'une courtisane quelconque n'est pas, vraiment, un instrument digne de ma perdition. Je n'aime pas les filles, je n'aime pas les femmes, j'aime encore moins leur simulacre. Je ne transige en aucune manière avec ma conscience, car je suis trop conscient de mon crime... ou de ma vertu ! Rien ne me prouve encore que je ne suis pas supérieur à tous, puisque je suis seul... Eric ? Où es-tu ?... Ah ! Là, près de moi ! Ton cheval me devance un peu... on dirait, dans la nuit, que sa clarté pâle est le rayonnement projeté par le souffle exaspéré du mien. Je ne sais pourquoi nos chevaux tremblent ainsi sur cette route ?... Eric, laisse-moi *penser vers toi*. Je te révèle ces choses sans les unir par les équivoques incidentes d'usage, parce que je suis trop lourd de tout le poids de ma force pour jouer légèrement avec ma passion. Je ne saurais plaisanter comme toi et j'ai assez de toutes tes comédies. Je serais ridicule de t'écouter en me dissimulant davantage. Eric, écoute bien ceci, à ton tour : *Je t'aime*. Il ne faut plus jouer sur les mots... et encore moins avec les gestes. Pourtant, mon secret n'est pas le tien. Il est toujours mon secret. Dans cet aveu tu ne peux plus saisir, malgré ta grande lucidité d'intellectuel, ton esprit de ruses et de si belles perfidies, qu'une idée folle... ou une honte. C'est là mon triomphe. Je suis déjà parti, toi, tu arrives. Nous ne nous retrouverons jamais ! En l'espace de presque dix années de torture et de désespoir sans nom humain, j'ai eu un éblouissement et j'ai cru que nous étions perdus, mais l'habitude de la volonté, un exercice de mâle s'il en fût, ne se perd pas si vite. Elle veille et nous ressaisit au bord des précipices,

comme la mère qui reprend son enfant. Ma volonté m'a si bien enveloppé, depuis des années, qu'elle me paralyse malgré moi. Et c'est le miracle accompli au moment du doute !... En vérité, le feu purifie tout, ce n'est plus un vain symbole !... Nous sortons d'une épreuve un peu plus nets que quand nous y sommes entrés. Je dis *nous* parce que tu es mon corps, et que je suis ton âme ! (Il ajouta, ricanant doucement :) Ce qui t'explique, cher, que tu pourrais bien être un corps sans âme. Pourquoi, petit haillon blanc, faut-il que je t'aime, c'est la chose cachée, l'unique chose dont je ne peux ni ne veux m'occuper, pas plus que le savant très raisonnable ne recherche les raisons du commencement du monde, les bases de la terre. Mais, je me soucie de la fin : *je veux me demeurer fidèle !* je ne puis pas me tromper. Est-ce mon atavisme, est-ce mon cerveau, saoul de sang par mon père et ta mère, est-ce le premier bercement corrupteur des prières catholiques, est-ce enfin ta très réelle beauté qui me versèrent ce poison, me communiquèrent la folie du désespoir avant la lettre, me donnèrent cette passion faite d'extase et de renoncement... Je ne sais ! Puisqu'il me faut la subir, qu'importe ! Tous les jours je me rends compte que tu es indigne de moi, et tous les jours je t'aime un peu plus. Oh ! Eric ! Où vas-tu t'enquérir de volupté ! Ma folie m'enivre d'un vin si sincèrement pur qu'il ne faut pas s'étonner de me voir chanceler malgré ma force. Ce qui peut me faire peur, ce n'est pas ma propre image que je regarde quelquefois dans tes yeux. Rien ne me semble plus normal et plus naturel que ma pensée vers toi. Jusqu'ici je me suis tu, non par pudeur, mais parce que je ne tiens nullement à être deux ; et si je parle, c'est pour t'éviter des méprises regrettables. Que ma vie intime soit chaste ou ne le soit pas, cela doit te demeurer indifférent comme à moi-même. A cette heure mystérieuse d'une nuit qui m'a failli brûler jusqu'aux moelles, je suis tellement seul en face de moi que je ne te redoute point. J'ignore si tu rougis — cela serait étonnant

— ou si tu as la grimace sournoise que tu me faisais, tantôt, quand je tenais ton pied souple dans mes deux mains !... A propos : tu as fini par les égarer pour de bon, tes fameuses mules brodées de perles ? Elles sont restées dans le feu et elles le méritaient, tu en conviendras. Mais tu dois avoir froid, ma princesse, cela me tourmente ? Réponds ? Tu as froid ? Allons bon ! Tu pleures ? Quelle rage d'exaspération ! Je ne te dis rien que de fort simple. Que ne compliquerais-tu pas, toi, avec tes nerfs à fleur de peau ! Ne pleure donc pas ainsi ! Les larmes sont plus malsaines que le rire... toutes les jolies faiblesses de femmes sont malsaines ! Qu'est-ce que tu as sucé avec le lait de ta nourrice, cher garçon détraqué ? Oh ! petit Eric, te rappelles-tu quand tu pleurais, tout enfant, des heures entières, sans motif, me répétant que tu avais du chagrin de te voir pleurer ? Et tu te mettais devant les glaces pour te mieux désoler à t'enlaidir. Le drôle de petit être que tu étais, si svelte, si pâle, éclairé de deux yeux aux lumières vacillantes, de prunelles s'ovalisant, se rétrécissant ou s'élargissant tout à coup comme des prunelles de félins, buvant le jour pour le rendre en phosphore, tes prunelles, ces deux flammes bleues, ou droites dans le vent de la fureur, ou couchées sous la brise d'une affection éternelle qui durait, généralement, vingt minutes ! Ah ! Femme ! Femme exquise et que je déteste ! Car, Eric, ce n'est pas la femme que je cherche en toi. Ma passion n'a rien de maladif, *elle ne désire pas*. Elle veut, donc, elle obtient. Je t'ai tout entier en moi-même ! Je t'emporte où que j'aille, et en te suivant c'est moi que je suis. Je te tiens si bien que, quand, par hasard, je rechausse ton pied de fille nerveuse, j'ai peur de lui comme d'une bête que je n'ai jamais aperçue ! Est-ce que je regarde mon pied, moi ? ce sont là des jeux de petit idiot ! J'ai ma raison ! je t'ai vu dans toutes les attitudes, disons : dans toutes les prostrations. Témoin très tranquille, j'ai assisté à toutes tes bonnes parties de collégien ou d'homme. Je dois même ajouter que grâce à tes complaisances singulières, je t'ai vu

beaucoup plus que je n'aurais dû te voir... *pour ton repos*. Tu vas comprendre, cher enfant ! Par extraordinaire, mes troubles... cérébraux ne sont pas les mêmes que les tiens... Tu n'es pas un vrai... hors-nature, toi ! Je l'avoue naïvement : l'expression la plus haute de ma sensualité, c'est la mort. Un désir qui ne se dilue pas en une infinité de très petites caresses mièvres. Il va droit, celui-là, et réalise pour toujours. Toi, c'est la souffrance, la fièvre, tous les impossibles à demi tentés. Tu es donc à ma merci, ou, si tu le préfères, à la tienne. Réfléchis un instant ! Quelle réalisation de l'impossible penses-tu m'offrir qui vaille celle que je porte en mon cœur ? Je suis, et tu es par moi ; le jour où tu veux être autre que mon frère, tu ne peux plus exister. Ah ! je t'aime assez pour ne te pas vouloir humilier perpétuellement. Quand je sentirai que mon exemple te désespère trop, que tu t'ennuies de t'entendre toi-même m'appeler : le juste... je m'en irai... et tu sais ce que cela signifie. J'aurai le courage de t'avouer que je souffre de tes souffrances par une sorte de réfraction nerveuse qui n'est pas ta spéciale maladie de nerfs, mais surtout une pitié pour ma chair et mon sang que tu gardes si mal. Moi, qui avais fait un tel rêve d'union par la force ! Et puis, quoi ? Je t'aime comme tu es. Je me contenterai d'aller plus haut si tu vas plus loin. Tu le vois ! Je te livre très loyalement le programme de nos fêtes galantes ! Tu as la prétention d'abuser de mon secret, je me refuse au chantage intellectuel car ce n'est plus un secret. Non seulement j'avoue, mais je m'en vante. Et voici dix ans que cela dure... ah !... tu es bien en retard avec moi ! Tu te crois en présence d'un monstre, tu te trouves simplement devant un homme vertueux qui t'explique, *analyse*, pour employer ton expression, la matérialité de sa vertu. Toutes les passions respectables sont des passions, c'est-à-dire faites de l'amour unique ou à son reflet. Amour de la mère pour l'enfant, amour de l'époux, amour de l'épouse, amour du frère pour son frère, si tous ces amours sont dignes de

ce nom, ils n'ont rien à voir avec les sentiments normaux. Il n'y a pas d'affection sainte ni sacrée, il n'y a que *l'amour*, et plus il est fou plus il a la chance d'être réel. Si j'aimais un animal, j'en ferais un être à mon image et j'essayerais de lui communiquer ma divinité... Il ne s'en suit pas, cependant, que l'on soit forcé de... coucher ensemble, la mère avec l'enfant et... l'époux avec l'épouse!... Bon pour les gens normaux, c'est-à-dire *pas sains*. Vous êtes si pauvres, tous, en volontés morales ou physiques! Il ne s'agit pas du divin Platon qui radotait et le plus consciencieusement du monde. Quand on est sain, c'est-à-dire proche de la divinité, la sensualité portée à son paroxysme n'est qu'une fonction involontaire, un acte en dehors de soi qui n'a pas besoin d'adjuvant! Grave ceci dans ta mémoire, Eric! Un être qui va chercher son voisin ou qui se surexcite en état d'amour est un impuissant. Vos spasmes sont des leurres, puisqu'ils ne durent que le temps d'un spasme... Ne m'interromps pas! Je devine ce que tu vas dire : Je suis la stérilité et la mort! Au moins, suis-je conscient. Vous, vous faites pis que d'être stériles. Vous créez de la stérilité et de la mort, quelquefois, très inconsciemment. C'est abominable! Ah! moi je suis heureux de ma souffrance comme vous êtes à peine heureux de vivre! Je suis l'absolu, je suis peut-être aussi l'orgueil, je ne sache pas qu'on fasse des dieux sans orgueil. Maintenant, je n'ouvre pas mon temple aux vulgaires et je ne fonde pas de religion dans laquelle je fais payer les trônes selon les catégories de rois : je suis seul, et cela suffit pour n'être ni ridicule ni redoutable. D'ailleurs, je ne comprends pas qu'un dieu puisse s'ennuyer d'être seul ; il a fallu la bêtise profonde des chrétiens pour inventer cette grotesque histoire. Etant dieu, on est tout et on n'a besoin de personne!...(Il y eut un moment de silence. Reutler ajouta d'un ton plus sourd :) Mon petit Eric! Je me tourmente de tes pieds nus! Est-ce que tu n'as pas froid, dis?

Et Reutler se pencha sur l'encolure de son cheval pour essayer de consoler le jeune homme.

Eric pleurait, sa belle tête blonde enfouie dans ses paumes. Il avait lâché les rênes de sa monture et suffoquait. Le poète se réveillait chez lui et faisait taire le libertin. Il n'avait vraiment plus envie de rire ou de torturer. On était deux frères, deux monstres, un, sur les deux, devenait plus beau que l'autre, plus beau que nature et, chose inadmissible, ce n'était pas lui. Très féroce, le grand, mais si bon, si adorable en ses candeurs sinistres.

— Non, je n'ai pas froid aux pieds, bégaya-t-il s'essuyant les yeux d'un geste découragé, mon cœur tremble, voilà tout.

— Douche salutaire, Monsieur de Fertzen, je vous assure qu'il était temps, pour vous qui ne voyez pas de différence entre un incendie et une noce! Vous preniez feu... sans le savoir, j'imagine. Excusez-moi de ma vivacité à remettre les choses au point. Je ne pouvais pas demeurer lâche devant tant de courage inutile! (Et il rit tendrement.) Cette écorchure à la poitrine, tu es bien sûr que ce n'est rien, mon fils?

Le jeune homme haussa les épaules.

— Il serait, en effet, plus miséricordieux de m'achever!.. Reutler, mon cher aîné, quelle morale que la vôtre! Vous m'aimez beaucoup trop. Dispensez-moi de vos pitiés, je vous prie. Vous tenez au rôle sympathique, gardez-le mais ne m'agacez pas de vos petits soins... ou je vous flanque des gifles.

— Est-ce que nous n'allons plus nous tutoyer, mon Eric... Je crois, franchement, que je préférerais les gifles. Regarde-moi un peu en face. Tiens, ici, on est hors du fourré, on a une si belle étendue de ciel. Moi, je respire comme sur une barque en plein océan. Je n'ai plus ni secret ni frisson d'épouvante... Il n'existe plus rien de mon passé louche et de mes terreurs mystérieuses. Mon cœur est libre... Je veux que tu sois heureux! Nous rentrerons dès demain dans les villes, nous irons où tu voudras, nous serons français, prussiens, byzantins... même

amoureux de toutes les femmes. La campagne ne nous est pas douce, sauvons-nous. Je médite la gloire... un joujou que je vais t'installer là-bas à Paris et pas banal, pas celui qu'on achète, je te forcerai bien à t'intéresser à quelque chose. Réponds... Je t'aime. Est-ce que ce mot ne promet pas l'empire... sur les terres de Rocheuse comme dans les rues de Byzance? Donne-moi tes ordres!

Ils étaient arrivés devant le roncier fleuri de fleurs pâles, au carrefour des chemins du bois, d'où l'on pouvait voir le château de Rocheuse perché là-haut comme un nid d'oiseaux méchants.

Les chevaux, qui dansaient depuis quelques minutes, se dérobèrent subitement, en un double écart, et Paul, debout, pieds nus sur ses étriers faillit perdre l'équilibre.

— J'ordonne, dit-il de son ton sec où revenait tout le dandysme de sa perversion, que tu me passes un revolver pour tuer cette sale bête! La voilà qui a peur des églantines, maintenant! Je veux bien crever de desespoir un jour; avant, j'ai la fantaisie de crever mon cheval. Il est gentil, ton dressage!.. Aussi vicieuse que les blagues de Platon!

— Eric, pria Reutler effrayé, je ne veux pas que tu la brutalises. Il y a ici quelque chose d'insolite. C'est la deuxième fois que cela se produit à la même place. Permets-moi de descendre et d'aller voir. Tiens, prends mes rênes! C'est du côté du roncier. Je jure de t'obeir s'il n'y a rien.

— Dépêche-toi! Tu aimes trop les animaux! Vrai! Ça m'amuserait de te faire massacrer cette mauvaise tête-là!

— Je suis sûr que la tienne a tort, mon cher petit, et à jurer je ne m'engage pas énormément.

Droit, dédaigneux, Paul-Eric de Fertzen se tenait tout livide dans ses vêtements, lacérés, maculés, comme un jeune prince déchu que son peuple vient de traîner par la voie ignominieuse, mais il gardait sa beauté d'archange et la stoïque cruauté de ceux qui se sentent encore capables de conquête. Reutler avait parlé, cette étrange nuit de printemps, et c'était l'irréparrable. Il ne pouvait plus fuir. On

verrait bien lequel serait plus lâche, un jour, de celui qui criait son orgueil comme un amour ou de celui qui criait son amour comme un orgueil. Cela finirait mal, mais cela finirait.

Impassible, sur les voltes enragées des deux chevaux, il attendit.

Reutler sauta le fossé.

A ce moment, un soupir monta du fond des bois obscurs, comme l'expiration de la tristesse muette de la nature endeuillée protestant contre leurs blasphèmes. Un soupir venu de loin, ou de près, une plainte de créature affreusement lasse. Reutler fit le tour du roncier. Il ne vit rien, c'est-à-dire pas d'être vivant, seulement une fleur plus large qui se tendait vers les étoiles et imitait un visage humain.

— Ah! mon Dieu! cria-t-il stupéfait. Une femme morte, dans les ronces! Elle est prise par ses cheveux... non, non.. elle n'est pas morte, ses yeux se ferment... Qu'est-ce que vous faites-là, vous? et pourquoi êtes-vous à genoux?

Paul lâcha les chevaux et accourut, fort intrigué. Il sauta le fossé, pendant que les bêtes, laissées libres, prenaient le chemin de l'écurie, ventre à terre.

— Nous voilà bien, mon grand, fit Paul éclatant de rire! Une demi-heure de marche en montant toujours et je suis éreinté! Je propose de demander l'hospitalité à Madame.

Il fouilla ses poches, retrouva des cigares et en alluma un pour éclairer un peu la situation.

La femme était une jeune fille de l'âge de Paul, à peine; elle paraissait petite, chétive, se repliait sur elle-même, la figure tendue, les cheveux, des nattes lourdes, accrochés aux branches du roncier. Elle avait dû se faire prisonnière des épines comme une biche se fait saisir au collet. Poursuivie par on ne savait quel danger, en franchissant le fossé d'un bond, elle était tombée là, sa pauvre tête à la merci des doigts crochus de l'églantier, tiraillée, écartelée en d'intolérable douleur. Depuis que les chevaux avaient, la première fois, flairé sa présence, elle

endurait ce supplice, et elle l'aurait, probablement, enduré toute la nuit sans les merveilleuses divinations de Reutler.

— Pourquoi n'appeliez-vous pas ? demanda celui-ci essayant de dégager la malheureuse.

— Elle est drôle, cette petite, déclara Paul, allumant une à une toutes ses allumettes, car il n'y voyait pas la nuit comme son aîné.

Reutler s'efforçait de débrouiller ce paquet de fils noirs et tout semblait s'embrouiller de plus en plus.

— Tu es impayable, mon grand, tu vas me faire coucher ici ! Tiens ! Je retrouve par hasard mon onglier, voilà des ciseaux, coupe. Ça repousse les cheveux de femme, tu sais ! Crois-en ma vieille expérience.

On vit la face pâle rougir et les yeux s'illuminèrent, très fous de peur.

— Ne craignez rien, dit affectueusement Reutler, je vais couper... les ronces, au lieu de vos cheveux ; mon frère plaisante.

Les yeux se refermèrent. Couper les ronces fut une opération très longue. Avec ces ciseaux minuscules on entamait difficilement le bois et les épines. Paul s'exaspéra.

— Tu es absurde ! Quels soins ! C'est attendrissant, ma parole d'honneur ! Elle aurait été bien mieux avec des cheveux courts ! Dis-donc petite, est-ce que tu es muette ?

— Voyons, Eric, gronda l'aîné, elle est muette comme toutes les paysannes devant deux Messieurs. Ne l'intimide pas davantage, elle souffre, cette enfant. Mais pourquoi ne pas nous avoir appelés quand nous sommes passés. Que diable, on vous sauvait tout de suite. Là ! c'est fini. Où alliez-vous ? D'où veniez-vous ? Demeurez-vous loin ?

La petite paysanne ne répondit pas et retomba par terre, inerte.

— Elle est blessée peut-être. On ne peut pas la laisser là, dit Reutler perplexe.

— L'emporter, c'est dangereux car elle traîne,

derrière elle, un joli fagot. On se piquerait. Méfie-toi, mon grand !

— Et Jorgon qui doit nous attendre, affolé par la rentrée des deux chevaux sans maître.

— Il est écrit que je marcherai pieds nus, soupira Paul qui eut un mouvement de colère à voir Reutler emporter résolument la fille.

— Et moi ? cria-t-il.

Reutler détourna la tête.

— Toi, tu es un homme ! Tu n'as qu'à choisir le milieu de la route, un peu de poussière ne te meurtrira pas les plantes, espèce de chatouilleux.

Paul eut un effrayant regard de haine pour la petite blessée.

Ils marchèrent un quart d'heure, silencieux, et au détour du chemin, ils aperçurent Jorgon se précipitant, l'air boulversé, poussant des appels rauques.

Paul grommela :

— Délicieux ! Jorgon a un transport au cerveau... et toi tu t'encanailles. Cette nuit est des plus intéressantes... Pas même l'idée de nous chercher en voiture ! Vous êtes tous fous !

Jorgon, en présence du groupe, reprit tout son habituel sang-froid.

— Messieurs, je trouvais que vous tardiez ! Donnez-moi donc cette personne.

Jorgon ne questionnait jamais en dehors du service.

Brusquement, la petite blessée se réveilla et se cramponna au cou de Reutler.

— Je ne veux pas qu'il me touche ! hurla-t-elle d'un accent désespéré.

— Eh ! fit Paul, je te croyais plus morte, la belle ! Je t'en prie, Reutler, flanque-la-moi dans les bras de Jorgon, il serait de mauvais goût d'insister. Jorgon... emporte cet animal sauvage et fais-toi mordre à la place de mon frère.

Jorgon, docile, s'avança, mais la jeune fille se cacha le visage.

— Monsieur! j'ai peur, dit-elle à l'oreille de Reutler qui la sentit frémir toute... J'ai bien peur ! Est-

ce que c'est... *un gendarme*? Comme il est grand!
Reutler se mit à rire de bon cœur.

— Non, ce n'est pas un gendarme, c'est mon domestique, un vieux très doux pour les enfants. Allez avec lui. Là-haut, nous vous soignerons, vous boirez du vin très chaud et on vous ramènera chez vos parents, si vous en avez. Je commence à croire que c'est l'incendie qui vous a tourné la tête. Vous avez eu peur des flammes... vous vous êtes échappée du village ?

— Je n'ai pas peur du feu, répliqua-t-elle se raidissant. Puis elle jeta un cri suraigu et retomba, comme expirante, sur l'épaule de Jorgon.

— Va vite ! ordonna Reutler.

— Tu es ridicule ! déclara Paul furieux. Cette petite est infestée de vermine, peut-être. Elle t'aura gratifié de quelques poux... et moi d'un rhume de cerveau. Elle est fort laide, par-dessus le marché. Une aventure déplorable.

Il prit le bras de son aîné, ajouta, moqueur :

— La connaîtrais-tu ? Ta dignité se promène-t-elle quelquefois chez les gardeuses de dindons ?

— Je n'ai jamais rencontré cette femme, répondit Reutler d'une voix absorbée. C'est-à-dire, je l'ai vue ou j'ai cru voir ses yeux, déjà, étant enfant. C'est un souvenir très confus, une sorte de rêve pénible qui me reste d'une époque fiévreuse... Je te le répète : un rêve, puisqu'elle est toute jeune.

Et de nouveau, silencieux, les deux frères pressèrent le pas.

Sur une esplanade dallée, le château de Rocheuse, éclairé par les lanternes de tous les domestiques s'agitant à l'arrivée des maîtres, donnait l'impression d'une grande cage de verre. Au sud, une terrasse vitrée, qu'on découvrait durant la belle saison, était remplie de rosiers rares, et leur feuillage, aux lumières, prenait des tons d'émeraude. Ses murailles grises, trouées de grandes baies formées de superbes glaces sans tain, semblaient transparentes. Au nord, une tourelle enguirlandée de lierre luisait comme un léger ballon vénitien, et sur le donjon, le casque de cristal de

l'observatoire reflétait les douces étoiles, trop haut, lui, pour se laisser atteindre par des lueurs terrestres. Autour de la vieille maison, que les goûts dispendieux du cadet des de Fertzen avaient su rendre fragile, des pelouses croulaient, de pente en pente, jusqu'aux premiers arbres du bois, son parc naturel, comme un soyeux tapis vert étalé sur des marches immenses. Des balustrades de pierres blanches ceinturaient ses pelouses et découpaient dans le ciel un ruban pur que des urnes, aux aigrettes de plantes frêlement fleuries, relevaient d'agrafes précieuses. Une cascade mince, fine gerbe de verre filé, tombait toute droite d'un rocher dans les pelouses. Au désespoir de Paul, elle tarissait dès les violentes chaleurs de juin.

Les domestiques s'ébahirent en voyant rentrer les propriétaires de Rocheuse si déguenillés.

Reutler sourit de leurs physionomies contrites.

Paul se fâcha.

— Un bain, Jorgon, cria-t-il, et suis-moi pour m'habiller. Reutler a ramené une femme... donc, je soupe. On a compris, n'est-ce pas?

Reutler fronça les sourcils. Il était déjà trop tard pour protester, car tout le monde s'empressait du côté du plus jeune maître. On savait si bien qu'il gouvernait *l'autre*.

— Où est la petite paysanne? questionna-t-il évasivement.

Jorgon répondit, le ton froid :

— Je l'ai posée sur le canapé du salon. Elle griffe, elle mord. Une demoiselle pas commode. J'en avertis Monsieur.

Et il s'éclipsa.

Reutler pensa que, décidément, le respect diminuait à Rocheuse.

Il entra dans le salon.

— Cette petite, scandait Paul rageur, tout en éclaboussant Jorgon de l'eau parfumée de son bain, cette petite malpropre qu'il a rapportée comme un ostensoir! Entends-tu? depuis la mi-côte! Non, c'est trop bête! Moi, je crève de fatigue, de faim, de soif. J'ai failli brûler, j'ai démoli une toiture,

j'ai la poitrine en sang, j'ai marché pieds nus, et il ne s'occupe pas plus de son frère que de mes pantoufles qui sont restées dans le feu ! Il faut qu'il sauve des gens, lui. C'est une habitude !... Et le voilà qui s'enferme avec elle... Ah ! ce que tu m'agaces ! Tu as les doigts d'un gourd ! Dépêche-toi ! Oui, ça me remettra de souper. Là, maintenant, mon veston gris clair... et puis cherche-moi une chemise havane, et puis des souliers... ceux chamois, aux coutures de soie crème... Jorgon, si tu as envie de dormir à une heure du matin, il faudrait le dire. Est-ce que tu es fou, toi aussi ? Jorgon ! Ce n'est pas celle-ci, une *ha-va-ne*. Je suis furieux, Jorgon !

— Voyons, Monsieur Paul, philosophait le bonhomme, il ne va pas vous la prendre bien sûr ! Il ne vous a jamais disputé une femme... et si vous saviez, au juste, le joli bijou que c'est ! Drôle de caprice que vous avez là, Monsieur Paul, une personne du pays des loups...

— Elle est affreuse ! cria Paul oubliant toute prudence.

Jorgon demeura la bouche ouverte.

— Je veux dire, mon bon Jorgon, ajouta-t-il l'œil sombre, qu'elle me plaît comme elle est... et je ne veux pas que Reutler me la chiffonne.

— Sans vous commander, Monsieur Paul, vous êtes jaloux pour un triste morceau. Enfin, ça vous changera des Parisiennes.

— Je ne suis pas jaloux !... Ah ! j'ai la tête perdue !... Il dit qu'il l'a déjà vue en songe. Oui, ses yeux ! Jorgon, tu me fais délirer avec tes maladresses ! Non, pas de cravate, je n'ai pas le temps ! Va me chercher Reutler... je lui défends de rester en bas... Vois-tu, Jorgon, il est trop mystérieux ; chez lui ça doit se passer sans aucune cérémonie. J'ai le cœur qui brûle, Jorgon.

— Monsieur Paul. après avoir eu chaud, vous habiller comme ça encore tout mouillé, puis vouloir... batifoler... vous allez tout uniment prendre du mal...

Paul se tordit les bras.

— Ah! que je suis malheureux, Jorgon! Je vis entouré d'imbéciles! Personne ne m'aime... Toi non plus! (Et il se renversait en arrière sur son vieux valet de chambre.) N'est-ce pas, pourtant, que je lui ressemble à ma mère? Dis? J'ai besoin, moi, qu'on me répète que je suis très beau!

— Sans vous mentir, Monsieur Paul, bégaya le pauvre homme tout attendri, vous êtes son portrait vivant, à part qu'elle était plus sérieuse, la chère dame!

— Va me chercher Reutler, Jorgon!... Il n'y a rien de plus sérieux que la mort!

Reutler montait. Son pas lent, s'arrêta, hésita, sur le seuil du cabinet de toilette, pendant que Jorgon, discrètement, se retirait.

— Eric, dit l'aîné, très grave, cette enfant a des crises de terreur folle. Je te prie de ne pas la tourmenter. Je ne peux obtenir d'elle ni l'adresse de ses parents, ni le motif de sa chute dans les ronces; mais elle m'intéresse, je voudrais bien éclaircir son histoire. Tu ne tiens pas à souper devant elle, j'imagine?

Paul bondit et lui saisit les poignets.

— Elle te plaît, n'est-ce pas? Puisque tu l'as vue en songe?... Moi, je la veux. Tu n'as plus le droit de me donner des ordres, c'est moi qui commande, ici. Tu l'as déclaré toi-même. J'en ferai ce que je voudrai! Ah! tu ménages la chevelure des femmes, des petites mendiantes, et tu brises mes ciseaux à ongles en leur honneur? Monsieur mon frère est très chaste... oui, parce qu'il ne fréquente pas chez les filles élégantes... il lui faut des maritornes! Joli, le goût et... simplificateur donc! Je te crois! Pas d'intrigue ni de liaisons connues! Et j'ai marché dans la poussière, au lieu et place de cette drôlesse qui doit, certainement, avoir les pieds sales! C'est cela, ta divinité? Mais je t'apprendrai à respecter la mienne. Je briserai cette petite comme mes ciseaux, comme ton cœur comme tout...

Et d'un geste terrible, Paul attrapa un flacon de lavande, l'envoya éclater, à toute volée, sur la

poitrine de son frère. Une pluie de parfum les inonda. Ils se regardèrent les yeux fixes. Reutler mit sa main mutilée devant ses lèvres pour dissimuler un sourire.

— Pauvre femme! murmura-t-il, et il sortit, en épongeant ses vêtements de son mouchoir qu'il jeta ensuite très loin, car il redoutait les parfums.

Ce fut un souper triste. Paul, un peu honteux, très fatigué, tombait de sommeil malgré ses allures dégagées. Reutler déchiquetait les mets du bout de sa fourchette. Immobile sur l'extrémité d'une chaise dont le haut dossier la faisait paraître toute petite, la paysanne se tenait raide, les mains jointes; elle ne mangeait pas. Elle avait plutôt l'aspect d'une petite servante. Elle portait une jupe de lainage noir, très usée, un corsage d'indienne, un fichu à ramage rouge pivoine sur fond jaune, et ses cheveux pendaient en nattes dénouées, pleins de brindilles sèches. Brune de teint, elle avait, aux lampes, cette peau huileuse des femmes espagnoles qui ne se sont pas lavées depuis huit jours et des traits plus qu'irréguliers, sous la crasse. Son nez, fin de la racine, s'écrasait du bas, ses yeux longs ne s'ouvraient qu'à demi en fentes sombres par où filtrait une lueur inquiétante, sa bouche étroite, charnue inférieurement, se crispait, méchante, sournoise, et on voyait briller, entre ses lèvres, très foncées, comme une viande de gibier cru, des dents solides, quoique un peu chevauchantes.

Quand on lui adressait une question, elle reculait sa chaise, sans répondre ni non, ni merci.

Reutler l'étudiait, tout rêveur.

— Vous n'avez donc pas faim?

Elle pressa son fichu sous ses petites mains noires, maigres, recroquevillées en pattes, demeura muette.

Paul, gracieusement, lui offrit un verre de champagne.

Elle recula sa chaise.

— Alors... de l'eau? fit-il décidé à être aimable.

— Non ! je veux m'en aller !... dit-elle enfin nettement.

— Alors... mon bras ? continua Paul ravi.

— Où faut-il vous reconduire ? demanda Reutler.

— Où vous m'avez ramassée ! je suis perdue, j'ai pas de maison.

— Tu ne vois donc pas, mon grand, que Mademoiselle allait à un rendez-vous et qu'elle désire garder son secret !... risqua Paul croquant des petits fours.

— Laissez-moi tranquille ! Est-ce que je vous parle ! cria la jeune fille, brutale.

— Elle est exquise ! Reutler, j'ai sommeil (il bâilla) et je suis bon de me mettre en frais pour ta duchesse.

Le second valet de chambre qui servait le souper fut obliger de se détourner pour ne pas rire.

— Voulez-vous de l'argent ? questionna Reutler tout anxieux.

— Pour quoi faire ? j'ai rien à acheter.

Elle avait un son de voix dur et appuyait, un peu gutturalement, sur certaine syllabe.

— Il faut vivre, ma pauvre enfant.

— Je vis bien depuis huit jours qu'ils m'ont mis dehors sans mes gages !

— Oh ! fit Paul croisant la jambe, il y a des betteraves dans les champs et... des étalages dans les villes. On s'arrange ! Les diplomates appellent ça des revendications sociales.

Elle le regarda en dessous. Une révolution pénible s'opérait au fond de sa petite cervelle. Peu à peu, elle rougit.

— Les étalages ? je ne suis pas une voleuse ! Non, je ne suis pas une voleuse, je ne ferai jamais ça... dites voir ce que je vous ai pris, vous, pour m'accuser ?

Paul se leva, nonchalant. Il était très pâle ou de colère ou de sommeil.

— Ce que tu m'as volé, déclara-t-il en s'adressant à Reutler par-dessus la tête de la jeune fille, peut-être la moitié d'une minute qui contenait mon

éternité, et, bien que tu l'aies fait sans t'en douter, je te trouve encore trop riche de cela, petite mendiante. Bonsoir, mon grand, je vais dormir, je te cède la jeune ennemie, car elle ne me paraît pas dangereuse.

Il s'en alla. Reutler tressaillit sortant de ses rêves. Il jeta sa serviette et courut vers la porte. Il l'aperçut montant le grand escalier. La verrière de la terrasse prolongeait jusqu'à lui ses reflets d'émeraude. Ce n'était donc plus Don Juan ce jeune homme si svelte, et si merveilleusement blond dans la transparence de cette nuit nuptiale ?

— Eric ? implora-t-il.

Le jeune homme entendit, malgré que la voix de Reutler ne fût plus qu'un souffle, et il se retourna pour s'accouder aux rampes, si fatigué qu'il en devenait triste. Reutler le rejoignit d'un bond ; de ses deux mains puissantes, délivrées d'il ne savait plus trop quelles chaînes, il s'empara de sa tête penchée et baisa passionnément le scintillant diadème de ses cheveux.

— Tu es mon amour, tout mon amour ! avoua-t-il vibrant d'une extraordinaire joie.

Lorsqu'il revint vers la table, la petite servante mangeait.

Elle prenait du pain, des fruits, des gâteaux, goulûment, et elle buvait en roulant des yeux égarés au travers de sa coupe. C'était bon, mais très fort ; cela lui piquait les paupières. Drôle de vin. Le valet de chambre parti, elle se dépêchait comme une voleuse. Cependant quand Reutler, stupéfait, l'examina, elle eut un innocent sourire.

— Vous voulez bien ? dit-elle doucement.

— C'est donc mon frère qui vous fait peur ? Il n'a pourtant pas la tournure d'un gendarme, lui ? ricana l'aîné.

— Je sais qu'il est méchant, répondit la jeune fille avec vivacité, je l'ai bien vu quand vous avez passé la première fois. Il a mordu son cheval. Et puis il voulait me couper les cheveux... vous, vous êtes très grand mais je n'ai pas peur de vous. Je vais vous expliquer : j'étais en service à la ville, je

viens de Besançon. (Elle s'arrêta pour avaler son pain, et reprit d'un ton guttural :) Oui, chez un épicier de la rue du Fer, dans une arrière-boutique toute noire... Il y avait un nourrisson qui criait toute la journée, fallait le soigner, fallait le nettoyer, fallait laver la vaisselle et la cuisine. La patronne grondait et puis aussi le patron, un vilain tout vieux si détestable... Je sors de l'hospice des enfants-assistés, moi, Monsieur, je suis pas ma maîtresse, vous comprenez? je pouvais pas changer de place. J'ai un livre. Tenez ! je ne sais pas beaucoup ni lire ni écrire, vous verrez vous-même. (Elle lui tendit un livret à couverture grasse.) Je m'appelle Marie. C'est pas mon nom, mais, en service, on m'a changé l'autre; je suis habituée à celui-là. J'ai dix-neuf ans. J'ai fait seulement deux places... Le patron, un matin, il a voulu... je peux pas vous dire... j'ai pas d'amoureux, j'aime pas ça, j'en ai jamais eu et j'en j'aurai jamais, parce que c'est pas mon idée... je suis devenue colère... oh ! colère ! Ça tournait, ça virait dans ma tête que j'en ai tout cassé; j'ai tapé sur lui, sur la vaisselle qui était sur la table, prête à essuyer, j'ai cassé les carreaux, j'ai cassé les meubles et j'y ai jeté des morceaux à la figure... La patronne est venue, elle n'a pas voulu croire ce que je lui disais du patron; c'était vrai, comme je vous vois, Monsieur ! Et elle m'a mis dehors sans mes gages, rapport à la vaisselle. J'ai eu peur de l'hospice. On m'aurait peut-être enfermée, chez les bonnes sœurs. Elles sont si méchantes ! Je suis allée tout droit devant moi, j'ai marché près de trois jours sans boire ni manger... mes souliers sont fendus et sont des souliers neufs de la dernière Pâques, Monsieur. J'ai cherché des places mais je peux pas montrer mon livre, on me ferait prendre par l'hospice ! Au village, là, sous votre château, le curé m'a traitée de petite coureuse de nuit ! Je lui ai répondu : « C'est pas ma faute si je cours la nuit, personne ne veut me garder pour travailler le jour. » « Tu n'es pas de notre paroisse », qu'il m'a dit... Alors, je suis allée trouver des paysans dans le bois...

Elle s'arrêta.

Reutler, debout écoutait, très hautain et très calme ; cependant ses lèvres tremblaient. Quelle misère ! Elle ne mentait pas encore, elle ne mentirait qu'à la fin. Il attendait l'histoire du vol, l'explosion de la duplicité ou de la honte. Ce n'était qu'une pauvre fille, elle avait dû s'offrir tout simplement pour quelques sous aux passants de la forêt, ou mieux, dérober le petit trésor d'un vagabond comme elle.

— Alors, questionna-t-il, posant sa main pesante sur son épaule, pourquoi cette terreur du gendarme ?

— Je ne veux pas rentrer à l'hospice. J'aime mieux qu'on me tue.

— Pourquoi vous tuerait-on ? Qu'avez-vous fait à ces paysans, dans le bois ? Vous les avez volés ? Je ne vous enverrai pas en prison et je ne vous ramènerai pas à l'hospice. Vous êtes libre, mais ne me mentez pas, c'est inutile. Chez moi je veux qu'on soit libre !...

Un instant, le très grand seigneur qu'était Reutler tint cette pauvre petite servante dans la lumière de son regard froid, et il s'aperçut qu'elle ne baissait pas les yeux. Il s'en étonna, ne put s'empêcher de lui sourire.

— Je suis curieux de savoir ce que vous leur avez fait, je vous défends le mensonge, entendez-vous, petite Marie ?

Elle murmura :

— Non ! non ! je ne veux pas vous mentir. Je leur ai rien fait... que leur demander l'aumône, et il y en a un qui a voulu plaisanter... (Elle s'arrêta de nouveau, puis ajouta, lentement, comme dans une extase :) Tenez, Monsieur, *je me rends* ! je n'ai ni père ni mère, je ne causerai de peine à personne et j'ai plus peur de rien ! De quoi qu'on aurait peur quand le diable vous a tiré par les cheveux et que quelqu'un vous a sorti de ses griffes ? Eh bien, ca m'a redonné de la colère pour de bon de voir que c'était toujours la même chanson des hommes après mes jupes, je me suis retournée

sur leur village et alors *j'ai mis le feu à leur église.* Voilà... Tuez-moi si vous voulez... Je vous dis que j'ai plus peur de rien... *je suis guérie.*

Reutler se recula.

Elle eut un rire tranquille.

— Oh ! pensa Reutler émerveillé. Ce serait quelquefois si bon de faire sauter le monde ou d'incendier les cieux... Vraiment cette servante a de la race !... En effet, elle doit *être guérie.*

IV

Sur un fond bleu glacé de blanc, une perse Louis XV dont le dessin avait été composé pour lui, des branches de pommier fleuri s'entrelaçaient toutes noires et toutes roses, glissant en la chambre du printemps, de l'aurore, aussi l'implacable dureté du bois sans feuillage, d'une anormale plante à la fois trop légère et trop robuste.

Paul-Eric dormait ses fenêtres grandes ouvertes. Le ciel pénétrait comme un flot d'eau pure. De ses croisées on ne voyait que le ciel, car le château de Rocheuse dominait les dernières cimes des arbres et la vallée se déroulait, déserte, à cent pieds au-dessous du dormeur. Il dormait dans un lit de laque brune orné de petites figurines chinoises dont quelques-unes avaient les poses les plus naïves, un lit s'arrondissant en barque et flottant sous une toile de brocart d'argent frangé de plumes roses. Les draps de surah blanc, tout unis, parce que le *surah uni* c'était plus *mâle*, avait inventé le jeune précieux, semblaient nacrer sa peau de reflets doux, et son bras nu prenait, à la saignée, des tons de fleurs. Il dormait de toute son âme depuis longtemps, depuis toujours peut-être! Cet incendie, cette fille portée par son frère, autant en avait balayé la brise qui caressait les terrasses de marbre, là-bas, sur les pelouses et, ici, son bras nu. Cauchemar que ces choses incertaines.

Vers midi, le jeune homme se retourna du côté du ciel. Toujours dormant, il se mordit les lèvres pour ne pas rire, ses rêves l'amusant beaucoup

plus que la réalité, et il ne daigna nullement répondre aux respectueuses questions de Jorgon.

Vers quatre heures, Reutler entra, soucieux.

Sa grande silhouette barra d'une ombre épaisse ce ruissellement de luxe clair et fou. Dans son sommeil d'enfant exténué par tous les jeux, Paul-Eric frissonna, ses paupières battirent comme les deux ailes d'un oiseau qui agonise et sa bouche se convulsa jusqu'à montrer l'émail de ses dents. On aurait dit que chaque fois qu'il s'éveillait, il abandonnait son âme. Il ouvrit enfin les yeux, regarda un instant, très attentivement, ses ongles, lissa ses cheveux, soupira et dit d'un ton désolé :

— Jorgon, mon vieux, tu m'embêtes. Il n'est pas encore l'heure de déjeuner.

— Je crois bien, répliqua Reutler, très gai. Il est presque l'heure du dîner. Il paraît qu'un héros cela dort aussi le lendemain des batailles. Bonjour, Eric!

Le jeune homme sauta sous ses couvertures. Jamais l'aîné ne venait chez lui. L'hercule noir avait horreur de ces appartements de petite maîtresse où l'on ne pouvait pas marcher sans déchirer une tenture et accrocher l'irritante fantaisie d'un bibelot.

— Ah! ce que tu m'as fait peur, toi! balbutia le cadet.

Il s'accouda dans son oreiller, les yeux pleins de larmes.

— Tu viens pour me tuer, dis?

Reutler éclata d'un rire un peu forcé et haussa les épaules.

— Si je venais pour te tuer, mon cher, me conviendrait-il de te trouver tremblant comme une jeune fille qu'on désire mettre à mal? Ne puis-je donc entrer dans la chambre de mon frère sans qu'il en perde ses esprits? Vrai Dieu, mon cher gamin, tu es excessif... Je viens seulement te demander un conseil.

Reutler poussa un fauteuil près de la barque chinoise et s'y assit, en retenant d'une main cette fragile coque de laque semblant toujours fuir à travers un océan d'étoffe soyeuse.

— Singulière idée de dormir dans un meuble

mouvant comme celui-là. Moi, je ne pourrais jamais.

La jonque, sous le poids de sa main, se balança imperceptiblement, et Paul se laissa bercer en croisant ses bras en dessus de sa tête.

— Si... c'est amusant, je t'assure, ça me donne des sensations de vertige très curieuses.

Reutler le regardait avec une stupeur croissante. C'était ce petit garçon-là, son frère? Le premier venu pouvait le bercer rien qu'en appuyant l'index sur le bord de son lit, et il se laisserait faire? Une angoise affreuse lui serra le cœur, il retira la main très vite, s'éloigna de la jonque l'air sévére, se promena un moment de long en large oubliant ce qu'il était venu dire.

— Il est comme un enfant, un bébé malade! Où ai-je donc lu que proches de leur cercueil les enfants rapetissent? Pourquoi donc a t-il inventé ce berceau qui est le retour au lieu d'être le départ?...

Paul-Eric respirait difficilement. Son merveilleux teint de blond qui supportait les plus vives lumières se décomposait de plus en plus.

— Un conseil, à moi, dit-il fermant les yeux, bonne blague! Je suis encore très fatigué. L'incendie? Me souviens de rien... ah! oui, cependant... là, dans mes cheveux, une brûlure et c'est tout. Reutler, je te demande pardon.

— Il a peur! songea Reutler bien autrement effrayé lui-même. Mais ce n'est pas possible que je lui fasse peur... Eric?

Reutler saisit les doigts fins qu'on lui tendait et qui tremblaient.

— Tu as un peu de fièvre, mon bien-aimé, calme-toi! Il serait tout à fait ridicule de me prendre pour l'ogre! Avant que tes fautes soient commises, elles sont déjà pardonnées. Eric? Je te supplie de me regarder en face. Eric, je te veux brave. Pourquoi ce frisson?

Il y eut un silence.

— Encore... ou déjà? pensa tout haut le jeune poète.

— Toujours! fit Reutler d'un ton passionné.

— Alors, j'écoute, dit joyeusement Eric dont les yeux se rouvrirent éblouissants. Tu sais, *cela*, c'est ma bravoure, il faut me répéter cela pour que j'aie toute la patience désirable. Voyons ! Quel conseil ? Tu m'as promis un cheval anglais, eh bien, je l'accepte ! Ensuite, nous retournons à Paris le premier octobre. C'est entendu. J'ajoute que, puisqu'il est trop tard je mangerais volontiers des fruits à la place de mon chocolat. Sonne, dis ! Je meurs de soif. Tu demanderas des fraises et de la tisane glacée, mon grand. Une collation de jeune fille.

— Oui ou non, est-ce que je peux encore te traiter comme un homme ? gronda Reutler atrocement énervé.

Il alla sonner et vint se rasseoir près du lit.

— Excuse-moi, mon grand, j'ai le réveil trouble mais ça ne dure pas. Me voici prêt à ouïr les plus féroces reproches. Tiens, la petite bonne femme ? Qu'est-elle devenue ? Réponds vite !...

— Justement, je voulais te parler d'elle.

— Ce qu'elle t'occupe, la margoton ! Si tu lui faisais épouser mon groom ? Je la dote... à la spéciale condition de ne pas coucher, elle trop laide !

— Eric, Eric, supplia Reutler. Tu m'as dit que tu étais le maître ici... Je tâche de m'en souvenir... cependant...

Jorgon l'interrompit en apportant une collation complète, où il avait même prévu les fraises. Paul demanda un miroir, refit le pli de ses cheveux et déboutonna son col, à cause de la chaleur.

— En vérité, pensait Reutler, c'est du dernier ridicule. Etaler la misère d'une femme devant ce drôle... et d'autre part, je ne puis tolérer un soupçon. Ah ! la franchise mène loin ! Non, ce n'est pas mon frère... je n'ai aucun besoin de lui rendre des comptes. Taisons-nous !

— Eric, reprit-il quand Jorgon fut sorti, je ne t'aime guère en marquise. C'est bien la dernière fois que j'assisterai à ton petit lever.

— Tu préfères les margotons, hein ?

— Ah ! murmura-t-il dressé subitement comme sous un coup de cravache, finissons-en ! La femme en question est une criminelle. C'est cette petite qui a mis le feu à l'église et je te prie, toi, mon frère, de statuer sur son sort. Je n'en suis peut-être pas amoureux puisque je te la confie !

Eric laissa tomber ses bras.

— Nous aurions cueilli une incendiaire sur ce buisson d'églantines ?

— Parfaitement.

— Où est-elle ?

— Je l'ai enfermée à double tour dans le pavillon de la serre... en attendant mieux. D'ailleurs, elle considère cette première prison comme un lieu de refuge.

— Et sais-tu pourquoi elle a mis le feu... mon grand ? Quelle histoire !

— Pour beaucoup de raisons, dont la principale est qu'un rustre quelconque a voulu... la violer.

— Bien province ! dit Paul éclatant de rire.

Reutler frémit de colère, ses poings crispés s'abattirent sur les draps de surah.

— Veux-tu me dire ce que je dois faire de cette malheureuse... moi, je ne sais plus !

Paul épluchait délicatement ses fraises. Il leva la tête et le regarda très en face.

— Aucun doute à ce sujet, mon cher ! Les de Fertzen ne livrent pas aux gendarmes une femme qui leur demande asile. Elle est chez nous, qu'elle y reste. Il y a de la place aux offices, je pense.

Reutler se leva, transfiguré.

— Et dire que tu joues à briser des fioles de parfum, que tu couches dans des draps de soie, qu'il te faut des chaussures brodées de perles et que tout à l'heure encore tu te décolletais pour que je m'aperçoive de la blancheur de ta peau. Éric, quand te décideras-tu à être franchement mon frère, un être chaste digne de moi !

— Ça, c'est trop fort, dit Paul avec un sourire cynique, voilà que tu découvres la blancheur de ma peau, maintenant ! Elle va bien ta chasteté,

elle va très bien ! On peut avoir tous les vices et demeurer bon gentilhomme, je t'assure ! Allons ! Ne te fâche pas, mon grand... tu vas dire des bêtises !

Reutler se retira. Il se sentait de la honte, bien qu'il ne fût pas coupable... mais il était heureux, malgré son trouble, très heureux. *Son frère existait.* Au fond de ce drôle, il y avait une âme... Hélas, celle qu'il y mettait, la sienne ! Il lui faudrait devenir surhumain, presque dieu pour conserver cette lueur de beauté divine... et cependant il espérait toujours car, selon sa religion, l'espoir du triomphe représentait son amour même. Il ne pouvait point cesser d'aimer, alors qu'il devait vaincre.

Une heure après, les deux frères se rendirent au pavillon de la terrasse. Ils y trouvèrent la petite servante assise dans la position de la veille, les mains recroquevillées sur son fichu, la tête basse, les yeux presque clos. Elle n'avait pas l'air de pleurer et devant Paul elle recula sa chaise.

— Mon enfant, dit Reutler dont l'accent ironique se fit très doux, vous n'avez causé la mort de personne... un peu grâce à notre intervention, et nous décidons de vous laisser libre. Partez. Restez. Faites ici ce qu'il vous plaira. Vous l'avez affirmé, n'est-ce pas, vous êtes guérie ! Oubliez donc ce passé. Nous le retranchons absolument de votre existence. Moi, je vous conseille de descendre aux cuisines, de vous y rendre utile, et de ne pas craindre de réclamer vos gages à Jorgon quand vous voudrez partir. Vous traiterez cette question avec lui dès ce soir.

— Oh ! Monsieur ! Monsieur ! cria la petite créature s'agenouillant les yeux rivés à ses yeux, toute pâmée de joie.

— Chut ! fit Paul ennuyé. Mon frère et moi nous n'aimons pas les scènes. Nous garderons votre secret, mais si vous désirez nous prouver votre reconnaissance, mettez-vous au ton de nos gens. Pas un mot et pas un geste en dehors du service. C'est la règle et Jorgon est aussi chargé

de la faire respecter. Il m'est indifférent que vous ayez brûlé des églises. Il me serait très désagréable de vous entendre parler haut.

Elle se releva et, sans plus rien répondre, sortit. Comme elle se dirigeait vers le grand salon de Rocheuse :

— De ce côté, petite ! dit Paul lui désignant le corridor qui menait aux cuisines.

Obliquant un peu, la sauvage domptée s'effaça.

Elle descendit, tâtant les murs de pierre, s'enfonçant dans les sous-sols et ne pensant à aucune chose du passé, comme une hypnotisée qui va où le maître l'envoie. C'était, pour elle, un monde féerique, une sorte de luxe géant dont elle allait devenir la base.

Dans les sous-sols de Rocheuse, ainsi qu'au fond des entrailles d'un monstre, grouillait de la vermine, une société parfaitement pourrie et parfaitement correcte. Rien ne transpirait de ses ébats ou de ses révoltes. Séparés des élégances du premier étage par d'épais planchers de chêne, le bas du château était odieusement immonde, et on aurait pu croire que sur les terrasses fleuries les rosiers de Paul-Eric de Fertzen prenaient des nuances plus rares à cause du fumier humain dans lequel plongeaient leurs racines. Pas un mot ou un geste en dehors du service, telle était la règle. Jorgon, le bon vieil intendant, savait ce que coûtait ce règlement institué par Monsieur Paul et ce qu'il valait d'hypocrisies. Jorgon gouvernait ces êtres avec la poigne fantasque de ceux qui ont toute licence. Tour à tour, il se faisait le bonhomme ou le tyran, mais, depuis longtemps, il avait renoncé à la tenue *en dehors du service*. On devinait si bien que le baron de Fertzen, *le maître,* voulait la liberté de ses gens parce que lui-même devenait esclave.

Quand Marie, la petite servante, entra dans les cuisines, elle fut éblouie. La rutilance des cuivres, et les fourneaux flambants la charmèrent. Il y avait près de ce feu, inutilement entretenu toute la journée, une vieille femme à menton bourgeonné qui lui plut, car elle riait aux éclats. Les

domestiques de Rocheuse s'offraient des apéritifs en attendant l'heure du potage. Ils se levèrent, exagérant leur politesse, et un garçon d'écurie dit, d'un ton déférent :

— C'est Mademoiselle.

Elle demeura très effarée, n'osant pas sourire. Pourquoi l'appelait-on Mademoiselle ?

Jorgon procéda sommairement à l'installation.

— Vous serez convenables, vous m'entendez. Monsieur le baron a la bonté de recueillir cette personne. Ça vous suffit, n'est-ce pas ! Elle aidera aux vaisselles. Qu'on lui prépare une chambre, à côté de Françoise. Surtout pas de blague.

Et Jorgon, appelé par un violent coup de timbre, remonta, en oubliant le reste de son discours. Le service avant tout.

On se regarda, stupéfait. Ce n'était donc pas un caprice de Monsieur Paul ? Une bonne œuvre de Monsieur le baron !... Un rire étouffé circula. Le groom Célestin cligna de l'œil. On pourrait s'amuser. La vie de province n'était pas d'une gaîté folle à Rocheuse où l'on ne recevait jamais. Près d'un an qu'on ne voyait plus ni jupe ni équipage. Une mélancolie sombre voilait le front des maîtres et Monsieur Paul-Eric lui-même semblait ne pas se souvenir des jolies filles de Paris.

— Mademoiselle, dit le groom, affectant le ton détaché du cadet des de Fertzen, qu'il imitait à ravir en employant une voix de tête un peu nazillarde, vous offrirai-je du vermouth ou du cassis ?

Confuse, elle restait debout, les yeux mi-clos.

— Je n'aime pas les liqueurs ! dit-elle enfin bien bas.

La cuisinière eut un gros rire.

— On vous formera ici, ma gosse ! et, pateline, elle vint lui tirer l'oreille

— ... Alors de l'eau ? dit le second valet de chambre, en écho de la voix du groom et parce qu'il avait entendu dire cela au souper.

Marie frissonna douloureusement. Est-ce que tout le monde avait la voix de ce jeune homme méchant ?

— Non, je ne veux rien, répliqua-t-elle impatientée.

— Je crois, déclara le cocher, qu'il convient d'initier Mademoiselle à nos usages, si nous ne voulons pas qu'elle fasse trop de gaffes. Sachez donc, petite sucrée, que quand on entre ici on fait peau neuve. Françoise, préparez-lui un bain... Elle n'aime pas les liqueurs, mais elle n'a pas l'air d'aimer l'eau non plus. Je suis moralement sûr que devant une baignoire elle aura beaucoup plus envie de boire que d'entrer dedans. D'une manière ou d'une autre, faut qu'on la désaltère.

Une explosion de gaîté eut lieu, aussitôt réprimée par l'irruption de Jorgon qui apportait des ordres.

— Célestin ! criait le vieil homme. Demain, chez les gens de l'écurie de Lure où il y a un demi-sang passable. S'informer avant la promenade de dix heures. Faire très soigneusement la robe de l'arabe. Monsieur Paul désire un échange.

— Compris ! fit Célestin.

Jorgon tourna les talons.

— Bon ! L'arabe qui cesse de plaire, murmura le groom, je ne donnerai pas deux centimes de son poil. On va la revendre pour des prunes. Eh ! Jean, si on maquignonnait ça en sous main chez les garçons de Lure ? Invente une histoire. Moi, j'achète à cinq cents et je revends mille, si tu veux que nous partagions. Bien entendu, il y aurait des parts pour les gens de là-bas.

Les trois garçons d'écurie se mirent à chuchoter en buvant. Le cocher, pressé par le groom, secouait furieusement son petit verre vide.

Ahurie, la petite servante se tenait debout, les mains jointes sur son fichu.

— Vous m'embêtez ! Est-ce qu'on raconte ses affaires au monde... Vous savez joliment qui c'est, celle-là ? dit le cocher de mauvaise humeur, puis il se tourna du côté de Françoise. Et le bain ? Vous voyez bien que Mademoiselle est pressée.

On éclata et la cuisinière alla préparer le bain.

Dès que l'enfant fut enfermée dans la petite

salle claire, elle respira. Elle n'aimait peut-être pas l'eau, mais elle aimait la solitude. Elle venait de tirer un très solide verrou et elle avait le droit de se croire en sûreté.

Elle aurait bien voulu se peigner par exemple, car elle avait encore des épines dans les cheveux. Elle dénoua ses nattes, vint tâter la baignoire. C'était chaud, ce serait bon, elle poussa un profond soupir et se déshabilla.

Derrière la porte, à tour de rôle, risquant l'œil à une fente qu'ils connaissaient de longue date, ils la violèrent. Oh ! très correctement et très froidement, en gens blasés qui peuvent s'offrir mieux.

— M'en doutais, n'a pas de chemise ! fit le groom dégoûté.

— Crevant ! affirma un garçon d'écurie.

— Un peu maigre, la croupe ! objecta le second.

— Les seins pas en forme ! dit le troisième.

Le valet de chambre la trouva beaucoup trop brune.

Mais le cocher lui découvrit *des attaches fines*. Et il ajouta :

— On s'en offrirait tout de même une tranche !

Le groom le pinça, brusquement, avec une furie extraordinaire.

— Cochon ! s'exclama Célestin, oubliant la voix de tête qu'il affectait.

Les rires montèrent tellement que la fille se tourna épouvantée. Elle écouta, le front bas, les yeux grands ouverts et lumineux, très tragique dans sa pose de fauve traqué par la meute. D'un geste, elle ramena l'ample manteau de ses cheveux, puis elle attendit.

Un silence régna. Du fond de la cuisine, Françoise eut une idée géniale pour amuser *les gosses* qui ne riaient plus.

Elle vint frapper à la porte de la salle de bain, tenant une bouteille :

— Voulez-vous du vinaigre ? demanda-t-elle. C'est souverain contre les démangeaisons.

Et la fille éperdue, pensant qu'on allait ouvrir

cette porte malgré le verrou, se précipita dans la baignoire jusqu'à la bouche.

Cela fit un grand bruit d'eau remuée qui couvrit le tapage de leurs éclats de rire.

— Enfin, elle a bu ! ponctua Célestin.

Tumultueusement, ils réintégrèrent la cuisine pour cracher, dans leurs petits verres vides, les plus révoltantes obscénités.

... En haut, sur la terrasse, Paul-Eric de Fertzen, couché le long de la balustrade blanche, lisait ses derniers poèmes à Reutler, et son ton chanteur de femme qui va pleurer emplissait l'espace d'une musique éolienne. Enchaîné par le charme infini de cette voix, le grand hercule noir écoutait sans oser protester. Comme un encens dont le parfun se multiplie capricieusement sous les envols fous de l'encensoir, l'odeur des roses de la serre, fouettée par les brises du crépuscule, lui cerclait les tempes de petites mains moites. Un paon superbe, le favori de Paul, qu'on appelait : *le prince Mes-yeux*, dardait, vers ses genoux, sa tête fine, sa tête de serpent couronné, tandis qu'à ses pieds, sur le sable couleur de soufre, s'étalait la traîne impériale de toutes ses plumes irisées de gemmes précieuses... Pour échapper au délire de cette heure exquise, Reutler s'efforçait de regarder quelquefois plus haut, encore beaucoup plus haut, jusqu'au donjon de Rocheuse où le soleil mourant mettait un inaccessible lit de poupre...

Durant plusieurs semaines, ce fut le supplice lent, raffiné, celui qu'on ne peut dire et celui qui tue. La petite servante, moins qu'aucune autre, n'avait le droit de se plaindre. Certes, personne n'eut l'idée de la brutaliser et elle reçut un costume décent, fait exprès pour elle, des chemises, un joli tablier garni de broderies, dans les poches duquel on mit de l'argent pour la forme. Seulement, il planait sur son front de maudite toutes les vengeances dérisoires. Elle mangeait des viandes gâtées, trouvait des souris mortes entre ses draps, et on l'accablait de travaux inutiles. On n'avait plus besoin de se gêner, puisqu'elle n'était pas assez

adroite pour s'attirer les regards des maîtres. Elle paraissait idiote, elle ne buvait pas, et cette horreur qu'elle ressentait des bains la rendait tout à fait odieuse. Françoise lui reprochait sa crasse, son très naturel teint de brune, qu'elle ne parvenait pas à s'arracher de la peau, malgré le vinaigre dont on additionnait ses eaux de toilette. Enfin un jour, fatiguée de se servir d'un démêloir dont il ne restait déjà plus que six dents, elle demanda un peigne neuf. Cela sembla colossal. Un garçon d'écurie, impertubable, lui offrit une étrille; le groom lui apporta la brosse à chiens, et le cocher, goguenard, lui mit un clou rouillé dans son assiette. La cuisinière refusa d'en prêter un, insinuant qu'elle ne pourrait jamais le reprendre. Le courage lui manquerait. Il y a de ces choses simples que les gens propres ne peuvent vraiment pas faire.

— Mais, dit Marie doucement, si je ne peux plus me peigner, j'aurai des poux... et puisque je n'en ai pas encore...

On se tordit. Jorgon consulté grogna, prétendant que ces histoires de femme ne l'intéressaient pas, lui, un vieillard... Et puis, lui aussi, redoutait les accidents. Il servait son jeune maître plus particulièrement que tout le monde.

— Voyez-vous, Françoise, grommela-t-il roulant des yeux terrifiés, que moi qui peigne Monsieur Paul, je lui donne... Non je ne prête pas le mien!

Il n'acheva pas, car il chancelait sur ses pauvres jambes.

— Qu'elle s'en procure un au village. Défense de toucher aux nôtres! cria-t-il hors de lui.

La cuisinière s'arrangea de façon à ce qu'on oubliât la modeste commission et Marie refusa de sortir.

Un matin que le second valet de chambre était venu chercher dans les cuisines un certain charbon destiné au creuset de l'observatoire, Marie prit un petit panier, le remplit des morceaux les plus réguliers, selon l'ordre, et elle remonta, le cœur dilaté. D'instinct, elle s'orienta, trouva la route, la grande spire de chêne sculpté aux marches ouatées de tapis turcs, elle monta, elle monta, tout enfiévrée

d'une joie inexplicable, et elle finit par pousser la trappe de ses poings, de son front, l'ouvrit victorieusement, se glissa dans la chambre des mystères.

Reutler calculait, assis devant son bureau. Absorbé par ses chiffres, il n'entendit rien. Marie vit le fourneau et son creuset. Elle ne s'étonna pas de ce que cet homme faisait cuire. Le creuset contenait une mixture brillante, très jaune, un étrange bouillon métallique. Reutler épurait de l'or, parce que son frère lui avait demandé deux bracelets d'or vierge, pour les offrir à une statue d'Adonis qu'il aimait beaucoup. Reutler fondait lui-même ces bracelets. Il savait très bien qu'aucune statue d'Adonis n'existait à Rocheuse, mais il ne voulait pas que la folie du jeune frère s'égarât chez un orfèvre provincial et, sous le prétexte de l'honneur, il mettait toute sa coquetterie de savant à rendre les deux bijoux dignes de la statue.

Marie nettoya le fourneau, enleva des cendres, et activa la flamme de son souffle respectueux, ensuite elle le regarda.

S'il se retournait, elle parlerait, sinon, elle s'en irait sur les pointes, car, elle était déjà consolée de l'affaire du peigne.

Reutler fit claquer ses doigts, se tourna. Il sentait quelqu'un derrière lui, un animal, peut-être, son chien, le grand Sloughi, son préféré qui venait de temps en temps le visiter et rampait, pour lui lécher les mains.

— Petite ! Que faites-vous ici ? dit Reutler ébloui par cette face rouge, d'où ressortaient, à la lueur du feu, des yeux étrangement doux.

Elle s'avança, très humble.

— J'ai porté le charbon, Monsieur, avoua-t-elle désignant son petit panier.

Reutler eut un sourire contraint.

— Drôle de vestale ! pensa-t-il.

— Vous êtes sûre que j'avais besoin de vous pour cela, reprit-il d'un ton sourd, et n'est-ce pas vous, au contraire, qui avez quelque chose à me demander ?

— Monsieur, je ne mentirai pas... J'ai besoin d'un peigne et j'ose pas aller au village en acheter un... vous comprenez, rapport à... l'église.

Tombant des nues, Reutler se leva.

— Vous me dérangez pour un... peigne? s'exclama-t-il d'une voix tranchante.

Elle joignit les mains sur son fichu.

— Ils disent que j'ai des poux, Monsieur, c'est pas vrai. Pourtant si personne ne veut me prêter de peigne, j'en aurai... et alors, ils me feront chasser d'ici.

Un moment Reutler eut le vertige. Il songea qu'on pouvait saisir cette fille par ses jupes et la lancer du haut du donjon. Incendiaire soit!... mais femme à ce point... non, cela dépassait les bornes, puis, il réfléchit, en étudiant ses yeux où se lisait la plus chaste des prières, celle qui demande la protection du plus fort contre l'horreur de la vie quotidienne.

— On vous tourmente?... Répondez. Jorgon ne suffit-il plus à vous garer des plaisanteries de l'office? (Il s'arrêta très soucieux.) On plaisante donc chez moi! ajouta-t-il avec toute la naïveté de l'homme riche qui paye et s'étonne de ne pas en avoir pour son argent.

— Oh! non, Monsieur, on est bien bon, chez vous! Je mange des bonnes choses et je boirais toute la journée si je les écoutais... ce n'est que le peigne... m'en faut un... et je veux pas le voler, vous comprenez. Je descendrai jamais au village toute seule, j'ai trop peur.

Tout à coup, la trappe glissa et, d'un bond léger, le cadet des de Fertzen jaillit comme un grand lis. Il était en costume de cheval très fantaisiste, un habit de drap blanc sur une culotte de peau, botté de bottes blanches, à revers de soie, et sur sa chemise, épinglée de perles, bouffaient des dentelles.

— Mon grand, cria-t-il sans apercevoir la servante, le demi-sang est extraordinaire! Je suis allé et revenu en une heure. Les de Preuille sont très gentils. Un peu *popote*... mais aimables. Ils ont deux jeunes filles charmantes... aussi bêtes que

des poules faisanes, car elles se scandalisent d'un Monsieur qui monte autrement qu'en rouge ou en noir. (Il éclata.) Comme si on pouvait monter une jument arabe en noir, hein? Singulier, ce que les femmes se foutent de la ligne... Et en rouge, ce serait stupide, puisqu'on ne chasse pas... J'ai essayé de leur inculquer toute la poésie de mon costume, elles m'ont répondu par des révérences genre couvent d'opéra-comique! Me suis bien amusé. On pourrait se lier, mon grand, pas à cause des filles, pour les chevaux, leur écurie est vraiment superbe!... Bon Dieu! Qu'est-ce que je vois? L'incendiaire!... (Il se recula, les sourcils froncés, puis très hautain, affectant son ton le plus anglais, il ajouta:) Mes hommages, Mademoiselle! Vous vous occupez d'astronomie... Est-ce que je vous dérange?

Reutler aurait assassiné quelqu'un, de plus en plus.

— Eh! dit-il, un peu de sérieux, je te prie! C'est Mademoiselle qui me dérange, il lui faut... cela regarde Jorgon... enfin, elle a besoin... d'un... (il s'arracha le mot du cœur, très dégoûté)... d'un peigne.

Paul pouffa et se jeta sur le divan.

— Ah! Reutler, ça t'apprendra, mon grand hibou, à dénicher les filles dans les buissons! De la tenue? Parbleu! J'en ai plus que toi. Le peigne, question d'office!... Je ne mange plus ici à partir de ce soir. Un peigne à Reutler? Comment te le faut-il, petite? En ivoire, en écaille, ou en corne de rhinocéros? Non! j'en mourrai! Et elle reste là, le front haut. Un peigne, pour carder les flammes, sans doute? Oh! sa tête... le peigne... heureusement que j'arrive...

— Il n'y a pas de quoi rire, dit froidement la servante sans baisser les yeux.

— Non! Tu trouves? C'est que tu ne peux pas t'imaginer ce que c'est drôle de demander un peigne à Reutler, lui qui n'a jamais su si des cheveux de femme ça se démêlait le soir ou le matin. Il n'y a peut-être pas de quoi rire, mais il y a de

quoi t'en prêter un, t'en donner un, pardon! Mo non plus, pas confiance, car mon groom m'a tout raconté! Allons! Viens, nous nous entendrons tout de suite, j'ai beaucoup de ces instruments, tu choisiras.

Reutler brisa un morceau de craie sur une ardoise où il mettait un chiffre.

— Casse rien, mon grand, je te tire d'un fameux guêpier. Quand elle aura son peigne et mon explication pour s'en servir, te fichera la paix! Viens, petite! Petite quoi, déjà? Ah! Marie... Non, je t'appelle : *Mica*. Mica, c'est joli, ça brille et c'est une parcelle, une très petite chose! Oh! vous êtes une très petite femme, une étincelle, mais si on vous laissait faire... vous aimez les églises qui flambent, vous! Effrontée! Monter ici tout droit, sans permission! Allons, venez-vous? (Il ajouta de son ton chanteur :) Reutler, donne-lui donc l'ordre de me suivre, elle ne m'obéira pas, elle est si mal élevée.

Reutler détourna la tête.

— Allez Marie, dit-il les dents serrées, mon frère n'est pas méchant, je vous assure.

Passivement, Marie suivit le jeune homme.

Ils descendirent, traversèrent des appartements sombres ou la jeune fille ne vit que des tourbillons d'étoffes de nuances indistinctes. Ils entrèrent dans une chambre plus claire, bleue et rose comme un ciel d'aurore, puis dans un large cabinet de toilette, tout en glace.

— Tiens, fit Paul ouvrant un tiroir de son lavabo, choisis.

Il y en avait une vingtaine, tous plus souples et plus fins les uns que les autres, en nacre, en ivoire, en écaille, en métal, car le jeune homme se faisait peigner durant de longues heures, aimant la petite morsure tendre des objets précieux dans l'épaisseur de ses boucles, et on ne se resservait du même que s'il avait plu comme caresse ou comme morsure.

La jeune fille s'extasiant dit :

— Jésus! et elle joignit les mains.

Son naturel sauvage revenant, elle demanda :

— Qu'est-ce que vous pouvez faire de tout ça pour vous tout seul, Monsieur ?

— Je joue avec ! répondit Paul flegmatiquement.

Il alluma une cigarette et murmura, d'un ton de parfaite innocence :

— *La fumée ne vous gêne pas, vous ?...*

L'allusion était si cruelle, qu'elle recula comme frappée en plein visage.

— Oh ! Monsieur, vous êtes bien méchant... Votre frère ne vous connaît guère. Ça ne vous portera pas bonheur. Vous avez le droit de me dénoncer, pas de me faire souffrir en vous moquant de moi ! Je vous ai rien fait. Gardez vos peignes, je m'en passerai, vous savez !

— Et tu auras des poux ! scanda Paul railleur.

Furieuse, elle faillit lui sauter à la gorge.

— Non ! non ! j'en ai pas... c'est eux qui l'inventent... c'est votre sale domestique, Célestin, parce que je veux pas l'embrasser !... je suis plus propre que lui... je dis pas toutes les horreurs... j'ai pas de poux.

— Alors, peigne-toi... ça va m'amuser ! Tu as l'air d'avoir de beaux cheveux !

— Non, je veux m'en aller !

Il ferma la porte du cabinet de toilette et s'étendit sur un sofa, toujours fumant.

— Ma petite Mica, soupira-t-il de son ton qui se lamentait, je prévois que tu vas me donner des nerfs. Je suis très bon prince, à la condition qu'on me passe mes fantaisies. Tu vas te peigner chez moi, ou je force Reutler à te chasser. On t'a reléguée aux cuisines et tu y es à ta place. Je te parle franchement, bien que de l'avis de mon frère tu possèdes tes quartiers de noblesse et que tu portes brandon de discorde sur champ de gueules ! Tu sais, suis pas tendre tous les jours ! je comprends que tu tiennes à ta chevelure... tu es amoureuse. Ne montre pas les poings... tu es amoureuse de Monsieur le baron, parce qu'il t'a promenée comme le saint-sacrement une certaine nuit... Oh ! Il faisait diablement chaud, cette nuit-là ! Donc,

avec le secret de l'église, voilà deux secrets que je te vole ! N'ouvre pas les yeux en soupiraux de cave. Il ne faut jamais broncher ou je frappe. T'ai prévenue. Tu n'étais encore personne, le martyre va te faire quelqu'un... Attends ! je n'ai pas fini... Tu vas te peigner soigneusement, tu as une chevelure splendide, mais tu n'as guère que cela. Quand tu auras tout démêlé, tout lissé, je les couperai et je les garderai. Après les miens, qui sont les plus beaux du monde, ma chère, j'adore les cheveux noirs.

Affolée, la jeune fille, dont l'intelligence obscure avait, par moment, des éclairs de grande lucidité, se précipita vers la porte. Elle ne doutait pas, car elle se sentait en la puissance d'un ennemi.

— J'ai la clef dans ma poche ! dit le cadet des de Fertzen qui se leva souriant.

Il lui prit les mains, les lui tordit derrière elle.

— Tu es ma prisonnière, petite. Dans les prisons, ne sais-tu pas qu'on coupe les cheveux des condamnées ? N'aie pas peur... je suis très fort, mais je ne viole plus. Voyons ! Sois raisonnable ! Mes filles de chambre ne doivent pas avoir de poux... On ne peut tolérer cette infraction au règlement, même en ton honneur. Alors, nous prenons une mesure très radicale. D'ailleurs, je les achète, tes cheveux. Combien, dis ? Fixe toi-même la somme. Crois-tu que je ne puisse pas payer mes caprices ?

La fille ne pleurait pas encore. Ses yeux demeuraient fixes sans une larme.

— Ah ! cria-t-elle désespérée, Monsieur Reutler, au secours ! Monsieur le baron ! Au secours...

Elle glissa sur les deux genoux.

— Laissez-moi m'en aller ! C'est pas juste, c'est pas juste ! Ah ! lui, lui, il n'aurait jamais fait une chose pareille et il vous la défendrait s'il était ici. Au secours !

— Choisis le peigne de nacre, il est très doux ! dit Paul la poussant devant le tiroir ouvert.

Suffoquant, elle se releva et commença son épouvantable pénitence.

L'idée lui vint qu'il aurait peut-être pitié en les voyant si beaux.

— J'ai pas d'amoureux, murmura-t-elle tremblante, je vous jure, je peux pas aimer personne... Monsieur le baron, c'est comme le bon Dieu pour moi... J'oserais point regarder si haut.

— Justement, objecta Paul raillant toujours, tu as envie de faire flamber l'église !

— Oui, je suis une criminelle, je suis rien de rien, je devrais pas me plaindre, vous m'avez sauvée des gendarmes tous les deux, pourtant, c'est pas juste ! Vous ne pouvez pas être plus méchant que vos domestiques. Ils ont eu l'invention des... bêtes, eux, ils ont tout dit, tout fait, pas ça... ça c'est trop !...

Et d'un geste furieux de la tête, elle déploya l'étendard noir de sa chevelure jusqu'au sofa où le jeune homme s'était assis.

— Très beaux ! fit-il. Tous mes compliments, je m'y connais ! Pourquoi diable les tresses-tu ? A ta place je voudrais vivre nue entourée de ce manteau. Il me faudrait des ciseaux énormes pour les abattre d'un seul coup et je n'ai que mes petits ciseaux à ongles ! Ça va durer longtemps, c'est ennuyeux...

Il coupa une longue mêche. Les petits ciseaux d'or firent, dans cette soie, un petit bruit de dents grinçantes.

Elle poussa une exclamation d'horreur, retomba à genoux, les mains jointes.

— Monsieur ! Oh ! Monsieur Paul !...

Et la pauvre folle qui n'avait pas pleuré en avouant son crime se mit à sangloter.

— Pleure, chérie, pleure ! Va, cela fait tant de bien... et encore toi, tu as la chance de pleurer sur *le possible*. Songe donc à ceux qui râlent et se tordent dans les bras de *l'impossible*... Va, petite, je te permets les larmes... Est-ce que je te demande des choses inconvenantes, des histoires malpropres, des complaisances ignobles ? Non, je ne te demande pas même ton sourire, Mica ! Ils sont un peu crêpus, ce semble et ils friseront, ils te feront

un joli petit bonnet d'astrakan; dans trois ans, ils auront repoussé plus longs, tu me béniras. Allons! Ça y est, tu es libre.

Il lança la gerbe noire sur le sofa de satin jaune où elle étala un voile de deuil.

— Maintenant encore deux mots : ce sont les domestiques, tiens, mon estimable groom, qui ont fait cette blague! Tu avais des poux, n'est-ce pas? On t'a tondue pour t'en débarrasser. Si tu dis le contraire, je force mon frère à te reflanquer dans les buissons. Il n'y a pas d'autre maître ici que moi, tu m'entends, seulement j'ai des raisons pour ne pas le crier trop fort... Et puis je te fais cadeau du peigne... Bonsoir!

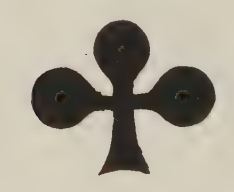
— Vous êtes un lâche! hurla la petite servante se mordant les poings.

— Je sais bien, riposta le jeune homme imperturbable, mais il n'y a encore que les femmes qui aient osé me le dire en face... et ça m'a toujours prodigieusement amusé!

Il glissa le peigne de nacre dans son corsage, lui ouvrit la porte. Marie jeta son tablier sur sa tête et s'élança hors du cabinet de toilette, courant tout droit.

RACHILDE.

(*A suivre.*)



REVUE DU MOIS

—

ÉPILOGUES

La Dame au Tzigane. — La République Cubaine. —Naïveté du bon M. Legouvé. — Profession de foi d'Ibsen.

La Dame au Tzigane.— Cette histoire très vilaine et du sentimentalisme le plus répugnant, cet épisode de folie sexuelle : vieilles chansons ! ce n'est même pas neuf ; c'est traditionnel, c'est du folklore, c'est codifié dans les antiques ballades, et la princesse de Chicago a suivi avec une exemplaire naïveté le formulaire convenu :

The Gypsies came to our Lord's gate
And wow but they sang sweetly ;
They sang sae sweet and sae very compleat,
That down came the fair Lady... (1)

« Les Tziganes arrivaient à la porte de notre Lord et vraiment ils chantèrent agréablement ; ils chantèrent si agréablement et d'une manière si parfaite que la jolie Lady descendit. — Elle descendit vite l'escalier et ses femmes étaient devant elle ; aussitôt qu'ils virent son joli visage, ils jetèrent le charme sur elle. — « Allons, ôtez-moi ce beau manteau, et apportez-moi un plaid, car parents et famille auront beau protester, je veux suivre le gars Tzigane. — Hier soir je me couchai dans un lit bien fait, avec mon bon seigneur à côté de moi : ce soir je coucherai dans une grange de fermier. » — Et lorsque notre Lord revint a la maison le soir et qu'il demanda sa belle Dame, l'une se mit à pleurer et l'autre répondit : Elle est partie avec le gars Tzigane. »

Les chansons, c'était la « presse » de ces temps obscurs ; elle n'était pas médiocre, ni mal informée ; car une autre chanson précise la fin de l'aventure ; d'abord, quelques détails :

« La Comtesse descendit dans la salle pour plaisanter gentiment avec eux, O ! « Et oui, dit-elle, je te suivrais volontiers jusqu'au bout du monde ou presque, O ! » — Il baisa les rouges lèvres de la Comtesse et caressa sa

(1) *A Selection of the most favourite Scots-Songs.* Londres, 1790. in-folio.

blanche svelte taille, O ! Elle lui flatta la barbe avec sa jolie main, tout pour le gars Tzigane, O ! ». Elle partit avec le gars Tzigane, chef de la bande des Sept,

They were seven Gipsies in a gang
They were both brisk and bonny O !

mais le Lord courut à leur poursuite. Au matin il trouva sa femme abandonnée sur la route, toute froide et exténuée.

« Pourquoi avez-vous laissé vos maisons et vos terres, pourquoi avez-vous laissé votre argent. O? Et pourquoi avez-vous laissé votre mari et seigneur, pour suivre le gars Tzigane, O? — O que m'importent mes maisons et mes terres, et que m'importe mon argent, O! Comme j'ai brassé je boirai ; adieu mon miel, O ! — On les conduisit à l'arbre de potence, pendant que le Comte regardait par la fenêtre, O ! Et toujours le sourire était sur ses lèvres pendant qu'il pensait au gars Tzigane, O ! — Ils étaient sept gars Tziganes en une troupe, ils étaient si alertes et si gais, O ! Ils furent pendus tous sur une rangee, pour la femme du comte de Castle, O ! »

L'aventure de la présente dame au Tzigane ne serait pas si laide, en somme, si cette pauvre créature n'avait pris soin d'en écrire ou d'en dicter elle-même l'histoire. Cela put remplir jusqu'à trois colonnes de journal, et de quels aveux ! C'est, et rien de plus, la crânerie de la toutoute qui fait l'amour dans la rue. Si au moins quelque tragédie avait ennobli ce dévergondage, si on avait, par exemple, branché « le gars Tzigane » si alerte et si gai, « so brisk and bonny, O ! » haut et court ! Mais tout cela a fini, comme les curiosités naturelles offertes à la foire, par une exposition et une quasi-représentation dans une chambre d'hôtel.

Lisons les anecdotes passionnelles dans les vieilles ballades. C'est beaucoup plus beau, O !

La République Cubaine. — Je veux bien m'intéresser aux histoires un peu sombres qui se passent dans ces Antilles ensoleillées ; il faut que tout le monde soit libre et il est toujours bon de démolir un gouvernement, et les Cubains et les Philippins sont un bon exemple à proposer aux moutons d'Arménie ; — mais il ne faudrait pas chercher à passionner la France pour Cuba en publiant les portraits des Cubaines violées par les Espagnols ! Ce n'est pas émouvant, c'est plutôt à la fois exotique et sinistre. On donne leurs images et leurs noms en les qualifiant de « filles de bonnes et honora-

bles familles ». Dans deux ou trois ans, elles regretteront peut-être cette publicité singulière. A moins que cela ne leur confère une sorte de noblesse, le victimat.

Naïveté du bon M. Legouvé. — Après avoir analysé le théâtre de Voltaire et y avoir trouvé « une vérité, une vie, un enthousiasme incomparables », il ajoute, victorieux : « Eh bien, je le demande, qu'ont donc fait de plus nos poètes de 1830? »

Profession de foi d'Ibsen. — A un critique anglais, M. Sherard, Ibsen a fait la déclaration suivante, qui est nette, belle, et qui remet bien à sa place la sociologie et toute la brocante humanitaire dont on veut encombrer la littérature :

« Je ne suis en faveur de rien. Je ne suggère aucun remède. Mes drames ne prétendent rien prouver. Je ne songe pas à améliorer le sort de l'humanité. On parle toujours de ma doctrine ; je n'ai pas de doctrine. Je suis un peintre et non un professeur. »

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Maurice du Plessys : *Etudes Lyriques*, suivies d'une édition nouvelle du *Premier Livre Pastoral*, gr. in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Marc Legrand : *L'Ame Antique*, in-18, Armand Collin, 3.50. — A.-Ferdinand Herold : *Intermède Pastoral*, pet. in-4°, « Le Centaure ». — Jean Viollis : *La Guirlande des Jours*, pet. in-8°, Toulouse, « L'Effort », 2.50.

Nous avons une Ecole Romane. Elle compte quatre poètes et un critique. Je n'ai rien à dire du critique. Les poètes sont une Pléïade qui a ses règles, sa discipline, sa hiérarchie. On y marche au pas et l'on y embouche « la buccine torte que le Mantouan fit sonner ». Le pastiche y est de rigueur. Le talent s'y grime. Il y a pourtant des visages sous ces masques fâcheux. La Pléïade, l'autre, fut un grand mouvement de rénovation ; la nôtre se ratatine en un archaïsme pédantesque. C'est une curieuse fantaisie que de se plaire à ce jeu rétrospectif. M. Brifaut était aussi loin de Racine que M. Raynaud l'est de Ronsard. L'état d'esprit de cette coterie surprend et étonne. Le Père Loriquet, qui, dit-on, supprima de son histoire le règne de Napoléon, leur sourit du haut des cieux. Ils raturent et biffent. Hugo? Non avenu. Lamartine? Pas admis. Vigny? Non. Baudelaire? On sut l'être « avec plus de couleur ». M. du Plessys, dans une dédicace, donne la nomenclature des admirations autorisées : La Fontaine, Malherbe, Ronsard, Nau-

gerius, Stace, Virgile, Méléagre, Pindare, Homère. Tout ce monde-là revit en la personne de Jean Moréas, qui vit en M. de la Tailhède, qui vit en M. du Plessys, car leurs vers sont d'une conformité singulière et il est malaisé de les distinguer les uns des autres.

Cette association de quatre esprits dans une stérilisation réciproque déconcerte. Chacun, libre, eût sans doute écrit de belles choses. M. Jean Moréas fut un poete admirable, que nous avons tous admiré ; M. de la Tailhède composa de nobles strophes ; M. Raynaud rima d'agréables vers. M. du Plessys, malgré lui, en laisse passer de fort beaux qui brisent l'absurde discipline qu'il s'impose et illuminent le fatras où il s'embarrasse. Le casque de pompier dont il s'affuble prend parfois des airs héroïques.

Certes, le désir de mettre un peu d'ordre dans une littérature tumultueuse, traversée de courants contradictoires, vacillante de remous, enchevêtrée d'algues bizarres, est sensé et méritoire. Mais un pareil résultat ne s'obtient pas par un entraînement scolaire. La Minerve armée dont ils timbrent leurs livres a ses fidèles. M. Renan pensait à elle en écrivant sa Prière sur l'Acropole. M. France lui cueillit de fraîches fleurs de bon langage ; Leconte de Lisle lui tailla maintes lances souples et fortes ; et M. de Heredia cisela pour son égide plus d'un serpent gorgonien. Pour la bien servir nul besoin de s'amputer l'esprit ou de se luxer la pensée. Le thyrse n'est pas une férule.

Ce n'est pas que l'École Romane soit à blâmer d'avoir emprunté aux fictions antiques les fils d'or de sa poésie. L'antiquité est un trésor commun et inépuisable. Elle a enivré tous les poètes : ses abeilles se sont posées sur bien des bouches. Elle a des ressources admirables, mais il sied peut-être d'en user sans s'y borner. Les plus divers en ont ressenti la vertu éternelle, le tourangeau Ronsard, le grec Chénier, le lorrain Hugo ou le saxon Swinburne, mais *Laus Veneris* ou *Atalanta* n'empêchent pas *Tristram of Lyonness* ; le *Groupe des Idylles* ou le *Satyre* n'interdisent pas les *Burgraves*.

M. du Plessys nous doit autre chose après les **Etudes Lyriques**. Que ce goût de l'antique, qu'il a vraiment, se transforme et se vivifie. Il pourrait dessiner et il calque, il pourrait sculpter et il moule. Qu'il abandonne ses pénibles artifices de composition, son appareil rébarbatif d'inversions et d'apocopes ; qu'il parle une langue vivante et non une langue morte. M. du Plessys est un poète malgré tout ; cela se sent à travers l'ankylose où sa manie l'a figé ; qu'il cesse donc de rimer des « tombeaux » à M. de la Tailhède ou à M. Moréas. Sa muse est prise déjà à mi-corps dans un sable où on s'enlise. Que ses pieds divins foulent un sol solide et varié. Elle est

nue sous le pli fané qui la drape Montrez-nous sa nudité.

Que M. du Plessys se console de n'avoir pas été Joachim du Bellay ou Lazare de Baïf et de n'avoir pas en leur compagnie égorgé le bouc d'Hercueil. Le goût de l'antiquité n'exige plus de pareils sacrifices, de même qu'il est inutile, pour le satisfaire, d'apocoper, d'invertir, de haut sonner et de jargonner comme les bons rimeurs d'autrefois dont l'admiration mal comprise lui a fait travestir sa verve d'une noble mais anachronique défroque.

§

L'Ame antique de M. Marc Legrand se compose de deux parties, l'une traduite, l'autre interprétée. Les traductions de M. Legrand sont agréables à lire et bien choisies. Il s'y montre fidèle et patient. Les poèmes de M. Legrand sont comme des traductions d'auteurs perdus. L'âme hellénique et latine les anime; le poète invente à propos et dans le sens exact. Les vers sont harmonieux et souples; il y a des poèmes à retenir dans ce recueil qui en compte d'ingénieux et d'excellents.

§

M. Ferdinand Herold écrivit jadis les *Pœans et les Thrènes*. Puis il délaissa Hippocrène pour la fontaine de Baranton. Il chanta Liberata et Maguelonne et agenouilla ses Chevaleries Sentimentales sous le Vitrail des Saintes.

C'est aux sources antiques qu'il retourne aujourd'hui avec **L'Intermède pastoral**, mais les motifs qu'il traita jadis avec une plastique polychrome lui reviennent maintenant plus délicatement musicaux. Les images sont pâlies doucement, situées sur les confins du souvenir. Au marbre sculpté succède la friable terre cuite ; à la statue la figurine. Le vers flexible et fluide s'entrelace avec grâce. Les sonnets de cet aimable recueil contiennent des traits charmants et valent par la claire pureté du style et l'ingéniosité de l'ordonnance. Une flûte chante au seuil de quelque bois sacré où sourit l'ombre de Chénier.

§

M. Jean Viollis réunit sous ce titre : **La Guirlande des Jours**, quelques courts poèmes d'une intimité charmante. Il y a vraiment du plaisir à lire ces vers frais et doux, d'un langage simple et d'un sentiment délicat. Une sorte de mélancolie lumineuse et comme bienveillante empreint ces jeunes pages qui chantent l'été, les maisons closes, l'ombrage, les pierres du chemin et toute la rêverie d'une âme tendre et sensible.

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Eugène Demolder : *Le Royaume authentique du Grand Saint Nicolas*, in-8 pittoresque, « Mercure de France », 18 fr. — Eugène Demolder : *La Légende d'Yperdamme*, in-8 pittoresque, « Mercure de France », 15 fr. — André Ruijters : *A Eux deux*, in-16, Bruxelles, Lacomblez. — Marcelle Vermont : *Pédaleuse*, in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50. — Comte Paul d'Abbes : *Un de Nous*, in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3.50. — Edouard Michel : *L'Abbé Sylvestre*, in-16, Caen, Le Boyteux, 1.50. — Victor Joze : *La Cantharide*, in-16, Antony et Cie, 3.50. — Comte Albert du Bois : *Athénienne*, in-18, Dentu, 3.50.

Le Royaume authenthique du Grand Saint Nicolas et **La Légende d'Yperdamme** sont deux beaux livres... pour les petits enfants. Illustrés par MM. Félicien Rops et Etienne Morannes, dont les crayons s'attendrirent, pour cette pure occasion, jusqu'à traiter des faces joufflues de jeunes amours comme de simples petits derrières d'anges, ces œuvres d'Eugène Demolder nous ravissent. Sur ces pages d'une blancheur satinée, que les doigts mignons des lecteurs consulteront ainsi que l'A. B. C. de leurs premiers rêves, la plume fine, spirituelle, à peine traçant du noir, de l'auteur, s'ébat, toute pareille à la gaieté du moineau franc dans la neige. Ecrire pour les enfants est un tour de force de génie, toujours. Ecrire sans une arrière-pensée, avec la netteté du penseur, l'égalité d'humeur du père qui sait et s'efforce d'apprendre, la tendresse de la mère qui s'inquiète des pieds froids, du nez qu'il faut moucher, de l'appétit d'une prochaine tartine, et cependant garder aussi l'envol du poète, le joli coup d'aile du rêveur, c'est tout simplement se déclarer l'un des meilleurs conteurs du temps. L'absolue candeur ne s'obtient que par l'effort constant d'un cerveau très vaste et tres sain. Toutes ces douces maisons flamandes, ces intérieurs propres et sentant la lessive, où les carreaux, en damiers, sont perpétuellement offerts au jeu magique de l'imagination fraîche éclose du bambin qui s'éveille sous la baguette des fées et des folles du logis, ces grandes cheminées par lesquelles descendent des chérubins, des diables et la morale, ces nourrices aux robustes poitrines alléchantes comme des tartes à la crème, ces venues naïves d'un Jésus docile, fraternel, ayant le souci de la dignité des plus petits, tout cela c'est le pays défendu aux vulgaires romanciers et la terre promise de ceux dont l'intelligence est assez grande pour contenir l'Evangile. Or l'Evangile est si bien écrit qu'on le croit, depuis longtemps, l'ouvrage d'un Dieu !... A la seule façon dont Eugène Demolder, la nuit de la naissance de saint Nicolas, place sur une table des fruits et des pains dorés pour le repas d'un ange, on sent qu'il aurait fait le monde avec simplicité. Je ne connais guère que Maeterlinck pour l'égaler par la pudeur de

certain profond silence; mais Demolder est blanc au lieu d'être noir, et il a la douce vivacité du moineau tout couvert de la neige dans laquelle il frétille à pleines ailes joyeuses. Ah! si beaucoup de gamins pouvaient dévorer ces bonnes galettes de Noël... du Noël béni qui passe si vite, ils feraient, peut-être, des hommes moins bêtes plus tard!

A Eux deux, d'André Ruijters (la chère Belgique n'a pas fini de nous donner nos leçons!), est l'histoire de ceux qui sont tranquilles *dans la cage*, ayant terminé quelque fort ancienne querelle. Ils jouent du piano, regardent les jolis yeux du ciel, font peu de projets et se livrent au travail des fines écritures sensuelles. Pas de torture autre que celle des cheveux longs de l'aimée qui, souvent, s'emmêlent pour avoir été trop couverts de caresses! L'onde du ruisseau ou de l'océan, la couleur des ameublements ou des nuages, le son des voix, le goût des fleurs qu'on mâche, rien n'est amer, mais tout est profondément ressenti et rendu. C'est vraiment extraordinaire comme les Belges savent écrire en français. Plus je lis des auteurs français et plus j'ai la conviction, cependant, qu'ils écrivent en belge. Est-ce nous qui essayons d'imiter leur sérénité depuis l'avènement du génie Meaterlinck?

Ah! maintenant, reprenons pied sur la terre des pires folichonneries avec un roman de femme: **Pédaleuse**, par Marcelle Vermont. Jolie, très jolie bicycliste sur la couverture (portrait de l'auteur). Il s'agit de la nature et de la société vues à travers le tempérament d'un guidon. J'attendais le roman sur le cyclisme pour m'orienter un peu au sujet de ce que peut fournir d'états d'âmes péciaux ce petit instrument ridicule. Il est certain que Mme Marcelle Vermont a beaucoup d'esprit, mais il est détourné de sa voie, sans doute, par le vertige des emballements. Ça commence très bien, ça finit mal. Il y a une rupture d'équilibre. L'héroïne est une jeune personne qui a des manches bleues et bouffantes. Le sain exercice de la bicyclette lui procure d'abord l'envie de les montrer partout... sans son mari, puis cela lui inspire quelque tendresse pour un enfant issu clandestinement d'une de ses amies et aussi du drame célèbre des *Deux Gosses*. Le mari croit des choses, et, pour le punir, la femme se laisse *envahir* par un reporter très... *résultat des courses*. Le grand air, vous savez, et l'herbe tendre, ou les tapis de feuilles mortes... Une fois *envahie*, elle fait: brrr!... et remonte en selle! Quel train!... Vers la fin du roman, il y a une nuit *blanche* passée en compagnie d'un neveu imberbe qui est fort troublante. Les pantalons de la bicycliste prennent tellement le dessus que le neveu dit: « Oh! ma tante! » et c'est tout. Puis, une apothéose dans le *palais du sport* sur le virage qu'on coupe... pour l'éternité. Le style est alerte, pimpant, plein de mots, garçonnier, un bon style de Française

mouvement féministe. Je ne résiste pas au plaisir de citer (il s'agit d'un bébé, celui des *Deux Gosses*) : « Elle l'admirait, le mangeait des yeux, regardant ses petites histoires, qui faisaient de lui un monsieur, et ce n'était pas du postiche ; elle en avait fait l'expérience à la façon dont un jour il lui avait envoyé un jet d'eau en pleine figure, si bien qu'elle en avait ri, oh ! ri. « Vous commencez bien, monsieur bébé. » Dame, oui, il débutait avec un peu trop de sans gêne même.

» — Ce ne sera pas une fille, hein, nourrice ?

» Et la paysanne riait de son gros rire, répondant que pour sûr il laisserait sa trace dans le monde.

» Mme Derboys tendait, à l'allusion, les lèvres roses de sa bouche un peu grande et harmonieuse, songeant à M. Charles Maurel, cet officier de marine, frais sorti de l'école, un bambino, quoi, et qui déjà avait marqué fièrement la sienne. Si l'enfant ressemblait au père, cela promettait pour la patrie ; enfoncé l'Allemand ! »

Oui, je comprends bien, mais..... j'allais dire une bêtise, et, après tout, ce ne sont pas mes affaires.

Un de Nous, par le comte Paul d'Abbes (c'est encore une dame, je crois), nous informe longuement de la méprise d'un gendre qui couche avec sa belle-mère le soir de ses noces. C'est peu banal. Roman passionnel où les phrases font, ou doivent faire des marques, dans la peau du lecteur. Que l'on en juge :

« Quoi ! une virilité s'était offerte ! dans laquelle elle n'avait pas frappé du pied à la crever ; des bras s'étaient ouverts qu'elle n'avait pas repoussés, qui s'étaient refermés sur elle, — heureuse ! elle, mère ! par l'homme à qui elle avait donné sa fille. »

Il y a là une image un *tantet* risquée, comme dirait Mme Marcelle Vermont. D'ailleurs, beaucoup d'autres descriptions plus gracieuses, celle-ci, par exemple :

« Son âme se rafraîchissait dans la prière, s'y roulait, y dépouillait sa gangue de vice, y brûlait sa surexcitation. Souvent, — et cela persistait malgré l'âge, à sa nuque ruisselait la fraîcheur de l'église où il priait, caresse semblable à la main promenée d'nne femme. »

Avec **L'Abbé Sylvestre,** de M. Edouard Michel, nous recevons, heureusement, quelques absolutions plus catholiques. Petit roman à l'usage des pensionnats, ne consolant cependant pas de certaines turpitudes littéraires, et nous retombons, du confessionnal, dans **La Cantharide** de Victor Joze...*pas le lire,* ajouterait Willy. Je ne puis rien citer et je le regrette ! La seule phrase de Laurent Tailhade, phrase célèbre adresssée à une vieille *demoiselle de félicité,* prenant l'air sur son trottoir,

peut résumer mon impression : « Vous m'inspirez, Madame, un sentiment bien vif : l'horreur du péché ! »

Et, pour le bouquet, **Athénienne** (Amours antiques), du comte Albert du Bois. Sous presse, du même auteur : *Leuconoé* (Sparte), l'*Ephèbe* (Corinthe), *Eternité* ! (Byzance). Et du grec à toutes les pages du volume, du grec en tas, sans se soucier des malédictions de l'imprimeur, car, pour l'amour du grec, chacun sait que les imprimeurs ne souffrent guère qu'on les embarrasse, et puis des crucifiements, des petites images à *brûle-parfum* et à *trépieds*, des *autels de Vénus*, des évocations à l'*Aphrodite* de Praxitèle, qui font inévitablement songer à celle de Pierre Louys. Je crains beaucoup, pour l'auteur, ce dernier rapprochement. C'est aussi *mœurs antiques*, sauf le génie de la dite antiquité. Il y a un Grec qui dit à une Grecque : « Tes désirs sont pour moi des ordres ! » et quelques aventures de cape et d'épée qui ne dépareraient pas un bon roman de chevalerie. Je sais bien que le grec des épigraphes est là pour nous remettre sur la trace, mais le *tour de main* ne nous donne, toujours, qu'un petit pot moderne à la place de l'amphore. Il est correct de croire que M. le comte Albert du Bois avait écrit son *Athénienne* avant l'*Aphrodite* de Louys et que, par conséquent, eût-il fait une œuvre médiocre, il a le droit de nous dire, en frappant sa vitrine : « Moi aussi j'ai quelque chose là ! » Seulement la rubrique : *sous presse et en préparation* m'épouvante pour lui... Cette subite éclosion de *mœurs antiques* ne va-t-elle pas faire prétendre, une fois de plus, que notre vieille noblesse française a un goût prononcé pour la spéculation, et qu'elle finira par s'emparer de toutes les manufactures ?

RACHILDE.

LITTERATURE

Ernest La Jeunesse : *L'Imitation de Notre-Maître Napoléon*, in-18, Bibliothèque Charpentier, 3.50. — Victor Charbonnel : *Les Mystiques dans la Littérature présente*, in-12, « Mercure de France », 3.50. — Jean Ajalbert : *L'Auvergne*, avec illustrations de Montader, gr. in-8°, May et Motteroz. — Ausone : *Poemes divers*, traduits par E. Ducoté, in-16 jésus, Librairie de l'Art indépendant, 3 fr.

Il advient à M. Ernest La Jeunesse l'aventure la plus imprévue en apparence, la plus normale cependant et qui se trouve être la plus honorable pour lui. Son premier livre : *Les Nuits, les Ennuis etc.*, était, à parler net, assez médiocre, et si peu personnel que des gens éloignés du Boulevard le purent croire l'œuvre collective de quelques esthètes en disponibilité, sous le couvert d'un pseudonyme symbolique et représentatif. Les gens éloignés du Boulevard s'étaient mé-

pris, et l'unanimité admirative des critiques sensés, honnêtes et respectés pour leur « bon goût », les avertit de leur grossière erreur. Comme ces Messieurs avaient pensé découvrir dans le nouveau venu, malgré quelques tares inquiétantes, une âme tout à fait basse et semblable à leur propre turpitude, ils ne surent imaginer de paroles assez élogieuses pour des parodies qui leur semblaient égales aux œuvres parodiées, pour des jappements hargneux sur les talons des poètes et des écrivains les plus nobles et les plus purs, bafoués, par surcroît d'adresse, en compagnie de quelques fangeuses brutes. Ainsi, M. Ernest La Jeunesse fut justement diffamé par les dithyrambes triomphaux qu'entonnerent en son honneur M. Gustave Larroumet et ses pairs. Puis, quand il eut ainsi acquis la plus déplorable notoriété, il pensa sans doute que le temps de l'histrionisme nécessaire était révolu et publia **L'Imitation de Notre-Maître Napoléon**, où il se permet, envers ses admirateurs de jadis, l'extraordinaire insolence de montrer du talent. Aussitôt il fut renié par M. Larroumet, qui crut bon de faire intervenir dans l'anathème l'autorité considérable de M. Henry Fouquier, et emprunta à celui-ci un trop déjà classique dans la bande touchant le 9 thermidor littéraire consécutif d'*Ubu Roi*.

Je ne me donnerai pas, pour le plaisir de prendre précisément le contre-pied de la critique officielle, le ridicule d'accabler M. Ernest La Jeunesse sous le poids d'éloges excessifs, dont il pourrait, grâce à l'expérience acquise, tenir en suspicion la parfaite sincérité. *L'Imitation de Notre-Maître Napoleon* n'est pas un parfait chef-d'œuvre ; mais il faut concéder à ce livre éloquent, tumultueux et pathétique, le rare mérite de ne point admettre à son égard la somnolente indifférence, de donner tour à tour l'amer plaisir de la plus douloureuse sincérité et l'insupportable agacement de l'ironie conventionnelle, du néronisme d'emprunt qu'affectent quelques jeunes gens élevés à l'école thérapeutique de M. Maurice Barrès, pour avoir mal compris les préceptes du Maitre et mal lu Stendhal. Cela est construit un peu comme les Vies parallèles de Plutarque ; aux crises cérébrales ou autres de la vie de Napoléon sont opposées des crises analogues dans l'âme d'un de nos contemporains, tres lettré, très ambitieux, dénué d'ailleurs de toute énergie et qui hurle de temps à autre le péan de la volonté, à peu près comme Sosie chantait, afin de se donner du courage. La chanson est poignante et triste à faire pleurer, ainsi qu'un aveu de détresse. Détresse vraiment et la plus lamentable de toutes, celle des âmes qui se crurent hausser au suprême orgueil parce qu'elles désirèrent dominer et qui aperçoivent trop tard le néant piteux d'être un maitre, c'est-à-dire l'esclave des esclaves, celui qui dépend de toutes les servilités. C'est apparemment par

un reste de féroce raillerie que M. Ernest La Jeunesse propose cette odyssée mentale de qui fut ou qui se rêve aventurier, comme un bréviaire d'action à l'usage de ceux qui commencent la vie. Je ne sais pas de livres où grimace plus de douleur et de souffrance, tant est cruelle la disproportion de l'effort et du résultat et l'inutilité du sacrifice de soi-même et d'autrui, de soi surtout, sous prétexte *d'exalter une personne imaginaire au détriment de la personne réelle* ; et c'est encore ici l'histoire de l'étudiant Raskolnikoff concevant qu'il n'était pas capable d'être un aventurier sanglant, parce qu'un aventurier ne réfléchit pas et agit par impulsion, sans chercher à l'instinct du meurtre on ne sait quel illusoire légitimité métaphysique. Mais, plus intelligent que Raskolnikoff, M. Ernest La Jeunesse ne tuera sans doute jamais aucune vieille femme et s'épargnera ainsi le mécompte des regrets vains.

§

En tète de cette suite d'études sur **Les Mystiques dans la Littérature présente** qui vont du Vicomte François René de Chateaubriand à M. Henry Bérenger et de M. Joris-Karl Huysmans à M. Maurice Pujo, M. Victor Charbonnel a pris soin d'inscrire *Première série* ; la précaution fut sage, car de tous les écrivains ici analysés aucun, sauf Hello, ne saurait, de l'avis même de l'auteur, être tenu pour un mystique au sens exact du mot, et malgré la superbe confiance qu'ils peuvent avoir en eux nul n'a prétendu jusqu'ici posséder l'intuition directe de Dieu. Il leur manque à tous la Foi sans réserve, la simplicité de l'âme, le claustral reniement du monde nécessaire aux hallucinations métaphysiques de Plotin et de Ruysbroeck, la grande solitude de l'intelligence où flamboie, pour les initiés, le soleil glacial des théophanies. Les uns, tels M. Remy de Gourmont et M. de Wyzewa, sont avant tout et surtout des hommes de lettres ; et, pour avoir admiré en une belle langue les proses du latin médiéval, ou loué, étant d'ailleurs averti et informé d'à peu près tout ce que l'on peut savoir, les joies supérieures de l'ignorance, celui-ci ni celui-là ne furent jamais ravis au septième ciel de l'extase. Les autres, sans doute, comme M. Melchior de Vogüé, renoncèrent aux grâces vaines de l'intelligence, abdiquèrent toute subtilité, tout souci de littérature ; mais il ne suffit pas de mal écrire pour être promu mystique, et le bafouillage un peu nice de ces apôtres leur donne tout au plus des droits au titre de moralistes distingués. Cependant, à défaut de mysticisme, M. Victor Charbonnel croit « qu'il y eut hier autour de nous une renaissance de l'idée religieuse ». Venant de quelque énergumène de la théologie, l'affirmation surprendrait ; mais l'homme qui a écrit ces lignes n'est pas de ceux qui se

laissent tromper par la véhémence de leurs désirs, et il indique avec une décisive ironie que la religion n'a rien à voir avec la plupart des œuvres récentes. Aussi, quelle que soit son admiration de lettré pour *En Route*, par exemple, il n'est pas très sûr que Durtal persiste en un ferme propos. C'est au contraire et avec raison, je pense, dans le chœur des moralistes qu'il a cru discerner des accents religieux, voire chrétiens. J'aurais aimé qu'il ne s'en tînt pas à l'éloge passionné de MM. Pujo, Lasserre et Bérenger, et qu'après avoir fait l'apologie de la révolte intellectuelle, par où « les esprits se délivrent », il eût énuméré « ces vérités essentielles, immuables, éternelles, qui composent le fond de la raison et de la conscience humaine et qu'il serait téméraire d'ébranler avec précipitation, sans mesure ». J'ai peur de les trop connaître et que, sous couleur d'affranchissement, les néophytes ne nous ramènent aux pires servitudes intellectuelles. L'impératif catégorique ne se suffisait plus à soi-même ; il fallait soutenir l'idée du devoir de quelques contreforts dont la solidité fût déjà éprouvée ; même la vieille maison allait s'effondrer et avec elle, comme l'écrivait excellement ici-même il y a quatre ans M. Théodore Randal (*Mercure de France* — Mai 1892, *Pathologie du Devoir*), « la voûte écrasante de respect qui nous cacha le ciel au-dessus de nos têtes..... la hiérarchie sociale, assise sur des milliers de dévouements barbares et d'ignorances saintes et sur le mépris de toutes les joies saines et des désirs les plus profonds de la nature humaine ». Et voilà pourquoi quiconque est obsédé, comme M. Brunetière, par le fantôme de l'autorité, ou s'estime d'une élite et d'une aristocratie, comme M. Henry Bérenger, fait appel à l'idée du Devoir d'abord et ensuite à l'idée corrélative de Dieu en qui se résument toutes les énergies de consécration morale et sociale. Il est a peine utile de dire qu'entre l'éthique esquissée par M. Théodore Randal et celle dont on a entrepris la restauration, le choix n'est guère douteux pour qui désire vivre en homme et non en esclave, et que la première seule semble efficacement libératrice.

§

M. Jean Ajalbert, poète et romancier, sembla d'abord se vouloir étranger à tous spectacles d'âmes et de ciels autres que ceux offerts par la banlieue parisienne ; il écrivit *Sur les talus* et *Le P'tit* ; puis vinrent d'autres œuvres, d'humanité plus large, et voici maintenant une monographie de **L'Auvergne**, très solidement étayée de recherches dans les archives et dans tous les livres, mémoires, opuscules, qui ont contribué à faire connaître dans le passé et dans le présent cette terre âpre, de charme violent et triste. Mais pour faire vivre ou revivre les hommes, les villes, les montagnes, les forêts

les prairies, ce n'est pas assez que d'en connaître l'histoire et d'en reproduire les gestes, les habitudes et les aspects; il faut à la science encore morte ajouter un peu d'amour, le tressaillement d'une pensée qui souffre et jouit au contact du monde. Ce frisson particulier anime le livre de M. Jean Ajalbert; je ne veux pas savoir si son émotion provient de quelque survivance héréditaire, de la joie illogique de se sentir parmi les âmes de jadis des âmes fraternelles et si l'amour que nous avons pour les petites patries n'est pas plus absurde encore que l'idée récente et provisoire de la grande patrie. Aussi bien cela est et on n'échappe pas à ce qui est; et notre vie presque tout entière est dominée et écrasée par la tyrannie ancestrale. Mais ici, du moins, l'écrivain a pris conscience de ce qu'il voyait; les paysages et les sentiments se sont ordonnés, et il s'explique à soi-même les causes nécessaires, les excuses, si l'on veut, de son patriotisme régional : les hommes ne lui cachent pas l'humanité. Des villes sont mortes, d'autres ont grandi dans les vallées et sur les cimes; Jean de la Roquetaillade clame du fond des siècles; Pascal s'abîme dans sa méditation farouche de l'enfer éternel; les grandes tueries politiques et religieuses rougissent les pavés noirs des rues et l'herbe foulée des campagnes; le sang de l'histoire éclabousse les pages du livre; et c'est du sang encore, de la tristesse et de la douleur qui sourd, jaillit, ruisselle, quand à Thiers, par une torride après-midi d'été, près de la Durolle à sec et des fabriques vides, M. Jean Ajalbert regarde la coutellerie et l'usine de papier timbré, et pense aux ouvrières travaillant dans des caves, couchées sur le ventre, la tête en contre-bas des pieds qui se réchauffent aux poitrines des chiens maigres; et au-dessus des races qui peinent et passent, les monts sévères paraissent éternels pour s'effriter moins vite que les carcasses humaines, le temple du dieu Lug et les chapelles des saints démodés; mais ils sont nés aussi par des aubes prodigieuses, par des nuits tragiques, illuminées de lave en fusion, et le décor du drame a changé comme les acteurs. Ainsi, grâce à M. Jean Ajalbert, les figures diverses des choses et des personnes se présentent successivement à l'esprit, et le livre est bon qui invite à penser et des faits particuliers induit à quelque considération de l'existence universelle.

§

Fils d'un médecin bordelais, élève à Toulouse de son oncle Arborius qui lui enseigna le bien dire, professeur d'éloquence pendant trente ans dans sa ville natale, tardivement, Décimus Magnus Ausonius, devenu précepteur du jeune Gratien, eut accès à la vie publique; il en commença

l'apprentissage, déjà sexagénaire, en accompagnant l'empereur de huit ans et son père Valentinien dans une expédition où les troupes romaines ravagèrent le pays voisin des sources du Neckar, et après avoir tué les hommes valides emmenèrent, selon la coutume des armées civilisatrices, celles des femmes qui leur parurent belles ; il eut en partage la petite Germaine Bisilô, qu'il appelait en latin Bissula, et à qui il dédia son amour de veuf sans doute un peu timide et la gloire que pouvaient assurer à une captive affranchie les distiques d'un vieux poète bien épris. On se plaît à imaginer qu'il demeura reconnaissant aux lèvres fraîches de la grêle vierge barbare, qu'il admira toujours « ses grâces germaniques, ses yeux bleus et ses cheveux blonds », et que questeur, préfet du prétoire pour l'Italie et pour l'Afrique, puis pour les Gaules, consul enfin, il n'oublia point la gratitude qu'il lui devait et l'emmena, après la mort de Gratien, dans sa retraite de Saintonge où il finit, quoique chrétien, comme un sage, avec un sourire de femme pour enchanter ses dernières heures. Cet homme heureux toujours, sauf peut-être quand son plus cher disciple, Paulinus, abandonna les lettres pour se donner à l'Eglise, fut un rhéteur illustre et un poète, en son temps, plus que célèbre. Certes, il ne dédaigna pas les plus ineptes élégances alors estimées, les acrostiches, les épigrammes dont chaque vers se termine par un monosyllabe et ces poèmes dits rhopaliques, en forme de massue, parce que les mots vont en grandissant du début à la fin du vers :

Spes deus, aeternae stationis conciliator,

et il écrivit avec des morceaux de Virgile un *Centon nuptial* dont la sottise seule égale l'inutile obscénité. Mais quoique pour dire les louanges de Bissula il se soit trop souvenu d'Anacréon, de Virgile, du fâcheux Horatius Flaccus, de Martial et de Lucain, quoique le *Gryphus ternarii numeri* soit un poème parfaitement niais, Décimus Magnus Ausonius n'usurpa point toute sa gloire ; il fut souvent un vrai poète, exprima des passions véhémentes et trouva quelques images nouvelles ; l'un des premiers, il goûta la beauté des paysages d'automne qui se reflètent, tremblent et se dissolvent aux eaux transparentes des fleuves, il assouplit la rigide ordonnance des Muses latines jusqu'au mol abandon qui laisse deviner la chair palpitante sous la robe sévère des matrones ; et quand il eut vu dans le triclinium de Zoïle, à la pâle lumière de Trèves, l'image de l'Amour crucifié, il se représenta les héroïnes d'autrefois avec l'âme plus tendre d'un homme qui avait connu, au delà du Rhin, les dociles, les mystérieuses filles de la Germanie. Il faut donc louer M. Edouard Ducoté d'avoir bien voulu traduire ces **Poèmes divers** d'Ausone. Son œuvre a les mérites et les défauts de toutes les anthologies ; elle donne

de l'auteur une idée incomplète; mais aussi, il était vraiment impossible de traduire les jeux d'esprit d'Ausone, qui, même en leur texte original, supportent à peine la lecture. La traduction m'a paru en général fort satisfaisante et montrerait assez que seuls les poètes peuvent transposer à peu près un texte poétique d'une langue dans une autre. Cependant M. Ducoté n'a pas toujours observé la scrupuleuse équivalence des images, absolument nécessaire pour donner l'impression la plus proche du texte orignal; par exemple, le célèbre pentamètre qui inspira à Ronsard les strophes pour Cassandre :

Et dum nascuntur consenuisse rosas,

est rendu par : « J'admirais... les roses flétries sitôt que nées »; le traducteur substitue à l'image de vieillesse celle de flétrissure et altère ainsi la pensée du poète, alors qu'il était facile de dire littéralement : « Je m'étonnais qu'en naissant les roses aient vieilli ». J'objecterais encore à M. Ducoté le système de transcription qu'il a adopté pour les noms propres; passe encore qu'il eût employé le mot français toutes les fois qu'il existe; mais dans le poème de la *Moselle*, il remplace le mot latin par le mot allemand que donnent les atlas (*Alizontia*, *Alsetz*, au lieu d'*Alzettes* qui est français); logiquement il faudrait alors traduire *Simoïs* par *Mendéré-sou*, nom moderne du fleuve homérique. Ces remarques de détail sont le meilleur éloge du travail difficile entrepris par M. E. Ducoté : elles indiquent qu'il vaut d'être lu de près, dans l'édition, typographiquement irréproprochable, qu'en publie M. E. Bailly.

Pierre Quillard.

P. S. — Les **Divagations** de Stéphane Mallarmé viennent de paraître chez l'éditeur Fasquelle; je ne veux point attendre un mois pour dire ma joie de retrouver réunies enfin des pages précieuses entre toutes. Qu'on me veuille bien faire crédit pour exposer abondamment les motifs de mon admiration.

MOYEN AGE, FOLKLORE

Louis Finot : *Les Lapidaires indiens*, in-8°, Emile Bouillon, 10 fr. — Eugène Rolland : *Flore populaire*, ou Histoire naturelle des plantes dans leurs rapports avec la linguistique et le folklore, tome Ier, in-8°, Librairie Rolland, 6 fr. — Léo Rouanet : *Chansons populaires de l'Espagne*, traduites en regard du texte original, in-18, A. Charles, 3.50. — *Dat Liedeken van Here Halewijn* (La Chanson de Messire Halewijn et deux Poèmes), par Pol de Mont : illustrations de Charles Doudelet, gravées sur bois par Ed. Pellens, pet. in-4°, Anvers, T. E. Buschmann, 30 fr. — *Revue des Traditions populaires*, octobre-décembre 1896. — *Mélusine*, septembre-décembre 1896. — *L'Ymagier*, n° VIII. — Catalogue Welter, n° 83 : *Folklore*.

Les lapidaires indiens ne ressemblent que pour la forme à nos lapidaires du moyen âge : tous sont pareillement rédigés en mauvais vers où se rencontre çà et là une expression heu-

reuse, mais les premiers sont exclusivement techniques et les autres compilés selon des préoccupations de magie, de médecine ou d'enseignement général. Les créances singulières qui, dans les lapidaires indiens, se mêlent aux indications les plus précises ne leur enlèvent pas leur caractère pratique : les lapidaires de notre moyen âge sont au contraire du pur folklore : il ne paraît pas, d'ailleurs, que les superstitions rencontrées dans les deux groupes de lapidaires aient une commune origine ou même aient jamais influé les unes sur les autres. Ces petits traités indiens, dont l'origine remonte au delà du VI[e] siècle, étaient destinés aux marchands, aux princes et aux poètes ; les marchands y trouvaient des notions exactes et les poètes un trésor terminologique où ils ne puisaient que trop ; quant aux princes, l'usage voulait qu'ils apprissent à distinguer la valeur des quatre joyaux, qui sont l'éléphant, le cheval, la femme, la gemme, et savoir, par exemple, apprécier les diverses nuances de l'émeraude, qu'elle soit couleur de mousse d'eau ou couleur du bout des plumes du paon, ou couleur de la gorge d'un jeune perroquet.

Le travail de M. Louis Finot forme le 111[e] tome de la *Bibliothèque des Hautes Etudes*. L'introduction, fort intéressante, est le seul morceau de critique où l'on puisse se renseigner sur un sujet qui avait jusqu'ici effrayé tous les indianistes français.

La **Flore populaire** est un recueil des noms donnés, usuellement, en toutes les langues de l'Europe, aux plantes. Le coquelicot, par exemple, n'est pas connu sous moins de cinq ou six cents appellations différentes, presques toutes métaphoriques, qu'elles aient pour point de départ la crête du coq, le chant du coq, ou seulement l'idée de couleur rouge. Coquelicot (ou coquericot, ou cent autres déformations), c'est l'onomatopée du chant du coq ; les paysans furent, ingénument, aussi symbolistes que M. Saint-Pol-Roux, mais plus logiques, car lorsque l'auteur de tant de belles proses appelle le chant du coq *coquelicot sonore*, il commet un pléonasme que justifie seul l'oubli bien légitime des étymologies. La forme onomatopée se retrouve en français, moderne et ancien, dans presque tous nos innombrables dialectes : cocriacot (picard), cocalincot (Alençon), coquelincan (Jura), coquelijò (Ile de Ré), cocolicot (Haute-Bretagne), cacaraca (Provence), etc. ; en catalan : quicarococq et cararequecs (Minorque) ; en serbe et en croate : Kukoriek, Kukurek, etc. Quand elle sera achevée, cette *Flore*, jointe à la *Faune populaire* du même auteur, formera une inappréciable mine de documents pour les études de folklore et de linguistique. La phonétique en particulier y trouvera sans doute un prétexte à réformer quelques-unes de ses lois trop étroites.

Les **Chansons populaires** espagnoles ne sont pas des chansons et n'ont d'ordinaire aucune parenté avec les ballades, les rondes ou les refrains répandus dans presque tout le reste de l'Europe ; notre folklore, comme littérature, s'arrête à la Catalogne. Cependant les *trobos* semblent faire exception ; ces petites ballades, beaucoup plus lyriques que les nôtres, comportent parfois un récit, ce qui est caractéristique de la chanson populaire. Mais on chante surtout en Espagne les soledades, les couples, les seguedilles, courtes strophes ou épigrammes qui valent par la poésie et par l'esprit. Le recueil de M. Léo Rouanet est tout à fait délicieux et la traduction qui l'accompagne excellente. Qu'il soit encouragé à une seconde série.

Avec la **Chanson de Messire Halewijn**, nous retrouvons la chanson populaire sous sa forme connue et familière : la grande ballade tragique. Celle-ci semble, ce qui est rare, presque complète, au moins dans la partie qui est restée traditionnelle, car le début manque où devaient se trouver quelques traits explicatifs de la vie et du caractère de Halewijn. Le theme général auquel elle appartient est celui-ci : une jeune fille sur le point d'être mise à mort par un bandit détourne son attention au moment suprême, et tue le mónstre avec l'arme même qui allait la frapper. C'est le sujet du *Faux Moine*, conte recueilli en Bretagne. « — Déshabille-toi que je te tue, dit-il en posant un sabre sur la table... Nul de ceux qui entrent ici n'en sort vivant. — Il ouvrit une porte et lui montra un appartement rempli de cadavres... La fille commença à se déshabiller... elle dit : — Par pitié, tournez au moins la tête, pendant que je tire ma chemise. — Le faux moine se détourna, et la fille sauta sur le sabre et le tua. »

Chanson d'Halevijn :

Lors arrivèrent à un champ de potences
Où mainte vierge était pendue...

« Toute belle vierge que tu sois,
Choisis ta mort, il en est temps. »

« Sire Halewijn, s'il faut que je choisisse,
Je choisis le glaive par-dessus tout,
Mais retire d'abord ta houppelande,
Car sang de vierge jaillit si loin... »

Et avant que l'habit ne fût ôté,
Sa tête déjà gisait dans l'herbe...

La version flamande, infiniment supérieure à la version bretonne, nous est présentée avec les ornements d'une

typographie miraculeuse : papier, caractère, images, tout est parfait en ce petit livre, qui peut rivaliser avec les plus beaux gothiques de jadis. M. Doudelet y renouvelle heureusement l'art admirable du pur dessin au trait, et il a trouvé un habile graveur sur bois qui a consenti à ne pas « modeler » et à oublier l'art baroque de « l'enveloppage des tailles » ; M. Pellens taille le bois avec la certitude des graveurs de Nurenberg. A la ballade populaire, M. Pol de Mont a joint deux petits poèmes où il interprete à sa façon (qui est fort belle) la légende de Halewijn.

Le conte du *Faux Moine* fait partie des *Contes de la Haute-Bretagne* que publie la **Revue des Traditions populaires,** si intéressante et si variée, dirigée par M. Sébillot.

L'avant-dernier fascicule de **Mélusine** donne (suite de la longue étude de M. Tuchmann sur la *Fascination*) un chapitre excessivement curieux où il est traité des amulettes phalliques; dans celui qui vient de paraître, M. Gaidoz, avec l'habitude de son érudition minutieuse, achève son étude sur saint Eloi, patron des forgerons, qu'il voudrait présenter comme l'héritier « d'un dieu honoré au VIIe siècle dans la région (alors franque) de l'ancienne Belgique ; il aurait été l'hypostase ou la transformation d'un dieu forgeron, sans quoi l'évêque de Noyon n'aurait pas plus survécu dans la mémoire et surtout dans le culte du peuple que tout autre évêque de son temps ». Cela est possible, mais il nous semble que M. Gaidoz abuse de l'identification en mythologie comparée. Les mythes naissent, meurent, renaissent, sans qu'il y ait souvent entre eux d'autre filiation ou parenté que celle que leur donne leur commune origine : l'imagination humaine.

L'Ymagier publie *Aucassin et Nicolette*, selon la traduction de Lacurne de Sainte-Palaye, révisée et améliorée, quoique pas encore assez. Telle qu'elle nous est donnée, elle suffit pourtant à faire goûter ce poème délicieux, le plus doux qu'ait produit le moyen âge français, cette chantefable où le plus heureux mélange de prose et de vers aboutit à un ensemble presque parfait d'harmonie. Malheureusement les dernières pages de la très agréable pastorale ne répondent pas tout à fait aux grâces des deux premières parties ; on dirait qu'une autre main les a gâtées. C'est tout de même une œuvre très curieuse et même hardie. Le passage sur l'enfer, les épisodes des pastoureaux montrent que le XIIIe siecle (ou le XIIe) n'était pas si enfantinement respectueux que le croient les ignorants. On y avait, à l'occasion, de l'ironie et une singulière liberté d'esprit. Le même numéro de l'*Ymagier* contient, outre les images voulues, une superbe image flaman-

de de procession, double image triangulaire, en forme de flamme, que les pèlerins à Notre-Dame de Montaigu portent attachée à un petit bâton de coudrier. Elle est authentique et il n'y manque que cette hampe sylvestre.

J. DREXELIUS.

ÉSOTÉRISME ET SPIRITISME

LIVRES. — D.-A. Courmes : *Questionnaire théosophique élementaire*, in-18, « Lotus Bleu », 1 fr. — Dr Th. Pascal : *A. B. C. de la Théosophie*, in-18, « Lotus Bleu », 0.50. — REVUES : *L'Humanité Intégrale* (novembre), *L'Hyperchimie* (décembre), *L'Initiation* (nov.), *L'Isis moderne* (nov.), *Le Lotus Bleu* (nov.), *La Religion Universelle* (n° 8), *Le Voile d'Isis* (n° 261).

Le **Questionnaire théosophique** est un exposé assez complet, quoique sommaire, de la doctrine théosophique sur les principales questions qui ont toujours intéressé l'humanité : Dieu, l'Univers, le processus de la Création, les plans de la Nature, l'Homme, sa constitution, son processus *post-mortem*, Karma, la Réincarnation, Nirvana, etc.

L'objet de l'**A. B. C. de la Théosophie** est moins étendu. Il ne comprend que les points les plus saillants de l'enseignement théosophique. L'ouvrage se termine par un court travail où sont nettement indiquées les différences et les ressemblances que présentent les doctrines théosophique et chrétienne.

Ces brochures sont toutes deux bien ordonnées et écrites d'un style clair et précis : elle peuvent servir d'introduction aux ouvrages plus spéciaux ou plus complets du Dr Pascal et de H.-P. Blavatsky.

Il n'est question dans les journaux catholiques et les revues spiritualistes que du Dr Bataille, de Miss Diana Vaughan et de Léo Taxil. Le Dr Bataille est — on le sait — le principal auteur de cet amas de bêtises et d'insanités qui a pour titre : *Le Diable au* XIXe *siècle ou les Mystères du Spiritisme, Occultisme moderne, Magie de la Rose-Croix, Pratiques Sataniques*, etc. Il s'appelle de son vrai nom Dr Hacks. Il exploite un restaurant à prix fixe, boulevard Montmartre. Laissons-le raconter lui-même ce qui l'a amené et décidé à écrire son ouvrage (1).

« Quand a paru, déclare-t-il à un reporter, l'Encyclique *Humanum genus*, dirigée contre les francs-maçons, alliés du diable, j'ai pensé qu'il y avait là matière à battre monnaie avec *la crédulité connue et l'insondable bêtise des catholiques* ; il suffi-

(1) J'emprunte ces renseignements à la *Religion Universelle*. Si l'on désire de plus amples détails, on pourra lire *La Libre Parole* du 31 octobre, des 1, 2, 3 et 4 novembre.

sait de trouver un Jules Verne pour donner une apparence effrayante à ces histoires de brigands : j'ai été ce Jules Verne, voilà tout.

» Et, chose curieuse, continue le docteur, d'un air qu'il affecte de rendre bonhomme, d'autres avaient eu la même pensée ; je m'entendis donc avec Léo Taxil et quelques amis, et nous fondâmes de concert le *Diable au* XIXe *siècle*, qui eut le succès retentissant que vous savez.

» J'avais voyagé comme médecin à bord des paquebots des Messageries maritimes ; j'avais visité nombre de pays, et je racontai des scènes abracadabrantes, que je plaçai dans des contrées exotiques, certain que personne n'irait voir.

» Les catholiques avalèrent le tout sans broncher. Et la *niaiserie de ces gens-là est telle* que, si je leur disais aujourd'hui que je les ai roulés, ils refuseraient de me croire et resteraient convaincus que tout ce que j'ai inventé est la vérité même.

» C'est que je les connais bien, allez. Ainsi, parfois, quand je lançais quelque bourde un peu trop forte, telle, par exemple, que l'histoire du serpent qui écrivait des prophéties avec sa queue sur le dos de Diana Vaughan, ou l'histoire du diable transformé en jeune fille pour épouser un franc-maçon, et se changeant le soir en crocodile pour jouer du piano, mes collaborateurs, riant aux larmes, me disaient : « Vous allez trop loin, mon cher, vous allez tout gâter ! » Je leur répondais : « Bah ! laissez donc ! ça passera ! » Et ça passait ! »

Quant à Diana Vaughan, c'est... Léo Taxil. Cet ingénieux fumiste aurait, assure Papus dans l'**Initiation**, « deux ou trois personnes du sexe féminin de rechange, qu'il présente aux ecclésiastiques mettant en doute sa bonne foi ». Fortement soupçonné d'être « inventeur de Diana par les catholiques désabusés, Léo Taxil est mis au pied du mur et sommé de révéler ce qu'il sait au Congrès de Trente. Il se dérobe et gagne Paris.

Un certain M. Margiotta, qui connait bien Léo Taxil (de son vrai nom Jogand), écrit à la *France Libre* de Lyon :

« Aujourd'hui, je vois clair ; la miss, objet de mes inquié-
» tudes, je l'avais parfaitement vue ; elle n'était autre que
» Mme Jogand elle-même, comme lui se dissimulant sous le
» pseudonyme et prêtant ou, mieux, prodiguant son concours
» pour l'échange du mensonge contre les gros sous catho-
» liques.

» J'ai mille raisons qui m'autorisent à affirmer que Taxil
» et Diana Vaughan ne sont qu'une seule individualité,
» comme Jogand et Taxil sont un seul et même individu.

« Il y a, dans ce jeu de noms, tout un poème au moins
» aussi original que le délicieux trafic qui spécialise la maison
» Jogand. Vous savez que Jogand-homme fait et vend des

» ouvrages pies, parce qu'il est converti, et que Jogand-
» femme, parce qu'elle n'a pas été touchée par la grâce, vend,
» sous le même toit que son pieux mari, les élucubrations
» pornographiques d'antan que ce mari éditait pour la plus
» grande joie du diable. »

« C'est clair, en effet, — ajoute la **Religion Universelle** — et c'est complet. Les journaux religieux sont navrés de l'affaire et un peu humiliés. M. Edouard Drumont s'en explique carrément : « Les bateleurs, les barnums, les loustics, » dit-il, entrent maintenant dans le sanctuaire comme dans » un music hall ».

» Il y a longtemps, M. Edouard Drumont, que le sanctuaire est plein de pourriture, parce qu'il est plein d'hypocrites. Ce ne sont pas toujours les stupidités *apparentes* des dogmes catholiques qui repoussent du catholicisme le libre-penseur honnête et philosophe, mais bien toute une race d'hypocrites, de menteurs et d'exploiteurs qui remplit le sanctuaire. »

Complétons ces renseignements par cette note du **Voile d'Isis** :

« Le très illustre signor Margiotta que j'ai démasqué ici-même au mois de mai, vient d'être exécuté de magistrale façon par son ex-copain Taxil et Miss Diana Vaughan que le chevalier... de tant d'ordres, voudrait faire passer pour une ancienne *douce amie* de son cœur. » (Voyez la revue mensuelle de juillet).

C'est ce même Margiotta qui affirmait — dans la préface de son *Palladisme, culte de Satan-Lucifer* — connaître depuis longtemps Miss Vaughan. Léo Taxil et Margiotta s'étaient-ils concertés pour lancer en même temps — l'un de Paris et l'autre de Grenoble — l'affaire Diana Vaughan ? Ou bien Margiotta n'est-il lui aussi qu'un *mythe* ? Remarquez qu'il est censé habiter à l'évêché, chez Monseigneur Fava, le *fléau* (sic) de la Franc-Maçonnerie, tout comme Miss Vaughan était censée habiter un couvent. Comprend-on, au reste, qu'un Ex-Membre du « Palladium Réformé Nouveau », qu'un Ex-Souverain Grand Inspecteur Général 33 :. qu'un ex-sataniste enfin, soit réduit à copier ses recettes de magie noire, dans des brochures éditées par l'éditeur Perino de Rome ? En vérité, tout cela ne me paraît pas bien clair.

— Dans l'**Humanité intégrale**, M. J.-Camille Chaigneau essaie de résoudre cette antinomie : *Théisme et Athéisme*, en posant :

Théisme } Synthéisme ou *Syn'théon'*
Athéisme }

Je regrette de ne pouvoir, faute de place, analyser le beau travail de M. Chaigneau, ni discuter sa formule. Voici, toutefois

comment il définit le mot *Syn'théon'*. *Syn'théon'* signifie littéralement « Dieu ensemble », ce qui veut dire que nous sommes ou pouvons être tous « Dieu ensemble ». « Il ne s'agit plus du Grand-Tout inconscient du Panthéisme proprement dit, d'où émanent et où se résorbent des personnalités passagères; *Syn'théon'* est la conscience universelle, réellement synthétisée et s'accroissant des progrès de toutes les consciences immortelles en évolution d'amour. »

— **L'Isis Moderne** contient — outre la suite des intéressantes études dont j'ai parlé en ma précédente chronique — un article du Dr Hipp. Baraduc (de Paris), où ce chercheur génial présente le résumé de ses travaux sur *l'âme humaine, ses mouvements, ses lumières et l'iconographie de l'invisible fluidique*. Voici ses conclusions qui corroborent l'enseignement traditionnel des écoles occultistes.

« Notre âme doit être considérée comme un centre de force lumineux entretenant son existence par un double mouvement d'attraction et de répulsion de forces spéciales puisées dans le cosmos invisible.

» Ce double phénomène d'Aspir attractif et d'Expir expansif constitue l'atmosphère fluidique qui entoure la surface cutanée de notre être : sous la dénomination d'*Aspir, d'Od, de force vitale cosmique*, je désigne la partie induite ou attirée par nous; la partie rejetée, *l'Expir, l'Ob*, est la partie rendue à l'invisible.

» Les deux forment l'ensemble de la respiration fluidique de l'âme humaine et présentent, chacune, leur signature particulière qui les différencie l'une et l'autre des modes connus de l'énergie. »

« Autour de nous, lorsque *nous vibrons*, dit-il plus loin, *dans la profondeur de notre être*, nous induisons, attirons, aspirons des Ondes en Anse ellipsoïdale tirées du Cosmos, qui sont comme force et finesse en rapport avec ce que nous appelons un état d'Ame, épais, obscurci, ou pur et lumineux, et nous rejetons dans ce même Cosmos des émanations plus ou moins grossières ou subtiles, suivant un état d'Ame vibratoire analogue.

» Nous avons donc, objectivables, dans certaines conditions produites accidentellement, ou créées par entraînement une zone, une atmosphère fluidique *d'Aspir et d'Expir*, qui nous met en rapport avec ce qui n'est pas nous. *Voilà le fait acquis.* »

— Je signale, en terminant, dans **L'Hyperchimie** : *L'alchimiste* du Dr Papus et les lettres sur la chimie d'Auguste Strindberg; — **Le Lotus Bleu** : *La loi du sacrifice et les mystères de la création,* par Marius Decrespe, *Karma* d'Annie Besant, et *Pour l'occident* de Guymiot; — **L'Initiation** : *L'As-*

tral, superbe étude de F. Ch. Barlet, où ce maître traite de la création de la matière d'après le P. Leray, et de la création des êtres ; les savants articles du Dr Marc Haven sur les *Gamahès,* leurs formes et leur genèse; de Guymiot, sur la *Psychologie hindoue*; d'Haatan, sur la *Division du ciel en maisons astrologiques;* et de Jollivet Castelot sur le *Tarot alchimique.*

JACQUES BRIEU.

P.-S. — **L'Éclair** du 9 décembre explique la genèse de *l'Affaire Diana Vaughan* et en dévoile toutes les machinations, tous les trucs. Il convient, dit l'*Eclair*, de surnommer l'auteur, c'est-à-dire Léo Taxil, de cette colossale mystification : « le roi de la fumisterie universelle ». Le pape, paraît-il, aurait pleuré en lisant les *Mémoires* de l'ex-palladiste apocryphe. Décidément, Paul Masson s'est laissé damer le pion par Léo Taxil.

PUBLICATIONS RÉCENTES

LITTÉRATURE. — Stéphane Mallarmé : *Divagations*, gr. in-18, Bibliothèque-Charpentier, 3.50.

POÉSIE. — Adrien Yvon : *Poème dramatique* (sans titre), gr. in-8, hors comm. — Albert Fleury : *Sur la Route...*, gr. in-18, Librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — Georges Ramaekers : *La Nuit rédemptrice*, orné de dessins par l'auteur, in-18, Bruxelles, « La Lutte ». — Albert Letalle : *Les Croyances*, gr. in-18, Fischbacher. — Emile Verhaeren : *Les Heures claires*, ornementé par Théo van Rysselberghe, in-8, Bruxelles, Deman, 3 fr. — A. Verchin : *Choses de Bretagne*, in-16, Ollendorff, 2 fr. — Léon Deherpe : *Heures Maladives*, in-16, Perpignan, Imprimerie Coopérative, 1 fr.

ROMAN. — Pierre Louys : *Aphrodite*, illustrations de A. Calbet, Collection Guillaume « Nymphée », Borel, 3.50. — G. de Raulin : *Owanga*, amours exotiques, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Paul Arden : *Vieilles Amours*, in-18, « La Plume », 3.50. — Gustave Randanne : *Les Rêves fols*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3 fr.

THÉATRE. — Emile Blémont : *La Soubrette de Molière*, à-propos en vers, in-16, Lemerre, 0.50.

DIVERS. — Le Vieux de la Montagne : *Arméniens et Arménophiles*, broch. in-16, Genève, Imprimerie Suisse. — Mermeix : *Le Transvaal et La Chartered* (*La Révolution de Johannesburg et les Mines d'or*), avec une carte de l'Afrique Australe, gr. in-18, Ollendorf, 3.50. — Commandant Picard-Destelan : *Notre Marine*, in-18, P.-V. Stock, 1 fr. — *Annuaire 1896-1897 de l'Association générale des Etudiants de Paris*, in-8, à l'A. G. des E., 1 fr.

LITTÉRATURE ETRANGÈRE — Nora Hopper : *Under Quicken Boughs*, poèmes, Londres, John Lane, 5 s. — M. Diaz Rodriguez : *Confidencias de Psiquis*, in-8, Caracas, Tip. El Cojo. — Laurence Housman : *Green Arras*, poèmes, Londres, John Lane, 5 s. — Manuel da Sylva Gayo : *O Mundo vive d'illusao*, poèmes, in-16, Coimbra, França Amado, 500 reis. — John Davidson : *News Ballads*, Londres, John Lane, 4 s. 6 d. — Richard Wrede : *Vom Baume des Lebens*, in-16, Berlin, « Die Kritik ». — Robert Bridges : *Shorter Poems*, Londres, Geo. Bell, 5 s.

— E. A. Butti : *L'Ame*, roman, trad. de l'italien par J. de Casamassimi, in-18, Ollendorff, 3.50. — Fiona Macleod : *From the Hills of Dream*, Edimbourg, Patrick Geddes, 5 s. — H. G. Wells : *The Wheels of Chance*, roman, Londres, J. M. Dent, 5 s.

JOURNAUX ET REVUES

DE LA CRITIQUE (suite). — *La Revue Encyclopédique* (26 décembre). — *La Nouvelle Revue* (15 novembre).

J'ai eu souvent l'occasion de m'occuper avec vivacité de M. Charles Maurras, — non point qu'à son sujet je me sois abandonné à ces écarts de goût dont M. Maurras, les mois passés, a fourni lui-même, touchant MM. Kahn, Rodenbach et Verhaeren, des exemples d'un très douteux atticisme, mais il m'était difficile de réprimer quelque animation à considérer les paradoxes déplorables de notre auteur.

M. Maurras serait un esprit dangereux, non pour les œuvres (on n'arrête point la vie), mais pour le public dont il troublerait la compréhension déjà naturellement courte, si les extrémités de son dogmatisme pouvaient ne point frapper les moins clairvoyants. Heureusement, par son *Essai sur la Critique*, paru dans la **Revue Encyclopédique** du 26 décembre 1896, M. Charles Maurras nous a exposé en détail sa propre doctrine. Après l'avoir suivi pas à pas, nous serons définitivement avertis. Cela ne devra pas vous empêcher de lui envoyer vos ouvrages : il est plus utile d'être maltraité avec injure par un ennemi intelligent, fût-il sectaire, que d'être loué par un sot ami ; et comme notre homme le dit lui-même des auteurs, le poète « prendra garde seulement de ne pas trop se réjouir de tant d'injures maladroites; même il fera bien de chercher si quelqu'une n'enferme une idée vraie et un reproche juste, afin de faire son profit de ce qui devait le blesser. »

M. Maurras a divisé son *Essai* en sept parties. Il commence par assurer la « *Dignité de la Critique* » et vous vous doutez bien que cette « dignité » devient une suprématie.

« La critique est rangée entre les arts mineurs, écrit-il. Je n'oublierai jamais à cet égard un mot de M. Catulle Mendès.. Il venait de complimenter un débutant de je ne sais quel essai de critique.

» — Et maintenant, mon cher ami, apportez-moi, dit-il, quelque chose de personnel.

» Ainsi on estime que c'est produire que de « tourner » et de « menuiser » un sonnet sur l'aspect d'un jardin, la couleur d'une rue, ou la courbe d'une colline ;... c'est produire que de restituer une à une les formes, les couleurs qui composent le monde... Mais d'extraire le sens d'un livre, de peindre la figure des idées d'un auteur, d'en expliquer la suite et

la génération, cela, à les entendre, est le fait d'une activité inférieure et ne ressemble en rien à leur auguste métier.

» Pourtant les deux ouvrages sont les mêmes, exactement. Il n'y a de différence réelle que dans le sujet...

» Et s'il est un autre art que le descriptif, plus haut, plus noble et plus puissant, il y a une autre critique que la descriptive... Le poète sent, choisit, assemble, ordonne suivant un rythme qu'il invente, enfin fixe et exprime ce qu'il a senti et créé ; on retrouve chacun de ses mouvements en critique : il y faut aussi, et au même degré, sentir, choisir, grouper, ordonner, former, composer et finalement écrire. — Le critique, dit-on, ne tire pas tout de lui-même. — Mais me montrera-t-on que le poète ait fabriqué de son propre fonds les fleurs, les fruits, les eaux et les étoiles, enfin les images dont il a peuplé ses poèmes? Comme au critique, sa matière lui est donnée.

» *Il semble pourtant que la matière du critique soit peut-être d'un grain plus fin.* Le poète travaille sur l'ensemble des ouvrages de la nature qui se sentent, se voient, se rêvent. Le critique s'attache en particulier aux œuvres humaines. Le poète fait, si l'on veut, l'abrégé de la substance de l'univers. Il traduit, il nous rend sensibles en beauté les parties réelles ou possibles du monde. Mais la critique extrait une essence de cette essence de beauté. »

Plus on suit ces déductions, plus on donne raison à M. Catulle Mendès, car il est impossible de jouer plus sur les mots que M. Maurras.

Malgré les termes péjoratifs (« tourner, menuiser, restituer ») qu'emploie ce dernier pour caractériser la création poétique, il est manifeste que la composition la plus strictement ornementale comporte un don de rénovation, pouvant créer la nature des milliers de fois, qui, appliqué à un livre, le trahirait. Un livre, une production humaine, n'est pas une matière malléable comme la matière première de nos sens. Ce n'est pas du tout « au même degré » que le critique « sent, choisit, groupe, etc. », car il ne peut « sentir » que *sous la dépendance d'une autre volonté que la sienne*, tandis que le poète doit déjà porter en lui, pour ainsi dire, la matière dont il tressaillera. Il est bien vrai que le poète « tire tout de lui-même » et qu'il « fabrique » réellement « les fleurs, les fruits et les étoiles », car ces choses ne sont pour lui que des éléments et non des productions réalisées comme les livres pour la critique. Conclure, de ce que le poète nous « rendant le monde sensible en beauté, que la critique extrait une essence de cette essence de beauté », est un abus de mot par trop excessif. La critique au contraire (surtout dans le sens juste et restreint de M. Maurras : « peindre la figure des idées

en expliquer la suite et la génération, » etc...) est tenue de diluer cette essence, de la décomposer pour toucher à son but, c'est-à-dire reconnaître, dégager les principes créateurs.

Fort de sa conclusion, M. Maurras arrive à écrire : « Un Sainte-Beuve et un Renan auront de vives chances de faire oublier à jamais les Flaubert, les Leconte, peut-être même les Hugo. » Autrement dit, Flaubert, Leconte de Lisle et Hugo, n'ayant possédé aucun sens critique, ne peuvent prétendre à la postérité des deux autres. C'est comme si Aristarque eût dû éclipser Homère pour les bonnes éditions et les commentaires sagaces qu'il avait laissés de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* (car je ne retiens que Sainte-Beuve, Renan n'étant pas à proprement parler un critique, ayant été mis là pour les besoins de la cause).

Mais nous prétendrons même, à l'encontre de beaucoup, que les écrivains à l'esprit constructeur — un grand nombre en somme, en exceptant les sentimentaux et les ornemanistes purs — ont un sens critique très puissant. Si, en ne tenant pas compte de leurs polémiques de combat qui ne sont que des affirmations de tempérament, ils s'utilisent d'une autre manière que les Sainte-Beuve, cette manière n'est pas moins pénétrante et compréhensive.

Nous allons ici contre la thèse qu'a soutenue le Dr Maurice de Fleury dans son article de la **Nouvelle Revue** (15 nov.) sur le *Cerveau du Critique*, et malgré les arguments physiologiques, trop restreints d'ailleurs, qu'il emploie. « Entre les inventeurs et les critiques, c'est le parrallele à refaire, dit-il, du conscient et de l'inconscient, de l'action et de l'intelligence réfléchie. » Dans le domaine de l'art et de la littérature, cela me paraît des plus contestables ; n'y aurait-il pas à différencier simplement les facultés d'abstraction, pour les seconds, des facultés de concrétion, pour les premiers ? Encore ne serait-ce pas complètement juste. Ce qui me paraît évident, c'est que je ne crois pas qu'on puisse citer un seul génie réel, un *type*, qui n'offre des témoignages d'une conscience critique éclatante. Qu'on m'en cite un seul, musicien, peintre, statuaire ou poète ! M. Maurice de Fleury est, dès le début du reste, amené à résipiscence : « Tout compte fait, dit-il, ce qui distingue les seconds de leurs confrères, c'est l'érudition plutôt encore que l'apanage de la psychologie. » C'est qu'en effet lorsque ces confrères daignent parler d'autres œuvres que des leurs, ils laissent des pages égales à celles des critiques, souvent même plus divinatoires. Pour ne parler que des morts, qu'on se rappelle la *Correspondance* de Flaubert, quantité de pages oubliées de Lamartine, et même, quoi qu'on dise, de Hugo. Quant à Balzac, qui n'avait pas le temps de lire, qu'on prenne connaissance de ses théories sur la musique,

telles que nous les rapporte M. Gustave Robert en tête de son « année musicale » ; et n'est-ce pas à ce mauvais liseur que Stendhal dut de son vivant les plus beaux éloges, les plus finement nuancés, notamment à propos de la *Chartreuse de Parme* ?

En résumé, dans le domaine seul de l'art et de la littérature, les créateurs font souvent plus avancer la critique, non seulement par leurs œuvres mais par leurs critiques, que les critiqueurs eux-mêmes ; et, en définitive, l'historien littéraire que fut avant tout Sainte-Beuve fut surtout plus providentiel aux petites figures que juste aux grandes et propice aux nouvelles.

Mais continuons à suivre M. Ch. Maurras.

II. — Espèces de critique. — Où l'auteur prétend nous prouver que la critique psychologique, la critique descriptive, la critique historique, la critique philologique et grammaticale, la critique scientifique, la critique morale ou religieuse ne constituent pas la critique proprement dite. Sur la critique morale, il faut citer ces lignes parfaites :

« Quoi qu'on puisse penser de la rencontre à l'infini du beau et du bien, on ne peut pas dire qu'ils ne soient pas distincts, puisqu'on les trouve tels au courant de toute l'histoire littéraire. Il n'y a même pas entre eux de rapport fixe. La santé morale contribue, je pense, à former le sens de la beauté ; mais non seulement elle n'est pas seule dans cet ouvrage, mais encore elle peut, en certaines conditions, produire l'ouvrage contraire. Inversement, si l'immoralité, comme tout ce qui affaiblit l'âme, peut détruire le sens du beau, elle n'est pas non plus incapable de l'affirmer. Il est donc fort insuffisant pour un critique de vanter la dignité de vie des poètes qu'il recommande. »

III. — La critique proprement dite. — Enfin nous allons savoir ce que c'est !

« La critique littéraire proprement dite consiste à discerner et à montrer le beau et le laid dans les ouvrages littéraires. »

M. de la Palisse n'eût certes pas mieux dit. J'espère que dans la suite nous allons apprendre comment sans psychologie, sans histoire, sans description, sans philologie, etc..., on peut discerner le beau du laid dans les ouvrages. En attendant, notons ce passage qui est de tout point excellent :

« La sensibilité fournit à la critique ce que l'ancienne philosophie aurait volontiers appelé une matière. Il faut qu'elle soit abondante. Les impressions fines, riches, fortes, rapides, forment déjà comme l'aliment et le moteur, brut encore, de la verve critique. Du meilleur au pire s'étend une trame presque infinie ; il faut que le critique y distingue le plus possible d'éléments. Il faut qu'il sache, en même temps, garder aussi le sens des grandes différences. Car un

sensibilité trop attentive à ces insensibles dégradations par lesquelles se font beaucoup de changements perd la vue des couleurs distinctes, son œil lent se traîne indécis, et c'est une malade incapable désormais de rien mesurer ; les comparaisons qu'elle fait ont un air puéril, tant elle manque de proportion dans le jugement, faute d'en assigner les termes. »

Ici vous allez assister à un beau tour de passe-passe. Suivez bien.

« Sans le choix, point de critique. » Mais sur quelle base établir ce choix ? C'est tout simple : sur la sympathie. Il s'agit uniquement pour la critique *d'aimer* tel auteur de préférence à tel autre.

« Donc (et à peu près comme la cellule choisit, entre les sucs, celui qui lui doit convenir et rejette les autres ; comme aussi le poète, entre les mots et les idées, se saisit des uns et les dispose dans ses ouvrages, laissant de côté le nuisible ou l'inutile), le critique élit, entre les impressions d'art qu'il a recueillies dans les livres, celles qui lui plaisent ; et il repousse le reste.

» Ainsi procède le critique excellent. Celui-là ne suit d'autre maître que son plaisir. Ce qui lui plaît, il le choisit sans hésitation ; il s'abandonne avec une confiance naïve à son naturel. Il ne soupçonne même pas qu'il puisse se tromper. Théognis fait chanter aux Grâces et aux Muses, pendant les noces de Cadmus : « Ce qui est beau, on l'aime, et ce qui n'est pas beau, on ne peut pas l'aimer. » Tel est le vrai critique : il a bon goût. Nous voilà sur un grand mystère ! »

Et qu'est-ce que le bon goût ?

« C'est le goût de l'homme parfait. »

Ah ! Et qu'est-ce que l'homme parfait ?

L'homme parfait est celui qui est avant tout dominé par la raison, car « l'homme est un animal qui raisonne ».

« Cette vieille définition me semble bien la seule qui puisse satisfaire. Ni la moralité, ni la sociabilité, ni certes le sentiment ne sont particuliers à l'homme. Il n'a à lui que la raison ; c'est ce qui le distingue, sans l'en séparer, du reste de la nature.

» Dans un homme parfait, il faut que la raison, ainsi conditionnée par la nature entière, développe toute l'ampleur de de son énergie dans le monde exact où cela ne peut nuire à l'expansion parfaite d'un corps prospère et florissant : une raison poussée à l'excès, desséchant l'animal, tarit ses propres sources de développement.

» Aucune sécheresse, mais point de mollesse non plus ; des formes pleines et nerveuses ; philosophe et, à l'occasion, métaphysique, mais avec rigueur et sens pratique, ou avec

poésie ; pénétré de toutes les chaleurs douces de la vie, mais stable et assuré d'une secrète force ; en tout désireux de ce point de perfection, de bonté, de maturité dont parle La Bruyère : telle est l'idée générale que l'on peut se faire du Goût chez un homme achevé. »

N'est-ce pas presque drôle ? Je n'aurais jamais cru qu'on pût avec tant de précision nager dans plus de vague. Voilà où mène l'abus de la rhétorique. Cela me rappelle mon catéchisme : Dieu ne peut pas se tromper, parce qu'il a toutes les qualités, et Dieu a toutes les qualités parce qu'il est parfait, et Dieu est parfait parce qu'il est Dieu. Vous pouvez ainsi tourner pendant des heures et si vous parvenez à savoir ce qu'est *La critique proprement dite !...* — Mais il me tarde de toucher un point important, et je passe sur

IV. — Objet du goût et nature du style. — Où l'auteur commente d'ailleurs excellemment le *Discours* de Buffon. J'arrive à :

V. — Les principes du goût. — Cela commence par la tartine obligatoire sur la simplicité. Vous vous attendez peut-être à une définition solide et graduée. A quoi bon : il y a le style simple et le style compliqué ; le simple est bon, le compliqué mauvais, et voilà !

Plus loin :

« Un goût sévère exige encore que l'on mêle le moins possible les genres et les procédés, à plus forte raison les arts...

» Le vrai poète cherche à fixer sa pensée, si elle est belle et qu'elle le tourmente, par les moyens les plus directs, les plus courts et qui l'exprimeront tout entière. »

Il me semblait que les anciens nous avaient appris que la poésie tenait de tous les arts, qu'elle était à la fois une peinture et un chant ? Qu'est-ce que Pindare eût pensé de ces « moyens les plus directs et les plus courts » ?

Et nous voici au point capital.

« Entre toutes les autres, une tradition se présente, dont le caractère frappant est sa conformité presque complète avec les principes du goût qui expriment, avons-nous dit, l'homme élevé au plus haut point. On la voit naître dans l'Ionie comme de la cendre d'Homère, et pendant trois siècles entiers elle se continue de saison en saison sous les oliviers de Céphise. De sages Romains qui l'adoptent lui font une patrie nouvelle. Le moyen âge ne la bannit pas complètement de la France ni des villes de l'Italie. Elle se renouvelle au moment de la Renaissance et occupe toute l'Europe ; mais c'est Paris qui la conserve, comme Athènes jadis. Du milieu du XVI[e] siècle à la fin du XVIII[e], l'humanisme, l'esprit classique, affinés même d'une pointe de goût attique, ne manquèrent jamais d'un représentant parmi nous, ni d'une élite digne de le comprendre et de l'aimer.

» Que cette tradition soit essentielle et naturelle à notre pays, c'est une opinion qui n'est guère contestable. Si notre sang n'est pas latin, comme le désirent plusieurs, il est bien sûr qu'il ne coule pas du tronc germanique ; pour les Celtes ils restent bien mystérieux, malgré tout. Ce qu'on peut dire de moins fort à cet égard, c'est que, si notre France tient ensemble, les morceaux différents en furent assemblés par des architectes classiques. On reconnaît les traces de leur main énergique et fine ; je les appelle, entre autres, l'Eglise catholique, l'administration romaine. Sauf sur trois points insignifiants, nos dialectes populaires appartiennent tous à ce type qu'il est convenu de nommer gallo-roman. Enfin notre langue littéraire est gréco-latine. »

Vraiment, pour un de ses rares paragraphes un peu appuyé, M. Ch. Maurras n'est guère heureux. Il était difficile de renouer nos origines d'un lien plus lâche et plus gros.

Tout d'abord, en dépit des idées courantes, notre « sang » n'est pas latin. De l'ancienne Gaule, on s'accorde à ne reconnaître des restes de la race romaine que dans certains points de la Provence, de la Franche-Comté et du Tarn. Les Grecs sont plus nombreux sur la côte méditerranéenne et en Provence jusqu'à Avignon. Mais, ce sont ceux qui composaient la race gauloise : les Celtes nullement « mystérieux », de l'Ouest et du Centre, les Ligures du Sud-Est, les Kymris du Nord, qui forment encore, alliés aux éléments GERMANIQUES des Francs et des Burgondes et plus tard aux Normands, l'important noyau de la population française !

Même si l'on ne tient pas compte des invasions germaniques, ce fait s'explique en songeant qu'après la conquête les Romains émigrèrent peu en Gaule ; ce furent les Gaulois eux-mêmes qui se romanisèrent en masse et avec une surprenante rapidité.

Donc, va me dire M. Ch. Maurras, nous avons subi l'éducation latine ; cela revient au même.

Cela ne revient pas du tout au même, parce que ce sont les peuples qui, en dépit des éducateurs, des pouvoirs administratifs, forment leur langue, et que si le français au fond et dans son ensemble est du latin *parlé*, ce n'est tout de même plus du latin, mais du français, et du français où se font sentir l'influence du celtique et l'influence germanique (1). (Voyez la malchance de M. Maurras : un des mots qu'il aime le mieux, au nom de l'esprit classique, employer, le mot *choisir*, est d'origine germanique.) Ainsi le latin parlé est devenu non pas

(1) Consulter sur les *Origines de la langue française* la remarquable introduction de M. F. Brunot à « l'Histoire générale de la langue et de la littérature française. » (Arm. Collin éd.)

seulement du roman, mais du français, par une espèce de retour de ce que le Gallo-Latin en devenant Romain ait gardé le caractère gaulois. Car lorsqu'un peuple fort s'assimile les coutumes d'un vainqueur, il ne perd pas ses vertus naturelles. Sans cela comment posséderions-nous aujourd'hui les mêmes qualités fondamentales, plutôt *celtiques*, qu'ont notées Caesar et Strabon : la spontanéité, la vivacité, l'impétuosité, la témérité, etc...?

Or il se passe pour le style, c'est-à-dire pour la mise en beauté d'une langue, ce qui s'est passé pour sa formation même. Quel que soit l'idéal « administralif » latin et grec, cette beauté est avant tout dépendante des *caractères*, puis des multiples racines de la vie. La Renaissance se trompa, si elle crut, en nous donnant une seconde conscience littéraire, nous asservir. Cette seconde conquête romaine rendit chère son assistance par cette sorte de taxation personnelle que se permettent depuis trois siècles les gabelous de son usurpatrice tradition. Aussi bien, n'aperçoit-on point combien doivent être illusoires les domaines d'une tradition tracés ainsi au cordeau par M. Maurras, depuis Homère jusqu'à nos jours.

Il en résulte qu'il existe (par bonheur ruinée en partie, non sans quelques maladresses, par le romantisme) une tradition *officielle* qui prétend garder, au nom d'une latinité et d'une grécisation de convention, le sentiment classique, et une tradition *vivante*. La tradition *vivante*, sur la base d'une langue vraiment nationale, c'est-à-dire participant avec abondance de tous les afflux qui ont composé ses origines et développent son mouvement, est faite de tous les modèles offerts par les écrivains de *caractère*, de ceux qui savent, en même temps que raviver l'empreinte des mots usuels non dédaignés et ne rien perdre des vieux tours, redonner à la langue une force nouvelle. C'est de cette tradition-là, qu'ils n'ont jamais niée, que relèvent les novateurs. Le déchet qu'implique forcément cette vitalité est moins grave que l'appauvrissement, l'affadissement où les clarificateurs à systèmes tiennent la langue française.

Et cette tradition n'écarte pas le sentiment classique, qui se garde seulement de tout fétichisme. Ce sentiment classique éprouve comme l'autre le goût de l'ordre, de la construction, de la proportion, mais il ne reconnaît point d'étalon antique pour la Beauté. Il ne refrène jamais la vie; il reste circonspect devant le détail; il sait par combien d'impropriétés, de substitutions et d'empiètements divers se sont composées les images primitives des mots et se forme chaque jour l'expression créatrice.

J'ai tenu à insister, bien que le fétichisme de M. Maurras ne soit pas dangereux. Mais d'autres moins sectaires le pourraient devenir, car avec sa rigueur, avec son air de discipline,

rien ne flatte plus la faiblesse écrivassière que le goût classique officiel. Qu'il serait intéressant de montrer comme les chefs-d'œuvre grecs échappent à cette férule ! On l'a déjà fait par ci par là avec des erreurs, sous les romantiques. Puis tout est toujours, hélas ! à recommencer...

On voit ce qui reste de l'article de M. Maurras : un véritable devoir de rhétorique retors et vide, sans justesse d'ensemble et presque sans ingéniosité, car il n'y a même pas à rendre compte des deux dernières parties sur la *Notion de barbarie* et sur la *Destination de la Critique*, qui est celle d'amener les lettres à leur renaissance avec des affirmations comme celle-ci :

« Le lecteur sera-t-il surpris si j'ajoute que nous manquons surtout de poésie lyrique ? Comptez que peu de chose est destiné à subsister du fatras romantique. A part cela, il faut presque remonter à Malherbe... »

M. Maurras s'amuse. Les poètes ne s'en plaindront pas. Ils songeront que pour qu'un *Essai sur la Critique* aboutisse à ces jeux innocents ils n'ont guère à redouter sa suprématie. Le moindre de leurs efforts sera sans doute infiniment plus appréciable que la critique qui croira se suffire à elle-même, qui « proprement dite » imaginera édicter, sans secours et sans contrôle, les arrêts absolus de « l'homme parfait ».

ROBERT DE SOUZA.

LETTRES ANGLAISES

Em. Legouis, traducteur : *Quelques Poèmes de W. Wordsworth*, L. Cerf. — L. Cranmer-Byng : *Daisies of the Dawn*, London, The Roxburghe Press, 3 s. 6 d. — Victor Plarr : *In the Dorian Mood*, London, John Lane, 5 s. — Stephen Phillips : *Christ in Hades*, London, Elkin Mathews, 1 s. — *The Evergreen*, *Winter*, Edimbourg, Patrick Geddes. — Edgar Jepson : *The Passion for Romance*, Henry and Co, 6 s. — Lord Alfred Douglas : *Poems*, in-18, « Mercure de France, 3.50. » — *The New Review* (Janvier). — *The Saturday Review* (2 et 9 janvier). — *The Studio* (Novembre, Décembre). — *To-Morrow* (Janvier).

Traduire en vers une poésie à la fois simple et complexe, naïve et subtile, comme celle de Wordsworth, est une tâche hardie et difficile. Je ne discuterai pas si M. E. Legouis a plus ou moins été fidèle à telle ou telle variante du texte, si ces vers sont ou non de la poésie, et me contenterai de citer son propre jugement : « A coup sûr, Wordsworth mériterait plus ou mieux que ces rares spécimens où ses admirateurs ne trouveront même pas la moitié de ce qu'il y a d'excellent et de caractéristique dans son œuvre. »

La peine que j'éprouve à contrister qui que ce soit ne m'incitera jamais à des indulgences qui contristeraient mon intime sentiment du beau et du vrai ; et malgré ma sympathie pour M. Cranmer-Byng, je suis désolé d'avouer que je n'ai pas eu

des *Marguerites de l'Aurore* tout ce que j'en attendais. Habileté sans doute, même parfois virtuosité, où se sent la difficulté vaincue ou le tour de force accompli : inspirations nombreuses, hétéroclites; traductions variées, Richepin, Casimir Delavigne, Hugo, Catulle, Baudelaire et André Lebey. Mais après une consciencieuse lecture, bienveillante certes, il ne reste pas une impression sérieuse, on n'a pas rencontré un poète. Et pourtant je sais des poèmes de M. Byng pleins de douceur et de charme, d'une mélancolie sincère et exquise, vraiment d'un lumineux et vaillant artiste, et ce sont eux sans doute qui ont permis cette note accompagnant l'envoi du volume : « Les vers de M. Byng sont généralement très appréciés. » Malgré cette attention, dont le critique est reconnaissant, je n'apprécie que peu ce volume.

La musique du **Dorian Mood** nous révele un vrai poète d'une personnalité certaine, à la fois délicat et fort, imaginatif même dans l'exacte réalité, d'une fantaisie ample et d'une suffisante étrangeté qui ne l'empêchent d'être précis et rationnel quand il exprime ses émotions, et attentif judicieusement à la tradition classique.

Il n'est peut-être pas un poème du livre de M. Plarr qui ne s'inspire du passé, n'ait pour sujet quelque chose des jadis abolis ou défunts, ou ne note l'étrangeté, la merveille ou le mystère qu'est éternellemant pour nous la terre. Et malgré cela rien d'élégiaque, de factice, pas d'attitude sombre et morne, pas d'accablement douloureux, ni même aucun scepticisme souriant, aucun pessimisme désolé. Rien qu'un splendide cri de vie au long des cadences parfaites de ces poèmes accomplis. M. Plarr connait et sent la vie des choses et des êtres; il chante ce qui fut, jamais ce qui n'est plus; il ne sait rien de la mort et pas une fois ne nous dit : ils sont morts, endeuillons-nous et pleurons; mais il chante : Ils ont une fois vécu, célébrons et comprenons. Ses poèmes ne sont pas « les larmes des choses », mais le sens profondément humain de la vie des choses. Je citerai ce fragment délicieusement simple :

The shadow of the house upon the lawn,
Upon the house the shadow of the tree,
And through the moon-steeped hours unto the dawn
The shadow of thy beauty over me.

Et voici de M. Stephen Phillips la merveilleuse vision de **Christ in Hades**, et nous sommes introduits dans le royaume de Pluton, avec les morts anciens et immémoriaux,

To the glory that was Greece
And the grandeur that was Rome.

Dans la mi-clarté grise et mélancolique, s'avance, forme pâle et imprécise, Christ arrivant du Calvaire. Et les morts pitoyables se pressent autour de lui, questionnant, pleurant, criant, prophétisant. Homère, Virgile, Dante, Milton, en mots majestueux, en rythmes solennels, expriment chacun sa particulière impression du monde d'en bas. Et Christ ne dit rien; il garde seulement sa triste contenance, son front sanglant, ses mains déchirées. Ce ne peut être et ce n'est qu'une courte vision où M. Phillips a évité une philosophie trop profonde et un burlesque qui eût été facile. C'est un poème d'une exécution parfaite atteignant parfois une austère grandeur. Le vers blanc dont M. Phillips s'est servi est lent, sonore et gravement musical; il avance clair avec une dignité simple et calme qui fait penser à Sophocle et à Virgile. Quelques poèmes plus courts suivent, montrant d'autres qualités: une concision singulière, sans obscurité vide, où se mêle une ironie un peu triste parce que s'efforçant de sourire.

Publier un luxueux périodique, jeune et vivant, de beaux livres, bons vers et bonne prose, de façon à laisser à l'auteur tous les profits ; favoriser l'actuelle renaissance celtique en art et en littérature ; faire renaître et développer les vieilles sympathies continentales de l'Ecosse ; vouloir entre autres innombrables projets faire revivre l'ancien *Collège des Écossais* à Paris ; s'opposer à la centralisation et à l'absorption vorace des grandes cités ; renouveler les sentiments de lieu et la couleur locale, et faire d'Edimbourg une cité européenne, tel est l'œuvre que tente le professeur Patrick Geddes. Il a rassemblé et groupé les bonnes volontés éparses, les talents à l'écart, les efforts dispersés et inefficaces ; il les a organisés, leur a fourni des moyens et des occasions d'action. Maintenant il démolissent et reconstruisent, employant leur activité à toutes sortes d'œuvres d'art, écrivant, imprimant, publiant. Ils sont là en une sorte de Cité du Bon Accord où chacun a son œuvre à soi, et dans laquelle la partie littéraire et la librairie seraient le *scriptorium* des anciens monastères.

Chaque trimestre, avec le nom d'une saison, paraît **The Evergreen**, se disant la continuation de *The Evergreen* qu'Allen Ramsey publia en 1724 pour exciter un retour vers la tradition locale et nationale et la perception de la réelle nature. Le dernier volume réunit les noms de Fiona Macleod. Katharine Tynan, Paul Desjardins, Nora Hopper, Elie Reclus, W. Macdonald, Patrick Geddes, pour le texte ; et de Charles H. Mackie, N. Baxter, J. Cadenhead, Sinclair, A. K. Womrath, John Duncan, Burn Murdoch, Ramsay et Robert Burns pour les illustrations. Leur but est clairement la synthèse, la reconstruction, après la longue saison d'analyse et de des-

truction qui nous fait accueillir en bienvenus tant d'autres identiques efforts.

Il n'est guère possible de reprocher à M. Edgar Jepson trop d'analyse ni trop de synthèse. Son roman **The Passion for Romance** comporte juste assez de l'une et de l'autre pour n'être ni fatigant ni quelconque. Cependant, un plan heurté, parfois sans suite, pas assez ménagé souvent, des personnages à peine plausibles, l'héroïne même impossible parce qu'im-complète ; et puis, en somme, un manque de conclusion, parce qu'il n'y a pas de situations, ou seulement de trop faciles ; ni thèse, ni problème. M. Edgar Jepson trace avec complaisance le portrait d'un lord, jeune et riche, sceptique et parfois cynique. Sans qu'on sache pourquoi, ce jeune seigneur assume auprès des femmes le rôle d'homme habile et désabusé auquel on « n'en fait pas voir ». On aperçoit immédiatement « la pose » et le jeune lord devient insupportable. Et il est si peu ce qu'il veut être, qu'il s'éprend follement d'une jeune vertu à la chevelure rousse, qu'il épouse à la fin. Ce lord Lisdor, personnage faux et que M. Jepson a fait trop poseur, trop peu vrai, trop de « chic », amène fatalement l'impossibilité de la jeune fille vertueuse. J'aime mieux quelques caractères épisodiques, Althea, Ethel, Lady Blyde, même Lady Hammersmith, plus vraies, encore que factices. Pourtant ce livre se lit avec plaisir et intérêt ; le factices même des personnages exige de la part de M. Jepson un réelle habileté, une sûreté, une méthode qui, bien que le trahissant parfois, rendent facile et entraînante la lecture du livre ; puis pas d'adultère, pas de feuilleton, pas de drame, ce qui n'est pas un mince mérite. Il me faut reconnaître, maintenant, que M. Edgar Jepson est un merveilleux styliste ; il a un noble souci d'écriture, sans recherche ni affectation, sans mots rares ni obscurités. Il est certaines pages de ce livre qui sont de vrais joyaux. Quand il aura laissé pour ce qu'elle vaut une « pose » impertinente, une attitude qui le gêne, parce qu'elle l'empêche de voir et d'observer sainement, M. Jepson nous donnera des œuvres meilleures, vraiment pensées et vraiment senties ; la haute valeur et l'originalité de son style font souhaiter vivement que ce soit bientôt. Les femmes ne sont pas aussi simples que M. Jepson le laisse à entendre, et les hommes sont un peu plus intelligents.

Tell me not of philosophies
Of morals, ethics, laws of life.

Tel est l'altier avis que se doit remémorer la critique au moment de parler des **Poèmes** d'Alfred Bruce Douglas. Aussi bien n'ai-je à parler ici que d'un poète. Un artiste habile, des vers parfaits, et ce n'est pas rare. Ce qui l'est,

c'est l'originalité de ces poèmes; une inspiration personnelle, rare, parce que rares les sentiments exprimés, les émotions notées. Un haut dédain, une haine sans violence, distinguée pour ce dont il souffre, pour ce qui l'endolorit; une tristesse quelquefois mélancolie, jamais désespoir; un amour hautain, digne, tendre pour ce et ceux auxquels il s'attache; un tranquille courage en ce qu'il pense et dit. Et à travers tout ce livre, un élan passionné, un cri éperdu vers la Beauté tellement douloureux qu'on s'oblige à le croire sincère. Un orgueil immense, sublime, est l'inaccessible refuge du poète, et de là il chante :

> « *Of all sweet passions, Shame is loveliest.* »
> ... « *Take thou unbounded scorn of all their scorn.*
> *Eternity of high contempt.* »

Les lecteurs français n'auront que bien peu de l'impression laissée par les vers anglais, à travers la plate et servile traduction qui accompagne le texte. Rarement inexacte, elle est toujours stupide parce qu'elle s'en tient à la lettre et néglige l'esprit.

La médiocrité est le secret du succès; le succès étant dû à une même méthode, née de la discipline, née elle-même de l'imitation; tel est le surprenant paradoxe, peu facile à contredire, que M. Paul Valéry soutient brillamment dans **The New Review** de janvier. Et en confirmation de sa thèse, il expose que l'Allemagne d'aujourd'hui, triomphante partout, doit son actuelle situation à son manque d'initiative créatrice. Et en terminant M. P. Valéry nous fait entrevoir, avec une tranquillité à faire frémir, le ravissant avenir réservé à la race humaine après la stricte application de l'organisation méthodique. Dans le même numéro, les noms de Charles Whibley et d'Arthur Symons.

Dans **The Saturday Review** des articles sur Byron, Daudet, des vers de W.-B. Yeats, une claire et judicieuse critique d'*Ubu Roi* par Arthur Symons.

The Studio donne des reproductions de Fantin-Latour, de Feure, H. La Thangue, Lord Leighton, Robert Fowler, des études sur les broderies et sur l'art japonais.

M. Esnest-.E. Williams s'occupe d'économie, dans **To-Mowow,** avec son habituelle compétence. Lombroso y parle du mouvement antisémite, tandis que Max Beerbohm y prêche — ex cathedra — d'une fort spirituelle et amusante façon sur M. Aubrey Beardsley.

Au mois prochain, des livres de vers et un roman de H.-G. Wells.

Henry-D. Davray.

LETTRES PORTUGAISES

De *Peer Gynt*, dont on nous a donné au Théâtre de l'Œuvre une adaptation fragmentée, un fils des fjords me disait : « C'est le symbole de la Norvege et du peuple norvégien. »

Et comme il s'agissait, l'instant d'après, de porter un jugement sur l'un des noms les plus vaillants de la littérature portugaise contemporaine, je parlai du *Sagramor* d'Eugenio de Castro, en déclarant à mon tour : « *Sagramor*, c'est le symbole du Portugal et de la nation portugaise. »

Depuis, je me suis plu à remarquer que deux peuples des moins importants en Europe semblaient, avec des tendances à coup sûr très divergentes, s'être fait, dans le mouvement symboliste contemporain, la grosse part : l'un, la froide Norvège, avec le grand nom d'Ibsen, dont elle peut hautement se glorifier comme précurseur; l'autre, le chétif Portugal, avec Eugenio de Castro et Manuel da Silva-Gayo, comme propagateur et continuateur. — Le rapprochement entre les deux œuvres capitales dont j'énonçais plus haut les titres n'est donc pas entièrement vain ni dénué de bases.

Aussi bien (assez succinctement, il est vrai), a-t-on pu suivre dans *Arte*, la jeune revue de MM. de Castro et da Silva-Gayo, l'évolution de l'idée symboliste dans son milieu méridional.

Il faut dire que la revue s'est surtout donné pour objet une sorte de cosmopolitisme esthétique qui nous a valu, en dehors de multiples vers étrangers avec traduction, d'excellentes études, tant en français qu'en portugais, sur le mouvement littéraire contemporain de la plupart des pays d'Europe; sous les noms d'Erick Lie pour la Norvège, de Gœran Bjœrkman pour la Suede, d'Alfred Gold pour l'Autriche, et aussi des notes critiques sur le comte de Montesquiou-Fezensac et L.-P. de Brinn'Gaubast.

A un autre point de vue, le troublant poète lusitanien Joâo de Deus, un frère de notre Verlaine, s'est vu deux fois apprécié et de magistrale façon, tant par le talent hors pair de Théophilo Braga que par la compréhensive intellectualité d'Eugenio de Castro.

La réédition des *Poésies* du grand lyrique que pleure encore le Portugal, et *Le Monde vit d'Illusion* du poète Silva-Gayo, nous fourniront prochainement le sujet d'une autre causerie, où nous dirons à nouveau tout le bien qu'il faut penser des « Héros » de là-bas.

Tant il paraît vrai que la pauvreté des milieux isole les génies et les fait croître.

PHILÉAS LEBESGUE.

Moniz Barreto. — L'écrivain portugais qui vient de mourir à Paris dans la pleine floraison de son beau talent. Un de ceux qui comptaient le plus parmi la jeune génération de son pays, où pourtant brillent Fialho d'Almeida, Luiz de Magalhâes, Manuel da Silva Gayo, Eugenio de Castro, Alberto d'Oliveira, Antonio Nobre, Guedes Teixeira, Julio Lobato, Marcelino Mesquita, Verediano Gonçalves, Ruy de Almedina, Trindade Coelho, Bruno, etc. De cette pleïade Moniz Barreto était le philosophe et le théoricien. Moins profond que Bruno, un autre penseur de la jeune école, possédant une érudition moins sûre et une langue moins riche, il était plus subtil, plus imbu de la métaphysique allemande néo-kantienne. Il débuta, comme débutent tous les jeunes littérateurs qui écrivent la langue du Camoëns, par des vers. Ses poésies portent la marque de cet esprit critique qui devait bientôt le pousser à des études d'érudition et à des travaux d'analyse. Elles sont à mon sens la partie la moins originale de son œuvre, mais elles montrent sa perception intense de l'idéale beauté que décèle le moderne concept du Cosmos et de l'Homme tel qu'il se dégage des renseignements de la Science. « La splendeur d'un Univers qui se perçoit en des formes de plus en plus belles remplaçant Dieu fait à l'image de l'Homme par la consolante et grandiose vision du Cosmos qui est l'incarnation d'une Raison vivante », telle était la haute donnée philosophique d'où procédait son esthétique.

Moniz Barreto essaya d'appliquer ce criterium au jugement des écrivains portugais les plus connus des deux générations qui précédèrent la sienne : Garret, Herculano, Castilho, Camillo Castello Branco, Thomaz Ribeiro, Joâo de Deus, Anthero de Quental, Guerra Junqueiro, Gomes Léal, Julio Diniz, Eça de Queiroz, Ramalho Ortigâo, Théophilo Braga, Oliveira Martins. Son tempérament le portait tout naturellement à ces travaux où il excellait. Une étude de lui sur la psychologie de Paul Bourget est un modèle du genre. Ecrite en français, elle l'aurait placé du coup à la hauteur des maîtres de la critique contemporaine en France.

Silva Lisboa.

LES THÉATRES

Plutus. Les Syracusaines. L'Heureux Naufrage. La Belle Mère. La Motte de Terre. Momento.

La traduction du **Plutus** (pourquoi latiniser le nom de Ploutos ?) d'Aristophane, que M. Paul Gavault a fait jouer à l'Odéon, a plu sans doute à M. Jules Lemaître : à en juger d'après les traductions d'Euripide que, naguère, il nous donna pour exactes, il doit estimer en effet que faire dire au Dieu des richesses : « Où donc, que j'y coure ? » est rendre on ne

peut mieux l'esprit d'Aristophane, et il ne peut qu'approuver ce très joli mot, prêté à Hermès (que, je ne sais pourquoi, M. Gavault appelle Mercure, étant donné surtout qu'il garde à Zeus son véritable nom) : « Je suis Mercure, je remonterai ! »

Cette manière de traduire, en introduisant des anachronismes dans les œuvres, me semble déplorable, et dans l'esprit de ceux qui la préconisent ou la mettent en pratique, il se fait une étrange confusion. Je conçois très bien qu'on défende la *Belle Hélène*, et je ne serais pas loin d'accorder que cette excellente bouffonnerie, très inférieure pourtant à celles d'Hervé, tient du chef-d'œuvre. Mais introduire dans une *traduction* d'Aristophane les procédés de MM. Meilhac et Halévy, qui ne traduisaient aucun auteur antique, me semble une erreur singulière ; et faire d'Aristophane un émule d'Hervé est d'une bizarre imagination.

Plutus, consciencieusement traduit, eût-il amusé ? C'est fort douteux. Le comique d'Aristophane, fait, le plus souvent, d'allusions directes à ses contemporains, nous semble bien froid aujourd'hui. Il n'y a plus guère à nous charmer, dans ses pièces, que la partie lyrique, dont la fantaisie est exquise. Or, les chœurs de *Plutus* sont perdus ; et il nous semble que pour donner une idée du génie d'Aristophane, à *Plutus* il eût fallu préférer *L'Assemblée des Femmes*, *Les Nuées*, ou, surtout, *La Paix*.

M. Gavault, s'il veut voir comment on peut rendre, sans trahison, toute la familiarité d'un auteur grec, pourra étudier, en même temps que la séduisante traduction des *Dialogues des Courtisanes*, de M. Pierre Louys, les **Syracusaines**, que M. Marcel Collière écrivit d'après Théocrite. De deux idylles, habilement réunies, M. Collière a fait une bien jolie pièce, délicate et spirituelle d'abord, passionnée ensuite, et dont on ne saurait trop louer la couleur et le style. *Les Syracusaines* nous semblent un modèle de traduction et d'adaptation.

L'Heureux Naufrage, titre que M. Destrem emprunta à Mme Dacier pour son adaptation du *Rudens* de Plaute, est loin d'être une œuvre délicate. Mais cette comédie, à l'intrigue romanesque, ne manque pas d'une grosse gaieté, qui excite rapidement le rire, et c'est sans ennui qu'on voit les aventures de Palestra, l'amante persécutée, du vieillard Démonès, du jeune Pleusidippe, du *leno* Labrax, et des esclaves Gripus et Sceparnio. D'ailleurs, l'adaptation de M. Destrem est fort agréable, habile et pleine de tact.

C'est avec ennui qu'on écoute la **Belle-Mère,** de Térence, même réduite en un acte par M. Marcel Luguet. Térence fut

un auteur poli, c'est convenu : mais sa politesse ne l'empêche pas d'être fort ennuyeux.

Dans ces derniers spectacles antiques, la troupe de l'Odéon s'est fort distinguée ; *Plutus*, comme l'*Heureux Naufrage*, comme les *Syracusaines*, a été joué avec beaucoup d'ensemble et de verve par MM. Janvier, Gémier, Prince, Garbagni, Coste, Paul Franck, par Mmes Grumbach, Chapelas, Luce Colas, Piernold, Marcya, Laparcerie, Berty, Béry.

L'Œuvre, avec la première partie d'*Au delà des forces*, dont je parlerai en même temps que de la seconde, a joué la **Motte de Terre,** de M. Louis Dumur. Je n'ai pas à m'étendre longuement sur cette pièce qui a paru dans le *Mercure* même, et sur laquelle nos lecteurs ont pu, depuis longtemps, se faire une opinion personnelle. Il semble que, contrairement à la *Nébuleuse*, la *Motte de Terre* ait gagné à être représentée. La pièce, à la scène, est devenue plus vivante ; et l'on n'a pas cessé de voir avec quelle logique et quelle solidité elle est construite. La *Motte de Terre* est une œuvre vraiment dramatique, très noble de conception, et la meilleure, à notre avis, qu'ait écrite M. Dumur. Il est dommage qu'elle ait été médiocrement jouée, sauf par M. Mévisto qui a tenu avec la simplicité qui seyait le rôle du Voyageur.

Memento. — Odéon (16 décembre) : *Halifax*, comédie en quatre actes, dont un prologue, d'Alexandre Dumas (reprise) ; — Odéon (17 décembre) : *Plutus*, comédie d'Aristophane, traduction de M. Paul Gavault, musique de M. Xavier Leroux ; *Les Syracusaines*, scènes de la vie antique, de M. Marcel Collière, d'après Théocrite ; — Nouveautés (18 décembre) : *Le Sursis*, vaudeville en trois actes, de MM. Sylvane et Gascogne ; — Vaudeville (19 décembre) : *Divorçons !* comédie en trois actes, de MM. Victorien Sardou et Emile de Najac (reprise); — Nouveau-Théâtre (21 décembre) : *Boccace*, opéra-comique en trois actes, de MM. Chivot et Duru, musique de M. F. de Suppé (reprise); — Variétés (22 décembre) : *Le Truc de Séraphin*, pièce en trois actes, de MM. Maurice Desvallières et Antony Mars ; — Gymnase (23 décembre) : *Idylle tragique*, pièce en quatre actes et six tableaux, tirée du roman de M. Paul Bourget, par MM. Armand d'Artois et Pierre Decourcelle ; — Porte-Saint-Martin (24 décembre) : *Le Colonel Roquebrune*, drame en cinq actes et six tableaux, de M. Georges Ohnet ; — Eldorado (24 décembre) : *Sa Majesté l'Amour*, opérette en trois actes et huit tableaux, de MM. Hennequin et Antony Mars, musique de M. Victor Roger ; — Déjazet (24 décembre) : *Les Vacances de Toto*, comédie en trois actes, de MM. Marc Sonal et Pierre Laurey ; *Paris pour le Tzar*, revue

en deux actes, de MM. Jules Oudot et Henry de Gorsse; — Théâtre de la République (30 décembre) : *Le Voyage de Mistress Robinson*, pièce en quatre parties, de M. Gaston Marot; — Athénée-Comique (2 janvier) : *Paris sur scène*, revue en trois actes, de MM. Blondeau et Monréal; — Odéon (7 janvier) : *L'Heureux Naufrage*, comédie en trois actes, de M. Jean Destrem, d'après Plaute; *La Belle-Mère*, comédie en un acte de M. Marcel Luguet, d'après Térence; — Folies-Dramatiques (11 janvier) : *La Timbale d'argent*, opéra-bouffe en trois actes, de M. A. Jaime et Jules Noriac, musique de M. Léon Vasseur (reprise); — Odéon (13 janvier) : *L'Etranger*, comédie en quatre actes, en prose, de M. Auguste Germain; *Allez, Messieurs!* comédie en un acte, en prose, de M. Tristan Bernard; — Œuvre (14 janvier) : *Au delà des forces* (première partie), pièce en deux actes, de Bjœrnstjœrne Bjœrnson, traduction de M. le comte Prozor; *La Motte de terre*, un acte de M. Louis Dumur; — Gymnase (14 janvier) : *Les Demi-Vierges*, comédie en trois actes, de M. Marcel Prévost (reprise); — Comédie-Française (15 janvier) : *Aristophane et Molière*, à-propos en vers de M. Jean Bertheroy; — Odéon (15 janvier) : *La Soubrette de Molière*, à-propos en vers de M. Emile Blémont.

A.-FERDINAND HEROLD.

MUSIQUE

Nos « entrepreneurs » d'auditions musicales sont animés d'excellentes intentions. Ils le montrent. Ne pas le voir ou nier que ce soit, voilà qui serait déplorable. Il faut être juste. On réclame de toutes parts le rajeunissement des programmes. Ce n'est pas en vain ! Sur les colonnes Morris, chez les luthiers (entre le portrait des frères Cottin et celui de Pietrapertosa qui, sans cela, les mordrait) ou chez les marchands de musique (entre la « derniere » de M. Gaston Lemaire et la *Tsarine* de M. Ganne) — partout les affiches rouges répondent :

CONCERTS-COLONNE
La Damnation de Faust
(à la demande générale)

Sommes-nous à Pithiviers où, chaque fois qu'on donne *Rigoletto* ou *Martha*, c'est « à la demande générale » ! Cette observation encourageante signifie, ici, que l'orchestre Colonne interprétant la musique de Mendelssohn pour *Athalie*, à l'Odéon, son chef ne peut l'astreindre aux répétitions qu'il faudrait, pour « rajeunir » le programme des concerts du Châtelet. C'est probablement aussi pour ne pas fatiguer ses musiciens que M. Colonne a transporté au Châtelet les *Perses* de M. Leroux, qu'au même Odéon on avait pu entendre. Que l'Etat subventionne l'Odéon pour permettre à son directeur

telles débauches musicales, c'est bien ! Mais que la même fête continue, en outre, au Châtelet, à la faveur d'une autre subvention, c'en est trop ! les *Per es* sur les deux rives de la Seine, avouez qu'il y a exagération : M. Leroux est seul à ne pas s'en plaindre.

Et la *Suite Pastorale* de Chabrier ? et la *Rédemption* de Franck ? La raison de ce choix m'échappe. Le public accepte tout, sur la foi d'un nom, aujourd'hui. « Chabrier ? — Pas mal ! — Franck ? — Ah, le père Franck ! que c'est beau ! » Il serait imprudent d'intervenir dans ce cas, car la sottise des gens qui admirent sans comprendre, parce que c'est de bon ton, est moindre quand la mode les porte à applaudir Franck et Bach.

Pour en finir, on joue l'ouverture de *Tannhœuser* au Châtelet, au Cirque d'Eté, à l'Opéra, — et en plein air, quand il fait beau, les musiques militaires n'épargnant plus Wagner qui avait longtemps bénéficié d'un patriotisme bien compris.

Mais à défaut de nouveauté, M. Colonne cede son pupitre à M. Felix Mottl. Mme Mottl vient chanter. Ce Festival a réhabilité Wagner, que les musiciens de l'Opéra traitent sans respect.

Au Cirque d'Eté, les fragments de la *Walkyrie* ont beaucoup de succès. Comment expliquer les sifflets qui se sont heurtés aux *bis*, après une très bonne exécution des *Murmures de la Forêt ?* J'ai pensé que les siffleurs étaient impatients d'entendre les *Deux danses hongroises* (toujours les mêmes) de Brahms. On les acclame. Ce sont les mêmes transports que provoquait naguere la *Chevauchée des Walkyries*, le Chœur des Fileuses du *Vaisseau-Fantôme* ou le Prélude de *Parsifal*. Le goût est faussé : le *Beau Danube bleu* prend une éclatante revanche et le public des concerts, comme la princesse de Chimay, aime la musique des tziganes.

Pourtant, ce même public a voulu entendre deux fois de suite la Symphonie extraite de la *Nuit de Noël* de Bach, si pure, si nette et fraîche, simple, et qui se développe dans un mouvement de grâce naturelle. Du Bach ou du Brahms — est-ce la lointaine ressemblance de ces noms ? — ça lui est égal, il aime ceci et cela et paraît également ému. Il n'y a pas à conclure. D'ailleurs, cette question résolue ou non, quelle réponse ferais-je à celle ci : après l'*Air de la Fête d'Alexandre* de Haendel, à qui s'adressaient les applaudissements ? à l'œuvre qui est vraiment insignifiante, à M. Niclaou qui« d'origine grecque, par ses père et mère » et « né à Alexandrie, » chante avec honnêteté et prononce en brave-Auvergnat :

Achitez vos cherpents
Frémichants et chifflants !

M. Boëllmann, « organiste et compositeur français, né en Alsace », c'est-à-dire deux fois sympathique, — M. Boëllmann a fait entendre au Cirque une *Fantaisie dialoguée* pour orgue et orchestre. La « fantaisie » est ce qui manque le plus à cette composition. Elle a des qualités architecturales que son titre ne faisait pas prévoir : le thème exprimé par l'ensemble orchestral et l'orgue, dont les masses sont heureusement équilibrées, semble préparer le récit de quelque héroïde éclatante; tout à coup le musicien abandonne son sujet, l'orchestre se fond et le thème reparaît, timide et intime, à l'orgue. Peut-être la fantaisie consiste-t-elle dans cette alternance? Mais au troisième chassé-croisé on s'y est habitué. Et l'habitude et la fantaisie ne sauraient s'accommoder l'une de l'autre...

Je voudrais parler des *Djinns* de César Franck, une de ses compositions caractéristiques, romantique sans les exagérations qu'on trouve, par exemple, dans le *Chasseur maudit*, et aussi satisfaisante que les *Eolides*... Qu'il me suffise, cette fois, de rendre hommage au talent de Mme Henri Jossic.

M. Paul Dukas a ouvert la saison des Concerts de l'Opéra. La critique tout entière doit être satisfaite; c'est un critique en personne que la Direction de l'Opéra lui donne à dévorer, pour commencer. M. Dukas écrit sur la musique des articles savants et clairvoyants. La Symphonie qu'il a fait jouer est une production de critique. C'est comme un long pensum que l'auteur se serait infligé pour prouver aux musiciens dont il décortique les produits que, critique, il ne craint pas de montrer à ceux qu'il juge ce dont il est capable. Et je crois bien qu'on ne relèverait pas la moindre incorrection dans cette interminable Symphonie. Mais un exemple de grammaire doit être bref. M. Dukas a tenu à montrer toute sa science, au risque d'être sec. Il est plus encore, car cette Symphonie semble si bien faite qu'elle prépare, d'un bout à l'autre de chaque partie, l'arrivée de quelque chose qui serait moins bien fait peut-être, mais mieux tout de même parce qu'inspiré, — et ce quelque chose n'arrive jamais. La lumière manque à cette partition compacte. La première partie s'achève par un *accelerando* qui fait une heureuse diversion et emprunte à un changement subit du rythme un caractère vraiment personnel. L'*Andante* (2e partie) rappelle vaguement, dans la manière de traiter les instruments à corde, le Prélude de *Tristan*, comme dans l'*Allegro* final la distribution prodigue des cuivres rappelle le Bruneau du *Requiem*. — Après tout, je me trompe peut-être : si je venais, sans m'en douter, de parler d'un chef-d'œuvre?

On a tout intérêt à parler des morts. La postérité fait son choix et ils ont dit tout ce qu'ils devaient. Aussi ne vais-je pas motiver mon admiration pour les fragments du *Paris et*

Hélène de Glück qui ont été exécutés à l'Opéra. Elle a pu provenir du charme qu'exerce la musique sans cuivres. Sa grâcee est analogue à la délicatesse des anciens portraits au pastel, où le sourire plus mystérieux paraît imperceptiblement mobile. — Mme Rose Caron est une admirable artiste. C'est l'éloge le plus concis, le plus complet et le moins exagéré que je sache. Autrement, je devrais parler de sa robe et m'en prendre à son couturier. Près de Mme Rose Caron, si Mlle Adams brillait faiblement, Mlle Beauvais a montré qu'elle emploie avec facilité sa voix étendue et bien timbrée.

M. Delmas a remporté un grand succès, et le plus mérité, dans le *Méphistophélès* de Boïto. Le librettiste ordinaire de Verdi serait un nègre d'ingratitude s'il ne se souvenait pas des formules d'*Aïda*, quant à son tour il se fait compositeur. Pour qui aime le clinquant et supporte l'emphase, le prologue du *Mefistofele* de Arrigo Boïto est un chef-d'œuvre. En l'écoutant l'autre jour, je prévoyais les orgues de Barbarie futurs...

Mais, l'excellente idée de clore ce concert par le divertissement de *Don Juan*. Voilà de la musique, de la vraie et de l'exquise, gracieuse et jeune éternellement, quand Mozart n'est pas trop défiguré ou s'il est fidèlement pastiché.

Ce ballet est un des plus réussis qu'on ait montés à l'Opéra. J'ignore si j'ai préféré l'esprit de Mlle Hirsch, l'espièglerie de Mlle Désiré ou la grâce de Mlles Chabot et Lobstein. Toutes dansaient comme pour Don Juan lui-même, jusqu'à Mlle Vangœthen (quel beau nom !) et certaine petite Chinoise à bandeaux qui copie Mlle Cléo de Mérode.

CHARLES-HENRY-HIRSCH.

ART

Il y a au musée du Louvre un étrange petit jeu en vogue parmi les conservateurs : à peine une salle est-elle arrangée selon un semblant de logique un peu louable, qu'on la défait pour adopter une nouvelle classification. Depuis peu, les salles des dessins avaient été distribuées convenablement ; on voyait, par exemple, réunis au même endroit, la plupart des dessins allemands. Qu'on se rassure, il n'en est plus ainsi, ces dessins sont relégués à présent dans une sorte d'antichambre étroite et mal éclairée qui précède la collection His de la Salle. Par contre, dans la salle 8, où ils étaient, on a exposé provisoirement un certain nombre de dessins flamands retirés, pour cela seulement, de la salle 5, auxquels on a adjoint quelques inconnus, sans grand intérêt. Cela forme ce qui s'intitule, avec emphase, *l'Exposition temporaire de dessins flamands et hollandais* (XVe *et* XVIe *siècles).*

Des portraits par des anonymes, avec cette même sûreté lourde du dessin flamand vive à saisir la caractéristique des visages, y insistant avec trop de joie, tout un art de croquis en somme rapides, expressifs, minutieux, une prédilection pour les verrues et pour les tumeurs. Parfois le faire de ces portraitistes va s'alanguissant aux visages pâles des femmes émaciées, et l'on s'étonne à ces têtes étranges de songe et de mystère à la fois, et si bourgeoises ! des flamandes du xve siècle.

Jerôme Bosch (1460-1516), qu'on ne peut connaître dans toute la démence de ses imaginations démoniaques qu'à Madrid, à Bruxelles ou à Vienne, est représenté par une série de croquis alertes où des saints auréolés coudoient de monstrueux moines, les créatures grotesques qu'il compose en combinant les formes des bêtes et des choses terrifiantes, hyènes affreuses érigeant des mâchoires en dents de scies, etc... etc... Plus pondéré dans ses visions infernales, Pierre Breughel le Vieux détourne simplement de leur usage habituel les objets trivials pour en faire les instruments de sabbats grossiers et des fêtes infernales, mais en même temps il rêve des paysages mouvementés et à qui donne leur sens vrai la violence intrépide des vents ou un ciel tourmenté.

Il n'y a pas à insister sur quelques compositions connues, non plus que sur la superbe et austère tête d'étude par Memling pour le *Saint-Christophe* de l'Académie de Bruges, ou sur le portrait d'homme un peu grave, un peu ironique, par Lucas de Leyde, assez voisin de celui que l'on a vu dans la collection His de la Salle.

Je ne saurais m'empêcher de m'arrêter devant la Vierge de Roger Van der Weyden, adorablement blonde, pure et délicate, au profil d'un contour vraiment suave de cette suavité que sut peindre Vinci, aux yeux alanguis et pensifs, aux cheveux, oh ! ces cheveux : molle, caressante vague de candeurs embaumées inondant le col infléchi, délicieux. A qui ne connaît de ce peintre merveilleux que les tableaux un peu secs de Paris (mais est-il vraiment de Van der Weyden ?) de Francfort même, d'Anvers et de Munich, quel désir ce simple croquis inspire de s'éblouir à ses chefs-d'œuvre de Beaune ou de Madrid !

Des dessins décoratifs de Van Orley courant en longue frise tout autour de la salle, sous les cartons emphatiques très beaux de Le Brun, sont peut-être le prétexte vrai de cette exposition superflue. Attendons à y voir successivement groupés les *Quattrocentisti* florentins, les français prodigieux du XVIIIe siècle, que sais-je encore ! comme si l'on ne pouvait tranquillement les aller admirer où ils sont d'habitude, ce qui permettrait aux conservateurs du Louvre de se livrer à des besognes plus nécessaires.

— Chez Le Barc de Boutteville, *treizième exposition des peintres impressionnistes et symbolistes*, ou le triomphe de formules renouvelées récemment sur les formules abolies. Formules contre formules, rendez nous Ingres, plutôt, si vous n'êtes Degas ni Monet.

— M. Francis Auburtin, qui expose à la Bodinière une quarantaine de toiles, études, paysages, portraits... est un artiste heureux. Sans révolte et sans recherche vaines, tranquillement il promène la sérénité de ses rêves clairs en des coins d'une nature apaisée, le long des mers de Bretagne ou de Provence d'où surgissent parfois, formes indécises, les blancs corps tout fleuris des nymphes anciennes et toutes jeunes parmi leurs chevelures fondues aux ombres des rochers.

— Galerie Mancini, rue Taitbout, M. Le Sidaner nous montre le songe argenté de crépuscules parmi les plaines et l'isolement vieilli, où frissonne parfois tremblante à quelque vitre, une lumière peureuse ; puis c'est la promenade, le long des rives de quelque soir, de lentes jeunes filles qui se confient de légers secrets, ou tout le mystère de vitraux qui s'illuminent parmi la ténèbre d'une vieille église rustique, et tout cela est un murmure charmant, paisible, de voix vespérales.

Memento. — Chez Durand Ruel, la Poésie des champs, la Poésie dramatique, la Poésie épique, par Puvis de Chavannes ; — exposition des Artistes franc-comtois ; (autour de Courbet et ses paysages de plomb, se sont groupés trente peintres : Pointelin, Dagnan-Bouveret, Français, Gérôme en sont, et cela n'a pas plus d'intérêt que les quatre sculpteurs qui se sont joints à eux.) — Voir, chez les marchands, le troublant et le volontaire Puvis de Chavannes par Carrière. —

André Fontainas.

ECHOS

Une Protestation. — Le Bout de l'an de Paul Verlaine. — Le Monument de Paul Verlaine. — Une Lettre de M. Gabriel Soulages. — Le Théâtre de l'Œuvre et les auteurs français. — Ordination de M. Louis Le Cardonnel. — Le Tombeau d'Ephraïm Mikhaël. — *L'Ymagier*.

Une Protestation.

Mon cher Vallette,

— Peut-être avez-vous lu dans les numéros de *La Plume* les attaques de M. Retté, puis de M. Louis de Saint-Jacques contre M. Mallarmé. Nous n'aurions pas répondu plus aux secondes qu'aux premières si M. Louis de Saint-Jacques ne feignait à présent de prendre notre silence pour un acquiescement.

La protestation devient donc utile. Il est bon que M. Retté comprenne que si personne ou presque personne ne lui répondait, ce n'était point par indifférence, mais par simple sentiment de décence devant d'indécentes attaques.

M. Retté ayant bien voulu témoigner naguère pour ma personne quelque sympathie et pour mes écrits quelque estime, je me sens à l'aise pour parler; d'autre part, quelques jeunes revues et quelques critiques ayant reconnu dans les écrits de M. Retté parfois même du génie, c'est à lui plutôt qu'à M. Louis de Saint-Jacques, en qui l'on ne saurait trouver jusqu'à présent qu'une sommaire brutalité, que mon indignation s'adresse.

Je ne reproche pas à M. Retté son incompréhension, mais ses insultes à quelqu'un qui mérite *au moins* l'estime de ceux qui ne savent pas l'admirer. Ici, toute littérature est absolument mise de côté ; ces Messieurs ne s'en occupent pas ; ils avouent d'ailleurs franchement qu'ils ont surtout le désir de se battre — ou plutôt de battre, « d'assommer », sinon ils ne s'attaqueraient pas, je suppose, précisément à quelqu'un qui n'a jamais riposté.

Il n'y a pas bien longtemps, *La Plume* s'amusait à proclamer M. Mallarmé « prince des poètes »; je pense que M. Mallarmé ne s'en est pas beaucoup plus inquiété que de s'y entendre à présent appeler « Tête de Turc » par M. de Saint-Jacques. Mais il peut arriver que beaucoup d'autres chroniqueurs pensent triompher et viennent crier à sa suite que M. Mallarmé, faux dieu d'un jour, est brusquement abandonné par tous les siens — cela parce que ceux qui l'admirent n'ont pas les mœurs un peu bruyantes et triviales de ses détracteurs et qu'ils sont plus soucieux de littérature et d'art que de journalisme et de pugilat. Voilà, Monsieur, ce qui me fait vous prier d'insérer cette lettre... Et moi-même, si je descends sur le « terrain de la polémique », croyez bien qu'il a fallu pour m'y pousser toute l'indignation que m'a causée l'indécence de *La Plume*.

André Gide.

Mon cher Vallette,

Je m'associe entièrement aux sentiments exprimés par mon ami André Gide.

Paul Valéry.

J'approuve sans restriction les pensées et les termes de la lettre d'André Gide.

Marcel Schwob.

Mon cher Gide,

Je m'associe aux termes de votre lettre pour réprouver le systeme d'injures employé par M. Retté.

Paul Fort.

A l'occasion de cette affaire, nous recevons de M. Emile Verhaeren une lettre dont nous sommes heureux de pouvoir citer, avec son autorisation, ce passage :

« Quoique ami de Retté — je lui dédicaçais, et continue à lui dédicacer fort sympathiquement tous mes livres — et souvent son admirateur et « approuveur », je me sépare très nettement de lui dans ses agressions actuelles.

» Quant à Mallarmé, tout en me séparant de lui sur mainte et mainte question d'art et tout en préférant à ses vers actuels le *Cygne*, le *Pitre*, le *Tombeau de Poë* et tant d'autres poèmes et sonnets suprêmes, je le considère comme le plus haut et le plus noble poète qui se dresse, a cette heure, au-dessus de nous. Il a écrit les plus beaux vers réguliers de notre langue et je me sens vis-à-vis de lui humble à jamais.

» Emile Verhaeren. »

§

Le Bout de l'an de Paul Verlaine. — Le 15 janvier a été célébré à l'église Sainte-Clotilde, par M. l'abbé Mugnier, premier vicaire, devant une tres nombreuse assistance, une messe anniversaire pour le repos de l'âme de Paul Verlaine. Puis des couronnes et des fleurs ont été portées sur la tombe du poète, au cimetière des Batignolles, et MM. Stéphane Mallarmé, Edmond Lepelletier, Paul Tissier au nom de l'Association Générale des Etudiants, ont prononcé des allocutions ; MM. Maurice du Plessys, Ernest Raynaud et Louis Le Dauphin ont dit des poèmes.

Mme Jeanne Jacquemin, loin de Paris, avait envoyé des fleurs : M. Stéphane Mallarmé lui adressa la lettre suivante :

« Chère Madame,

» Je ressens un grand plaisir que le comité pour Verlaine m'ait prié unanimement de vous remercier et de dire notre admiration devant le jardin cueilli tout entier qui vous représentait par la profusion de fleurs : elles luttaient, de toute leur chaleur vivante, contre une journée de froid morne, et, avec quelques jolis sentiments répandus, fêtaient précieusement le poète.

» Je hasarde un souhait pour avoir une occasion de vous presser la main.

» Agréez mon très fervent hommage.

» Stéphane Mallarmé. »

§

Le Monument de Paul Verlaine. — Nous avons reçu la lettre suivante :

« Au lendemain du bout de l'an de Paul Verlaine, cérémonie qui a consacré d'une façon tout ensemble si touchante et si magnifique la gloire du Poète et la fidélité de

ses admirateurs, le *Comité pour l'érection à Paris du monument de Paul Verlaine* croit devoir à ces derniers d'assembler leurs noms dans un nouvel hommage.

» Le Comité se flatte de l'espoir que les amis et les admirateurs de Paul Verlaine tiendront à honneur de se faire inscrire, dès le présent avis, sur la première liste de la souscription publique qui sera ouverte au commencement de Février, dans la Presse quotidienne et périodique.

» Cette liste contiendra intégralement les noms des souscripteurs qui se seront fait connaître avant l'époque susdite. »

§

Une Lettre de M. Gabriel Soulages.

Monsieur le Directeur,

Ce n'est pas sans un plaisir extrême que j'ai vu, dans le dernier numéro du *Mercure*, combien MM. de Régnier et de Souza veulent bien prêter d'attention à ma jeune *Revue Sentimentale* et aux faibles œuvres que j'y écris. Pour ce qui est de l'estime où me tient le premier de ces poètes, vous comprenez sans doute le peu de cas que j'en puis faire, après la façon toute spéciale dont je l'ai, moi-même, apprécié récemment. C'est la réponse du berger à la bergère, et le ton sur lequel elle est formulée n'est point pour me désillusionner sur la portée de mes efforts. Quant aux pages que me consacre si « gracieusement » M. Robert de Souza, elles sont pour moi d'une importance plus particulière.

Je ne sais, monsieur, s'il est encore possible de se comprendre entre générations dont la destinée diffère si complètement, et ce n'est peut-être pas ma moindre vanité que de tenir à m'expliquer ici. Je voudrais cependant que l'on sût ce qu'il y a de fatal dans nos âmes et combien notre orgueil, innocent et majestueux, est, comme les éléments, la palpitation de la Vie, au-dessus des hommes.

Car il y a en nous bien peu de nous-mêmes. La Volonté des Destins déroulera nos existences comme des cataclysmes. Dans la magnificence des choses, nous nous sommes levés, avec la gloire et l'inconscience des Etés. Et ce n'est pas notre œuvre que nous prophétisons, ce sont les forces et les beautés que le sein du Monde a répandues sur l'adolescence de nos fronts. Nous portons le fardeau de sa puissance et de son amour, et rien en nous n'a de raisons humaines.

Nous sommes venus, dans le même temps, Maurice Magre, Signoret, Le Blond, Saint-Georges de Bouhélier..., au lever des âges joyeux, porter la jeunesse inconsciente de la Vie. C'est elle seule qui est sur nos lèvres et dans notre cœur. Il n'y a pas d'esprit qui puisse la juger.

Recevez, etc.

GABRIEL SOULAGES.

§

Le Théâtre de l'Œuvre et les auteurs français. — Simple remarque. Certains critiques, mécontents peut-être du succès des représentations de l'Œuvre et ne pouvant traiter en quantités négligeables les pièces d'Ibsen ou de Bjoernson que monte M. Lugné-Poe, se lamentent régulièrement de cette invasion étrangère et regrettent de ne pas voir sur la scène de l'Œuvre des auteurs français. Comment donc se fait-il que chaque fois que l'Œuvre joue une pièce d'auteur français, ces mêmes critiques ne se donnent même pas la peine d'en parler?

§

Ordination de M. Louis Le Cardonnel. — M. Louis Le Cardonnel, qui a passé plusieurs années au séminaire français de Rome, vient de recevoir l'ordination sacerdotale au grand-séminaire de Romans et d'être nommé vicaire à Saint-Donat (Drôme).

§

Le Tombeau D'Éphraïm Mikhaël. — Les poèmes formant le Tombeau d'Éphraïm Mikhaël paraissent en tête de *Briséis*, drame en trois actes d'Ephraïm Mikhaël et de Catulle Mendès, musique (1 acte) d'Emmanuel Chabrier, avec une dédicace de Catulle Mendès à ses collaborateurs morts, et des lettres de MM. de Bréville, Alfred Bruneau, Ernest Chausson, Paul et Lucien Hillemacher, Vincent d'Indy, Charles Lamoureux, Xavier Leroux, André Messager, Félix Mottl (Enoch et Cie, éditeurs, 27 boulevard des Italiens).

§

L'Ymagier (N° VIII) vient de paraître : *Aucassin et Nicolette*, chantefable du XIIIe siècle, mise en français moderne ; — *La Bannière de Montaigu*, image populaire flamande ; — 14 bois anciens ; — *Les Pendus*, bois original de G. d'Espagnat ; — *Sainte Poupée*, bois en couleur, par R. Gheym (dans les éditions de luxe) ; Titre, table, couverture (pour les abonnés). — Ce fascicule complète le tome II, également en vente, au prix de 14 francs.

MERCVRE.

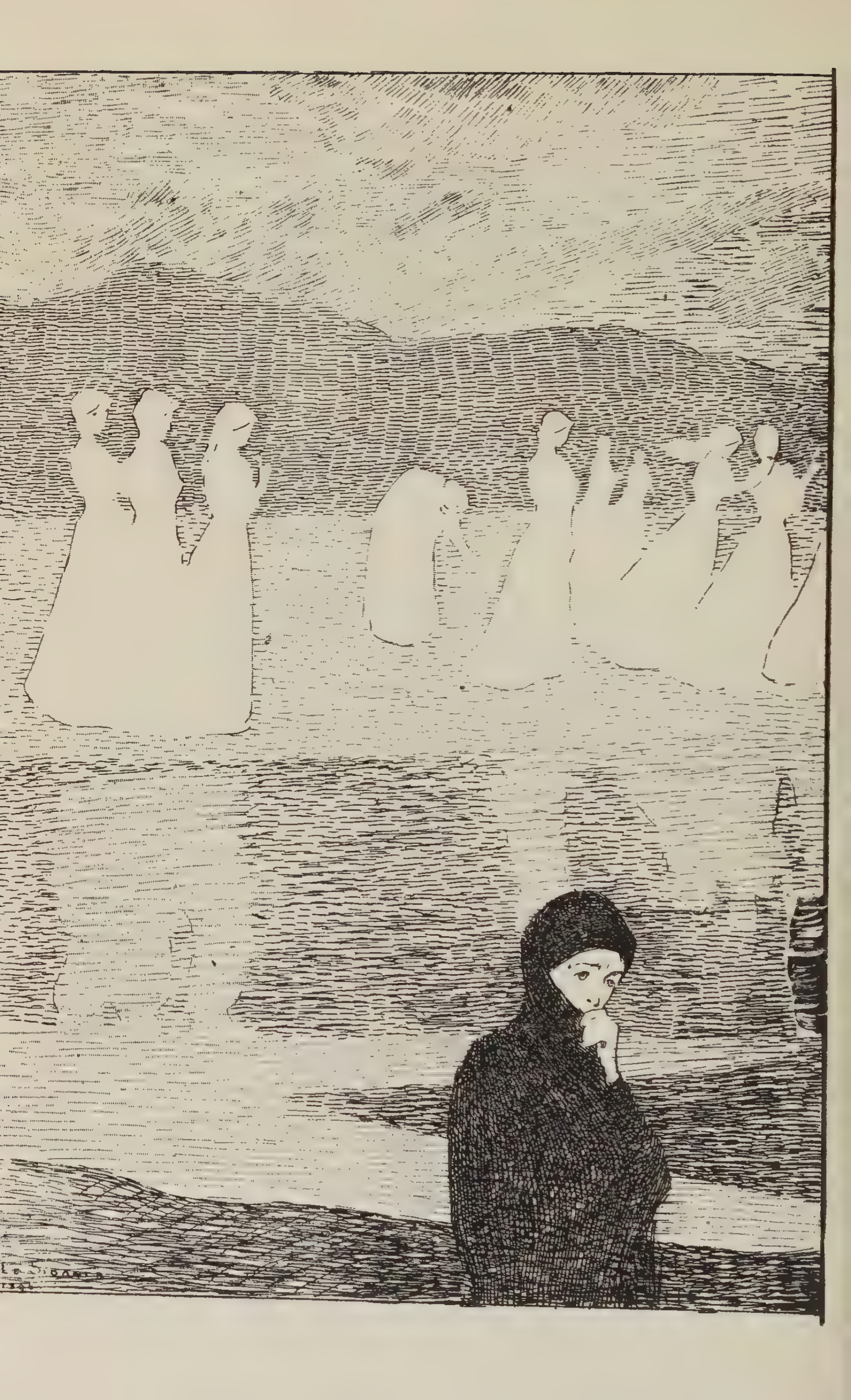
Le Gérant : A. VALLETTE.

Paris. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE, Lucien Marpon. 17, rue Friant.
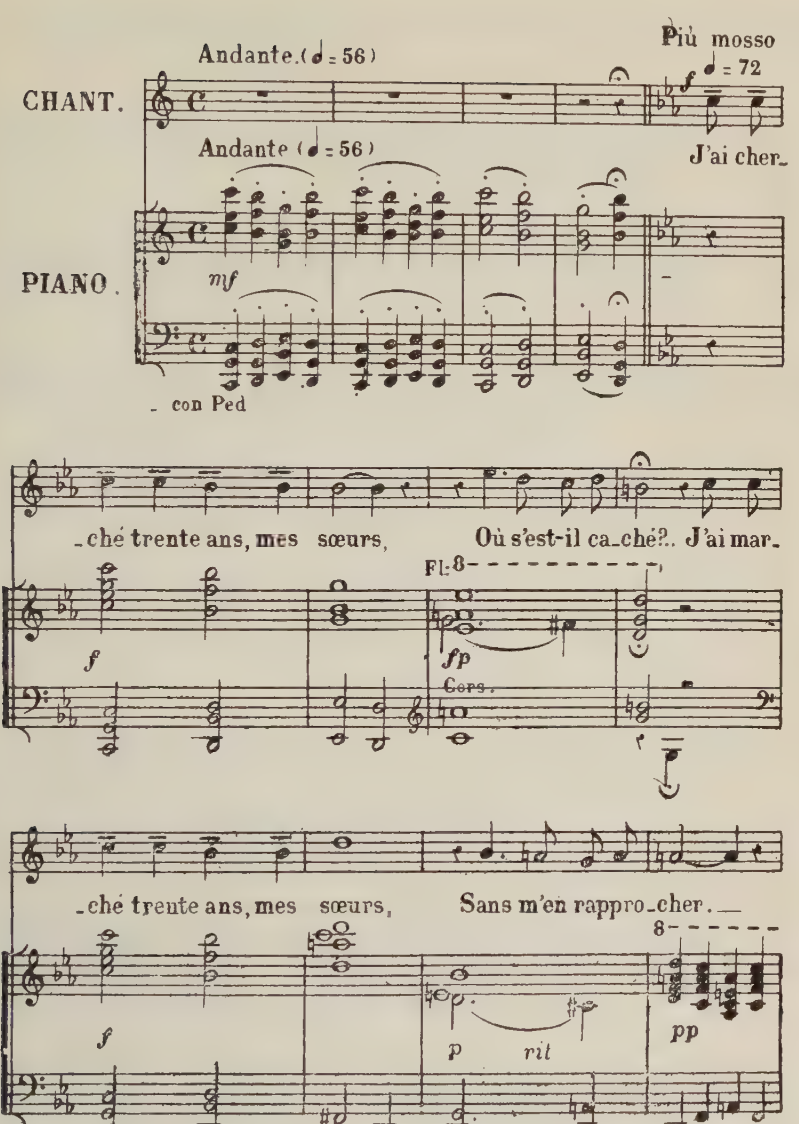
J'AI CHERCHÉ TRENTE ANS, MES SŒURS...

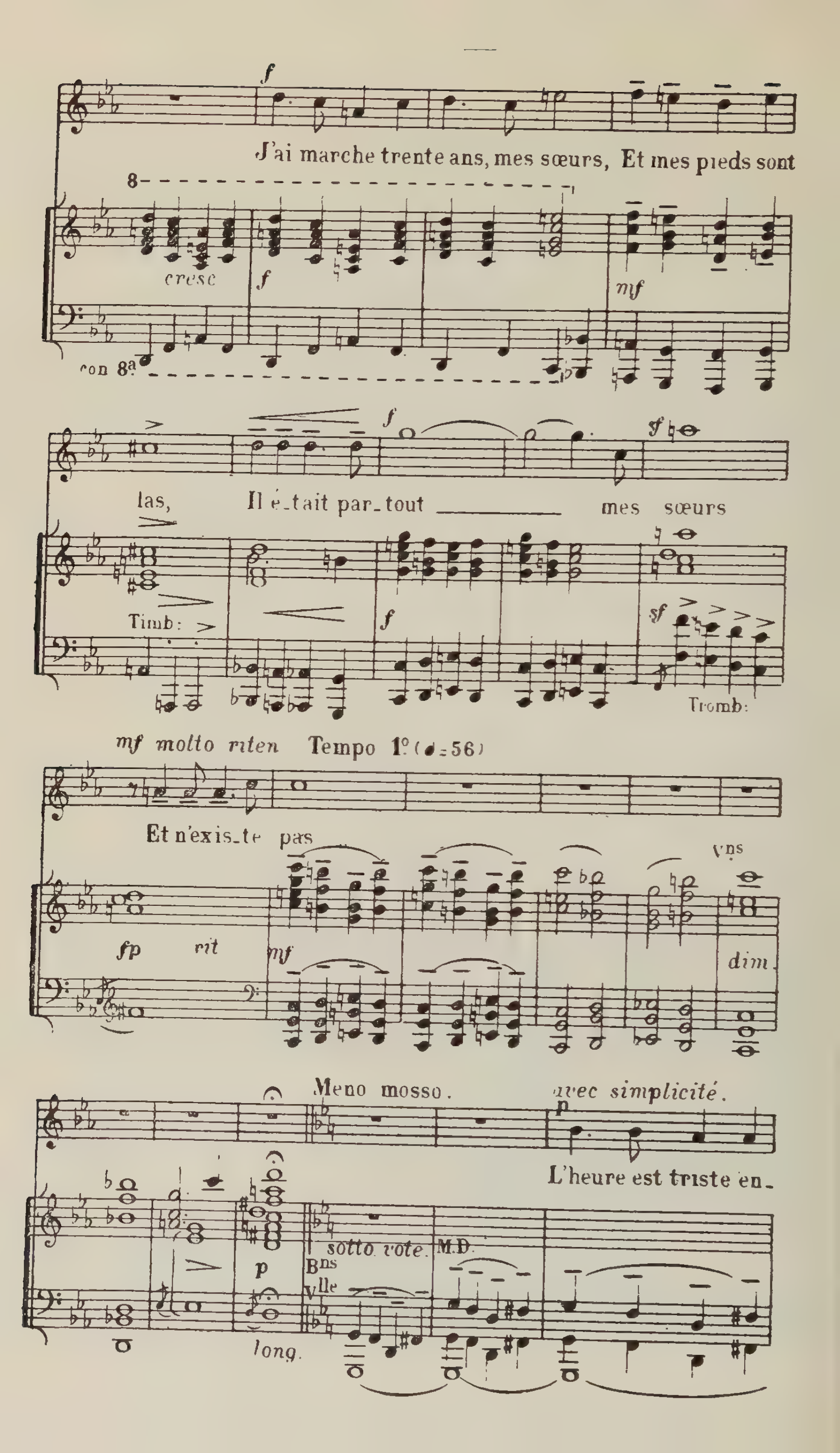
Poème de MAURICE MAETERLINCK,
Musique de GABRIEL FABRE.

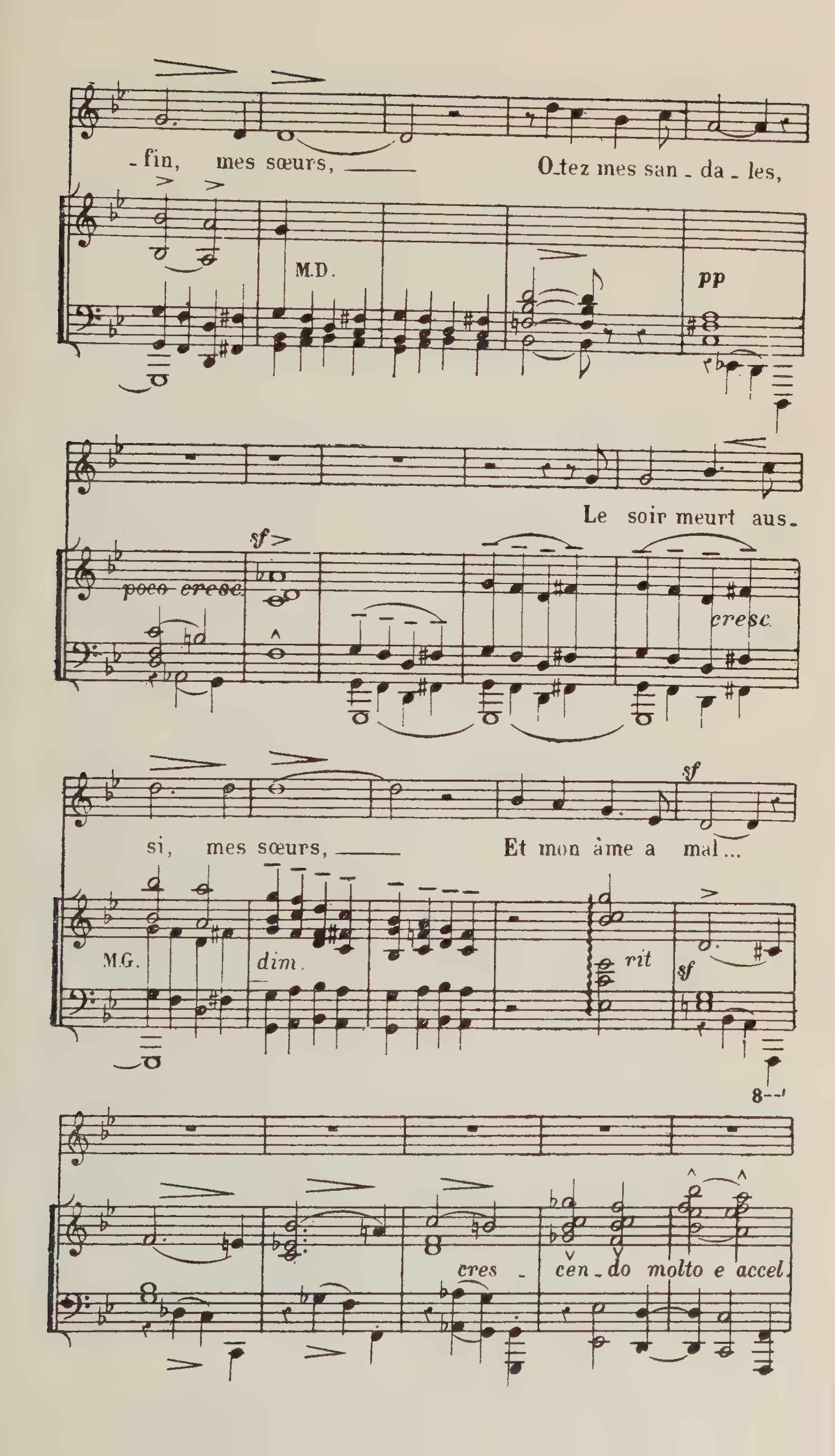
Dessin inédit de LE SIDANER.



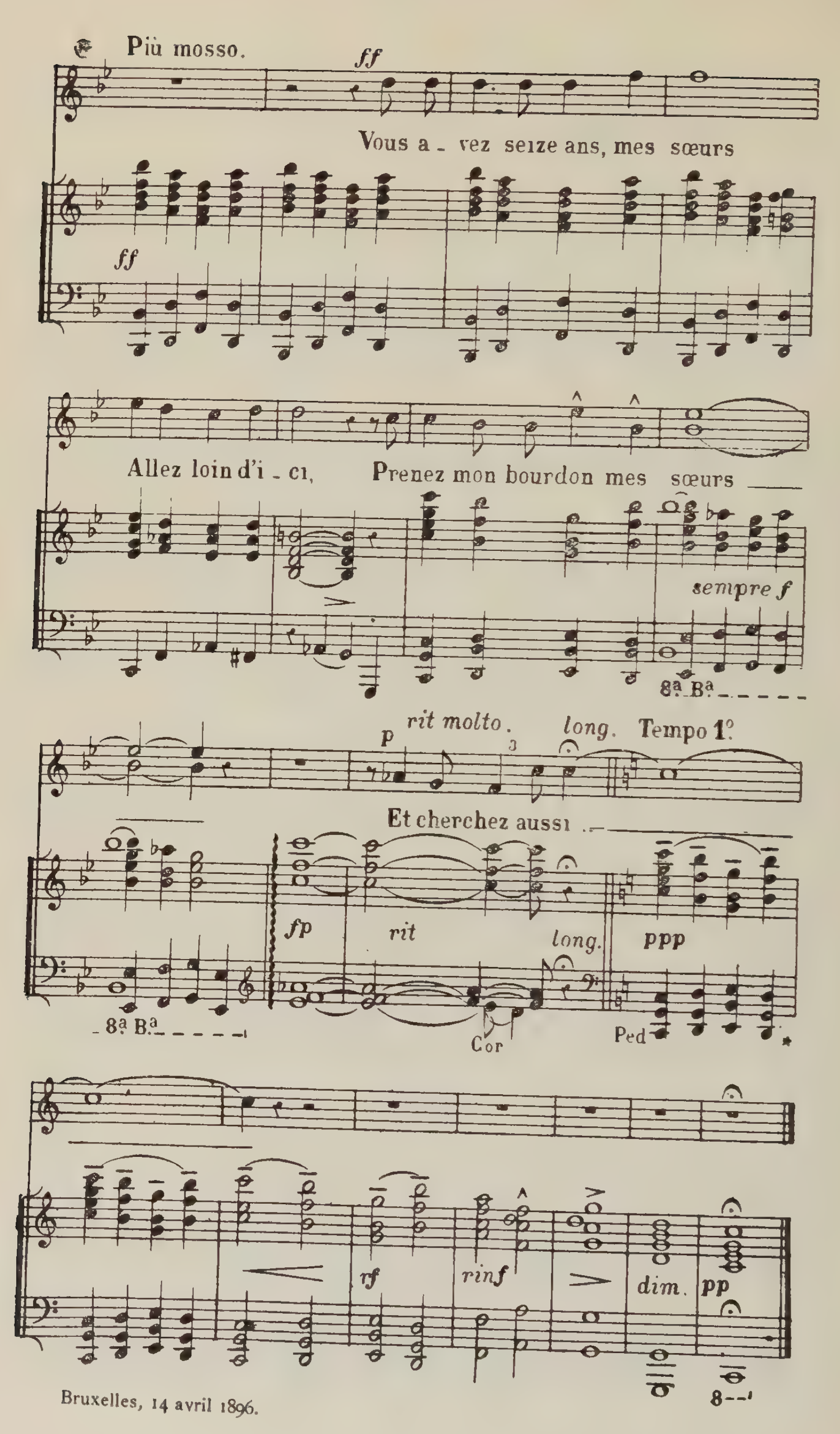
A STEPHANE MALLARME




J'ai marche trente ans, mes sœurs, Et mes pieds sont
cresc
con 8a
las, Il é_tait par_tout mes sœurs
Timb:
Tromb:
molto riten Tempo 1º (♩=56)
Et n'exis_te pas
fp rit
dim
Meno mosso. avec simplicité.
L'heure est triste en_
sotto voce. M.D.
Bns
Vlle
long.



-fin, mes sœurs,
O-tez mes san-da-les,
M.D.
pp
Le soir meurt aus-
poco cresc
sf
cresc.
si, mes sœurs,
Et mon âme a mal...
sf
M.G.
dim.
rit
sf
8
cres-cen-do molto e accel.



Bruxelles, 14 avril 1896.

GABRIEL FABRE.

GUNNAR HEIBERG

—

Le caractère du mouvement littéraire norvégien dont Henrik Ibsen et Bjœrnstjerne Bjœrnson sont les principaux représentants a une cause politique et sociale. En 1814, la Norvège, de province danoise qu'elle était, fut émancipée et organisée en démocratie absolue. De là l'essor de liberté et de fierté nationale qui eut pour expression artistique l'exubérance du grand poète Wergeland. Cet essor ne se détendit pas, comme cela arrive d'ordinaire, une fois le but atteint. C'est qu'il n'était atteint qu'à demi. De droit, la Norvège et la Suède, réunies sous un même sceptre, étaient placées sur un pied d'égalité. De fait, l'aristocratique Suède était plus riche, plus peuplée, plus puissante, et, vis-à-vis du monde, Stockholm, la Venise du Nord, où résidait le roi, était la vraie capitale de l'Union. Christiania n'était alors qu'un grand village. Il y avait là un élément d'âpre émulation, un stimulant d'autant plus vif que l'esprit suédois, formé par de vieilles traditions, était antipathique à l'ingénuité primitive de l'âme norvégienne. Les cerveaux continuaient à fermenter. Cet état de fermentation produisit, en art, la témérité presque enfantine d'un Bjœrnson, l'énergie sombre et concentrée d'un Ibsen.

Cependant la jeune nation n'exprimait sa force qu'en pensées, en paroles, en œuvres d'art. L'expansion rêvée de toutes les énergies nationales qui devaient assurer à la Norvège une belle place au soleil et l'égalité effective au sein de l'Union, cette expansion ne se produisait pas, elle ne s'est pas encore produite. La nature des choses et peut-être le caractère national semblent s'y opposer. C'est, entre les deux peuples frères, la

rivalité d'Athènes et de Sparte, une Sparte, il est vrai, qui pense, qui chante, qui donne au monde de grands artistes, mais qui, à l'intérieur, paraît livrée aux petits sentiments, aux petites gens et aux petites choses qu'engendre l'esprit de clocher et l'esprit de routine, l'étroitesse piétiste des pensées et le rigorisme hypocrite des mœurs.

Ainsi l'âme nationale, représentée par les poètes, les artistes et la jeunesse capable d'entraînement, se trouve emprisonnée dans un corps social dont l'inertie arrête ses élans. Et, si elle provoque parfois des enthousiasmes dans les masses, ces enthousiasmes ne durent qu'un jour et n'aboutissent à rien. Dans de telles conditions, la combativité des cerveaux productifs s'exacerbe, prend un caractère impatient, fébrile, haineux. Et cette haine s'exaspère contre tout ce qui étouffe les ambitions, détruit les courages, stérilise l'effort intellectuel, c'est-à-dire contre la société, ses représentants autorisés, ses lois et sa morale. Puis, à mesure que cette haine se reconnaît impuissante, elle se change en énervement, en dépit, en sarcasmes à sa propre adresse et à l'adresse de ceux qui l'excitent sans pouvoir la satisfaire.

Voilà l'état d'esprit d'une nouvelle génération, venue après l'apostolat poétique de Bjœrnson et les dramatiques révoltes d'Ibsen. Elle voit que rien ne s'est accompli, que rien ne se fait et, aux deux esprits qui dominent la vie imaginative de leur pays, elle dit, sans égard au respect : « Des « mots, des mots ! Agissez, marchez en avant et « nous vous suivrons. Grimpez à la tour que « vous avez bâtie et couronnez l'édifice. » C'est cet état d'esprit qu'Ibsen nous a représenté dans *Solness le Constructeur*. Il nous a dit aussi comment la jeunesse, tout en sachant qu'un poète à l'action est pris de vertige et se casse immanquablement le cou, l'y pousse quand même, soit par envie, comme cet impuissant Ragnar, soit par folle exaltation, comme cette illuminée, sublime, enfantine et satanique de Hilde.

Quoi qu'il en soit, le mouvement dont je parle

et qui, consciemment ou inconsciemment, s'associe au nihilisme slave et à l'anarchisme latin, est personnifié, en Norvège, par les deux figures représentatives de Knut Hamsun et de Gunnar Heiberg. Le premier est déjà connu en France. Il est temps de présenter le second, en choisissant pour cela celle de ses œuvres qui, non seulement est la mieux inspirée au point de vue de l'art, mais, en outre, résume symboliquement la situation d'où elle est issue et dont je viens de parler.

Le *Balcon* dramatise, en effet, le triomphe de l'homme d'action sur l'idéologue. Mais — et c'est là une révélation de ce qui, dans l'âme du poète, se cache sous ses théories apparentes — ce triomphe se borne au monde des faits. Pour forcer son rival heureux à baisser la tête, l'homme de pensée n'a qu'à soulever un coin de voile et à lui faire apercevoir des vérités auxquelles l'autre n'avait guère eu le temps de songer. Il n'a qu'à lui montrer la misère de la vie, de ses luttes et de ses triomphes et la mort qui domine tout cela. Puis il tourne le dos à l'homme fort, à sa pauvre victoire et à celle qui en est l'objet, et il s'en va, après avoir jeté le pistolet qu'une effervescence momentanée lui avait mis à la main.

Cependant, à qui est le dernier mot dans cette aventure de chair et de pensée ? N'est-il pas à la femme qui, dans ses subites impulsions, tendres ou cruelles, généreuses ou traîtresses, n'obéit qu'à un puissant instinct, à la femme dont le vertige est fait de sang et de sens, et non d'ambitions ou d'idées, et qui, animal glorieux et superbe, n'a que mépris et que pitié pour tout ce qui n'appartient pas à son grand domaine d'amour, de beauté et de vie ? Elle ne tient à la pensée que si le penseur est beau, à l'action que si le héros est fort. Elle ne leur demande qu'une chose : c'est d'entrer chez elle par le balcon de la fantaisie, pour que son imagination s'enflamme et que l'alcove lui soit plus chaude. Quant au vieillard lubrique, ridicule et laid qui personnifie la société bourgeoise, qu'il ne s'aventure pas sur ce balcon ! Il le fera crouler

et se cassera les reins. Et ce sera bien fait. Julie, ainsi débarrassée de son mari, tombera à genoux et éclatera en actions de grâces. Strindberg lui aurait lancé ses anathèmes à la face. Heiberg a l'air de l'admirer et, certainement, il l'aime. Aussi est-ce contre lui-même que se sont déchaînées les colères et les excommunications des moralistes norvégiens, tandis que la jeunesse frondeuse l'applaudissait à tour de bras et que Henrik Ibsen ne dissimulait pas son admiration pour la nouvelle œuvre du jeune dramaturge.

Le tapage fut grand. On souleva la question des responsabilités. De Julie, on remonta à Hedda Gabler, sa sœur, à Hilde Wangel, sa petite cousine. On les condamna à leur tour, ainsi que le poète qui les avait créées. Enfin on profita de l'occasion pour censurer une fois de plus Georges Brandès, considéré comme l'inspirateur premier de toute cette dissolution. Ibsen haussa les épaules, Brandès répondit aux censures par des coups de lanières. Gunnar Heiberg écrivit le *Gros Lot*, un drame franchement anarchiste, où, à côté de scènes excellentes et de beaucoup de verve, il y a trop de confusion, trop de gros effets et trop d'enluminures.

Peut-être les colères des moralistes ne se fussent-elles pas déchaînées avec cette violence contre le *Balcon*, dont la conclusion méritait, jusqu'à un certain point, leur indulgence. Mais, trois ans auparavant, en 1889, Gunnar Heiberg avait débuté au théâtre avec le *Roi Midas*...

Le *Roi Midas* témoignait d'une singulière maturité chez le jeune homme qui l'avait écrit. C'est une pièce très bien faite, selon la formule de Scribe, de Barrière et d'Augier. Elle fut, si je ne me trompe, jouée d'abord à Copenhague, et les théâtres allemands s'empressèrent de l'accueillir. Ibsen avait, depuis une dizaine d'années déjà, inauguré sa nouvelle manière, simple, intense et suggestive. Mais le nouveau venu procédait plutôt de Bjœrnson, du Bjœrnson d'*Une Faillite*. C'était, comme on dit, un habile. Seulement cette habileté était dirigée contre celui-là même qui lui en avait donné

l'exemple. Bjœrnstjerne Bjœrnson rêvait à cette époque d'utiliser l'influence que sa haute situation littéraire, son immense popularité et le prestige de sa parole et de sa personne lui donnaient dans le nord pour y exercer une propagande sociale, une action personnelle et directe au profit de la pureté des mœurs. Il voulait que les relations privées, comme le système social tout entier, reposassent sur une base de franchise et de vérité. Cette agitation ne se compliquait d'aucune théorie religieuse. Au contraire, Bjœrnson, adepte déclaré du positivisme anglais, tenait à dégager sa morale de toute influence cléricale. Il n'avait pas encore écrit *Au-dessus des forces humaines*, mais il faisait déjà la guerre aux prêtres et visait à remplacer le pouvoir que, même dans une communauté protestante, ils ont sur les âmes et les consciences par celui d'éducateurs comme lui et ses adhérents.

Le système, activement mis en œuvre, fut combattu avec ardeur par les indépendants, les esprits impatients de toute pression, de tout joug et de toute autorité. Ils ne s'étaient pas insurgés contre les vieilles théocraties pour consentir à les voir remplacées par un clergé, une église laïques. Ibsen, dans le *Canard Sauvage*, voulut montrer à quoi pouvait aboutir le principe de Bjœrnson exercé sans discernement. Il fit plus, il démontra que la vérité absolue ne pouvait régner sur les hommes sans détruire leur bonheur, il établit la nécessité du *mensonge vital*. Gunnar Heiberg, dans le *Roi Midas*, reprit le même thème, sans l'entourer de poésie ni de symboles. Il fit une satire très crue qu'il finit par pousser au sombre et où, au lieu d'accuser les nouveaux apôtres d'erreur, il les accusa carrément d'hypocrisie. Certes, le plat et grossier Tartuffe qu'il représenta sur la scène ne rappelle nullement la figure fière et puissante du poète dont il prenait les théories à partie. Mais certains traits n'en parurent pas moins dirigés contre Bjœrnson lui-même, dont les amis protestèrent contre le *Roi Midas* comme contre un odieux pamphlet.

Pour nous qui sommes loin du théâtre de la lutte, nous ne saurions nous associer aux passions qu'elle soulève, pas plus que nous ne protestons contre elles. Peu nous importe qui a raison ou tort. D'un camp à l'autre, nous allons, contemplant et recueillant ce qui s'y fait de fort et de beau, ici le *Gant* de Bjœrnson ou les deux derniers romans de Jonas Lie, *Niobé* et *Quand le Soleil s'est couché*, là-bas *Hedda Gabler*, *Solness le Constructeur*, le *Balcon*.

Observons, pour achever le tableau de l'état intellectuel d'où toutes ces œuvres sont sorties, que, si Bjœrnson combat la vie d'instinct et la passion libre, si Jonas Lie se désole devant leur œuvre, si tous les deux les accusent de conduire au mensonge et à la destruction, les poètes, les romanciers, les dramaturges norvégiens qui se contentent de les exposer et les traitent en matière d'art, sans se préocuper d'idées de bien et de mal, ne les glorifient pas pour cela. Ils en représentent au contraire les tragiques effets, tout en attribuant à ces effets une valeur de beauté. C'est leur droit. Mais, je l'ai dit, les Norvégiens de la masse bourgeoise ne sont pas des Athéniens. Les uns crient au scandale, les autres jouissent du scandale et du scandale seulement. Puis tout s'apaise et rentre dans l'ordre, dans le vieil ordre détesté, combattu, raillé — et tout puissant. Des esprits comme ceux de Gunnar Heiberg et de Knut Hamsun s'en rendent amèrement compte. Aussi raillent-ils les piètres vanités et stigmatisent-ils les appétits sans scrupules d'une plèbe artistique et littéraire qui croit tenir le haut du pavé, parce qu'elle réussit à exploiter quelques candides philistins. Hamsun la flagelle dans son roman de *Terre Nouvelle*, Heiberg dans sa comédie des *Artistes*. Entre les deux, ce sont encore les philistins qui leur paraissent les plus intéressants. A moins, toutefois, que les philistins eux-mêmes ne se mettent à jouer à l'amour libre, qui, chez eux, devient un libertinage grossier et ridicule. Heiberg en lâche tout un essaim sur la scène dans le *Jardin de Gert*, œuvre incohérente, où l'unité

d'action est remplacée par une agitation désordonnée, par un jet de verve brutale et de tempérament fiévreux, œuvre d'impulsif, où l'on ne distingue nettement qu'une chose : la haine de l'auteur contre le milieu qu'il dépeint ou, plutôt, qui se dépeint lui-même, car Heiberg n'y cherche par aucun artifice à exprimer sa propre pensée. Ou plutôt, il n'y a pas là de pensée, il n'y a qu'une irrésistible nausée qui se devine sous un badinage quasi-hystérique.

Quelle étrange transformation l'art du jeune dramaturge a subie depuis le *Roi Midas*, si bien construit ! Quelle attraction violente, irrésistible d'un esprit ferme et systématique au début vers la production tumultueuse et chaotique ! Est-ce l'action des causes que j'ai exposées plus haut ? Est-ce la nature norvégienne, large et débraillée, qui reprend le dessus et rejette toute règle ? Rappelons avec Bjœrnson que les penseurs, les poètes, les artistes de Norvège sont presque tous fils de paysans. Leur malheur est de se voir condamnés à vivre et à agir au milieu d'une culture importée et mal venue qui leur est odieuse. Ceux-mêmes dont les origines font exception à la règle subissent le malaise général.

Ou bien encore est-ce, chez Gunnar Heiberg, l'inquiétude naturelle d'un talent qui cherche sa voie ? On ne la calmera pas par des observations. Ce calme serait mauvais, d'ailleurs. Une telle inquiétude est nécessaire et féconde. Déjà, par instants, l'effort se cristallise. Il nous donne le *Balcon*, si différent de ce que pouvait faire augurer le fourmillement étourdissant des autres pièces de Heiberg. Attendons de nouveau l'imprévu. Il se représentera sûrement et nous aurons alors une belle œuvre de plus à admirer et à faire connaître.

M. PROZOR.



LE BALCON

TROIS ACTES

—

PERSONNAGES

RESSMANN.
JULIE.
ABEL.
ANTONIO.
UN MÉDECIN.
UN DOMESTIQUE.

ACTE PREMIER

A l'aube, demi-ténèbres. Une chambre haute et spacieuse. Entrent ABEL et JULIE. On entrevoit la chambre à coucher, d'où ils viennent, éclairée d'un jour mat. JULIE est en peignoir long, souple et flottant. Ils s'avancent vers la porte du balcon, puis s'arrêtent.

ABEL

Adieu! Adieu!

Il embrasse JULIE et lui prend la tête dans ses deux mains.

Adieu!

JULIE, lui caressant lentement le bras.

Oui, je sais, il faut partir.

ABEL

Mon amour! Mon amour!

Lui baisant les yeux.

Adieu, mes yeux adorés, ne pleurez pas, je reviendrai ce soir. Adieu, mon adorable bouche, mes dents blanches! Ma petite oreille!

Il l'embrasse de plus en plus fort.

JULIE

Non. Non. Pars. Il va faire jour. Dans un instant, il rentrera.

Lui passant les bras autour du cou.

Je n'ai que toi au monde. Qu'il fait bon près de toi, quand tu es là, tout près. Et, dans un instant, tu seras

parti. Autour de moi le vide, le froid, le noir. Quand tu t'en vas, tout se décolore. Les chambres ne reprennent leur aspect que lorsque tu reviens. Le jour est si long. Je te cherche, je te cherche, et tu n'es pas là! Je t'aime!

ABEL

Ah! ne pouvoir être toujours près de toi!

JULIE, *écartant les portières de la porte menant au balcon.*

Va maintenant.

ABEL

Non, regarde!

On aperçoit la rivière. Il fait presque jour, mais le soleil n'est pas encore levé.

Regarde, Julie! A nous les premiers rayons de l'aube, Le jour va venir, et le monde s'éteindra devant nous. Regarde, Julie!

Il l'embrasse.

JULIE

Tu pars quand vient le jour.

ABEL

Pauvre Julie! Et il va rentrer, lui.

JULIE

Qu'importe!

ABEL

Qu'importe, dis-tu?

JULIE

Je ne le vois pas. Je ferme tout à clef. Ma petite oreille, mon grand cœur, ma raison.

ABEL

Ta petite raison.

JULIE

Ma grande raison. Je prends un sac et des cendres. Dans le sac j'enferme tout et je répands les cendres sur mon feu. Dans ces cendres je mets les perles noires que tu m'as données hier. Je les tiendrai dans ma main à l'heure où je mourrai.

ABEL

Julie, ne pouvoir venir chez toi ouvertement, chaque jour, ne pouvoir ouvertement être près de toi!

JULIE

Noussommes si bien ainsi, dans le mystère.

ABEL

Quoi? Tu n'aimerais pas mieux...?

JULIE

Je ne sais. L'un et l'autre. Grand jour et mystère. Mais le mystère est plus doux.

ABEL

Non, non!

JULIE

Non, dis-tu? Ecoute : hier soir, avant ta venue, j'en-

trai ici, les mains tendues. Les rayons de la lune me paraissaient chauds. Mais non, ce n'était que mon trouble. Puis le silence se fit. Chaque fois que je traversais un rayon de lune, je chuchotais : Abel, Abel, Abel, toujours plus haut, toujours plus haut. Puis tout haut : Abel. Alors, et la lune, et ton nom, et moi, tout cela ne fut plus qu'un grand mystère ignoré du monde.

ABEL

Et je te pris doucement pour te porter là-bas, sur la couverture verte. La lumière discrète de ta lampe tombait sur ton lilas en fleur et sur toi, sur ton corps délicieux, sur ton cou, sur tes seins, sur tes yeux, sur tes bras,... tes bras ! !

Ils s'asseyent et restent un instant immobiles. ABEL sourit.

JULIE

Quoi ?

ABEL

Je lis sur ton sein les mots que j'y ai écrits : je t'aime.

JULIE

Ecrit ? Avec quoi ?

ABEL

Avec une branche de lilas.

Ils restent silencieux, joue contre joue.

JULIE, bas.

Je voudrais être bien jolie.

ABEL, doucement.

Toi !

JULIE

Je t'aime tant.

Baissant encore la voix.

Pars. Il le faut. Oh ! que tu es fort. Je n'ai jamais pensé qu'un homme pût être beau. Pars. Quand tu t'en vas, il me semble que je vais mourir. La nuit et la lune et toi seuls pouvez fondre ce que le soleil et le jour ont glacé et durci. Je t'aime. Pars maintenant.

ABEL

Adieu. Donne-moi un sourire. Je le garderai jusqu'à ce que je te retrouve toi-même. Tu souris maintenant. Mais tu es grave là-bas. Tu te dépouilles de ton sourire, comme de tes vêtements souples et mous. Quand je te vois assise dans un coin de notre large couche, et que je vois tes petites veines bleues...

JULIE

Abel !

ABEL

Tu es grave et ton corps brûle des feux discrets d'une rose pâle et d'un flambeau nuptial. Et ta chasteté m'enivre. Tu es chaste car tu ne nies pas les joies que

tu éprouves. Et, si tu les niais, je les verrais briller aux mille facettes de tes yeux. Mais tu ne nies pas.

JULIE, cachant son visage contre la poitrine d'ABEL.

Abel !

ABEL

Tu avoues.

Il lui caresse les cheveux.

Ah! tes longs cheveux noirs!

JULIE

Abel!

ABEL

C'est vrai?

JULIE, bas.

Oui!

ABEL

Tu veux bien ?

JULIE

Abel !

ABEL, cherchant à regarder son visage.

N'est-ce pas? Dis! Dis donc! Tu veux bien? Dis!

JULIE, se levant.

Il faut partir.

Ils se regardent en souriant.

JULIE

Tu peux écrire avec une branche de lilas? toi?

ABEL

Je la trempe à mes lèvres et j'écris.

JULIE

Que tu es fou!

Ils rient.

Des lettres vertes? Ça doit être laid!

ABEL

C'est beau!

JULIE, tressaillant.

Des pas. On vient. C'est lui.

Indiquant le balcon.

Cache-toi là. Mais ne descends pas. Il fait trop clair.

ABEL sort sur le balcon.

RESSMANN, entrant aussi vite que son âge le lui permet et ôtant un grand cache-nez roulé plusieurs fois autour de son cou.

Bonjour, ma tourterelle. Comme tu me regardes! Tu m'as attendu longtemps? Hein? Pourquoi te détournes-tu? Tu sens ma mauvaise dent? Elle m'a fait mal tout le temps pendant que j'étais au poste.

Le doigt sur la dent.

Et l'autre a tremblé toute la nuit. Il faisait un froid. Un bateau de Sicile. De beaux deniers pour l'Etat! Le maçon est-il venu pour notre balcon?

JULIE

Non il n'est pas venu.

RESSMANN

Tu as vu la crevasse?

JULIE

Oui.

RESSMANN

Je voudrais savoir si elle va du haut jusqu'en bas. Tout ça est en si mauvais état.

JULIE

Non. Elle ne va pas jusqu'en bas. Je l'ai examinée aujourd'hui.

RESSMANN

Tiens! Tu t'intéresses à notre maison maintenant: c'est du nouveau. Ha! ha! Si nous la vendions, cela nous épargnerait des réparations.

Il s'approche de la cage aux canaris et taquine les oiseaux.

Ha, ha? comme ils ont peur! Ils affectent la peur tout comme les femmes, quand il y a une souris dans la chambre.

Il s'approche de la cage au perroquet, passe un doigt entre les barreaux, touche le bec de l'oiseau en lui faisant des grimaces et devient de plus en plus bruyant.

Ha, ha, ha! Méchant diable! Ha, ha, ha!

S'esclaffant.

Il ressemble à mère dans ses vieux jours, quand elle faisait sa tête. Oui, oui, vas-y mon vieux, vas-y. Hi, hi, pas touché, hi, hi, mais je l'ai touché, moi. Elle me traitait comme un enfant à la mamelle, jusqu'à ce que je me sois fait vieux et édenté, pas dangereux pour les tétons. Ah! tu ne veux pas de sucre. Allons, attrape, attrape! Hi, hi, tu le tiens. Ha, ha, ha! Il y a deux ans qu'elle est morte et trois ans qu'elle me faisait sortir de la chambre pour l'avoir contredite. J'étais bon fils, vois-tu.

Il taquine les oiseaux des deux cages à la fois en s'esclaffant. Puis, fatigué du jeu, il dit gravement :

Allons, c'est assez. Je vais me coucher maintenant. Réveille-moi, si le maçon arrive. Quant au docteur, il peut attendre.

Subitement il saisit un morceau de papier sur la table et court à la porte de l'antichambre. Il rencontre le MÉDECIN.

Non, il ne faut pas faire attendre le docteur. Ça coûte.

LE DOCTEUR, *souriant et se frottant les mains.*

Puisque c'est vous-même qui fixez les honoraires.

RESSMANN, grincheux.

On ne vous les augmentera pas, vos honoraires. Mais on aura le sentiment de devoir les augmenter.

LE DOCTEUR, souriant avec bonhomie.

Ha, ha! « Le sentiment du devoir.....» Et comment ça va-t-il aujourd'hui?

RESSMANN

Ça va à la diable aujourd'hui, parce qu'il a fallu attendre le docteur au lieu d'aller se coucher. « Et madame! » Madame va très bien. Mes cheveux blancs et mes jambes maigres le disent assez.

Frappant du pied.

Non, vraiment, elle n'a rien. Toujours pas de couches! Pas d'honoraires spéciaux!..... La langue? tenez! et le pouls? Tenez! Voulez-vous d'autres curiosités? En ce cas, passons dans la chambre à côté. Ne faites pas de manières à cause de madame! Allons, venez. Faut-il que j'attende? Julie, tu as oublié d'éteindre la veilleuse.

Il entre dans la chambre à coucher. Le DOCTEUR sourit avec condescendance et bonhomie et entre derrière lui.

JULIE, se précipitant vers le balcon.

Viens!

ABEL entre. Ils se dirigent vers la porte d'entrée.

Je ne savais pas qu'il était ainsi. Je tremble de rage.

JULIE, avec éclat.

Il y a de quoi.

ABEL

Chut, chut!

JULIE

S'il te voyait?

ABEL

Tu as peur?

JULIE

Non.

ABEL

Dépêche-toi.

JULIE, rit tout haut.

Chut!

RESSMANN passe d'abord la tête par la porte de la chambre à coucher, puis il entre. Un long silence, tandis qu'il regarde JULIE d'abord, puis ABEL. Ils se taisent l'un et l'autre. Lentement RESSMANN se dirige vers ABEL.

JULIE, se décidant à parler.

Un jeune homme qui veut voir la maison. Monsieur Abel — mon mari.

RESSMANN

A cette heure de la matinée?

ABEL

Oui, je fais tous les jours ma promenade... ma promenade du matin. Et comme je passais par ici, je me suis rappelé avoir entendu dire que la maison était à vendre.

RESSMANN

Pensiez-vous que nous étions levés si tôt ?

JULIE

Monsieur Abel t'a vu rentrer.

RESSMANN, *marchant vers* JULIE.

Tu as ri.

JULIE

J'ai ri, moi ?

RESSMANN

Je t'ai entendu rire tout haut.

JULIE

J'ai ri tout haut ?

RESSMANN, *revenant vers* ABEL.

C'est de dix heures à midi que...

ABEL

C'est vrai, il n'est pas encore dix heures.

RESSMANN

C'est de dix heures à midi qu'on peut visiter la maison.

ABEL

Je voudrais le faire maintenant. Je songe à l'acheter et puisque vous êtes ici...

RESSMANN

Vous parlez en homme d'affaires. C'est juste. A votre service, monsieur Abel. Je vais seulement congédier mon médecin. Docteur, docteur.

Le DOCTEUR *entre.*

RESSMANN

Vous pouvez vous retirer.

Le DOCTEUR *adresse un sourire d'intelligence aux deux autres.*

RESSMANN

Allons donc ! Il se sent blessé, mais il ne fait semblant de rien, à cause de l'argent. Je suis un bon patient.

LE DOCTEUR

Oh !.....

RESSMANN

Ce n'est peut-être pas vrai ?

Le DOCTEUR *hausse les épaules et sourit avec condescendance.*

RESSMANN

A cause de l'argent, vous dis-je. C'est comme moi avec monsieur Abel. Il faut que vous sachiez, docteur : voici un étranger qui vient ici me dicter ses volontés, ses volontés, hi, hi ! Il veut que je lui montre ma maison, bien qu'il ne soit pas encore dix heures et que j'ai-

merais plutôt... Allons, je m'incline, je lui dis « a votre service » ! Tout cela en l'honneur de l'argent. L'homme passe, l'argent reste. Nous jouons tous la comédie. Oui, nous sommes comme les comédiens. On peut leur offrir ce qu'on veut, pour peu qu'on leur offre quelque chose. Sans cela, ils se moquent de vous, les ingrats. Vous ne savez pas, messieurs... ? Avez-vous jamais été en société de comédiens, docteur, fait la noce avec eux, ri, bu, fait de l'esprit, parlé rôles, hâblé, blagué ? Non, vrai, vous ne connaissez pas cela ? Vous en avez pourtant l'air, avec vos cheveux crépus, Oui, oui, ingrat comme un comédien, ça devrait passer en proverbe, disait un de mes amis, qui est poète. Un ami, non mais...

Coup d'œil vers ABEL.

Enfin il m'empruntait de l'argent. Allons, docteur, il est bientôt temps de vous retirer. Ce monsieur voudrait voir la maison. Adieu, vous ne m'avez pas parlé de ma selle. Vous l'avez oubliée.

Le DOCTEUR sourit avec indulgence et s'en va. ABEL fait un signe d'impatience. JULIE sourit d'un air indifférent.

RESSMANN, après avoir jeté un regard sur JULIE et sur ABEL.

Oui, c'est juste, il s'agit de la maison. Allons, je suis à vos ordres.

ABEL

Il était temps. Cela ne doit pas faire plaisir à votre jeune femme.

RESSMANN

Ma jeune femme, monsieur ?

Appelant.

Docteur, docteur !

Le DOCTEUR rentre.

RESSMANN

Pourquoi ne m'avez-vous pas parlé de ma selle ? Vous ne savez pas votre métier ?

LE DOCTEUR, avec un sourire indulgent et entendu.

Voyons, monsieur Ressmann, voyons !

RESSMANN

Qu'y a-t-il de ridicule dans ce mot ? N'est-ce donc qu'avec moi que vous vous en servez, parce que je suis votre patient, parce que je suis dans les griffes d'un médecin ? Faut-il que je paye à part pour la selle ? La selle, c'est roturier, ça demande à être anobli, peigné. Il faudra bientôt dire *de la selle* ? Si vous demandiez à ma femme ou à ce monsieur des nouvelles de leur estomac, vous n'emploieriez sans doute pas le mot *selle*. Après tout, le nom n'y fait rien, si la chose ne marche pas.

LE DOCTEUR

Voyons, monsieur Ressmann, voyons.

Il regarde sa montre.

C'est que j'ai d'autres patients.

RESSMANN

Je n'en suis pas bien sûr. Adieu, monsieur le docteur. Vous nous retenez.

Le DOCTEUR s'en va.

RESSMANN

L'animal! C'est le plus mauvais médecin de la ville, je le sais. Mais il ne coûte pas cher. Et c'est tout de même un médecin. Ça me rassure. Dire pourtant que je sais... N'importe! Imbéciles, imbéciles que nous sommes! On se cramponne à la vie. On s'y ferait visser. Vous préféreriez peut être que ce fût ma *jeune femme* qui vous montrât l'immeuble?

ABEL

Mon Dieu, si madame était assez aimable pour...

RESSMANN

C'est que, voyez-vous, je suis fatigué. J'ai été toute la nuit debout. La pauvrette. Il lui faut coucher seule.

Il regarde JULIE.

Ça vaudrait peut-être mieux?

JULIE

Tu ordonnes?

RESSMANN

Comment si j'ordonne? Si j'ordonne? Devant des etrangers?...

JULIE, plus doucement.

Si tu le désires, voulais-je dire.

RESSMANN

« Je flaire du sang de chrétien ». Haha!

ABEL

Ma présence est peut-être désagréable à madame. Elle a l'air si sérieux.

RESSMANN

Plus que d'habitude?

ABEL

Oui.

RESSMANN

Vous avez donc eu l'occasion de l'observer?

JULIE

Je suis souvent à ma fenêtre. Il se peut que monsieur Abel...

RESSMANN

A ta fenêtre? Vraiment? Un mot à double fond, ça. On n'est pas seulement assise à sa fenêtre. On est à sa fenêtre. On regarde, du fond d'un petit réduit caché, qu'on porte en soi, dans un ventricule de son cœur.

Avec force.

Mais tu es à moi.

Reprenant son ton de voix accoutumé.

Tu es ma jeune femme.

Haussant un peu le ton, à Abel.

Allons, il vaut peut-être mieux que je vous accompagne. Elle ne peut guère vous montrer les cabinets. Il faut avoir des égards pour la jeune femme. Vous comprenez.

Julie s'assied sur le divan bas au milieu de la chambre, à la place où elle était assise tantôt avec Abel.

RESSMANN

Tenez : voici l'antichambre. Claire et spacieuse, comme vous voyez.

Il a ouvert la porte.

Le salon, vous le connaissez. Chaud en hiver, frais en été. On ne peut désirer mieux. Il y a là de l'espace pour le rire et les larmes, hihi ! Noble architecture ! On la remarque surtout quand les rayons de la lune entrent par les grandes fenêtres. Ma jeune femme aime à s'y tenir le soir pendant que je suis à mon poste. Mais il nous arrive, avant mon départ, de nous y tenir quelques instants ensemble, au clair de la lune. Le clair de lune lui va si bien.

JULIE

Monsieur Abel sait tout cela.

RESSMANN

Il sait ça?

ABEL

Je me le figure.

RESSMANN

Et voici la porte du sanctuaire.

Abel et julie échangent un regard.

RESSMANN

Monsieur peut-il entrer là, Julie ?

JULIE

Non.

RESSMANN

Mais si ! Voyez donc, monsieur. C'est virginal, hein? Demi-virginal, hélas! Quand brûle la veilleuse, oh, oh ! Vous ne tarderiez pas à vous y plaire.

Il ferme la porte avec violence.

Nous fermons ça.

Il s'approche de Julie et s'assied à ses côtés. Avec calme.

Ça vous déplaît-il que je fasse la place chaude à côté d'elle ?

Il a les yeux sur Abel et sur Julie, qui le regardent, troublés.

Hein? qu'ai-je pu vouloir dire? Ha, ha ! Comme si les

choses se passaient ainsi dans ce bas monde! Un vieillard vénerable, une jeune et jolie femme, un jeune homme qui cherche un logement à louer et aimerait surtout payer l'hôtesse en nature. Haha! Mais ris donc, Julie!

Ils rient tous les trois. Un silence.

Et pourtant, à peser les choses sur la fine balance qui pend à la voûte céleste, la différence ne serait peut-être pas si grande. Pourquoi ne serais-je pas fier, moi, d'être une misérable larve, si cela me fait mieux sentir la majesté et la grandeur de ce qui est grand? Ou, si tout cela nous apparaît sous l'angle du grand rire, ma vieillesse est-elle plus irrésistiblement comique que votre jeunesse, à vous? Ou le mystère est-il moins mystérieux pour moi parce que je manque de noblesse? Car je manque de noblesse, c'est vrai. N'est-ce, pas, Julie? Et de beauté aussi. Et l'âge m'a tordu les membres, si bien que je ne vois plus que derrière moi. Et je n'ai pas eu de bonheur dans cette vie. Et je n'ai pas fait le bonheur d'autrui. Et l'on dit que c'est là le plus grand bonheur. Haha!

Avec rage, montrant le poing au ciel.

Mais il m'en répondra au jour du jugement.

Un court silence. Il reprend.

Il y en a beaucoup qui me croient bon enfant parce que je bavarde. et qui me préfèrent ainsi que lorsque je me tais. Chut donc, vieux!

Il fait quelques pas.

Et voici un balcon! Cela fait toujours bien dans une maison, surtout s'il y a des dames. Eh bien, Julie? Tu regardes, dis? Quelle femme n'a, dans sa vie, désiré avoir un balcon? Vous ignorez ça, vous? A celui qui prend ce chemin, elles ouvrent aussitôt en l'appelant « mon héros », alors même que ses genoux tremblent et qu'il ne peut pas plus servir de héros que d'autre chose.

ABEL

Quel est le prix de votre maison?

RESSMANN

Cent mille écus. Ce n'est pas cher. La maison est située à l'écart, tout au bord de l'eau. On peut y sauter si l'on veut. Et qu'est-ce que la monnaie après tout? Rouille et poussière. Il est vrai que ni l'un ni l'autre n'attaquent l'or, ni l'argent. Haha! je ne gagne pas beaucoup à la vente. Car je suis honnête. Je n'ai jamais transgressé les dix commandements, tout en les côtoyant toujours. C'est bon de sentir les tables de la loi au dessus de sa tête. Sans quoi nos dispositions naturelles pousseraient en branches folles, jusqu'au ciel. Pensez donc!

Mes dispositions naturelles ! Ah, mon Dieu, mon Dieu ! Voulez-vous sortir, voir le paysage ?

JULIE

Il y a une crevasse.

RESSMANN

Ça n'a pas d'importance.

Il la regarde.

Il n'y a pas de quoi parler. Ça ajoute au caractère antique de ce balcon.

Il sort.

Regardez : ça n'empêche pas de sauter.

Un bruit formidable. Le balcon s'écroule. On entend un cri :

Julie, Julie !

ABEL se précipite vers le balcon et regarde. JULIE reste immobile.

ABEL, revenant au bout d'un instant.

Il s'est fracassé la tête.

JULIE, tombant à genoux, les bras au ciel.

Merci !

ABEL la regarde un instant, puis se précipite vers JULIE et s'agenouille à côté d'elle.

Oui, Julie !

ACTE II

Des années ont passé. Même pièce qu'au premier acte; mais il y règne plus d'harmonie et d'intimité. JULIE est assise à la fenêtre dans un grand fauteuil antique tendu de cuir... ABEL arpente la pièce. Un vieux DOMESTIQUE, d'allures discrètes, entre, portant une malle. ABEL lui indique où la déposer. Le DOMESTIQUE obéit et sort.

ABEL

Oui, tu es jeune. Je vois ton sang circuler à flots rapides. Et tu voudrais paraître à mes yeux paresseuse et lasse, te chauffant au soleil du midi. Le matin, je t'attends ici et, quand tu entres, venant de ta chambre, je sens une odeur de foin coupé pénétrer en bouffée avec toi. Et si je n'en croyais pas mes propres impressions, je n'aurais qu'à regarder les autres. Crois-tu que je sois aveugle? Crois-tu que je ne voie pas, quand tu parais, tous les yeux s'allumer ? Dans une chambre, où quelques hommes se tiennent assemblés, tu passes entre deux rangées de petites flammes, dont les unes éclatent, brillantes et soudaines, dont les autres, plus profondes, te suivent longuement, tandis que d'autres encore s'arrêtent fixes, immobiles.

JULIE

Tais-toi donc, Abel, tu me dis tant de belles choses.

ABEL

Laisse-moi te les dire, je t'en prie. Je veux que tu t'ébattes dans la lumière. Ta jeunesse, ta beauté, la fierté de ta démarche, ton sourire et le son de ta voix appellent la lumière. Si non, tu rayonnerais en dedans et tu te consumerais. Laisse-moi te tourmenter un peu...

Souriant.

Aurais-tu un regret? Regretterais-tu de me suivre dans ma tournée d'apôtre? Aurais-tu préféré, ce soir, la fête d'Antonio?

JULIE, souriant.

Non!

ABEL

Le triomphe d'Antonio?

JULIE

Je hais Antonio.

ABEL

Tu le hais?

JULIE

Il m'est odieux. Je préfère être ici, près de toi, où je me sens bien, que de sortir seule et d'être mal à mon aise.

ABEL, lui caressant la tête.

Seule! Ou trouverais-je le temps de t'accompagner? Tous les jours de la semaine, je les donne aux autres. Il me faut les dimanches pour rassembler mes pensées, pour édifier dans mon âme de nouvelles constructions et en démolir d'anciennes. Mais toi, Julie, tu n'es pas comme moi. Tout ce travail ne t'occupe pas comme il m'occupe.

JULIE

Oh, si.

ABEL

Souvent, tu ne sais même pas ce que tu viens de copier. Ha, ha! N'importe! Il n'y a là rien de nouveau pour toi. Tout cela, c'est avec toi que je l'ai pensé.

JULIE

Avec moi?

ABEL

Ne le sais-tu pas? Ne m'écoutes-tu donc pas quand nous sommes ensemble et que j'apprête mes paroles et que je plie mes pensées?

JULIE

Si, tu es gentil à ces moments-là.

ABEL

Gentil, dis-tu? Au moment où je pense?

JULIE

Mon cœur bat chaque fois que tu paraîs en public. Toutes les lèvres sourient, parce que tu es beau, que

tes paroles viennent du cœur et qu'ils le sentent tous.

ABEL

Oui, elles laissent quelques traces... peut-être. Mais tout cela n'est pas pour toi, Julie. Toi, ce qu'il te faut c'est la danse.....

JULIE

La danse?

ABEL

Et la toilette, les couleurs qui te parent pour la joie des yeux. Et le rire, les cavalcades, le champagne. Et le mouvement, et les propos flatteurs. Car le monde est beau et il est fait pour toi. Suis donc ta nature! Je suis la mienne et fais ce qui me convient. Sois libre aussi et jouis de ta liberté. Nous donnerons une fête, Julie, et nous y inviterons toutes nos connaissances, y compris M. Antonio.

JULIE

Non, pas lui.

ABEL

Parce qu'il t'a dit qu'il t'aime?

JULIE

Oui.

ABEL

Raison de plus! Accepte le combat! Il n'y a, je crois, rien au monde, sur quoi nous tombions d'accord, Antonio et moi. Cela m'empêche-t-il d'admirer chez lui une force, un pouvoir de domination, un génie de commandement, un essor de personnalité que j'aime à contempler? Et jamais il n'a oublié sa vieille mère et sa pauvre sœur malade.

JULIE

Je l'ai rencontré cinq fois et, chaque fois, il est venu me murmurer à l'oreille, « je vous aime ».

ABEL

Eh! ce n'est pas si commun de nos jours. Pas un mot de plus?

JULIE

Je lui ai défendu de me parler.

ABEL

Naturellement, il n'a pas obéi.

JULIE

Voilà un an qu'il ne m'a adressé la parole.

ABEL

Non, mais on peut parler de mille manières : regards, saluts, lettres. Souviens-toi de nous-mêmes.

JULIE

Je me souviens.

ABEL

Il ne faut pas se sentir esclave, retenu par ce qui pourrait arriver.

JULIE

Non, mais il faut être uni, si l'on veut être quelque chose l'un pour l'autre.

ABEL

Je ne veux pourtant pas que tu puisses me dire un jour : « Pourquoi m'as-tu enchaînée? Quelque chose est mort en moi. » Tu dors?

JULIE, souriant.

Non, je rêve à mon bonheur.

ABEL

Tu rêves?

JULIE

Mais oui, nous sommes heureux.

ABEL

Qui dit : « Je tiens le bonheur » ne le tient pas. Oh, ma chérie!

Il lui prend la main.

JULIE

Quand je te quitte, je crois descendre d'une hauteur. Comparé à tes pensées, tout me semble petit. Si ton front est grave, je ne veux pas sourire. Je ne veux pas élever la voix quand ta parole se fait discrète et douce. Je ne veux pas du feu de la danse quand un autre feu brille dans tes regards, celui de ta missson. La fine trame qui nous unit n'est pas une chaine. Sous cette trame, je me repose et respire le bonheur. Je ne puis respirer ailleurs.

ABEL, reprenant sa main.

Julie, Julie, te souviens-tu des jours passés et des matinées au balcon?

JULIE

Je me souviens.

ABEL

Oui, c'était beau! Et que de chemin j'ai fait depuis! Je parle de mes pensées.

JULIE se tourne vers lui et le regarde attentivement, sans qu'il le remarque.

ABEL

Oh, Julie, que les hommes sont aveugles qui croient à la supériorité du passé! La Renaissance, c'est l'âge présent. Quand donc, oui, quand donc l'homme a-t-il senti sa grandeur et sa petitesse comme il les sent aujourd'hui, à notre superbe époque? Quand les âmes ont-elles été si distantes l'une de l'autre, chacune voulant être indépendante et libre? Rien de ce qui appartient à notre temps ne m'est étranger. Et j'éprouve, d'y vivre

une reconnaissance infinie. Toute limite a disparu. Nous touchons à de grands mystères. Mais nous devons marcher sans trêve, ni repos. Infirme qui se repose et mort qui s'arrête en chemin! Est-ce vrai? M'as-tu compris?

JULIE

Oui, mais l'amour?

ABEL, avec chaleur.

L'amour dans une main, tout le reste dans l'autre: choisis! Oui! Car l'amour est un frein. Ce n'est pas un rouage. C'est la seule force de la nature dont le culte soit proscrit. Une humanité au cœur chaud mais reniant l'amour et ses œuvres, voilà vers où marche l'esprit ici-bas et, dès lors, il nous faut nous armer de pied en cap. Car, si l'amour triomphe, tout n'est plus que folie, aveuglement, sottise, iniquité. C'est une force de ténèbres, ruinant l'intelligence, le caractère, la volonté.

JULIE, souriant.

Et moi?

ABEL, souriant.

Chut? que ce soit du moins un mystère. Il ne faut pas nous l'avouer. Te souviens-tu, Julie?

JULIE

Je me souviens.

ABEL

Oui, tu es le plus puissant argument contre mes théories. Et je ne sais comment j'existerais sans toi.

JULIE s'est levée. Ils se regardent, les yeux dans les yeux, en souriant. Puis ils se tendent la main.

ABEL

Il n'y a pas la de ma faute. Es-tu fâchée contre mes théories?

JULIE

Non, mais je t'admire. Comme tout s'ajuste sous ta main!

ABEL

Cela vient, je pense, de ce que je laisse son moule à chacun. Je ne me plie pas à celui des autres, et je n'impose le mien à personne. Et, plus je vais, plus je viens, plus il me semble voir là-dedans le comble de la sagesse pratique et celui du bonheur auquel nous pouvons atteindre.

JULIE

Veux-tu que je t'aide à emballer?

ABEL

Merci!

JULIE, plaisantant.

Tu es capable d'oublier tout, à part tes livres et tes papiers.

ABEL

Ne crains rien, je prendrai mes plus beaux habits.

Plus près d'elle.

Je rentrerai tantôt et nous nous ferons conduire directement au train de nuit.

Il la baise au front.

Mon oiseau charmant! Prends le large et tu verras que tu as des ailes.

JULIE

On est si bien ici. .

ABEL sort JULIE se rassied dans le grand fauteuil. Un DOMESTIQUE entre. Elle le regarde. D'un geste silencieux, il lui indique la malle qu'il vient chercher. Il s'éloigne sans mot dire. JULIE baisse la lampe placée devant elle, s'allonge et ferme les yeux. Elle demeure longtemps ainsi. On entend au loin une musique de violoncelle qui s'éteint bientôt. Un homme entre par le balcon. Il s'avance sans être remarqué de JULIE. Elle l'entend enfin et se retourne. Il s'arrête et la contemple.

ANTONIO, doucement.

J vous aime.

JULIE, comme demi-éveillée.

Vous êtes entré par le balcon?

ANTONIO

Oui!

JULIE, se levant tout d'un coup et courant à l'autre extrémité du salon.

Que me voulez-vous?

ANTONIO

Je vous aime.

JULIE

Que m'importe!

ANTONIO

Il m'importe à moi. Et c'est de moi qu'il s'agit. Je vous aime. Vous m'avez porté un coup et je vacille comme un homme ivre. Je trebuche et m'appuie au mur. Tout le jour je rougis et pâlis comme une femme, moi, qui crois qu'un homme heureux doit avoir la peau dure.

JULIE prise d'une irrésistible gaité, ne peut se retenir de rire.

ANTONIO, sérieux comme avant.

Mais il faut que cela finisse!

JULIE rit.

ANTONIO, du même ton.

Aujourd'hui, en plein parlement, j'ai prononcé votre

nom tout haut. Ils m'ont cru fou. Un instant, je l'ai cru moi-même, tandis que

ironiquement

les sous-chefs de mon parti me guettaient déjà du regard.

JULIE rit.

ANTONIO

Enfin je m'en suis tiré.

JULIE, riant.

Comment vous en êtes-vous tiré ?

ANTONIO

En parlant de la Julie de Shakespeare.

JULIE, après avoir ri.

Et votre fête ?

ANTONIO

Oui, oui.

JULIE

Vous l'avez quittée ?

ANTONIO

Les invités entraient l'un après l'autre et je ne vou voyais pas. Alors je suis parti, je suis venu.

JULIE

Vous saviez pourtant que nous ne viendrions pas.

ANTONIO

Je le savais.

JULIE

Mais vos invités ?

ANTONIO, sans répondre.

Partons ce soir.

JULIE

Comment, partons ?

ANTONIO

Par le train de nuit.

JULIE

Mais vos invités ? votre situation ? votre influence ? votre récente victoire ? Le pays... ?

ANTONIO, plus près d'elle.

Avec le train de nuit ? Dans deux heures.

JULIE, reculant.

Vous êtes brutal.

ANTONIO

Si ma soif de votre corps est brutale, oui, je suis brutal, car j'ai soif. Si elle est brutale, la folie d'amour qui, jour et nuit, me tourmente, je suis brutal, car je vous aime.

Criant.

Je vous aime, je vous aime ! Suivez-moi loin d'ici, aussi longtemps que vous voudrez, nous réveillant chaque matin dans un lieu nouveau. Puis nous rentrerons

un jour, nous verrons notre puissance grandir, nous nous sentirons les mains fortes, courbant les nuques devant nous, brisant les volontés, capturant les esprits pour les conduire dans nos eaux. Il y a des féeries sans princes charmants, de vivantes féeries créées par une volonté si grande qu'elle ne laisse pas de place au désir.

JULIE

Féeries ! féeries !

ANTONIO

Vos yeux disent oui.

JULIE porte les mains devant ses yeux.

ANTONIO, avec éclat.

Voyez-vous !

Tout près d'elle, d'une voix douce et voilée.

On peut tout oublier.

JULIE

Je suis heureuse ici.

ANTONIO

Heureuse ! heureuse ! Ah ! ce mot écœurant ! N'y a-t-il pas la mort, la maladie, la passion, la cuistrerie, la lâcheté, le désordre, la bassesse, l'injustice, la sottise ? Et vous parlez de bonheur ! Le bonheur ? Quand, un jour, les gens diraient de moi « je me souviens qu'il venait quelquefois chez mes parents », que m'importerait, puisque je serais mort ? C'est aujourd'hui, c'est maintenant que je vis.

JULIE

On ne peut pas tout oublier.

ANTONIO

On peut tout oublier et c'est là le chagrin qui gît au fond des choses. Mais, ce chagrin, on en triomphe, en se hâtant de vivre.

JULIE, secouant la tête.

Oh, non, non !

ANTONIO

Avez-vous éprouvé le contraire ?

JULIE

Non, mais vous devez le savoir, vous toujours si bon envers votre mère et votre sœur. Croyez-vous que vous pourriez les oublier ?

ANTONIO

Je les ai oubliées. Je pensais à elles tant qu'elles étaient dans le malheur. Maintenant je les ai rendues heureuses. Elles sont tranquillement assises avec, chacune, un ducat dans la main.

JULIE, avec éclat.

Je pourrais oublier ?

ANTONIO, l'interrompant.

Oui, n'avez-vous pas oublié votre mère, votre père et l'enfant qu'ils avaient.

JULIE, criant.

Julie !

ANTONIO

Que leur est-elle aujourd'hui, Julie ? Qu'est-elle dans votre vie, cette enfant morte il y a des années ? Un sou venir lointain, un parfum qui vous fait rêver.

JULIE, haut.

Et s'il mourait, si Abel mourait ?

ANTONIO

Il mourrait en vous laissant un chagrin que ma mort ne vous causerait jamais. Non, j'aime mieux qu'il vive.

JULIE, haussant la voix.

Comment osez-vous, vous que je n'aime pas...?

ANTONIO, d'une voix lente et ferme.

Rien désormais ne pourrait m'arrêter.

JULIE

Je ne veux pas.

ANTONIO

Il le faut.

JULIE, criant.

Je ne veux pas.

ANTONIO la regarde longuement et dit, comme se parlant lui-même :

Ne l'aimerais-je donc plus ?

JULIE, troublée.

Vous dites ?

ANTONIO, avec un pénible soupir, comme s'il se réveillait

Non, vous êtes tout pour moi. Sans vous je ne pourrais pas vivre.

JULIE

J'ai peur.

ANTONIO

Oui, oui.

Elle veut fuir. Il la saisit.

JULIE, criant troublée.

Je suis heuseuse, heureuse, heureuse ici. Je vois dans vos yeux... Comment osez-vous ? Cette paix, ce doux bonheur... Je ne le retrouverais pas dans vos bras qui tiennent si ferme. Tout s'effondre dans ma tête, tout croule. N'ai-je pas vécu heureuse pendant des années ? Le bonheur ! C'est quelque chose que le bonheur. Assez ! Assez ! Votre barbe me pique les yeux. Mais c'est contre mon gré, contre mon gré, contre mon gré.

Pendant qu'elle parle, ANTONIO la tient ferme. Il l'embrasse maintenant. Un silence. Ils se regardent.

JULIE, bas, avec un geste.

Vous êtes venu par là ?

ANTONIO

Oui.

JULIE

Pourquoi ? pourquoi êtes-vous venu par la ?

ANTONIO

Parce que vous m'aviez fait consigner votre porte.

JULIE

Et mon mari ?

ANTONIO

Il est parti, je savais qu'il devait partir.

JULIE, très bas.

M'aimez-vous ?

ANTONIO, la quittant un instant.

Julie ! Il y a des hommes si grands, de si grandes actions que j'en pleure ! J'en pleure des larmes d'ambition. Julie, Julie ! Je suis arrivé très haut. Le monde m'acclame et s'incline devant moi. Mais ce n'est pas assez. Je veux monter encore. En plein jour, il me vient des pensées que je refoule jusqu'à la nuit, par crainte qu'on ne les remarque. Et, la nuit, seul avec elles, j'en ai peur et je les chasse jusqu'au jour. Julie, j'oublie tout cela et l'arrache de mon cœur, parce que je t'aime.

JULIE

Mon ami, mon ami, je vous en prie !

ANTONIO

Je t'aime. Je t'aime à en oublier ta présence, je t'aime à en oublier ta beauté, à ne pas sentir ton regard fixé sur moi, à ne pas voir que la salle est grande et pleine de lumière, moi qui, tout à l'heure, étais dans les ténèbres.

Il se jette à genoux et baise la main de JULIE.

JULIE

Il peut entrer.

ANTONIO

Qu'importe maintenant.

Il se lève. ABEL entre. ANTONIO continue à regarder JULIE.

JULIE

Pourquoi faut-il que tu entres maintenant ?

Un court silence. Elle regarde les deux hommes.

Tu aurais pu entrer plus tôt et tu viens juste au moment où M. Antonio me baise la main. Et encore tu ne parais pas surpris.

ABEL, d'un ton aimable et enjoué.

Surpris de ce que M. Antonio tienne à baiser la jolie main de ma femme ?

JULIE

Et tu ne demandes pas à M. Antonio pourquoi il est ici.

ABEL

C'est vrai, je croyais que M. Antonio donnait ce soir une fête à laquelle il nous avait gracieusement conviés.

ANTONIO

Oui.

ABEL

Oui, en effet, je m'étonne que...

ANTONIO

La fête a été décommandée.

JULIE

Au ton dont M. Antonio le dit, on voit qu'elle l'a été contre son gré.

ANTONIO

Une importante séance du parlement, une maladie de ma sœur, un...

JULIE

C'est trop de raisons à la fois pour n'être pas un peu suspect. Et tu n'es, quand même, pas étonné de voir M. Antonio chez nous ?

ABEL

J'en suis charmé.

JULIE

Tu sauras que, hier soir, au théâtre, j'avais perdu mes perles noires, ton cadeau, le bijou que j'aime le plus. Je n'en ai rien dit pour ne pas te faire de peine. M. Antonio les a trouvées.

ANTONIO

Oui.

Il cherche vivement dans sa poche.

JULIE, souriant.

Il me les a apportées

Elle montre les perles à son cou.

ANTONIO

Oui.

ABEL

C'est très aimable à vous.

JULIE

C'est ce soir seulement que M. Antonio a appris à qui ces perles appartenaient. Tu es agité ?

ABEL, souriant.

J'ai peur que nous ne manquions le train.

A Antonio.

C'est demain que je dois faire ma seconde conférence.

ANTONIO, avec un reste de trouble.

Je croyais que c'était aujourd'hui.

JULIE

Tu ne remercies pas M. Antonio de sa visite ? Quelle récompense lui donneras-tu ?

ABEL, souriant.

Qu'elle récompense ? Puisque sa fête est manquée, M. Antonio ne prendra-t-il pas un verre de champagne avec nous ?

JULIE

C'est cela. Tu voulais tantôt que je busse du champagne ce soir. Vous acceptez, n'est-ce pas, M. Antonio ?

UN DOMESTIQUE, entrant.

La voiture est avancée.

ABEL donne un ordre au domestique.

ABEL

Nous avons des manières différentes de servir l'humanité, M. Antonio.

ANTONIO

De servir l'humanité ?

ABEL, souriant.

C'est vrai, *servir* n'est peut être pas le mot, puisque, au fond, il ne s'agit que de notre propre développement, de donner libre cours aux exigences de nos natures, d'être de notre belle époque et d'en jouir pleinement. Tous deux, nous avons en nous des forces actives, qui demandent à être satisfaites.

avec un sourire à ANTONIO.

L'humanité dût-elle en profiter.

Le DOMESTIQUE apporte le champagne.

ABEL

Il m'est agréable, M. Antonio, de recevoir sous notre toit un homme célèbre comme vous, et plus agréable encore de voir tout le plaisir qu'en éprouve ma femme.

Ils boivent.

ABEL, à demi-voix à JULIE.

Tu as une expression d'orgueil, de bonheur et de liberté. Ta voix est gaie et sonore.

LE DOMESTIQUE, rentrant.

La voiture attend.

ABEL

Apportez-moi mon portefeuille, qui est dans ma chambre à coucher.

Le DOMESTIQUE entre dans la chambre d'ABEL.

ABEL

Mais tu n'as pas changé de toilette et peut être pas emballé. Allons, il me faut partir seul. Je rentrerai après-demain de bonne heure. Adieu. Excusez-moi, M. Antonio. Restez. Cela fera plaisir à ma femme. Bois à ma santé, Julie, puisque les perles viennent de moi. J'ai tenu à ce que, ce soir, tu jouisses de la société de M. Antonio, à qui j'ai proposé du champagne comme gratification. Adieu.

Il salue avec bienveillance et sort, suivi du do-

mestique. ANTONIO et JULIE restent un instant immobiles, ANTONIO regarde la porte par où est sorti ABEL. Puis il regarde JULIE.

ANTONIO, après un silence.

Nous prend-il pour des vieillards ou pour des enfants?

Un court silence.

JULIE, négligemment distraite.

Pourquoi nous soupçonnerait-il?

ANTONIO

Pourquoi nous croirait-il?

JULIE, subitement, rit malgré elle.

ANTONIO

Allons, ne suis-je pas un homme? N'es-tu pas belle? Ne m'aimes-tu pas?

JULIE, sans regarder ANTONIO.

Vous ne m'auriez pas quittée, vous, en me laissant seule avec un étranger.

ANTONIO

Non.

Il s'approche d'elle.

JULIE

Oui, vous êtes un homme,

ANTONIO, l'étreignant violemment.

Il ne l'est pas lui?

JULIE ne répond pas.

ANTONIO, riant.

Il ne l'est pas ?]

ACTE III

Il fait sombre. Des fruits, du champagne, des verres sur la table. ABEL entre, une petite lanterne de nuit à la main. La flamme éclaire son visage doux et grave. Il regarde la table, hoche la tête et sourit. Il s'approche de la porte de JULIE et écoute un instant. Puis il traverse la scène pour gagner sa chambre. Tout à coup, il s'arrête. Il lève la lanterne et promène un regard autour de la chambre. Rien. Il veut continuer son chemin, mais se retourne involontairement et se dirige de nouveau vers la porte de JULIE. Il heurte une chaise, s'arrête et écoute l'effet du bruit. Soudain, il fait un mouvement pour s'élancer, puis, aussitôt s'arrête. Ses bras tombent inertes. Il fait de la tête quelques mouvements effarés. Tout à coup, comme il est près du balcon, il s'y précipite.

ANTONIO entre, un instant après, par la porte du fond, à demi-vêtu, un candélabre à la main. Il promène un rapide regard dans la pièce.

Non, tu te trompes, il n'y a personne.

Il rentre dans l'autre chambre.

ABEL, dont on a aperçu le visage entre les portières du balcon, entre, pâle et vacillant. Arrivé au grand fauteuil,

sur le premier plan, il s'y assied, pose sa lanterne par terre, devant lui, se penche en avant et se frappe plusieurs fois le genou, d'un geste impuissant.

Oh! non! non! non!

ANTONIO entre. Dans la porte il se retourne et regarde.

VOIX DE JULIE

Qu'y a-t-il, dis?

ANTONIO

Reste ainsi debout, le bras à demi levé. Reste debout. Tu te renouvelles à chaque instant. Oui, souris! Il n'y a qu'une femme dans chaque femme. Il y en a mille en toi.

ABEL écoute, écoute. ANTONIO s'approche de la table et y pose le candélabre. Demi-jour. Il ouvre une bouteille de champagne. ABEL a une idée subite. Sans bruit, il ouvre une boîte placée près de lui, sur un guéridon, en retire un pistolet, s'assure qu'il est chargé et se retourne dans son fauteuil, prêt à bondir. Un silence.

VOIX DE JULIE

Si, pourtant, ç'avait éte lui?

ANTONIO, souriant tranquillement.

Hm.

JULIE

Mais il ne viendra pas.

ANTONIO

Non.

Après un silence.

Un pistolet à la main, n'est-ce pas?

JULIE, apparaissant subitement dans la porte.

En ce cas, tire le premier.

ABEL frissonne. Doucement, il dépose le pistolet.

ANTONIO, étreignant violemment JULIE.

M'aimes-tu?

JULIE

Oui, oui, oui, oui!

ABEL sourit. Puis il feint de dormir, se redresse un instant, comme dans un rêve et feint de nouveau de dormir en respirant paisiblement. Maintenant ANTONIO et JULIE sont éclairés par les lumières du candélabre, ABEL par celle de la petite lanterne posée par terre devant lui. ANTONIO s'asseoit à la table, JULIE sur ses genoux. Il lève un verre. Elle en fait autant. Ils boivent. Puis se regardent longuement.

ANTONIO

Ton sein brille comme de l'or fauve. Il se détache étincelant, sur la demi-ombre qui nous entoure. Tu ressembles à la femme de Rembrandt.

Il lui baise la poitrine.

JULIE

Je ressemble à qui, dis-tu?

ANTONIO

Gloire à la vie!

Ils boivent et se regardent.

JULIE

Mon chéri! Il n'y a pourtant pas de féerie sans prince.

Elle retire une branche de lilas de son corsage.

Ecris sur ma poitrine que tu m'aimes.

ANTONIO

Avec quoi?

JULIE

Avec ceci.

ANTONIO

Je ne puis écrire avec ceci.

JULIE

Si, tu le peux.

ANTONIO

Non, certainement.

JULIE

Tu ne veux pas?

ANTONIO

Non.

JULIE, souriant.

Il faut un maitre dis-tu. Il n'en faut qu'un?

ANTONIO

Oui, un seul maitre.

JULIE

Tu es sérieux quand on sourit. Tu souris quand on est sérieux.

Souriant.

C'est peut-être cela qui te rend maître des hommes.

ANTONIO, riant.

Il n'y a pas d'embages en toi! Tu poses toutes les questions qui te viennent à la tête.

Il l'embrasse.

Tout entière, dis?

JULIE

Oui, tout entière.

ANTONIO

A t'ébranler la tête? Tout ton corps?

JULIE

Oui, oui. Puisque tu me donnes le tien.

ANTONIO

Tu dis?

JULIE

Mon cœur ne peut plus dormir. Tu le tiens trop serré.

ANTONIO

Et tes souvenirs?

JULIE

Ils dorment, eux, et ne se réveilleront pas, tant que je verrai...tant que je verrai devant moi...

elle l'embrasse

...tes yeux de panthère.

Un silence. Pendant les dernieres répliques, ABEL a repris le pistolet et l'a appuyé sur son front. Puis il hoche la tête, sourit et se lève, très calme, sans déposer le pistolet. JULIE se dresse, terrifiée. ANTONIO se lève les yeux fixés sur le pistolet.

ABEL

Notre train a déraillé. On nous a ramenés par un train spécial.

ANTONIO et JULIE le regardent.

Il n'y a pas eu de mort d'hommes.

JULIE

C'est tout ce que tu as... à dire ?

ABEL

Ce n'est pas pour espionner que je suis rentré.

JULIE, exaspérée.

C'est tout ce que tu as à nous dire?

Montrant ANTONIO.

A lui et à moi ?

ANTONIO s'est approché du pistolet d'ABEL et essaie de le saisir, mais sans succès.

ABEL

Ah ! ceci ?

Il dépose le pistolet en souriant et dit gravement, en haussant la voix :

Ce n'est pas un coup de feu ni un flot de sang qui pourraient me satisfaire. Car je connais des désastres plus grands.

Ils se regardent en silence.

Oui, c'est ainsi. Chaque âme m'apparaît comme une île isolée. Tous les ponts sont en ruines. Chacun doit cultiver son île et il y a une joie à le faire. La tempête, les étoiles, l'éternité m'inspirent et me donnent des sentiments, des pensées. Mais, sitôt que deux âmes se rencontrent, elles se gênent, s'embarrassent l'une l'autre, s'arrètent et ne peuvent plus avancer. Que si deux corps s'enlacent, c'est le sanctuaire profané, le temple clos et sa clef jetée à l'abîme. Ainsi m'apparaissent les choses et j'agis d'après cela. Pourquoi feindrais-je des sentiments que je n'ai pas ?

JULIE le regarde, et soudain se met à rire.

ABEL, doucement.

Tu ris ?

JULIE

Oui, je ris.

ABEL

Pourquoi ?

JULIE

Tu demandes pourquoi ? Mais tu n'aimes que des âmes, toi. Tu ne peux pas aimer une femme. Tu ne peux pas m'aimer.

ANTONIO, d'un ton ferme et sévère.

Julie !

JULIE, se tournant très vivement vers ANTONIO.

Tu as donc pitié des esprits, que tu prends parti pour lui? A ton aise, Va-t'en, si tu veux. Va-t'en, va-t'en.

ANTONIO, plus doucement.

Julie.

JULIE

Va-t'en, va-t'en.

ANTONIO, avec amour.

Tu veux que je m'en aille ?

JULIE ne répond pas. Elle et ANTONIO se regardent. Puis ils détournent les yeux l'un de l'autre. ABEL, à ANTONIO, avec une douce ironie.

Il faut que l'un des deux soit le maître !

Il s'approche du balcon, s'arrête, réfléchit un instant et se tourne de nouveau vers ANTONIO.

Vous n'êtes donc pas entré par le balcon ?

ANTONIO

Si.

ABEL, avec un faible sourire qui semble venir d'un souvenir lointain.

Vraiment ?

Il écarte la portière. Dehors, il commence à faire jour. ABEL revient vivement vers les deux autres. D'une voix forte, à JULIE.

Te souviens-tu de cette matinée, où, à genoux, nous rendions grâce d'avoir atteint au but de nos désirs secrets ? Et voici encore des désirs réalisés, nos désirs à tous les trois.

Personne ne répond. Un court silence. ABEL reprend.

Mais, peut-être, quand on a tout obtenu, n'est-on plus aussi reconnaissant.

Un coup de vent ouvre la porte du balcon. Le soleil se lève. Les lumières vacillent.

ABEL, se dirigeant vers le balcon, puis s'arrêtant.

Oh ! Le soleil se lève. Je veux, doucement, le suivre des yeux.

Il sort. ANTONIO et JULIE regardent et écoutent du côté du balcon. Un silence.

JULIE, bas, prenant la main d'ANTONIO.

Es-tu aussi trop civilisé pour avoir de l'amour au corps ?

ANTONIO, sans cesser de regarder le balcon et sans se détourner, saisit les cheveux de JULIE et la force à lever la tête.

Non !

ABEL rentre vivement et se dirige vers la porte de sortie. Il se retourne et dit, d'une voix calme :

Qu'est-ce que toute cette peine en face de la mort qui m'attend un jour ?

Il sort. ANTONIO s'assied, la joue appuyée sur sa main.

JULIE tourne les yeux vers la porte, avec un léger sourire. Puis elle regarde ANTONIO et dit enfin, à voix basse :

Mon amour !

Rideau.

GUNNAR HEIBERG.

Traduit du norvégien par le comte M. PROZOR.



LA ROUTE DES AVEUGLES

—

Ils font des gestes lents, tremblants,
Ils s'en vont, hésitants et lents,
Et leurs pas se guident à peine.
Oh ! leurs pas sont tremblants et lents
Comme une marche vers la peine.

Ils font des pas si lents, si tristes,
Cherchant quelqu'un qui les assiste,
Et leurs visages sont baissés
Que les baisers ont délaissés.

Ils font des gestes de leurs mains,
Des appels frêles et lointains.
Leurs gestes vont par devant eux
Tâtant le vide des chemins ;
Leurs gestes sont comme des yeux,
Comme des yeux faibles et frêles
Qui repoussent et qui appellent,
Comme des yeux faibles et vieux.

Ils vont doucement et tâtant
Le sol pour les pieds hésitants,
Et leurs échines sont penchées
Sur la terre qu'ils ont cherchée,
Vers les choses qui sont cachées.

ADELIN BERTRAND.

VERS DE PLUS LARGES MERS

—

I

Les lamentations de Frédéric Nietzsche

J'ai des disciples ! Il faut qu'on le sache : il existe des Nietzschéens. Moi, le briseur d'idoles, je suis prophète, je serai dieu !

Comme le jeune rabbi briseur de dieux, on me déifie — après la croix.

La bêtise humaine me couronna d'épines, me chargea de la croix, pour avoir brisé ses dieux. Et puis je devins dieu ! Car il leur faut des dieux et ils déifient les briseurs de leurs idoles.

Ils ne m'ont pas cloué sur la croix parce que je n'ai pas prêché sur les places publiques et parce que j'écrivis mes livres en langue allemande et qu'ils ne parlent plus la langue allemande.

Et maintenant j'ai des disciples. Ils savent sans doute que je hais les suiveurs et que j'ai honni d'avance ceux qui voudraient troubler ma solitude. Moi qui ai ri de tous les maîtres qui purent se contempler eux-mêmes sans rire, je deviens *le Maître*.

Moi qui n'ai voulu qu'apporter un peu de liberté aux esprits en marche vers la vie en beauté, je deviens l'Aristote-dieu-terme.

Malade de toutes les maladies, j'ai passé ma vie à cultiver une volonté de guérison, et de mon nom s'appellera une maladie nouvelle.

Fus-je inutile ?

J'ai l'orgueil de croire que j'ai allumé un phare sur la mer ténébreuse des lâchetés humaines et qu'un jour dans les siècles un autre phare s'allu-

mera de ma lumière plus loin dans les ténèbres.

Je succombe sous la volonté immense de l'immense effort.

Homme libre, j'ai supplié ceux qui m'ont écouté et qui m'aiment d'arrêter ma vie au jour où périrait ma liberté. Eux qui ont vécu à ma droite et que je croyais avoir élevés à la hauteur de ma pensée, j'entends qu'ils gémissent dans les coins et besognent à pas étouffés pour que mon agonie soit longue, longue, longue.

Mais je serai dieu ! Car les vaisseaux sont rentrés dans le port parce que ma voix se brisait à leur crier : Vers de plus larges mers.

II

Puis un petit poème sur le Mystère et des Armures

Tous les chemins du mystère mènent à Rome, à Rome ou dans les environs.

Et ces environs sont des lieux vagues et des marais. Des larves y assaillent la raison et c'est la male mort.

Les larves parfois s'attifent de rubans neufs et jouent à la sirène et chantent de petits vieux refrains des catacombes.

Ne vous endormez pas ! le mysticisme est un narcotique sournois et Rome a des trésors de léthifères litanies. A Rome on chante vêpres et joie. Les gentils oiseaux reviennent, les beaux oiseaux enfuis rentrent dans la cage. Vêpres... mais trop tôt la joie ! Toutes les plumes se retournent au vent et les serins seuls rentrent dans la cage.

Il y eut des hommes qui revêtirent des armures de bruyant fer-blanc et s'attablèrent devant la page blanche pour dire l'épique chevauchée de leur rêve vers le mystère, cet effrayant mystère.

Oh là là ! était-on parnassien et sujet de pendule, à Paris !

Dites donc, et le soleil, le soleil là-bas, au bout des larges, larges mers.

Envoi :

Beaux chevaliers, brûlez donc la croix et toute la défroque chrétienne. Tâchez d'être hommes tout simplement, car l'héroïsme en chambre est ridicule et la police l'interdit dans nos rues. Et puis, quand vous aurez brûlé la politesse au mystère, n'oubliez plus les marbres brisés voguant à pleines voiles vers de plus larges mers.

III

Quant à la philosophie et la science...

Madame la philosophie, vous revêtirez les splendeurs des formes et vous serez une joie nouvelle pour les artistes, ou vous n'êtes qu'une vieille maquerelle et vous aurez pour amants de cœur tous les professeurs, et Monsieur Arthur Schopenhauer sera le beau bébé qui mâchonnera vos vieilles mamelles. Soyez l'art et la joie qu'également nous aimons dans Gœthe et dans Nietzsche. Soyez un chant. Mais la poésie didactique même est vêtue d'ennui et de ridicule. Ne prenez pas des allures de prêche, lâchez la morale qui vous ridiculise et ne jouez plus à systèmes, car c'est un plaisir de vieille et plutôt ennuyeux.

Votre petite cousine la science nous a appris depuis longtemps que le poisson ne dirige pas la rivière.

Votre petite cousine est jeune et gentille indubitablement, et elle se tient bien. De vieux messieurs, si vieux ! sortant de la critique et d'autres mauvais lieux ont voulu flirter avec elle. Mais elle fit sa petite Suzanne et les vieux se sont fâchés.

Ils ont voulu faire saisir la petite et la mettre en faillite ; mais ils ont dû constater qu'elle ne leur avait signé aucun papier et qu'elle se trouvait bel et bien dans ses propres meubles. Et les vieux messieurs virent alors qu'ils avaient tort de compromettre leur vénérabilité en un impossible flirt.

La petite exige qu'on aille vers elle simplement,

candidement, pour l'amour d'elle-même et sans souci des profits, même de joie.

Et encore, pour entrer sous son toit, il faut une méticuleuse propreté : dépouillez la poussière des temps et des routes : avec votre canne déposez vos préjugez et entrez.

Elle vous accueille en toute simplicité. Vous êtes son hôte. Elle n'affirme rien, elle ne promet rien et s'offre, timidement, en sa beauté jeune et nue.

Oh ! ne la maudissons jamais, comme nos aînés qui la connurent mal, la douce amante !

D'un pas lent et confiant marchons vers la demeure où elle attend que nos imaginations la revêtent de splendeurs. Elle est la compagne la plus sûre et, petit mousse ou pilote, elle nous accompagnera dans nos voyages vers de plus larges mers.

IV

En mer

Voici que les caravelles s'élancent aux folles conquêtes, voici que vers la joie de beauté nous menons le cortège radieux de nos vies.

Que les esclaves tremblent aux rives et traînent les dérisoires chaînes des morales et des religions.

Qu'ils vivent selon des règles et qu'ils accomplissent des lois. Qu'importe ce peu précieux bétail humain ! Laissons les hommes cogner leurs fronts bas aux poteaux indicateurs de leurs multiples devoirs tandis que sur le labeur et l'effort de sublimes précurseurs s'érige notre liberté plénière.

Nous voyons la mer enfin claire et libre devant nous et nos caravelles peuvent s'élancer aux folles conquêtes.

Toutes les religions et les philosophies sont de merveilleuses ruines où mener nos rêves ; mais fuyons les marais putrides où se décompose ce qui fut les morales et les lois, les règles et les devoirs.

Seule nous importe la beauté telle qu'en nous même nous la voyons, fière et libre, nue et simple et grande, rythme plus pur de nous-mêmes, âme consciente de l'immense dieu.

Et déjà l'aurore, là-bas, de rose et de nacre et d'or. Joyeuse et chanteuse vogue la caravelle de nos vies vers de plus larges, plus larges mers.

Paul Gérardy.



WAKEFIELD

—

Pour Henry de Groux,
G. K.

C'est dans quelque vieux numéro de magazine ou de journal que je trouvai l'histoire, relatée comme authentique, d'un homme — appelons-le Wakefield — qui s'absenta pendant un long temps de sa maison où il avait laissé sa femme. L'histoire, ainsi mentionnée d'une manière abstraite, n'est pas des plus rares et ne mérite pas, — sauf à distinguer d'après les circonstances — d'être condamnée comme un acte de méchanceté ou d'aberration. Au surplus, le fait dont il est question, quoique n'étant pas fort grave, est peut-être l'exemple le plus étrange que l'on puisse rapporter d'un manquement à le fidélité conjugale ; et, bien plus, le cas de manie la plus remarquable dans la liste des extravagances humaines. Ce couple marié habitait Londres. Le mari, sous prétexte de faire un voyage, prit un logement dans la rue voisine de celle où il demeurait et vécut là à l'insu de sa femme et de ses amis, sans l'ombre d'une raison pour expliquer cet exil volontaire, pendant plus de vingt ans. Durant cette période de temps, il aperçut chaque jour sa maison et souvent aussi l'oubliée Mrs Wakefield. Et après une si grande lacune dans sa félicité conjugale — lorsque sa mort fut tenue comme certaine, ses affaires liquidées, son nom raturé de toutes mémoires, sa femme depuis bien longtemps résignée au veuvage dans l'automne de ses ans — un soir il rentra, tout tranquillement, comme s'il était parti de la veille et fut jusqu'à sa mort le modèle des maris.

Ces grandes lignes, c'est tout ce que je me rappelle de l'histoire. Mais l'incident, quoique de la plus complète originalité, sans précédent et probablement destiné à rester unique, est de ceux qui, je crois, méritent l'attention généreuse et la sympathie. Nous savons tous qu'en ce qui nous concerne nous ne serions point capables d'une telle folie, mais nous avons la vague impression que l'un ou l'autre pourrait la commettre.

Quelle espèce d'homme était Wakefield ? Nous sommes libres de nous les figurer d'après notre imagination,

lui et son nom. Il était maintenant d'âge moyen ; son affection pour sa femme, qui n'avait jamais été chaleureuse, s'était résorbée en le calme de l'accoutumance ; de tous les époux, c'était vraisemblablement le plus constant, par le fait qu'une certaine apathie aurait tenu son cœur en repos, à quelque personne qu'il l'eût donné. Il avait de l'intelligence, mais sans activité ; son esprit se laissait aller à de longues et paresseuses songeries, qui ne tendaient à rien ou qui n'avaient pas la vigueur d'atteindre un but fixe ; les mots même n'étaient pas toujours dominés par ses pensées. L'Imagination, dans le vrai sens du terme, ne faisait aucunement partie des dons attribués à Wakefield. Avec un cœur froid, quoique non dépravé et exempt d'inconstance, un esprit jamais enfiévré de pensées déréglées ou de perplexes originalités, pouvait-on prévoir que notre homme prendrait rang parmi les plus excentriques ? Si l'on avait demandé à quelqu'un de ses amis qui dans Londres était le plus certain de ne rien faire tel jour qu'il ne l'ait oublié le lendemain, il eût immédiatement songé à Wakefield. Seule sa femme eût hésité. Sans avoir analysé son caractère, elle savait plus ou moins qu'il était quelque peu égoïste et que cet égoïsme s'était rouillé dans son esprit inactif ; elle avait remarqué chez lui une vanité spéciale, qui le déparait le plus, une disposition à l'astuce, dont les effets n'avaient pas été plus graves que, parfois, de petites cachotteries, à peine dignes d'être révélées, et. en dernier lieu, ce qu'elle appelait de légères étrangetés, à diverses reprises, chez le bon homme. Cette qualité-ci est indéfinissable et peut-être non existante.

Figurons-nous Wakefield faisant ses adieux à sa femme. C'est par le crépuscule d'un soir d'octobre. Son équipement consiste en une grande redingote de drap gris américain, un chapeau recouvert de toile cirée, des bottes à revers, un parapluie dans une main et un petit portemanteau dans l'autre.

Il a fait savoir à Mrs. Wakefield qu'il va prendre le « coach » de cette nuit et partir pour la campagne. Elle voudrait lui demander combien long est son voyage, quel en est l'objet et la date approximative de son retour ; mais, indulgente pour son inoffensive manie de mystère, elle se contente de l'interroger du regard. Il lui dit de ne pas l'attendre positivement pour le « coach » suivant ; il ne faudrait pas s'alarmer s'il prolonge son absence de trois ou quatre jours ; en tous cas qu'elle l'attende pour vendredi soir, à l'heure du souper

Wakefield lui-même, notez-le, n'a pas la moindre idée de ce qui adviendra. Il tend la main à sa femme ; elle lui donne la sienne, et rencontre son baiser d'adieu de la même façon presque banale que le fait toute épouse après dix ans de mariage ; et c'est ainsi que s'en va M. Wakefield, presque résolu à jeter dans la perplexité sa bonne femme par une absence de toute une semaine. Après que la porte a été fermée derrière lui, elle perçoit qu'elle est restée un peu entr'ouverte et elle a par intuition une vision, encore, de son mari, dont le visage lui sourit, et qui, à l'instant, disparaît. Au moment même, ce petit incident ne laisse pas de traces sur son esprit. Mais, longtemps après, lorsque ses années de veuvage eurent dépassé ses années de mariage, ce sourire s'évoque devant elle et voltige parmi tous les souvenirs qu'elle retient du visage de Wakefield. En ces nombreuses songeries, elle entoure l'original sourire d'une multitude de fantaisies, qui le font étrange et terrible ; ainsi, par exemple, si elle se figure son mari couché dans un cercueil, ce sourire d'adieu est glacé sur ses lèvres pâles ; ou si elle rêve qu'il se trouve au ciel, il garde encore de la froideur et de la bizarrerie. Et pourtant, pour l'amour de lui, lorsque tout le monde tenait son mari pour mort, elle, parfois, se demandait si vraiment elle était veuve.

Mais c'est du mari dont nous devons nous occuper. Il faut nous hâter de le suivre tout le long de la rue avant qu'il ne perde son individualité pour se fondre dans la grande masse vitale de Londres. Là ce serait vain d'aller le chercher. Marchons derrière ses talons, donc, avant qu'il n'ait fait toutes sortes de tours pour fausser sa trace, jusqu'au moment où nous le trouvons confortablement installé au coin du feu dans un petit appartement, retenu d'avance. C'est dans la rue immédiatement voisine de la sienne et le voici arrivé à la fin de son voyage. Il ne peut croire, vraiment, qu'il soit parvenu jusque là sans avoir été aperçu — il se souvient qu'une fois, il a été arrêté par la foule précisément dans la pleine lumière d'une lanterne ; et puis encore n'a-t-il pas remarqué des pas qui semblaient suivre les siens et très distincts parmi la multitude des pas autour de lui ; et, tout à l'heure, il a entendu une voix, de loin, qui — est-ce imagination ? — l'appelait par son nom. Sans aucun doute, une douzaine de gamins l'ont vu et toute l'affaire a été racontée à sa femme. Pauvre Wakefield ! Comme tu connais peu ton insignifiance en la vastitude du monde ! Aucun mortel, à part

moi, n'employa ses yeux à suivre ta trace. Va tranquillement te coucher, insensé; et, dès demain, si tu veux te conduire comme un homme raisonnable, rentre chez toi retrouver la bonne Mrs Wakefield et dis-lui la vérité. Ne quitte pas, même pour une petite semaine, ta place dans la chasteté de son cœur. Si, ne fût-ce qu'un simple instant, elle te croyait mort, perdu ou pour longtemps séparé d'elle, tu pourrais être à jamais la triste victime d'un changement dans la fidélité de ta femme. Il est dangereux de faire une brèche dans les affections humaines; non pas qu'elles restent si longuement et si largement entamées — avec une telle tristesse elles se referment !

Se repentant presque de sa folie, — comment donc qualifier son action? — Wakefield se couche de bonne heure et, après un premier bout de somme, étire ses bras dans le vide solitaire d'un lit inconnu. « Non, se dit-il, en ramenant les draps autour de lui, la nuit prochaine, certes, je ne dors plus seul ! »

Le lendemain matin, il se lève plus tôt que de coutume et se met à réfléchir sérieusement sur ce qu'il va faire. Ses pensées vagabondent à ce point qu'il a commencé cette très singulière aventure avec la conscience, évidemment, de réaliser un projet, mais sans pouvoir le définir suffisamment pour arriver à s'en rendre compte. Le vague du projet, la précipitation maladive avec laquelle il se précipite dans l'exécution, tout cela est la caractéristique d'un esprit mal pondéré. Wakefield passe au crible ses idées, cependant, aussi minutieusement qu'il peut, et se sent tout curieux de savoir comment vont les choses chez lui — de quelle façon sa femme exemplaire va supporter son veuvage d'une semaine : et, en un mot, quel sera l'effet de son départ sur le petit cercle de créatures et de circonstances dont il était le centre. Une vanité morbide constitue le fond de toute l'affaire. Mais comment arrivera-t-il à ses fins? Non pas, certes, en restant claquemuré dans ce logis confortable où, quoique s'endormant et s'éveillant à deux pas de chez lui, il est, vraiment, à l'étranger, comme si le « coach » l'avait trimballé toute la nuit. Et pourtant, s'il fait sa réapparition, tout le beau projet tombe à l'eau. Son pauvre cerveau pris dans ce dilemme, désespérément, il s'aventure, à la fin, au dehors, et décide qu'il traversera le haut de la rue et jettera un rapide coup d'œil vers son domicile oublié. L'habitude — car il est un homme d'habitudes — le prend par la main et le guide, sans qu'il s'en rende aucunement compte,

jusqu'à sa propre porte, où, juste au moment critique, il est rappelé à lui-même par le frottement de ses pieds sur les marches. Wakefield ! où allez vous donc ?

A cet instant, sa destinée tournait sur le fatal pivot. Il songe peu à ce que lui prépare pour l'avenir son premier pas en arrière, il fuit, avec une haletante précipitation qu'il n'a jamais connue jusqu'ici, et ose à peine tourner la tête au coin de la rue. Se peut-il que personne ne l'ait aperçu ? Est-ce que tous les habitants de la maison — la respectable Mrs Wakefield, l'accorte servante et le sale petit boy — ne vont pas crier tous et se précipiter, par les rues de Londres, à la poursuite de leur seigneur et maître ? Miraculeusement sauvé ! Il rassemble tout son courage, s'arrête pour souffler un peu et regarde dans la direction de sa maison ; mais il est perplexe, il croit voir et ressentir un changement dans l'édifice familier, comme nous en ressentons lorsque après une absence de plusieurs mois ou plusieurs années nous revoyons quelque montagne, quelque lac avec lesquels nous étions liés d'amitié depuis longtemps. Dans les cas ordinaires, cette indéfinissable impression est causée par la comparaison et le contraste entre nos souvenirs imparfaits et la réalité. Pour Wakefield, la magie d'une seule nuit avait ouvré une similaire transformation, parce que, dans ce court espace de temps, un grand changement moral s'était effectué. Mais ceci est un secret pour lui. Avant de quitter la place, il aperçoit au loin, d'un coup d'œil rapide, sa femme qui passait devant la fenêtre, obliquement, avec le visage tourné vers le haut de la rue. De nouveau, il prend la poudre d'escampette, se figurant que, parmi tant d'atomes périssables, son œil a dû le découvrir. Il ne se sent le cœur à l'aise, vraiment, bien que sa tête soit quelque peu étourdie, qu'en se retrouvant près du foyer de son logis.

Et voilà le commencement de cette longue lubie. Après l'initiale conception, après que l'apathie du bonhomme s'est réveillée pour la mettre en pratique, tout se déroule de soi-même et très naturellement. Nous pouvons nous imaginer, comme résultats de profondes délibérations, qu'il achète une nouvelle perruque rousse et qu'il va choisir dans la malle aux vieilleries d'un Juif toutes sortes de nippes, qui ressemblent fort peu à son habituel costume brun. C'est fait, Wakefield est un autre homme. Le nouvel ordre de choses etant établi maintenant, un mouvement rétrograde vers l'ancien serait presque aussi difficile que cet

établissement même. Bien plus, il est rendu obstiné par la prédisposition à la bouderie qui est une des caractéristiques de son tempérament et cette bouderie se confirme par l'idée que d'inadéquates sensations ont été produites dans le cœur de Mrs Wakefield. Il ne retournera chez elle que si vraiment elle est terrifiée à en mourir. Bien; voici qu'elle a passé deux ou trois fois à portée de sa vue, chaque fois avec une démarche plus affaissée, un teint plus pâle, l'air plus anxieux ; et trois semaines après son depart, il aperçoit qu'un messager de malheur entre dans la maison en la personne d'un apothicaire. Le lendemain, le marteau de la porte est emmitouflé. Vers la tombée de la nuit, arrive le carrosse d'un « physicien » qui dépose son contenu solennel et grandement perruqué devant la demeure de Wakefield, d'où, après un quart d'heure de visite, il sort, peut-être pour proclamer des funérailles. Pauvre femme ! Va-t-elle mourir ? Pendant ce temps, Wakefield se sent presque le cœur pris, mais il reste pourtant, il discute avec sa conscience, il se dit qu'elle ne doit pas être dérangée en une pareille conjoncture. Si quelque autre chose le retient, il n'en sait rien. Après quelques semaines, graduellement elle se rétablit ; la crise est passée ; son âme est triste, probablement, mais calme; et, qu'il revienne tôt ou tard, elle ne s'inquiétera jamais plus de fièvre pour lui. Telles sont les idées qui vaguent par le cerveau brumeux de Wakefield et lui donne l'indistincte conscience qu'un gouffre pour ainsi dire infranchissable sépare son nouvel appartement de sa maison d'autrefois. « Ce n'est pourtant que dans la rue voisine ! » s'exclame-t-il de temps à autre. Fou ! c'est dans un autre monde. Jusqu'ici, il a postposé son retour de tel jour à tel jour ; à partir de ce moment, ce retour est renvoyé à une date indéterminée. Pas demain — peut-être la semaine prochaine — bientôt. Malheureux ! Les morts ont presque autant de certitude de revoir leur terrestre demeure que ce volontaire exilé en a de rentrer dans la sienne.

Que n'ai-je à ma disposition un in-folio, plutôt que le nombre de pages attribué à un article ! Alors, je pourrais démontrer comment une influence, hors de notre contrôle, peut appuyer sa force sur chacun des actes que nous accomplissons et noue ses conséquences en le tissu de fer de la nécessité. Wakefield est sous le charme d'une influence. Quittons-le, laissons-le, pendant dix années environ, circuler comme un spectre autour de sa demeure, sans en passer une seule fois le seuil et

rester fidèle à sa femme, avec l'affection dont son cœur est capable, tout en s'évanouissant lentement loin de sa présence. Depuis longtemps, il faut le remarquer, il a perdu la notion de son étrange conduite.

Voyez donc la scène ! Parmi la foule qui emplit une rue de Londres, nous distinguons un homme, qui, maintenant, devient vieux, assez peu caractéristique pour attirer le regard des observateurs inattentifs, et, cependant, révélant, dans toute son attitute, la marque d'un destin peu ordinaire, pour celui qui a le don de réellement voir. Il est maigre ; son front est bas, étroit et profondément ridé ; ses yeux, petits et sans éclat, parfois scrutent avec inquiétude les alentours, mais le plus souvent paraissent regarder au dedans de lui-même. Il penche la tête en avant et elle se meut avec une indéfinissable obliquité, comme s'il voulait ne pas marcher droit vers le monde. Regardez-le, suffisamment longtemps pour retrouver tous les détails de notre description, et vous reconnaîtrez que les circonstances dont la combinaison crée souvent des personnalités avec des natures ordinaires — ont produit ici un type. Maintenant, laissez-le continuer son chemin sur le trottoir, et que vos yeux se tournent de l'autre côté, où une femme corpulente, sur le retour, avec un livre de prières dans la main, se dirige vers l'église, là-bas. Elle a la mine placide d'une veuve déterminée. Ses regrets, ou bien ils se sont évanouis, ou bien ils forment partie si complètement essentielle de son cœur, qu'elle ne voudrait pas les échanger pour de la joie. Juste au moment où l'homme chétif et la femme bien portante passent, un léger embarras se produit dans la foule et met ces deux êtres directement en contact. Leurs mains se touchent ; la pression des gens autour d'eux fait appuyer la poitrine de la femme contre l'épaule de l'homme ; ils s'arrêtent, face à face, les yeux dans les yeux. Après dix ans de séparation, c'est ainsi que Wakefield rencontre sa femme !

Il se fait un remous dans la foule, qui les sépare. La veuve reprend gravement sa marche, se dirige vers l'église, mais elle s'arrête devant le portail et jette un regard perplexe dans la rue. Elle entre, cependant, et tout en allant, ouvre son livre de prières. Et l'homme ! avec un visage de fou, que le Londonien, tout égoïste et affairé qu'il est, s'arrête à regarder, il se précipite dans son logis, ferme la porte au verrou et se jette dans son lit. Tout ce qui est resté latent pendant des années éclate ; son faible cerveau en retire une étincelle

d'énergie ; toute la misérable étrangete de sa vie lui est révélée en un clin d'œil et il s'écrie avec exaltation : « Wakefield ! Wakefield ! vous êtes devenu fou ! »

Peut-être l'était-il. La singularité de sa situation l'avait à ce point modelé sur lui-même que, au regard de ses semblables et de la vie, on ne pouvait pas dire qu'il possédât tous ses sens. Il avait imaginé de se séparer du monde, ou plutôt il était arrivé qu'il avait disparu, qu'il avait abandonné sa place et ses privilèges parmi les vivants, sans être admis au nombre des morts. La vie d'un ermite n'est en aucune façon identique à la sienne. Il était en plein tumulte de la cité, tout comme autrefois ; mais la foule passait et ne le voyait point ; il était, peut-on dire au figuré, auprès de sa femme, près de son foyer, et pourtant il ne sentait ni la chaleur de l'un ni l'affection de l'autre. C'était une singularité sans précédents en Wakefield de retenir sa part originaire des sympathies humaines tandis qu'il avait perdu sa réciproque influence sur elles. Ce serait une bien curieuse expérience que de noter l'effet de telles circonstances sur son cœur et son intellect, séparément et sur tous les deux réunis. Cependant, tout changé qu'il fût, il se rendait rarement compte du changement, mais se jugeait être toujours le même homme ; des lueurs de vérité, certes, lui arrivaient mais elles s'éteignaient à l'instant ; et pourtant il ne cessait de répéter : « Je reviendrai bientôt ! », sans réfléchir que la même phrase il l'avait dite vingt années durant.

Je comprends ainsi que ces vingt années, lorsqu'il se reporte en arrière, ne doivent pas sembler à Wakefield beaucoup plus longues que la semaine à laquelle il avait primitivement limité la durée de son absence. Il doit considérer tout cela comme une simple distraction dans le cours de sa vie. Lorsque, bientôt, il décidera qu'il est temps de rentrer, sa femme, toute joyeuse, battra des mains en le contemplant. Hélas ! quelle méprise ! Si le temps s'attendait à voir la fin de nos folies, nous resterions jeunes, tous, et cependant le jour du Jugement serait là.

Un soir de la vingtième année qui suit son départ, Wakefield fait son habituelle promenade vers la demeure qu'il appelle toujours sienne. C'est un soir venteux d'automne, entrecoupé de fréquentes averses, qui fouettent le trottoir et sont parties, avant qu'on ait ouvert son parapluie. Wakefield s'arrête non loin de la maison et discerne à travers les fenêtres du second

étage la flamme rouge, qui va et qui vient, d'un confortable feu. Au plafond apparaît l'ombre cocasse de la bonne Mrs Wakefield. Le bonnet, le nez, le menton et la taille ample forment une étrange caricature qui danse, selon les soubresauts de la flamme, avec une joie peu digne de l'ombre d'une veuve respectable. A ce moment, une averse tombe, que le vent, ce mal-appris. chasse en plein sur le visage et la poitrine de Wakefield. L'automnal frisson le pénètre. Va-t-il rester là, tout mouillé et tout frileux, tandis qu'à son foyer brûle un bon feu qui va le réchauffer tout de suite, et sa femme n'ira-t-elle pas bien vite chercher la culotte et l'habit gris que certainement elle a enfermés avec grand soin dans l'armoire de leur chambre à coucher ? Non ! Wakefield n'est pas si bête. Il monte les marches, peu lestement — car vingt années ont roidi ses jambes depuis qu'il les a descendues — mais il n'en sait rien. Arrêtez Wakefield ! Irez-vous à la seule demeure qui vous reste ? Eh bien ! marchez vers votre tombe ! La porte s'ouvre. Il passe le seuil ; nous voyons rapidement son visage, nous reconnaissons le sourire rusé qui a été le précurseur de la petite plaisanterie jouée jusqu'ici aux dépens de sa femme. Avec quelle cruauté il l'a raillée ! Eh bien, Wakefied, on vous souhaite une bonne nuit !

NATH. HAWTHORNE.

Traduit de l'anglo-américain par GEORGES KHNOPFF.



INCENDIE

—

Le vieil automne meurt du faix de ses parures ;
Ses râles déchirés hurlent dans le vent aigre
Où les arbres dénouent leurs molles chevelures,
Et sur la forêt d'or il crispe sa main maigre.

Le vieil automne, ainsi qu'un roi chargé d'années,
Sent que ses faibles doigts tremblent sur son trésor,
Et des arbres foulés en ses mains décharnées
Parmi le vent du soir partent des oiseaux d'or.

Sur la tour, où le temps incruste dans la pierre
Les griffes du lichen et les ongles du houx,
Entre ses bras tordus la folle enchâsse, serre
Son pâle front nimbé de vastes cheveux roux :

Car le vent échevelle en torche fantastique
Toutes les flammes de l'automne fabuleux,
Et la folle, crispant ses deux bras, magnifique,
Brûle son frêle corps tordu dans ses cheveux.

L'HEURE

—

Le vieil arbre, là-bas, ne brandit plus vainqueur
De ses cent bras tordus la torche de novembre :
Il neige lentement, et c'est la même fleur
Que répète le tulle aux rideaux de la chambre ;
De la chambre où la haute horloge d'autrefois
Tinte si doucement cette heure qu'elle emporte,
Qu'il paraît s'envoler de son coffre de bois
Comme l'écho lointain d'une heure déjà morte.

INTÉRIEUR

—

A L. A. Natanson

La huche, le rouet, le lourd bahut de bois,
Le grand fauteuil où s'éteignirent les aïeuls,
Le vieux lin imprégné d'un parfum de tilleuls,
Dans un coin la très haute horloge d'autrefois ;
La mère, près du seuil, qui baise sur les yeux
L'enfant rouge dont les petits doigts inhabiles
S'écartent pour saisir en ses paumes fragiles
L'oiseau de linge blanc qu'elle a dans les cheveux

PAUL LECLERCQ.



UN MANIFESTE LITTERAIRE

DE M. FRANCIS JAMMES

—

LE JAMMISME

—

I. — Je pense que la Vérité est la louange de Dieu ; que nous devons la célébrer dans nos poèmes pour qu'ils soient purs ; qu'il n'y a qu'une école : celle où, comme des enfants qui imitent aussi exactement que possible un beau modèle d'écriture, les poètes copient avec conscience un joli oiseau, une fleur ou une jeune fille aux jambes charmantes et aux seins gracieux.

II. — Je crois que cela suffit. Que voulez-vous que je préjuge d'un écrivain qui se plaît à dépeindre une tortue vivante inscrustée de pierreries ? Je pense, qu'en cela, il n'est point digne du nom de poète : parce que Dieu n'a pas créé les tortues dans ce but, et parce que leurs demeures sont les étangs et le sable de la mer.

III. — Toutes choses sont bonnes à décrire lorsqu'elles sont *naturelles ;* mais les choses naturelles ne sont pas seulement le pain, la viande, l'eau, le sel, la lampe, la clef, les arbres et les moutons, l'homme et la femme, et la gaîté. Il y a aussi parmi elles, des cygnes, des lys, des blasons, des couronnes et la tristesse.

Que voulez-vous que je pense d'un homme qui, parce qu'il chante la vie, veut m'empêcher de célébrer la mort, ou inversement ; ou qui, parce qu'il dépeint un thyrse ou un habit à pans d'hermine, veut m'obliger à ne pas écrire sur un râteau ou une paire de bas ?

IV. — Je trouve tout naturel qu'un poète, couché avec une jolie petite femme dure, préfère, dans ce moment, l'existence à la mort ; cependant, si un poète qui a tout perdu dans ce monde, qui est atteint d'une cruelle maladie, et qui a la foi, compose des vers sincères où il demande au Créateur de le délivrer bientôt de la vie, je le trouve raisonnable.

V. — Il y a eu bien des écoles depuis le monde (on m'a mené dans les écoles, j'en savais plus que les docteurs — dit le Buddha) — mais n'ont-elles pas dénoté, toujours, chez le fondateur de l'une quelconque d'elles, la vanité de voir se grouper autour de lui des inférieurs qui contribuent à sa gloire ? Dira-t-on que c'est pour préconiser, d'une façon désintéressée, quelque système philosophique ? Ce serait enfantillage, car tel aime le riz qui déteste le poisson et qu'il n'y a qu'un système : la Vérité qui est la louange de Dieu.

VI. — Un poète a donc tort de dire à ses frères : Vous ne vous promènerez que sous des tilleuls ; ayez bien soin de fuir l'odeur des iris et de ne pas goûter aux fèves : parce qu'ils peuvent n'aimer point le parfum des tilleuls, mais celui des iris et la saveur des fèves.

VII. — Et comme tout est vanité, et que cette parole est encore une vanité, mais qu'il est opportun, en ce siècle, que *chaque individu* fonde une école littéraire, je demande à ceux qui voudraient se joindre à moi, pour n'en point former, d'envoyer leur adhésion à Orthez, Basses-Pyrénées, rue Saint-Pierre.

FRANCIS JAMMES.



LES FACTICES

MŒURS CONTEMPORAINES

(*Suite*[1])

—

DEUXIÈME PARTIE

L'ÉLÉMENTAL

(L'Action du Rêve)

V

Sur la balustrade, le prince Mes-Yeux faisait de petits sauts et frappait le marbre lisse de ses pattes comme une femme élégante frapperait du talon sous sa jupe. Sa tête bleue, ornée d'une aigrette de cinq émeraudes, sa tête serpentine dont les prunelles, royalement stupides, avaient l'immobilité des pierreries, se tendait, agressive, et selon son habitude, il poussait des cris furieux. Trop lourd pour voler, il se précipitait par bonds, gravissait les terrasses en s'accrochant aux aspérités des murailles, et, dès qu'il apercevait Paul-Éric, se jetait sur lui dans une fièvre d'oiseau rancunier. Il haïssait Paul. Chose étrange, Paul tolérait toutes ses colères. C'était tellement le plus beau paon du monde ! Ce jour-là, du milieu des pelouses, le prince Mes-Yeux venait de monter jusqu'au jeune homme, les ailes frémissantes, l'œil fixe, son bec de poupre prêt à la cruauté. Entre les deux rois de Rocheuse, la bataille s'éternisait, et malgré l'offre des meilleures friandises, l'oiseau rageur battait

(1) V. *Mercure de France*, nos 84, 85, 86.

belliqueusement de l'éperon sous les soyeux volants de sa robe.

Reutler, assis à l'autre extrémité de la serre, contemplait cette scène de grâce et rêvait. Le livre qu'il lisait avait depuis longtemps glissé de ses mains molles, il respirait voluptueusement l'air tiède, admirait la féerie de la campagne, que des nuages, passant vite, couvraient de caresses légères, et le jeune rieur, planté droit, le front haut, comme épanoui en fleur d'or.

Calme ! douceur ! est-ce que l'air ne sentait pas la vanille ?

Ah ! cette heure divine ! l'heure de la sieste ! Pour se laisser vivre une heure dans ce paradis, ou cet enfer, sans penser, sans parler, sans lutter, il finissait, quelquefois, par croire à la bonté de la nature... Surtout, quand il entendait le pas de Paul-Eric franchissant le seuil du grand salon, ce pas souple qu'il entendait toujours parce que son frère ne faisait aucun bruit en marchant. Ce pas de félin rôdeur ! Quelle joie secrète il lui donnait, joie plus intense de tout son mystère !... Oui, le vent qui semble rouler sur elles-mêmes les lointaines routes poudreuses, embaume la vanille... et ce n'est pas la chevelure blonde que l on secoue dans l'air ! La nature est bonne. Rien n'est autrement que naturel. Pourquoi ne pouvait-on s'aimer noblement ? Et quelles chimères zébraient le ciel fulgurant d'ombres noires ? Pourquoi pas l'espoir du bonheur au lieu de l'espoir de la mort ? La volupté qui cesse d'être un supplice demeure-t-elle la volupté ? Seul, celui qui l'a inventée, en inventant le monde, doit être maudit.

Calme ! douceur ! Son Eric, un enfant ! On ne tue pas les enfants malades. Il se guérirait. Et Reutler, l'index sur ses lèvres frissonnantes, le contemplait, récapitulant toutes les chances qu'on avait encore de vivre.

Le jeune homme lui obéissait, depuis quelque temps, avec une docile promptitude d'élève qui désire plaire au maître. Le matin même, il s'était levé dès l'aube pour aller à l'étang de Rocheuse

prendre ce bain glacial que prescrivait la sinistre hygiène de l'aîné, dans une pièce d'eau perdue en forêt, cernée de basses branches vertes la faisant sombre, presque couleur d'encre. Tableau charmant... mais que Reutler ne voyait qu'imaginairement, car il refusait d'accompagner son frère. Il le confiait à Jorgon, les yeux clos, regrettant de ne pouvoir aveugler tous ses gens, le groom, ce garçon dont le regard faux suivait Paul-Eric à travers les halliers, comme un vil braconnier suit les ébats d'une bête merveilleuse qu'il convoite, n'osant pas encore lui tendre un piège. Non, ce serait trop lâche, cette jalousie sans objet! Reutler, le maître, était trop haut... mais l'étang de Rocheuse était bien loin! Il rêvait d'entourer ce petit lac de murs énormes ou de palissades impénétrables... et quand Paul-Eric lui revenait, le teint éclatant, les yeux humides, un peu les tempes bleuies par le sang plus vif battant les veines, on se promenait le long des terrasses en causant *chevaux anglais* ou poèmes inédits très correctement. Ah! ce regard mouillé d'une onde, qui le lui avait volé un moment tout entier? Ce regard ironique et cependant si câlin! Comment faire pour ne pas lui poser une de ces questions folles avouant tout un nouvel état d'âme? Jaloux de qui et de quoi? On n'est pas jaloux de ses domestiques! On n'est pas jaloux d'une eau froide!... Et, de bonne foi, Reutler se disait qu'il ne fallait plus supporter l'enfantillage des bracelets d'or. Là-bas, ses gens devaient s'étonner de voir des bijoux à ses bras nus. Toutes ses mièvreries le tyrannisaient, lui, le tyran, d'une manière abominable. Il avait cédé pour demeurer d'apparence indifférent, mais il finirait par les lui réclamer, les lui arracher, d'un mouvement involontaire. Non! Non! Pas cela! Ces mystérieux anneaux d'une chaîne féroce, il les avait forgés lui-même, et sa belle statue d'Adonis ne pouvait pas aller là-bas si complètement dépouillée de son amour. D'ailleurs, lui, le maître, ignorait l'esclavage et ses soupçons seraient trouvés ridicules.

Au déjeuner, le matin de ce jour calme, on avait fait des projets pour l'hiver. L'*Impossible*, ce poème interminable, s'annonçait, prétendait le jeune homme, comme une œuvre géniale. Beaucoup moins modeste que jadis, l'auteur se découvrait du génie maintenant, chaque fois qu'il écrivait une ligne. Après les chasses, chez les de Preuille où les deux jeunes filles s'alanguissaient au souvenir du poète, on retournerait à Paris et on y publierait des volumes, on se sacrerait grand homme. Reutler souriait. Etre un grand homme, c'est prendre l'habitude de jouer un personnage très ordinaire devant les déférences de la foule. En se sentant regardé, Paul-Eric ne consentirait-il pas à être plus simple? et n'y aurait-il pas moyen de lui faire épouser, un soir de gloire, où les attendrissements de la vanité satisfaite vous tiennent lieu de morale, une de ces deux jolies filles des de Preuille, celle qui avait bien voulu échanger un cheval anglais qu'elle adorait contre une jument arabe un peu vicieuse? L'union sage, philosophique, un de ces mariages précoces qui sont comme un remède à toutes les mauvaises passions. Raisonnant, analysant, daignant sourire, Reutler se sentait néanmoins très inquiet. Aurait-il le courage de préparer cette union et d'essayer de le guérir par un remède imbécile, quand lui, le philosophe, préférait la mort ? Il songeait, le regardant s'amuser avec un oiseau, que son enfant ne méritait pas un sort aussi sérieux, puis il détournait la tête en murmurant :

— Je fais trop de musique, mon orgue m'exalte. C'est une distraction profane qui me rend nerveux. Je la supprimerai. Je n'arrive plus à penser juste. Je n'ai aucune raison de mourir. On ne meurt pas pour la félinité d'une taille qui ploie ! C'est absurde ! je me dois à lui et je vivrai. Seulement il faut que son regard câlin cesse de m'insulter, il le faut ou je m'abaisse moi-même en tolérant ce regard ! Mon Dieu ! Comme tout est mensonge et comme je devine la nature plus vraie de toute la fausseté de mon bonheur présent!...

— Coco! déclara Paul de sa voix chantante, Coco, tu es méchant! Tu me mords comme un chien! Voyons, Coco ! Fais donc la roue!

A distance, il lui offrit un morceau de biscuit que l'oiseau goba goulûment dans un furieux coup de bec.

— Eric, dit doucement l'aîné, il finira par te crever les yeux, ne l'irrite donc pas ainsi!

— Tu entends, Coco, poursuivit Paul en protégeant son visage de son coude, notre estimable frère prétend que tu as envie de le priver de son plus cher trésor. Prince Mes-Yeux, ménagez-moi. Je ne suis ici qu'un platonique bouffon de cour, et si je perds mes grelots, je ne sers plus à rien. Je vous défends de nous aveugler, nous sommes déjà passablement louches... Si cela devenait de la nuit... sacrebleu ! il faudrait marcher à tâtons, et de cette manière, j'ai entendu dire, quand j'étais petit, qu'on allait toujours trop loin... Fais la roue tout de suite ou je te tue !...

Reutler l'écouta, fronçant peu à peu le sourcil.

— Envoie-moi cet oiseau-là au diable! fit-il impatienté et redoutant une scène dont l'animal pourrait être la victime, car, décidément, le temps sentait l'orage.

— J'ai une idée, mon grand ! Cet oiseau-là est une bête et je vais te le prouver. Attends une seconde...

Il partit en courant, se jeta dans le salon, revint tenant un immense éventail de satin vert et se planta devant l'oiseau, l'éventail levé.

— Regarde, Coco ! Je suis un paon, je suis un prince Mes-Yeux, mais je suis le plus beau! N'est-ce pas, Coco, que tu es jaloux parce que je suis le le plus beau ? Regarde-moi bien !

Et d'un coup sec du poignet, avec une habileté toute féminine, il déploya l'éventail derrière sa tête dans un si beau geste de grâce que l'oiseau, par esprit d'imitation, fit la roue. On entendit le bruit de la détente soyeuse de toutes ses plumes, et, sur la splendeur des émeraudes en fusion, le soleil répandit sa pluie d'or, pendant que Paul

renversait la tête sur le satin vert de l'éventail où ses cheveux mirent du jour.

— Il me rendra fou ! songea Reutler.

— Hein, fit Paul triomphant, quel est le plus sot de nous trois ?

— ... Lui donner des gifles, pensait l'aîné, je crois le moment venu... et je ne peux pas... je crois que, désormais, c'est la seule chose que je ne puisse plus faire !

Il répondit tout haut :

— La nature ne devrait pas se tromper.

— Merci ! dit Eric, saisissant l'oiseau qu'il envoya tourbillonner dans l'espace. Tiens, Reutler, vois-le qui recommence là-bas pour ses paonnes... un dérivatif à ses colères ! Il est idiot, cet oiseau.

Paul s'assit sur la balustrade, se prit le pied, continua du même ton détaché :

— As-tu des nouvelles de la petite servante ? On ne la rencontre plus ? Est-elle partie ? Est-elle arrêtée ? Les journaux de la localité se sont-ils mis en frais d'un fait divers pour elle ? Réponds, mon grand ? Je veux savoir. Les questions d'office m'intéressent, de temps en temps.

— Elle est toujours aux cuisines, mon ami, bien que tu lui aies offert un peigne de nacre. On lui a coupé les cheveux. Pauvre petite ! La misère... et nos gens ont des répugnances étonnantes. C'est ton aimable groom qui l'a engagée à ce sacrifice, selon le rapport du fidèle Jorgon.

— Oui, je lui ai donné un peigne, mais je ne lui ait pas *dit de couper ses cheveux*... Elle les a coupés elle-même... tu es sûr...

Paul souriait tranquille.

— De quoi puis-je être sûr ? On m'obéit si mal depuis que tu commandes ! murmura Reutler. D'ailleurs, on ne coupe pas les cheveux d'une femme sans son autorisation, que je sache, et surtout, *chez moi !* On n'oserait.

— Reutler, tu es un dieu... et comme tel, tu as le front dans les nuages.

Paul s'éventait d'un geste lent, les regards calmes.

De la campagne monta une bouffée de brise chaude qui enfla les stores et fit vibrer harmonieusement, sous des branches fouettantes, le cristal des marquises.

— Je trouve cette journée divine, en effet, soupira Reutler, mais un peu énervante. Je commence à être las... de tes épigrammes, cher petit.

— Pas besoin de ménager les gens très forts ! objecta le jeune homme dont les yeux cillèrent, malicieux.

Ils se turent. Dans le grand silence éclata, de loin, le cri discordant, le cri d'horreur joyeuse du paon qui s'ébrouait.

— Ah ! fit Reutler se prenant les tempes.

Puis, après le cri de l'oiseau, une note aiguë, une autre note discordante, des sons de flûte.

— Non ! pas cela ! c'est faux ! c'est écœurant ! Qui se permet ici, *chez moi*, de me menacer de cette ignoble musique ?

Reutler gagna la terrasse et, abritant ses yeux, il explora la route de Rocheuse. Paul ondula comme une couleuvre le long de la balustrade et se pencha.

Les deux frères aperçurent, très loin encore, un curieux groupe : cinq petits hommes, à peine des pantins. Le premier jouait de la flute, les quatre autres emboîtaient le pas et ils allaient militairement.

— Oh ! les jolis grotesques ! s'écria Paul battant des mains. On dirait des singes. Ce n'est pas une noce et ce n'est pas un enterrement. Cela tient des deux. Reutler, cela vient ici ! Non ! je ne céderais pas ma place pour une loge aux *Folies-Nouvelles*.

— Que tu es enfant, murmura Reutler ! Ne te penche pas ainsi dans le vide. Tu vas tomber. Tu me donnes le vertige. Descends, je t'en prie.

Paul, au lieu de descendre, pirouetta et laissa pendre ses jambes en dehors de la balustrade.

— Je t'affirme qu'ils viennent... *chez toi*, dit le cadet, moqueur.

— Chez nous !... rectifia l'aîné, un peu confus d'avoir parlé plusieurs fois au singulier.

Paul examinait les petits bonhommes et sifflotait, balançant les jambes à donner en effet le vertige.

Reutler perdit la tête. Il le saisit à pleins bras et l'emporta jusqu'au salon.

Sortant de la lumière, ils pénétrèrent dans une profonde obscurité, se sentirent soudain très effrayés d'eux-mêmes, oubliant les petits hommes grotesques qui montaient de la vie ordinaire.

— Mon grand, dit Paul la voix tremblante, j'ai très peur de mourir *sans m'en douter*. Avant que je meure, il faut renvoyer cette fille. Elle m'inquiète.

— Quelle fille ? Je n'y suis plus, mon pauvre Eric. Tu as le délire ?

— La servante : Machine... j'ai oublié son nom.

— Cesse ce jeu, il est absurde. Nous ne pouvons pas faire le bien à moitié, nous, les monstres. Nous n'avons plus le droit de juger les crimes des autres... ce serait lâche.

— Reutler, je suis lâche parce que cela me plaît. Si tu t'imagines que je n'oserai pas la faire souffrir... tu te trompes.

Les sons de flûte se rapprochaient. Il écoutèrent un instant, horrifiés tous les deux par cette irruption de la réalité dans l'ombre de leurs âmes.

— Enfin, quels sont ces gens-là ? dit Reutler s'exaspérant.

— Une députation du village qui vient nous remercier. Je le devine rien qu'à la tension de mes nerfs ! On va nous féliciter de nos courages réciproques... et nous sommes tous les deux tremblant ici comme des poltrons. (Eric éclata de rire furieusement.) Ils y ont mis le temps, hein ? Une chose spirituelle que cette députation ! Allons, payons encore de nos personnes et tâchons d'éteindre le feu de leurs discours par notre sagesse. Moi, je vais m'habiller pour les recevoir... tu verras, je leur présenterai un de Fertzen qu'ils ignorent, les bons petits singes.

Et il s'échappa des bras de son aîné, tout pâle de colère.

— Les gens du village ? Ah ! ils choisissent bien leur heure ! Où sont les énergies d'antan, mon Dieu ? Mourir ? Le tuer ? Je ne comprends plus... sinon que j'ai presque envie de renvoyer la fille qui le tourmente. La jalousie, c'est tellement douloureux.

Accablé, Reutler se jeta dans un fauteuil.

— Le maire de Rocheuse demande à parler à Monsieur le baron, dit le second valet de chambre soulevant une portière.

— Faites entrer, murmura Reutler, et redressez tous les stores, on n'y voit pas, ici, je veux y voir clair, entendez-vous !

Monsieur Joviot entra, d'un pas ferme. Il était vêtu d'une blouse bleue, très raide, et s'épongeait la figure, car il avait marché trop militairement le long de la côte. Le musicien suivait, sa clarinette à la main, et, derrière le musicien, le forgeron, deux conseillers municipaux, très rouges et très solennels. Il se rangèrent en demi-cercle, le maire toussa. Reutler s'était avancé vers eux. Sa haute taille droite les dominait, mais il inclinait la tête avec politesse. On ne visitait pas les louveteaux de Rocheuse sans une raison grave, ou le besoin d'une aumône. Vraiment, il se sentait disposé à leur donner tout son or pour se débarrasser d'eux !

— Monsieur le baron de Fertzen, commença le maire, soufflant et suant, nous venons, comme il est de notre devoir, vous présenter nos compliments d'honneur pour la bonne conduite que vous avez tenue en présence du feu, un ennemi qui n'a pas l'habitude d'être le vôtre, tellement vos courages furent au-dessus de tout éloge... Nous venons aussi offrir à Monsieur Paul-Éric le sentiment de notre gratitude, et lui soumettre un projet qui nous est cher et que nous caressons ensemble, ces Messieurs et moi, leur maire, au nom de la patrie d'abord, et du village de Rocheuse ensuite...

- Oui, fit le forgeron, coupant le discours, Monsieur Paul-Éric serait notre homme, si c'était

votre idée. Ces Messieurs ont bien fini par me croire. On s'est chamaillé... Maintenant, on tombe d'accord, quoi !

Les autres opinèrent du haut de leur bonnet. La clarinette, modestement, se tut, ayant tout dit en sa marche triomphale.

— ... Si le tonnerre pouvait tomber, lui, avant qu'Eric n'arrive ! Il va tout gâter par ses plaisanteries. De braves gens, seulement ils sont encombrants malgré leur bonne volonté, songeait Reutler perplexe.

— Je vous remercie, Messieurs, dit-il courtoisement. Je n'empêcherai point mon frère de devenir... *votre homme*. Ses volontés sont généralement les miennes. Je ne demeure l'aîné que pour la forme et, encore, je n'abuse jamais d'aucune formalité. De quoi donc s'agit-il ?...

Pendant les présentations, Paul-Eric descendait aux cuisines. Il bondissait de marches en marches, s'étant déjà trompé trois fois de couloirs. Il pénétra comme une bombe dans la grande salle dallée où les gens de sa maison contemplaient leurs ongles... une mode à Rocheuse ! La cuisinière eut un geste d'effroi. Les garçons d'écurie sursautèrent, et, du fond de la vaste cheminée, du milieu des cendres, une tête brune de pauvre petit garçon souffrant se dressa.

— Où est la petite laveuse de vaisselle ? demanda le jeune homme de son accent bref.

Le groom s'empressa, obséquieux.

— La voici, Monsieur Paul.

— Oh ! C'est drôle ! Elle a vraiment coupé ses cheveux... elle est gentille tout plein ! Je viens te chercher, petite, de la part de Reutler. Tu sais, *le bon Dieu* ! Prends un plateau, des bouteilles de Lunel et des verres. Il y a là-haut des gens qui ont soif. Un peu de toilette, c'est-à-dire, lave-toi les mains... Compris, n'est-ce pas ?

Médusée, elle restait debout, oubliant de poser la marmite qu'elle récurait.

Paul, envoyant un signe aimable au groom, se sauva *pour aller s'habiller*.

Depuis trois semaineschaque soir, la jeune condamnée, comme celle qui attend la décision suprême en respirant le vent d'avril à travers les barreaux de sa prison, s'accoudait sur la dernière terrasse des pelouses et elle regardait dans la direction du château. Elle se trouvait cachée par les ombres du bois, se blotissait sous l'anse d'une desgrandes urnes fleuries, et, personne ne pouvant l'imaginer là, elle guettait l'apparition du maître, de cet homme grand et doux, toujours vêtu de deuil, qui rêvait sur la plate-forme de la serre. Souvent, elle le voyait, un bras passé aux épaules de son jeune frère, s'incliner vers lui, léger comme un sylphe, de tout le poids de sa force. Il lui semblait, de loin, que l'homme noir se penchât pour respirer une branche de rose, ou la cueillir. Ah ! ces deux frères s'aimaient bien ! Elle avait presque du bonheur à le savoir. Elle ne pensait pas, elle ne souffrait plus, elle était vaguement heureuse, en fidèle gardienne de ce feu sacré qui est l'amour très pur d'une femme pour un homme qu'elle n'a pas le droit de désirer. Le jeune frère serait toujours méchant, mais on le gâtait trop ; il y a de ces *Benjamins* dans les familles riches, qui sont moins coupables parce qu'ils sont les plus choyés ! Oui, elle se ferait propre pour servir leurs hôtes et surtout pour servir le maître... Elle ne se souvenait plus d'aucune injure...

— Monsieur le maire, dit gracieusement Reutler, me ferez-vous l'honneur de vous rafraîchir ici ? Sur le terrain des réconciliations, on a toujours très chaud, vous le savez.

Et il sourit. On venait de lui rappeler, en s'expliquant un peu longuement, qu'il était prussien, *tout de même*.

On salua, du front, l'air fier, comme il convient chez l'étranger. Enfin, cela n'engageait à rien. On boirait. Reutler se dirigeait vers un timbre, lorsque Paul-Eric rentra. Reutler s'arrêta, rebroussant chemin, le sang figé.

Paul avait endossé une robe de chambre 1830, qu'il affectionnait particulièrement pour ses petits

levers. Au lieu de s'habiller, il s'était déshabillé. Délaissant la coupe anglaise, il portait une ample redingote, cintrée à la taille par une cordelette de soie, d'étoffe grise, très plume de colombe, odieusement fade. Le col, ouvert selon le style tendre de l'époque, avait des revers de velours bleu et sa chemise, garnie de dentelles anciennes, bouffait en jabot. Pour compléter la gravure, le jeune homme s'était lissé les cheveux sur le front comme les bandeaux de la dame aux camelias et froissait un éventail blanc dans ses mains pâles.

— Bonjour, Messieurs, fit-il de son ton chanteur des grands jours. Il paraît que vous avez l'intention de me nommer capitaine de pompier, si je daigne opter...? (Il leur tendit la main en éclatant de rire.) Voyons ! Regardez-moi bien ! Mes pauvres amis, vous ne voudriez pas me forcer à porter un casque ? Ça ne m'irait pas... A peine celui d'Achille du temps où il l'essayait chez Déidamia ! Et encore ! Donnez-moi Déidamia pour m'applaudir... Monsieur Joviot.

— Je n'ai pas l'honneur de connaître cette dame, Monsieur Paul ! répondit le maire, la figure absolument congestionnée.

Lissant ses bandeaux, Paul s'affala sur un canapé.

— On prendrait volontiers un verre d'orangeade, n'est-ce pas ? Quelle chaleur !

Et il s'éventa.

— Mais oui, ou du madère, balbutia Reutler qui voyait, en un rêve atroce, le blason se couvrir de boue devant des rustres.

— Ne te dérange pas, mon grand. J'ai tout prévu, dit Eric avec une grâce exquise.

Le forgeron regardait Paúl, les bras gourds. Les conseillers municipaux se regardaient entre eux. Monsieur Joviot soufflait comme un cheval de laboureur. Quant au musicien, il ne s'étonnait guère, parce que ce jeune fou, c'était peut-être *une autre personne* de la famille, et il rentrait ses pieds sous sa chaise.

Il fallut l'irruption des rafraîchissements pour

calmer les révoltés. La petite servante, marchant menu, droite, les yeux rivés à ceux de Reutler, apportait des flacons couleur d'ambre et des verres légers comme des bulles. Elle posa le plateau devant le maître d'un geste doux d'offrande.

— Qui a demandé cette enfant ? s'écria Reutler, dont le regard sombre fulgura

Marie dressa plus haut sa petite tête brune.

— Monsieur Paul est venu me chercher de votre part, lui répondit-elle anxieuse. Elle s'était faite belle et avait des mains propres.

— C'est bon ! Ne servez pas. Je vous remercie.

Effrayée de son ton dur, elle alla se blottir contre un meuble, n'osant plus sortir.

En buvant, on parla des récoltes, s'annonçant superbes, *du matériel* des nouveaux pompiers (frais d'équipement à la charge du capitaine) et la générosité du Lunel aidant, on refit, timidement, la proposition brûlante. Puisque le cadet avait fait ses preuves, il était libre de s'habiller selon les modes parisiennes, il était chez lui partout.

— Messieurs, répliqua-t-il de son ton languissant, je ne désire pas le moins du monde opter. J'ai une maladie de cœur qui m'empêcherait, du reste, d'être soldat. Regardez donc pâlir mon frère ... Vous lui causez une immense peine en me forçant à vous révéler cela. Je ne dois pas vivre longtemps, alors, laissez-moi vivre en paix ; je vous jure que je possède toute la bravoure qu'il faut... pour mourir.

Tous eurent un mouvement de pitié et se levèrent, les larmes aux yeux.

Ce diable de Lunel chauffait la poitrine. Le forgeron, spontanément, lui serra les mains à les lui briser. Voilà donc pourquoi on le choyait tant ! C'était là le secret des loups-garous !

— Pauvre Monsieur Paul, dit-il ému, c'est pas possible, Dieu de Dieu ! Y a toujours de l'espoir ! Tonnerre ! que je puisse pas vous flanquer une pinte de mon sang dans les veines !...

Paul pouffa derrière son éventail.

Joviot prit Reutler à part :

— ... Toujours de l'espoir quand on est jeune, affirma-t-il.

— Aucun, déclara nettement Reutler dont le regard flambait.

Maintenant, on lui dictait ses répliques! Quelle épouvantable comédie et comme ils sont tous gens de théâtre, ces spéciaux tentateurs, inlassables dans leurs perpétuels changements à vue... Oh! oui, le tuer, dès qu'on le prendrait en flagrant délit de tentation plus directe... s'en débarrasser... Reutler, pour s'étourdir, fit des dons au village.

Il donna des pompes, il donna des costumes et il nomma même un capitaine.

— Tenez, ce brave garçon qui a démoli le toit? Qu'en pensez-vous, Messieurs?...

Le forgeron devint cramoisi et on le salua d'une acclamation unanime. On prévoyait déjà qu'au retour celui-là marcherait le premier, suivant la clarinette; et, délivrés de l'obsession *des Prussiens*, les conseillers municipaux burent à la France, comme ils auraient lâché un juron au milieu de ce grand salon triste...

Reutler, les reconduisant, leur demanda si on attribuait l'incendie *à la malveillance*.

— Non, dit Joviot d'un air suffisant, c'est une meule de paille, vous savez, la combustion spontanée ...

— Dans le foin qui fermente, cher Monsieur, objecta doucement Reutler, mais de la paille sèche...

— Vous n'êtes pas chimiste, vous, Monsieur le baron. Moi, je tiens la chose du médecin de l'endroit. Eh bien, figurez-vous que le soleil, en tapant sur une verrière de l'église, a *réflexionné* du côté de la meule et l'a incendiée. Je voulais pas le croire, on me l'a prouvé clair comme je vous vois...

— On apprend tous les jours des choses merveilleuses, Monsieur Joviot, dit Reutler qui salua, très grave.

Paul, durant ce colloque, avait mis ses pieds au-dessus de sa tête, sa position favorite, et buvait

son sixième verre de Lunel en attendant la scène du grand.

— Ça ne vous fait pas mal au cœur ? murmura une voix douce, peut-être terrible.

La petite servante s'approcha, *pour le service*, cueillit les verres vides à droite et à gauche.

— Dis donc, toi, espèce de météore, est-ce que tu veux que je te prouve ma bonne santé ? D'où sors-tu ?

La fille recula.

— Je m'en doutais ! Vous leur avez menti.

— Comme une femme, oui, ma chère, ça te scandalise ?

— Oh ! ce ne serait pas la première fois !

Elle était toute sombre, presque en deuil, et ses cheveux noirs, courts bouclés, lui donnaient une physionomie dure, étrangement ironique. Elle ne comprenait rien à ce jeune homme, cependant, elle le redoutait moins. Et puis, elle venait de frôler le danger de si près qu'elle se sentait aguerrie. Elle avait vu *les gendarmes* ! On avait voulu la faire se livrer, sans doute. Seulement lui, le véritable maître, ne tolérait pas cette nouvelle fantaisie.

Reutler rentra, fermant la porte à double tour.

Il bondit sur Paul-Eric, le saisit aux poignets et le dressa, debout, ne voyant rien. (Elle était si noire, dans leur ombre, la petite servante !)

— Expliquons-nous maintenant, gronda-t-il les lèvres blêmes ! Quand on m'insulte, moi, je n'ai pas l'habitude de me faire venger par mon frère. Tu le sais ! Alors que signifie cette mascarade et l'apparition de cette fille servant... ses ennemis... qui sont aussi les miens ! Sacredieu !... Non ! Tais-toi ! J'ai horreur du mensonge, j'ai horreur du vice et je ne trouve que cela dans l'atmosphère que je respire ici ! Je me moque de l'insulte quand elle vient d'irresponsables ou de pauvres gens mal élevés, mais je repousse toute défense de ta part comme une injure autrement sérieuse. Je ne suis pas ton complice, tu m'entends ? je ne permets pas à la créature détestable que tu es de protéger mon honneur en public. Je veux, j'exige qu'on respecte

le nom que je porte, d'abord dans ma vie privée. Opte ou n'opte pas, cela m'est égal !... Tu n'es pas de ma race ! Où que tu ailles, tu seras vil. Ah ! Je te ferai enfermer ! je te ferai enfermer... pour ne pas devenir fou moi-même... j'en ai assez ! Oui, tu es un malade... et tu mourras... je te tuerai !

— ...Devant les domestiques ? c'est abuser de ton genre de folie, mon cher ! fit Paul dédaigneux.

Reutler, apercevant la jeune fille, eut un cri rauque où tout son orgueil éclata.

— Vous m'écoutiez, vous ? Mais c'est elle que je vais tuer ! La misérable !...

Il marcha sur elle, prêt à la broyer. Elle joignit es mains, le regarda de son regard fixe, implorant :

— Monsieur Reutler, vous ne m'aviez pas commandé de sortir. J'ai attendu, pour les verres... Vaudrait mieux me tuer, je mérite la mort... lui, c'est qu'il est malade, bien sûr !

Reutler s'arrêta, chancela, et s'appuya au dossier d'un fauteuil.

— Oh ! Ces yeux ? Où donc ai-je vu ces yeux !

Il se mit à rire, défaillant d'une horreur superstitieuse, car il était certain de ne jamais les avoir vus.

— Je plaisante, petite ! Ne t'épouvante pas de mes gestes ; quand je suis en colère, je menace tout le monde et je ne tue personne... Rassure-toi ! Ah ! il est malade ! Prends garde ! Il a une maladie qui se communique. Si tu tiens à rester pure, il te faudra fuir ma maison. Ici, on ne respire que le vice, je te le répète. Malade ? Et tu le défends ? Un comble ! Non ! Il est simplement ridicule avec ses bandeaux de vierge blonde, et tu me parais presque plus *nature*, toi, avec tes cheveux courts de diablesse ! Parole d'honneur, tu es presque plus belle en face de sa hideur morale !

Paul-Eric frissonna. Le vent de la rage courbait la flamme droite et l'envoyait lécher les pieds d'une autre idole. Reutler désertait le temple ou prouvait qu'il était capable de changer de religion.

— Mon orgueil, à moi, ne m'a jamais permis d'attendre qu'on choisisse ! Adieu, Reutler, je m'en

vais! dit le cadet des de Fertzen d'un ton sourd.

Il se dirigea vers la porte. Là, l'ivresse lui monta brusquement au cerveau. Il eut peur de pleurer, poussa un cri faible, et ne voulant pas orner le triomphe de la servante, il sortit.

Tombée aux genoux de Reutler, la petite Marie lui baisait pieusement les mains.

— Monsieur le baron, vous tourmentez pas! Il va revenir. Ce n'est pas sérieux des brouilles de frères! S'il est fâché à cause de moi, c'est moi qui m'en sauverai. Je suis rien du tout et j'ai fait trop de dégât dans la vie! Monsieur Reutler, vous êtes tout pâle, parlez-moi! Mon Dieu! Vous si bon, il ne faut pas vous faire tant de chagrin! Voulez-vous que j'appelle quelqu'un?... Bien sûr, c'est une drôle de maladie qu'il a, sa méchanceté! Enfin, tuez-moi de bon cœur... j'aime mieux, que de vous voir, vous, comme un agonisant!

Reutler n'écoutait rien. Il suivait, de loin, la marche de son frère. Il allait dans sa chambre ou dans l'observatoire, il prenait du poison, la jolie mort qui ne défigure pas, et c'était fini... et lui, Reutler, enchaîné par son honneur — une chimère très indistincte — il ne bougerait point, il *se devait* de demeurer là!... Oh! ce visage adorable de princesse byzantine qu'il avait cru ridiculiser en le reniant, ce cher visage de prince décadent faisant claquer l'éventail derrière ses cheveux d'or! Est-ce que c'était possible que *l'impossible* échappât? On se séparait pour toujours au seul nom d'une femme, et quelle femme?... Il eut l'idée de l'étrangler, la petite servante si humble.

— Monsieur Reutler, cria la jeune fille, je l'entends qui revient!... Oui... je l'entends!... Le voilà!... Il saute les marches de l'escalier... Monsieur Reutler!...

— Moi, je l'entends toujours, râla Reutler désespéré, *parce que ses pas ne font aucun bruit*! Je l'entendrai toujours et il ne sera plus.

Ses bras se tordirent. Il ferma les yeux.

Paul revenait. Il riait d'un rire féroce, un rire d'ivresse, et ce n'était pas de poison, certes, qu'il

était ivre ! Avant d'en arriver à de telles extrémités, il voulait se venger. La petite avait dû causer. Il allait lui rendre son trésor. Une dernière générosité de cynique ! Quand il lui plaisait d'être lâche, il aimait, lui, à le faire savoir.

Epouvanté, Reutler le vit dérouler une grande chevelure, toute la crinière de la lionne !...

— Tiens ! cria Paul lui fouettant la face de ce sinistre fouet de soie, je te rends les cheveux de ta belle... je me les suis offerts parce que c'est encore ce qu'elle a de plus présentable ! Tiens ! Tiens ! Embrasse, mon grand ! J'ai couché avec... Quant à la femme, tu peux la garder... m'intéresse pas du tout.

Reutler se dégagea violemment du flot parfumé, saisit le poignet de son frère.

— Toi ?... Tu as coupé ces cheveux, toi ?...

— Comment ?... Elle ne t'a rien dit ? C'est vraiment très fort de sa part ! Oui... je les ai coupés, avec mes ciseaux à ongles ! Me suis bien amusé !

Reutler perdit toutes notions des distances pour la première fois de sa vie, car le dégoût le soulevait.

— Va me chercher un fouet plus solide, ordonna-t-il à la petite servante, qui le regardait en extase.

— Non ! Vous l'aimez trop pour le corriger, Monsieur Reutler.

— Je ne suis donc pas le maître chez moi ? rugit l'aîné. M'obéiras-tu, espèce de folle ? Es-tu ma servante, oui ou non ?

— Monsieur, je m'en irai aux cuisines... c'est ma place... je ne peux pas vous aider pour ça...

Alors, Reutler traîna Paul jusqu'à l'antichambre. Là, il ne trouva ni cravache, ni fouet, mais une canne, dans un coin.

Paul se roidit. Il pensait qu'il n'oserait plus dès que la jeune fille se serait éloignée. Malheureusement le maître de Rocheuse était ivre aussi d'avoir respiré, de force, ce parfum d'ambre dont la chevelure semblait ruisseler. Et il massacra toute

cette jolie grâce 1830, déchira les étoffes soyeuses, les chairs blondes, jusqu'à ce que la canne fût brisée, encore frappa-t-il avec l'un des morceaux...

Marie s'enfuit. les mains sur ses oreilles.

Paul ne se défendit pas. Il s'évanouit doucement comme un enfant s'endort.

Reutler le laissa étendu au milieu du salon, ne tourna pas la tête et gagna sa chambre.

— En vérité, dit-il, se jetant sur son lit pour y sangloter tout à son aise, je crois que je ne l'ai jamais plus aimé qu'aujourd'hui !

VI

— Et le médecin, Marie ?...

— Il a dit, monsieur le baron, que ça ne marquerait pas.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! comme c'est long ! Marie, je ne vis plus !... Et lui ? que dit-il ?...

— Rien, Monsieur. Il ne parle pas beaucoup. Il se lamente souvent pour des bêtises... il pleure, je le console, mais ce n'est que des nerfs.

— Tu es une admirable fille, Marie.

— Oh ! Monsieur le baron, je ne suis qu'une pauvre malheureuse, seulement, j'avais raison, vous voyez, fallait pas le battre...

— Et aux offices, Marie, aux offices ?... Que dit-on ?

— Tantôt une chose, tantôt une autre ! Ils racontent (elle s'interrompit) je peux guère vous répéter ça, Monsieur le baron, c'est pas mon affaire.

— Dis tout ! Je veux tout savoir.

— Ils croient que vous l'avez battu rapport à moi, parce que...

— Ils croient que tu es sa maîtresse, hein ? C'est ridicule !

Reutler se promenait de long en large dans la serre, fébrilement. Il froissait un journal et déplaçait le léger mobilier de bambou. Depuis un mois, il piét'nait ainsi sur place comme un aliéné. Non, il ne pouvait se confier à personne. Jorgon le re-

gardait avec une terreur croissante. Les autres domestiques passaient trop loin de lui, ensuite, ils n'approchaient pas du malade. Seule, Marie lui donnait des nouvelles, et ce médecin était si laconique, tellement indifférent :

— ... Petite fièvre nerveuse... Rien de grave... Se dorlotte... Un enfant gâté...

Et le médecin parti, Reutler reprenait sa promenade en rond de fauve prisonnier, n'osant ni sortir, ni surtout aller lui tendre la main.

Mais quand Marie arrivait, la chambre obscure s'éclairait ou la serre fleurie sentait plus fort les roses ... Ah! le paon perché mélancoliquement sur le rebord de la terrasse, regrettant l'autre prince Mes-Yeux si détesté et si adorable!... Marie, de servante devenait complice, l'entremetteuse de leurs deux âmes... Reutler caressait le beau paon fatidique et il faisait parler Marie pour endormir son chagrin.

Ce matin-là, Marie se révolta.

— Monsieur, ils disent aux cuisines ce qu'ils veulent! Moi, j'ai pas d'amoureux, vous savez bien, j'en aurai jamais.

— Marie, je préfère qu'ils croient cela. C'est-à-dire, tôt ou tard, cela doit te brûler à ton tour! Tu aimeras Paul, j'en suis convaincu.

— Vous voulez rire?

— Je n'en n'ai guère envie, gronda le maître. Ecoute... n'oublie pas les journaux et les revues... les volumes, tous les livres... il est entendu que c'est Jorgon qui les achète. N'oublie pas les parfums... tu diras que tu les as trouvés, par hasard, sur sa table de toilette. Ah! Et puis, les fleurs. Les nouvelles orchidées que j'ai fait venir... Dis-moi, qui a veillé, cette nuit? Toi ou Jorgon?

— Non, c'est Célestin. Il est très attaché à mon sieur Paul, vous savez!

— Je ne veux que Jorgon ou toi autour de lui, je ne veux pas de ce groom dont le regard est faux... Enfin, on ne m'obéit plus. J'avais défendu de laisser entrer ce garçon chez mon frère!

Reutler brisa le dossier d'une chaise d'un involontaire mouvement de rage.

Il reprit, la voix plus sourde :

— Est-ce qu'il se plaint de moi ? Parle-t-il toujours la nuit, en rêve ?

— Monsieur Paul se réveille quelquefois et me sonne pour que je lui raconte des choses parce qu'il a peur, tout seul, alors je lui dis l'histoire...

— Quelle histoire, mon Dieu?

— Monsieur ne se fâchera pas?... Celle de l'église... comment j'ai mis le feu... ça l'amuse.

— Ah ! dis-lui tout ce qu'il voudra te faire dire à ce sujet... C'est effrayant pour une jeune fille de rester, la nuit, si près d'un jeune homme... Cela ne te cause aucun... souci ?

— Oh, Monsieur Reutler, j'aurais point osé coucher dans votre cabinet de toilette, mais lui, c'est comme si j'avais... *une sœur* !

Et ses yeux noirs se levèrent tout rayonnants.

Reutler prit ses petites mains, ses petites pattes brunes, devenues douces, car elle ne s'occupait plus des vilaines besognes de la cuisine, elle n'était plus que l'esclave qu'on laisse libre, la mystérieuse servante-maîtresse pour laquelle on se battait à se tuer.

— Je te pardonne ce mot-là, murmura-t-il, je le crois sincère. Regarde-moi bien en face, Marie !

Elle baissa tout à coup les paupières et rougit.

Vêtue gentiment en soubrette, parce que Monsieur Paul l'exigeait, sa modeste robe de deuil se fanfreluchait d'un tablier de dentelles blanches aux pochettes nouées de rubans rouges. Elle avait des rubans... une misère d'un autre genre, et elle se contemplait dans les hautes glaces du cabinet de toilette avec la terreur de celle qui s'éprend de la vie malgré la mort qu'elle porte en elle. Ce jour-là, plantée droite devant Reutler qui l'observait froidement, elle parut dangereuse.

— Tu deviens sournoise, toi, fit-il le ton tranchant. Pourquoi baisses-tu les yeux ?

— Monsieur Reutler, vous fâchez pas! Je ne sais plus l'existence que je mène, ici! Je suis, des fois,

pire qu'un chien et des fois comme une dame. Monsieur Jorgon me bouscule et il dit que je ferai tuer du monde! Bien vrai, si vous le permettiez, je m'en irai...

— Tu aimeras mon frère, ajouta-t-il l'œil illuminé.

Elle eut un beau geste de dégoût.

— Ah! pour ça non, Monsieur, et si j'avais le droit... ce serait pas celui-là que je choisirais...

— Je suis donc véritablement infâme vis-à-vis de cette enfant, songea Reutler, et j'abuse bien réellement de son cœur... Marie, dit-il plus haut, vous êtes toujours libre. Allez-vous-en. Je veux qu'on soit libre chez moi.

— Vous me chassez! s'écria la pauvre servante éperdue.

— Non ! non ! Si tu t'en vas, qui me parlera de lui, mon Dieu?

— C'est juste, soupira-t-elle d'un accent très doux.

— Ma petite Marie? Auras-tu la force de porter cette croix jusqu'au sacrifice? Alors, tu... n'aimes pas mon frère... c'est étrange ! Tu ne l'aimeras jamais?

— Jamais, Monsieur, puisque... vous voulez que je vous le jure.

— Merci, j'ai confiance en toi. Tu as l'âme noble. Ecoute encore : tu diras au médecin que je désire le voir. Cet homme a des allures louches... il me déplaît. Ah ! Tu retournes chez mon frère? Eh bien, je veux que tu lui portes cette rose... je sais qu'il aime celle-là entre toutes ! (Il cueillit une rose du Japon aux pétales presque noires.) Tu lui raconteras que tu l'as volée en passant, dans la serre, et que je te l'ai... *permis*.

— Non, je lui dirai que c'est vous qui la lui envoyez. Pas la peine de mentir pour si peu, monsieur Reutler.

— Une leçon? soit !...

Et il se mit à rire en attachant la rose au corsage de la jeune fille.

Elle se sauva tout émue.

— Pauvre petite, murmura Reutler la suivant

des yeux. Combien de temps pourra-t-elle rester *sa sœur?*

Et il reprit sa promenade en cercle. Que pourrait-elle deviner de cette situation anormale? Est-ce que ce cerveau trouble ne s'éclairerait pas brusquement à la lueur de l'incendie de l'amour?

— Elle m'aime, moi, c'est absurde!

Le temps était lourd, on avait recouvert la serre, clos les vitrages de la terrasse et l'âme des roses s'exhalait plus intensément brûlante; le grand hercule prisonnier se grisait de ce parfum en tournant dans le cercle magique de sa passion. Reutler avait toujours vécu de la présence de son frère, mais il le voyait moins en le voyant trop. Maintenant, la chimère grandissait, débordait de son cœur sur ses sens, elle emplissait son cerveau et l'espace, elle noyait le soleil et la fameuse vision de l'honneur — autre chimère! Seul, son orgueil demeurait immuable. Il n'aurait pas fait un pas vers lui, vers ce lit soyeux où dormait, humiliée profondément, l'effrontée princesse de Byzance!

— Non! je ne m'abaisserai point jusqu'à demander pardon. J'ai agi justement. Quand les petits garçons se mutinent, on les fouette! J'ai eu tort de frapper si fort... pourtant...

Et il revivait ce moment horrible, il avait encore dans l'oreille le son mat du bois sur les chairs, sa voix douloureusement poignante, répétant ce mot navrant, toujours le même: « Tu vas m'abîmer, m'abîmer!... »

Et puis la sensation effroyable, quand la canne fut brisée sur ses épaules, d'une esquille du bois se déchirant dans la peau et perforant les plaies bleuâtres!... Ah! On disait que c'était fini... que rien ne marquerait. Allons donc! Cela recommençait tous les jours, au moins pour le bourreau!...

Dehors, la campagne demeurait tranquille. Les moissons ondulaient sous une brise chaude qui les séparait, les épandait comme des chevelures.

Quelqu'un entra dans la serre d'un pas ferme, très égal. Le médecin, que Reutler avait totalement oublié.

— Monsieur, dit celui-ci avec un bon visage d'homme vulgaire, vous m'avez fait demander et j'en suis bien aise. Notre malade n'est pas raisonnable. Ou plutôt sa maladie est en train de changer de cours...

— Il n'est pas guéri ? fit Reutler, en blêmissant. Pourquoi disiez-vous le contraire, Monsieur ?

— Soyez calme, répondit le docteur de son accent jovial, très désagréable, car il était irrémédiablement gai. Votre joli cadet joue à la petite maîtresse, Monsieur de Fertzen. Il se porte comme vous et moi, seulement, il ne veut pas quiter ses appartements. Il devient *monomane*, comprenez-vous ? L'air de certaines chambres luxueuses est malsain pour les jeunes gens un peu infatués de leurs qualités physiques...

— Je ne comprends pas, dit Reutler s'adossant au vitrage de la serre qui craqua sous le poids de sa haute taille.

— Vous tenez à ce que je vous mette les points sur les i ? Entre gens de même métier, le secret professionnel n'existe plus. Je pense que vous n'ignorez pas que votre frère est un névrosé... très special... Inutile de m'avouer pourquoi vous lui avez servi cette magistrale correction, moi, je le sais, cher Monsieur, et je vous félicite...

Reutler se redressa, subitement calme, retrouvant toute sa morgue.

— Il s'agit bien de Paul-Eric de Fertzen, mon frère, Monsieur ?

Le médecin éclata de rire.

— Ah ! Mon cher baron, si nous nous la faisons à la noblesse, nous ne le guérirons jamais ! L'honneur du nom, la gloire des ancêtres et toutes les balançoires fin de race, je connais ça ! Seulement, ce que vous espérez cacher à l'ombre de votre donjon, enfouir sous les vieilles murailles d'un château dont l'accès n'est pas facile, je le déclare, c'est un mal dangereux... qui gangrène jusqu'aux innocents. Il y a toujours les domestiques et, eux, personne ne les protège. Moi, ce sont les pauvres diables qui m'intéressent, là-dedans ! Je vous res-

pecte parce que je suis convaincu que j'ai affaire à un honnnête homme, mais je ne tiens pas à vous remplacer dans l'exercice *de la correction*. Je viens vous dire, simplement, que si vous persistez à l'enfermer chez vous... je ne le soigne plus. J'en entends de trop raides ! Sans compter que pour ma propre satisfaction, tant que la spécialité du cas n'est pas classable, ou mis sous les verroux de nos hospices, je n'ai nul besoin qu'on m'adresse ces sortes de petites plaisanteries.

— Vous exagérez, docteur, il n'y a aucun cas spécial chez moi. Mon frère aime les parfums, les fleurs et les miroirs. Les jeunes hommes riches ont bien le droit de dépenser leur fortune... selon leurs goûts.

— Vous êtes sûr, Monsieur, que les caprices de votre frère ne vont pas plus loin que les parfums, les fleurs et les miroirs ?

Le médecin vrillait les yeux sombres de Reutler de ses yeux clairs. Reutler crispa les poings.

— Ah ! sortez, Monsieur ! C'est vous qui êtes un monomane, c'est vous qui vous amusez du cas spécial ! Que je sois médecin ou non, je ne laisserai pas rire de mon frère devant moi. Sortez... je ne veux plus rien entendre !

Le brave homme comprit immédiatement qu'on lui brûlerait la cervelle s'il ajoutait un mot, et il sortit.

Reutler, lorsqu'il fut loin, ouvrit une des verrières. Il étouffait.

— Leurs secrets professionnels ? Je les sais par cœur ! Ils en font des cours de clinique et ils classent les sentiments, quand ils peuvent les saisir du bout de leurs pinces, sous des étiquettes obscènes ! Moi, l'honnête homme ?... Et comment me traiterait-il, s'il pouvait vider ma poitrine ? Oui, je suis le plus fort des deux, le plus adroit... non pas le meilleur. J'ai martyrisé par orgueil encore plus que par devoir... Qu'on ne me félicite pas, mon Dieu, ce serait trop bête, à la fin ! Idiot ! Imbécile ! Mais il a raison, Eric, nous vivons entourés d'imbéciles ! La névrose, la monomanie ? Cela

n'existe qu'en faisant dévier une créature de sa ligne. J'ai voulu donner des femmes à mon frère et j'ai augmenté sa rage de l'*impossible*. Au contact de ces sales bêtes, j'ai corrompu l'âme et le corps. S'il a des habitudes maladives, c'est moi qui suis le coupable. Je l'ai précipité moi-même dans la boue. Moi seul mérite d'être frappé, corrigé, foulé aux pieds !... Que je souffre ! Mon Dieu, que je souffre... ces roses ! Ah ! l'odeur de ces roses ! Où les fuir... je deviens fou !...

Les mains crispées sur une touffe de fleurs, il les écrasa et les porta à sa bouche en criant.

Jorgon accourut, l'air terrifié.

— Que me veux-tu, toi ? Tu m'ennuies à me surveiller de tes regards de chien craintif. Non ! reste ici ! (Allant au vieil homme, il lui mit la main sur l'épaule, durement.)Vois-tu, là-bas, au tournant de la route, derrière la troisième terrasse, ce coupé qui descend ? Il faut que les garçons d'écurie prennent mes chevaux et qu'ils aillent me culbuter cette voiture dans les fossés ! Quoi que vous en disiez tous, je suis encore le maître à Rocheuse et il faut qu'on me tue ce médecin ! Il emporte mon âme !... Tuez-le ou je ne dormirai plus !

— Oh ! fit Jorgon reculant, oui, vous êtes fou!... Nous sommes déjà si malheureux ! Vous prenez donc la rage du meurtre, Monsieur le baron ? Après avoir massacré cet enfant si aimable, si gentil, toute la joie de Rocheuse, faut tuer le médecin qui l'a guéri, maintenant !... Votre petite servante, c'est une gredine, j'ai l'honneur de le répéter à Monsieur ! En voilà une qui peut se vanter d'avoir fait aigrir du bon vin. Deux frères qu'on n'aurait jamais pu brouiller sans ce jupon-là...

— Je le hais, ce médecin ! Je le hais, Jorgon ! hurla Reutler se pressant les tempes, je vous hais tous !... toi qui l'a élevé dans tes bras, le slave qui l'a convoité, le groom qui entre chez lui malgré mes ordres, et tous ceux que je ne connais pas, que je ne verrai pas, qui viendront, le soir, plaisanter autour de son lit ! je vous tuerai tous !

La mort et le feu sont seuls purificateurs. Je devais l'enfermer dans une maison hermétique, une tour d'or vierge ou d'ivoire que j'aurais murée sur nous deux, où personne, entends-tu, n'aurait pu l'atteindre, pas même le soleil !... Jorgon ! Qu'est-ce que je dis ? Je ne sais pas ce que je dis et je te défends de m'écouter !

— Monsieur, vous ne dites rien... mais, fallait lui céder la petite servante tout de suite, dès le premier jour, si vous l'aimez sans jalousie ! A présent, il ne tient pas à vos restes, ce pauvre enfant ! Elle est laide, elle est sotte, par-dessus le marché. D'honnêtes Messieurs s'enflammer pour ce torchon, ça indignerait des soldats saouls, voilà ce que je pense ! Je me retire, Monsieur le baron, oui, je me retire...

— Va me chercher Marie ! cria Reutler se bouchant les oreilles.

Reutler se mit à saccager tous les rosiers, en attendant, et il éparpilla les fleurs aux quatre vents du ciel.

— Ma foi, il n'y a que les gestes ridicules qui soulagent les nerfs, décidément ! Au diable la lecture, les analyses scientifiques et les études sérieuses !

Il sema les dernières feuilles de roses, à poignées, sur le paon qui le regardait faire en s'épluchant l'aile.

Marie vint. Elle semblait inquiète.

— Marie, ferme la porte, je te prie, qu'on ne nous espionne pas ! j'ai des choses à te dire... D'abord comment est-il ?

— Bien, Monsieur. Il a pris les journaux, les revues et les livres. A présent, il mange des bonbons...

— La rose rouge n'est plus à ta ceinture, Marie !

— Je la lui ai donnée, il l'a jetée par terre, disant que vous l'aviez souillée en la posant sur moi.

— Il est toujours jaloux.

— Vous croyez, Monsieur Reutler ?

— Certainement, il t'adore, fit Reutler en éclatant d'un rire cynique.

— Ah ! Monsieur, ne riez pas ! Ça vous fait mal,

et moi, ma pauvre tête se fend quand je vous entends rire. Je vous aime mieux triste.

Il l'attira plus près de lui, lui caressa ses cheveux courts frisés comme un petit bonnet de fourrure.

— Ecoute encore. Sois patiente, car il paraît que je deviens fou... rends-moi un peu de raison, Marie. Voici mes ordres et tâche qu'on t'obéisse mieux qu'aux maîtres : je veux que nul autre que toi ne le serve. Tu as dit ce mot charmant : comme une sœur ! J'ai confiance en toi. Tu es vierge: j'en suis sûr, vois-tu, rien qu'à respirer l'odeur de tes cheveux *sans parfum*. Ah ! tu aurais tellement tort de mettre autre chose sur tes cheveux que ta vertu, ma chérie ! Tu as commis un grand crime, je le sais, mais tu ne feras rien de vil ou de méchant... Dis-lui qu'il sorte de cette chambre où l'air est empoisonné, où toutes ces soieries, ces velours, ces mollesses lui font des marques plus affreuses que mes coups. Qui est-ce qui peut bien lui rappeler son frère dans cette chambre maudite ?

— Moi, Monsieur, je lui parle de vous tout le temps !

— Chère enfant ! Tu es ravissante... Défends au groom de le veiller, il est très dangereux pour une jeune fille, ce rustre... et je le renverrai puisque tu t'en plains.

— Et... habiller Monsieur Paul ? Vous ne voulez pas que ce soit moi qui l'habille ?

— Si je le veux... Tu as bien pansé ses plaies ? Tes mains sont pures... et elles sont les plus douces. Il rêvait d'une femme de chambre, autrefois.

Marie leva le front, et sourit, stoïque :

— C'est-y que vous voulez aussi que je couche avec ? Faudrait s'entendre ?

— Non, je n'ai pas dit cela ! Je ne plaisante jamais, moi.

— Dame !... il prétend que nous serions, au lit comme deux petits garçons bien sages !

Reutler bondit :

— Il a osé te parler de choses pareilles, Marie !

— Oh ! Il n'y a pas de mal, je ne vous écouterai

ni l'un ni l'autre ! Quand on veut rester sage... on n'a qu'à rester seule. (Elle pleurait.)

Reutler s'exaspéra.

— Marie ! Je suis tellement malheureux ! Efface tout cela de ta mémoire... je te dis de le servir, et non pas de l'aimer bêtement, de le servir comme *une sœur*. Je te fais de la peine. Aime-le comme moi, son frère, je dois l'aimer, comprends-tu ?

— Ah ! Monsieur le baron, je suis bien sotte et je connais rien aux gens riches, pourtant, vous l'aimez trop, là, ça me sort du cœur malgré moi ! Si encore il n'avait pas l'air d'une femme ! (Elle éclata en sanglots.)

— Maintenant, je me mets à la merci d'une servante, pensa Reutler, d'une héroïne de cour d'assises qui, un jour, traînera mon honneur devant ses juges. Cette folle est encore plus redoutable que le médecin. Marie ?...

— Monsieur ?..

Elle s'essuyait les yeux de son petit tablier en dentelles.

— Marie, fais tout ce que tu voudras, c'est-à-dire ton devoir, pas plus que ton devoir, au nom de ton amour, si tu aimes quelqu'un. Va ! Tu as la croix sur ton épaule et tu es ma conscience ! Où tu iras, je t'aurai précédée. Je te donne mon honneur en garde. Mon honneur, c'est Paul-Eric, et je ne veux pas qu'on me le prenne...

Marie joignit les mains.

— Ah ! Monsieur Reutler, quand vous me parlez ainsi, je m'imagine que vous êtes le bon Dieu ! Je ne comprends pas bien, mais je sens que pour vous je ferais toutes les choses possibles. Je ne sais ni lire ni écrire, je serais peut-être capable d'apprendre pour vous mieux écouter.

Reutler tressaillit.

— Ni lire ni écrire ? dit-il la voix sourde. Voudrais-tu lui porter une lettre ?

— Volontiers, Monsieur, et personne ne la lira que lui... je vous en réponds.

Reutler courut au grand salon, il écrivit quelques lignes. Marie, religieusement, emporta la lettre.

— … Les choses possibles ? Je lui demande *l'impossible*, hélas ! soupira Reutler en détournant la tête.

Paul-Eric vivait depuis un mois comme une femme de harem. En entrant chez lui, on était saisi à la gorge par l'odeur de l'éther et de l'ambre mélangés, une mixture de sa composition dont il se servait pour surexciter ses nerfs, ou les détruire, il ignorait lui-même le résultat. Quand il avait dépouillé le courrier de midi, griffonné quelques vers, qu'il trouvait géniaux, il s'étendait dans les coussins de son divan oriental et rêvait Si *Mica* rôdait autour du divan, époussetant des étagères, disposant des fleurs fraîches, lui, roulant ses perpétuelles cigarettes de thé, essayait de compléter son éducation, mais, plus il torturait la jeune sauvage, plus elle lui devenait nécessaire, et après lui avoir fait des propositions abominables, il se bornait à la prier de le chausser, cela, vingt fois par jour. Il espérait l'humilier, en la jetant à genoux devant l'idole, et elle le chaussait soigneusement, ne pensant point que ce fût ridicule d'obéir. Guéri, sans autre cicatrice que le pli d'orgueil qui barrait son front dès qu'on prononçait le nom de son frère, il s'estimait fort heureux de rompre avec les fameuses habitudes de l'hygiène, les chevauchées de cinq heures du matin et les bains froids. Le mâle agonisait peu à peu en lui. Paralysé par la vie cérébrale, exagérant tous ses anciens vices de petit garçon sensuel, il ne supportait plus le tabac, dévorait les sucreries bizarres et préférait, de beaucoup, la présence de son groom, dont les racontars malpropres le faisaient rire, à celle de Mica, une jeune fille triste. Célestin lui amenait des odeurs d'écurie qui renouvelaient celles de sa chambre trop pompadour. Ce voyou, agréablement stylé, possédait une santé de cheval qui lui permettait de boire le vin de Bourgogne comme de l'eau, et son jeune maître l'admirait pour ses capacités vraiment anglaises. Bien moulé dans sa livrée bleue, il portait la tête haute, en affectant de regarder les tapis, et proférait les syllabes les plus atroces du bout des

dents, comme on croque des pastilles délicates, n'oubliant pas d'ajouter un : *s'il plait à Monsieur* ! de l'effet le plus irrésistible. Il plaisait énormément à Monsieur qui n'admettait point les timides réclamations de Mica sur ce chapitre. Quand la petite servante grondait d'une voix un peu gutturale, répétant que les remueurs de fumiers doivent être rendus à leurs occupations quotidiennes, Paul soupirait, très doucement, d'une voix chantante :

— ...Et les incendiaires aux travaux forcés! Oui, chérie, tu as raison. Embrasse-moi !

Cependant, Paul, malgré ce phénoménal couple de domestique, qu'il appelait *mon ménage*, n'était pas sincèrement heureux.

Marie, couchant dans son cabinet de toilette, l'entendait pleurer au fond de ses oreillers, la nuit, et les mordre pour étouffer ses sanglots. Prise d'une pitié infinie, elle s'habillait furtivement, se glissait à son chevet :

— Monsieur Paul ? Vous êtes malade ?

— Non ! laisse-moi ! Va donc retrouver *l'autre*, tu en meurs d'envie, n'est-ce pas ?

Elle savait, par expérience, que c'était l'heure de la pénitence commune, l'heure où les croix pèsent plus lourdement sur les épaules, elle s'agenouillait devant la barque chinoise, le berçait, ou joignait les mains en jurant qu'elle était honnête et que, si elle mettait le feu aux églises, elle ne serait pas capable de brûler pour son propre compte.

Il l'embrassait, pleurait, le front sur ses seins, et exigeait l'histoire, le conte merveilleux de l'église qui flambe. Elle la récitait, comme une leçon, terminant toujours par la même phrase :

— ... Alors, j'avais des allumettes, un petit paquet de chez l'épicier de la rue du Fer, je les ai toutes *craquées*, dans la paille ; une grande flamme blanche *a venue*... et je me suis sauvée, tout droit, car j'ai eu bien peur !...

Paul pouffait.

Seulement, une nuit, comme il exigeait des consolations un peu moins littéraires, elle lui adminis-

tra un soufflet vigoureux, et Paul, tout penaud, n'insista pas, car, si elle s'en allait, qui lui parlerait de Reutler ?

Le jour où Marie remit la lettre de l'aîné, le cadet *faisait de la mélancolie*. Il faillit se trouver mal en épelant les lignes suivantes :

« Pour votre santé, sinon pour votre bonheur, il faut que vous viviez d'une vie plus normale. Choisissez vos instants et descendez dans la serre. L'air de la terrasse vous est plus utile qu'à moi. Réfléchissez avant de répondre. »

Il grimaça un mauvais sourire.

— J'ai perdu l'habitude de l'air comme celle de la réflexion. Son hygiène m'assomme!... Petite, ce qu'il faut pour la réponse ?

Il répondit, tout d'un trait, cassant la plume sur le dernier mot :

« Je descendrai... quand les terrasses de Rocheuse monteront jusqu'à moi, Monsieur ! »

VII

— Enfin, m'expliqueras-tu pourquoi, depuis quinze jours, l'on me condamne à coucher dans mon fumoir ? j'entends retentir des coups sourds, de l'autre côté. Est-ce que l'on médite de me murer vivant ? Je veux bien ne pas sortir, mais je ne veux pas que l'on m'enferme. Jorgon est mystérieux comme un eunuque. Je ne vois plus Célestin et toi, petite, tu m'impatientes avec ta virginité. Tout devient hermétique ici ! Voyons, Mica, raconte...

Mica rangeait le fumoir de monsieur Paul, transformé en nouvelle chambre à coucher, une grande pièce trop sombre ornée de tableaux et de statuettes nues qui l'éclairaient d'un demi-jour spécial. Elle venait de refaire le lit, ses petites pattes brunes courant, actives, sur la mollesse voluptueuse des draps de surah, et elle avait préparé le bain, dosant les essences, distribuant les intimes lingeries, dans la tranquillité d'âme de la servante qui n'a pas ses yeux pour voir.

— Je crois que tout est bien, Monsieur, dit-elle placidement en époussetant une bacchante effroyable d'un geste respectueux.

— Tout est bien, quand je m'ennuie? Ah! donne-moi mon éther... sinon je te viole! Tu me rendras ridicule en voulant m'arracher successivement mes pauvres petits morceaux de plaisir. Célestin, l'éther, n'importe quoi, pourvu que je me grise, ou je casse tout et toi, par-dessus le marché!

Les prunelles de Paul eurent des lueurs vertes. Il saisit, au hasard, une copie de la Cypris érotique, touchée d'or aux endroits délicats, et l'envoya contre le mur.

— Voulez-vous que je vous aide? demanda-t-elle impassible.

— Oui, très amusant! je te violerai ensuite. Pour le moment, n'en suis pas capable!

Elle lui apporta les statuettes et il les brisa toutes, du haut de son divan, sur le tapis, mêlant ses éclats de rire à leurs éclats de porcelaine, d'albâtre, de marbre. Cela s'évanouissait blanc dans les moquettes obscures, se répandait à travers la chambre en flots de lait, et bientôt les petits morceaux de plaisir furent balayés par la jeune fille sans qu'elle eût même risqué une observation.

— Tu vois, Mica, soupira-t-il de son ton chanteur, retombant très las sur ses coussins orientaux, j'ai violé toutes ces bonnes femmes! Ramasse, Mica, ramasse... cela t'apprendra à me résister.

Et il fit changer ses chaussettes mauves pour des chaussettes roses à coin d'argent.

— Monsieur Paul, dit-elle pendant qu'elle était à genoux lui laçant ses souliers vernis, il y a une surprise... votre éther est de l'autre côté.

— Toi ou lui?

— C'est Monsieur le baron qui a dit que vous auriez enfin de l'éther... tant que vous en voudriez.

Il se leva brusquement, se dirigea vers la porte.

— Ah! fit-il ouvrant, on a éclairé ma chambre. Heureuse idée! J'étouffais dans cet appartement!

Il courut à la fenêtre et poussa un cri. La fenêtre

s'abaissait maintenant jusqu'au parquet, donnant sur un escalier vitré, une galerie d'un bleu lunaire dont les marches descendaient sur la première terrasse de Rocheuse, dans la serre où s'épanouissaient les collections de rosiers rares. Il avait fallu quinze jours pour accomplir ce miracle, et encore le baron de Fertzen parlait-il d'intenter un procès à l'architecte parce que les peintures n'étaient pas absolument sèches.

— Jolie, la réponse! dit Paul-Eric reprenant son flegme anglais. J'ai bien envie de ne pas descendre... ce serait drôle, hein, Mica?

Mica joignit les mains.

— Allons, je descendrai... pour toi qui as besoin de respirer un autre parfum que celui de mes cigarettes de thé. Tu t'étioles, ma pauvre enfant... surtout de ne plus servir ce maître que tu aimes. Il me semble que tu deviens mon miroir.

Il se fit habiller, car cela ne pouvait se passer de cette ironie. Il reprit une redingote 1830, en peau de cygne, des dentelles, des perles et il descendit, pâle, comme une jeune mariée, défaillant sous le poids exaspérant de toutes ses coquetteries.

— Le perron du ciel! bégaya-t-il essayant de railler sur la première marche. Je dois être plus beau que nature, aujourd'hui. Mica, si je tombe, je vais tomber mort.

— Je vous soutiendrai, répondit la servante lui prêtant son épaule. Dame! l'air pur, ça va vous éprouver, Monsieur Paul. Du courage!

Dehors, les moissons n'étaient plus. Les campagnes désertes avaient l'aspect abandonné.

Elles decendirent l'une sur l'autre appuyées, l'impératrice et sa demoiselle d'honneur, mais *Hadrien* ne les reçut point au bas des dernières marches.

Paul regardait du côté du grand salon, tournant le dos à la campagne.

— Où sont les fenêtres, où sont les portes, Mica? Je ne vois que des rosiers grimpants.

— Monsieur le baron les a fait murer, pensant que vous seriez plus chez vous.

— Il ne veut pas me revoir?...

— Il croit que c'est vous qui ne voulez pas.

Paul aspira longuement la douce brise venue des champs en renversant la tête. Il eut un sourire.

— Oui, je sais, le mur de son orgueil ! Cet homme n'aime rien, ni toi, ni moi, il nous tuera toutes les deux.

Et il s'écroula, comme foudroyé...

— Monsieur, déclara Marie pénétrant sur les pointes dans le grand salon aveuglé de Rocheuse, où, à la lueur d'une lampe, Reutler faisait semblant de lire, Monsieur, il est très malheureux, il pleure, il se mord les bras, je ne peux pas le consoler, il répète qu'on l'a enterré vif. Et puisque le médecin ne doit pas revenir, je crois que vous feriez bien de le remplacer... là... tout de même c'est votre frère...

— Non ! répondit Reutler de sa voix sourde.

— Monsieur, je suis toute seule... j'ai peur qu'il se tue !

— Appelle Jorgon.

— Jorgon me fuit. Je ne peux guère me faire obéir de Jorgon, moi.

Aux offices, on ne riait plus. Célestin renvoyé, le cocher avait suivi le même jour, et il restait des domestiques tremblants qui ne savaient que penser, surtout depuis l'installation de la galerie. On en concluait, définitivement, à la séquestration de Monsieur Paul par un aîné féroce qui ne voulait pas lui rendre ses comptes de tutelle ! Marie, ne passant dans son ancien purgatoire qu'aux heures des repas, entendait des réflexions sinistres et elle s'affolait :

— Monsieur le baron, oui ou non, l'aimez-vous?

— Qu'il vienne ! je ne puis aller faire des excuses au coupable.

Marie se retira, navrée. Pendant une semaine encore, Paul-Eric lutta contre son propre orgueil.

— Voyons, lui répétait fiévreusement la jeune fille, vous n'êtes pas muré vivant. La porte de votre fumoir n'a même pas un verrou! Vous n'avez qu'à traverser trois salons et vous trouvez votre aîné dans sa chambre. Allez donc ! (Et elle

ajoutait, brutale :) Il vaudrait mieux vous raccommoder en bons frères que vivre en amoureux brouillés, ce serait plus convenable... *pour la maison.*

Paul se décida.

Jorgon vint un soir, avant le dîner, lui rapporter ses vêtements, et il refit de lui le prince anglais, très digne, très hautain, qu'on voyait jadis dans les bois de Rocheuse menant en laisse l'héraldique sloughi de Reutler.

— Jorgon, dit doucement le jeune homme, j'y vais... c'est Marie qui veut, comprends-tu ?

— Non, Monsieur Paul, je ne comprends plus rien, je sens que je deviens fou, moi aussi. En tous les cas, à la première scène je pourrai toujours me faire bâtonner pour vous.

Paul se mordit les lèvres. Il alluma un londrès, laissant, sur sa table de toilette, ses fameuses cigarettes de thé.

— Mica, dit-il à voix basse, tu vas me suivre et tu écouteras aux portes. Quand une femme est témoin, on a toujours de l'aplomb.

— Monsieur, riposta Marie nerveusement, je retourne à la cuisine. J'en ai assez de jouer avec une poupée plus grande que moi. Bonsoir !

Et elle sortit.

D'un pas incertain, Paul se dirigea vers la chambre de son frère, une chambre vaste, un peu morne, meublée de meubles antiques, où le lit, à colonnes torses, avait la forme d'une tombe. Quand il fut sur le seuil, il eut un frisson maladif, ses dents claquèrent.

— Je sais qu'il m'aime et je sais qu'il me tuera !... Mourir tout de suite ? Non ! Encore l'effort d'un masque ! Je veux vivre et il me le faut vivant.

Concentrant toute sa volonté dans un geste, il écarta la lourde portière de velours noir, une draperie de deuil voilant le grand jour de cette chambre sans rideaux. Il marcha, très droit, très calme ne perdant pas un pouce de sa taille charmante, ordinairement ployée.

— Monsieur, dit-il d'un ton léger, s'arrêtant en face de Reutler qui, lui, l'attendait, les yeux clos,

ne vous semble-t-il pas que si cette situation se prolonge nous deviendrons grotesques? Or, le ridicule peut être mon caprice durant un temps, ce n'est pas la ligne de conduite de toute ma vie... et ne fût-ce que pour ne pas effaroucher nos gens, nous pourrions reprendre l'habitude des repas en commun. A supposer que nous nous haïssions mortellement... il nous reste assez d'esprit pour demeurer des hommes bien élevés.

Reutler prévoyait tout, excepté ce langage de mondain. Une souffrance aiguë lui tordit le cœur. Il ouvrit les yeux.

— Mais, mon cher enfant, murmura-t-il, nous ne nous haïssons pas ! Je ne souhaite que votre transformation en homme comme il faut, seulement, croyez-moi, n'exagérez rien, le type de l'homme comme il faut n'a jamais rien d'excessif.

Paul s'assit devant lui, croisa la jambe et se prit le pied.

— Ah ! Vous êtes sûr ? (il eut un sourire froid.) Je connais pourtant un homme comme il faut qui a fait monter la terrasse de sa maison jusqu'au balcon de sa maîtresse, je dis sa maîtresse pour ne pas dire sa servante, car il y a équivoque, Monsieur, au moins en l'honneur de nos offices. Encore une chose que les hommes très distingués pratiquent volontiers, l'équivoque. Moi, je ne juge pas, je constate...

A travers la fumée du cigare, Reutler voyait se fixer sur lui les grands yeux orageux très sombres et très doux *de la femme*, perçant le masque.

— Il va me le jeter à la figure, songeait l'aîné palpitant d'horreur, et je devrai le tuer ou... ramper pour lui demander pardon. Il a tous les droits puisque je l'ai fait souffrir...

Mais Eric se leva et reprit, de sa voix légère...

— Je viens vous trouver, mon cher, surtout au sujet de l'équivoque. Je tiens à dégager mes responsabilités. Cette petite Marie est vraiment charmante et j'imagine qu'elle contribuera, dans une certaine mesure, à ma... transformation. Vous avez eu la bonté de me prêter ce joujou que j'ai

laissé intact, histoire de vous prouver ma courtoisie en ne chassant pas sur vos terres... maintenant, *je découple*, vous permettez?

— Bon ! pensa Reutler toujours immobile et respirant à peine. C'est l'annônce de la nouvelle torture... J'accepte. J'ai déjà passé par cet enfer plusieurs fois. Il espère me voler quelque chose et comme il ne me volera rien... Je ne l'aurais pas cru si maître de lui. Est-ce qu'elle finirait par lui plaire ?

— Vous tenez à cette fille, Monsieur? questionnai Paul, allant secouer la cendre de son cigare au coin de la cheminée pour avoir l'occasion de se regarder dans une glace.

— Je l'estime énormément.

— Oui, je saisis bien, dit le monstre se tournant de profil, on n'aime, en général, que les gens qu'on méprise, et c'est me répondre que, sensuellement, vous vous en souciez peu. Vous avez tort! Elle est jolie... pas de visage peut-être...

— Vous vous êtes renseigné? objecta Reutler sentant la chaleur lui monter à la face.

— Cette bêtise! Vous la faisiez coucher dans mon cabinet de toilette et elle prenait des libertés inouies! Ne voulait-elle pas m'administrer des potions calmantes et me passer mes robes de chambre? J'ai reçu des gifles (j'adore les coups, moi) mais je sais qu'elle a les seins fermes, une taille exquise, fondante et souple, la peau brune, une de ces peaux créoles... par exemple, un petit défaut... Dois-je continuer?

— Taisez-vous! gronda Reutler serrant les poings.

— Continuons... elle a un grand défaut : elle vous aime!

— Ah! la pauvre folle! Elle a essayé de se sauver en vous avouant cela?

Elle n'a rien avoué du tout, cher ami. Son secret se lit sur sa figure quand elle parle de vous. Alors elle devient belle et, sacredieu, ce qu'elle abuse de ce genre de beauté! (Paul jeta son cigare d'un mouvement de dépit.) Enfin, je vous la rends intacte...

— Merci... je n'aurai sans doute pas attendu la permission... de votre part.

— Elle vous adore...

— Eric, dit très doucement Reutler, que me voulez-vous? je m'y perds...

Et il se croisa les bras.

Paul scanda ses phrases:

— Elle vous adore et elle m'exècre. Plus elle est complaisante et plus je sens croître sa haine. J'ai pris feu parce qu'elle ne m'aime pas... encore un *impossible* qui me tente. Il faudrait que vous eussiez l'obligeance de peser un peu sur sa jeune volonté, vous *le volontaire*, pour qu'elle m'obéisse. Elle n'aura pas à s'en repentir, je vous le jure, moi, j'aime les gens que j'estime... nous différons tellement de point de vue, tous les deux.

— Vous l'aimez? C'est-à-dire vous désirez qu'elle meure de chagrin sous mes yeux?

— Vous n'y êtes pas. Je suis très bon, meilleur que vous. On guérit une passion par un autre amour, et en me substituant à son... dieu, je désire la consoler, la faire mourir d'autre chose que de chagrin, lui prouver que tous les hommes ne sont pas en bronze. (Il ajouta, cynique:) Il y va de notre honneur, vous ne couchez jamais, je coucherai à votre place... pourvu qu'on ne me force pas au viol, car, c'est étrange comme ces besognes-là me répugnent, aujourd'hui.

Et il regarda ses ongles fins, roses, ses ongles teints de sang.

— De la tenue, mon cher, de la tenue! soupira-t-il tandis qu'un éclair brillait à l'ombre de ses cils baissés.

— Soit, répliqua l'aîné douloureusement. Si cette fille peut vous sauver, je l'y aiderai de toutes mes forces. Depuis longtemps je suis habitué aux sacrifices. Cependant est-ce bien votre bonheur que vous me demandez là? Vous aimeriez une servante, Eric?

— Monsieur, dit le cadet d'un ton sec, il est nécessaire que j'aime n'importe quoi quand je m'ennuie. Ah! un conseil, ne lui parlez pas d'argent. Ne faites monter aucune terrasse jusqu'à elle, car

elle ne descendrait pas. Elle est féroce, tout à votre image, et c'est pour cela que je veux essayer d'en avoir peur. Une incendiaire, songez donc? Cela vous vaut!...

Paul se dirigea vers la porte, hésita, puis se tourna :

— Dîne-t-on toujours chez vous à six heures, Monsieur?

— Je le pense, à moins que vous n'ayez donné de nouveaux ordres, répondit Reutler ironique.

— Tant mieux! J'ai faim. Venez-vous? Nous serons très spirituels ce soir. Je crois que nous ferons des mots pour Jorgon. Quel métier!

— Il aime peut-être cette fille... pensait Reutler. Sa voix tremble!... Et s'il l'aimait... Il serait sauvé bien réellement, il s'en irait de moi. Oh! je ne veux donc plus qu'il soit sauvé. Je ne sais donc plus vouloir.

Il le rejoignit d'un pas rapide.

— Ecoutez, dit-il, prenant son bras pour le mettre sous le sien, en descendant le grand escalier de Rocheuse, selon la coutume de leurs beaux jours d'union. Puisque vous faites mes... femmes, faites donc aussi les mots, il me restera le plaisir de vous regarder car, moi, je ne cherche nullement à remplacer l'idole dans le mortel silence de mon temple.

— Quelle idole, mon cher ami?

Et Paul retira son bras d'un geste mâle.

Reutler se tut, devinant que le tigre le guettait.

— S'il est si fort, c'est qu'il ne m'aime plus, rêvait-il affreusement bouleversé. Pourquoi ne pas me tendre la main au lieu de me faire des discours?

Paul étranglait d'une mauvaise envie de rire.

Il se tint très bien durant le dîner, fit des mots et demanda l'autorisation de *démurer*.

— Quoi? fit Reutler sortant de ses rêves.

— Le salon. De l'air! De l'air! On étouffe, mon cher ami. Je vais, avec votre permission faire poser une verrière immense doublant toute l'étendue de la serre, une baie jaune d'ambre remplie de cigognes et de grues volantes, beaucoup de grues...

j'adore ce genre d'oiseau, loin des boulevards. Toute la campagne entrant par la muraille trouée, l'irruption de la grande nature dans une pièce un peu funèbre. Secouons la poudre des tombeaux! Vivons et soyons vulgaires, au besoin. La vie n'est-elle pas au fond très domestique?

— Je le pensais lorsque j'ai renvoyé votre dernier groom ! dit Reutler dont la main mutilée se crispa sur un couteau.

— Vous avez bien fait de renvoyer Célestin, mon cher, cela m'a donné l'occasion de trouver Mica charmante, riposta le cadet un peu pâli.

Jorgon les servait ; quand Jorgon fut loin, le jeune homme cria, malgré son flegme :

— Lâchez donc ce couteau, Monsieur !

— Mais vous êtes fou, murmura Reutler les dents serrées. Est-ce que je n'ai pas le droit de couper la nappe, à présent ? Il faudra que je rappelle votre médecin... il parlait justement de vous faire enfermer... à cause de vos vertus domestiques.

Et les prunelles sombres de l'aîné s'illuminèrent.

Paul jeta sa serviette rageusement.

— Allons ! C'est complet ! Vous n'êtes pas généreux ce soir, Hadrien !

Reutler se mit à rire, de son rire muet.

Et comme ils se regardaient éperdument au fond des yeux, la petite servante entra portant une corbeille de fruits.

Elle était triste et cherchait un prétexte pour dire adieu.

— Monsieur le baron, déclara-t-elle de son ton dur, un peu guttural, je m'en vais, vous voulez-bien ?

Elle posa les fruits sur la table, devant lui.

— Pourquoi veux-tu t'en aller, petite sœur ? interrogea Reutler qui respira.

Elle rougit jusqu'au oreilles, répondit, toute droite, la tête fière :

— Parce que vous n'avez plus besoin de moi. Je vais rentrer à l'hospice. Il vaut mieux.

— Bon voyage ! pensa Paul prenant une pêche.

Reutler s'empara des deux poignets de la jeune

fille et la considéra longuement. Ses yeux d'illuminé s'éteignirent.

— Il faut que tu restes, j'ai encore besoin de toi, chère petite.

— Oui, grommela Paul, nous te bénissons et tu viens toujours à point, avec ton flair d'amoureuse. Que la peste emporte la domesticité !

— Mais vous ne resterez pas aux cuisines, Marie ; vous donnerez à Jorgon l'ordre de vous dresser un lit dans le boudoir attenant au grand salon. Vous savez, la chambre où il y a le portrait d'un homme triste ?... le mien, je crois, je n'en suis pas sûr, car je n'ai jamais fait faire mon portrait. On dit qu'il me ressemble pourtant. Vous vous entendez aux transformations, vous arrangerez ce boudoir sombre en claire chambre de jeune fille. Il faut de la clarté, ici. Vous choisirez vos tentures et mon frère vous aidera de ses conseils. Puis, regardez bien cette nappe. J'ai une habitude déplorable. Je troue les nappes à coups de couteau... C'est la loi des éternels raccommodages que j'invoque pour vous garder. Habillez-vous dorénavant, Marie, comme une jolie femme que vous êtes et non comme une petite servante. Vous possédez les clefs de Rocheuse. Quand nous irons à Paris, vous nous suivrez. Là aussi, je troue les nappes ! Je ne m'occupe plus de vos gages... dépensez sans compter, petite sœur !

Durant qu'il parlait de sa voix un peu âpre, ironique, se passionnant sur certains mots affectueux, la petite servante s'éloignait de la table, folle, ivre, les yeux dilatés, elle s'assit, pour ne pas tomber, elle pencha la tête, d'abord très rouge puis blanche comme une cire.

Reutler se leva.

— Vous savez, Eric, de quelle manière on fait revenir les femmes, vous qui vous évanouissez quelquefois ! Je vous laisse, mon cher enfant... et je compte, sur toute votre délicatesse. Bonne chance !

Paul, demeuré seul, pelait tranquillement sa pêche. De temps en temps il coulait un regard,

entre ses cils baissés, du côté de la jeune fille immobile.

— Si j'avais une très longue épingle, songeait-il, une épingle d'or, voire même d'acier, je l'enfoncerais dans sa cervelle au bon endroit, je lisserais, dessus, une de ses boucles, j'appuierais d'un baiser chaste et je raconterais au baron Jacques-Reutler de Fertzen que la joie ça tue les incendiaires... C'est bien gênant, d'être faible, et de ne pas pouvoir pousser le sadisme plus loin que l'intellectualité !

VIII

Il prenait goût à ce jeu et se faisait humble. C'était un impossible séduisant, cette fille brune, si froide, que rien n'arrivait à distraire de sa passion mystérieuse. Elle aimait Reutler uniquement et elle ne se révoltait pas du rôle effroyable qu'on lui imposait. Elle ne se révoltait que sous les caresses. Qu'espérait-elle ? Il fallait le savoir ! Blotti dans ses jupes, il la regardait inquiet, très lâche, se sentant des envies de prier. Puisqu'on ne lui permettait plus que cette espèce de petit groom, ce dernier petit morceau de plaisir, il essayerait de s'en contenter, mais la féale avait des idées très nettes sur les droits de son seigneur. Ce jour-là, elle le repoussa si brutalement qu'elle le fit s'étaler dans le tapis de fourrure blanche qu'ils avaient choisi ensemble pour éclairer leur chambre *de jeunes filles*. Il y demeura étendu, les yeux clos.

— Ça finira mal, dit-il d'un ton las, je vous violerai, Marie !

— Vous vantez pas ! répliqua-t-elle cassant son fil entre ses dents pointues.

Elle cousait toujours, en femme qui n'a plus rien à faire. Elle montrait des dents éblouissantes, des ongles soignés, se poudrait, se parfumait selon les indications perverses du bel initiateur, et dès que Reutler paraissait, elle courait au miroir, oubliant la présence de Paul.

— Aimable serpent ! D'ailleurs, tu as raison !...

Ce n'est même pas facile quand vous voulez bien! soupira-t-il, et il se prit le pied, très satisfait de ce mot de vieillard. Voyons? Est-ce que tu me trouves laid! Ce serait crevant, dis?

— Trop beau! Beaucoup trop beau!

— Merci! M'accable pas! Tu rêves de poitrine velue, de cheveux noirs droit plantés, d'attitudes genre hercule Farnèse... Tu sais, Mica... Farnèse? C'est le nom de famille de Monsieur Hercule, un roi qui régnait du temps où il n'existait que des imbéciles. Répète avec moi pour t'en souvenir. Que je serve au moins à meubler ton imagination.

Elle répéta, très sérieuse, car il daignait lui apprendre à lire :

— Farnèse, le nom de famille de Monsieur Hercule...

— Mica, interrompit confidentiellement le jeune homme, tu dis des bêtises. Hercule c'est un mot obscène, c'est infâme de répéter cela. Pourquoi n'as-tu pas deviné?

— Je le pensais! Vous êtes comme Célestin, vous! Il faut que vous mettiez des mots d'ordures dans tout... Sale être, va!

Elle jeta son ouvrage, se dirigea vers la cheminée, s'y accouda pour pleurer. Voilà qu'il allait mélanger des choses impures au pur bonheur qu'elle avait de s'instruire et de se rapprocher ainsi du maître vénéré qui était, disait-on, toutes sciences. Paul rampa jusqu'à elle.

— Mica, balbutia-t-il lui enlaçant félinement les genoux, j'ai menti. Il n'y a qu'une vérité, c'est que je mens toujours. Je t'adore... là... me fais pas enrager. Les larmes sont contagieuses entre jolies femmes. Embrasse-moi donc au lieu de pleurer. Une pauvre petite caresse, ça compte si peu... Je te ferai lire! Je serai sage... Enfin, m'énerve pas ou je déchire ce portrait que tu regardes!

— Oh! Monsieur Paul... celui de votre père!

— Ça m'est égal. Si tu crois que tu ne passerais pas sur le ventre de ta mère, toi, pour aller rejoindre ton amoureux! Oui ou non, veux-tu m'embrasser?

— Oui... comme du temps que vous portiez des jupes !

Elle se pencha, prête à la gifle. Paul prit ses lèvres. Elle poussa un cri étouffé, chercha, au hasard, des ciseaux... qu'elle lui darda dans les yeux.

— Bon ! Le début de l'histoire de l'église ? Je connais la suite par cœur, Mica. Je vais serrer toutes les boîtes d'allumettes. Fichtre ! Tu es vraiment intraitable.

— Embrassez-moi ! je m'en moque ! Je tiens les ciseaux et j'avertirai Monsieur Reutler, par-dessus le marché. Nous verrons s'il sera content... lui qui a chassé votre groom à cause de moi !

Paul eut un mauvais sourire.

— Monsieur Reutler est très jaloux, Mica !

— De qui ? s'exclama-t-elle les lèvres pâles,

— ...Te flanquera dehors ou te conseillera de me céder, selon la brise soufflant à Rocheuse, ma chère !

— Vous vouliez que je m'en aille... et lui m'a fait monter des cuisines ici ! Non ! il ne me renverra pas. Il est le maître. Quand il vous laisse poser des croisées de six mille francs dans son salon, c'est encore pas vous qui les payez ?

— Conclusion, Mica : nous sommes égales. J'ai une vague idée que nous pouvons faire, chez lui, tout ce qu'il nous plaira sans qu'il s'en mêle. Un harem, vois-tu, ça ne marche que lorsqu'on oublie d'y lancer son mouchoir.

— Vous n'avez pas honte de parler comme une fille ?

— Tu es bien intelligente, toi, pour une vierge. Mazette ! Quelle éducation de haut goût ! Tu vas m'empêcher de finir mon poème... Regarde-moi, dis?

Elle contemplait, là-bas, le portrait sombre Pourquoi Reutler prenait-il, à certains moments, le sourire de Paul-Eric ? Un sourire bizarre, si détaché de tout !... Ah ! Pourquoi fallait-il que ce fût l'autre, le grand, qui précisément ne voulût pas d'elle ? Le plus petit de ces tigres avait tellement l'air d'un joli chat joueur qui suit la jupe pour le

seul plaisir de se rouler dans les tapis ! Etait-ce dangereux de le laisser jouer ?

— Je t'aime énormément, Mica ! murmurait Paul de sa voix lasse. Tu es drôle, tu ressembles à un collégien en vacances chez une vieille cousine trop... jeune. Tu as des prunelles qui brillent et ta bouche est déjà toute fanée. Tu t'incendies toi-même avec ta sotte passion pour ton hercule Farnèse. Il est en marbre, en bronze ! Ne pleure donc plus. C'est idiot ! Tu te consumes, ma pauvre parcelle de femme ! Il mérite que tu lui prouves de quel bois on se chauffe quand on sait allumer le feu ! Envoie-moi ce bonhomme au diable ! Il est en pierre, entends-tu ? j'ai mes raisons pour te l'affirmer ! Et il a tort ! Tiens ! Tu me cajoles, à présent. Ce que ces sacrées femelles n'ont pas de mesure !...

— Ecoutez, Monsieur Paul, dit-elle l'entourant subitement de ses bras, vous êtes gentil, plus gentil que lui, c'est vrai ! Seulement, lui, j'en suis folle... il m'a jeté un sort ! Est-ce que vous ne connaîtriez pas un secret pour se faire aimer de cet homme-là ? Je ne veux pas son argent, je vous le jure, je veux qu'il s'occupe de moi, qu'il me parle... il ne me dit plus rien et il ne s'arrête jamais devant ma porte lorsqu'il traverse le salon... Si ça continue, vous avez raison, je périrai de chagrin !

— Je ne connais qu'un système, fit Paul ironique : devenir ma maîtresse.

Elle éclata d'un rire forcé.

— Je le croirai... quand il me le répétera ! Il est le bon Dieu, lui, et il n'a pas la méchanceté de désirer ma mort !

Les yeux de Paul s'obscurcirent. Il se dégagea des bras joints de la jeune fille.

— Mica, ordonna-t-il de son ton bref qui commandait aux domestiques, va me chercher du champagne, j'ai soif ! Tu m'altères...

Elle courut lui chercher du champagne et rentra en disant d'un accent moqueur :

— Votre servante, *Mademoiselle*.

Au lieu de boire, il sortit brusquement.

Ce jour-là, il faisait noir et du vent, un temps

d'ouragan qui secouait la vieille maison de Rocheuse comme un navire sur la mer. Autour de ses murailles, des lambeaux de nuages pendaient en haillons. Le cadet des de Fertzen traversa le grand salon, sans regarder du côté du ciel. Dans le corridor, il appela le sloughi qu'on attachait sous l'escalier de l'observatoire. L'animal, oublié depuis des semaines par Reutler — l'aîné ne caressait même plus les chiens — tirait éperdument sur sa chaîne en bâillant de joie. Paul, la mine préoccupée, le détacha.

— Toi, mon cher toutou, tu vas me servir à relever les brisées. Il s'agit de savoir où nous en sommes avec ton estimable maître que j'ai un peu perdu de vue.

Le sloughi ouvrit une gueule d'hydre et sa langue rose jaillit comme une flamme.

Paul gagna les terrasses, le tenant au collier.

— Tout beau ! j'ai mes nerfs aujourd'hui ! Nous allons nous amuser ! Tu aimes le paon ? je vais t'en offrir un ! Chassons le prince Mes-Yeux !

Ils le trouvèrent à l'extrémité de la troisième terrasse. L'oiseau, dès qu'il aperçut Paul, balaya les feuilles mortes de son manteau de cour, et bondit toutes ses plumes hérissées.

— Pille ! souffla Paul lâchant le chien..

Ce fut une lutte épouvantable et charmante. Le paon, trop lourd pour voler, rasa le sol, échappa dix fois, revint dix fois, le bec ouvert, dans une superbe vaillance de coq. Rampant sur l'herbe, les deux bêtes souples, velours contre velours, ne faisaient aucun bruit. Le sloughi déchira le manteau de cour, happa une aile et il y eut, seulement, un léger froissement soyeux. Alors le paon transperça une oreille sans daigner se retourner et ils virevoltèrent follement ne songeant plus qu'à s'écharper.

Paul debout, près d'une urne de marbre, les regardait, l'œil fixe, comptant les coups de becs et les coups de dents.

— Allez ! Allez ! Mes enfants ! C'est très bien ! Vous êtes presque aussi forts l'un que l'autre ! Prince

Mes-Yeux, vous l'aveuglerez peut-être, mais il vous tuera ! Le vilain chien fidèle aura le dessus ! Hardi ! Gare aux ailes ! Gare à la jupe verte !... Ah ! pauvre prince, vous êtes trop beau !... et trop méchant, et trop entêté ! Il vous tient, le maudit chien féroce ! le chien si obéissant ! Ouf ! ça y est ! Patience ! son tour viendra...

Le jeune homme parlait à voix basse, d'une voix sifflant étrangement entre ses lèvres rouges. En un magistral coup de gueule, le sloughi éventra l'oiseau. Le prince Mes-Yeux, étendu sur le dos, sans pouvoir se relever du milieu de son manteau impérial, agita frénétiquement les pattes et, tordant sa petite tête de vipère bleue, il expira. On vit onduler, tout le long de ses plumes, un reflet d'azur clair, une teinte plus *ciel* et plus tendre, comme si la mort revêtait sa beauté d'une nouvelle robe plus précieuse, puis il redevint vert triste et ce fut fini.

— Mon imbécile de bon chien, soupira Paul, tu as exécuté là un tour de passe-passe qui va te coûter cher ! Apporte ! et prends un air modeste. C'est maintenant que nous allons chasser ma *bête à moi*.

Ils remontèrent les terrasses, le chien traînant sa proie, magnifique, et ils rentrèrent à Rocheuse, cherchant *leur* maître.

Celui-ci travaillait dans sa chambre, ayant abandonné son observatoire où Paul ne venait pas le soir, trop occupé par sa dernière œuvre de séduction. Leur intimité fraternelle n'était qu'une apparence pour les domestiques, et, très dignes, la lune de miel de leurs âmes ayant disparu devant le lever d'un autre astre, ils ne se rencontraient qu'aux repas durant lesquels, souvent, il n'échangeaient pas un mot. Ils ne se tutoyaient plus, et s'ils avaient supprimé d'un commun accord le ridicule vocable de : *Monsieur*, ils s'appelaient : *mon cher* ou *mon ami*, pour éviter de proférer leur nom. Paul, qui avait l'habitude du masque, ne souffrait guère de cet état de chose, Reutler agonisait. Il battait les campagnes, à cheval dès l'aube, visitait les villages

lointains, sous prétexte d'aumônes, soignait les pouilleux pour se distraire, rêvait même de fonder un hospice de concert avec l'aubergiste Joviot, semait son or en roi qui ne sait ni ce qu'il fait ni ce qu'on lui demande, essayait de la philanthropie comme il eût essayé d'un narcotique et n'en dormait pas mieux !

Paul pénétra chez lu , accompagné du chien. Le pauvre vainqueur, flairant une semonce, s'arrêta, tout tremblant, sur le seuil et lâcha le paon. Un geste câlin de Paul le lui fit reprendre ; oreilles basses, l'animal se mit à ramper.

— Reutler, dit le jeune homme de son ton chanteur, de cette voix féminine qu'il dissimulait depuis sa *transformation*, Reutler, ton sale chien m'a pris mon joujou, il a tué le prince Mes-Yeux ! Je le fais monter pour que tu ne m'accuses pas de mensonge... et je n'ai pas osé le corriger parce que je sais que tu l'aimes... et j'aimais bien mon oiseau... je suis désolé !

Il fut obligé de se mordre la bouche pour ne pas rire, ce qui lui donna l'air d'avoir envie de sangloter, parce que Reutler, au seul timbre de cette voix, s'était dressé, les regards fous. Frémissant de colère et de bonheur, il écouta la plainte perfide comme il aurait écouté la musique de son orgue. Ah ! son frère, son enfant, le vrai, lui revenait donc tout entier quand il avait un chagrin ?

— Qui s'est permis de détacher Fox ?

— Eh ! fit le cadet, boudeur, ce n'est pas moi, bien sûr ! Tout marche de travers dans cette maison. Non ! je n'aurai jamais un paon plus irritable et plus drôle... je suis furieux !...

Le chien, humblement, vint déposer la bête d'émeraude aux pieds de son maître. Reutler fouilla derrière sa ceinture où il avait coutume de porter un revolver et, sans une réflexion, il tira... La gueule rose, la gueule d'hydre s'ouvrit toute grande, vomissant un flot pourpre avec un hurlement lugubre, puis la seconde victime tomba, demeura étendue en sa suprême grâce héraldique, les pattes raides.

Paul détourna le front.

— Brutal ! murmura-t-il. La mort... ce n'est pas une correction ! Tu es donc toujours armé ? Moi, je n'entre plus ici. J'ai horreur du sang ! Et surtout des hurlements, du tapage !... (Il songea, s'appuyant à un meuble :) ...me la laissera violer et, au besoin, me la tiendra... Brave Reutler ! Il est unique !

Reutler s'agenouilla pour dérouler un tapis sur les jolis cadavres.

— Tiens ! dit-il en riant, je te rends les armes, je ne veux pas que tu aies peur de moi, *Monsieur* !

Et tendant son revolver à son cadet, il souligna, un peu railleusement, la fin de sa phrase, mais resta prosterné.

Paul prit le revolver qu'il examina l'œil sournois.

— Ils sont vilains, tes accessoires ! (Il ajouta, très correct :) Je vous assure, mon cher, que vous avez eu tort de massacrer votre favori, ça ne me rend pas le mien !

— Oh ! je t'en prie, fit sourdement Reutler, toujours à genoux, quitte ce ton cérémonieux ! Je t'ai donné des coups de canne... oui... oui... Je me le rappelle... j'aurais dû les distribuer à mon chien, j'ai eu tort de battre celui-ci et de tuer celui-là, il y a eu méprise... je l'avoue... Déguise-toi en homme si cela t'amuse et... fiche-moi la paix avec tes allures solennelles, elles m'assassinent...

Paul lui mit le revolver sur la tempe.

— Veux-tu que je t'achève par bonté d'âme ?

— N'hésite pas ! Tu es incontestablement le plus fort, maintenant, et je préfère la mort à la vie que je mène ! Je n'ai peur que de la vie...

Paul ôta le revolver et posa sa bouche à la place.

— Non ! Non ! cria Reutler, j'aime mieux l'autre... l'autre est plus pure, l'autre ne baise pas les femmes, rends-moi l'autre, puisque je te dis que je préfère mourir...

Il voulut lui arracher l'arme et Paul n'eut que le temps de sauter en arrière.

— Alors, qu'est-ce que tu veux que je devienne ? gémit le jeune homme. On me tue mes paons,

on me tue mes chiens, et les filles me haïssent à cause de ta présence sacrée ! Pas même une silhouette de groom ! Est-ce que tu t'imagines que je peux vivre de cette vie-là, moi aussi ? Faisons nos conditions, mon grand ! Je te rends le revolver, c'est-à-dire tes droits à me châtier, seulement livre-moi la servante qui se moque de ton serviteur, tu sais ! Faut que je la viole... Si elle crie, ça m'ennuiera... J'ai la terreur du bruit, des égratignures et puis de tes sermons. Tu es vraiment méchant, toi, pour les bébètes qui s'émancipent.

— Comment, ricana Reutler ? Ce roman n'est pas terminé ? Où avez-vous l'esprit, don Juan ? Vous êtes encore *sa sœur* ?

Paul frappa du pied.

— Ah ! m'exaspère pas, hein ? La fille... ou je casse tout.

— Voyons, Eric ? Est-ce que, réellement, Marie n'est pas ta maîtresse ?

— Non ! A mon tour, j'avoue...

Reutler se releva, très étonné.

— Un cas pathologique, cette fille !

— Dis-lui, de ma part, ou de la tienne, que ça ne peut pas durer plus longtemps, scanda Paul qui crispa ses mains dont les ongles tranchants pénétrèrent dans le bras de son aîné. Dis-lui... comme au chien ! Tu es brutal, toi, fais mon office... Elle est ici pour nous obéir, non pour nous humilier ! Elle t'aime, je la veux ; après, je serai guéri de toutes les femmes, je crois ! Elle est trop toquée de l'hercule celle-là, ça m'agace, moi, qui suis faible. Enfin, arrange-toi pour l'introduire dans mon lit... sans qu'elle me crève les yeux.

— Du calme ! Du calme ! Ne te mets pas en colère. Tu vas te faire du mal ! Eh ! mon Dieu, tâche de l'attendrir en l'aimant davantage.

Paul blêmit.

— Regarde-moi bien ! Est-ce que je suis de ceux qui cherchent à attendrir leurs bourreaux ? Tu ne m'aurais pas offert des excuses à genoux, tout à l'heure, je n'eusse même pas daigné me plaindre,

ni te laisser deviner que... c'est de ta faute si je ne peux plus violer personne !

Reutler se voila le visage et tomba sur un fauteuil.

— Oh ! Eric ! Eric ! Tais-toi ! Taisez-vous ! Je vous promets d'essayer de toutes les persuasions... Allez-vous-en, je vous en supplie ! Quel métier me faites-vous faire ?

Paul éclata de son rire cynique.

— Ça n'a pas d'importance ! C'est toujours divin le métier de dupe... Un peu plus, un peu moins... Quand tu en auras assez, viens me le dire, tu sais où je couche !

Et il s'éloigna, en pleurant de rage, mais point au sujet des victimes qu'il laissait derrière lui.

Un frisson douloureux passa sur l'épiderme de Reutler, comme un glacial vent de mort, lorsqu'il vit entrer la jeune fille. Elle avait gratté doucement, cinq minutes après le départ de Paul, et ne recevant pas de réponse, elle s'était risquée, ne se doutant pas de leur nouvelle réconciliation. Elle souriait, très confuse, portant du linge, une pile de nappes blanches, car elle ne venait jamais sans le prétexte de son service. Elle remerciait, en s'effaçant de plus en plus devant lui. Reutler se dirigea vers la fenêtre où il frappa les vitres pour se donner une contenance indifférente. Il verrait, il réfléchirait... Cela ne pouvait pas se dire du haut de n'importe quelle phrase.

— Monstrueux ! pensa-t-il, songeant tout à coup que cette pauvre fille l'aimait.

Elle rangea les nappes dans une armoire et toussa légèrement.

— Monsieur le baron, fit-elle, anxieuse, j'ai besoin de vous parler... avez-vous le temps ?

Cela se trouvait fort bien et simplifiait les préambules. Il se retourna...

— Quoi, Marie ? dit-il le regard vague.

— Il s'agit de Monsieur Paul. C'est fini de jouer vous comprenez ?...

Elle disait tout de suite ses pensées, elle, très nettement.

— Non ! Je ne saisis pas du tout...

Elle frottait le parquet du pied, embarrassée, et elle étudiait le dessin du tapis pour ne pas rougir sous son regard. Elle se pencha. Qu'est-ce qu'elle voyait donc ? On aurait dit une forme, un corps étendu ; elle souleva le bord, demeura pétrifiée ; du sang coulait...

— Monsieur Reutler... Oh ! du sang !

Le cri fut si déchirant que Reutler eut froid jusqu'au fond de l'âme. Elle reculait, éperdue, la bouche ouverte, les bras en l'air.

— Vous avez tué votre frère, hurla-t-elle. Ils le disaient bien, aux cuisines, que vous le tueriez...

Reutler partit d'un éclat de rire qui sonna très faux, comme un écho de celui de Paul.

— Pauvre petite folle ! C'est mon chien que j'ai tué et il le méritait, il a étranglé le prince Mes-Yeux ! Eric n'a pas su le corriger, lui, et moi j'ai été... trop vif ! Appelez Jorgon, pour qu'on débarrasse le plancher, j'avais oublié cet incident. Ne pâlissez pas ainsi, mon Dieu ! Oh ! Les femmes !... Allons, asseyez-vous, ne tremblez pas là, sur ce fauteuil... Sacrebleu !

Marie n'en pouvait plus. Son cœur battait, ses tempes se gonflaient, ses dents claquaient. Elle murmura :

— Vous tuez les bêtes, vous ? Je croyais que vous étiez bon ?

Il fit le tour de sa chambre, énervé, enfin se décida à appeler Jorgon lui-même. Comme la petite servante, Jorgon fut horrifié. Cependant il ne dit rien. Pour lui, la dignité de la maison sombrait. Plus de respect aux offices, et, chez les maîtres, la *gueuse* courant de l'un à l'autre avec un entrain diabolique, semant le désordre. Le brave homme enveloppa les deux jolis cadavres d'une nappe blanche que Marie lui donna et les emporta comme *des personnes*, selon son expression, car tout ce qui n'était par ses maîtres, c'était : des personnes.

— Tu demanderas à Eric s'il désire conserver la

dépouille de son paon ! cria Reutler de la porte, puis il poussa un verrou.

— Est-ce que cela va mieux ? questionna-t-il en revenant vers Marie, essayant de sourire.

— Oui, je peux m'en aller... Monsieur Reutler, je vous remercie.

— Vous aviez à me parler... Ah ! petite Marie, vous n'êtes pas brave... Que diable, quand on a mis le feu aux églises... Mais, cela ne se discute pas, les nerfs.

Et il ricanait de son rire muet, le plus railleur.

— Aujourd'hui vous me reprochez mon crime ? On voit bien que Monsieur Paul n'est plus malade... vous n'avez plus besoin de moi.

— Si, j'ai toujours besoin de toi, soupira-t-il d'un ton bas, plein de compassion. (Il lui prit les mains, posa son genou sur une fumeuse, s'accouda au dossier pour être à sa hauteur et cependant garder une barrière entre elle et lui.) Eric te tourmente ? Réponds sans trembler.

— Monsieur, dit-elle tout d'un trait, il faut que je sache la vérité une bonne fois. J'ai pas de rapport à vous faire. Votre frère plaisante, dame, j'ai trop souvent couché près de lui pour qu'il me respecte... Et c'est de votre faute, pas de la sienne. Dieu merci, n'y tenait pas, autrefois, puisqu'il ne pouvait pas me souffrir. Maintenant, il me raconte tout autant de vilaines choses et il est tout autant méchant, seulement, il me chiffonne davantage et j'aime pas ça !...

— En es-tu sûr ? interrompit Reutler, plongeant ses yeux calmes dans les yeux troublés de la jeune fille.

Elle rougit.

— Monsieur Eric ne me fait pas peur, mais il me bouleverse ! J'ai le cœur qui me bat depuis ce matin à m'enlever la respiration ! C'est pas une existence... Surtout qu'il prétend que vous savez très bien ce qui se passe... Ramenez-moi à l'hospice, je suis pas tranquille, la tête me tourne...

— Pourquoi te refuses-tu ? précisa Reutler.

— Je... le déteste. Vous me permettriez...

— Marie, je ne te juge pas, je ne t'ai jamais jugée, au contraire, je t'absous d'avance, car il y a des malades qu'on ne peut guérir que par l'amour... toi et lui, vous êtes peut-être de ces malades ! Tu admets bien que je sache les choses que tu ignores, dis ?

Elle répéta suffoquée :

— Je le déteste, Monsieur Reutler. Je ne lui reproche pas mes pauvres cheveux, non, mais ce qui est coupé, entre nous, c'est bien coupé, ça ne repoussera plus !

— Vaniteuse ! fit Reutler souriant, très railleur.

— Ça vous est égal, mes cheveux ?

— Oh ! Absolument...

— Il fallait donc les couper vous-même, là-bas, dans les ronces.

— On n'a pas le droit de détruire, Marie.

— Et le chien ?

— Et l'église ? On peut punir, pas se venger ! Toi, tu te venges de mon frère parce qu'il a voulu t'enlaidir, c'est très mesquin, chère petite.

Elle s'emporta, retira ses mains.

— Vous êtes des Messieurs riches... moi, je ne suis qu'un gibier de prison... j'aurai toujours tort... je veux m'en aller.

— Marie, mon frère t'aime, tu ne t'en iras pas, je te le défends.

— Non, il veut coucher avec moi, c'est pas la même chose, Monsieur Reutler !

— Comme tu es savante ! Enfin, tu n'es plus vierge du tout. Pourquoi lui refuser tes dernières bonnes grâces, alors que tu lui as laissé voir presque toute ta personne, il me l'a dit.

Elle perdit la tête, se confessa :

— Pas ma faute, s'il a vu mes seins, une nuit ! vous appelait, vous implorait, que j'ai cru que vous étiez venu et qu'on se battait encore ! Je me suis jetée dans sa chambre n'ayant qu'un jupon sur moi.

— Quand un homme a vu les seins d'une femme, cette femme lui appartient.

Marie se recula et avec un geste extrêmement

chaste, car il avait la spontanéité d'un signe religieux, elle ouvrit son corsage, lui montra ses seins, tout petits, fleuris de rose.

— Voilà, dit-elle, regardez donc! Je suis à vous comme à lui, mais davantage à vous... parce qu'il faudra qu'il me prenne de force, vous savez, tandis que je vous en donne la vue pour le plaisir.

Et elle reboutonna son corsage.

Malheureusement, Marie venait d'accomplir l'acte qui pouvait déplaire le plus au baron Jacques-Reutler de Fertzen : un acte d'impudeur. Il ne concevait pas un idéal féminin sans une pureté absolue, c'est-à-dire qu'il ne concevait pas du tout l'idéal en question. Il demandait l'impossible. Il tolérait à la rigueur que son frère, le bel Eric, fût provoquant et parfaitement oublieux des plus élémentaires lois de la décence, mais c'était le mâle, le maître, celui qui a le droit d'agir et n'a pas à se préoccuper des détails de sa toilette même lorsqu'il lui convient de s'avilir vis-à-vis de ses domestiques. Un moment arrive — il le pensait — où celui-là qui porte, en essence, toutes les vertus, peut se relever du seul effort de sa volonté. Les femmes ne sont pas des *volontaires* en amour, elles sont les reflets pâles d'une puissance qu'elles ne comprennent pas et subissent. Si cette fille tombait, elle ne saurait se relever seule, elle roulerait inconsciemment à toutes les fanges. Est-ce que les femmes se relèvent jamais d'aucune chute? Et ruminant ses idées tristes, il se promenait, devant elle, ses bras croisés.

— Où prenez-vous, dit-il de sa voix sourde, que vous êtes plus à moi aujourd'hui qu'hier? Je suis votre protecteur, je vous dois toujours mon aide... il n'y a rien qui puisse me lier plus particulièrement à vous! Je reste toujours celui qui commande, j'ai tenté de le faire très doucement, maintenant, je vais parler plus haut : ma chère enfant, il faut vous livrer à Paul-Eric, mon frère, non pas pour son bonheur, mais pour le vôtre... Si vous tardez, vous allez vous prostituer à tout le monde!

Marie s'effondra sur les deux genoux.

— Il a dit ça, cria-t-elle tordant ses mains au-

dessus de sa tête, il a dit ça ! C'est ça qu'il veut... il ne veut que ça ! Oh ! je l'ai bien entendu ! Oh ! pauvre fille que je suis d'avoir voulu le savoir !

— Voyons, Marie, pas de scène !... Eric furieux, le paon mort, le chien tué, la servante qui pleure... ce n'est plus une maison et je finirai par ne plus demeurer chez moi si cela doit continuer ! Relevez-vous vite ! Non ! Non ! Ne me baisez pas les mains, j'ai horreur de ces sortes de démonstrations sentimentales. Laissez-moi tranquille... toutes ces histoires d'amour sont très malpropres au fond. Sacrebleu ! Vous relèverez-vous ?

Elle se coucha, sanglotante, à ses pieds.

— Je vous aime tant, Monsieur Reutler ! Je ne peux pas m'empêcher de vous aimer. Je sais bien, j'aurais pas dû oser... voyez-vous, c'est un sort !... Je ne dors plus de penser que vous êtes un homme de pierre comme il dit, lui, et que vous ne comprenez rien à rien... je suis pire que toutes, oui, mais je vous jure que je suis vierge. Monsieur Paul m'a bien expliqué ce que c'était que d'être vierge, je peux pas m'y tromper. J'ai jamais rien voulu savoir d'un amoureux... Seulement, de vous... ah ! tout ce qui vous plaira... même d'être votre chien, de mourir, de me dénoncer aux gendarmes, tout quoi ! Pas de me donner à l'autre, par exemple, et c'est pas d'un Monsieur noble de me demander cela ! Oh ! le lâche, le lâche... puisque vous savez que je vous aime, c'est me demander de mentir !

Reutler frappa une table de son poing et ses yeux s'illuminèrent.

— Je ne peux pas y toucher, murmurait-il serrant les dents. Je sens que si j'y touche ce sera pour la jeter par la fenêtre ! Sacré tonnerre ! Si j'avais su, ce que je t'aurais laissée pourrir dans les fossés de ma route, toi... Et elle a raison... ce qui est le plus odieux ! Elle est logique vis-à-vis du maître, la servante ! Je l'ai débauchée, je l'ai dépravée et je ne songe plus qu'à la faire violer... je suis le plus lâche des hommes en face de sa bravoure de femelle, et si j'étais d'humeur à me rouler par terre... eh !

ce serait vraiment le jour... Marie! (cria-t-il rudement) Marie!

A cette voix impérieuse, elle tendit les mains, suppliante.

— Ecoutez, fit-il, la saisissant par les poignets et la dressant, vous avez dit que je n'étais pas un honnête homme; en effet, je ne serais pas loyal si je ne mettais pas en regard de la faute, la réparation... Je ne vous conseille pas de vous donner. Vous ne l'aimez pas. Résistez-lui... de toute votre âme... seulement puisqu'il paraît que, chez vous, les femmes, la résistance physique a ses limites, ne vous croyez pas irrévocablement perdue parce que vous... vous seriez laissé prendre!... Si l'on vous... manque de respect sous mon toit... je vous le rendrai, moi, votre honneur! Si quelqu'un fait de vous sa maîtresse, moi, *je vous épouserai.* Entendez-vous bien, Marie! Si mon frère vous viole, vous serez baronne de Fertzen, avec trois millions de fortune!... Penses-tu encore, l'incendiaire, qu'on puisse me traiter de lâche!

La colère le faisait tellement effrayant, que Marie détourna la tête.

— Mon Dieu! Il est fou! Il a la fièvre! Moi, la criminelle, moi la pauvre fille des rues, baronne de Fertzen avec trois millions de fortune! Il se moque de moi ou il a la fièvre!

— Tu ne sais pas lire... cependant... veux-tu que je te signe le contrat? Ce sera vraiment la première fois que quelqu'un aura douté de ma parole!

Il la lâcha pour courir à son bureau, chercha du papier.

— Monsieur Reutler! Oh! Monsieur, je ne doute de rien, n'écrivez pas, ce n'est pas la peine! Dites... est-ce par amour que vous m'épouseriez, allons, regardez-moi encore dans les yeux!... Vous me feriez respecter, vous m'entoureriez de belles choses et je ne pourrais pas me plaindre, car vous êtes très bon, vous, quand on fait vos volontés... mais l'amour... Dites... il ne serait pas de la partie. Vous ne me toucheriez seulement pas du bout des lèvres, hein?

Reutler perdit toute prudence, et, sans calculer qu'un mot tendre, une banalité quelconque adoucirait l'amer poison de son orgueil, il s'écria, lui, le parfait galant homme :

— Ah! foutre non! Pas mon amour!

La petite servante le toisa.

— Moi aussi, dit-elle, je m'en fous !... pouvez garder vos trois millions et peut-être qu'on sera la maîtresse de Rocheuse sans vous, un beau soir !

Elle se dirigea vers la porte, que Reutler lui ouvrit, courtoisement.

IX

Toute la muraille, du côté de la serre, avait été remplacée par une immense verrière, couleur d'ambre, d'où l'on voyait la campagne comme perpétuellement baignée de soleil, et le jour pouvait entrer, maintenant, jusqu'aux plus noirs meubles de ce sombre salon, le jour aussi blond que Paul-Eric. Une tige de glycine tordue, des grappes en cabochons d'améthystes, formait un cadre au tableau de la vallée adoucissant la vision du désert de l'automne par une lueur d'éternel printemps. Dans la transparence dorée passait un vol de cigognes, les ailes planantes, poussant leurs cris muets de bêtes trop lointaines.

Le cadet des de Fertzen disait, quelquefois, le front mélancoliquement appuyé à ce faux décor irisant le vrai :

— Nous habitons une maison de cristal ! Rien n'est plus pur... que le fond de nos fenêtres !...

Et ce soir-là, dans le fond des fenêtres, à Rocheuse, le rouge soleil d'octobre, semblant mourir de honte, ruisselait en flots pourpres, flambait d'une colère divine...

Reutler, le coude sur le clavier de son orgue, le menton pris entre ses doigts frissonnants écoutait fuir le dernier sanglot de son âme.

Oh ! la lueur blonde qui jouait sa gamme à travers les ondes sonores, cette chevelure fée qu'on nouait et dénouait derrière son épaule, qui le

caressait d'une invisible main dont les ongles étaient des étincelles... Comme il se sentait seul... et double ! Il leva la tête pour que ses larmes, retombant dans sa poitrine, eussent enfin le droit de brûler son cœur. Il savait très bien l'impression terriblement sensuelle que lui produisait la musique et ne tentait plus de s'y soustraire. A quoi bon les luttes et les scrupules vis-à-vis de sa propre conscience ? Désespéré, jaloux, malheureux de ses victoires comme de ses défaites, il demeurait certain de son état avec la lucidité du médecin qui, depuis longtemps, s'étudie et se condamne. La catastrophe se rapprochait ; il la sentait venir, fondre sur lui dans le vent d'ouragan ou dans la brise légèrement froide, embaumant les fleurs expirantes de cette fin de belle saison... si morne ! Il n'y échapperait point et, ce soir de solitude, il était descendu, à pas furtifs, redoutant les rencontres, pour se griser, ouvrir cet orgue, y plonger les doigts comme un voleur qui touche à un trésor. Il ne sortait presque plus. Renonçant aux courses en forêt, il délaissait ses chevaux et n'exigeait aucun service de ses domestiques, car il avait remarqué de singuliers sourires parmi la valetaille. Jorgon, le dévoué, arrivait toujours au premier coup de timbre, mais il roulait des prunelles hagardes pour le moindre geste, se reculait, défiant. Alors, Reutler s'enfermait, montait à son observatoire, cherchant l'air qui lui manquait, là, composait des poisons, le cerveau peu à peu paralysé par la folie de cette idée fixe : mourir dès qu'il serait libre.

Il ferma le clavier en respirant péniblement

— On étouffe ici, murmura-t-il. Je suis donc prisonnier chez moi ? J'ai peur de faire du bruit ! Cette femme... ah ! Aurai-je le courage de m'en aller, à présent ? Toute une semaine sans le voir... Que font-ils ?... Mon honneur... en échange de l'honneur d'une servante !...

Il se promena, tournant sur lui-même les poings serrés.

— Quel silence !... J'ai eu tort de chanter mon âme... Il ne faut pas réveiller les démons qui cher-

chent à s'endormir... Non! non! La femme est une volonté de qualité inférieure! Je ne puis me tromper... Je suis le dieu... elle est la bête... mais je suis seul. Oh! comme je suis seul! Et un jour... Dieu s'est ennuyé d'être seul! Je ne verrai pas Eric!... Il ne descendra pas!

Il heurta un de ces petits meubles de laque encombrant tous les passages, un de ces petits bibelots sans raison d'exister qui lui causaient les plus vives impatiences, et l'émietta fiévreusement.

Jorgon parut. Le vieux domestique apportait des livres qu'il replaça, silencieux, le long des rayons d'une bibliothèque. Ses épaules se voûtaient, l'une plus que l'autre, son infirmité s'accentuant depuis qu'il assistait aux désastres de la maison. Il se courbait d'horreur, toujours très respectueux.

— Monsieur Eric est sorti, tantôt? questionna Reutler malgré lui.

— Non, Monsieur le baron. Il avait donné l'ordre d'atteler. Après son déjeuner il a changé d'avis, je crois.

— Pourquoi la voiture?

— Je pense qu'il voulait promener Mademoiselle Marie en ville.

Reutler recommença le tour du salon, les mains derrière le dos, n'osant pas insister. Le verrait-il au repas du soir?... Jorgon ramassa les débris du petit meuble et se retira.

— Si je la chassais... ou... tous les deux! pensait Reutler. Ma vie pour savoir ce qu'ils font là-haut! Et je suis à un étage de distance de ce mystère... je n'ai qu'à prendre l'escalier extérieur... aller voir! Je n'irai pas! Je suis prisonnier chez moi, prisonnier de ma volonté... quel bagne! En exaspérant ce désir d'enfant, va-t-elle en faire naître une passion d'homme, une passion normale? (Il eut un frisson, chancela.) Le possible, est-ce bien intéressant? Ah! j'ai eu tort de jurer cela... on a tort d'être un honnête monstre... les lois ordinaires ne sont pas faites pour les monstres... Je n'aurai donc pas la force de rester debout jusqu'à ce qu'elle vienne me réclamer ses droits... Ah! mon-

ter... les empêcher, là-haut, de me marcher sur le crâne et savoir... S'il avait seulement la bonne idée d'en finir en la tuant ! Oui, cette maison est une maison de cristal, tout y est fragile... moi aussi, j'ai la fêlure, et je vais me briser, me briser irréparablement...

Reutler s'affaissa sur un canapé, enfonça sa tête dans une soierie japonaise dont les chimères d'or lui meutrirent la face.

Une heure de silence passa, lourde, morte, et au milieu de cette agonie un éclat de rire sonna. Cela tomba d'en haut, des appartements qu'habitait Marie, la servante-maîtresse ayant quitté la chambre où régnait le portrait du maître.

Ce rire, un beau rire de triomphe, semblait descendre des nuages. La verrière entière trembla et répondit par un écho harmonieux.

Comme tous les fauves aux aguets, Reutler possédait une ouïe très fine ; il perçut, avec le son de sa gaîté, le bruit des pieds souples du rieur, il l'entendit courir de la chambre de la jeune fille à la sienne, puis, Eric n'ayant pas trouvé celui qu'il cherchait, retraversa des salons, s'arrêta, sans doute devant une glace pour refaire le pli de sa *stuart*, s'enfuit, et le rire sonna de nouveau, sur le *perron du ciel*, descendit le long de la galerie extérieure, tournoya comme le vol d'un oiseau, s'abattit enfin sur la verrière parmi les grappes de glycine.

Reutler se dressa, le cœur dilaté. Il le voyait et il ouvrit les bras.

Le jeune homme portait ce costume sobre très digne, très anglais qu'il avait adopté pour son nouveau masque de séducteur. Sa tête blonde resplendissait sur sa silhouette sombre avec une telle cruauté de tons clairs qu'il paraissait encore plus artificiel et plus troublant que ce faux jour, couleur d'ambre. Il riait à se tenir les côtes. Il vint se jeter dans un fauteuil, se renversa.

— C'est trop drôle ! Ah ! mon grand, l'étonnante idée qu'elle a eue là ! Je ne devrais pas te dire, mais je ne peux pas garder cette histoire, elle est trop amusante... et puis, toi qui joues de l'orgue à faire

pleurer les roches, il faut te distraire... Non ! J'ai vingt ans pour de bon, aujourd'hui ! Pas d'erreur! Et je commençais à me faire si vieux ! Cette petite garce... elle a eu beaucoup d'esprit... Pour une vierge, elle est diablement rosse, tu sais ! Mon grand, laisse-moi rire, dis. C'est plus fort que moi !...

Il riait si bien, l'abominable gamin, il y avait, au fond de la merveille de ses yeux, une si voluptueuse humidité, une telle joie de vivre que Reutler n'eut pas le courage de se fâcher, lui qui ne riait jamais aux éclats. Il était heureux, l'enfant ! Le monde pouvait crouler !

— Voyons, gronda doucement l'aîné, caressant les cheveux du cadet, qu'est-ce qu'il y a ? Et qui as-tu tué pour que tu sois dans un état pareil ? Hier, tu étais triste, aujourd'hui, tu ris... est-ce naturel, ou nerveux ?

— Mon grand, rien n'est naturel... Tiens, par exemple, peux-tu t'imaginer... (Il pouffa.) Sacredieu ! c'est trop bête ! Tu ne vas pas comprendre du tout, si je ne peux pas t'expliquer mon aventure... Enfin, suppose une femme qui — qui a les cheveux verts... (Et il se tordit.) Oui, mon grand : *verts*.

— La résistance de cette fille l'aura rendu fou ! songea Reutler épouvanté.

— Chéri, insista-t-il plus affectueux, raconte, explique, mais calme-toi... je suis très effrayé, je n'ai nulle envie de rire.

Paul-Eric se releva un peu plus calme.

— C'est que... je me défie de ta gravité, mon grand ! Est-ce que tu as toujours ton vilain joujou ? Le fameux revolver ? Je n'aime guère me frotter à toi pour te raconter des blagues quand tu es armé ! (Soudain, montant sur le fauteuil, il sauta sur le clavier de l'orgue, dominant Reutler de toute sa frêle stature d'adolescent. Là, il se cambra en arrière et mit les pouces dans les entournures de son gilet.) Regarde-moi bien ! (Il eût un joli mouvement de défi, se mordit les lèvres pour ne pas rire.) Me vois-tu ?

— Je te vois ! je te vois... Mon Dieu, je ne te vois que trop. Descends ! Tu vas m'abîmer cet

orgue... Descends tout de suite et parle-moi de la femme qui a des cheveux verts.

Au lieu de descendre, Paul répondit, d'un ton emphatique :

— Eh bien, mon cher bon, tu vois quelqu'un qui vient de sauver notre honneur !

Reutler ne put y tenir. Lui aussi éclata d'un rire nerveux. Que Paul-Eric de Fertzen eût sauvé un honneur quelconque, c'était, en effet, du dernier bouffon.

— Allons, tant mieux ! Me voilà débarrassé d'un fameux souci ! Veux-tu descendre ?...

— D'abord, rends les armes... ce revolver m'agace !

— Je te rendrai tout ce que tu voudras. C'est cruel de me prendre pour un assassin chaque fois que tu viens me demander la réalisation d'un caprice.

Eric alluma une cigarette, tranquillement.

— J'ai plus de caprice... du moment que je connais le moyen de violer les femmes. Reutler, je te livre le système, en attendant que je le fasse breveter... Tiens-toi bien, mon grand : quand on a des intentions... et pas de ressort, on s'arrange de façon à ce que la jeune personne ait les cheveux verts... Alors !... Oh ! alors... (Il lui envoya un baiser et se révulsa les yeux.)

Reutler perdit patience.

— Je t'en prie, Eric, si tu as toujours vingt ans, saute... avant que je ne te force à descendre...

— Tu rends le revolver ?.

— Non !... J'ai assez de cette comédie.

— Gare ! je vais me jeter dans tes bras...

Et il s'y lança, gaiement. Reutler reçut une commotion terrible. Il referma les bras et se laissa ceinturer par ceux d'Eric.

— Je le tiens, ton joujou qui tue... pas besoin de me le rendre ! Tu n'es pas malin, l'hercule, de te laisser désarmer par un petit garçon !... Maintenant, viens causer... je te dis que mon histoire est extraordinaire...

Il l'entraîna vers le canapé.

Reutler eut la sensation douloureuse d'être tout à coup chargé de chaines. Il balbutia :

— Eric ! mon pauvre Eric, je ne veux pas te tuer, je t'assure... Quelles ridicules plaisanteries ?... Ce revolver est pour moi la superstition de la liberté, rien de plus... Tu es donc lâche... Voyons... tu as donc peur de moi, c'est bien réel ? Ah ! s eij te savais lâche, moi, qui ai quand même confiance en ton cœur...

— Tu m'étranglerais, hein ?

— Je crois que oui...

— Le choix entre l'étranglement ou six balles ! Penses-tu qu'il faut être lâche pour demeurer pendu à ton cou, espèce de sale soldat prussien ?

Reutler blêmit et ferma les yeux.

— Eric, vous êtes atroce.

— Mais non, j'ai le revolver à mon tour.

Il y eut un silence.

— J'écoute, dit enfin Reutler, se cachant la face dans les coussins du canapé, dis l'histoire de la femme aux cheveux verts, ce doit être plus drôle...

— Certes ! fit Eric retrouvant un éclat de rire ingénu... C'est idiot et c'est drôle tout plein !... Reutler, j'ai violé ta petite vestale...

Reutler ne fit pas un geste. C'était épouvantable, mais c'était fini, du martyre de l'incertitude.

— Imagine-toi, mon grand, continua le cadet, fumant avec flegme, que nous nous promenions, ce matin, sur les terrasses et que nous faisions tout autant de folies qu'il en fallait pour scandaliser nos gens. Tu comprends, il est nécessaire de scandaliser nos gens ! pour le bon motif. Ils y perdent leur latin de cuisine dans nos tergiversations... poétiques, nos gens. Quand on se décide, ça va, mais quand on ne sait pas ce qu'on veut, comme toi... hum !... ça devient très louche !... Je m'évertuais à expliquer notre situation... avec Mademoiselle Marie. Agréable métier... lorsqu'on se porte bien... Par exemple, quand on a des idées sur la pudeur des filles... c'est plus gênant...

— Tu as des idées sur la pudeur, toi ! s'écria Reutler se révoltant.

— Oui, je trouve que la pudeur est une chose encombrante ! (Et il le regarda sous le rideau de ses cils baissés.) Depuis Jane Monvel, je me défie beaucoup des vierges ! Ça ne sait rien et ça vous a des prétentions stupides... Donc, nous nous affichions sur les terrasses de Rocheuse. Elle me disait des choses dans le genre de celle-ci : « Et si vous m'épousiez, puisque vous m'aimez ? » La douche, quoi ! Je la contemple ébahi. Une servante, une incendiaire ayant un pareil toupet, c'était admirable ! Le coup de la promesse en mariage et du grand chambardement des familles, à moi, un mineur !... Très froidement, je m'éloigne. Elle me rattrape et s'humanise naturellement. Je le traite de... je passe l'expression, t'aimes pas ces mots-là ! Elle se fâche et me déclare le dernier des misérables. Je prends de plus en plus mes distances. Nous rentrons, elle m'embrasse à pleins bras devant Jorgon, qui tousse pour ne pas voir, et elle me confie, à l'oreille, que puisque je lui ai coupé ses cheveux, je dois les lui remplacer par une couronne. (Il pouffa.) Non ! la vois-tu, à Paris, dans le salon de notre hôtel, recevant la comtesse de Crossac et lui disant : « Ma chère ? » Nous arrivons chez elle où j'ai la bonté de lui expliquer qu'un tortil n'est pas une couronne, puis je lui demande si on se mariera à *l'église* ? Enfin, elle me montre ses seins. (Reutler tressaillit.) Je l'attendais là. Moi, les histoires de mariage, ça ne m'excite pas du tout. Je lui réponds en imitant la voix de mon ancien groom. Célestin était délicieux quand il scandalisait les filles de chambre et je l'imite très bien, tu sais ! Jolis, les seins de Mica, mais je ne les vois guère allaitant mes héritiers... Un jeune homme sage doit se garer de ses machinations ! Est-ce que mon histoire t'amuse, mon grand ?

— Où est le viol ? C'est toi qu'on voulait violer, ce semble ! interrompit l'aîné dont les poings se crispèrent convulsivement.

— Attends un peu ! justement, moi je ne voulais plus. C'est effrayant ce que je suis fantasque. Elle me

reparle de ses cheveux, je dis que je n'y ai jamais tenu et que j'ignore, l'endroit qu'occupe ce noir trésor, j'ajoute, pour le dandysme : « Je leur préfère la queue de mon paon.... au moins ils sont verts ! » Tout en désignant la dépouille de ce pauvre coco que j'ai eu la bêtise de laisser chez elle. Sacrebleu ! j'aurais dû me mordre la langue. Elle se met à rire et elle se coiffe, s'auréole de toutes les plumes. (Eric se leva, subitement enthousiasmé.) Ah ! mon cher ! C'était splendide et je ne te ferai pas grâce du tableau. Elle était debout, près de son lit, toute nue, aussi nue qu'une jeune Eve, et perverse comme une tentation enfantine; elle ne faisait que jouer, sans malice, elle pleurait même un peu, de dépit, ses cheveux courts avaient disparu sous le duvet moiré du col de l'oiseau, qui lui formait un bandeau de reine sur le front, et derrière elle s'épanouissait la longue traîne étincelante, le feu d'artifice de toutes les pierreries vertes ! C'était bien coco méchant qui ressuscitait, plus méchant et plus superbe, avec des jambes moins fines mais plus blanches, et deux rubis sur la gorge ! Non ! non ! ce n'était pas la dinde qu'est généralement la fille, c'était la paonne orgueilleuse et folle, et féroce, regardant de tous ses yeux magiques la petite souris qui tremble ! Un monstre, enfin, un monstre qui avait des cheveux verts, des cheveux très naturellement verts !... Ah ! mon grand ! Ce n'est pas l'homme qui a sauté dessus, c'est le poète !... et elle a bien de la chance, parole d'honneur, car un poète ça ne viole pas tous les jours... (Eclatant d'un rire canaille, Paul se renversa dans les bras de Reutler.) Elle est drôle, mon histoire, hein? Tu ne t'attendais guère au dénouement ! Félicite-moi, je le mérite !... je te dis que j'ai sauvé l'honneur !...

— Elle est horrible ! horrible ! murmura Reutler frissonnant de dégoût, et tu aimes cette fille à présent ?

— Nigaud, riposta le cadet, j'en suis guéri, au contraire !... Les chimères, même celles qui ont des crinières d'émeraudes, ça ne se monte jamais

deux fois... ou ça devient des femmes. Tu sais bien que je n'aime pas les femmes! Tu vas être un frère très solennel et tu vas me débarrasser de cette fille, je garde les plumes, ça suffit!... Oh! ne roule pas des yeux de Jupiter tonnant, ne fais aucun discours, flanque-moi ça tout de suite à la porte avec des tas de billets de banque dans le corsage et la paix!... du moment qu'on me séduit, c'est moi qui suis la victime... Elle a voulu s'offrir une couronne à la place d'un tortil: comme j'ai la terreur de l'impair héraldique, je renvoie mon incendiaire au feu de ses fourneaux. Qu'est-ce que tu as, mon grand?

Reutler pleurait.

—L'honneur! Ah! l'honneur! L'autre chimère!... cria-t-il.

— N'en doute pas, fit Eric raillant, seulement, faut pas l'avouer devant ses domestiques, c'est dangereux! La petite servante s'est cru tous les droits parce que tu l'as chargée, un jour, de m'apporter des roses...

— Que t'a-t-elle dit!... questionna Reutler levant son beau visage bouleversé.

— Quoi? Avant, pendant ou après? Diable! tu aimes les détails! Eh bien, après je l'ai laissée riant comme une petite folle et je suis venu rire ici! Ce n'est pas sérieux, ces dénouements, et tu n'as pas besoin de contempler ton revolver!...

—Oh! je suis au bout de mes forces! Eric, j'ai peur de ce que tu vas penser...Je croyais que tu l'aimais davantage. Qu'elle pourrait te guérir de... toutes les névroses. Tu es venu me la demander si impérieusement... Ne te moque pas, mon Eric... ne ris plus, car c'est bien pour une couronne qu'elle a joué ce rôle de prostituée! Le véritable amour qu'on exaspère peut aller jusqu'à l'auréole... du martyre! Eric, à quel supplice ne nous condamneras-tu pas, mon petit Eric!...

Eric examinait son frère attentivement. Il pâlit.

— Mais, dit-il, tu es très honteux! Qu'est-ce que tu as donc fait?

— Oh ! Rien !... j'ai promis notre nom et c'est moi qui épouse !

Paul-Eric ouvrit des yeux immenses où passa une lueur.

— Toi ! Toi ! hurla-t-il, Reutler de Fertzen ! Toi, le baron de Fertzen ! épouser une fille salie par ton cadet ! Toi, le grand, le maître, le mari de ta servante ! Attends ! Ton joujou va être enfin utile... Non ! non ! je le garde ! j'aime mieux régler ça moi-même... Laisse donc, sacredieu ! Moi aussi, j'ai la monomanie du meurtre, maintenant ! Laisse... que je monte la tuer !... Et c'est qu'il le ferait comme il l'a dit, cet imbecile ! Elle t'a volé ta parole, hein ! Ah ! je tuerai tout le monde ! Quand on veut donner une poupée à son frère, on l'achète, mais pas avec son cœur : ton cœur, c'est mon bien, et pour oser me le reprendre, il faut que cette fille te paraisse plus précieuse que ma personne. Tu dois l'aimer sans t'en douter. C'est elle qui t'a jeté un sort. Laisse-moi la rejoindre tout de suite, laisse-moi la tuer... ou je me tue !

Le tigre était dans une telle colère, il avait une figure si rose de fureur, et miaulait sa rage si terriblement, que Reutler se remit à genoux.

— Je t'en prie, mon Eric, ne crie pas ! Elle ou les autres vont venir... et ces scènes, devant les domestiques, c'est dangereux !

Il eut le courage de sourire.

— Epouseras-tu ? s'exclama le jeune homme, plaçant le canon du revolver sous son menton.

Reutler eut un geste désespéré. Il rampa.

— Non ! Non ! Jette cette arme !.. Je t'adore... Jette-la... Je suis ton esclave !

— Jure que tu ne l'épouseras pas !

— Oh ! Eric ! tu me demandes l'impossible... tu me demandes de manquer à ma parole... aie pitié de moi !

— Je ne te demande *que l'impossible*. Le reste m'est égal. Jure que jamais tu ne te marieras, que jamais aucune femme n'entrera dans ton lit, jamais, jamais... ou je meurs devant toi, puisque tu as soif de me voir mourir !

Il ne jouait plus la comédie, cette fois, il était bien décidé à tout détruire, même *l'idole*.

— Je jure, dit lentement et gravement Reutler, toujours à o x, que jamais aucune femme n'entrera dans mon lit, cela, je t'en donne ma parole d'honneur.

— Ouf ! ça y est ! fit Eric courant ouvrir la verrière et envoyant le revolver à travers l'espace. Je dois avoir un rond sous le menton ! Me serais pas raté, tu sais ? J'y allais de toute mon âme... (Il s'appuya contre le mur de cristal où ses cheveux prirent une nuance d'ambre et son teint devint presque transparent.) Ah ! c'est très mauvais, ces baisers-là. Je n'aurais pas dû tâter de cette vilaine gueule de fer. J'ai mal aux reins ! Non ! je crois que je ne violerai plus personne. Mon grand, c'est fini d'être un homme ! Bonsoir !

Ses mains délicates, tout agitées comme celles d'un vieillard, se portèrent à sa nuque, il ferma les yeux et s'évanouit.

Reutler, entendant marcher dans le corridor qu conduisait au salon, n'eut que le temps d'étaler sur le jeune homme la grande soierie japonaise.

Jorgon se précipita effaré.

— Ah ! Monsieur, Monsieur le baron... si vous saviez... Mademoiselle Marie !

Et il leva les bras.

— Ne me raconte rien, dit Reutler de sa voix sourde, mon frère est malade... et puisque c'est toi... tiens, regarde, dans quel état elle me le rend...

— La gueuse ! gémit le pauvre simple penché sur son enfant.

— Ecoute ! murmura Reutler. Il faut qu'ils ne se revoient plus. Emporte-le là haut, dans l'observatoire ; referme la trappe au verrou. Mets auprès de lui tout ce qui pourra l'amuser, et dis-lui qu'il dorme ou qu'il se grise... j'irai le voir dès que je serai... libre. Seulement, il y a cette femme... Ah ! Jorgon, depuis longtemps, il aurait fallu l'enfermer dans une tour... loin de toutes les femmes !...

Jorgon, respectueusement, reçut le dépôt sacré,

ce corps tout enveloppé de soie, merveilleux et léger comme celui d'une jeune morte.

Reutler monta par la galerie extérieure, cherchant sa fiancée.

La chambre de Marie était déserte. Il n'y trouva plus qu'un lit en désordre, un violent parfum de musc, car la petite servante pervertie aimait cette odeur.

Il s'en alla, écœuré, marchant sur des plumes de paon. Il appela, au seuil de chaque chambre, le long de tous les corridors. Marie avait disparu.

Jorgon, revenu de sa mission, croisa son maître, tout anxieux.

— Monsieur, grommela-t-il enfin, ce n'est pas croyable... pourtant je dois dire ce que j'ai vu. (Il baissa le ton.) J'ai vu passer sur la dernière terrasse de Rocheuse *la nourrice de Monsieur Paul-Eric.*

— Autre désastre, songea Reutler, voici ce vieux qui divague...

— Oui, continua Jorgon, l'air absorbé, c'était une femme avec des yeux pareils, elle riait du même rire, la bouche tordue... Vous vous souvenez, Monsieur ? C'était elle... à part que mademoiselle Marie est une personne plus jeune !

Reutler descendait le grand escalier, il faillit tomber et se pencha au-dessus de la rampe.

— Marie ? cria-t-il d'une voix tonnante, Marie, où êtes-vous ?

Un silence grave pesa. Jorgon n'osait plus regarder son maître dont les prunelles s'illuminaient. Il sentait qu'il révélait, malgré lui, une chose abominable.

Reutler en trois sauts rentra dans le salon.

— Tous les domestiques ici, vite, ordonna-t-il. Je veux qu'on me retrouve cette jeune fille. Il faut qu'on me la ramène vivante ! Elle est allée mourir de honte en quelque coin de nos bois !... Elle se dirigeait peut être du côté de l'étang... Jorgon, elle est notre honneur, entends-tu ! Ah ! la revanche... la belle revanche de *ce Français* !... Non ! Ce serait trop cruel ! Jorgon, appelle tout le monde.

Et un moment, Reutler oublia le *Français*, son frère, emporté par la furieuse tourmente de son orgueil, il oublia son amour pour ne se souvenir que de la dignité de sa race.

Un à un les domestiques arrivèrent, épouvantés de la voix du maître qui se brisait en rauques sanglots. Il était évident que le baron de Fertzen perdait la raison et ils se rangèrent, silencieusement, le plus loin possible du fauve.

— Mademoiselle Marie vient de fuir ma maison, dit-il scandant ses phrases avec violence. Vous allez tous vous mettre à sa recherche. Vous irez dans la forêt, vous visiterez les buissons, les taillis, et le petit étang. Vous descendrez la colline, vous irez au village, vous ferez sonder les puits, les mares, vous irez partout où il y du danger, partout où une femme peut se précipiter pour mourir. Sellez mes chevaux, je vais en prendre un et je vous précéderai. Mademoiselle Marie a eu peur, quelqu'un lui a fait très peur chez moi, elle est sortie en courant comme une folle, comprenez-vous? Maintenant, si on vous demande pourquoi le baron de Fertzen tient tant à retrouver cette servante, vous répondrez (et Reutler éleva la voix impérieusement) vous répondrez que Mademoiselle Marie *est ma fiancée*. Allez, je vous défends de rentrer sans elle.

Une stupéfaction profonde s'empara des gens de Reutler. Hésitants, ils se consultèrent du regard, mais le geste de cet hercule ayant encore toute sa puissance magnétique, ils jugèrent plus prudent d'obéir.

Au galop, Reutler se rendit sur les bords du petit lac limpide où le bel Eric trempait, l'été, ses bras cerclés d'or et où il venait rêver d'apparition païenne. Reutler n'y trouva aucune trace de suicide. On voyait le fond de l'eau pure se tapisser de feuilles pourries, la moirant de reflets bleuâtres, et rien ne ridait cette onde froide, unie comme un miroir ancien. Il laissa ses gens fouiller l'étang et courut le bois. Il courut jusqu'à la nuit close, interrogeant les gardes, les paysans ébahis. Un qui

ramassait des branches sèches lui dit qu'il avait vu passer, oui bien, une femme, seulement elle remontait la côte, vers le château et il ne se rappelait pas qu'elle eût des cheveux bouclés. Exténué, Reutler rentra pour interroger Jorgon demeuré l'unique gardien de Rocheuse.

— As-tu des nouvelles? cria-t-il dès le seuil.

— Monsieur, répondit Jorgon tout tremblant de joie, *il* va mieux! Il s'est grisé, puis il s'est endormi, après s'être fabriqué une robe de chambre avec l'étoffe chinoise, vous savez? Il est très sage, ne demande pas à sortir de sa prison, seulement il voudrait bien vous embrasser! (Jorgon s'attendrit.) Quand il est gris, voyez-vous, Monsieur, c'est un amour, il redevient caressant comme un gamin. Il m'embrasse, moi, un pauvre homme... Ah! Monsieur le baron... *cette personne*, espérons qu'elle ne se retrouvera jamais!

Reutler n'eut pas le courage de protester.

— Est-ce que Monsieur désire souper? questionna Jorgon toujours ému et s'essuyant les yeux.

— Non! Pas faim. Je suis trop fatigué. Je vais essayer de dormir. Tu m'éveilleras... lorsqu'il y aura d'autres nouvelles. En attendant, toi, tu coucheras au pied de l'escalier de l'observatoire. Je ne veux pas que l'on monte chez mon frère, ni qu'il puisse descendre. Garde-le.

— C'est heureux que vous n'ayez pas d'appétit ce soir, Monsieur le baron.

— Pourquoi Jorgon?

— Parce que j'ai dû renvoyer la cuisinière... c'est-à-dire, Françoise est sortie tout d'un coup comme... cette personne.

— Et de quel droit mes domestiques s'en vont-ils avant que je leur donne congé?

— Monsieur le baron ne se fâchera pas... la cuisinière est partie quand elle a entendu que vous appeliez Mademoiselle Marie votre fiancée, elle a eu peur!

Reutler éclata d'un rire exaspéré et gagna son lit sur lequel il se jeta tout vêtu. En vérité, la folie

régnait à Rocheuse. Finirait-elle par l'atteindre, lui, le maître ?...

. . . .

Le baron de Fertzen se réveilla péniblement. Il aspira l'air qui lui parut lourd, car il sortait d'un affreux cauchemar. Oui, on venait lui annoncer quelque chose ! Il avait encore dans le cerveau, le pas des cavaliers... de beaucoup de cavaliers s'approchant au galop... et des bruits de hourrah frénétiques, le bruit d'une foule, d'une armée qui passe en trombe ! On lui rapportait cette malheureuse, elle était morte... Puis une obsédante idée le hanta : le rêve comme la réalité, n'existait pas. Il vivait un double cauchemar. Ensuite, il songea que cette fille était partie en lui volant son frère. Elle avait pénétré dans le donjon, malgré le chien fidèle qui veillait. et elle s'était sauvée, le tenant aux cheveux !... Ah ! La folie ! Cela débutait ainsi, on ne débrouillait plus ses pensées de la brume des rêves... Reutler chercha sa montre, près de lui, une grosse montre à cristal bombé, et il examina la lampe... Il lui sembla que la lampe ne formait plus qu'un œil rouge clignant sans rien éclairer, et sur la montre il vit une singulière buée. Il n'y voyait plus nettement la nuit, il n'y voyait même plus du tout.

— J'ai une fièvre cérébrale, pensa-t-il, je suis fini. Où sont donc les flambeaux de la cheminée ? Et la lampe qui charbonne... Est-ce que mon lit aurait tourné ?

Il glissa, debout, s'épongea la figure.

— Je sue à grosses gouttes ! Allons ! voilà le scandale prévu, le dénouement inévitable ! Pour moi la folie furieuse et pour lui la monomanie, en y ajoutant quelques scènes de cour d'assises. Oh ! ne pas pouvoir crever avant la risée universelle ! Jorgon ! Jorgon ! hurla-t-il éperdu.

Sa voix s'étouffait. Peut-être ne criait-il même pas.

— Ils m'ont mis pieds et poings liés dans un cabanon... cela est certain... Non ! je ne suis pas lié... Alors, tâchons de raisonner, d'analyser, ou je suis

mort, je sens que tout éclate au fond de ma poitrine.

Il heurta un timbre et attendit.

— Personne !

Son état s'aggravant, ne pouvant presque plus respirer, il se traîna vers la porte, les jambes paralysées par une espèce de demi-sommeil. Il releva les draperies, voulant ouvrir; la porte résista.

Pour la première fois de sa vie, le baron de Fertzen ressentait la terreur physique, la peur noire. Il se dit que cela c'était vraiment l'enfer et il pensa passionnément à Paul-Eric.

— Il est prisonnier, là-haut. C'est moi qui l'empêche de venir à mon secours, mais je veux aller mourir auprès de lui. La folie n'est pas dangereuse tant que l'on peut savoir qu'on est fou. Je ne veux pas qu'on nous sépare encore... il faut, je veux aller le rejoindre ! Eric ! mon petit Eric ?

Il cria désespérément, à pleine voix.

Ce nom retentit en lui-même, d'une façon sourde, comme si on l'avait chuchoté.

— C'est le cauchemar qui continue, se dit-il, je dors !

Il se courba, toucha les ferrures de la porte, y incrusta ses ongles.

— Non ! Je ne rêve pas. Je touche ces objets, ceci c'est du fer, ceci c'est du bois, et il y a là une poignée de bronze ciselé ; ceci n'est pas un rêve.

Derrière la porte, il crut entendre un bruit de rires, un petit sifflement railleur, à la fois tout proche et très lointain, puis, une lueur filtra, le trou de la serrure scintilla, en étoile. Il écouta. On venait avec des lumières, on causait bas, mais on n'osait ouvrir. Ce fut ensuite un ronflement de bête pressée qui se frotte contre des meubles et fait joyeusement rouler des vaisselles, qui se dépêche pour on ne sait quelle curée mystérieuse. Reutler se rua sur la porte pour l'enfoncer. Il se rappela qu'une statue de saint, en bois, était à gauche de cette porte, sur une colonne de marbre; il prit le saint et l'envoya, de toutes ses forces, au milieu du panneau qui résista.

— Je n'ai plus le don de la volonté ! Je suis éteint, je suis perdu ! J'aurais dû faire sauter la serrure d'un seul coup et... je demeure prisonnier !

Il s'aperçut qu'une haleine chaude lui caressait la figure à travers ce petit point lumineux, en étoile.

— Enfin, cria-t-il, vous êtes là, derrière, quelqu'un. Ouvrez-moi donc, mettez-moi donc en présence d'un danger plus réel, attachez-moi ou faites-moi complètement libre ! Si je suis fou ne me laissez pas mes mains, je vais m'en servir pour tuer dès qu'on entrera chez moi !

Il se tourna du côté des fenêtres, mais elles donnaient sur le gouffre de la vallée de Rocheuse.

De nouveau, il attaqua la porte qui se fendit.

— Ah ! un résultat... naturel ! Je vais être libre en face d'eux... et si je ne perds pas la faculté de me mouvoir, je pourrai les rejoindre en les massacrant. Tant pis !

D'une poussée furieuse, il renversa l'obstacle et demeura pétrifié. Il était seul sur la porte tombée. Il y voyait clair, trop clair. Son antichambre, le corridor, le grand escalier s'illuminaient comme pour une fête, et la clarté rouge de cette illumination, dont on n'apercevait, d'une manière précise, ni les lampes ni les lustres, montait des appartements d'en bas, une lueur énorme qui rasait le sol.

Autour de lui fusait *la chose* l'ayant paralysé depuis une heure, un nuage léger, bleu, fluide semblant s'échapper bien plutôt de son cerveau que de sa chambre. C'était de la fumée, et une odeur âcre, développée par une subite chaleur, lui chatouilla désagréablement les narines.

— Le feu ! rugit-il dans une explosion de joie sauvage. C'est le feu et non pas la folie ! Je suis libre ! Elle me rend ma parole, je peux rejoindre Eric ! Je le sauverai ou je mourrai près de lui, mais je suis libre, il est à moi, toujours, Eric, mon fils, mon frère, mon amour, mon bien-aimé... je ne suis pas fou... je passerai... Voici la pureté, voici l'apothéose !

Il se précipita dans le grand escalier et il aperçut,

par les portes grandes ouvertes du salon, du fumoir, de la salle à manger un spectacle superbe qui le fit reculer, car il fallait traverser ce décor pour aller le rejoindre.

Des averses rouges tourbillonnaient du haut des plafonds ou les caissons et les rosaces s'agitaient, doués d'une existence fantastique. Tout avait des gestes. Les meubles, d'or et de vermeil, sautaient en une danse bizarre, dérangés par des bras puissants. La verrière, au ton d'ambre, se craquelait, fondant, ondulait comme un rideau, et les cigognes, planant à son centre, s'enlevaient blanches, en poussant les cris véritables du cristal se brisant. Des tapis jaillissaient des spires de fumée rose et le grand carré de Smyrne, groseille et bleu, bouillonnait comme du sang frais, lançant des bulles, lesquelles crevaient, puant la laine de bête qui roussit sous la marque du fer. Les petits meubles de laque pleuraient leurs étagères à grosses gouttes noires, épaisses, gluantes, affreuses comme des larmes de bitume. Et des tentures, des soieries, de moelleux velours pâles devenaient couleur de soufre. Des statuettes, aux visages livides d'effroi, se levaient toutes seules, d'horreur, et tombaient en avant, la tête auréolée. Dans la salle à manger, un dressoir plein d'argenterie réverbérait les étincelles comme un immense bouclier s'écaillant de précieux métal, et. des panoplies, se détachaient des armes flamboyantes, brandies, sous la fumée sombre, par d'invisibles poignes.

— Ah! La brave servante comme elle a bien, travaillé! songea Reutler, cherchant un passage, une issue plus obscure... si on avait encore le temps de choisir.

Elle avait, en effet, bien travaillé, par la rage, par la ruse, par la furie de toutes ses nouvelles passions, épanouies avec ses nouveaux sens de femme.

N'était-elle pas celle à qui l'on permettait d'écouter aux portes? Elle avait très distinctement entendu le serment du maître. Il l'épouserait et il ne serait pas l'époux. Elle savait pourquoi!

Faisant semblant de fuir du côté de l'étang — ce n'était pas l'eau qu'elle aimait, elle, et on ne l'éteindrait pas dans la pureté glaciale — elle était revenue, souple couleuvre, par les chais de la maison, les caves remplies des provisions de bois pour l'hiver. Là, il y avait tout ce qui était nécessaire pour allumer le grand feu de joie de son amour. Eric n'aurait pas le temps d'échapper, parce que l'escalier de sa prison, large comme un chœur d'église, flamberait sûrement. Jorgon, le vieux chien, ne bougerait plus, dès les premières fumées. Restait le maître !... Il était jeune celui-là, il fallait l'enchaîner, et elle se coula dans l'obscurité des corridors, pour aller le voir dormir, tandis que déjà s'illuminait Rocheuse par tous les soupiraux de ses caves. S'il ne s'était pas couché tout vêtu, à cet instant de passion qui l'incendiait, la petite servante hystérique se serait glissée dans ses bras, l'aurait pris de force ; seulement, on ne pouvait pas toucher au chaste, un sort le défendait, même durant son sommeil. Elle s'était retirée en fermant sa porte à double tour, pour le murer vivant dans leur bonheur, le feu ! Puis elle était partie, droit devant elle...

— Jorgon ! cria Reutler, Jorgon, où est Eric ? Je veux mon frère !

Et il pénétra, tête baissée, en pleine fournaise.

Si Jorgon ne répondait pas, c'est qu'il était mort. Mais était-il mort en essayant de le sauver ?...

Des gueules brulantes happèrent l'épaule de Reutler et lui déchirèrent ses habits ; cela le pénétra d'un coup de croc féroce, et y demeura comme la morsure d'un animal dont la bouche se moulerait sur la chair de sa victime, en lui léchant la peau d'une langue toute hérissée de papilles pointues. Le grand hercule se débattit, mettant son coude levé sur sa face. Il finit par crier, songeant à l'épouvante qu'Eric avait de la moindre souffrance physique. Il franchit le brasier, sentit augmenter la cuisson de son épaule, faillit tomber dans un cratère béant entre deux portes, sauta, se protégeant la figure de ses mains, car il fallait

conserver la netteté de sa vue. Du côté de l'escalier, une fumée noire, épaisse comme un mur, barrait la route. Il tâtonna, passa encore un seuil et ses plantes, brûlées vives, se rafraîchirent sur un corps étendu. C'était Jorgon. Le vieillard avait les yeux ouverts, fixes, presque désorbités, mais derrière lui la voie était libre, l'escalier s'élevait, intact, de ces ténèbres suffoquantes jusqu'aux douces lueurs astrales.

— Pardonne-moi, mon pauvre Jorgon ! dit Reutler s'élançant. Je n'ai pas le temps, je vais le rejoindre, et je crois bien que nous ne repasserons plus !

Pendant qu'il montait, la verrière éclatait avec une vibration sinistre, un rire diabolique de tout son cristal couleur d'ambre. Le vent de la nuit s'engouffrait, activait les foyers, jetait les flammes sur les talons du damné. La meute retrouvait la piste. Reutler arracha le vêtement qui brûlait toujours le long de son épaule, se pencha.

— Elles me suivent, nous ne repasserons jamais.

Une sensation de vertige, plus atroce que les brûlures, lui coupa la respiration.

— Si Eric, là-haut, s'est tué, pris de désespoir, sans m'attendre !... Si je n'allais pas le retrouver ?

Au dernier palier, il vit luire de très tranquilles étoiles. Il constata qu'en bas les flammes s'arrêtaient pour dévorer Jorgon. Il arriva sous la trappe ; le verrou était mis selon ses volontés. Il entra...

Paul-Eric dormait, à moitié nu, dans la soierie japonaise fleurie de chimères, il dormait, ayant enfin dépouillé tous ses masques virils, et sa joue se posait sur le bracelet d'or de son bras gauche comme la joue d'une jolie femme.

Reutler ferma la trappe.

— Dieu existe, murmura-t-il en contemplant ce paisible tableau.

Paul-Eric, avant de s'endormir, avait voilé le dôme d'un store, ne tenant pas à être réveillé de trop bonne heure. Autour de lui naissait une lumière tendre, rosée, une aube qui rougissait bientôt du soleil ! Le parfum d'ambre dont se

saturait l'idole emplissait cette cellule de savant, toute bouleversée. Les bibliothèques répandaient à flots leurs livres ; sur le bord du fourneau d'alchimiste brillait une coupe de champagne, encore mousseuse ; une grande page de chiffres, les calculs météorologiques de Reutler, s'étalait au milieu du bureau, portant un éventail, et, en marges, de miraculeux petits dessins obscènes. L'enfant s'était amusé !

Reutler alla prendre, dans une armoire, un flacon mince et mélangea son contenu au reste du champagne.

— Ce sera suffisant pour nous deux, pensa-t-il, j'espère que nous n'aurons pas le temps de souffrir...

Se courbant, fort calme, il prêta l'oreille.

Un ronflement grondait, sous ses pieds, et il commençait à faire très chaud. Il caressa les cheveux de Paul-Eric, le réveilla.

— Tiens ! Déjà le jour ? dit le jeune homme se frottant les paupières, de mauvaise humeur.

— Oui, c'est l'aurore ! fit Reutler souriant.

Paul examina son aîné, eut un même sourire.

— Tu es gentil, mon grand, d'être venu... mais comme te voilà fait !

Reutler n'avait pas réfléchi que lui, toujours si correct, était en bras de chemise.

— Pourvu qu'il ne devine rien, se dit-il en saisissant la coupe de champagne. (Il ajouta, doucement :) Tu n'as pas soif, Eric ?

— Bon, s'écria le cadet s'impatientant, le sermon traditionnel ! On t'a raconté que je m'étais grisé et tu vas me parler d'hygiène ? (Il prit sa voix d'enfant pleurard.) Tu me mets en pénitence, tu me traites comme un écolier, alors... j'invente des distractions ! Je me suis fabriqué des philtres, mon grand, tes livres de médecine m'ont fourni des recettes extraordinaires. Ah ! je n'ai pas perdu mon temps, ici ! (Il se pinça la bouche.) Et ta fiancée ? Est-ce qu'elle court toujours la campagne ?

On entendit un bruit sourd, le bruit d'une artillerie lointaine ou d'un orage.

— Oui, je l'ai retrouvée, répondit Reutler, avec un geste ironique, elle est en bas. Elle va bien, elle va très bien, et elle m'a rendu ma parole ! Je n'épouse plus !

Paul-Eric s'étira voluptueusement, se drapa dans la soierie japonaise, en ayant soin de découvrir sa gorge.

— Passe-moi ce qui reste de mon philtre, que je me débrouille le cerveau. Tu as une drôle de mine, toi, murmura le jeune homme.

Reutler tressaillit.

— Me permets-tu d'y goûter ?

— Quoi ? Dans mon verre ? Ah ! ça, tu es scandaleux, ce matin ! (Il pouffa.) Je te préviens, mon grand, que tu vas faire une bêtise... il y a de mes fameuses petites poudres... et, entre nous, tu n'en as pas besoin, dis ?

Reutler, d'un bond, fut à une lucarne de l'observatoire et lança la coupe dans l'espace.

Paul se fâcha.

— Non ! C'est dégoûtant ! Je la place bien, ma loyauté ! Est-ce que tu as le droit de t'occuper de mes rêves ? Sacredieu ! Plus de champagne, plus d'aphrodisiaque et tu vas me proposer des bains froids ou une course en forêt ? (Paul s'interrompit pour bondir à son tour et pousser un cri : il venait d'apercevoir, sous les lambeaux noircis de la chemise de son aîné, une large trace rouge.) Ah ! mon grand, qu'est-ce tu as là, sur l'épaule ?

— Rien, fit Reutler hésitant. Je ne voulais pas te dire... mais... je me suis battu... Tu comprends, nos domestiques se mutinent... Eh bien... ils ont cru que je devenais fou... et ils ont voulu m'enfermer, moi aussi ! Oui, c'est cela, mon bien-aimé, ne t'inquiète pas ! Ils m'ont appliqué des ventouses en attendant la douche finale... Je me suis échappé de leurs griffes pour me réfugier chez toi... je ne suis pas fou, n'aie pas peur !

Paul montra les poings.

— Oh ! les chiens ! les brutes ! les racailles ! ça ne m'étonne plus, ton air triste. Cela couvait depuis longtemps ! Ils ont voulu t'enfermer ? Ils

me le paieront cher quand je vais descendre... Toucher à mon grand... et parce qu'il est amoureux de moi ! Les idiots !

Il l'enlaça de ses beaux bras, cerclés d'or vierge, cacha sa tête dans sa poitrine. Reutler songeait qu'il serait très difficile de le tuer, maintenant. Il n'avait plus son revolver et les autres poisons étaient des poisons lents.

— Il va me falloir l'étrangler... réaliser *l'impossible !*

Mais il souriait toujours, caressant les cheveux du jeune homme qui se lamentait.

— Qu'allons-nous devenir ?

— Je ne sais pas ! murmura Reutler.

— Si encore on nous enfermait dans le même cabanon !... Mon Dieu ! Qu'est-ce qu'on entend ? Ce bruit, sous nos pieds... écoute donc, mon Reutler.

— Chéri, dit l'aîné le pressant contre lui éperdument, il faut être brave !

— Oh ! je la connais ! cria le cadet se révoltant. *Rodrigue as-tu du cœur ?* Non ! Pas le matin ! Surtout avec une aurore pareille, une clarté crue qui vous fait le teint vert ! Non ! Je ne veux pas mourir à vingt ans... là... ni qu'on t'enferme, car je ne vivrai pas sans toi, mon grand hercule ! C'est eux que nous tuerons, s'ils montent...

— Tu m'aimes bien, Eric ?

— Décidément, ton cœur bat, Reutler?... tu n'es plus en marbre !

— Ah ! gronda désespérément Reutler, que pourrait-on faire pour te donner le courage, le suprême courage qui procure la suprême beauté, dis, mon fils ?

— Ne m'appelle pas ton fils, d'abord, grand nigaud, ça te vieillit !...

— Et si je demandais à la princesse de Byzance d'être, pour moi, son fervent adorateur, une créature surhumaine, comme il n'y en eut jamais ? Si je lui demandais de regarder la mort en face et d'en sourire ? Allons-nous donc mentir et ruser jusqu'à

la dernière minute ? râla Reutler s'agenouillant devant l'idole.

Paul-Eric se dressa, théâtral, merveilleux, dans sa robe couleur d'azur et fleurie d'étincelantes chimères ; il arrondit ses bras blancs au-dessus de sa tête que nimbait la rouge aurore.

— Je répondrais que je suis prête et ne mentirais plus !

L'aîné courut ouvrir la trappe.

— Viens voir, dit-il, c'est très curieux !

Le jeune homme se pencha sur la fournaise.

Le premier palier flambait. Des flammes s'enroulaient en volutes gracieuses aux feuilles d'acanthe qui ornaient les colonnettes de l'escalier. Le tapis, dévoré marche à marche, bouillonnait comme un vin pourpre, et une fumée rose tournait en spire le long de la rampe. Cela montait vertigineusement, attisé par l'air vif des lucarnes du dôme. Le donjon entier n'était plus qu'une cheminée colossale. Un bouquet d'étincelles s'épanouit jusqu'aux narines de Paul-Eric. Il se recula, suffoqué. Reutler laissa retomber la trappe.

— Tu comprends ? ricana l'aîné.

— Parbleu ! sourit le cadet. (Et il ajouta de sa voix chantante qui pleurait :) Ça nous apprendra, mon grand, à installer le fourneau de notre cuisinière dans nos salons ! Ce qu'il va faire chaud ! Passe-moi mon éventail !

Il devint d'une pâleur transparente, ses lèvres frémirent, ses doigts, agités de petits frissons séniles, froissèrent convulsivement le satin de sa robe. Pourtant, il ne baissa pas les paupières.

— Ah ! Princesse, s'exclama Reutler, vous êtes vraiment digne de l'apothéose !

Et il lui tendit l'éventail.

Paul-Eric chancela, s'abattit sur le divan. Reutler se prosterna et lui baisa les pieds, ses étroits pieds nus, nerveusement crispés par la frayeur.

— On ne peut pas nous sauver ! Nous sommes trop hauts ! La plaisanterie dépasse les bornes ! balbutiait le jeune homme s'éventant d'un mouvement machinal. Personne qui puisse grimper ni du de-

dans, ni du dehors ! Elle est jolie ton apothéose ! Personne pour nous admirer !... (Défaillant, il se blottit dans les bras de son aîné.) Quand on pense que toi, tu as traversé ça !... Tu es un Dieu... seulement tu vas m'empêcher de brûler... Ton revolver !

— Non, je ne l'ai plus ! et tu m'as fait sacrifier, tout à l'heure, mon meilleur poison, un breuvage très doux qui t'aurait donné des rêves.

— De mieux en mieux ! Mon grand, je vois trouble... ce tapage m'étourdit. Ecoute !... Ecoute donc !

Le ronflement s'accentuait. On entendait s'effondrer les galeries ; les panneaux de vieux chêne éclataient, crépitaient furieusement. Une légère buée se répandait dans la chambre, le parfum de l'idole s'exaspérait en une odeur sulfureuse et, des rainures de la trappe, filtraient de petits jets de fumée rose.

— J'ai confiance en Jorgon, bégaya naïvement le cadet.

— Jorgon est mort... du moins je l'espère pour lui, répondit l'aîné, berçant le jeune homme sur sa poitrine. Chéri, ce n'est pas très douloureux les brûlures... promène tes ongles derrière mon épaule, je ne sentirai rien... il suffit de songer à autre chose, mon amour.

Reutler ne cessait pas de sourire, sincèrement heureux.

— Ah ! ça, tu as l'air de t'amuser beaucoup ! hurla Paul-Eric, se levant affolé. Tu sais, tâche de m'amuser aussi ou j'appelle au secours ! Ah ! j'ai chaud... j'étouffe... je vais avoir peur !... Fais-moi perdre la raison... J'ai peur d'avoir peur, entends-tu ?

D'un geste violent, le jeune homme arracha la soierie qui lui couvrait le buste ; dans la blancheur de sa peau, deux points de feu, ses seins, rayonnèrent, piquant les yeux du grand hercule.

Reutler eut un regard étrange.

— *Le geste de la servante*, soupira-t-il. Ce ne serait pas la peine d'être arrivés si haut ! Voyons, Eric, tu n'es pas sage ! La vraie beauté, ce n'est pas cela ! (Il maintint l'étoffe, glissant de ses han-

ches, puis, très pieusement, avec des soins paternels, remonta les plis de l'élégant linceul fleuri de chimères, le drapa sur sa gorge, saisit enfin le col frêle qui se détournait.) Oui, je t'aime ! N'appelle personne, c'est inutile ! Ne pense qu'au bonheur d'être à nous deux... librement. Rapproche ta tête de la mienne... mon agonie sera plus terrible... mais je te verrai plus longtemps et je ne sentirai pas *l'autre brûlure* ! Souviens-toi, mon Eric, mon fils... *j'ai fait de la nature le décor de ma volonté* ! Regarde-moi bien en face !... Ouvre tes yeux plus grands... donne-moi ta bouche, car je veux boire ton âme... Oui, nous sommes des dieux ! Nous sommes des dieux !...

Du premier effort de ses puissantes mains, il l'étrangla.

Sous la poussée frénétique de l'incendie, la trappe jaillit en une seule flamme rouge, énorme, dévorant le ciel.

— Trop tard, petite sœur, cria Reutler orgueilleusement ! Je suis encore le maître chez moi !

Et son visage calme fut baigné de pourpre, comme éclaboussé de tout le sang des guerres.

RACHILDE.

Fin.



BALLADE

A LA LOVANGE DE QVELQVES RVISTES

Tinan, superbe dans sa cape
De grand d'Espagne ou de berger,
Marche, songeant à ce qu'il drape
D'un ton ironique et léger ;
Pour aimer ou pour voyager,
Pierre Louys, cher aux Naïades,
Vogue de Cadiz à Tanger ;
Et Paul Fort écrit des ballades.

Moins blanc sans doute que le Pape,
Lebey saccage le verger
Des étoiles brunes, et happe
Tout ce qui vient y voltiger ;
Il peut pleuvoir, il peut neiger,
Albert, qui hait les propos fades,
Est plus ardent qu'un dey d'Alger ;
Et Paul Fort écrit des ballades.

Fargue, fier et jeune satrape
Que l'on ne doit pas outrager,
Rêve, le coude sur la nappe,
A Tancrède, qu'il veut purger ;
Certains errent à l'étranger
Chez les Marcomans et les Quades,
D'autres admirent Bérenger
Et Paul Fort écrit des ballades.

ENVOI

Prince, pourquoi les déranger ?
Qu'il soit de Brives ou de Prades,
Il fait du pain, le boulanger,
Et Paul Fort écrit des ballades.

BALLADE

POVR ENSEIGNER AV MONDE CE QV'IL NE FAVT PAS PENSER DE PLVSIEVRS EXCELLENTS ÉCRIVAINS

—

André Lebey, plein de courage
Depuis la mort de Lamartine,
Ecrit chaque jour trois cents pages
Eternelles, on le devine ;
Jean de Tinan, dans la cuisine
Du *Centaure*, à même le four,
Forge sa phrase sibylline,
Et Valéry sourit toujours.

Maître, icelui, du beau langage,
Louys traîne, à sa voix câline,
Des Aphrodites en corsage
Et des Chrysis en crinoline;
Albert, de haute ou basse mine
Selon le créancier du jour,
Rompt le prote à sa discipline,
Et Valéry sourit toujours.

Gide est maire de son village,
Lorsqu'il est père on illumine.
— « On m'a chopé mon rythme, ô rage ! »
Clament Régnier, Kahn et Griffin (e).
— « Ce n'est pas moi, » répond Racine
Du haut du céleste séjour,
« C'est Victor Hugo qui vous ruine. »
Et Valéry sourit toujours.

ENVOI

Prince de lettres, le plus sage,
Laisse donc rimer à rebours
La Jeunesse avec le jeune âge,
O Valéry, souris toujours.

BALLADE

POVR ENSEIGNER AV MONDE CE QV'IL FAVT PENSER A PEINE DE PLVSIEVRS EXCELLENTS ÉCRIVAINS

—

Hugues Rebell, tombé des cieux,
Rend des points au marquis de Sade;
Hirsch, en son coin, silencieux,
Hirsch a l'air d'un oiseau malade;
Tinan, qui marche par saccades,
A le grand air des petits vieux;
Kahn relit les *Palais Nomades*;
Herold est le chéri des dieux.

Henri de Régnier, Régnier II,
Lauré d'or et sceptré de jade,
Se complique de moins d'aïeux
Que Montesquiou (pas Montesquieu).
Il me manque la rime en ade...
Un autre la trouverait mieux
Qui rime comme écrit Poujade :
Herold est le chéri des dieux.

Fargue et Lebey, ces merveilleux,
Que n'a pas balladés Tailhade
Vu leur jeune âge et leurs beaux yeux,
Echangent des propos non fades ;
Albert, élégant et maussade,
Promet un roman sérieux;
Griffin découvre les Cyclades ;
Herold est le chéri des dieux.

ENVOI

Prince, *Mercure* est bien malade :
Souza renonce à faire mieux,
Si Paul Fort écrit des ballades
Herold est le chéri des dieux.

RONDEAU

POVR CÉLÉBRER VALLETTE ET LE FÉLICITER D'ÊTRE CE QV'IL EST

—

Vallette, il édite, il édite
A deux comme à mille exemplaires.
C'est un vrai zigue, un pur, un père :
Vous verrez qu'il fera faillite.

Oh ! ce n'est pas un sybarite
Comme monsieur Natanson frère.
Vallette, il édite, il édite.

C'est vrai qu'il édite *Aphrodite*,
Mais il mangera de la terre
S'il édite tous ses confrères.
A-t-il trouvé quelque pépite ?
Vallette, il édite, il édite.

RONDEAU

POVR CÉLÉBRER RACHILDE ET LA FÉLICITER D'ÊTRE CE QV'ELLE EST

—

Seule à ne pas craindre Oscar Wilde,
A savoir nous couler Reutler
En douceur, sans en avoir l'air,
Plus pure que la bru de Child-

éric premier, sainte Clotilde,
Et plus archange que Mauclair
(Il peut tout craindre d'Oscar Wilde),

Bien plus princesse que Mathilde,
Plus contemptrice de la chair
Que Louys, Rebell ou Scheffer,
Priez pour nous, sainte Rachilde,
Seule à ne pas craindre Oscar Wilde.

BALLADE

DOVBLE ET CONTRADICTOIRE POVR CÉLÉBRER LA TRÈS HAVTE GRACE D'HENRI DE RÉGNIER AVTANT QVE POVR CONVAINCRE CES MESSIEVRS DV PARNASSE DE L'EXCELLENCE DES CHOSES IRRÉGVLIÈRES

—

Un Naturiste fait parler Monsieur Henri de Régnier

Régnier je suis, régner ne puis.
Tout me quitte, tout m'abandonne.
Je suis Régnier, je suis Henri,
Je ne puis régner sur personne.
Un manifeste me chansonne.
Un autre me dit : « Non, pas toi ! »
Qui me haussera la couronne ?
Pilon est plus petit que moi.

Si tu connaissais mes ennuis
Et mes nuits, toi, dont l'âme est bonne,
Mockel, tu frémirais, et puis
Tu commanderais les trombones,
Tu voudrais qu'en la Babylone
Moderne on me traîne au pavois !
Mais tu t'occupes de consonnes...
Pilon est-il plus grand que toi ?

Souza, Souza, mon vieil appui,
Ne sois plus aussi monotone.
Proclame-moi ! Souza, Souzi,
Sous un prétexte, enfin, quelconque.
— Ne rimons plus, plaisons au monde. —
Viens, à mon cœur, mêler ton cœur,
Ma haute grâce à ta hauteur !
Ciel ! nous rimons... Pilon, à moi !

★

— « Me voici, prince. — Et ma couronne
— Je la tiens. — Monte sur Souza. »
Pilon, juché sur ce grand homme.
Est encor plus petit que moi !

Henri de Régnier parle (*en chair et en os*) :

Régnier je suis, régner je puis
— Même sur la Belgique, en somme.
Mais je n'aime pas les ennuis
Et le moindre geste m'assomme.
Si j'ai besoin d'un laurier pomme,
Doré sur tranche, sur mon front,
Ai-je besoin d'aller à Rome ?
Kahn et Griffin me le mettront.

Ce n'est pas que je sois CELUI
Que Signoret décrit grand homme,
Mais je suis celui qu'aujourd'hui
Inévitablement on nomme
Génial tout simplement, comme
Hugo, Shakespeare, Saint-Pol-Blond,
Herold, Merrill (toute la gomme!)
Gens qui, d'ailleurs, me le mettront.

Souza, Souza, ce vieil appui,
Je n'en veux pas, je vous le donne.
Je suis un Pur... Il ferait, lui,
Ce vieil appui de la consonne,
Rimer « je donne » et Natanson (e),
Barrès et Maurice Le Blond,
Fontainas et Joseph Prudhomme,
Gens qui, d'ailleurs, me le mettront.



Que Vallette, qui de Crotone
Pourrait bien être le Milon,
Me hausse, et Pingard, en personne,
Et Richelieu me le mettront!

SORTE DE BALLADE

POVR LOVER PAVL FORT DE N'ÊTRE NI SYMBOLISTE, NI ROMAN, NI NATVRISTE

—

Prends l'affiche et le pot à colle,
Souffle du bugle ou du clairon,
Ou comme le tambour d'Arcole
Frappe la peau d'Aliboron ;
Les échos en résonneront,
On viendra des frontières sardes
Et des plateaux de l'Aveyron,
Par le coche et par la guimbarde,
Pour entrer dans ton escadron...
Mais Paul Fort se tient sur ses gardes.

Que celui-ci fonde une école
Avec képi et ceinturon,
Mène Pégase à la bricole,
Chante Œdipe et le Cythéron,
Les neuf muses ballant en rond
Et l'Archerot qui pointe et darde
Sa flèche prompte à maint giron.
Chacun propose sa cocarde,
Sa perruque ou son chaperon...
Mais Paul Fort se tient sur ses gardes.

Partout on crie et l'on raccole,
On tend la sébile ou le tronc,
On se repousse et l'on s'accole,
Et le Naturiste au doux front
Chante le coq et le mitron,
Le Symboliste à hallebarde
Fait sonner haut son éperon...
Et Paul Fort se tient sur ses gardes.

ENVOI

Louis Onze, vieux morticole,
Toi qu'il a choisi pour patron,
Donne au bourreau, qu'il le décolle,
Ce jeune homme et que sur son tronc
Le père Ubu pose un étronc.
Je crains que tu ne t'y hasardes,
Car les potences le diront
Que Paul Fort se tient sur ses gardes

BALLADE

A LA GLOIRE DE QVELQVES-VNS DV MERCVRE

—

Régnier, en sa haute stature,
Semble Zeus qui lance l'éclair ;
Ami de la jeune verdure,
Griffin vante les bords du Cher ;
Quillard plaint celles que le fer
Du sombre Abd-ul-Hamid fait veuves ;
Jarry dit : « Merdre », d'un ton fier ;
Et Vallette lit des épreuves.

Herold, nonchalant de nature,
Dans le fauteuil qui lui est cher,
Rêve à quelque pièce future
Pour charmer Mendès et Bauër ;
Souza, plus long que n'est un ver,
Sans qu'ô Fontainas, tu t'émeuves,
Clame : « On rythme mal, par l'enfer ! »
Et Vallette lit des épreuves.

Sous la clarté joyeuse et pure
Du bec fameux que fait Auer,
On parle, on cite, on crie, on jure ;

Des mots s'entrechoquent en l'air
Autour de Fanny Zaessinger ;
C'est le bruit farouche des fleuves,
C'est le grand ronron de la mer,
Et Vallette lit des épreuves.

ENVOI

Princesse aimable au rire clair,
Vous trouvez des paroles neuves
Pour qui vient, été comme hiver,
Et Vallette lit des épreuves.

BALLADE

POVR ENSEIGNER AV MONDE CE QV'IL SERAIT DANGEREVX DE PENSER DE PLVSIEVRS EXCELLENTS ÉCRIVAINS

Ah ! voici le régiment des gardes à cheval de Dantzig. Ils sont fort beaux, ma foi.
UBU ROI.

Xipéhuzement beau, La Jeunesse, flûtiste
Dans l'orchestre de l'art où Ghil est cymbaliste,
Qu'il charme le haut monde où fleurit l'ironiste,
Qu'à petits cris sifflants sa flûte parodiste
Couvre les sons mourants des bugles symbolistes,
Qu'il soit Napoléon comme Roinard est triste,
Qu'il devienne ou qu'il soit — qu'il meure journaliste,
Aussi vrai que Souza n'est pas une modiste
Et que Vielé-Griffin comme critique existe,
Il nous importe peu, voici les Naturistes !

Que Mauclair-de-Clarté soit sorti tout ariste
De la boite confuse, hélas, d'un bouquiniste,
Danville, que tu sois ou non positiviste,
Vraiment nous en livrons notre œil à l'oculiste.
Il se peut que Quillard ne soit pas anarchiste :
Pierre Quillard n'amasse pas de prosélytes.

Mais il est, du Parnasse, un de ces conformistes
Qui, pour rimer plus haut, eût écrit : prosélystes.
Encore, que Retté devienne instrumentiste
Après s'être montré ce dévot mallarmiste,
Foin ! L'avenir monte. Voici les Naturistes !

— « Ou vous ne serez plus, ou vous serez puristes. »
Ineffable purée enfin d'idéalistes !
Croulez, hugolâtrie ! hérédiastes, kahnistes,
Saignez ! — Crevez, ballons idéo-réalistes.
Vous, l'apocopéeux, et toi, l'é-muettiste,
Fuyez ! Le beau Saint-George, en costume d'artiste,
Armé de son Le Blond coupe le Ver libriste.
Ran plan plan — circulez ! — voici les arrivistes :
Montfort et Larroumet, Viollis, Albert Fleuriste.
Ils sont cinq, ils sont six, ils sont, les Naturistes !

ENVOI

A Son Esthète Princière

FANNY ZAESSINGER

Qu'il te plaise, ô Fanny, d'ajouter à leur liste
Ce délicieux Gide enfin si botaniste,
Ce prodigieux Paul Fort, si tant propagandiste,
Contemple... Ils sont fort beaux, ma foi, les Naturistes

QUASI.



REVUE DU MOIS

—

EPILOGUES

Criminalité. —Anti-Cléricalisme. - Problèmes d'alcôve. — Le Mysticisme bien tempéré. — Conscience littéraire. — L'Abbé Gayraud poète galant. — Spiritisme.

Criminalité. — Tous les ans, les bureaucrates de la place Vendôme (au fond de cette cour où l'on voit rôder des huguenots sombres et des évêques honteux) publient un tome appelé « Statistique de la justice criminelle » et aussi « Matière à copie pour journaliste grave ». Invariablement, il appert de cet in-4° que la « criminalité augmente en des proportions effroyables ». Alors, les uns accusent « l'école sans Dieu » et M. Lavisse suggère « que l'on néglige vraiment trop l'enseignement de la morale », mais personne ne songe à faire remarquer que, peut-être, ce surcroît de crimes et délits est dû au perfectionnement simultané de la statistique et de la justice, elle-même, surtout de la Justice, qui devient de plus en plus dure, oppressive et sans pitié. D'abord, chaque session parlementaire crée cinq ou six délits nouveaux et dans vingt ans, avec l'aide gracieuse des Socialistes, le nombre des actes défendus sera si énorme en France que l'ataraxie définitive s'imposera aux générations terrorisées. Cependant les magistrats heureux de justifier leurs fonctions, mais talonnés par la police, et souvent au delà de leurs forces et de leur lucidité, séquestrent, condamnent, emprisonnent. Ils appliquent la loi; c'est la Loi qu'il faut injurier, la Loi et ceux qui la fabriquent, qui la retouchent, qui en resserrent les mailles par un travail incessant, stupide et malfaisant. Un des abus les plus scandaleux du Code, c'est l'infinité des petites pénalités, de ces deux et quatre jours de prison qui vous étranglent un homme avec une hypocrite certitude; l'invention est due à Beccaria, philanthrope imbécile: elle a tué plus de malheureux que ne dépecèrent de jointures les corbeaux de Montfaucon. La gradation des peines, c'est la quasi-certitude de la condamnation de tout prévenu : c'est pourquoi il serait bon, quand on parle de criminalité, d'exposer les motifs des condamnations, au

lieu de se borner à de fallacieuses additions. « Voici les chiffres... », dit la Vertu indignée, — et un magistrat rédige un article où il se demande : Quel est donc l'attrait des prisons et même des maisons centrales, que des milliers de pauvres s'y destinent volontairement, par des vols ou de petits délits bien calculés ? L'attrait, il le sait, c'est qu'en prison, on mange, on est couché, etc. L'armée des malfaiteurs, outre quelques anthropoïdes irréductibles, se compose surtout de pauvres. La criminalité, c'est le pseudonyme de la faim. Ni la morale, ni la religion, ni l'éducation ne peuvent avoir d'influence sur la faim, et leur influence serait bien abominable si elle inclinait à la résignation des malheureux qui injustement souffrent.

Dans un pays civilisé, à chaque vol causé par la misère, on remplacerait les mois de prison octroyés au voleur par une amende infligée à des voleurs bien plus abominables : — ainsi la haute banque juive nourrirait ses pauvres.

Anti-cléricalisme. — On ne sait plus si c'est par M. Gérault-Richard, ou par M. Henry Bérenger que fut demandée la démolition du Sacré-Cœur. Ayant adopté la profession plutôt fanée d'anti-clérical, ce jeune néophyte aura voulu débuter par un bon coup : — hélas ! ce fut à peine un coup de sonnette. M. Charbonnel, qui, lui, fait un bruit de cloche, a répondu sévèrement, couvrant la voix grêle du pauvre désabusé. Ainsi celui qui n'a que des velléités reste en chemin, pleure d'avoir choisi le mauvais sentier, maudit ses compagnons, et l'homme de volonté, après quelques réprimandes et consolations fraternelles, poursuit sa fuyante route. Tout le monde d'ailleurs prévoyait cet arrêt du mouvement néo-chrétien : mais que la rétractation de M. Henry Bérenger ait coïncidé avec l'apparition du *Spectateur catholique*, cela pourrait indiquer que les bonnes volontés qui répugnaient à un compromis sont prêtes à de francs et clairs aveux. En France (et en Flandre) l'esprit huguenot, dogmagtique et moralisant, sembla toujours répulsif : la religion y est de coutume et d'art, non de controverse, le clocher et non le carrefour, la chasuble, l'ostensoir, la pierre sculptée, la prière en rythme, le latin, l'ogive et la théorie des premières communiantes, ni sociale, ni politique, mais de cierge et de missel, de mysticisme et de beauté traditionnelle, et sa robe, comme celle de sainte Cécile, doit être de lin et d'or ; tachée de sang, ou de rouille ou de moisissure, qu'importe, si l'étoffe primitive est de celles qu'on ne tisse

pas deux fois? Enfin M. Henry Bérenger est devenu anticlérical; c'est une aventure qui n'écherra jamais ni à un intellectuel, ni à un artiste.

Problèmes d'alcôve. — La Ligue pour la repopulation vient d'élaborer un important projet de loi, aux termes duquel nul ne pourra remplir aucune fonction de l'Etat, s'il n'est légitimement père de trois ou quatre enfants ! La morale unie au patriotisme n'est pas inféconde ; c'est même le spectacle de la procréation perpétuelle ; leur famille de petits monstres est innombrable et prospère. Mais pouvait-on espérer la mise au monde d'un produit aussi bête et aussi honteux ? Il est vraiment doux d'être le contemporain de gens qui proclament : Nous choisirons les capitaines de navire non parmi les marins les plus expérimentés et les plus braves, mais parmi ceux qui auront fructueusement couché le plus souvent avec leur femme. Renan avait bien raison : la bêtise humaine est la seule chose qui donne une idée de l'infini. Cependant M. Marcel Prévost espère que va reprendre « la mode de la maternité », et, avec un délicieux à-propos, il évoque Jean-Jacques, lequel « lança (*sic*) l'allaitement maternel ». L'auteur des *Demi-Vierges*, donc, « lance la maternité » ; sa devise est : Un enfant par an ! C'est aussi celle du P. Bailly, le moine vigoureux qui, sous l'égide du Christ, bénit les alcôves et pousse aux reins. Mais cet Augustin impitoyable, qui a fait vœu de chasteté et noué sur ses lombes la ceinture de cuir, ne pourrait-il avoir quelque indulgence pour ceux qui suivent, au moins extérieurement, son exemple ! La plupart des femmes sont naturellement chastes ; seul, le sentiment les trouble. Pourquoi se condamneraient-elles à subir des douleurs et des tristesses nées de plaisirs auxquels elles participent si peu ? Il y a, dans leur abstention (car elles sont les vraies maîtresses du jeu) une part de réflexion et une part d'instinct. Elles ne veulent plus faire d'enfants — et elles ne peuvent plus, car elles sentent obscurément que le monde déborde, que l'humanité entassée va étouffer, rugir et sortir les couteaux. Les mouvements de ce genre commencent toujours dans les pays les plus civilisés, les plus sensitifs, les plus nerveux ; celui que nous voyons poindre gagnera l'Europe entière. Le préjugé de la multitude disparaîtra d'ailleurs de lui-même le jour où, dans une bataille européenne, le petit nombre manœuvré par un homme de génie aura exterminé telle innombrable armée, foule inutile, vaincue d'avance, de soldats malgré eux et de généraux septuagénaires.

Il n'y a donc lieu d'organiser ni des ligues négatives, ni des posisitives ; encourager ou décourager la fécondation humaine est parfaitement puéril, —non moins que répugnant. Le vrai résultat de telles discussions est de dégoûter de l'amour les cœurs délicats ; en amour, ce qui n'est pas instinctif est turpide et je ne fais nulle différence entre le vieux Robin gonflant les vessies du Dr Condom et Le Moine appuyant au bon moment sur les reins du mâle, pour empêcher le soc de quitter le sillon.

Chantons quelque antienne purificatoire : *Il pleut, il pleut, bergère...*

La Mysticisme bien tempéré. — L'inventeur de cette méthode à l'usage des âmes douces et timides est M. Récéjac, professeur de Belles-Lettres . Il préconise un mysticisme bénin, l'union du moi et de l'infini dans la morale, forme de l'extase éminemment salutaire, à ce qu'il paraît, non seulement aux individus, mais aux sociétés. Cela, c'est du mysticisme de docteur ès-lettres ; le *Scivias Domini* est plus alléchant. M. Récéjac doit cependant être loué, pour avoir admis, ce qui aurait été impossible à un professeur en 1887, qu'au-dessus de la connaissance rationnelle, il y a la connaissance mystique et au-dessus de la raison pure une faculté non définie. et surtout innommée : Pascal dit le « cœur », mais il faudrait un terme métaphysique rendant *over-soul, super-anima.*

Conscience littéraire. — C'est M. Sarcey qui nous conte cela, non sans joie. Deux auteurs, très dramatiques, réalisèrent un mélo appelé *Madame la Maréchale*. Le mélo fut joué et les très dramatiques compères s'aperçurent que le public goûtait particulièrement les scènes comiques, faisant la moue aux épisodes empanachés. Que firent-ils ? Ils coupèrent. « Les auteurs, avertis par le public, coupaient et coupaient encore. » Au bout de quinze jours, le mélo était devenu un vaudeville. M. Sarcey trouve cela plaisant. Sans doute, mais quel exemple et quelle leçon ! Les auteurs, *avertis par le Public...* » Il y a dans ces mots toute une esthétique, non seulement dramatique, mais démocratique. Plus d'insuccès ! Plus de fours ! Admirable invention par laquelle, sans doute, le peuple trouvera enfin l'art qui lui convient et les auteurs qu'il mérite.

L'Abbé Gayraud poète galant. — On a publié des petits vers galants de cet ecclésiastique ; ils sont fort médiocres, — comme à peu près tous les vers d'amour *sincères*. La phraséologie sentimentale est la

même pour le troubade et le troubadour. En état de sincérite pure, le génie même s'abolit devant l'instinct. Il ne faut donc reprocher à l'ancien dominicain ni la banalité de ses vers ni la tendresse de son cœur ; mais, lui, il eut tort de se défendre, puisque aucun homme vraiment intelligent ne songea jamais qu'il pût être amoindri par certaines velléités ou certains actes. Il est vraiment amusant que les journalistes rédigent chez leur maîtresse des diatribes contre les débordements du clergé : mais, outre que, dans le cas présent, cela paraît spécialement hors de saison et de raison, de telles discussions ont quelque chose de blessant pour la liberté et d'humiliant pour la conscience, ce qui devrait les faire abandonner à la basse classe des polémistes mercenaires.

Spiritisme. — S'il s'agit de faits, ceux allégués par M. Sardou et d'autres, moins suspects, sont indéniables. Il semble d'ailleurs impossible de les expliquer présentement ; constatés depuis que les hommes observent, notés depuis que l'on ecrit, familiers jadis à des sectes ou à des castes, ils pourraient peut-être prouver : 1° que les sens se suppléent les uns les autres ; 2° que le principe vital (âme, ou volonté, etc.) peut agir sans l'intermédiaire des organes, — que les organes ne sont qu'un levier et qu'en certains cas ce levier devient inutile. Est-il beaucoup plus mystérieux de voir un crayon écrire avec une main que tout seul? En somme ce n'est pas la main qui écrit, c'est la volonté On peut même supposer un état psychique tel que, le crayon étant lui aussi inutile, la volonté seule couvre de signes la page blanche. Le miracle, ce n'est ni la guérison de la paralytique, ni l'apport d'une fleur (1), mais bien la vie elle-même et en sa manifestation la plus humble, la plus commune.

Quant au mot *spiritisme*, on doit, au moins provisoirement, le tenir pour absurde, puisqu'il suppose ce qu'il veut prouver. Pourquoi lier à des faits purement physiques la question de l'au-delà? Et surtout pourquoi vouloir prouver l'au-delà? On n'a donc jamais réfléchi : que l'au-delà prouvé serait l'au-delà nié. L'autre vie n'étant plus contestée ne serait plus mystérieuse ; l'El-Dorado deviendrait ce qu'il est, un dangereux marécage où l'or

(1) Ce dernier phénomène est décrit avec une simplicité qui semble bien véridique dans les *Acta* de sainte Cécile, que de récentes découvertes archéologiques ont certifiés en presque tous ses détails. La lévitation est un fait historiquement banal aussi : l'apparition, l'envoûtement, tout le manuel maintenant rénové de la suggestion, etc

est gardé par la fièvre et non par des dragons à langue de feu. Faisant partie de nos constats, de notre expérience, l'au-delà sortirait de l'infini sans diminuer l'infini,— et nous chercherions un au-delà plus loin, toujours plus loin.

REMY DE GOURMONT.

POÈMES

Emile Verhaeren : *Les Heures claires*, in-8°, Bruxelles, Edmond Deman, 3 fr. — Gustave Kahn : *Limbes de Lumière*, in-8°, Bruxelles, Edmond Deman, 6 fr. — Albert Fleury : *Sur la Route...* in-18, Librairie de l'Art Indépendant, 3 fr. — Charles Bernard : *La Belle Douleur*, gr. in-12, Bruxelles, « Coq Rouge ». — Georges Ramækers : *La Nuit Rédemptrice*, in-16, Bruxelles, « La Lutte ».

M. Emile Verhaeren nous donne aujourd'hui : **Les Heures claires.** Il les chante en ce beau langage où il est maître et qu'il sait faire passer de sa rauque et turbulente sonorité habituelle à de plus douces harmonies. Ce petit livre est plein de pensées d'amour, de joie grave, de mélancolie. M. Verhaeren sait être intime sans livrer de son émotion plus que ce qu'il lui en faut pour nous émouvoir. Ses poèmes sont à nous tout en restant à lui. C'est vraiment une noble et haute nature que M. Emile Verhaeren, et cette face attendrie et comme familière de son talent nous montre que la force et la grâce sont parfois réunies en de rares êtres. Le vent qui déracine les arbres sait aussi faire chanter les roseaux.

§

N'ayant jamais eu l'occasion d'écrire sur M. Gustave Kahn, je préfère attendre pour l'étudier la réimpression de ses Poèmes que nous promet le *Mercure de France.* Je me contente aujourd'hui de signaler le livre qu'il vient de publier à Bruxelles, chez Edmond Deman. M. Deman édite avec soin ses poètes et les **Limbes de Lumière** sont d'une intéressante typographie et d'une ornementation curieuse. Le recueil se compose de pièces diverses que précèdent cinq « Variations shakespeariennes » et que termine une suite de poèmes sous le titre de : « Au jour fermant ». On y retrouve les qualités et les défauts habituels des vers de M. Gustave Kahn, d'intéressantes intentions de rythme gâtées par l'emploi d'un vocabulaire hybride et d'une syntaxe discutable. Ce qui n'empêche pas M. Kahn d'être un des poètes à lire de notre temps et un esprit non sans valeur.

§

Quoique, ainsi que des dédicaces à M. Saint-Georges de Bouhélier et à M. Maurice Le Blond en font foi, quoique

M. Albert Fleury appartienne au Naturisme, groupe entre soi élogieux, à outrance, j'espère qu'il voudra bien accepter mes modestes compliments pour son livre **Sur la route** et m'excuser de ne point trouver tous ses poèmes admirables. Il y en a quelques-uns qui m'ont plu par leur harmonie et leur ordonnance. Çà et là, ailleurs, des strophes élégantes et de beaux vers et dans tout cela des promesses peut-être et peut-être pour plus tard quelqu'un, quand M. Fleury ne croira plus au Naturisme ni aux balivernes analogues.

§

M. Charles Bernard et Georges Ramaekers nous envoient de Belgique l'un la **Belle Douleur**, l'autre la **Nuit rédemptrice**. M. Bernard écrit des vers serrés, difficiles, anguleux, de rythmes saccadés mais d'une pensée intéressante. M. Ramaekers rime de gracieux cantiques de Noël et les illustre de ses propres dessins.

HENRI DE RÉGNIER.

ROMAN

Gaston Danville : *Vers la Mort*, in-18, Lemerre, 3.50. — Laurent Montésiste : *Histoires Vertigineuses, contes symboliques*, in-18, «Mercure de France», 2 fr. — Henri Rainaldy : *La Pâture*, in-18, Société Libre d'Edition des Gens de Lettres, 3 50. — Gustave Randanne : *Les Rêves fols*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3 fr. — G. de Raulin : *Owanga, amours exotiques*, in-16, Bibliothèque Artistique et Littéraire, 3.50. — Georges Darien : *Biribi, Armée d'Afrique*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — Paul Arden : *Vieilles-Amours*, in-18, «La Plume» 3.50. — Ernest Gégout : *Jésus*, in-18, P.-V. Stock, 3.50. — E.-A. Butti : *L'Ame*, traduit de l'italien par J. de Casamassimi, in-18, Ollendorff, 3.50. — Willy : *Maîtresse d'Esthètes*, in-18, Simonis Empis, 3.50. — Félix Steyne : *Sous l'édredon*, illustrations de L. Roze, in-18, Antony, 3.50. — Albert Sueur : *Crise de Jeunesse*, in-18, Plon, 3.50. — Oscar Méténier : *Andrée*, in-18, Dentu, 3 50. — Bernard Lazare : *Les Porteurs de torches*, in-18, A. Colin, 3.50. — Georges de Peyrebrune : *Les Fiancées*, in-18, Lemerre, 3.50. — Paul Adam : *L'Année de Clarisse*, in-18, Ollendorff, 3.50.

Dans une exquise tonalité gris-mauve, çà et là égratignée de sang ou de soleil, **Vers la Mort**, de Gaston Danville, est la très fine notation d'une névrose, qui pourrait presque s'appeler *la Vie*, chez un sensitif fatalement condamné par tous ses atavismes. A s'entraîner vers le néant, Jacques de Serny met le paresseux effort qu'un poète mettrait à voiler de termes ambigus des opérations scientifiques et il tâche de rencontrer sur son chemin, pente irrésistible, toutes les enjoleuses qui essayeront, vainement, de le retenir au bord du gouffre comme de fragiles touffes de menthes retiennent les mains du désespéré roulant, le front encore levé vers le ciel. Une amie, Gilberte, a peur, un soir, du monstre guettant en le cerveau songeur de son ami ; d'instinct, elle sent que la mauvaise fée

veille dans le palais des chimères où tout s'assoupit peu à peu, pensée d'amour ou noble volonté d'étude. C'est une rivale des plus dangereuses parce qu'on ne connaît pas son nom, et la femme, douée, elle, de la puissance banale de l'action (banale puisque cette puissance doit conduire au même but !) se sauve, se dégage, la première, de ses liens que nouent et compliquent des doigts froids se mêlant intimement aux doigts brûlants des étreintes. Ils sont trois, toujours, et, lasse du partage avec l'inconnu, la femme s'enfuit. Une fiancée, témoignant de la générosité contraire, c'est-à-dire offrant son pur amour en palladium, précipite la chute du doux somnambule et sert peut-être à prouver qu'au delà des lois de la science... du bien et du mal, il y a encore d'autres souffles inexpliqués dirigeant, supérieurement, les pauvres vouloirs des humains. Et Jacques de Serny se tue pour échapper enfin à l'éternelle envie de mourir. Ce qui plaît dans ce roman, tout en nuances délicates, c'est d'y voir traiter l'amour par un homme qui s'occupe beaucoup plus du mystère de la sensualité que de l'acte sensuel lui-même. A décrire un coucher de soleil ou l'animation bariolée d'une ville en fête, l'auteur souffre, aime, désire, et pleure sans qu'il soit besoin, dans cette transposition du rythme passionnel, d'appuyer avec impolitesse. Une douceur de fleurs d'amandier balancées dans le vent s'exhale des phrases qui peignent une époque de tendresse amoureuse, et lorsque la branche d'amandier fleurie entre, réellement, auréolée d'un ciel de Nice, par une croisée ouverte, c'est bien davantage l'amour contenu du futur fiancé qui s'épanouit sous le rayon d'un timide espoir de vivre. Ah ! « La lumière du jour serait si douce... » *Vers la Mort* est un bon livre, car il est sérieusement documenté, mais non pédantesquement, et l'auteur a su dissimuler, sous une gaîne de rare velours — gris mauve, à reflets de soleil ou de sang — le toujours trop dur éclair d'acier du scalpel.

Les **Histoires Vertigineuses**, de Laurent Montésiste, sont aussi de mélancoliques aspirations vers le néant. Peut-être un peu bien généralisées pour nous séduire autrement que par le mouvement lyrique de certains passages (comme dans le *Naufrage incroyable*). Nous admettons volontiers que l'on souffre de la vie, mais si le cas n'est pas très particulier, nous sommes tentés de nous écrier que tout n'est pas aussi noir que l'auteur veut le dire, en oubliant, du reste, que la planète entière paraît la proie d'un mal vraiment particulier... puisqu'il y a d'autres mondes !

La Pâture, d'Henry Rainaldy, nous est offerte en petites tranches de fruits amers (que de pessimistes !) fort adroitement
es. Une teinte d'anarchie les dore et le safran de

l'ironie les poudre à plaisir. Ce pourrait être du naturalisme et c'est beaucoup mieux de l'observation. Trois histoires de régiment, *Dans une Pension d'officiers*, *Au Camp*, *Les Mouches ont des Poux*, y sont très faites malgré leur sobriété, leur apparente négligence de la conclusion. Don précieux à constater : un violent qui écrit bien et ne s'emballe pas à faux.

Je n'aime pas follement les **Rêves fols** de Gustave Randanne, parce qu'ils ont une déterminée volonté d'être fous qui nuit à leur mystère. *Le Départ* est cependant une jolie chose, à point philosophique et douée d'âme éprise. — Mais **Owanga**, amours exotiques, me scandalise ! C'est certainement un excellent rituel des cérémonies maritimes... et d'hygiène bonnes à accomplir au Gabon. Il y a de ces rites... tellement les mêmes, qu'ils soient développés sur un autel nègre... ou blanc ! Je ne sens pas bien la nécessité d'y appuyer. En tous les cas, G. de Raulin a vécu *Owanga*, sans doute, et il faut excuser le témoin oculaire.

Notons, en passant, un « exotisme célèbre », de nouvelle réédition : **Biribi**, de Georges Darien, qu'on republie, un peu expurgé, ce semble. Il a été rendu compte de ce livre, un beau livre de haine, tome I du *Mercure* page 137.

Vieilles Amours, de Paul Arden. Un roman de parfum provincial, mais très délicat. Une vieille fille éprise qui croit tellement qu'elle aime et qu'on l'aime que le rêve d'une félicité non atteinte lui suffit. De jolis tableaux de mœurs de petite ville et un mot charmant, pour la fin, de la vieille fille voyant son ami épouser l'*autre*, la *jeune* : « Oh ! c'est de dépit ! »

Jésus, d'Ernest Gégout. Un roman de satires sociales qui dut être fait, à ma connaissance, par six auteurs à la fois, le très charmant conteur Gabriel Randon ou le très génial poète Stuart Merrill tenant la tête de cette cohorte de bonnes intentions. *Jésus*, à se promener dans tant de cervelles bouillantes, fondit un peu, si j'ose m'exprimer librement, et il est devenu très boulevard des Filles du Calvaire. Un parti pris de gaudrioles politiques gâte ce livre, mais je suis persuadée que beaucoup de lecteurs aiment ce genre : « Jésus ne fumait pas de narghilé : il y avait si longtemps qu'il avait cassé sa pipe ! » Hum !...

L'Ame, traduit de l'italien (A. Butti, par Casamassimi). Une histoire de revenant scientifiquement démontrée, c'est-à-dire, se passant de nos jours. Un vampire suçant le cerveau d'une jeune fille. Le fiancé *humain* en devient presque fou, mais il en découvre l'immortalité de l'âme. Conclusion morale un peu longue, peut-être parce que morale.

Maîtresse d'Esthètes, par Willy, nous exibe à nouveau l'héroïne de la fameuse *Passade*. Est-ce que Willy serait un

homme constant ? Cette Ysolde Vouillard qui écrit, sans fautes d'orthographe, des lettres symbolistes, m'a tellement l'air de la belle Mina ou Monna, que tout le monde admirait à l'*Œuvre*, en robe orange garnie d'effilés d'ombrelle 1830 !... C'est bien la même ! Willy, n'abusez pas, malgré votre volcanique esprit, de cette jeune personne ; nous savons des esthètes qui faillirent en mourir très réellement, et sans aucune esthétique !

Sous l'Edredon, de M. Steyne, est adorné d'une telle imagerie d'Epinal qu'on *cille* un peu en ouvrant le volume, et la sarabande de filles de chambre qui déniaisent le *p'tit homme* en question n'est pas pour calmer nos maux d'estomac. On ne respire que lorsque le jeune prolifique est rendu à sa famille !

Crise de Jeunesse, par Albert Sueur, est l'état d'âme compliqué d'un jeune aspirant à toutes les amours. Quelques détails hardis... nous nous y attendions, n'est-ce pas, titre oblige ! De jolies descriptions de silhouettes féminines. Mme Salisse, entre autres.

Andrée, par Oscar Méténier. Sous un appétissant portrait de grecque ... parisienne, les agissements de quelques grecs du tapis vert. Une intrigue savante, comme celle qu'aiment les assidus de la Porte-Saint-Martin, des catastrophes non prévues, des dénouements dramatiques et très... *plumes au chapeau.* Un bon roman de coin du feu lorsqu'on a résolu de tout oublier... même les tourmentes des diverses écoles de stylistes.

Les Porteurs de Torches, de Bernard-Lazare, nous éclairent socialement. Juste et Marcus traversent, ou font halte, dans les diverses forêts de Bondy de notre époque trouble. Le livre est une série de tableaux, bien plus qu'un roman lié en gerbes de chapitres. L'auteur s'y révèle excellent conteur et styliste parfait, un peu rhéteur, peut-être, d'une sobriété très voulue et qui s'efforce de dépouiller le poète, non oublié, du *Miroir des Légendes*, l'un des ouvrages les mieux écrits que je connaisse. *Les Cœurs purs* représentent le morceau de l'œuvre, à mon humble avis, parce que, sans doute, il me rappelle le poète dans le sociologue.

Les Fiancées, de Georges de Peyrebrune. Une théorie de jeunes vierges, les unes souffrantes d'amour, les autres ferventes de dévouements. Tout en sachant rendre intéressant les moindres détails de toilette, comme les moindres battements du cœur, l'auteur nous donne la sensation fraîche de la vertu de ses héroïnes et nous ne nous lassons pas du calme de cette onde lustrale. Elles aiment comme elles prient et elles s'étonnent de la passion sans refuser, pourtant, d'en comprendre les multiples devoirs. *Christia* est une jolie, bien

jolie page romantique et sensuellement catholique à la façon des légendes.

L'Année de Clarisse est l'histoire très rapide, cependant complète, d'une jolie fille d'amour moderne. Depuis l'aventure, à la hussarde, de Clarisse tentéé par la robustesse d'un officier en garnison dans la ville où elle déploie ses grâces et sa science de comédienne, jusqu'à la fugitive vision d'un Eros androgyne montant à bicyclette, la vie s'écoule, pour la jeune folle, en actes charnels, voulus, seulement consentis, tolérés à peine, désirés vaguement. Elle est le luxe de la luxure, simplement mais avec un esprit de jolie bête qui a le soin de ses attitudes. Elle ne se fait ni morale ni souci, parce qu'elle a l'énorme tourment de mener sa chair à de plus parfaites joies. Intellectuellement, elle y arrive si peu, que l'on devine l'*année suivante* veuve de tout bonheur. N'en déplaise au terrible moissonneur de préjugés qu'est Paul Adam, le mauvais pli de l'âme est bientôt pris en présence des perpétuelles défaites du corps. Clarisse n'aime que par un résultat prévu, trop prévu, elle n'a pas la double extase. Elle se récite souvent les pieces qu'elle jouera dans les coulisses de son alcove, malgré elle, non parce qu'elle est née comédienne, mais parce qu'elle se joue de son véritable metteur en scène: son pauvre joli corps dévoré d'un désir d'au-delà qui n'existe au moins pas pour les sens trop vulgairement intéressés. Si l'*Année de Clarisse* ne prouve rien en faveur du sport charnel, son écriture prouve toujours que Paul Adam fait ce qu'il veut de son très grand talent.

RACHILDE.

P.-S. — Une sotte erreur m'a fait dire que : *Un de Nous*, roman du comte Paul d'Abbes d'Assignan, était de la comtesse d'Abbes d'Assignan. Ce livre lui est seulement dédié.

R.

PSYCHOLOGIE, SOCIOLOGIE, MORALE

A. Hamon : *Le Socialisme et le Congres de Londres*, gr. in-18, P.-V Stock, 3.50. — Edmond Toulouse : *Enquête médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, I. Introduction générale, Emile Zola*, gr. in-18, Société d'Editions Scientifiques, 3.50. — Jules Bois · *L'Eve Nouvelle*, gr. in-18, Léon Chailley, 3.50. — Max Nordau (Auguste Dietrich, trad.) : *Paradoxes Sociologiques*, gr. in-18, F. Alcan, 3.50.

Le Socialisme et le Congrès de Londres, de M. A. Hamon, débute par un chapitre consacré à la *Définition du Socialisme et de ses variétés*. Rejetant les formules successives et en effet « très vagues, obscures et imprécises » de Proudhon « le socialisme est une aspiration vers l'amélioration de la

société », de Benoît-Malon, Bakounine, Jean Grave, etc., l'auteur propose, d'accord avec des économistes aussi opposés que Sébastien Faure et M. Leroy-Beaulieu, d'appeler socialisme un « système social ou un ensemble de systemes sociaux dans lequel les moyens de production sont socialisés ». C'est là, en somme, une notion assez large, puisque de l'aveu même de son promoteur « elle satisfait dans le passé de même qu'elle satisfait dans le présent » et que son universalité permet à M. A. Hamon de faire figurer comme variétés du socialisme l'anarchie et l'anarchisme.

Cette classification, encore qu'admise actuellement par la plupart des sociologues, comme nous l'a montré dernièrement l'examen du livre de M. Gaston Richard, le *Socialisme et la Science Sociale*, n'a pas cependant obtenu l'assentiment de tous, car, à ce Congrès de Londres dont M. Hamon a tenté d'écrire l'histoire impartiale, « M. Millerand au nom de quarante-sept Français demande à former une section spéciale, votant comme une nationalité particulière, pour se séparer de la section française représentant les opinions anarchistes ».

Les débats qui accompagnèrent cette tentative de scission, le compte-rendu des séances des diverses sections, des meetings, toute cette partie du livre consacrée aux travaux du Congres offre, en outre du clair défilé de tableaux instructifs, le mérite d'un enseignement utile, et pourrait fournir une contribution intéressante, un chapitre de plus à cette psychologie des foules, mise en faveur par des études récentes, chapitre qui affirmerait une fois encore l'extraordinaire pouvoir de quelques esprits brouillons et ambitieux, qui réussissent aisément, dès qu'ils se manifestent, à transformer en querelles stériles et en discussions vaines sur de ridicules sujets les propos d'une assemblée résolue à traiter paisiblement de plus hauts problèmes.

L'assiduité et la persévérance de M. Hamon sont trop connues pour qu'il soit besoin d'en faire l'éloge. Toutefois est-il permis de le remercier, au nom des curieux et des chercheurs de science nouvelle, pour les éléments d'étude qu'il leur apporte.

Bien qu'il ne s'agisse plus ici de manifestations anarchistes, on a mené grand bruit dès l'apparition du livre de M. Ed. Toulouse : **Enquête Médico-psychologique sur les rapports de la supériorité intellectuelle avec la névropathie**. Certes une semblable tentative, encore que d'autres s'y fussent essayés déjà, avec moins de fracas, semblait mériter qu'on s'occupât d'elle. La division de l'ouvrage en deux parties, la première servant d'*Introduction générale*, la seconde consacrée à l'examen détaillé d'un sujet, le nom même du sujet choisi, *Emile Zola*, tout excusait un tel retentissement et promettait,

sinon d'importantes découvertes, au moins un travail abondant en ingénieuses et menues trouvailles.

Eh bien ! nous devons déclarer tout d'abord que l'auteur a failli à ses promesses : non seulement son enquête ne porte pas à proprement parler sur les *rapports* de la supériorité intellectuelle avec la névropathie, mais encore ses recherches ne nous apprennent rien que nous ne sachions déjà. Qu'on nous pardonne de ne pas nous en tenir à déplorer l'erreur commise par M. Ed. Toulouse et à regretter les heures perdues par M. Zola en de stériles expérimentations ! Mais nous estimons qu'il faut réagir contre l'actuel abus d'expériences de ce genre, qui ne relèvent qu'en apparence seulement de la méthode expérimentale, invoquée pour les légitimer, et si féconde quand elle est employée avec tact et discernement. Il est temps de dire que son application ne demande pas ces séries de manipulations entreprises dans un but mal défini, sans un esprit de direction synthétique, qui puisse utilement reconstituer ces analyses, sans le désir de vérifier une hypothèse, logique, étudiée au préalable, mûrie, contrôlée par l'examen des faits déjà révélés — et le livre de M. Ed. Toulouse vient à propos pour servir d'illustration à cette critique.

Contestant l'authenticité des documents, « renseignements faux ou si souvent exagérés, publiés sur les grands hommes », qu'avaient jusqu'ici mis en œuvre ses prédécesseurs, Reveillé-Parise, Moreau de Tours, Lombroso, l'auteur de l'*Enquête* a désiré recourir à l'observation directe pour contrôler le degré de névropathie des grands hommes, — et pour cela seulement ! Or, il apparaît ici que l'auteur dévie de son dessein primitif, car, s'il rencontre un stigmate de dégénérescence évident, voilà le but qu'il indique, atteint, sans qu'il soit renseigné sur le *rapport* possible de cette tare avec la supériorité intellectuelle du sujet. C'est du reste ce qu'avoue M.Ed.Toulouse,par la contradiction qu'impliquent les réflexions suivantes : « En résumé, la névropathie paraît être ordinairement liée avec la supériorité intellectuelle. Cela résulte de mes observations personnelles » (p. 52)... « Dès maintenant l'opinion qui me paraît la plus juste est celle-ci : le *tempérament névropathique* est une *condition favorable* à la sensibilité et à l'activité cérébrale qui sont nécsssaires au travail de l'esprit... » (p. 53). Mais... « je crois, s'empresse d'ajouter M. Ed. Toulouse, je crois plutôt que la *santé*, *l'équilibre parfait* sont aussi *utiles* au travail de l'esprit qu'au travail musculaire » (p. 53).

Cette conception a été déjà émise ailleurs, et sous une forme plus claire, plus acceptable : « La névropathie, déclare M. Ch. Féré, dans la *Pathologie des Emotions*, n'est pas indispensable au génie »... « Les hommes de génie chez lesquels les tares

nerveuses sont le plus évidentes sont les fondateurs de religion, les guerriers, les artistes, dont l'utilité sociale n'est pas évidente; mais qu'on lise l'histoire des hommes utiles, on verra que la névropathie y tient peu de place (1) ».

M. Ed. Toulouse ne l'entend pas ainsi, et non seulement il ne justifie pas sa double proposition en recherchant de quelle façon la névropathie risque de devenir utile ou nuisible au génie, ou se contente de n'influencer pas l'exercice d'une intelligence supérieure, mais en outre il s'empresse immédiatement de diminuer ses chances de rencontrer la névropathie au cours de ses recherches, en essayant d'infirmer d'abord la part de l'hérédité morbide dans la constitution d'un tempérament névropathique, et de réduire ensuite le nombre des stigmates de dégénérescence. A ce propos, il passe sous silence la tendance au pessimisme, à l'hypocondrie, à la mélancolie, constatables chez nombre d'artistes, leur tendance à « la mégalomanie sous forme d'orgueil » (Ribot) qu'il eût pu en particulier relever chez son sujet. Or tous ces indices sont propres à révéler l'existence de prédispositions morbides, dont il est puéril de nier la présence chez les esprits supérieurs, et dont il eût été intéressant au contraire d'étudier les divers modes d'adaptation à un but normal, soit l'utilisation individuelle de ces tendances pathologiques par chaque personnalité pour la constitution des caractères propres de son génie et le développement de ses conceptions d'art, particulières.

Au lieu de cela, l'auteur de l'*Enquête* a, d'une part, relevé le signalement anthropométrique, physiologique, etc., d'un individu, d'autre part, a qualifié le même sujet d'esprit supérieur (2) sans tenter d'éclairer les deux séries de faits l'une par l'autre. Déjà, il nous était apparu que, dans la première partie de son étude, M. Ed. Toulouse manquait de conceptions nettes, touchant le problème qu'il s'était donné à tâche de résoudre, or cette seconde partie, toute d'observations, aboutit au même aveu d'impuissance ou plutôt d'ignorance de la question réelle : « ... il n'est pas niable que M. Zola soit un névropathe, c'est-à-dire un homme dont le système nerveux est *douloureux* (?!). Pourquoi est-il ainsi ?

» ... *Je suppose* que l'hérédité a préparé le terrain et que le travail intellectuel constant a peu à peu détruit la santé délicate du tissu nerveux. Mais je *ne crois pas* que cet état névropathique ait été et soit indispensable d'aucune façon à l'exercice des heureuses facultés de M. Zola. » Voilà donc le résultat de tout ce travail énorme d'auscultation, d'ex-

(1) Smiles, *Self-Help*.

(2) Ce n'est pas que nous contestions cette qualité à M. Zola. (V. *Mercure de France*, tome XIII, p. 88 et suiv.) G. D.

plorations, de recherches physiologiques et médicales: une supposition, une croyance, que leur auteur ne se préoccupe nullement de justifier. Ce ne sont pas les expériences de M. Ed. Toulouse qui nous renseignent sur « les rapports de la névropathie avec la supériorité intellectuelle », c'est l'hypothèse qu'il formule, la même qu'au début de son livre, et sans avoir un instant essayé de la justifier.

En résumé, M. Ed. Toulouse, après tant d'épreuves, de graphiques, d'enregistrements divers, nous dit : M. Zola est névropathe, M, Zola a du génie. Je ne trouve pas de rapport entre ces deux propositions.

Nous lui reprocherons de ne pas avoir recherché s'il n'en existait pas en réalité d'autre que le simple rapport de coexistence qu'il nous présente. Quant à celui-ci, nous soupçonnions avant cette enquête les qualités intellectuelles de M. Zola, et en même temps la tendance pessimiste visible en ses œuvres, la tendance orgueilleuse visible en ses actes, permettait de lui supposer le degré de névropathie indiqué par M. Toulouse.

M. Jules Bois, lui, s'efforce, dans l'**Eve Nouvelle**, de nous montrer les rapports de la femme avec la société, et mène à bien cette louable entreprise. C'est, après une courte préface où il revendique en termes mesurés l'affranchissement de la femme, un torrent de lyrisme, qui roule, sonore, des mythes et des religions, des hypothèses préhistoriques et des réalités modernes, qui retentit de tout le fracas des passions et des douleurs, et véhicule tumultueusement, dans un chaotique ruissellement de mysticisme, de satanisme, de féminisme, les idées présidant aux actuelles tentatives humanitaires en faveur de la dernière esclave.

Quelques ombres tachent le lumineux torrent. « La révolte est toute proche. La jeune fille trop endiguée *éclatera*... » — « ... Mais la triste révélation peut sonner à ses oreilles et, de là, tomber comme un bloc aigu dans son cœur. »

Néanmoins, on ne saurait qu'applaudir à tout effort de ce genre, et celui-ci offre le mérite d'une imprévue poésie qui illumine et grandit les théories les plus prosaïques à l'égal de prophéties superbes : il y a quelque temps, nous citions avec plaisir les conclusions de M. Jacques Lourbet, réclamant au nom de la science « liberté entière pour la femme ! » Voici à présent les paroles d'un poète : « Des merveilles seront réservées aux siecles futurs qui connaitront seuls la splendeur complète d'une âme de femme... Allons, que la Belle au foyer dormant entre en scène ! Qu'elle saisisse d'une main gracieuse et sûre tous les hochets du rôle de l'homme ! Elle est si attrayante qu'elle pourra nous gouverner rien qu'avec ses yeux où tout notre rêve qui chante va s'écrire en regards d'amour et de beauté. »

Beaucoup moins révolutionnaires sont les **Paradoxes Sociologiques** de M. Max Nordau. Sous ce titre se succèdent, une soirée mondaine, prétexte à un *Regard en Arrière*, à la Homais et d'une conclusion qui rappelle un des meilleurs ouvrages de Jules Verne, un chapitre consacré au *Succès*, où se retrouvent des thèmes connus, semés d'anecdotes semi-amusantes, une étude sur la *Suggestion* avec, à-propos de l'imitation, des vues analogues aux idées émises à ce sujet par M. Tarde. Enfin, la *Reconnaissance*, l'*Etat destructeur des caractères* prêtent à quelques développements de pensées simples : « Une nation qui entoure l'annuaire officiel d'une vénération idolâtre n'a que ce qu'elle mérite, quand on lui impose le cheval Incitatus comme sénateur. C'est elle-même qui cultive ses oppresseurs et ses émasculateurs. » Reste l'exposé très... opportuniste de doctrines sur la *Nationalité* : « Seules dureront les grandes nations, et, parmi les petites, celles-là seulement qui seront capables de fonder un Etat national indépendant, en expulsant ou en supprimant, si besoin est, les éléments ethniques étranger qui étaient fixés parmi elles », ce que contredit l'existence déjà longue de la Suisse, par exemple, où se constate la présence de trois éléments ethniques étrangers, bien distincts, présence qui ne nuit nullement à la prospérité de cette nation. Un *Regard en Avant*, très peu progressiste termine le volume.

Nous regrettons bien vivement pour l'auteur de *Dégénérescence*, dont les hardiesses, l'originalité de la thèse qu'il défendait alors, n'avaient pas suscité que des haines, l'esprit de ce volume-ci, trop éloigné de celui qui anima les précédents ouvrages du même écrivain.

GASTON DANVILLE.

SCIENCES BIOLOGIQUES

Contre et pour le Néo-Malthusianisme (1). Communication de M. le Docteur Javal à l'Académie de Médecine et Réponse de M. Paul Robin, une plaquette in-8°, P.-V. Stock, 1 fr.

Voici des opinions qui sont en train de faire leur chemin par le monde. Elles défrayent les chroniqueurs, il faut les en féliciter. Et il faut souhaiter leur succès parce qu'elles sont libres, efficaces, et d'une application possible.

(1) A consulter : MALTHUS : *Essai sur le principe de population.* — P. ROBIN : *Malthus et les Neo-Malthusiens* (*Rev. Blanche* du 15 Janvier). — *Eléments de Science Sociale, ou Religion sexuelle, physique et naturelle,* Traduction française, Alcan. — RICHARD CARLILE : *Every Woman's book.* — ANNIE BESANT : *Laws of Population.* — *Régénérescence de l'espece humaine, causes et remèdes,* P.-V. Stock. — Et l'organe périodique de la *Ligue de la régénération humaine,* 6, passage Vaucouleurs, à Paris.

La question est celle-ci : Importe-t-il, pour favoriser la *Régénération humaine*, de s'inquiéter de la *quantité* des naissances ou de leur *qualité* ? Nous répondrons : *La qualité.*

Successeur des Malthus, des Carlile, des Bradlaugh... M. Paul Robin, qui est à notre époque un des rares *honnêtes hommes* dont le courage impose le respect, a repris la tâche ingrate et noble de soutenir la thèse sociale de *la liberté de la maternité*, thèse qui a pour corollaire direct celle de *la liberté de l'amour.*

Cet homme est un apôtre. Il est cuirassé de la plus rare intrépidité : il n'a pas peur du ridicule. Il ose prononcer sans un sourire vicieux ou sceptique les noms de Condom, Mésinga, Hellmuth. Au terrible dilemme auquel aboutissait Mathus : *Mourir de faim ou Mourir d'amour : Mourir de faim* — puisque la population et les moyens de subsistance s'accroissent selon des progressions différentes, ou *mourir d'amour* — si les préjugés religieux ou l'ignorance physiologique ne laissent plus voir comme seul remède que la chasteté, le *moral restraint* — à ce dilemme, les néo-malthusiens viennent apporter une solution plus humaine.

Ayons la sincérité heureuse de *séparer l'idée de l'amour de l'idee de procréation.* Nous ne croyons plus au *péché.* Nous savons que la volupté est bonne, et qu'elle est meilleure encore pour le pauvre, puisqu'elle est « le seul plaisir qui ne coûte rien »; nous savons que les enfants que nous appellerons à la vie sans que cette vie leur soit assurée et possible, nous les appelons à la souffrance et au martyre ; — et nous savons aussi qu'il y a des *moyens préventifs.* Ayons la sincérité de les prôner, de les vulgariser, de les populariser... Malthus a diagnostiqué le mal — guérissons-le. Les solutions socialistes sont fort utopiques encore ; les solutions bourgeoises de « charité » sont hypocrites ou insuffisantes — le bel avenir de l'Age d'or est loin. Et cependant, *tout de suite,* il faut apporter un soulagement à la souffrance...

J'ose dire que parmi les plus raisonnables, les plus généreuses des solutions proposées, celle dont M. Paul Robin a levé le drapeau « honteux » et sublime doit être mise au premier rang — et le devoir de ceux qui se passionnent pour l'*évolution de leur race*, pour la grande cause de la *sélection humaine,* est de se ranger près de lui avec toute leur science et tout leur courage.

Pourquoi continuons-nous à prêcher l'obéissance aux prescriptions de *Sommes Théologiques* et de *Mœchiologies* basées sur des métaphysiques que nous avons dénoncées ?... — Obéir... non : nous savons *pour nous* « tourner la difficulté » — (pour citer M. Lavedan) : « nous n'avons pas d'enfants toutes les fois que nous faisons tout ce qu'il faut pour cela » et

lorsque nous voyons des familles pauvres s'accroître insolemment, nous nous écrions : « Cela ne devrait pas être permis ! » — (pour citer M. Descaves).

« Qu'ils n'aient pas tant d'enfants ! » nous l'avons entendue dix fois cette phrase — et quelquefois on a répondu : « Que voulez-vous, mon homme, il n'a que cela et sa bouchée de pain » — (pour citer M. Hugues le Roux). — Oui : *qu'ils n'aient pas tant d'enfants et que ces enfants vivent et soient sains* (1). Crions cela, proclamons-le, *enseignons*-le. On nous accusera sans doute d'immoralité... Madame une telle — qui s'est « arrêtée » après son premier bébé — nous trouvera fort *indécents*... c'est bien regrettable.

Nous « oserons » tout de même écrire ceci :

...Autant il est désirable, au point de vue familial et social d'avoir un nombre suffisant d'individus sains de corps, forts, intelligents, adroits, bons ;

Autant il l'est peu d'avoir un grand nombre d'enfants dégénérés, destinés, la plupart, à mourir prématurément, tous à souffrir beaucoup eux-mêmes, à imposer des souffrances à leur entourage familial, à leur groupe social, à peser lourdement sur les ressources toujours insuffisantes des assistances

(1) A consulter : Max Carrière, *Contribution a l'étude de l'incapacité maternelle* (Steinheil).

Il m'a toujours semblé d'une excellente méthode, en corollaire aux idées générales que l'on a pu esquisser, de donner une démonstration plus positive de l'un des points de la question :

On réclame *la liberté maternelle*. Il convient d'indiquer que dans un grand nombre de cas elle est d'une nécessité si incontestable que l'*abstention* qu'elle permet devient peut-être son devoir — ce sont les cas où elle devient un remède à l'*incapacité maternelle*. (Voir pour la documentation que je vais résumer, l'excellente thèse soutenue au mois de décembre dernier à Paris par M. Max Carrière.)

Si j'appelle *incapacité maternelle* la résultante des causes qui ont pour effet d'empêcher la gravidité d'avoir pour conclusion, à terme, la naissance spontanée d'un enfant vivant non dégénéré, si l'on m'accorde, en outre, *le droit de l'enfant* à un accouchement à terme non traumatique, droit que les parents doivent *représenter*, nous nous trouvons en présence des deux principales séries de faits suivantes ;

1° *Causes d'incapacité qu'il faut rapporter à la fécondation* (Hérédité morbide : alcoolisme, syphilis, hystérie, folie, épilepsie, etc.)

2° *Causes d'incapacité relatives au travail de l'accouchement par dystocie pelvienne, etc...*

(c. a. d. en résumé. impossibilité *anatomique* de l'accouchement normal.)

On admettra alors que le *devoir* des parents, vis-à-vis de l'enfant, est d'éviter la fécondation d'une mère qui *n'en a pas le droit physiologique*. On admettra également qu'au point de vue qui nous occupe, celui de la *Régénération humaine*, il n'y a pas avantage à augmenter le nombre des naissances d'individus débiles, dégénérés, incapables ou dangereux dans le premier cas, ou d'individus sains, vivants, et à terme, dans le second, mais *morts* (par suite de l'embryotomie), ou ayant subis des traumatismes...

Il suffirait maintenant peut-être de considérer la *misère* comme

publiques et de la charité privée, aux dépens des enfants de meilleure *qualité*...

I. But

Répandre les notions exactes de science physiologique et sociale permettant aux parents d'apprécier les cas où ils devront se montrer prudents quant au nombre de leurs enfants, et assurant, sous ce rapport, leur liberté et surtout celle de la femme...

Et je serai curieux de voir si l'on « osera » *poursuivre* et méconnaître que nous aurons eu en vue par-dessus tout — (pour citer la dernière phrase du livre de Malthus) — « *d'améliorer le sort et d'augmenter le bonheur des classes inférieures de la société.*

Jean de Tinan.

JOURNAUX ET REVUES

De la critique (Fin). — *La Revue de Paris* (1er fév.). — *Le Centaure* (Vol. II). — *Le Spectateur catholique* (janvier). — *Le Journal des Poètes*. — *Le Réformiste*. — *La Trêve-Dieu*. — *Le Cri de Paris*.

Ce qui fait en général de la critique une impuissance, ou plus exactement une force parasitaire destructive, ce sont les perpétuelles antinomies qu'elle développe.

Une des plus graves et des moins remarquées tient à ce qu'on appelle *la génération*. Chaque génération apparaît à l'esprit des gens une sorte de bloc pélasgique. On érige ces blocs les uns au-dessus des autres, et l'édifice du siècle se construit ainsi, monstrueux et informe.

Or, ce n'est pas que les éléments semblables d'une même génération évoluent entre eux seulement et sur eux-mêmes, mais ils évoluent concurremment à des éléments contraires qui obéissent de leur côté aux mêmes phénomènes.

Cependant, le critique arrête toujours un de ces deux mouvements suivant le moment de naissance de son esprit, ou plutôt les détruit, selon sa nature, l'un par l'autre. Le résultat définitif est le néant.

Qu'on réfléchisse, par exemple, qu'aux temps romantiques des Châteaubriand, Lamartine, Hugo, Balzac, etc., vivaient les

une cause d'*incapacité maternelle* d'ordre secondaire (et c'est physiologiquement, lamentablement vrai !) pour que les conclusions néo-malthusiennes prissent un aspect cruellement « scientifique » aux yeux de quelques journalistes indignés, et que l'on comprît que cette *liberté maternelle* réclamée n'est pas, comme on s'est plu à le répéter, une paresse voluptueuse extrêmement folichonne, mais surtout, dans la plupart des cas, serait, pour les parents, simplement, *la possibilité de faire leur devoir biologique.*

Benjamin Constant, Paul-Louis Courier, Mérimée, Stendhal, etc... Ne sait-on pas que l'antagonisme de ces lignées se poursuit tous les jours sous nos yeux ? et qu'il faudrait strictement délimiter les origines et les natures avant de tenir compte de la critique ?

De là une source de maux littéraires inguérissables, — désespérants.

(Parenthèse. — Je ne m'occupe point des obstacles généraux qu'opposent à la création la bassesse et la bêtise humaine. La première est surtout connue sous la forme de ces machines de guerre à la mode qui, *construites avec les pièces et morceaux mêmes des œuvres attaquées*, dressent leur appareil de réclame contre les renommées naissantes. Pour prévenir l'étonnement où jette tant de ridicule insolence, elles portent en inscription sur les poutres de leurs catapultes : « Ou bien vous périrez ou bien vous nous serez de trébuchants suiveurs, d'incolores imitateurs ! ! ! » ce qui, de la part de « manifestants » n'ayant encore rien produit mais, il est vrai, « lancé » des choses hétéroclites, provoque une désarmante gaieté. — Quant à la bêtise humaine, elle ne peut être mieux transcrite, dans sa logique la moins grossière, que par ces justes lignes de M. André Gide : « Et c'est une des plus irritantes manies de l'esprit que, lecteur, il ne puisse accepter simplement pour ce qu'on la lui donne, chaque phrase...— Bien peu comprennent que ce que l'on veut faire, après une chose, ce soit précisément une autre. Cette première vous oblige ; on attendait la même un peu autrement habillée. Spécialisations et récidives ! la suite du temps les propose, l'habitude les impose et le public y applaudit. » (*Postface de Paludes.*)

Tout ceci est irrémédiable. Il faut hausser les épaules et se remettre au travail.)

Pour le premier critérium qu'est le moment de naissance d'un esprit, le passage suivant d'une étude sur Sainte-Beuve de M. Faguet (**La Revue de Paris** 1er fév.), significative sous sa plume, dit l'essentiel :

« Les nouvelles écoles sont comme insaisissables au critique vieilli. Il ne peut avoir prises sur elles que par les côtés par où elles ressemblent à des écoles antérieures. Il n'y manque presque jamais. On croit que c'est sa méthode, c'est sa ressource. On croit que c'est une malice, c'est une nécessité. Or, c'est aussi un instrument d'erreur : car les écoles nouvelles ressemblent à des écoles surannées, mais non jamais exactement. Aujourd'hui, en réaction contre hier, ressemble à avant-hier toujours mais ne le reproduit jamais. Aujourd'hui ressemble à avant-hier en tant que hier était en réaction con-

tre avant-hier, mais seulement en cela. Aujourd'hui a le même contraire qu'avant-hier, mais ne lui ressemble pas pour autant, et n'a avec lui qu'une identité tout apparente. Aussi les critiques vieillis en présence des nouvelles écoles ne les comprennent que superficiellement, croient reconnaître en elles d'anciens ennemis renaissants et lancent contre elles des traits qui ne vont frapper en réalité qu'en arrière. Leur critique à l'égard des jeunes au lieu d'être plus actuelle que jamais devient une critique rétroactive. »

Le second critérium, dont la connaissance est encore plus nécessaire, nous est donné par la « nature » du critique.

Exemple : — Henri Beyle, dans ses *Mémoires d'un Touriste* écrivait, en 1837, ceci : « Un homme aisé, dont la mine tient un juste milieu entre celle du perruquier et celle d'un acteur retiré (!) nous disait un jour : « Un homme est bien mis si au moment où il vient de sortir d'un salon personne ne peut dire comment il était mis. » Il en est de même des manières, et j'oserais dire du style. Le meilleur est celui qui se fait oublier... — (Voir plus haut : « juste milieu entre le perruquier », etc., etc.) —

» Tel provincial devenu puissant déclare fort mal écrit tout livre qui a des pensées claires, énoncées en style simple : mais les tournures emphatiques le ravissent : MM. Marchangy, Salvandy, Châteaubriand sont ses héros. Le néologisme le réveille après dîner. Par exemple, il admire des phrases de ce genre :

» L'hiver est dans mon cœur ; — Il *neige* dans mon âme. »

Cette semi-condamnation avant la lettre du « Il pleure dans mon cœur » du poète Verlaine n'est-elle pas curieuse et tout à fait probante de cette sorte d'incompatibilité d'humeur qui existe entre différentes races d'écrivains et qui hélas ! provoque la vaine critique ?

— Ces réfléxions, corroborées de quelques souvenirs d'anciennes lectures, m'étaient venues à suivre la « chronique », dans le second volume du **Centaure**, de M. Jean de Tinan.

M. Jean de Tinan est du nombre de ceux dont parlait l'autre mois M. Quillard, qui nous « donnent tour à tour l'amer plaisir de la plus douloureuse sincérité et l'insupportable agacement de l'ironie conventionnelle, du néronisme d'emprunt qu'affectent quelques jeunes gens élevés à l'école thérapeutique de M. Maurice Barrès, pour avoir mal compris les préceptes du maître et mal lu Stendhal ». M. Jean de Tinan n'a mal lu ni Stendhal ni M. Barrès, mais il apprit moins d'eux à développer sa sensibilité qu'à forcer ses gestes extérieurs. C'est d'autant plus dangereux pour lui qu'il est très jeune et que c'est à son âge qu'on prend des *plis*. De là ces *placages*

d'ironie qui sont peut-être pires que les « placages » de rhétorique que M. de Tinan veut sans doute éviter. Certains de nos ironistes délayent toujours « les Taches d'Encre », or, M. Barrès lui-même leur dirait que le grand désavantage de l'homme sur Dieu est, quand il crée, qu'il n'a pas le droit de se répéter.

Mais ce n'est point sur l'ironie, dont on peut constater qu'en certaines occurrences je suis loin de médire, que je veux écrire quelques mots, c'est sur la crainte de la rhétorique.

Nos ironistes, et M. de Tinan en particulier, ont le grand tort de croire que la crainte de la rhétorique est le commencement de la sagesse. Or, cette crainte, si elle semble favoriser la finesse, aboutit à une extrémité étrange : elle force à considérer moins l'esprit que la lettre des choses. (On l'a pu constater tout à l'heure dans le jugement de Stendhal.) Elle retient l'élan ; elle rétrécit les horizons ; elle n'avive point, elle écourte la sensibilité. De là la manière dont M. de Tinan a cru devoir « canaliser son éclectisme » à propos de la poésie.

Ce n'est pas qu'il n'ait parlé excellemment de la *poésie du sentiment* : il l'a exaltée comme il convient, mais par le fait de « sa nature » il l'a parfois exaltée à faux.

Je puis en discuter avec d'autant plus d'indépendance que M. de Tinan peut constater que, dans la *Société Nouvelle* de septembre 1895, j'ai donné un article sur *la Poésie populaire et les poètes novateurs* où nombre de pages développent et exaltent plusieurs des points qu'il a touchés, — en admettant que je doive laisser de côté d'autres preuves imparfaites.

Donc M. de Tinan écrit :

« On peut dire d'une façon générale, qu'un poète transpose de telle ou telle façon et selon telles ou telles règles les émotions proches qu'il a connues ; il les amplifie et les renforce d'harmoniques... etc...

» Ces poètes au contraire veulent rester aussi près que possible de la vérité de leur émotion ; c'est un scrupule, un respect extrême du « sentiment » ; ils sentent qu'il est inutile de travestir ce sentiment, ils ont une passion d'intimité et (il ne faut pas dire de *naïveté*) une ferveur de minutieuse sincérité : — on voit comment ils ont la plus libre et complète expression de la poésie qu'à défaut de meilleure definition j'appellerai *la plus éloignée* de la formule : « *De la forme naît l'idée.* »

» Même on pourrait écrire pour eux : « *De l'idée naît la forme.* » Un de ces poètes déclarait un jour : « Lorsque j'ai fait un vers, il me semble que je n'ai plus le droit de rien y changer » ; nous voici bien loin du « *Polissez-le sans cesse...* »

D'abord comment un esprit aussi féru de rigueur scientifique que M. de Tinan a-t-il pu se servir, surtout à propos de

la poésie, de ces deux formules ? Qui ne sait qu'*au moment de la composition poétique* les jeux de l'idée sur la forme et de la forme sur l'idée sont incessants et insaisissables, et qu'il n'y a jamais lieu de les différencier, quelle que soit « la vérité de l'émotion ? » L'avantage que tire notre chroniqueur de la déclaration de son poète est illusoire. Schelley, que je cite justement parce qu'il est à l'antipode de ce respect « minutieux » de l'intimité, ne dit pas autre chose, dans cette admirable *Défense de la Poésie* qui concentre tout ce qu'on peut élever à la gloire de l'imagination et du « sentiment » créateur : « J'en appelle aux plus grands poètes du temps présent, écrit-il, n'est-ce pas une erreur de prétendre que les plus beaux morceaux de poésie sont le fruit du travail et de l'étude ? Le travail et la lenteur recommandés par les critiques doivent s'interpréter dans le sens d'une observation attentive des moments d'inspiration... » Cependant je ne pense pas qu'il puisse exister de poésie plus flamboyante et plus compliquée que celle de Schelley ; et M. de Tinan reconnaîtra que l'*Epipsychidion* n'a qu'un rapport lointain avec la *Chambre blanche*.

C'est qu'en effet l'erreur est profonde de croire qu'un poète est plus *sincère*, plus *humain*, parce qu'il usera d'un lyrisme plus dépouillé. Par la révélation de la poésie populaire, les poètes français ont retrouvé, depuis peu de temps, le sens du détail nu et dru, de l'expression fraîche et comme jetée, mais la plupart des poètes étrangers ne l'avaient jamais perdu ; et que par son aide les « émotions proches » soient rendues *vraies*, elle peuvent l'être autant (et mieux au regard de la Beauté) dans le tissage d'une riche et vaste trame que sous leurs formes menues et détachées.

Au fond, la supériorité *humaine* qu'accorde à cette poésie M. de Tinan cache l'éternelle querelle des esprits réalistes contre les grands efforts de l'imagination. Je saisis cette occasion de protester contre une tendance qui, sous le couvert du « sentiment », rabaisse l'expression lyrique et suscite un fallacieux antagonisme entre l'humanité et la beauté (1).

Les petites pièces de sentiment sont les mélodies de piano des poètes. Or c'est tout ce que beaucoup de littérateurs peuvent entendre de musique ; les « grandes machines » les fatiguent. Pourtant un art n'existe que par ses « grandes machines ». Et si un reproche est à faire à la poésie actuelle, c'est qu'elle pianote beaucoup.

Le « sentiment », tel qu'il est compris par M. de Tinan,

(1) Bien que ces mots n'aient guère besoin d'être éclaircis, M. de Tinan aimant les définitions, je précise : l' « humanité », en art, est ce qui *construit* (charpente, squelette) sous la « beauté » qui *interprète* ou mieux *transfigure*.

nous donne la monnaie de poche de la poésie. Je ne le diminue point par cette qualification, au contraire, puisque j'affirme ainsi son rôle de nécessité quotidienne. Mais c'est quelquefois le sou du pauvre ; et il est un peu vain d'exagérer l'aumône hasardeuse de nos promenades aux dépens de la large humanité des œuvres étendues.

Les musiciens sont bien heureux. On ne tient pas compte de leurs « petites choses » ; on ne les juge qu'à grand orchestre. Les poetes, eux, on les provoque aux « petites choses » ; on s'ingénie, les uns au nom de la simplicité, les autres de la sensibilité, à liquéfier leur matière. On leur crie sur tous les tons : « Faites-nous de la monnaie ! » — je parle hélas ! au figuré, — ils en font, et par centimes.

Nous sommes quelques-uns *in petto* — trois ou quatre, cela suffit — à protester contre un abus. Nous ne sommes pas exclusivement pour cette humanité au jour le jour ; nous lui préférons celle du *Prométhée délivré*, ou même de *La Légende des siècles*, ou (si l'on veut de l'intimité stricte) de *Jocelyn*, c'est-à-dire l'humanité des grands constructeurs qui mettent en œuvre, dans l'idée de beauté, tous les enthousiasmes, tous les délires, tous les feux de la terre.

Voilà qui paraîtra toujours obscur aux réalistes, et qui les essouffle ; dès qu'ils rencontrent des expressions vraiment lyriques, ils s'exclament sur ces « bouquets de rhétorique entassés et fanés avec des fils de fer ». — L'expression lyrique ! Quand est-ce qu'on comprendra qu'elle est hors la littérature ! que la langue coutumiere est à peine son support, le bois des cordes qui chantent ? qu'elle transcrit un art dont les signes ne seront jamais connus de tous et qu'il faut *savoir* « déchiffrer » ? —

Après tout, M. de Tinan pourrait me dire : « J'appelle rhétorique la poésie que je n'aime pas. » Et voilà qui nous mettrait d'accord, car une pirouette tire toujours d'affaire et ne prétend pas à la critique.

★

Nouveaux confrères :

1° **Le Spectateur catholique** (Janvier), *Mensuel de science, d'Art et de Jugement religieux*. — Directeur : M. Edmond de Bruijin. — Bruxelles, 40, rue Hydraulique, et Paris, 44, avenue du Maine.

— 2° **Le Journal des Poètes et des écrivains français**, *Organe de l'Académie poétique du midi, paraissant les 10, 20 et 30 de chaque mois*. — Directeur-rédacteur en chef, P. Fabry de Loupiac. — 2, rue Saint-Calixte, Marseille.

— 3°. **Le Réformiste**, *Revue politique économique et administrative, paraissant tous les Vendredis*. — Directeur : Jean S. Barès. — 18, rue du Mail, Paris.

— 4° **La Trêve-Dieu,** *revue littéraire mensuelle, paraissant le 25 de chaque mois.* — Directeur : M. Yves Berthou. — 2, rue Montesquieu, Le Hâvre.

— 5° **Le Cri de Paris**, *Journal bebdomadaire, paraissant le dimanche.* — Rédaction et administration : 1, rue Laffitte, Paris.

ROBERT DE SOUZA.

LES THÉATRES

Au delà des Forces. — La Promesse. — Pour le Roi. — La Douloureuse..

Il y a quelques années, déjà, la première partie d'**Au delà des Forces** avait été jouée à l'Œuvre, et nous connaissions le dénouement de ce drame : dénouement des plus tragiques, des plus émouvants, et où Bjœrnson affirme, en somme, l'impuissance de la foi religieuse, si ardente soit-elle, à provoquer des miracles. Le pasteur Sang est le type du croyant, et les habitants du pauvre village de Norvège où il exerce son ministère croient en sa merveilleuse puissance. N'a-t-il pas guéri des malades ? Et, au moment où une avalanche terrible menaçait le village, il a prié, et l'avalanche s'est détournée. Sang, par la force de sa foi, semble être devenu plus qu'un homme, et ses miracles prouveront à tous l'existence et l'excellence de la divinité, et réveilleront la foi, mourante en les esprits, et morte chez les prêtres, pour qui prêcher Dieu n'est plus qu'un devoir officiel. Bratt, le pasteur qui ne croit plus, mais qui voudrait croire encore, et qui, naïvement honnête, avoue son doute avec douleur, Bratt attend le miracle : sa foi se ranimera, et, de nouveau, il pourra enseigner à ses frères affligés la loi qui console et qui sauve.

Le miracle attendu se produira-t-il ? C'est celui-ci : depuis de longues années, Clara, la femme de Sang, est gravement malade, elle ne peut quitter le lit où elle souffre, et meurt peu à peu. Sang implore du ciel la guérison de la lente et mystérieuse maladie de Clara. Clara ne croit guère à la puissance de son mari ; elle ne l'aide pas de ses propres prières. Elias et Rachel, le fils et la fille du pasteur et de Clara, ont vécu plusieurs années à l'étranger ; ils ont perdu la foi, et ils ne peuvent joindre leurs prières à celles du pasteur. Le pasteur se résigne : il sera seul à implorer Dieu, et sa seule ferveur accomplira le miracle. Et voilà que, pendant un instant, Bratt peut s'imaginer que Sang, par sa foi, a acquis une force plus qu'humaine, que Sang a, vraiment, le don du miracle : car, tandis que priait le pasteur, Clara, d'elle-même, s'est levée ; elle a marché ; elle vient, et, parmi les alleluia de la foule heureuse et fervente, elle s'avance vers le croyant dont la prière l'a sauvée. Elle se jette dans ses bras : mais

c'est pour y mourir, prouvant, par cette mort tragiquement ironique, que les forces humaines ne suffisent pas à accomplir le miracle ; et Bratt qui, pour que sa foi se raffermisse, avait besoin de voir un fait, continuera à douter : il perdra même toute espérance divine, et ce n'est plus de la propagation des dogmes religieux qu'il attendra le bonheur des hommes.

Il se jette dans la lutte sociale. Il va parmi les ouvriers qu'exploitent les capitalistes triomphants ; il les groupe en un syndicat national, et les entraîne à résister par la grève aux exigences injustes des patrons. Bratt a pour auxiliaire Elias Sang. Elias, comme son père, est un croyant. Certes, il a perdu la foi chrétienne ; et il ne se laisserait pas abuser par les autres religions où se concrétise, pour ainsi dire, l'idée de la divinité : mais, de ses idées morales et sociales, il a fait des dogmes, et il s'est créé une sorte de religion laïque. Comme son père, il croira le miracle possible, et, il pensera que sa destinée est d'accomplir le miracle, et il agira en apôtre. Et il périra, martyr de son apostolat.

Pour l'heureux succès d'une cause, d'après Elias, il faut un sanglant sacrifice: ce sacrifice suscitera la révolte rédemptrice, et, par le dévouement d'un homme, des milliers d'êtres seront sauvés. Et, dans le château miné, et prêt à sauter, où les patrons se sont assemblés pour discuter la création d'un syndicat opposé à celui des ouvriers, Elias, sous la livrée d'un domestique, va s'assurer que nul ne pourra échapper, et il meurt, première victime, en somme, de l'explosion.

Mais le sacrifice d'Elias est stérile. Les ouvriers ne se sont pas soulevés, et il semble, au dénouement qu'ils soient destinés à reprendre la tâche coutumière, humiliés par le pardon de leurs exploiteurs. Elias, pas plus que son père n'accomplit le miracle religieux, n'a accompli le miracle social.

Et, si le pasteur Sang, si Elias Sang, hommes généreux et nobles, ont agi vainement, c'est parce qu'ils ont cru en l'action toute puissante de forces extérieures à l'homme, supérieures à l'homme, et non en la force même de l'homme. Ils ont négligé de dire à l'homme : « Connais-toi toi-même, — sois toi-même » ; ils n'ont pas compris qu'il était nécessaire, d'abord, de susciter en l'homme le désir de développer sa personnalité, et que c'est en l'homme même qu'est le salut de l'homme. Elias Sang, comme le pasteur Sang, est un mystique, et, dans les deux parties *d'Au delà des Forces*, nous assistons à la faillite des croyances mystiques.

Il est assez difficile de dégager, des deux drames de Bjœrnson, une conclusion affirmative. Le quatrième acte de la seconde partie, est, vraiment, puéril. Il semble bien que Bjœrnson ait quelque tendance à préconiser, comme moyen

de salut, le développement intégral des facultés humaines : mais cela n'est pas exprimé très nettement, et nous espérons qu'une troisième partie d'*Au delà des Forces* paraîtra un jour, où Bjœrnson précisera ses idées affirmatrices, comme, dans les deux premières, il a précisé ses idées négatrices : à moins que volontairement, il ne s'en tienne à des négations. Et c'est déjà avoir fait une belle œuvre que d'avoir, en deux drames d'une admirable facture et d'une émotion intense, montré la vanité des dogmes religieux et sociaux.

Il n'est personne, même parmi les adversaires les plus prévenus des œuvres étrangères, qui n'ait été puissamment remué par les deux parties d'*Au delà des Forces*. Deux actes surtout y émeuvent : le second de la première partie, et le troisième de la seconde. — L'attente du miracle et l'attente de la mort sont traités par Bjœrnson avec un art admirable, et nous ne connaissons guère de scène plus terrible que celle où les patrons, qu'Elias et ses compagnons ont condamnés, s'affolent de l'explosion prochaine, et courent çà et là, éperdus, à travers le château d'où ils ne peuvent pas fuir. Deux d'entre eux seulement montrent quelque courage et l'un de ceux-ci est Holger, l'industriel qui, plus qu'aucun autre, s'est opposé aux revendications des ouvriers, et de qui Bjœrnson, écrivain impartial, a fait un type d'homme courageux et conscient des responsabilités qu'il encourt.

M. Lugné-Poe a fort convenablement monté le double drame de Bjœrnson. Lui-même a joué le pasteur Sang, et ce rôle est un de ses meilleurs ; M. Luxeuil a été convaincu dans le personnage d'Elias, M. Mévisto énergique dans celui de Holger, et, pour M. Rameau, il faut hautement le louer de l'art et l'intelligence avec lesquels il a rendu le doute tourmenté du pasteur Bratt.

La Promesse, qui a été représentée à l'Odéon, est presque le début au théâtre de MM. J.-H. Rosny. C'est une tentative curieuse de pièce très rapide, où les personnages semblent volontairement s'exprimer le plus brièvement possible. Jamais rien, idée ni situation, n'y est développé. Aussi la pièce est-elle un peu sèche ; mais sa rapidité ne l'empèche pas d'être toujours très claire, et, sans cesse, des sentiments d'une délicatesse extrême y sont légèrement indiqués : et peut-être dans la pièce de MM. Rosny, la délicatesse des sentiments est-elle d'autant plus charmante que l'indication en est plus légère.

Une jeune fille a promis à son père mourant d'épouser son tuteur, un capitaine d'artillerie. Le capitaine a des théories brutales, qui choquent la jeune fille ; peu à peu, elle s'écarte de lui, et elle lui déclare qu'elle ne peut tenir la

promesse faite au mourant. Le capitaine est désolé, mais il n'en laisse pas moins sa pupille libre d'en épouser un autre ; et même il s'éloignera ; loin d'elle, il souffrira moins, et loin de lui, elle sera plus libre. La jeune fille alors sent combien elle est aimée, et, librement cette fois, elle se donne au capitaine ; d'elle-même, elle a tenu l'ancienne promesse.

Certes, MM. Rosny auraient pu donner à leur œuvre de longs développements ; la donnée en est grave, et rappelle un peu celle de *La Dame de la Mer*. Mais le sujet qu'Ibsen a creusé, les auteurs de *La Promesse* n'ont voulu que l'effleurer. Et c'est la grâce même de leurs pièce et la parfaite justesse de ses petites proportions, qui en font la valeur. MM. Rosny donneront, sans doute, des œuvres dramatiques beaucoup plus importantes que *La Promesse* : mais cette jolie comédie ne peut que faire bien augurer de leurs pièces futures.

La Promesse a été jouée avec talent par M. Rameau ; et M. Janvier, dans le rôle de l'ordonnance du capitaine, a été bien spirituel : de ce personnage tout épisodique, et qui ne prononce que quelques répliques, il a su faire un type des plus curieux.

Pour le Roi est une anecdote révolutionnaire que M. Victor Barrucand a mise à la scène non sans habileté. Le conventionnel Choudieu a aimé, autrefois, une jeune fille de naissance noble. Jeanne est restée fervente royaliste ; elle intrigue avec des émigrés, et elle sait que la mort du roi ne sera votée qu'à une très faible majorité. Il suffira peut-être qu'une voix soit déplacée, ou même qu'un député s'abstienne ou s'absente, pour que le Roi soit sauvé. Et Jeanne a écrit à Choudieu. Il vient, elle lui rappelle l'ancien amour, elle va se donner à lui ; mais, à une parole imprudente de Jeanne, Choudieu devine la ruse. Elle a voulu le retenir auprès d'elle seulement pour qu'il n'accomplisse pas son devoir, et il s'échappe, tandis qu'au dehors le peuple crie *La Marseillaise* et *La Carmagnole*.

Peut-être M. Barrucand aurait-il pu pousser la situation plus qu'il ne l'a fait ; peut-être aussi aurait-il pu abréger un peu la première des deux scènes qui composent son drame ; mais en somme *Pour le Roi* est un essai très honorable.

Le Vaudeville a joué **La Douloureuse**, de M. Maurice Donnay. Il y a longtemps que nous n'avions entendu une pièce aussi élégante et aussi émouvante à la fois, aussi dégagée de toutes les vaines formules, et dont les personnages soient aussi vraiment humains, et aussi libres de préjugés.

Hélène et Philippe sont des amants, qui s'aiment d'un

amour profond et ému, et qui se soucient fort peu des règles par lesquelles le monde prétend limiter les droits de l'amour. Mariée à Gaston Ardan, Hélène a aimé Philippe, sincèrement et loyalement; devenue veuve, elle l'épouse ; mais pour Hélène et pour Philippe, le mariage n'est qu'une formalité sans importance; se marier, c'est faire une politesse à certaines gens avec qui ils sont en relation. Hélène et Philippe s'aiment sans que rien, semble-t-il, puisse les séparer; leur amour les a libérés des préjugés, et l'accident est difficile à prévoir qui troublerait leur bonheur.

Hélène a une amie d'enfance, presque une sœur, Gotte des Trembles. Comme Hélène habite à la campagne, une maison voisine de la maison de Gotte, Gotte invite Philippe à passer quelque temps chez elle : il verra ainsi Hélène très librement. Mais Gotte se laisse aller à aimer Philippe. Et Philippe ne peut résister aux instances de Gotte : il faut qu'il cède, et Gotte devient sa maîtresse.

Mais Philippe n'aime, d'un amour vrai, qu'Hélène ; il a cédé à Gotte, mais il ne veut pas d'elle : Hélène a été toujours, est encore, et sera toujours la seule aimée. Par dépit, Gotte livre à Philippe un secret qu'Hélène lui a confié, et qu'elle est seule à savoir : Hélène a eu un amant avant Philippe, et de son amour est né un enfant, que tous croient le fils d'Ardan.

Et la situation est cruelle, de Philippe et d'Hélène. Ils s'adorent; Philippe sait bien que le premier amour d'Hélène ne la fait pas criminelle ; Hélène, quand elle a deviné les relations de Gotte et de Philippe, sait que Philippe, en cédant à l'immédiate tentation, n'a commis aucune faute. Et pourtant, l'antique préjugé les domine tous les deux; il s'accusent; ces deux êtres, qui pensent librement, souffrent de crimes apparents, dont ils seraient coupables l'un envers l'autre, alors qu'il n'existe aucun crime réel. Mais la vieille fatalité, qui veut que chacun paye sa dette de douleur, s'exerce contre les amants; et il semble que le morne préjugé vainque leur joyeux amour, et, tristement, Hélène et Philippe se séparent.

Sans moyens compliqués, M. Donnay a traité cette situation en maître. Il a su montrer que le préjugé, auquel va succomber peut-être l'amour de Philippe et d'Hélène, n'est pas un préjugé moral (du préjugé moral ils sont, semble-t-il, vraiment libérés), mais pour ainsi dire un préjugé sensuel. La scène entre Hélène et Philippe est presque une scène de tragédie, mais de tragédie d'où l'emphase est absente, et d'autant plus poignante et plus vraie; des détails familiers y touchent profondément; et la sortie d'Hélène, si simplement douloureuse, est faite pour troubler les plus insensibles. Au troisième acte de *La Douloureuse*, plus encore qu'au quatrième acte

d'*Amants*, M. Donnay a montré qu'il savait émouvoir. La piece aurait pu finir sur ce troisième acte. Les amants n'arrivant pas à dompter leur misère, définitivement vaincus par le préjugé, auraient été, comme tant d'autres, victimes de l'antique fatalité. M. Donnay n'a pas voulu qu'il en soit ainsi. Hélène et Philippe ont payé la douloureuse. Ils peuvent redevenir heureux, et, au bord de la Méditerranée, vraiment libres de tout préjugé, désormais, ils se retrouvent pour ne plus se quitter.

La Doulvureuse est une des pièces les plus remarquables qui aient été jouées ces temps-ci. Sur les quatre actes, il en est deux, le second et le troisième, qui sont, pourrait-on dire, parfaits ; et M. Donnay, qui sait émouvoir, qui sait égayer, sait charmer, quand il veut, par un lyrisme léger et gracieux. De nos auteurs dramatiques, je ne sais trop qui l'on pourrait lui comparer, et je ne sais qui l'on pourrait lui préférer.

La Douloureuse est admirablement jouée. Mme Réjane est une Hélène mieux que parfaite, et elle est secondée à merveille par Mlle Yahne, par MM. Mayer et Calmettes, et pa. d'autres encore.

A.-Ferdinand Herold.

MUSIQUE

Je doute qu'on oublie jamais *Axël*. Les artistes liront toujours l'œuvre de Villiers de l'Isle-Adam pour jouir de sa beauté. Ceux qui enseigneront l'histoire littéraire du siècle signaleront ce drame, le plus éclatant du théâtre romantique, celui qui le résume, ferme un cycle qui fut grand et découvre une terre nouvelle et vaste que d'étranges fleurs ont embellie. Le « poème symphonique » de M. Alexandre Georges s'oubliera sans peine ; et la réputation de ce compositeur consciencieux n'en sera pas diminuée. Ce qui pouvait être accueilli avec sympathie au théâtre, comme musique de scène, — c'est-à-dire comme un des éléments indispensables du décor — acquiert, au concert, une importance qui n'est plus en rapport avec sa valeur même. En effet, l'*Axël* de M. Alexandre Georges devrait évoquer, au concert, dans toute sa splendeur, le drame ardent qu'il soulignait au théâtre. Au lieu de cela, il n'en rappelle qu'un aspect, — le moins pathétique. Pour s'en convaincre, il y a l'audition et la « notice du compositeur » reproduite dans le programme du douzième concert. Mais M. Alexandre Georges s'est honnêtement trompé. Et, de nos jours, la sincérité est rare...

La scène du Venusberg de *Tannhæuser*, l'air d'entrée d'Éli sabeth, le duo de Beatrix et Benedict de Berlioz, la sympho nie en *ut* mineur de M. C. Saint-Saëns, etc., etc., ont permis

à Mlles Eléonore Blanc et J. Passama, et à l'orchestre Lamoureux, de se faire applaudir sans s'être efforcés. Si les nouveautés ont été mesurées avec parcimonie, c'est parce qu'au Cirque d'Été on répétait l'acte unique de *Briséis*. Enfin, il y a eu un festival Chabrier, après maintes séances consacrées à Wagner, à Berlioz ou aux deux maîtres, réunis en témoignage d'admiration égale sur la même affiche. Ce n'est pas sans pompe que M. Lamoureux a donné la première audition de *Briséis*. Il faut en parler avec respect. Il est touchant et singulier qu'aujourd'hui des hommes prennent encore soin de la gloire des morts, avec une telle évidence que l'ont montré en cette occasion M. Ch. Lamoureux à l'égard de Chabrier et M. Catulle Mendès envers Ephraïm Mikhaël. On se trompe parfois, au nom de l'amitié. Le directeur des Concerts du Cirque l'a éprouvé. Il a pensé qu'on ne saurait associer le nom du compositeur à une fête musicale sans inscrire à son programme l'*Espana*. La brillante rapsodie a effacé de la mémoire de plus d'un le souvenir de *Briséis* que précédait encore l'ouverture mouvementée de *Gwendoline*. Ce voisinage a éteint les couleurs délicates de l'œuvre nouvelle. — Le poème est fondé sur l'opposition de la foi chrétienne et du paganisme, comme l'admirable écroulement de l'Olympe de la *Tentation de Saint-Antoine* et comme *Tannhæuser* ; mais il s'écarte de ces « poèmes » par une froideur excessive et qui rappelle les scènes d'exposition dans les tragédies du XVIIIe siècle. A cette température, rien qui ne gèle ! Cela explique que Mlle E. Blanc ait chanté sans chaleur la partie de Briséis. Mais qui dira pourquoi M. Engel a éternué les notes élevées de son rôle, et pourquoi M. Nicolaou, un Hellène authentique, a conservé en incarnant Stratoklès, l'accent confus d'un brave guide du Mont-Dore ? Madame Chrétien-Vaguet (Thanastô) a fait preuve d'excellentes qualités ; sa voix est claire, bien timbrée, et elle déclame avec un sentiment juste de la phrase. M. Ghasne (le Catéchiste) est un interprète agréable. Il montre de la simplicité, ce qui distinguera toujours un chanteur.

Il est délicat de porter un jugement sur *Briséis*, dont un acte seulement a été composé. On voit le tableau dans l'esquisse, pour peu que l'œil soit exercé. Mais il y a des traits généraux, et les dimensions de la toile blanche sont aussi des points de repère. Ici, rien de semblable. Un acte et c'est tout, quand l'œuvre en comportait trois. Il vaut mieux croire au sublime. Par conséquent, au-dessus des amours contrariées de Briséis et de Hylas, on doit admettre que l'aurore chrétienne inondant de ses feux l'Olympe, l'adoration panthéiste mise en présence de la prière humble et de la consultation intérieure, auraient surtout guidé l'inspiration du musicien. Cela est indiqué, dans le premier acte de *Briséis*, d'une manière beau-

coup plus personnelle que le duo d'amour de la scène deuxième. Celle-ci est d'une richesse mélodique incontestable, mais les motifs manquent d'originalité. La partition est languissante et terne jusqu'à l'invocation de la vieille Thanastô :

Jésus! Jésus ! Je suis en proie à l'épouvante
De la tombe... Jésus, épargne ta servante !

qui, hachée par les interrogations timides des vieux serviteurs, s'épanouit dans une *phrase* pour quoi tout ce qui précède semble avoir été composé :

Pour qu'au jour des moissons superbes...

c'est le point culminant de la partition. L'orchestre entier s'y déchaîne. Le récitatif du catéchiste, qui n'a pas d'accompagnement, selon la formule ancienne, nous ramène dans la plaine. L'hymne de Stratoklès :

Sur le bel Olympe neigeux
Trônent les immortels dans l'orgueil de leur gloire

nous laisse dans la région monotone que nous avions un moment quittée. Le retour de la *phrase* de Thanastô à la fin de l'acte en est d'autant plus heureux, et elle paraît jaillir jusque vers les hauteurs lointaines du beau. *Briseis* aurait été, peut-être, le chef-d'œuvre de Chabrier. Rien n'est changé par cette audition : il reste l'auteur imprévu d'*Espana*, le compositeur bouffon du *Roi malgré lui* et le caricaturiste prodigieux et sûr de la *Ballade des gros Dindons* et de maintes pièces divertissantes qui ont découvert, en musique, un nouvel aspect du Rire.

§

M. Mottl est parti et M. Colonne est revenu. Les musiciens du Châtelet n'ont pas varié leur répertoire. Pourtant il y a eu de petites nouveautés. L'excellent directeur de l'Association Artistique a joué deux « devoirs » de musiciens qui en composent encore. Ils ont quitté la classe, c'est pourquoi ils proposent ces travaux à l'attention du public. L'un de ces compositeurs est M. Théodore Dubois qui a orchestré *Quatre pièces en forme de canon*, de Schumann. Que penser d'une telle besogne ? Si Schumann l'avait jugé bon, il aurait orchestré lui-même ces « quatre pieces ». Comme il les a écrites pour le piano et qu'elles y sonnent gracieuses, vives, spirituelles, il fallait n'y pas toucher. Le directeur du *Conservatoire* National doit s'abstenir de donner d'aussi déplorables exemples : il détériore. M. Th. Dubois s'est acquitté de cette tâche avec discrétion, heureusement. Il a orchestré de manière à se faire pardonner en laissant entendre le thème de Schumann aussi nettement que possible. Mais, ici, le délit est dans l'intention même.

L'autre musicien est M. Arthur Coquard. Il montre également en public des cahiers d'élève, — et il a tort. M. Coquard avait une petite réputation. Elle n'a pas grandi. Elle ne saurait diminuer, quoiqu'il fasse. Edouard Lalo le préférait entre tous ses élèves: voilà l'origine de cette réputation consacrée et arrêtée par la représentation de la *Jacquerie*. M. Coquard a consulté les *Chants populaires de la Grèce*, recueillis par M. Bourgault-Ducoudray. Il y a « cueilli » deux thèmes « originaires d'Asie-Mineure ». Fort bien. Mais pourquoi leur avoir adjoint, pour ouvrir et fermer cet *Episode* ORIENTAL joué l'autre dimanche, une *Petite marche syrienne* et un *Finale* inspirés par des airs qui se chantent dans l'île de Noirmoutier ? Qu'est-ce que l'Orient somptueux peut avoir de commun avec les aigres chansons vendéennes? En admettant les rapports les plus étroits, comment imaginer qu'une ritournelle du Bocage chouan devienne une « petite marche syrienne » ? C'est une bien mince affaire, croyez-m'en; M. Coquard déforme le thème par l'accentuation forcée de chaque retour de la mesure, soit par un trait prolongé des violons ou par une note unique jetée par les trombones, et il parsème sa partition de battements de triangle. La recette est simple.

Mme Auguez de Montalant a sauvé, ce jour-là, un musicien « fort empêché », comme on disait joliment naguère. Elle a si bien chanté la fade *Chanson d'Exil* que le public l'a redemandée. Il faut ajouter, pour consoler M. Coquard de sa mésaventure, qu'il n'y a pas eu de *bis*, pas un seul, pour l'air d'*Iphigénie* de Glück:

L'ai-je bien entendu? etc...

que la charmante artiste a rendu avec un soin égal et un sens réel du lyrisme du vieux maître.

Wagner est rentré, triomphant, au Châtelet avec des fragments de *Parsifal* (Prélude et scène religieuse) et le 3e acte du *Crépuscule des Dieux*.

M. Colonne est trop bien disposé envers Schumann (malgré l'*incident* Th. Dubois!) pour ne pas terminer la saison par un Cycle-Schumann qui comprendrait entre autres : le *Faust*, *Geneviève de Brabant* et les Symphonies. Avoir choisi *Manfred*, c'est presque une erreur. J'avais remarqué au sujet de *Struensee* le ridicule qu'il y a d'inviter des messieurs en habit noir et des dames en toilette éclatante à venir, devant les violons, exprimer des sentiments sublimes et les plus héroïques, en conservant l'attitude contrainte obligée par leur accoutrement. Ah, Mounet-Sully qu'il a paru grotesque, Silvain que lourdaud et Mlle du Minil que peu fée ni Astarté! Toute l'âme de Byron pour les animer n'y aurait point suffi! Il est vrai qu'un adaptateur était là qui veillait. Du Manfred frère de

Faust, de Werther, de René, d'Adolphe, d'Obermann, du Manfred qui est Byron lui-même, — M. Emile Moreau (qui est je ne sais quel chirurgien) a fait un lamentable cul-de-jatte! Je crois qu'on n'a jamais tronqué de texte avec autant de rigueur, sous le nom d'*adaptation*. C'est un outrage de traduire ou d'*adapter* ces mots simples et profonds :

It is not difficult to die

par cet alexandrin gonflé, vide, prétentieux :

Laisse-moi savourer le bonheur de mourir.

L'homme qui a écrit cela n'a jamais rien compris à Byron, c'est évident.

La partition de Schumann est une de ses moins heureuses, si on juge d'ensemble. Elle est morcelée. C'est une mosaïque plutôt qu'un tout. A moins que l'intrusion de comédiens, au Concert, ait produit cette impression déplorable. Mais dans le quatuor de basses de la première partie, l'apparition de la Fée des Alpes (qui aura au Châtelet la fortune du Ballet des Sylphes de la *Damnation*), le chœur des Génies d'Arimane (dont l'orchestration n'est pas sans analogie avec celle de la consultation des sorciers juifs, dans l'*Enfance du Christ* de Berlioz) et dans le Requiem final, se retrouvent les dons précieux et le génie intérieur de Schumann.

L'orchestre Colonne mérite les plus complets éloges. On n'en peut dire autant des chanteurs ni de Mlles Planès et Mathieu d'Ancy.

§

J'aurais voulu parler des Concerts de la *Société Nationale* et des *Petites Auditions* dirigées par M. Herwegh, mais les employés de la salle Pleyel, maîtres souverains des places, ont tant de parents ou d'amis à installer, qu'il ne reste généralement, pour qui doit surtout entendre, que des coins impossibles. C'est regrettable.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

ART

Collection Goncourt. — Collection Vever. — Luxembourg. — Expositions Hermann Paul et Sisley. — Memento.

Tout art graphique met en valeur par l'expression formelle une idée abstraite, plus ou moins visible. Les combinaisons de lignes ou de couleurs assemblées pour l'œil seulement vaudraient à peine plus que les rencontres fortuitement harmonieuses de tons étalés sur une palette, et ne sauraient que rarement arrêter notre attention, — encore est-ce en vertu de la pensée même que ces rencontres fortuites nous suggèrent ! De deux façons le but esthétique peut être atteint : par l'étude,

en soi, isolément, d'une figure déterminée ou d'un groupement, sans tenir compte, sinon dans une intention purement décorative, et harmonique, de l'ambiance, et c'est l'art antique, l'art de la Renaissance presque entier, c'est encore l'art des académiques, l'art, par exemple, de M. Gustave Moreau ; — ou par l'étude, en son milieu spécial, en une communication constante et mouvementée avec ce milieu, de figures, de sites, qui influent sur l'ambiance comme l'ambiance influe sur eux, selon les diversités du temps, du lieu, selon les caprices des perspectives différentes, etc...; l'une est l'étude, dirai-je, des attitudes, des pauses, de la plénitude plastique des corps et des objets ; l'autre est l'étude des variations de ces mêmes corps ou objets selon leurs mouvements propres ou les mouvements des corps, des objets, de l'atmosphère, des éclairages qui les enveloppent, les sollicitent, les cernent, les diminuent ou les étendent. La notion de cette dernière forme de l'art est relativement récente, car les Vénitiens non plus que Rubens ne doivent avec leur manière outrée, toujours posée et immobile, faire illusion ; les petits maîtres hollandais en conçurent la première idée peut-être, Ter Borch et surtout le merveilleux Pieter de Hoogh ; Claude Lorrain innova ce goût en France, les délicats artistes du XVIIIe siècle, ensuite les anglais de la grande période, Turner, Lawrence, Gainsborough, etc.., enfin les peintres les plus récents, à la suite des admirables efforts de Manet.

Les expositions de ce mois nous permettent de retrouver ce souci du corps en mouvement, modifié par l'air et l'éclairage, et ce souci du paysage auquel l'heure, l'ensoleillement, ou l'enténèbrement crépusculaire, etc.., attribuent leur vrai sens, chez, précisément, les peintres, pastellistes, graveurs du XVIIIe siècle, et chez les impressionnistes ou indépendants d'aujourd'hui.

Les premiers, que nous révèle, à l'Hôtel Drouot, la vente de la collection des Goncourt, aiment le déploiement théâtral des luxes princiers, des fêtes d'alors et des réjouissances de bonne compagnie. Moreau le Jeune excelle (on le peut voir au Louvre aussi) à animer les bals de cour, à mouvoir les foules à des entrées royales aux portes des villes, à souffler le vent aux flammes des étendards, aux plis des vêtements, à faire chatoyer les armes et voleter les boucles de cheveux (parmi la pompe d'une revue en la plaine des Sablons), mais encore il sait traduire finement les traits d'une vieille femme ou le silencieux sommeil d'une petite fille dans son lit. D'autres élisent des sites que visite le vent, que secoue le choc des tempêtes et où les arbres tressaillent, où les eaux se gonflent : ce sont les paysagistes purs, Moreau l'Aîné qu'on oublie volontiers (et que l'on pourrait mieux apprécier au

Louvre même), Fragonard parfois ; pour d'autres le paysage est un cadre à faire valoir le sentiment dont s'accable la pensée de tels contemporains, on le voit dans les Cochin, Saint-Aubin, etc...

Mais l'étude constante, obstinée, passionnée de tous ces artistes, se trahit au croquis hâtif, au dessin, à la gravure plus poussée, et le sujet auquel ils reviennent avec même avidité, c'est toujours l'inattendu des gestes par quoi se décèle l'âme éprise des hommes, c'est surtout la grâce coquette, fleurie, parfumée de la femme parée ou dénudée, la chair merveilleuse, ferme et souple des jeunes amoureuses, le fondant spécial de sa fraîcheur alliciante, tout l'arome charnel des aventures tendres, la flamboyante, délicieuse et essentielle volupté.

Là plus rien ne les arrête, la convention académique est morte, les froides hésitations disparues ; ils pénètrent, dans la vie quotidienne et banale, le poème aigu et mignard de la beauté féminine, sans réticences, et ils adorent la saine et ardente luxure sexuelle, tant ils savent de par leur absolu bon sens que séparer la jouissance ou le désir de son but véritable : l'amour, de la possession, n'est que convention sénile et stérile.

Ils adressent à la femme un culte minutieux et enthousiaste, détaillant chacun de ses charmes dans la joie et dans l'extase ; nul mieux qu'eux n'a dit comment le regard, le sourire de lèvres fraîches et sinueuses ensorcellent, comment un sein nu offre sa fleur de délices au baiser palpitant qui la convoite, et toutes les caresses des yeux, des bouches et des doigts, et les étoffes, satins, gazes, tissus de toute sorte qui voilent, enserrent, dérobent ou accusent de leurs plis enivrants les corps désirés nus et se livrant.

Tout l'art de l'époque, avec eux, encense la créature de félicités et d'harmonie, chez Crébillon le fils aussi bien que chez le président de Montesquieu ; on ne rêve, en ce temps bienheureux, que de l'amour, et l'amour emplit la vie tout entière de tous les hommes. Les pastels de Baudoin traduisent le plus sensuellement du monde cette universelle préoccupation, et l'on pourrait citer de La Tour, de Lancret, de Pater, de Gravelot, aussi bien que de Watteau, des chefs-d'œuvre aussi voluptueux que le dessin d'Augustin de Saint-Aubin, où une femme délicate et enthousiaste, en ramenant à peine sur l'un de ses seins que gonfle sa blancheur précieuse, sa camisole entr'ouverte, murmure, les doigts aux lèvres en un baiser suprême offert : « Au moins, soyez discret ! » — ou que les études rigoureuses de nu par François Boucher. Tout cela d'une facture nette, d'un travail varié et abondant, toujours précis et expressif.

— M. Degas, avec un égal amour, voit, tout autrement, la

femme moderne. A la vente Vever (30 janvier, galerie G. Petit) nous rencontrons de lui deux études de danseuses, et un pastel émerveillant! Une femme assise, tandis que le fond flamboie d'une tenture orange, ou peut-être plus rose un peu, offre la nudité de son dos solide, les jambes par un volontaire et sec raccourci devant elle ployées, et elle élève, flamme rêche, à plein poignet sa chevelure que de l'autre elle peigne, retombante drue et courte vers l'épaule atone, dure, osseuse.

Partout où de lui s'expose une œuvre, M. Degas triomphe, du fait d'une maîtrise imprévue et sûre, de son imagination par ingéniosités surprenante, qui nous révèle ce que sans lui nous n'eussions pu connaître de la femme de nos jours, sa mûre et superbe déchéance charnelle, qu'on adore, aveulie du poids des générations, toujours robuste et désirable.

Au Luxembourg, récemment rouvert, avec le legs Caillebotte et diverses acquisitions, M. Degas encore nous surprend et nous vainc. Dans ses pastels la femme apparaît danseuse gauche, ou tantôt, occupée de sa toilette, elle s'abîme aux luxuriances en flammes des tapis et des tentures, dénudée de tout sauf du stigmate d'avoir vécu, avec des gestes de bêtes que rien n'effarouche, oubliant même de s'admirer tant la saisit le machinal des habituelles besognes, ou encore la voici sortir pesante et hargneuse du bain ou crisper à sa chevelure vieillie de douloureux orgueil une main sèche, la peau du torse tendue et les bras durcis d'être levés. Mais cette peau est si pleine, vivante, parfumée d'elle-même, que l'on y sent la connaissance profonde et fervente du corps féminin, c'est-à-dire qu'on y flaire le désir, la jouissance sensuelle, le besoin de la caresse.

— A la collection Vever, comme au Luxembourg, les paysagistes impressionnistes nous montrent quelques-unes de leurs meilleures toiles. Je ne puis que citer Pissarro, Sisley et ce grand peintre de plein air fougueux et affolé des lumières éclaboussantes et fécondes, Claude Monet, dont on pourra toujours désormais admirer à loisir le *Givre*, l'*Église de Vétheuil*, la *Gare Saint-Lazare*, etc... (legs Caillebotte). De Renoir, le *Moulin de la Galette* si animé, si touffu, si vivant, et le prodigieux *Torse de la femme nue au soleil*; en haut, si on lève bien haut les yeux, on devine presque deux stupéfiants Cézanne.

Quelqu'un qui sait aussi dire et chanter, c'est tout un, la femme, c'est Ed. Manet, de qui, à côté de l'*Olympia*, sont placés à présent au Luxembourg deux tableaux charmants : le *Balcon* et *Angélina*. Sans doute eussions-nous préféré la jeune femme passant, ombrelle ouverte, le long d'une haie au soleil, ou les *Canotiers* ou quelque autre œuvre de la manière claire du maître, mais on ne saurait tout avoir à la fois.

Le musée s'est enrichi d'un magistral Carrière, la *Famille*, intime et reposant, dont les figures vigoureuses et charmantes plongent comme de coutume dans une atmosphère qui atténue les heurts des contours et où s'unissent si intensément les personnages à ne laisser transparaître d'eux-mêmes que l'essentielle énergie passionnelle, adoucie : qui a su mettre dans l'éclat un peu terni de l'œil plus de lumière et plus de rêve, et communiquer à des gestes une signification aussi puissante ? —

Pour la sculpture, les *Panthères* ardentes et souples de M. Gardet, beau groupe qui ne perd pas trop au souvenir même de Barye ; les bronzes déconcertants et d'une si chaude et obstinée révolte, que M. Constantin Meunier intitule : *La Glèbe* et *L'Industrie*.

— De M. Hermann Paul les dessins, lithographies et pastels qui sont montrés chez Bernheim Jeune le dénoncent plus sarcastique que généreux, faits en l'exagération systématique de tares individuelles, de *tics*, de difformités. Le malin plaisir d'accuser les faiblesses physiques en les outrant jusqu'à en faire rire ceux que la laideur humaine amuse ! Songeons à Daumier, le seul *caricaturiste* tolérable, si grand *parce que jamais il ne fit de caricature* ; c'est-à-dire que devant celui-là, ce pur et éloquent *tragique*, nul jamais des êtres qui ont pensé ne saurait rire. Si de Forain encore les intentions, qui banalisent l'observation, précisément, plus âpre et mordante de Degas, amusent par une méchanceté pénétrante, ici la trivialité opaque s'étale et ne nous intéresse, en dépit des efforts que l'on sent consciencieux, de l'artiste, pas beaucoup plus que, par exemple, la vanité de M. Vallotton, si prisé ! est-ce pour avoir su tirer de la figure par lui imaginée de l'absolu délicat, Edgar Poe, une ressemblance de commis-voyageur en conférences, vulgaire, basse, presque bestiale ?

— Galerie G. Petit, exposition de M. Sisley. — Sans doute, M. Sisley, sans l'influence de Claude Monet, ne fût pas devenu le peintre qu'à présent il est. Mais une exposition si nombreuse et intéressante de son œuvre fait comprendre son originalité, sa conscience et aussi le caractère spécial de son talent multiple. Dans ses premières toiles déjà il recherche le jeu de la lumière et essaie d'exprimer les valeurs diverses de l'ombre parmi une atmosphère qui bouge ; il éloigne, éteint ses figures et ses plans dans une sorte de lointain brouillé pour les fondre dans l'ensemble avec plus d'harmonie, puis, plus maître de lui, il s'éclaircit peu à peu, et sans les grandes explosions lumineuses de Monet, avec moins d'emportement, il crée sous des ciels plus paisibles une région éclairée parmi le soleil, au bord des eaux, où se noient, reflets opaques, la tour et les arbres de Moret jusqu'en ces

crépuscules attiédis et tendres ; ailleurs l'église se pare de joyaux rayonnants au passage palpitant de la lumière, une brume de soleil tranquillise un tournant de la riviere, qui semble, vers les lointains espaces déjà sombres, toute rose et pâle, défaillir.

Memento. — Expositions des œuvres de M. Clary, chez Le Barc de Boutteville ; de M. Dezaunay (galerie Moline) qui cherche à se saisir avec un réel sinon très personnel talent en plusieurs de ses toiles : portrait du poète Roinard, marins, vues de mer, et surtout en des croquis d'enfants ; — des femmes peintres et sculpteurs, — des cercles, — des pastels de Guillaumin, chez Vollard, etc..., etc... — On signale la curieuse invention de M. Pierre Roche, consistant à produire un courant de froid si intense dans ses statues qu'elles apparaissent statues de neige, decorations nouvelles et ingénieuses pour les salles de bal, par exemple.

André Fontainas.

ECHOS

Une lettre de M. Paul Fort. — Une lettre de M. Adolphe Retté. — Une lettre de M. Louis de Saint-Jacques. — Le Monument de Paul Verlaine. Première liste de souscription. — Notre rubrique « Littérature ». — Notre prochain roman. — Vient de paraître au *Mercure de France*. — Vient de paraître à *L'Ymagier*. — Un Album de M. Albert Trachsel. — Erratum.

Une lettre de M. Paul Fort.

Mon cher Vallette,

M. Jean Viollis, dans l'intéressant article qu'il publiait au *Mercure de France* le mois dernier, proposait aux jeunes écrivains « d'élargir le terme de Naturisme de manière à permettre à un plus grand nombre d'individus d'en accepter l'étiquette ».

Pour ma part, je me défierai toujours de ce qu'un groupement, sous un vocable quelconque, peut présenter, suivant l'excellente expression de M. Viollis, « de trop précis et de trop limitatif ».

D'ailleurs, on ne peut élargir le sens d'un terme qui reste si bien défini après les articles et les beaux livres de MM. de Bouhélier et Maurice Le Blond.

Je suis heureux de me rencontrer avec mes amis et camarades d'art : M.M. Pierre Louys, André Gide, Francis Jammes, Paul Valéry, Henry Bataille, Charles-Henry Hirsch, Tristan Klingsor, Jean de Tinan, André Lebey, Yvanhoé Rambosson, Charles Guérin, Edmond Pilon, Léon-Paul Fargue, Alfred Jarry, Edouard Ducoté, Henri Van de Putte, André Ruijters, Georges Rency, Arthur Toisoul, Henri Ghéon, Edmond Jaloux, Henri Degron, Albert Brandenburg, Paul Léautaud, Charles

Bernard, Edmond Fazy, Christian Beck, H-D. Davray, Georges Pioch,

pour refuser toute étiquette.

PAUL FORT.

§

Une lettre de M. Adolphe Retté.

Guermantes, le 1er Février 1897.

Mon cher Vallette,

Pour M. André Gide que j'estime et pour Verhaeren que j'admire, je tiens à répondre quelques mots à la protestation insérée dans votre dernier numéro ; je le ferai brievement, ayant suffisamment développé ma pensée dans mon livre : *Aspects* et dans plusieurs articles antérieurs ou postérieurs de *La Plume*. De plus, je ne me soucie pas de rouvrir un débat que je considère comme définitivement clos. Je n'ai pas à prendre la défense de M. de Saint-Jacques : il se défendra bien lui-même. Mais en ce qui me concerne, je ne puis accepter l'attitude que voudrait me prêter M. Gide. M. Gide dit en effet : « Je ne reproche pas à M. Retté son incompréhension, mais ses insultes à quelqu'un qui mérite *au moins* l'estime de ceux qui ne savent pas l'admirer. Ici toute littérature est absolument mise de côté ; ces Messieurs ne s'en occupent pas ; ils avouent d'ailleurs franchement qu'ils ont surtout le désir de se battre — où plutôt de battre, « d'assommer ».

Il y a là un travestissement de mes dires que je ne puis admettre. *Je n'ai jamais dit ni fait entendre* que j'avais *surtout* pour objectif d'assommer M. Mallarmé sans explications, comme la lettre de M. Gide tendrait à le faire croire. Dans mes articles, j'ai cité intégralement divers poèmes et de longs passages en prose de M. Mallarmé ; je les ai analysés en détail ; j'en ai tiré des conclusions. Ces conclusions sont sévères : je m'en suis autorisé pour combattre une influence néfaste et j'ai qualifié durement les tendances déterminées en art par M. Mallarmé. Je considère cet écrivain comme un déplorable conseiller et comme un exemple à ne pas suivre. Il est pour moi — et pour d'autres — selon la juste expression de Maurice Le Blond : « Une curiosité esthétique », rien de plus. — Voilà ce que j'ai dit et, ce faisant, j'estime ne pas avoir outrepassé les devoirs de la critique Je ne reconnais donc à personne le droit de dénaturer mes arguments en m'attribuant je ne sais quel amour de la bastonnade pour la bastonnade qui n'est pas dans mes habitudes. Si M. Gide ne

comprend pas la conviction profonde, le culte de la beauté qui dictèrent mes articles, je le regrette pour lui. Et je proteste, à mon tour, de toute ma sincérité, contre le rôle « d'assommeur » qu'il prétend me faire jouer.

Quant à la personne de M. Mallarmé, je ne crois pas qu'on puisse, de bonne foi, m'accuser de l'avoir insultée. Dans un chapitre d'*Aspects* intitulé *Esthétiques divergentes*, j'ai écrit ceci : « Je n'éprouve, est-il besoin de le dire, aucun sentiment d'animosité personnelle contre M. Mallarmé ; je n'ai eu qu'à me louer de mes rapports déjà anciens avec lui ; je le considère comme le plus galant homme du monde, mais l'écrivain en lui me paraît désastreux et j'ai cru de mon devoir de le démontrer. » Est-ce là le langage d'un *assommeur* ? Il me semble que cette phrase suffit pour prouver que je suis toujours resté sur le terrain de la littérature.

Beaucoup de personnes — peut-être aussi autorisées que les co-signataires de la lettre de M. Gide — m'ont approuvé. Il me serait facile de faire appel à leur témoignage, mais cette manifestation n'ajouterait rien à la valeur de mes arguments. Que tout lecteur impartial prenne la peine de relire ceux-ci, il verra qu'ils expriment *honnêtement* une théorie d'art opposée à celle que préconise M. Mallarmé — et pas autre chose. J'attends toujours qu'on les réfute d'une façon formelle. Cela serait plus probant en faveur de M. Mallarmé, que tant de protestations sentimentales — et injustifiées.

Croyez-moi, mon cher Vallette, votre bien dévoué.

ADOLPHE RETTÉ.

§

Une lettre de M. Louis de Saint-Jacques.

Cher Monsieur,

La protestation mallarmophile de MM. André Gide et consorts me surprend agréablement au moment même où dans *La Plume* j'expertise selon mes forces *Paludes* et *Le Voyage d'Urien*. Sans m'attarder à voir dans cette curieuse coïncidence un phénomène discutable de télépathie compliquée, je crois inutile de répondre et de protester à mon tour par une lettre forcément brève contre *certaines inexactitudes* que M. Gide aurait *dû* éviter. Je suppose que sa pudeur, outragée par mes *indécences*, lui fit perdre le calme nécessaire toujours à celui qui tout à la fois se pose en juge et en exécuteur. Il aurait dû, avant d'écrire, attendre de n'être plus indigné. Je vous serai reconnaissant, cher Monsieur, de vouloir bien le prévenir que dans ma *Ve Expertise*, à paraître sans doute vers le 15 mars dans *La Plume*, j'aurai l'honneur et le plaisir, en *divaguant* sur

M. Mallarmé, de lui fournir quelques raisons explicatives de mes « sommaires brutalités ».

Croyez-moi votre,

LOUIS DE SAINT-JACQUES.

8 février 1897.

§

Le Monument de Paul Verlaine. — La souscription publique pour l'érection à Paris d'un monument à Paul Verlaine est ouverte ; voici les adhésions parvenues au Comité (à la date du 15 février) :

MM. Catulle Mendès : 50 fr.; Georges Courteline : 25 fr.; Remy Salvator : 50 fr.; Pierre Louys : 20 fr.; Léon Deschamps : 20 fr.; Comité Henri Murger : 7 fr.; Charles Le Goffic : 10 fr.; Alfred Vallette : 20 fr.; Anonyme : 1 fr.; Michel Abadie : 2 fr.; J. Valadon : 5 fr.; Emile Blémont : 20 fr.; Frédéric Mistral : 10 fr.; Frédéric Raisin : 20 fr.; Raymond Poincaré : 20 fr.; Vincent d'Indy : 10 fr.; Dr Louis Jullien : 100 fr.; Paul Meurice : 20 fr.; Méry Laurent : 20 fr.; Clément Rochel : 10 fr.; O. Raquin : 5 fr.; Maurice Bouchor : 25 fr.; Alphonse Bévylle, directeur de *L'Almanach d'Alsace et de Lorraine* : 5 fr.; Jean Lorrain : 30 fr.; Maurice du Plessys : 10 fr.; Paterne Berrichon : 5 fr.; Gyp : 20 fr.; Dr Weiss : 15 fr.; Franz Jourdain : 10 fr.; Lucien Muhlfeld : 10 fr.; Léon Dierx : 10 fr.; Edouard Ducoté : 20 fr.; Jean Carrère : 5 fr.; Hermann Carrère : 5 fr.; Mlle Eva Million : 5 fr.; Association Générale des Etudiants de Paris : 20 fr.; un Américain anonyme : 100 fr.; Léon Duvauchel : 5 fr.; Cte et Ctesse d'Abbes d'Assignan : 40 fr.; Reynaldo Hahn : 50 fr.; Charles Doudelet : 5 fr.; Jean Dolent : 5 fr.; P. N. Roinard : 5 fr.; Sigismond Bouska : 10 fr.; S. M. : 10 fr.; Rodin : 20 fr.; Ernest Raynaud : 20 fr.; Georges Rodenbach : 20 fr.; Albert Delvallé : 5 fr.; Ernest Delahaye : 20 fr.; Octave Mirbeau : 20 fr.; Jules Moulin : 10 fr.; Léon Riotor : 5 fr.; Georges Hugo : 50 fr.; André Lebey : 10 fr.; Michel Mourlevat : 1 fr.; Gustave Larroumet : 5 fr.; Achille Segard : 5 fr.; Jean Schlesinger : 50 fr.; Comte de Schoenborn : 20 fr.; Ch. Hotz : 5 fr.; Gabriel Fabre : 5 fr.; André Gide : 15 fr.; Michel Audibert : 5 fr.; René Philipon : 20 fr.; Lucien Besnard, directeur de la *Revue d'Art dramatique* : 10 fr.; Jean Bourguignon : 5 fr.; Pierre Quillard : 10 fr.; Odilon Redon : 5 fr.; Georges Eekhoud : 2.50 ; Sander Pierron : 2.50 ; Patey : 3 fr.; *Mercure de France* : 25 fr.; Maurice Barrès : 20 fr.; *Le Fin de Siècle* : 50 fr.; Pierre Vidal : 2 fr.; Laurent X. : 1 fr.; Anonyme 0,50 : M. G. : 0.50 ; V. Jameson : 0.50 ; Joseph Déjean : 1 fr.; Eugène Déjan : 1 fr.; Anonyme ; 0. 50 ; Commenge : 0.50 ; J. S. Mercier : 2 fr.; Jean Brial : 1 fr.; Cerbère : 1.50 ; Félix de Guardia ! 2 fr.; Saint-Martory : 1.50 ; Delmas : 2 fr.; Anonyme : 0.25 ;

Anonyme: 0.25; Alcouffe : 1 fr.; Anonyme : 0.50; Maniel : 0.25; Baron : 0.25; J. Fons : 0.25; Anonyme : 0.50; Arqué, maison B. Morel : 0.50; Anonyme : 0.25; Boyer : 0.50; Louis Puech : 0.50; Léon Deherpe : 2 fr.; Lucien Bertrand : 2 fr.; Axens : 1 fr.; Badie : 1 fr.; Toubert : 0.50; Peyronnet : 1 fr.; Plazy : 2 fr.; André Parnaud : 0.25 : Dhers : 1.50; Jacques Brieu : 3.50; A. Guffroy : 1 fr.; Cochepin : 1 fr.; Léon Sorret et Pierrot : 2 fr.; Vuillier : 1 fr.; Anonyme : 1 fr.; Jacquemin : 5 fr.; Enault : 1 fr.; Paul Manuel : 1 fr.; Feinlein : 1 fr.; Gabriel Berthou : 2 fr.; Adrien Hottenier : 2 fr.; Camille Girault : 2 fr.; Adolphe Gensse : 2 fr.; Parfait : 1 fr.; Frank Vincent : 1 fr.; P. Demouth : 2 fr.; Ch. Bérard : 4 fr.; Louis Hébert : 2 fr.; P. Edouard de Bray : 5 fr.; Antoine Dupré : 1 fr.; George Suzanne : 5 fr.; Brière : 1 fr.; Oudot : 1 fr.; Azemat : 1 fr.; L'Huillier : 1 fr.; Paul de Fontenay : 1 fr.; Raymond Maygrier : 5 fr.; Fernand Fau : 2 fr.; Victor Remouchamps : 5 fr.; Charles Houin : 5 fr.

Total de la première liste, arrêtée au 15 février : *mille quatre cent vingt-six francs vingt-cinq centimes.*

Nous publierons dans notre prochain numéro la liste des souscriptions adressées avant le 15 mars soit au siège du Comité, 17, rue Guénégaud, soit au *Mercure de France.*

§

Notre rubrique « Littérature ». Notre collaborateur Pierre Quillard, envoyé en Grèce par *L'Illustration*, n'a pu donner l'étude annoncée sur les *Divagations* de Stéphane Mallarmé. Pendant son absence, la rubrique LITTÉRATURE sera confiée à M. Marcel Collière.

§

Notre prochain roman. — Nous commencerons dans notre livraison d'avril la publication d'un roman inédit de M. Remy de Gourmont : *Les Chevaux de Diomède.*

§

Vient de paraître au *Mercure de France* :

Dans la collection gr. in-18, à 3.50 : LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS, par Henri de Régnier ; — IMAGES TENDRES ET MERVEILLEUSES, par A.-Ferdinand Herold ; — CHAIR MYSTIQUE, roman, par Marcel Batilliat.

Dans la série des formats et prix divers : LE CYGNE ROUGE, mythe dramatique en trois actes, un prologue et un épilogue, par Albert Thibaudet ; — YVELAINE, poeme, par Charles-Henry Hirsch ; — LA TOISON D'OR, poème, par Lionel des Rieux ; — LA CHANSON DE NÉOS, par Robert Scheffer, couverture en couleurs déssinée par Granié.

§

Vient de Paraître à *L'Ymagier*, 9, rue de Varenne

ALMANACH DE L'YMAGIER POUR 1897, composé par Remy de Gourmont et orné de 25 bois originaux dessinés et gravés par Georges d'Espagnat.

Ce petit in-4° de 60 pages entièrement tiré sur papiers de luxe se vend : en papier de chine (95 exemplaires) ; 5 francs; en simili japon moiré, papier hors commerce (15 ex.) : 10 fr.; en japon impérial (5 ex.) : 20 fr. Les exemplaires de ces deux dernières sortes, imposés à fausses marges, sont enveloppés dans une double couverture. Il en reste peu de disponibles.

§

Un Album de M. Albert Trachsel. — Nous publierons en avril un album de M. Albert Trachsel : *Les Fêtes réelles*.

L'auteur s'est proposé, dans cette œuvre, de réaliser un « poème » architectural. Il a supposé que les divers Temples ou Palais représentés étaient édifiés par une humanité idéale, qui aurait voulu traduire par les moyens architecturaux tous ses rêves, émotions, sentiments, en partant des origines de toute vie et parcourant le cycle des faits, pour aboutir aux finalités, à la paix et à la mort.

L'album des *Fêtes réelles* se composera de 50 planches, reproduites par la phototypie, reliées à onglet, du format de 0,36 sur 0,46.

Il sera tiré cent exemplaires ordinaires, à 40 francs, et 40 exemplaires sur japon, à 100 francs.

Nous avons reçu déjà les souscriptions suivantes :

EXEMPLAIRES SUR JAPON, A 100 FRANCS. — MM. Paul Vérola, F. Raisin, Mathias Morhardt, A. Chenevière, Borzynski, Fivaz, E. Richard, A. de Beaumont, le Dr, Betrix, L. Guinand, P. Strœhlin, Marschaff, E. Jost, A. Brémond, P. Bouvier, Beguin, Breitenstein, Sulliger, J.-K. Huysmans, Alidor Delzant, Mme Hennequin, Schüle, Paul Mariéton.

EXEMPLAIRES ORDINAIRES, A 40 FRANCS. — MM. le Dr Jullien, H. Duray, H. Juvet, P. Moriaud, C. Ferrier.

§

Erratum. — Dans notre dernier numéro, page 253, le premier vers du troisième quatrain de la poésie de M. Francis Vielé-Griffin doit se lire ainsi :

Et maintenant, assis devant la grande porte,

MERCVRE.



TABLE DES MATIÈRES

(*TOME XXI*)

—

N° 85. — JANVIER 1897

N° 86. — FEVRIER 1897

N° 87. — MARS 1897







TABLE ALPHABÉTIQUE

PAR NOMS D'AUTEURS [1]

(TOME XXI)

---

(1) Les titres de poésies sont imprimés en italique.

PHILÉAS LEBESGUE

PAUL LECLERCQ

CHARLES VAN LERBERGHE

SYLVA LISBOA

STUART MERRILL

COMTE M. PROZOR

QUASI

PIERRE QUILLARD

RACHILDE

HENRI DE RÉGNIER

LÉON RIOTOR

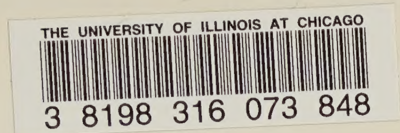
F. R.

SAINT-POL-ROUX

ROBERT DE SOUZA

Le Gérant : A. Vallette.

Paris. — Imprimerie du Mercvre de France, Lucien Marpon.
17, rue Friant.


THE UNIVERSITY OF ILLINOIS AT CHICAGO
3 8198 316 073 848